



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

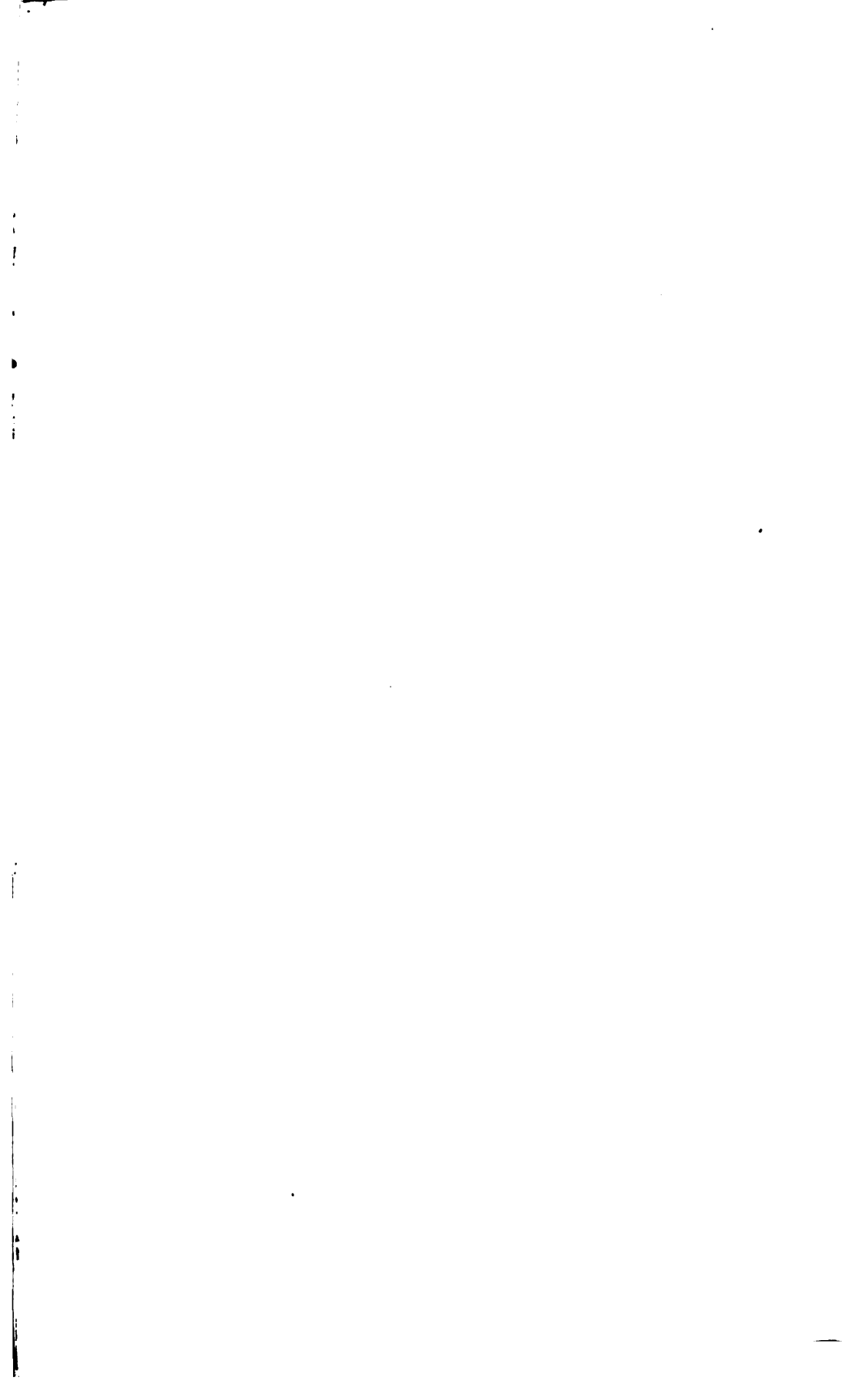
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>















# HISTOIRE GÉNÉRALE CIVILE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU POITOU

PAR

M. LE CHANOINE AUBER

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE DE POITIERS

*Et si quidem bene, et ut historia competat,  
hoc et ipse velim; si autem minus dignè,  
concedendum est mihi.*

II. MACHAB., XV, 39.

TOME DEUXIÈME

FONTENAY-LE-COMTE  
IMPRIMERIE L.-P. GOURAUD

Rue Turgot, 20

POITIERS  
LIBRAIRIE BONAMY

Rue des Cordeliers

1886







LE GÉNÉRALE  
POITOU

(A J

I







# FOIRE GÉNÉRALE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE POITOU

PAR

LE CHANOINE AUBER

CHRONIQUEUR DU DIOCÈSE DE POITIERS

*Et si quidem bene, et ut historice competit,  
hoc et ipse velim; si autem minus dignè,  
concedendum est mihi.*

II. MACHAB., XV, 39.

TOME DEUXIÈME

COMTE  
GOURAUD

POITIERS  
LIBRAIRIE BONAMY

Rue des Cordeliers

1886  
24









“

—

—

—

—

## LIVRE VII

DE PASCENTIUS II JUSQU'A L'ACHÈVEMENT  
MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX

(De 564 à 570)

ne devons guère douter, quoique l'histoire  
taise souvent, que nos évêques de Poitiers  
ont pris leur part dans ce magnifique travail  
notre constitution sociale. Le premier qui  
présente à nos regards après saint Pient  
[. Nous ne savons rien de son origine.  
ge en 564, il ne nous a rien laissé de ses  
pendant le peu d'années qu'il gouverna il  
aiété par les guerres incessantes que se  
français, et dont notre territoire fut le  
, qu'il avait engagé à écrire la vie de saint  
dia, comme on le voit par la préface qui

Episcopat de Pas-  
centius II.

st un des personnages les plus remar-  
dernière moitié du vi<sup>e</sup> siècle. Il remplit,  
ire poitevine, un rôle que la postérité ne  
fut à la fois le représentant des grandes  
s dont le monde d'alors avait besoin, et la  
ion de la littérature latine qui expirait sous  
errières de ces temps malheureux. Ce  
toute idée de science et d'érudition fût

Commencement de  
saint Fortunat.

Physionomie litté-  
raire de ce temps.

ist. Franc., lib. IV, c. XXIII.

nt renversée par ces secousses sociales ; on  
 ore en certains esprits des tendances aux études  
 issent que dans la paix, et quelquefois même  
 arité s'observait dans les caractères humains  
 rait le moins soupçonnés. Ainsi Chilpéric I<sup>er</sup>,  
 e des fils de Clotaire, à qui était échu, en 562,  
 de Soissons, et que le père de notre histoire  
 mpare à Néron pour ses cruautés et ses vices,  
 'un grand culte pour les sciences. Persécuteur  
 le pouvait de la religion, qu'il tournait en  
 dont il se souciait peu dans sa conduite, il en  
 dant très bien les dogmes et la morale. On le  
 ses compositions littéraires, où ne manquait  
 le goût, ni l'érudition. Il s'essaya dans tous  
 fit des poésies chrétiennes, dont pas un vers ne  
 esté, s'ingénia à réformer l'orthographe en  
 dans l'alphabet des lettres qu'on en retrancha  
 rt, et mêla à ses controverses théologiques des  
 il ne désavoua enfin que sur les courageuses  
 s de saint Grégoire de Tours et de saint Salvius  
 on voit que cette personnalité littéraire suppose  
 où d'autres esprits pouvaient comprendre un  
 e mérite, et nous prouverions par elle, sans  
 en quoi la foule des flatteurs pouvait grossir  
 maître, que les dernières étincelles du génie  
 s encore éteintes dans ces esprits si fréquem-  
 és de querelles bien différentes, et qui ne  
 que par les armes. Heureusement d'autres  
 ursuivaient avec non moins d'activité l'œuvre  
 ération sociale', et nous avons à nous reposer  
 e spectacle du monde politique et de ses fatigants  
 contemplant encore un de ces tableaux plus  
 que l'apostolat catholique va nous offrir plus  
 et à ces premières époques de notre histoire.  
 et au Sud-Ouest de Nantes, sur les bords de la  
 va se jeter à peu de distance dans la Loire,



forêt, fréquentée autrefois par les druides, leur culte superstitieux se perpétuaient réunion de pierres mystérieuses nommées *airs*. Cette forêt, tirant son nom de cette île appelée *Du-Men*, deux mots bretons -*Noires*. Là, un jeune homme issu d'une noble de la grande ville s'était fait une vie de mortification. Sa vie y était toute de mortification. Quelques fruits sauvages, des légumes simples, et, quand la saison se refusait à ces choses, des racines desséchées dont il avait fait était la seule nourriture qu'il se permit. Un des solitaires de la Thébaïde était Martin, pour lequel nous avons vu en 554 s'éloigner tout entier dans le lac de Grand-Lieu, et se livrer à des missions plus fructueuses. Mais, chose qui se remarque dans toutes les intelligences aux temps difficiles, plus ces hommes de foi s'étaient servis le prochain avec une ardeur qu'ils éprouvaient enfin le besoin de se consacrer avec eux-mêmes, et de s'appliquer plus à eux-mêmes qu'ils avaient prêché aux autres. C'est ainsi qu'enfin, après plus de dix ans de travaux dans les lieux de ses premiers efforts, s'était installé où nous le retrouvons. En face de ces choses les choses que l'humanité recherche elle lui manqua d'abord : un ruisseau limpide à la solitude. On dit que Dieu l'exauça en lui ouvrant une source qui vint à propos pour la soif. N'était-ce pas déjà un prodige pour un tel régime si peu fait pour le commun des hommes ? tenir le saint anachorète dans cet isolement mortifié ? Au reste, c'était ainsi, dans la contemplation et les progrès de la vie intérieure, qu'il était à ouvrir à ces âmes exemplaires les voies qui aboutissaient pour elles à une mission

monde devait toujours profiter. Une nuit donc, il ti dans son sommeil qu'il devait retourner parmi mes; qu'un grand nombre avait besoin de cette pénitence dont la grâce divine l'avait rempli; convertirait beaucoup de pécheurs, et qu'à leurs succéderait, par son dévouement à cette grande vie d'édification et de paix. Le saint ne balançait tout pour suivre, en abandonnant sa vie paisible dont il croyait entendre l'avertissement. Il quitta, se dirigeant vers un lieu encore isolé dont le nom *Vertawo*, devint *Vertavum* en latin, et qu'on appelle *Vertou* (3). Ce n'était guère qu'une portion de la forêt de *Du-Men*, mais plus rapprochée de Nantes. Loin de sa nouvelle solitude, il pouvait voir le miracleusement, quinze ans auparavant, dans les herbauges s'était engloutie, et dans la plaine s'agitait jour en des travaux divers une population qui devait bientôt sa parole, et en faire un meilleur pays. Puis ces villages qui s'y voient encore, tels que le Mont-Martin, le Bignon, et d'autres devenus paroisses de saint Martin pour patron.

Et toujours la vie austère et sainte du nouveau désert exerça son attraction, et de nombreux disciples vinrent, qu'il fut bientôt impossible de loger. Il fallut bâtir de rares et étroites cabanes, chacun se mettant à l'œuvre et arrivant promptement à construire sa modeste cellule. De la sorte le désert se peupla, et ses habitants y furent autant de fleurs épanouies dans le beau jardin de l'Eglise.

La communauté s'augmenta, et ces modestes cellules ne purent suffire à la nécessité d'habitades. Il fallut créer un véritable monastère, comme la Bretagne et le Poitou en avaient déjà de si florissants. Les nouveaux reclus venus à la suite de Martin, les riches propriétaires du sol nouvellement sanctifié. Ils vouèrent à un établissement vaste qui renferma

spaces divisés en bois épais, en large nature offrait tous ses spectacles les plus beaux, et l'âme à la source divine de ces ravissantes églises s'y éleva sous le nom de Saint-Jean. Il fut généralement comme le premier des solitaires, et des cents religieux se trouvèrent à la fois sous son toit. Il leur donna la règle de saint Benoît, qui fleurir déjà en Italie, et dont toute la France trouvait dans le mélange habilement conçu de la prière, des jeûnes, des pénitences corporelles jointes à l'étude, à l'humilité ; puis le silence qu'interrompaient les conférences spirituelles, et toujours le travail varié selon les aptitudes de chacun, comme les différents métiers et la confection des manuscrits. Au point où nous sommes arrivés, Martin, revenant au repos et tout adonné à son établissement dépendant une grande part à la fondation d'Ouches (4), qui prit plus tard le nom de Saint-Jean, en l'honneur de ce saint devenu solitaire, de grand travail, et qui s'était lié avec saint Martin. Il vint une ou deux fois pour l'aider dans l'achèvement de son œuvre, et Ouches devint un des plus florissants monastères (5). Il renferma des moines dont la renommée fit honneur, et parmi lesquels on ne doit pas oublier Vital, le célèbre chroniqueur normand. Le mouvement du travail littéraire se continua par le saint Benoît partout où elle était adoptée à cette époque surtout que l'Europe, et la France virent l'élan studieux qui inspira bientôt les compilations utiles, le goût des belles lettres, des manuscrits et des curieuses peintures qui se firent en faisant d'elles autant de documents nouveaux pour l'histoire des arts qu'à celle de la littérature. Elle contribua pour sa part à cet éclat jeté sur la France, et vint alors seconder chez nos ancêtres l'œuvre d'un grand homme de plus. Nous voulons

int Fortunat, qui commença  
par son talent.

en 539, d'une famille chrétienne (6), petite ville de la  
Nord Clementianus Honorius  
, en mémoire d'un saint et  
sé pour modèle, et celui de  
us Dioclétien. Quoi qu'il  
ms adoptés par une même  
une preuve que notre per  
3 familles romaines de haut  
se distinguer ainsi. De savoir  
adé que l'accueil empressé  
ne fut pas seulement inspiré  
aussi par l'éminence de  
l devait avoir dans son pays  
alors des hommes acclamés  
etres, il s'y appliqua moins  
la poésie, qui le séduisait d  
orsque, en 565, il se réfugia  
les Lombards, qui déjà mena  
aines invasions. Il était alors  
luité à l'étude, d'une ophtalmie  
lète cécité. Ayant prié d'être  
allumée à un autel de Saint-Éloi  
les yeux avec cette huile,  
ilut aller remercier le saint  
me, et partit pour la France  
et l'amabilité de ses relations  
ire rechercher partout où il  
a amour des sites charmants  
l'inviter à s'arrêter. Qui m'inviter  
rer goutte à goutte les larmes  
i nobles, aux sentiments si

llas, les églises qui embellissaient  
ses vers aux hôtes qui l'avaient  
t plus leur souvenir. Ce n'était  
, mais de poète qui travaille sur  
mourir ses œuvres. Ceux d'aille  
connaître, voulaient le goûter en  
qu'à la faveur de ces relations litté  
ent ceux qui les aiment, il se fit  
que des admirateurs. Tels furent  
le Fortunat. Nous le retrouverons  
ée du monde où il devra se mêler  
les.

avec cette année 565, notons-y encore notre histoire par un de ses traits qui ne peut oublier. Il s'agit de saint Pléjé, qui a été parlé plusieurs fois. Nous l'avons vu au commencement de ce siècle, du moment où il avait été appelé en 552 au siège de la paroisse. Il paraît qu'il était un des plus fervents, et qu'il ne manquait pas de zèle. Fortunat lui adressait un de ses livres pour lui faire remarquer les fautes (8). Dans ses sollicitudes ne se comparent pas à lui. Il épuisa ses dernières forces après les travaux de sa vie monastique et de sa vie de pasteur, et ne fut nullement ses habitudes austères et son activité, construisant ou réparant, continuant par sa charité de se faire le pasteur des petits. Il avait alors plus de soixante ans. Malade le lundi de Pâques 565, il mourut l'année de son épiscopat, âgé de quatre-vingt-trois ans. Cette remarquable coïncidence fit mourir saint Pléjé, ce vieil ami avec lequel nous avons vu, et qui succomba quand il se disposait à partir pour aller avec lui à cinquante lieues des confins de l'Océan ; ils s'y étaient



## HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

aire solitaire près du village de Scicy  
oncé, dès leur arrivée en Normandi  
nombre de palens. Scubilion, qui  
et apostoliques de son vieil ami j  
épiscopat, resta dans son humble  
ia d'évangéliser la contrée. La mo  
jour, les réunit aussi dans le mêm  
du petit oratoire qui devint une é  
encore sous le nom de Saint-Pair  
er (11). On y possède une portion d  
rs fois transportées en divers lieux p  
ofanations des guerres. On en a q  
ans et à Issoudun. On peut s'étonne  
es, ayant conservé si fidèlement la  
e, on n'ait rien de ses restes à  
e qui lui donna le jour, et qu'aucu  
son nom à aucune époque. La se  
aujourd'hui parmi nous, est que s  
a vie (a).

bert régnait en Austrasie depuis qu  
, il voulut retenir près de lui le po  
ve lui plaisait, et qui venait de se  
ame célébrant au milieu de fête  
ge de ce prince avec Brunchaut (12),  
s Wisigoths d'Espagne. Quand il v  
ù la faveur royale lui avait ménagé  
na pour raison de ce départ, qu  
le vœu qui l'attirait au tombeau  
rt, qui aimait toujours la sainte princ  
solitude de Poitiers, engagea Fo  
t lui donna des lettres de recomm  
sur usa avec empressement. Jarr  
ent semblé faits pour se comprendre  
s de l'esprit et de l'intelligence

ne piété qui forme toujours ici-bas  
 rs. Radégonde, qui observait chaq  
 et délicat, ce qu'il y avait de c  
 te nature d'élite, comprit aussi  
 et hôte envoyé providentiellement v  
 ispensable à la conduite de ses  
 exhorta donc Fortunat à ne pas la  
 séduit par cette utilité dont il pour  
 ecommandable, le saint homme s'a  
 ens de la communauté, qui comm  
 bles, parce que, en outre des pr  
 ées par Clotaire, on en voyait ve  
 s qu'y ajoutaient la piété des fidél  
 lles de grandes maisons attirées  
 du nouveau monastère. C'est ains  
 pui et l'agent dévoué de l'abbaye  
 lit pas quand il fallut montrer  
 actes de quel secours il pouvait  
 t d'ailleurs avec les plus hauts  
 rs d'affaires dans lesquelles il fit  
 n moins que la politesse de ses m  
 istinguées de son esprit. Dernier  
 sise latine, choyé de tous pour so  
 de rivaux, il sut trouver le ten  
 ns si diverses et peu poétiques  
 dier des vers qui coulaient facile  
 d'y colorer les moindres détails d  
 ue si laborieuse, et d'y refléter les c  
 . utile amitié, contractée en même  
 latrice de Sainte-Marie et Agnès, la  
 voisie pour la seconder.

rés à la communauté par Fortu  
 ic pas de jeter de nombreux petits  
 ie de surveillance et d'activité. On  
 our ou à la fois des intérêts de la  
 s avec les évêques et les grands. C

is ont d'ailleurs leur avantage réel po  
ne resta pas ignoré lui-même de ces  
neurés indifférents, et plus tard lui me  
és vers des puissants dont le mona  
tre des troubles inattendus. C'est p  
timent qui fit oublier à notre poète  
constances solennelles, le pire côté de  
mauvais aloi, pour voir moins leur  
fois seulement leur haute position, q  
aucunes vertus. Ainsi on le vit se c  
éloges donnés à Chilpéric, pour leque  
sée populaire, toujours portée à l'ad  
beau, sans s'occuper assez peut-être  
trastes que ce beau même trouve dan  
nt il n'a pas craint de se salir.

Chilpéric, le plus jeune des trois fils  
en partage, dans la succession de Ch  
Neustrie, une partie de l'Aquitaine  
rticulier, et enfin Paris (13), ce qui fit  
de France. Sa vie était sans aucune r  
testables le rendait odieux à ses suj  
priser des souverains étrangers. Au  
andes difficultés quand ses ambassi  
lède, où résidait ce même roi Atha  
mière fille avait épousé Sigebert, den  
seconde fille Galsuinde. Le prince v  
un refus pourrait troubler la paix de  
consentit au moins, entre autre  
tenant le serment que Chilpéric n'aur  
nmes du vivant de la princesse. Les  
sieurs villes de l'Aquitaine devinrent  
ouse (14). L'affaire traîna néanmoins e  
e la fiancée et sa mère ne pouvaien  
se séparer. Il le fallut bien cependant  
eut lieu le départ pour la France  
uhaité.

## GÉNÉRALE DU POITOU

se faire à Rouen, où quitta enfin la royale c..., les amis nombreux ualités, et chargée de... is doute on voyait l... i des antiquaires, poi... e l'artiste avait donné... de à Narbonne, où ell... Poitiers, où le peuple... atience. Son entrée y... indispensable : une reir... efois d'un monarque d... ux. Outre ce qu'avait... a beauté que relevaien... ue et le charme de sa... ue d'émotions durent... comme Galsuinde, qu... dut épancher les presse... sé du prince françai... anctifiées par la foi, ce... . avenir qui allait comm... ets de leurs intimes c... oulé que, séduit par... et méchante courtisa... neur pour l'histoire, C... ssassinat, et n'eut pas l... rès, celle dont éviden

de profondes blessu... ut s'en épancher dar... n de ses peines comm... vait pu ne pas être a... endant son séjour à

*fortunati*, c. XLIV.

*ranc.*, lib. IV, xxviii. — *Al...*  
*etate* vi.

apprécié le beau caractère, la douceur, et cette âme touchante qui s'était emparée d'elle dès la première pensée de cette fatale union. Il s'abandonna donc à une versification pleine de sentiment aux pieuses effusions de son cœur reconnaissant, et le long poème fut inspiré sur ce triste sujet nous est resté comme une touchante expression de ses regrets. Il y raconte la conversion de l'aimable enfant, le doux et réciproque amour qui l'unissait à sa mère, leurs gémissements mutuels, la jeune fille quitta, après de longs retards toujours plus longs, cette mère qui ne devait plus la revoir. Il décrit le spectacle pendant lequel les acclamations des peuples ne pouvaient pas ses tristesses ; il la montre devenant la bien-aimée des pauvres dans ce royaume qui l'adopte comme sa fille.

Il loue cette conversion au catholicisme qui la rendait plus chère à la grande famille, et c'est au milieu de ces triomphes si mérités que la mort, et quelle mort !... tout à coup y mettre un terme !... Le poète s'en

il pleure en des vers souvent éloquentes, cette jeune femme si vite disparue, si promptement enlevée à l'admiration et à l'amour du monde qui l'a connue. Il se garde bien d'attribuer à un crime cette mort que tout le monde déplore, et dont le mystère n'avait encore percé quand le poète céda à l'inspiration qui le tourmentait. Mais parmi les lamentations de tous, une voix s'élève de toute sa force le malheur public ; c'est celle de la chrétienne ! « Cette mort n'est-elle pas une récompense méritée ? Le ciel avec ses élus, ses joies éternelles, n'a-t-il pas vu cette jeune victime d'un trépas prématuré ? Quelle consolation que cette vie immortelle, et pourquoi regretter et verser de larmes celle dont la foi est devenu le principe du éternel bonheur ? »

Enfin, tard, on peut s'étonner de voir cette même plume, qui a écrit si bien de la vertu et des personnes vertueuses, de si poétiques tendresses à un roi parjure et adultère, à Chilpéric, à une reine sans pudeur comme Frédé-

gonde, qui ne partageait le trône de France qu'après l'avoir acheté par ses impures et sanguinaires intrigues. C'est pourtant ce que Fortunat ne craignit pas de faire quand, par une juste vengeance de Dieu, l'un et l'autre furent frappés dans deux jeunes fils qui moururent successivement presque aussitôt après leur baptême. La douleur des parents paraissait inconsolable. Le poète se charge de l'alléger. Il leur adresse une longue pièce de vers ; il compose une longue épitaphe pour chacun des deux jeunes princes, et ses distiques sont lus à la cour, sans doute aussi dans le monastère de Sainte-Marie. Hâtons-nous d'ajouter pourtant que ces pièces ne sont point un éloge du couple criminel qui les reçoit. Ce sont des vérités générales sur l'inévitable fléau de la mort, des lieux communs sur les mystérieux desseins de la Providence qui recueille à tout âge cette moisson humaine, semée sur la terre pour le ciel. Sur la tombe des deux enfants, le poète loue cette préférence qui leur est donnée par Dieu sur tant d'autres : pour avoir sitôt une place dans le ciel, ils n'ont pu offrir que les mérites de Jésus-Christ. De gracieuses images embellissent ces harmonieuses banalités qui semblent, dans l'intention du poète, cacher le dessein secret d'arriver à faire entendre d'utiles leçons au couple royal qui en avait oublié tant d'autres. C'est dans le même but, sans doute, qu'il adressa aux mêmes personnages, un peu avant la Pâque de 568, une exhortation à prendre leur pieuse part de la joie commune. On n'y trouverait à reprendre que les souhaits d'une longue vie qui, certainement, pour de tels princes, étaient moins dans les vœux des peuples que dans les convenances d'un style par trop flatteur (15).

Entre autres personnages marquants, dont s'honorait la ville de Poitiers quand Galsuinde y passa quelques jours, il ne faut pas oublier le patricien Basile, que Chilpéric avait nommé Comte de la ville et Gouverneur du Poitou. Né à Poitiers d'une famille gauloise, il y avait épousé une jeune fille d'origine franque, alliant ainsi deux races illustres.

Basile, gouverneur  
de Poitiers.

Basile, toujours connu à Poitiers depuis son enfance, s'y était constamment tenu à la hauteur de sa naissance et de sa position. Lettré, éloquent, doux de caractère, irréprochable dans ses mœurs, charitable envers les pauvres, il ne pouvait échapper à l'attention de Fortunat, qui devint son ami (a). De concert avec sa femme Baudegonde, il avait relevé de ses ruines, après une inondation, une église de saint Martin, et en avait éloigné le cours du torrent qui aurait pu la menacer encore. C'étaient d'excellentes qualités pour le chef d'une province dont les peuples ne peuvent attendre qu'un bon gouvernement quand il se laisse inspirer par la pensée de la religion et des devoirs qu'elle impose (16). Ce ne fut pas sur la terre que Dieu récompensa ces nobles dispositions. Nous retrouverons le comte de Poitiers victime de graves circonstances où il dut payer de sa personne un faux calcul où s'égara sa fidélité.

Mort de Charibert.  
Deux de ses filles reli-  
gieuses à Poitiers.

L'année 567, féconde en événements remarquables dans l'histoire religieuse et politique de la France, ne le fut pas moins pour le Poitou en particulier. Le roi Charibert mourut sans enfants mâles, et laissa trois filles dont les deux plus jeunes prirent le voile dans le monastère de Poitiers. C'étaient Basine et Chrodielde, dont les noms devaient avoir, quelques années plus tard, un malheureux retentissement. Cependant ce dut être alors à Radégonde une espérance pour l'avenir de sa communauté. Ces femmes si haut placées semblaient devoir être une protection puissante en face des événements formidables que suscitaient les ambitions opposées des princes et des grands, se battant sans cesse, et ne s'accordant que pour s'attaquer encore et menacer tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Sage gouvernement  
du monastère de sainte  
Radégonde. — Adop-  
tion de la règle de  
saint Césaire.

Le temps était venu pour notre abbaye de se prémunir, en effet, contre tout ce qui pourrait atteindre son existence et son avenir. Il semblait que du côté matériel, rien ne

(a) Fort., *Miscellan.*, lib. IV, c. XVIII. — Lib. I, c. VII. — Dreux du Rad., *Bibl. littér. du Poitou*, I, 134 et suiv. — Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. IV, c. XLVI.

que la prudence humaine avait  
 des puissants et du respect d  
 nportant encore était celui de l  
 e intérieur définitivement arrêté s  
 règle immuable, à laquelle un v  
 jettir toutes les religieuses, en  
 emière supérieure de la maison.  
 i dès le commencement, une r  
 re d'Arles à la communauté de  
 abbesse dans sa ville épiscop  
 de cette règle, et qui déjà éta  
 érence dans la vie des aut  
 st que la clôture y était obligat  
 ent vivaient en commun dans l  
 promettaient solennellement de  
 ne condition de persévérance a  
 à redouter contre sa vocation le  
 séductions trop opposées à la  
 e que Radégonde avait vu dans  
 vie commune n'astreignait pas  
 i désirable ; les inconstances  
 d'abord ferventes, et usant ens  
 andonner leur asile et revenir ve.  
 souhaiter par dessus tout qu'  
 fût posé entre ses filles et ce  
 aisit donc l'occasion du second  
 saint Germain de Paris asse  
 désordres de Charibert. Ce ma  
 t aucune impiété, et ne respect  
 ique que l'Eglise dans ses évêq  
 concile, on le savait, devait, e  
 ntes, s'occuper de la régularité  
 rincipaux qui en maintenaient l  
 larités étaient encore plus scand.  
 : grands, et les vingtième et ving  
 it évidemment la grièveté des



Charibert, tour à tour adultère et incestueux, et qui, joignant le sacrilège à ces bas instincts, avait retiré d'un couvent pour l'épouser, une sœur de sa propre concubine. Sur tous ces points, les Pères, en renouvelant les sévérités de l'ancienne discipline, s'autorisaient des décisions du Saint-Siège, des sentiments des docteurs, et menaçaient de plus fortes peines ecclésiastiques ceux qui ne craindraient pas d'y contrevenir. Accoutumé à n'écouter aucune remontrance et à se jouer de la religion, Charibert n'en garda pas moins ses femmes et ses habitudes, même après l'excommunication qu'il s'attira par là de son évêque saint Germain, et que suivit de près une mort prématurée, malheureux d'avoir effacé par cette hideuse conduite les bonnes qualités qu'il avait reçues de Dieu. Lettré, doué d'un bon cœur, aimant la paix pour ses peuples, il les eût rendus parfaitement heureux, si ce n'était un grand malheur pour un pays d'avoir de ses princes des leçons toujours trop éloquentes du mépris de la religion et des mœurs.

Il recommande les hymnes de saint Fortunat.

Le vingt-troisième canon du second concile de Tours est conçu en des termes qui doivent être signalés, parce qu'ils semblent faire allusion à un personnage devenu poitevin, et pour lequel il est un double titre d'honneur, attestant à la fois l'estime qu'en faisaient les évêques et la confiance qu'ils avaient dans sa doctrine. Ils y permettent donc d'introduire dans l'office canonical, outre les hymnes généralement admises de saint Ambroise que nous y chantons encore, quelques autres qui n'y auraient pas figuré jusque là, pourvu que le nom de leur auteur soit marqué au commencement. Quelques critiques ont pensé, non sans une grande probabilité, que cette extension donnée à l'emploi, jusque là exclusif des hymnes du docteur de Milan, l'était en faveur de Fortunat, ami particulier de saint Euphrone de Tours et de saint Germain de Paris, qui tous deux faisaient partie du concile. C'est sans doute à ce canon que nous devons la belle hymne *Ave Maris stella*, celle moins heureuse de pensée et de style qui commence par : *Quem terra, pontus*

*sidera* (a), que l'office romain a conservées, et que sans doute le poète s'était hâté de composer à la demande de sainte Radégonde, dès le temps de ses premiers rapports avec elle. Si un tel honneur fait à la piété du couvent et de son plus sûr ami dut consoler le cœur de la sainte fondatrice; s'il fut en même temps un témoignage rendu à la sainteté de sa vie, Radégonde reçut du concile un autre service bien plus éminent qui lui devint une nouvelle preuve de la protection divine sur sa maison.

L'auguste assemblée se réunit le 17 novembre 567. Neuf évêques s'y trouvaient. Radégonde, qui n'avait rien tant à cœur que d'assurer la prospérité et le développement de son monastère, y députa Fortunat, chargé par elle d'une lettre qui implorait les lumières et l'autorité des Pères en faveur du plan qu'elle s'était fait. Cette lettre ne nous a pas été conservée (19), mais la réponse échappa au naufrage de tant d'autres, et nous fait comprendre quelles grâces la sainte femme avait sollicitées. On y reconnaît aussi en quelle considération était aux yeux des peuples et de leurs pasteurs cette maison qui depuis dix-sept ans déjà avait donné tant de preuves d'une paix fondée sur les vertus les plus élevées, et d'une régularité qui ne s'était jamais démentie sous une conduite aussi pleine d'intelligence que d'abnégation.

Lettre de sainte Radégonde aux Pères du Concile.

Aussi cette pièce respire le respect et la déférence envers l'illustre veuve de Clotaire. Les évêques commencent à reconnaître quelle grâce le Seigneur a faite à la France en appelant l'un après l'autre des mêmes plages et des plaines de la Germanie saint Martin d'abord, puis Radégonde, pour développer la foi dans les âmes et l'y maintenir au milieu d'un siècle qui a tant besoin de ses leçons. Ils la louent de marcher sur les traces du grand thaumaturge, et de perfectionner l'œuvre qu'il avait si bien établie, par le vœu de clôture dont elle leur soumet la pensée. C'est par elle que

Réponse des Pères

(a) Ven. Fort. *Miscellan.*, lib. VIII, c. III, IV et V.

d'innombrables vierges viennent sous sa direction puiser aux sources de l'amour divin ; c'est parce qu'ils voient dans ce pieux succès un gage de bonheur éternel pour cette famille nouvelle, composée de membres venus de tant de diocèses, et des leurs en particulier, qu'ils se sentent inspirés de seconder le zèle de leur vénérable fille. Ils établissent donc et ordonnent que désormais dans le couvent de Poitiers les points suivants soient tenus et observés sous peine d'excommunication et d'anathème (20) :

Il s'établissent le vœu de clôture et de stabilité dans le monastère de Poitiers,

1° Celles qui auront mérité d'être reçues dans ce monastère n'en pourront plus sortir, selon la règle de saint Césaire d'Arles ; 2° elles doivent persister dans la résolution de ne pas se marier ; celles qui enfreindraient cette loi, et ceux qui les auraient épousés, seraient également punis de l'excommunication et de l'anathème ; 3° les Pères recommandent à leurs successeurs de maintenir sévèrement cette discipline : « et s'ils voulaient, ajoute-t-on, retrancher quelque chose à la juste inflexibilité de notre sentence, nous leur en demanderons compte au jugement de Dieu, puisque c'est un point de doctrine universelle que la promesse faite à Jésus-Christ doit être inviolable et sacrée. »

Cette déclaration était signée de sept évêques, savoir : Euphrone de Tours, Prêtextat de Rouen, Germain de Paris, Félix de Nantes, Domitien d'Angers, Domnole du Mans, Victorin de Rennes. On voit que des neuf qui assistèrent au concile, deux seulement ne souscrivirent pas : c'étaient Chaletric de Chartres et Leudebolde de Séez. Peut-être déjà avaient-ils dû en partir quand, au dernier jour, la lettre fut adressée à sainte Radégonde ; peut-être aussi n'avaient-ils aucunes de leurs diocésaines dans le monastère, comme le ferait croire un passage de la lettre que nous venons de citer (a). Quoique nous ne voyions figurer ici que des évêques de Neustrie, qui étaient de la juridiction de Charibert, il semble qu'il en manquait un de

(a) Cf. Mabillon, *Annal.*, t. I, p. 155. — Lecoinge, *ad ann.* 587. — *Concil. Gall.*, I, 343. — Grég. Turon., *Hist. franc.*, lib. IX, c. xxxix.

que celui de Poitiers avait dû naturellement protecteur de Radégonde et appuyer sa lettre collègues. Cette abstention est encore très et indique nettement qu'entre la sainte et le e, les relations ne s'étaient pas améliorées, ie tarderons pas à le voir.

e saint Césaire qu'adoptaient généralement congrégations non encore cloîtrées, et que nde avait prise pour base de la vie religieuse sa maison, lui parut celle qu'il fallait adopter nt désormais, puisque le point essentiel con- lle une rupture avec le monde qu'elle avait rdée comme indispensable au maintien des le religion<sup>(a)</sup>. Elle écrivit donc à Arles, priant arie, seconde du nom, qui venait de succéder de lui envoyer une copie de sa règle, et d'y opres conseils sur la manière de la mettre en pieuse fille se hâta de répondre, exhortant leur vocation les nombreuses recluses qui mais marcher plus parfaitement devant le te règle, fruit des méditations et de l'expé- s plus recommandables évêques de ce temps, très bien compris les éléments et la pratique ionastique. Tout y était prévu pour garantir ntre les usages du monde qu'elles avaient nilité, l'obéissance, l'enoncement complet à pauvreté qui mettait tout en commun et ne à l'usage des choses indispensables, le travail interrompu par la prière; le silence habituel; at deux heures chaque jour du latin qui était s généralement employée; la simplicité dans qui devaient être de laine blanche, et confec- la maison : tels étaient les points principaux nalière. Ajoutez-y un grand nombre de jeûnes

Et y approuvent la règle de saint Césaire.

Esprit de cette règle.

<sup>a</sup> aug. *Comm. præv.*, p. 59.

et de mortifications corporelles, outre celles dont on usait plus spécialement en carême : l'abstinence absolue de la viande pendant toute l'année, excepté pour les malades, auxquelles on accordait l'usage de la volaille ; puis une continuelle pratique de la charité, du dévouement mutuel, de la paix ; enfin l'aumône distribuée tous les jours à des pauvres que l'économe était chargé d'en pourvoir. Cette dernière tâche dut être une de celles dont Fortunat eut à s'acquitter.

On remarquera que dans ces négociations sur cette grande affaire de la règle, il n'est question de l'évêque Marovée, ni dans la lettre de Radégonde au concile de Tours, ni dans la réponse des Pères. C'est que Marovée persistait à refuser son concours à tout ce qui regardait le monastère. Cette réserve est d'un édifiant exemple de la modération que de si hauts personnages savaient opposer aux égarements d'un caractère acariâtre, toujours respecté par eux dans sa dignité sacerdotale, mais qui aurait dû se sentir peu honoré par ce silence significatif, si, dans ceux mêmes qui devraient le plus s'en garder, les mauvais instincts n'étaient pas toujours une cause d'aveuglement (a). Heureusement qu'en de telles circonstances, les erreurs d'un pouvoir qui oublie de se respecter développent dans certaines âmes des énergies capables de s'imposer le bien et de le soutenir.

C'est ainsi que l'admirable chrétienne, qui avait vu tant de désordres à la cour des rois et dans la vie des grands qui y perdaient leur âme, établissait en face même des crimes de son siècle une généreuse compensation aux vices de l'égoïsme et de la sensualité par le sacrifice de sa vie entière, unie à celle de tant d'autres dont elle se faisait le guide et le modèle. Selon cette même règle, elle tempérerait pour les natures faibles et délicates l'austérité commune ; elle était mère autant que supérieure par son cœur et par la légitime influence que tant de raisons lui laissaient sur

(a) Grég. Turon., lib. IX, c. XL. — D. Martene, *Thésaur. anecdot.*, t. I, p. 16.

de la maison, où l'abbesse elle-même le se laisser mener par des mains si ment expérimentées. Nous verrons le zèle des saintes femmes aller plus loin. On dit, était le seul des quatre fils à mériter l'estime publique pour sa piété de ses mœurs. Charibert, son frère, régnant de 567, après six ans de règne sur le Poitou, Sigebert hérita de cette portion du royaume qui comprenait la Touraine et le Poitou. Il visita le monastère de Poitiers, où son père l'avait ramené souvent, et il se plut à faire de royales largesses. L'honnêteté qu'il avait fait de la jeune et chaste Brunehaut, quand ses frères souillaient leurs excès de la plus infâme débauche, et les prostituées de bas étage, devaient être à motifs de joie, lors de ce mariage qui inaugurait un règne heureux et fécond. Fortunat l'occasion de trois poèmes en l'honneur de Brunehaut, dont il loue la vertu, les mœurs, la glorieuse réputation, et l'ardeur de la foi de saint Hilaire une âme que l'éloignement n'empêche pas que le nouveau à ses premières idées romaines, mythologie comme chez elle dans ces poèmes élégants et gracieux, sous le double nom de Vénus (a), accompagnés de toutes les fables antiques.

Sigebert, souverain du Poitou.

Fortunat célèbre Sigebert et Brunehaut.

Comme gouverneur du Poitou, à titre de Gondobaud, dont l'histoire a loué le fidèle dévouement à la famille de son roi, nous bientôt en donner des preuves. Celui qui dut moins se louer du nouveau

Gondobaud, gouverneur du Poitou.

règne, fut ce Leudaste dont nous avons Charibert, peu avant sa mort, avait nommé malheureusement pour les habitants de cette

Leudaste, comte de  
Tours. Ses vices et ses  
exactions.

A peine en possession de ce gouvernement montré incapable de honte devant les plus d'injustice, de colères et de débauches, subordonnés avaient à souffrir. Aussi n'attendit la Touraine fut échue à Childebert, qu'on congé : ne doutant pas que ses exactions eussent soulevassent contre lui l'animadversion populaire, gagnant sur le jeune roi d'Austrasie l'influence des mécontentements de sainte Radégondo, en secret, et se retira à Soissons près de Clotaire. Sa conduite et les sentiments allaient trop bien avec sa fortune. Ce fut aussi à cette réciprocité de goûts qu'il dut un accueil qui lui fit espérer un retour de fortune. Les leudes (21) de Sigebert, qui le méprisaient, joints à la population dont il était détesté, pillèrent son palais et ses trésors. Ses propriétés furent au profit du fisc royal. Mais ces grands désastres avaient leur réparation au moins passagère dans les événements qui s'approchaient. Les Huns, qu'ils habitaient, s'étaient jetés sur la Thuringe. Les peuples ligüés avec eux, envahirent les provinces septentrionales du royaume d'Austrasie. Sigebert fut défait. Mais pendant qu'il défendait ainsi ses frontières, il tenta d'agrandir les siens aux dépens de ses voisins. Il fit repentir en prenant Soissons, et faisant de son neveu Théodebert. Ce fut Gontran, roi de Bourgogne, qui rétablit la paix en usant sur lui et sur l'un de ses deux beaux-frères du crédit qu'avait toujours eu sa sagesse et de sa loyauté. Cette paix toutefois ne fut de longue durée, et nous la verrons bientôt se briser en de malheureuses discordes civiles, grâce à l'ambition de Chilpéric, et à ce mépris de toutes les lois que le roi professait ouvertement.

signaler une de ces ombres qui se glissent dans l'histoire, et qui y deviennent plus visibles avec les belles clartés qu'elle jette dans les belles phases de l'Eglise. L'évêque de Poitiers, était mort en 567, on ne sait qu'il fut remplacé sur le siège épiscopal par un évêque, mais on ignore aussi tous les antécédents (22). C'est à tort de conjecturer avec raison qu'il devait être un homme de grands leudes dont l'éducation n'avait pu être que médiocre, et de des autres clercs, sous les yeux de son prédécesseur. Nous savons que, selon la teneur rigoureuse des règlements, l'élévation au sentiment du clergé et du peuple qu'il avait eues à la tête des diocèses : c'était rarement encore, la faveur d'un prince, ou de services, sans considérer assez si il n'y avait d'autres vertus indispensables pour occuper le siège de Poitiers, Maroveus, l'une des vies véritablement épiscopales ; c'est de l'éloge que fait de lui Grégoire en racontant la guérison miraculeuse d'un aveugle de saint Martin, il cite l'évêque comme un des recommandables disciples de saint Martin, donc en ce disciple des vertus sacerdotales, heureusement, ce beau côté de sa vie ne la suite le montrera trop, les tristesses de son caractère emporté et des caprices autoritaires, et de ces sentiments peu convenables pour un évêque, ne fois dans son long épiscopat, nous ne pouvons que regretter sa conduite peu loyale au niveau de sa conduite.

chercher une autre cause à la mauvaise conduite de presque dans toute sa vie entre lui et son peuple. Ce désaccord vint-il d'abord d'un



certaine jalousie conçue par le prélat devant l'influence de sa auguste fondatrice ? Aura-t-il trouvé dans son crédit près des grands et dans la vénération populaire qui l'entourait, un prétexte à de mauvais sentiments, que ne purent dompter ni la douceur toujours humble, ni le respect filial de la sainte femme ? Nous ne savons, et quelque intéressant qu'il ait été de le savoir à l'égard d'un personnage à qui l'histoire ne doit que la vérité, il faut nous borner aux conjectures que nous venons d'exprimer. Ce qui lui est le plus favorable, c'est que les écrivains du temps paraissent l'avoir dessein, et par une réserve charitable, s'astreindre à un silence qui nous a privés des seuls renseignements que nous pussions trouver à des sources respectables. Baudonivie, qui ne peut taire le nom de Marovée en parlant de Radégonde et d'Agnès, plaint ces dernières d'avoir été l'objet d'insinuations injustes qui ont été parfois jusqu'au mensonge ; sans en dire plus, elle s'en rapporte au jugement que Dieu ne manquera pas d'en porter (a). Grégoire de Tours, que nous avons vu attester dans son collègue à Poitiers une piété qu'il prend à témoin d'un miracle, semble aussi ne vouloir pas sonder la cause du mal, quand il dit, en parlant de l'opposition systématique de Marovée, « qu'il ne savait trop pourquoi il s'était conduit ainsi, » et n'hésite pas à l'en blâmer. Il traite même cette opposition en des termes dont la réserve étudiée n'est pas exempte d'une certaine sévérité (b). Il n'est pas moins remarquable que Fortunat, qui passa à Poitiers tout le temps que dura cet épiscopat, et qui n'épargnait ses édicules et ses poésies ni à Pascentius, ni à Platon, n'ait pas adressé un seul distique à ce grand seigneur, qui était fait l'antagoniste de Radégonde et de ses filles, jusqu'à déclarer plusieurs fois qu'il ne se voulait aucunement mêler de leurs affaires. Cette tenacité peu épiscopale ne

(a) Baudonivie, c. xxv.

(b) *Hist. Franc.*, lib. IX, c. xl.

ter qu'il n'y ait eu en tout cela quelque on, né de prétentions exagérées, aux-uté n'aura pas cru devoir se soumettre, au ettre son avenir. Enfin, on se persuaderait protection du concile de Tours, demandée de pour son monastère, n'ait pas soulevé ment dans le cœur de l'irascible prélat nécessaire cette juste réclamation.

donner la première preuve officielle de athie pour une sainte dont il n'aurait irer l'humble soumission et la pieuse

pirant de l'Eglise elle-même, qui regarde les trésors les reliques des saints, et tant d'honneur et de respect, ne pouvait multiplier les dépôts sacrés dans son ours plus avide à mesure qu'elle était désira surtout une portion de la Croix e-Christ avait racheté le monde (a). Le avait pas quitté Jérusalem depuis sa ; il n'y manquait alors que la portion envoyée par sainte Hélène à Constantin core Constantinople. L'empereur Justin II dernière ville depuis quatre ans. C'était convenait de s'adresser. Il ne crut pas emplir le vœu d'une reine de France et mmandait, car Sigebert avait lui-même et c'était par ses ambassadeurs, autant Radégonde, que le prince oriental était ôté Marovée, à l'instigation sans doute même qui voulait ménager ses suscep- invité par le roi à prendre sa part de ndre à la députation quelques prêtres sent dans cette mission. Le prélat s'y

Zèle de sainte Ra-  
dégonde pour les reli-  
ques des saints.

était prêté sans trop de mauvaise grâce, mais bien malgré lui, et toujours rancuneux sans qu'il y parût trop.

Elle obtient une portion de la Croix de Jésus-Christ.

Ce fut vers la fin de 569 que l'ambassade revint en France, et s'empessa d'apporter à Poitiers la précieuse relique. C'était un morceau notable du Bois sacré, qu'on avait taillé en forme de croix et enchassé dans des lames d'or enrichies de diamants. Pour se conformer aux goûts de la reine, le donateur avait joint à ce cadeau les reliques de plusieurs saints de l'Orient : le tout n'était pas moins rehaussé d'or et de bijoux que la relique principale (23).

Conduite de Marové à cette occasion.

La joie des ferventes religieuses ne fut comparable qu'au respect avec lequel elles voulurent accueillir le présent impérial. Radégonde y mit toute sa dévotion, et sollicita de son évêque une cérémonie publique en harmonie avec l'importance de l'objet. Une déception l'attendait : Marové s'y refusa, se mettant ainsi en contradiction avec lui-même, puisqu'il s'était prêté ouvertement au succès que peut-être il n'espérait pas. Il prit même un moyen qui devait en finir avec toute insistance de la reine, désolée de ce refus si peu raisonnable : il monta à cheval et partit pour une des villas que l'évêché possédait à quelque distance de Poitiers (24). Il fit plus : non content de manifester ainsi ses blâmables intentions, il ne partit qu'après avoir fait fermer les portes de la ville et suscité une émeute contre l'entrée que sollicitaient les clercs et autres personnages chargés de la sainte relique. Ce trait prouverait que si Gondebaud était, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, gouverneur militaire du Poitou, l'évêque avait au moins le gouvernement civil de la ville, comme on pourra souvent le remarquer. Quoi qu'il en soit, Radégonde, ne pouvant plus dès lors donner au saint dépôt l'asile que lui avait préparé sa piété, se décida à le renvoyer à Tours, où il devait être gardé, jusqu'à une décision ultérieure, dans le monastère d'hommes qu'elle avait fondé près l'église de Saint-Martin (25). En même temps il lui fallut recourir à une autorité mieux disposée. Elle pria Sigebert de déléguer un évêque à la place de celui qui

stère. Saint Euphrone, évêque de Tours, le reine et qui recevait la glorieuse Croix de sa basilique, fut naturellement choisi : donc par un de ses officiers à faire laisirée, et à placer la relique dans le lieu stiné.

évêque de Tours depuis 556. D'abord Eglise et neveu de saint Grégoire de ait été porté régulièrement à cette dignité le peuple, après une année de vacance as de Platon, prêtre de Clermont, celui-ci u accepter une dignité que lui offrait onours d'une élection régulière. Le zèle rone l'avaient rendu recommandable à i il était aimé. Il n'en fallait pas plus pour i sainte Radégonde, qui entretenait avec merce de lettres et d'affection filiale. ar cela même pour ami, et lui adressa petits poèmes où respirent la tendresse lettres non moins empreintes de sentiment ). Personne donc ne pouvait être plus e Radégonde pour remplacer l'évêque i de Tours, que probablement elle avait au souverain. Euphrone quitta donc sa accompagnant avec un nombreux clergé et s'achemina vers Poitiers (a). De son oitevin s'était mis en procession pour e possible recevoir le bien-aimé gage de el sur l'heureuse cité. On se rencontra à de celle-ci, au bord d'une petite rivière, (27), et dans une vallée occupée par un i, très connu aujourd'hui sous le nom de ore si ce village était déjà une paroisse

Saint Euphrone de  
Tours.

b III, c. I, II et III.

IX, c. XL.

en 569 : il dut alors à sa position sur l'axe de Tours à Poitiers, et à sa distance de la dernière ville, cette station du vénéral, la tradition locale indique le château de Sigonnette de cette courte halte. Ce château, situé dans la vallée où se cache Migné, était en effet sur la voie romaine, et s'offrait naturellement pendant de quelques instants. De ce château, la route aujourd'hui presque effacée, par laquelle on va de gagner Poitiers sur la rive gauche du Clain, traversé Naintré (29), Baudiment (30), et en passant par Pontreau, ces deux derniers hameaux situés non loin du pont actuel de Rochefort, la ville (31).

La procession commença par les deux côtés de l'allégresse, en l'honneur de la Croix. Le roi n'avait pas voulu présider Marovée, et se contenta d'un recueillement, portant des cierges allumés, qui ne cessèrent d'embaumer l'air sur lequel il entendit pour la première fois la belle hymne qu'il avait composée pour la circonstance. Le roi, heureusement inspiré par son noble sujet, dans l'enthousiasme du rythme, et l'éleva au-dessus du supérieur à celui de ses autres compositions, chef-d'œuvre de sentiment et d'exactitude, dont le chant, qui sans doute fut composé pour l'occasion, répond très bien au caractère de la poésie (32).

Euphrone, entouré de cette pompe à laquelle il manquait plus, continua sa marche. La procession, à Poitiers, d'autant plus transportée qu'elle avait surmonté des malheureux obstacles apportés à son chemin. Le Bois sacré fut déposé dans le saint asile de la ville, et tiemment attendu ses pieuses adoratrices. La cérémonie s'accomplit avec toute la solennité possible le 19 novembre 569. — Dès ce jour, le moi

2, que nous lui donnerons désormais toutes viendra dans cette histoire. Les écrivains du 1, qu'à cette occasion beaucoup de miracles saint Grégoire de Tours atteste que, en sa qui brûlait continuellement devant la sainte n'isait point quoiqu'elle se répandît goutte à s de la lampe (a).

able réception du trésor sacré dans la onastère, et la reconnaissance que sainte conçut, la portèrent à remercier solennel- s envoyés, l'empereur et l'impératrice de pour leur généreuse magnificence. Fortunat et l'interprète de l'illustre reine, et toujours plus son enthousiasme que la vérité, en n à Constantin le Grand, et Sophie à sainte exagérer un peu trop les mérites de deux aient pas autant renommés pour leurs vertus mplaissance (b). Là il fut moins heureux que mme *Vexilla Regis*.

obstination de Marovée à s'éloigner de la et à maltraiter ses œuvres, devait faire pré- un avenir périlleux pour sa communauté. vait-on devenir capable, quand on l'était de igonisme entêté? Quoiqu'elle n'atteignît qu'à quantième année, elle comprit que la mort r d'un moment à l'autre, que cet ennemi ivre et mettre le désordre et la ruine dans ne devait rien espérer de sa bienveillance.

d'en assurer la vie et la durée était de la brement à cette redoutable juridiction en s sœurs, comme inviolable avec la règle embrassée, une double tutelle qui la fit xter, Bien que cette règle, autorisée dans

*de glor. martyr.*, lib. I, c. v.

*Hist. Franc.*, lib. IX, c. XL.

Son voyage à Arles.

ses points principaux par les évêques du de Tours, y eût été établie déjà depuis pl elle résolut d'aller en prendre par elle- complète dans le monastère d'Arles, où ell depuis cinquante ans. L'abbesse Agnès l' Toutes deux y demeurèrent près d'une ar formant aux moindres détails de cette pe voyaient si bien goûtée sous leurs yeux (a).

Adoption de la règle  
entière de S. Césaire  
au monastère de Ste-  
Croix.

De retour à Poitiers, les deux supérieu de tout soumettre à l'ordre nouveau, et le zé Radégonde n'eut plus qu'à accomplir, po de cette organisation plus complète que , que l'Esprit de Dieu lui avait inspiré. Appu tion du saint évêque de Tours, qui l'avait c assistance contre les rigueurs de Marovée ; de saint Germain, avec lequel elle correspond par l'entremise de Fortunat ; ayant d'ailleurs et son rang dans la famille royale un crédit t près des personnages les plus puissants, el ses filles et son couvent sous l'égide du roi la jeune reine Brunehaut, sœur puinée de nous avons vue épousée par Chilpéric et avait délivré cet indigne époux. Il y avait à que Brunehaut était reine d'Austrasie. Sor cour de son père, où une mère vertueuse la même tendresse que sa sœur, son ab de l'arianisme, et enfin une aménité que la cours n'avait mise encore à aucune épreu Brunehaut une personne très sympathique : sainte parente. Ces espérances jointes à maintes fois éprouvée de Sigebert durent tr l'avenir le cœur si justement inquiet de Ra

Radégonde liée avec  
Sigebert et Brunehaut.

Sa lettre aux évêques  
de France.

Toutefois il lui fallait encore une autr durable que la vie de quelques personnes.

(a) Greg. Taron. *Hist. Franc.*, lib. IX, c. XL.

c'était surtout à l'épiscopat qu'elle devait confier son dépôt, et qu'après sa mort même, ses recommandations faites à un corps aussi compétent ne sauraient être inutiles ; c'est pourquoi elle adressa à tous les évêques de France, dont chacun en reçut un exemplaire, qu'il est bon d'analyser ici, et que la plupart de nos auteurs ont mal nommé son *Testament* (33).

Elle s'adresse avec l'humble titre de pécheresse et prend en commençant « à ses Pères en Jésus-Christ, saints Evêques très dignes du siège des Apôtres par sa confiance en cette sagesse et cette charité qu'elle applique au soin de leurs troupeaux, elle rappelle les chefs spirituels des peuples que, amenée à la vocation par la divine Providence, elle fonda par le conseil de son très excellent seigneur Clotaire et par celui de ses enfants, un monastère de vierges en la ville de Poitiers, qu'elle le dota de tout ce qu'elle possédait, aussi bien les religieuses, qui ne gardèrent en propre aucunes choses, mais les consacrèrent à l'œuvre commune, sous le nom de saint Césaire d'Arles. Elle ajoute que sa fille Agnès ayant été choisie pour abbesse, du consentement de toutes ses sœurs, elle-même se soumit à sa direction avec une entière obéissance, que tout est réglé enfin de la manière la plus désirable ; mais que tout en ce monde est éphémère et transitoire, elle doit prévoir les difficultés possibles pour l'avenir plus ou moins prochain, et assurer l'existence de sa grande famille en la mettant sous la sauvegarde des Pères que l'Eglise lui a donnés. C'est pourquoi elle se prosterne humblement à leurs pieds, les conjure de ne pas permettre qu'après sa mort et pendant la vie de sa sœur Agnès, on veuille jamais nommer une autre règle, et dans ce but susciter des troubles, entretenir des dissensions, ou abuser d'un pouvoir quelconque, que personne ne puisse s'attribuer pendant le gouvernement de celle-ci. Elle conjure donc de ne pas permettre qu'on change la règle, sous prétexte de privilèges à établir ou réformer.



que rien de ses propres donations, confirmées avec serment par Clotaire et les rois ses enfants, en faveur de l'abbaye, ne puisse devenir au nom de qui que ce soit l'objet de répétitions injustes ; qu'il en soit ainsi de toutes les fondations que les sœurs, en s'associant pour la vie commune, ont faites pour le salut de leurs âmes ; que si la communauté était menacée de telles violences et sacrilèges, eux les évêques, ses Pères dans la foi, et les gardiens de la sainte discipline, s'opposassent de tout leur pouvoir à ces violations impies de la règle et de la propriété monastique. L'Abbesse, ajoute-t-elle, quand Dieu la retirera de ce monde, devra être remplacée par une autre capable de respecter la règle et de la maintenir sans altération ; et que s'il en était autrement, ceux qui auraient pris part à ce crime endurent le jugement de Dieu, de sa sainte Croix et de la glorieuse vierge Marie, et des bienheureux confesseurs saint Hilaire et saint Martin, auxquels elle confie le soin de les poursuivre et de plaider contre eux. « Saints Evêques, ajoute-t-elle, ne craignez pas, en cas d'attaque contre cette sainte demeure, de repousser et de combattre l'ennemi du Tout-Puissant : allez vers le roi ou vers les magistrats de cette ville de Poitiers, mettez le monastère sous leur garde et leur défense, afin qu'ils le protègent avec vous, et méritent l'éternelle récompense que le Protecteur des pauvres et l'Epoux des vierges leur promettent dans le royaume éternel. » En finissant, elle adjure les pontifes, les rois et le peuple lui-même de cette cité qu'elle aime tant, qu'après son dernier soupire elle-même demeure ensevelie dans la basilique dédiée par elle à sainte Marie, et dans laquelle reposent déjà plusieurs sœurs défuntes, quoique l'édifice ne soit pas encore achevé. Et comme si l'abbesse ou la congrégation pouvait être forcée un jour de faire intervenir le pouvoir sacré qu'elle invoque contre les attaques des méchants, elle veut, afin que ses volontés et ses prières ne soient pas méconnues, que cet écrit, signé d'elle, soit conservé dans les archives de l'église cathédrale (34).

deux points dignes d'observation pour ce pays. D'abord que l'église annexée aux naves n'était pas encore achevée après travaux, sans doute interrompus par beaucoup de choses nous avons vues, et que cependant la nef destinée aux sœurs avait déjà reçu des sépultures ensevelies. Ensuite cette mention des archives suppose que déjà ce dépôt des actes existait, ce qui indique un clergé spécial, chargé d'acquiescer déjà un prélude des Chapitres que nous ne pouvons pas à rencontrer sous leur forme

Nouvelles traces du  
Chapitre cathédral.

malheureux que Radégonde, en se prémunissant d'avance, eût bien en vue le besoin d'échapper à des ennemis ainsi dire domestiques, dont elle devait s'attendre à ne se dispenser pas à l'occasion.

Elle ne cessait pas de respecter en lui le caractère de son époux, sa dignité. Elle chercha à lui en donner de nouvelles démarches pour le rapprocher d'elle.

Ce fut en vain. Elle ne put triompher de son caractère dur et malveillant, et dut se résigner à subir ses humeurs et sa mauvaise humeur.

Les évêques reçut-elle une réponse sous la forme d'un refus qui paraît difficile à croire de ces prélats d'une assemblée générale que l'histoire ne nous a pas transmis ou bien quelques-uns furent-ils députés pour assurer que ses intentions seraient suivies? Nous ne savons pas. Toujours est-il que la supplique fut conservée avec soin, et devint plus précieuse d'utilité quand il fallut recourir au texte de l'acte pour combattre des malheurs trop bien connus.

Les difficultés devaient troubler la vie intime de Radégonde, mais elle sentait, grâce à sa force d'âme et à sa haute vocation, que c'était là pour elle une épreuve qu'elle ne devait pas décliner. Les saints ne sont pas faits pour être vaincus.

profondément dévoués, en effet, comme à croire, à leurs seules affaires personnelles. Le prochain les touchent encore et ils s'en livrent à l'une œuvre où la gloire de Dieu demande des efforts. Nul mieux qu'elle ne sentait l'influence de son époque était féconde d'ailleurs capable de l'encourager et de la soutenir. Les grands saints pour amis, et comme pour le modèle, c'est aussi en eux qu'elle cherchait à retrouver le sien. Il est temps de les examiner l'influence sur cette époque.

Nous avons vu les commencements de saint Jertou, et nous l'avons perdu de vue pendant ses pérégrinations dont nous ne tarderons pas à retrouver la preuve pas, au reste, qu'il ait eu avec la région des relations que leur sainteté personnelle se cherchaient mutuellement désirer. On peut l'examiner par les événements qui entraînèrent le saint Poitou et de la France, et par l'époque de la Bretagne, qui n'eut lieu qu'après la mort de saint Jertou (35). Saint Félix lui-même, durant son exil, l'un des signataires du Concile de Tours de 517, sainte, ne laisse dans l'histoire célèbre de la région si souvent de lui, aucune mémoire. Poitiers. Plusieurs autres de ses contemporains pendant autour d'elle. Outre saint Jertou, nous avons déjà parlé, un de ceux qui goûtèrent un saint abbé du Limousin nommé Amand ou Yriex, que la prononciation locale a conservé et qu'enfin nous honorons dès longtemps sous le nom de saint Héraie.

Il était né à Limoges vers 517, de parents illustres par leur noblesse et leur vertu. Il fut à Metz, près de Théodebert, roi d'Austrasie, la vivacité de son esprit et la solidité de son caractère le firent donc bientôt chancelier du roi.

nt Nicet ou Nizier, évêque de Trèves, qui  
 cour de Metz, et dont il obtint facilement  
 tuelle. Revenu dans son pays, après la  
 ), il y resta près de sa mère Pélagie qui  
 femme, et dans la vie commune qu'ils  
 mplissement des bonnes œuvres et de la  
 nt les éléments d'une perfection qui devint  
 tion publique. C'est dans ces dispositions  
 reux domestique à la sanctification duquel  
 pouvoir rester étranger, il fonda pour ses  
 re à qui il donna une règle composée de  
 avaient de plus solide, et dont il fut le  
 monastère était devenu et était encore en  
 le dépendant du Chapitre de Saint-Martin

Yriex allait en pèlerinage au tombeau de  
 e manquait pas de s'arrêter à Poitiers, où  
 e sainte reine aussi bien qu'Agnès, et  
 étaient de plus en plus les amis de  
 i-ci était devenu par ses lettres au pieux  
 aire entre lui et elle (a). Nous voyons se  
 our du poète ami de Sainte-Croix, un  
 nages, les plus illustres de son temps, et  
 s par leur intelligence et leur piété. Saint  
 main de Paris, un certain Drucon, diacre  
 re de la même Eglise, saint Grégoire de  
 d'Auvergne, qui avait dédié à Radégonde  
 res, et bien d'autres, formaient autour  
 pieux ami un groupe de beaux esprits et  
 s que liait un commerce de lettres pleines  
 térêt. Yriex était de cette douce et sainte  
 conserva toute sa vie, et que rendait  
 aints de Poitiers les vertus qu'il imitait  
 cles qui partout signalaient son passage.

Et plusieurs autres.

Nous le verrons mourir peu de temps après Radégonde.

Saint Léonce de Bordeaux.

Saint Léonce II, métropolitain de Bordeaux, aussi très attaché à la sainte veuve, qu'on ne sait pas en quelles occasions ils se seraient vus, n'est pas douteux cependant que beaucoup de gens ont vu que l'activité de leur vie militante portait fréquemment soit à Tours, soit à Paris, soit à Poitiers pour y visiter une reine de France, tant de motifs de vénérer. Léonce, d'ailleurs singulièrement estimé d'elle pour ses vertus. Saintes en 510, d'une famille sénatoriale occupant des postes importants dans les armées, et époux de l'empereur romain Avitus, dont le règne quatorze mois avait commencé en 455. C'est de Léonce le beau-frère de l'historien Sulpice. Bientôt dégoûté de la gloire mondaine, il fut élevé au Siège de Bordeaux, se séparant de sa femme qui ne fut plus pour lui qu'une compagne. Un concile tenu à Saintes en 563, il députa ayant brigué la faveur du roi Charibert l'épiscopat de cette ville au mépris des lésions dont il prétendait se passer (37). Quelque dure que fût la sentence, la vengeance du prince ne se fit pas. Il maintint l'usurpateur, et condamna le métropolitain à une amende de deux mille livres. Ce sacrifice n'empêcha pas l'évêque de réparer ses œuvres l'immense fortune qu'il avait reçue. Sa piété et son zèle pastoral se voyaient dans la construction et la dotation de nombreuses églises dont la plus fameuse s'éleva à Bordeaux, la sainte Vierge. Fortunat l'a beaucoup célébré dans ses poèmes, et, à cette occasion, nous avons des renseignements fort intéressants sur l'architecture religieuse où le symbolisme lui était prodigué par les peintures et où des vitraux de couleur commençaient à paraître.

nille lampes jetaient dans l'enceinte sacrée surpassait celle du jour (a). Le poète poitevin, é vers Léonce par Radégonde, qui aimait son fut ainsi lié avec l'illustre évêque, et l'a ans ses vers. Léonce gratifia aussi la ville de église de Saint-Eutrope et d'une autre en, où le tombeau de ce saint martyr fut lames d'or et d'argent. Il mourut en 567, quante-six ans. Son diocèse l'honore comme ombre.

ne se borna point à ce rôle d'une âme pieuse goûtant les âmes d'élite et jouissant de leur imité. Toujours attachée pour le service de es de sa famille, elle se donnait sans relâche, correspondance et des démarches ardentes, rs colères, à ramener la paix ou à la conso- ix. Aux premiers bruits de ces guerres qui nt toujours entre les trois ou quatre monar- igiennes, elle redoublait de prières et de inissant son troupeau de vierges à ses pieuses us d'une fois elle obtint pour les peuples la ces affreux malheurs, inséparables des excès aient la patrie. C'est ainsi qu'elle usait d'une sa bonté, sa douceur et son inépuisable ntaient toujours, et qui faisait de Poitiers, tre de sa vie, le rendez-vous de tous [ceux le besoin de ses conseils. Ainsi elle fut un au milieu des graves événements qui vont ns qu'elle ait jamais manqué d'une énergie cessaire, nous la verrons toujours dévouée bien que lui inspirait une vocation surnatu- npérer les maux terribles qui allaient attrister re des héritiers de Clovis.

donnait à ces premiers saints de la France

Cette part Radé-  
gonde prend aux évé-  
nements publics.

cell., lib. 1, *carm.* 12, 13, 15.—V. encore *carm.* 6, 8, 9 et 12.

une singulière aptitude aux choses pub  
temps que des vertus qui tempéraient le  
de la barbarie triomphante. Ainsi, de sièc  
les verrons surélever et consolider cet é  
de la société catholique dont la Franc  
longtemps le type glorieux.



## NOTES DU LIVRE VII

---

### NOTE 1

*ti opera*, p. 439. — *Vita sancti Hilarii a seruo s*  
*, postea episcopo*. — Dans cette préface, l'auteur tra  
de *Pape*. Ce titre était alors synonyme d'*Evêque*,  
t trompé quelques auteurs qui l'ignoraient. C'est sai  
II qui se réserva le premier ce titre de Pape à l'exclusi  
évêques, au concile de Rome, en 1073.

### NOTE 2

*biga, civitas Albiensium*, sur le Tarn, ancienne ville de  
quittaine, chef-lieu actuel de la préfecture du Tarn; e  
12,000 âmes. Son évêché, devenu métropolitain en 167  
siècle, ce qui corrobore singulièrement l'opinion la pl  
qui fait évangéliser cette partie de la Gaule dès  
nent du christianisme, avec le Limousin, le Périgord

### NOTE 3

BER, en breton, ruisseau, *rivière*, et TAW, *paix, silen*  
sabieck, *Vie de saint Félix*, p. 201.) Les anciens manu  
ent également *Vertanum*, *Vertanus* ou *Vertaunum*,  
c'est plus généralement ce dernier mot qui l'emporte.

### NOTE 4

*Uticum*, capitale d'un petit pays de la haute Normand.  
ton de Bernay (Eure).

### NOTE 5

On appelait ainsi cette partie des Gaules dont une porti  
e long de la Seine, à l'Ouest de Paris. Ce fut, depuis  
Normandie, qui s'étendit jusqu'à la Loire et comp  
partie des Armoriques ou petite Bretagne. (V. ci-dessu  
)



## NOTE 6

*Duplabilis* ou *Duplavenis*, petite v. aujourd'hui sans importance, sur la Piana source dans le voisinage, et se jette dans l'Adriatique, à travers les terres de Belluno et du Frioul. Le nom de ce cours d'eau qu'on appelle *Adriada*. (Cf. *Vita Venantii Fortunati*, col. 22.)

## NOTE 7

Avranches, *Abrincæ*, *Abrincalæ*, *Abrincensis*, à une demi-lieue de l'Océan. Le culte de saint Patrice ne remonte pas au-delà du cinquième siècle. Saint Patrice en fut le cinquième titulaire. Sous-préfecture du département de la Manche. Son siège épiscopal fut supprimé en 1793.

## NOTE 8

*Supplico, cedo tamen si quid n*  
*Nam solet iste meas error*  
*Obtineat supplex modo pagina*  
*Hanc quoque quum relegis*

(1)

## NOTE 9

Nous suivons les dates données par M. de Bollandistes, contre celles adoptées par M. de la Motte, lequel a commis une erreur qu'a très bien indiquée M. de la Motte sur la *Vie de saint Patrice*, par M. de la Motte. (*Patrol. lat.*, t. LXXXVIII, col. 497.)

## NOTE 10

L'oratoire de Scicy, ou Sicy, *Sisciacum*, est situé à celle du Mont Saint-Michel, fondé par saint Scubilion, honoré en Normandie. Saint Scubilion, honoré en Normandie est appelé en certains lieux *Escouvillos*. (Cf. *Patrol. lat.*, t. LXXXVIII, col. 482.)

## NOTE 11

Saint-Paterne-sur-Mer, canton de Granville. — Normandie.

## NOTE 12

Il ne faudrait pas juger la poésie de Fortunat par ce qu'il y a de prose et de mythologie païenne dans cette pièce et dans les deux ou trois autres qui l'accompagnent. C'était là un des préludes du poète, qui cède un peu aux exigences du grand monde où il se trouve, et reflète encore les auteurs latins, qu'il aime comme les inspireurs de son talent. Quant au caractère des princes qu'il chante, celui de Sigebert religieux et chaste, n'a encore souffert aucune des atteintes qui devaient l'affaiblir bientôt, et Brunehaut, qui n'eût pas été demandée par un roi Franc sans qu'elle promît d'abandonner l'arianisme, montrait alors toutes ses tendances vers le catholicisme, qu'elle ne tarda pas d'embrasser; elle n'avait encore d'ailleurs rien de reprochable dans sa conduite.

## NOTE 13

Paris avait toujours dépendu de la Neustrie. Mais cette ville, sur laquelle chacun des trois frères gardait ses prétentions à cause de son importance, resta indivise entre eux, et Chilpéric se trouva en partager la souveraineté avec ses trois frères, tout en possédant la France, dont elle était le chef-lieu. Depuis Clovis et après sa conquête de l'Aquitaine, le roi de France avait toujours été celui qui possédait Paris.

## NOTE 14

En cas de prédécès, le roi de France donnait à sa veuve le Limousin, le Bordelais, l'Agenais; puis, du côté des Pyrénées, le Béarn et le Bigorre. C'était, sans que Chilpéric s'en doutât peut-être, un moyen aussi maladroit qu'efficace de faire revenir aux Wisigoths ces belles parties de la France, et de les dédommager des revers imposés par Clovis.

## NOTE 15

Cf. Fort., *Opp. Miscellan.*, lib. IX, c. II et suiv. — Les historiens, et en particulier Augustin Thierry, qui a souvent si mal compris sainte Radégonde et saint Fortunat, s'accordent à considérer dans ces poésies de circonstance une de ces amplifications permises surtout aux poètes comme aux peintres, et ne trouvent rien qui puisse affaiblir la dignité de l'auteur. Nous verrons d'ailleurs quels changements s'opèrent, vers les dernières années de sa vie, dans la direction de ses idées, et le joug sévère qu'il sut imposer à la muse de sa jeunesse. (V. M. de Fleury, p. 133.) — Observons surtout que ces bienveillances poétiques étaient à la fois un acte de reconnaissance et une précaution pour l'avenir. On voit dans Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, lib. IX, c. XLII), que les quatre rois qui se

partagèrent alors la France, Charibert, Grégoire, Sigebert, tous parents de sainte Radégonde, favorables au monastère de la sainte veuve de Clotaire, avaient obtenu d'eux la confirmation de son entre-deux, d'approbation qui déjà étaient devenues d'une autorité contre les attaques injustes des cupides et des envieux, et Radégonde elle-même, pouvait donc, sans risque, se maintenir dans les bonnes grâces de la France, en répudiant néanmoins, comme on le méritait, qui les eût rendus complices de crime autant que personne.

## NOTE 16

Le P. Brower, qui a écrit une vie de sainte Radégonde, d'après certains détails historiques, qu'il même auquel il faille attribuer les belles qualités contemporaines, et dont nous verrons bientôt les

## NOTE 17

Saint Césaire était mort en 542. C'est l'usage de cette règle d'Arles qui a fait croire à quelque époque, d'autres à Dufour (*Hist. gén. du Poitou*, p. 154) que la règle n'avait pas été prise si tard par le monastère et qu'il fallait s'inscrire en faux contre le voyage de Radégonde et de sainte Agnès, en 570. La suite du voyage avait un motif très sérieux, et, d'ailleurs, nous citons ci-après ne laissent aucun doute à

## NOTE 18

Ce concile a été mal daté par les compilateurs, les uns en 565, et les autres en 566. M<sup>re</sup> Guérin (*l'*) l'indique bien en 567, et nous voyons ici que ce doit être la suite, puisqu'elle s'accorde avec tous les événements de son époque.

## NOTE 19

On l'a confondue avec une autre écrite par sainte Radégonde, et qui est connue sous le titre peu exact de lettre de sainte Radégonde. Cette confusion est surtout du Père Sirmond, que d'autres ont pas manqué de suivre. Elle est d'autant plus facile que la première de ces lettres n'est adressée qu'au concile de Tours; la dernière l'est à tout le corps du monastère, la garde desquels est placée le monastère de

pas encore ce nom en 567 ; enfin il y est parlé des rois qui succèdent à Sigebert en 575, et à Chilpéric en 584. — C'est donc entre cette dernière année et 587, où mourut Radégonde, qu'il faut attribuer le *Testament*, qu'on a sans doute ainsi désigné parce qu'il précéda de très peu la mort de la sainte et y exprime ses derniers désirs.

## NOTE 20

L'*excommunication* sépare de la communion des fidèles. — L'*anathème* aggrave l'excommunication par des imprécations de peines temporelles dont l'expression est tirée surtout du psaume 108, et dont on appelle les sévérités sur les âmes impénitentes.

## NOTE 21

Les leudes, ou *compagnons*, *comites*, étaient des anciens comtes de la Germanie qui suivirent les chefs des Francs dans les Gaules au commencement du v<sup>e</sup> siècle, et obtinrent après les conquêtes des terres nommées *benefices*. Parmi les leudes il y en avait de placés particulièrement sous le patronage du prince régnant ; on les appelait *fidèles* ou *antrustions* : à des époques de troubles il importait surtout de se trouver ainsi placé dans un ordre de personnes dont le roi pouvait être le protecteur. C'est pourquoi on vit les leudes devenir plus nombreux aux vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles. On peut voir ce qu'ont dit sur les leudes Guizot, dans ses *Essais sur l'histoire de France*, et M. Chéruel, *Dictionnaire des Institutions de la France*.

## NOTE 22

Marovée, *Maroveus*, *Merocchus* et *Merovechus* font trois noms de différentes prononciations, mais de même sens, venant tous trois des mots germaniques *mære*, célèbre, illustre, et *wig*, courageux, vaillant. Grégoire de Tours donne le premier au chef de la race mérovingienne dont le nom était moins latinisé, le second au fils de Chilpéric qui épousa Brunehaut, puis à un fils de Clotaire II, à un fils de Théodoric II, et enfin à un fils de Théodebert II. Le dernier nom Maroveus est donné par lui à notre évêque de Poitiers ; et dans la suite de notre récit nous adoptons volontiers cette différence, aussi bien que certaines variantes de ce même mot, comme pouvant nous faire éviter des équivoques. Les auteurs qui n'ont pas fait ainsi ont exposé leurs lecteurs à une confusion toujours pénible dans l'étude des hommes et des choses.

## NOTE 23

On possédait encore à l'abbaye, en 1789, quelques restes de ce riche envoi qui furent perdus, avec tant d'autres joyaux qui s'y conservaient, lors du pillage qu'en 1790 en firent les révolutionnaires.

## NOTE 24

Peut-être Savigny-l'Évêcault, village (Deux-Sèvres), à 9 ou 10 lieues de Poitiers — Savigny était moins éloigné. — Cf. Lusignan.

## NOTE 25

Il y a eu, à ce sujet, un malentendu : on se sont étonnés qu'on mentionnât à cette occasion à Tours par sainte Radégonde, lequel était complètement inconnu. Nous avons vu (*ad ann.* 545) que la sainte reine, s'arrêtant un temps, ne l'avait pas quitté sans donner la maison qu'elle avait habitée non loin de la route de Tours à Vouvray. C'est sans doute d'où vient le nom de la sainte, et qui, érigé en monastère, a conservé encore ce nom. Chalmel a fait une fautive fondation de ce premier monastère par sainte Radégonde en 579, où il aurait reçu le vocable de Sainte Radégonde. Il ne faut pas chercher mieux que cette autre fondation de la réception à Tours de la vénérable sainte Radégonde qu'elle y aurait fait.

## NOTE 26

Langres, *Andomatunum*, *Lingones* (Langres), Champagne, dans la première Lyonnaise, 10,000 habitants, est une des sous-préfectures de la région. Son évêché date du III<sup>e</sup> siècle.

## NOTE 27

L'Auzance, *Alsancia*, prend sa source à Martin-du-Fouillou, village de la commune de Thénacay (Deux-Sèvres). De là, par Quinçay, il gagne le village des Petites-Anses, qu'il côtoie aussi bien que Migné, et va se jeter un peu à l'Est des Grandes-Anses, à cet endroit, le Pont. — Ces *Anses* dont il est ici question, sont les *Auzances*, et cette manière de dire est une fautive prononciation qui le dénature a donné lieu à d'autres localités du Poitou. Le château de Migné, dans sa partie principale, fut bâti en 1510 par le chambellan de Louis XI, maire de la Roche-Beaucourt de Poitiers.

## NOTE 28

, dans les plus anciennes chartes, de *Mignoto*, au  
qui bourg de 2 à 3,000 âmes au Nord de Poitiers  
à cette ville. Cette localité appartient à l'époque  
bablement son nom à une simple villa qu'aura  
Romain du nom de *Magnus*. En 989, elle n'est  
(Besly, *Hist. des comtes du Poitou*, p. 274.)  
y mentionne une église de Saint-Pierre qui est  
de l'abbé de Montierneuf, qu'on voit jusqu'en  
gneur de la paroisse.

## NOTE 29

um, ancien prieuré de Saint-Germain-des-Prés  
e, plusieurs fois remaniée après sa construction  
cle, est consacrée à saint Vincent et à saint  
oisse s'étendait jusque vers la demeure féodale  
Châtellerault, et c'est sur son territoire, par  
e de cette ville de 1157 à 1175, que furent  
g de Châteauneuf avec le château et la chapelle  
igéliste. De même Thoiré, Colombiers et Cenon  
quelques autres parties du territoire de Naintré.  
ède 1,800 habitants; le bourg est très rapproché  
ne sur une colline de la rive gauche. Son vieux  
ie les restes d'une tour, sous laquelle avait été  
n-refuge.

## NOTE 30

*aldimento*, en 1076, château et village de la  
ont; le château du xvi<sup>e</sup> siècle, non loin de la tour  
, est au-dessus de la vallée qui domine la rive  
appartient à M. le marquis de la Rochetulon,  
nt restaurer avec beaucoup de goût. Baudiment,  
, encore son église de Saint-Marc. La cure était  
prieur de Saint-Denis en Vaux, ce qui pourrait  
vii<sup>e</sup> siècle.

## NOTE 31

t récent a rendu Migné célèbre dans nos annales  
offert un intéressant rapprochement entre notre  
nous racontons l'histoire. Le 17 décembre 1826,

## NOTES DU LIVRE VII

mission allait se terminer dans la paroisse Saint-Pierre et qu'un prédicateur rappelait, du haut du calvaire où se plantée une nouvelle croix, l'apparition miraculeuse antin fut favorisé en 312, une croix lumineuse apparut de l'église paroissiale, en présence de plusieurs milliers, et ne s'effaça lentement qu'après plus d'une heure, foule émue et recueillie eut pu constater le prodige. La t couronnée par la conversion de la paroisse entière. illé, alors évêque de Poitiers, constata le miracle par les ordinaires. Le pape Léon XII le reconnut lui-même, et riches présents à ceux qui vinrent de toute la France nger monumenter le prodige. Depuis lors, les évêques de ont officier chaque année dans l'église de Migné, le dimanche de l'Avent; et, en 1876, un jubilé de cinquantaie bré au jour anniversaire de l'Apparition.

### NOTE 32

ortunati opp., *Miscellan.*, lib. II, c. VII. — Dom Martène, avant livre de *Antiquis Ecclesie ritibus*, lib. I, c. I, art. 18, édité cette hymne *Vezilla Regis*, qu'il dit avoir tirée d'un de l'Eglise de Poitiers du VIII<sup>e</sup> siècle.

### NOTE 33

*Testamentum* est souvent employé dans ces premiers u moyen âge pour exprimer une pièce authentique par i affirmait ou confirmait publiquement une fondation ément quelconque. (Ducange.) Mais ici, et ailleurs, on a tte pièce, portant ce nom dans les chartes ou les histo- r un *testament* de mort. Pour cela, on l'a attribué à , très rapprochée de la mort de la sainte, et pourtant elle me nous l'établissons ici, qu'une lettre écrite en 570 ou e complément de ce qui venait de se passer avec Sigebert ut. Nous ne pouvons donc être, sur ce point, de l'avis t l'un après l'autre MM. de Fleury, p. 228 et suiv., et de p. 283. Les craintes, en effet, auxquelles sainte Radégonde n, et que lui donnait l'esprit indépendant de certaines de la famille royale, ne dataient pas seulement de ces nnées. Elle avait dû en avoir plus d'une preuve, aussi certaines oppositions à l'abbesse Agnès : c'est de là que mme concluait à une protection indispensable des rois et s pour éviter à ses filles les troubles qui ne manquèrent er.

## NOTE 34

« In Universalis Ecclesiæ archivo servetur » (Greg. Turon., lib. I, c. XLII), d'où est tiré tout ce qui précède. — V. aussi Mabillon, *Ann. Bened.*, lib. VII, c. XLII. — Lecoinge, *Ann. Franc.*, ad ann. 587, n° 5. — Ces archives de l'Eglise *universelle*, c'est-à-dire de l'Eglise-Mère du diocèse, sont évidemment celles de la cathédrale. On voit ici un moyen tout canonique de sauvegarder contre tout accident de mauvais vouloir ou de négligence des actes officiels dont il comporte de perpétuer l'existence et l'authenticité. Le dépôt de ces pièces aux archives capitulaires d'un diocèse est une double garantie à laquelle on n'a pas vainement recours contre des prétentions injustes. De telles preuves deviennent toujours une autorité compétente. Avec elles il n'y a pas de chicanes qu'on ne puisse annuler, personne ne pouvant récuser de pareils témoignages.

## NOTE 35

On a prétendu rattacher l'épiscopat de saint Félix et l'existence de saint Martin au iv<sup>e</sup> siècle. Il faudrait par cela même renverser toute la chronologie qui, jusqu'à présent, a réglé une foule d'événements qui se lient nécessairement au vi<sup>e</sup>. Nous nous en sommes rapporté sur ce point aux traditions des églises de Nantes et de Poitiers, aux préférences raisonnées des Bollandistes (24 oct. p. 795), à Longueval (ad ann. 567), et enfin aux auteurs bretons, comme M. de Kersabieck, qui, dans sa *Vie de saint Félix*, montre autant de sagacité que de scrupules d'un véritable historien. Ajoutons que Grégoire de Tours n'a pas parlé de saint Martin de Vertou, ce à quoi il n'eût pas manqué si le solitaire eût été célèbre avant lui. Il est vrai, mais on nous l'objecterait vainement que, vers la fin de son histoire, le saint évêque s'occupe beaucoup plus de la Touraine que de ce qui se passe ailleurs. Nous croyons cependant que l'envie de faire de saint Martin de Vertou un disciple de saint Martin de Tours et un élève de Ligugé, a pu seule faire adopter cette conjecture qui ne lutte pas avec succès contre les données sérieuses de l'histoire. Observons encore que s'il fallait croire au iv<sup>e</sup> siècle, pour Martin de Vertou parce que Grégoire n'en avait rien dit au vi<sup>e</sup>, il faudrait par la même raison élaguer bien d'autres personnages de cette dernière date, et en particulier saint Junien, dont l'omission est bien plus singulière si l'on considère le rôle important qu'il a eu dans la vie de sainte Radégonde.

## NOTE 36

Il ne faut pas le confondre avec Léonce l'Ancien, qui fut le premier de ce nom sur le siège de Bordeaux, où notre saint lui succéda vers 560.



## NOTE 37

Charibert ne fut roi de France que de 562  
courte autorité qu'à se faire des débauches  
basses inclinations, et par conséquent à ne n  
ses caprices que celle de son autorité tyrar  
ces abus trop communs alors, mais toujou  
conciles, que le prince avait fait monter E  
Saintes. La décision d'un concile présidé p  
au lieu de le convertir. Il maintint l'intrus au  
condamna Léonce à une amende de 1,000 s  
évaluer à dix mille francs si l'on compari  
monnaie actuelle, car le sou d'or de la  
10 francs d'à présent. (Le Blanc, *Traité hi  
de France*, p. 49.) Chacun des autres évêqu  
aussi une amende proportionnée à ses revenu  
Briant, *Hist. de l'Eglise santone*, I, 96.) C'est  
philosophes de ces derniers temps, comme  
preuve de *fermeté*, uniquement parce que c'  
la plus essentielle des libertés de l'Eglise, e  
dépens d'un évêque les caisses du trésor roy  
pu prendre mieux ses conclusions.



## LIVRE VIII

---

RES GUERRES ENTRE LES ENFANTS DE  
JUSQU'A LA MORT DE LEUDASTE

(De 570 à 580)

RE est une des grandes lumières dont  
sse de Dieu se plaît à éclairer l'huma-  
est peut-être celle dont celle-ci profite le  
Tous les regards ne plongent pas avec  
ale pénétration dans les mystères de sa  
eux qui s'y appliquent y découvrent de  
; entre les événements et leurs causes  
nduites d'En-Haut pour l'accomplisse-  
le ce monde. Il ne faut pas méconnaître  
; dans l'époque si émouvante de nos  
où nous apparaît la première dynastie  
ses princes s'implanter dans la Gaule,  
par les violences de la conquête; se  
salique, sans se douter encore de ce  
é nationale; se partager, en l'étendant  
ste territoire qui se déroule des bouches  
an Britannique aux chaînes des Alpes  
e disputer, en des combats sanglants,  
ies de leurs Etats réciproques, et, ne

comprenant encore qu'à moitié les christianisme, en méconnaître la foi, d'eux-mêmes, chaque fois qu'elle gé ambition et de leur orgueil : voilà, contradictions ; ce sont d'étranges consiasme chrétien de ce premier roi des tête soumise à la parole de saint Rem que s'il eût été maître en Palestine, pas été crucifié ! Cependant, un fait pl viendra nous frapper dans le cours d'un race demeurée à moitié sauvage, cette de grands criminels et par d'admirable la carrière que Dieu lui avait tracée, la France avec les instruments ch parfaire sa civilisation. Cette race fut i sante à poursuivre sa grande tâche, et à une famille nouvelle plus capable de surnaturel et sa mission évangélisatrice dans l'histoire sans y reconnaître à d'un maître suprême, qui mène les s selon ses pensées, qui récompense le on bénissant leurs dynasties, mais q inévitable, quand elles ont manqué sc rement à leur magnifique vocation.

Ici, aux yeux de certains sages, nous tomber un peu trop dans ce qu'ils ont de *Bossuet* ; nous consentons à passer des *maniques* de ce genre, et nous les choses de la terre par la sagesse et pas expliquer du tout.

Quand Radégonde a solidement établi de son existence dans l'enceinte du monastère ; quand elle n'a plus rien des habitudes de la vie extérieure, toujours plus au contact violent des conflits du moment soit venu pour les princes d

tes excès, dans la déplorable période

ordre ce qui va suivre, remontons de  
le passé, et rappelons ce qu'était, en  
conduite de chacun des petits-fils des  
rance chrétienne.

venu l'unique roi des Francs, nous  
ls se partageant son héritage. Chilpéric  
de Soissons; Gontran, celui d'Orléans;  
ainé, régnait à Paris, ce qui mettait  
la Touraine et le Poitou. Sigebert, le  
e frères, hérita de lui, et devint par  
de ces deux provinces. L'histoire n'a  
re de ce prince, dont la sagesse et  
ent avec la vie altière et scandaleuse

De ceux-ci, pourtant, nous devons  
, après des égarements qui ne furent  
e salulaire à ses peuples, de grandes  
ualités, revint, sur les derniers temps  
nents qui lui inspirèrent une meilleure  
être honoré par l'Eglise, que d'éclatants  
après sa mort.

le meurtre de la malheureuse reine  
t, sa sœur, qui avait beaucoup contri-  
avec Chilpéric, consulta trop sa juste  
meurtrier et sa criminelle concubine  
nt ses désirs de vengeance dans le  
igebert et de son beau-frère Gontran,  
à s'armer contre Chilpéric et à lui  
Sigebert était entré avec une armée  
pable, dont la position devenait difficile.  
ue, et tout en l'attaquant d'un autre  
le Franco, par des envoyés, de faire la  
é bientôt conclue, en prenant pour  
utume germanique, une assemblée de  
et composée des leudes ou possesseurs

des terres de chaque contendant. Il fut reconnue, et il fut condamné considérées en ce cas comme héritées que celle-ci avait reçues com de l'Aquitaine. De son côté, Sigebert, s'était engagé à ne renouveler le meurtre de sa belle-sœur son serment, si la mauvaise foi d'un autre le forcé de rompre l'alliance promise.

La Touraine et le Poitou envahis successivement par son fils Clovis.

En effet Chilpéric eût manqué à sa parole astucieuse si, en s'avouant condamné dont la perte devait punir son serment, il n'eût promis de les reprendre à l'occasion. Frédégonde, qui semble le mauvais conseiller, il profite en 572 d'une nouvelle invasion dans la Thuringe et d'une autre que les Français, après dans la Bourgogne, pour les restées sans défense, du royaume de son temps, pendant que Sigebert, malade, contre ces terribles agresseurs, était entre leurs mains, il envoya Clovis, le porter la dévastation dans la Touraine. Il n'y fut épargné par des troupes barbares coutumes de l'époque, ne respectant rien dans un pays dont l'envahissement était le résultat d'une ruine complète. Touraine et deux provinces durent subir le joug. La conquête fut d'autant plus facile que de guerre n'avait été faite, et que les murailles qui protégeaient leurs cités, les francs ne songeaient jamais à leur défendre. Les cités dangereuses quand elles n'y étaient pas. A Poitiers que Clovis s'établit pour son royaume, Cahors et Bordeaux, dont il devait s'emparer d'après les ordres de son père.

Clovis s'établit à Poitiers.

Cependant Sigebert, qui croyait

de Gontran pendant qu'il repoussait les Lombards de son pays, se hâta vers le Midi de l'Aquitaine et s'empara, par ses généraux, d'Arles et d'Avignon (3) que Gontran ne tarda pas à lui reprendre. Une paix inattendue, résultat de prudents conseils donnés aux deux frères, les rapprocha donc encore, mais ce fut pour se liguier contre Chilpéric leur ennemi commun. Cette alliance devenait d'autant plus redoutable à celui-ci que, d'après une des conditions de la paix, Gontran cédait à Sigebert, avec une partie de ses troupes, le patrice (4) Eunius Mummolus, d'origine bourguignonne, *préfet* de Paris, c'est-à-dire maire du palais. C'était son meilleur général, très capable par sa bravoure et sa réputation de faire respecter par le roi parjure le jugement des leudes et ses propres engagements. Le patrice se dirigea à marches forcées sur Tours dont il reprit possession au nom de Sigebert, et exigea pour son maître le serment de fidélité par les habitants de la ville et du pays (a).

Sigebert lui oppose  
le patrice Mummolus.

Clovis de son côté ne restait pas oisif spectateur de ces péripéties accomplies si près de lui. S'attendant bien que la prise de Tours par les troupes de Sigebert, serait suivie d'une prompte attaque sur Poitiers, il s'y préparait à une énergique résistance, ayant fait rentrer avec lui dans la ville, bien défendue par de solides remparts et ses deux rivières du Clain et de la Boivre, une garnison suffisante avec laquelle il comptait résister vigoureusement. Toutefois, par une mesure de prudence qui aurait dû lui mieux réussir, il eut soin de couvrir la place en attirant à trois ou quatre lieues au-dessous d'elle, vers le Midi, les troupes que Mummolus devait destiner à l'assiéger. Deux riches citoyens de Poitiers s'y distinguaient alors, par leur attachement au parti de Chilpéric : c'était Basile, probablement celui que nous en avons vu gouverneur en 567, et Sichard, l'homme dont cette seule circonstance semble avoir révélé le nom à l'histoire. Tous deux également zélés pour le

Manœuvres des deux  
généraux.

(a) Greg. Turon., lib. IV, c. XLVI.

Le camp de Sichard.

Seconde bataille de Vouzon. — Poitiers repris par Mummolus.

Basile tué dans l'action ; comment s'explique son intervention dans cette guerre.

triomphe de Clovis, ils s'en firent des campagnes voisines un assez consistant contingent et de colons, et en vinrent grossir l'armée. Une position avantageuse fut choisie pour le camp de Sichard (5) improvisée par des chefs qui semblaient à la guerre que leurs gens ne pouvaient pas. Le lieu qu'ils occupaient était celui que leur avait laissé le vainqueur d'Alaric, lorsque non loin de 507 sa domination définitive sur l'Aquitaine, la Clouère et le Clain, dont on peut dire qu'il fut le moyen de défense, et des collines élevées d'observation furent sans doute choisies dans la direction de Sichard (5) dont le nom est resté par une tradition qui vit encore dans le pays.

Les recrues qu'avaient levées Eborac et les autres villes nombreuses, mais peu accoutumées à la guerre, contrairement les troupes commandées par les généraux, firent leurs preuves. Le général bouillant de peine à avoir raison de son adversaire, se retira derrière lui, où déjà Clovis se fit remarquer. Dans la campagne, il tomba comme la foudre sur la neustrienne dont la mauvaise discipline fut sa perte. longtemps. En vain Sichard et Basile se défendirent avec une bravoure digne de plus de succès, mais vainement. Les mêmes dans cette première attaque, Clovis ralliant une partie de ses forces vint de Bordeaux qui ne l'attendait pas à Poitiers et y rétablissait l'autorité. Cessèrent les vives inquiétudes que la guerre y avaient fait naître. Ordre fut donné de plus tristes conditions des grandes villes par l'ennemi. Poitiers ne l'éprouva pas de guerre qui alors surtout ne put que se partager les fruits du

(a) Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. IV, c. x.

calamités à la cité de Sigebert, qui malgré elle soustraite quelque temps à avait d'ailleurs en cette occasion le tombeau de saint Hilaire, et de la de dans son couvent. On se contenta citants, comme à Tours, un serment reusement ne pouvait tenir longtemps atastrophes.

venons de voir périr sur le champ de ne que nous avons vu, en 567, nommé ar Chilpéric, et qui méritait l'estime et sa bienveillance envers les citoyens? quoique le rôle qu'il s'attribua dans e pas être celui qu'il devait y prendre. Poitiers après la perte de sa charge, d, désigné sous ce titre par Grégoire *vous*). Basile put donc, en restant au patriotes, où ses belles qualités lui ime et l'affection de tous, être témoin (6) passa pendant l'interrègne. On ne sait t placer ses ambassades en Espagne, rent quand Chilpéric y avait envoyé la main de l'infortunée Galsuinde (7). qu'à expliquer mieux comment il se rétentions de ce prince sur la portion n l'avait si justement privé. L'ancien ans doute, en dépit du droit et de la s incertitudes où tombent trop souvent assujettis malgré eux aux fluctuations minente position qu'il avait tenue de it pas été maintenue sans doute par nes affections, qu'un nouveau gouver-dormir, se seront réveillées lorsque our son père le Poitou et sa capitale, entant, il aura cru pouvoir s'efforcer s mains le pays où il se flattait peut-

Remarques sur Basile.



ouvoir commander encore. De son côté, Sichard e un de ces amis influents que les grands con- resque toujours, quoique en petit nombre, après e, et que ses tendances militaires auront porté à une entreprise plus ou moins légitime. Voilà ce ue dans un tel personnage ce mélange des vertus ie lui reconnaissent les historiens, et des malheu- éfections qui le conduisirent à sa perte. Ce qui t que sa faute, — car c'en était une, — n'effaçà à fait ses mérites aux yeux de ses concitoyens, action que Fortunat ne cessa pas de lui témoigner mort. Le poète, qui ne pouvait guère rester muet ste événement, lui consacra un éloge funèbre dont ns parlé. Nous y apprenons que Basile n'avait tante-cinq ans lorsqu'il fut tué (a).

ut n'était pas fini après ce triomphe de la bonne ovis, que nous avons vu se diriger sur Bordeaux- nparer à l'improviste, s'y était conduit pendant un c une arrogance et une dissolution telles, que général commis par Sigebert à la garde de ses : pyrénéennes, céda enfin à l'indignation que lui . chaque jour les rapports qu'il en recevait. Il réunit ations presque sauvages encore de ce pays, et, sans être attendu sur Clovis et le petit nombre de , il le força à une fuite précipitée, les fit poursuivre r si bien, que pendant tout un jour la chasse e qu'on en fit ne fut comparable, dit un historien, e des bêtes fauves, les paysans et les chasseurs ntière leur courant sus aux sons des cors et des basques. Ce fut à grand'peine que le prince fugitif er Angers dans un triste équipage, et de là se Soissons, où Chilpéric avait attendu de meilleures de son entreprise (b).

a., *Miscell.*, lib. IV, c. XVIII.

Turon., lib. IV, c. XLVIII.

## LE DU POITOU (573)

ant son échec, il résolut  
ert, son fils aîné, av  
quelque temps pris  
it une des guerres pro  
rmes contre son on  
recommandée par le  
son fils, qui d'ailleurs  
l'obligation de mar  
les recouvrer les a  
ait en Sigebert l'épou  
e avait fait sa victim  
iveau crime. Ainsi p  
elle, Théodebert se  
es provinces à peine  
s. Pour plus d'activité,  
; adjoint, et, secon  
rmer lui-même une a  
ses Neustriens, e  
qui s'approchait. Dai  
eur de prévenir ces  
tement l'inutilité d'une  
èques de ses Etats de  
fin de juger des dro  
entre eux. Ce fut le  
il s'assembla le 11 s  
nt en vain à conjurer  
réprisa leurs messag  
aratifs (a) (8).

, tout était disposé,  
it alors avant Pâque  
commença les host  
rent le théâtre de l

vile, Théodebert et Mérovée passèrent la Loire et se dirigèrent vers Poitiers.

Non loin de la ville et dans une plaine dont le nom s'est fixé de l'histoire, les chefs austrasiens avaient concentré leurs forces. Le plus remarquable d'entre eux par son habileté et son expérience était Gondebaud (a), dont nous ne savons rien de plus que qu'il fut envoyé par Sigebert au secours de la ville assiégée, mais avec trop peu de monde, il fut défait et sa armée massacrée presque entièrement (b). Théodebert entra donc en triomphe à Poitiers, où il s'établit pour en faire le centre de ses opérations. On pourrait en conclure que la cité ne souffrit pas trop alors de cet asservissement à un pouvoir étranger ; tous les partis y respectaient également la présence de Radégonde qu'entourait toujours le prestige de ses vertus. Au reste elle donna une fois de plus la preuve de son patriotisme et de son esprit religieux, lorsque voyant à quels excès ces guerres déplorables allaient porter encore les princes ses parents, qu'aveuglaient, à dépit de leur foi chrétienne, l'esprit de vengeance et d'orgueil, elle se décida à leur écrire. La même lettre fut portée au même temps aux trois frères « qu'elle blâma fort, dit Duchet, de telles insolences ». Le texte de cette lettre ne nous est pas resté. Mais à quelque source qu'en ait puisé l'esprit un des historiens de la sainte (c), elle leur reprochait vivement ces dissensions continuelles qui ne se prolongeaient qu'au détriment de leurs peuples et au grand péril de leur propre salut. Nous n'avons guère à douter que ces applications aient été portées aux princes par Fortunat, dans lequel rien d'important ne se faisait dans le monastère, que de fréquentes négociations, soit avec des évêques soit avec des rois, semblaient avoir désigné depuis longtemps pour de telles ambassades (c). Il y a plus. Il était aimé de Sigebert et de Gontran ; Chilpéric n'avait eu que des motifs

(a) *Ann. d'Aquit.*, p. 73.

(b) Fulbert, *Episc.*, *Carn. Vita Radeg.*, c. xiv.

(c) Luchi, *Vita Fortun.*, c. LX et suiv.

taient autant de raisons pour que la sainte reine appuyer efficacement, par leurs vœux, un grand nombre de personnages qui se présentaient chaque jour<sup>(a)</sup>. A ces supplications elle ajouta les instantes prières et celles de toute sa famille monastique, et l'on vit comment les âmes dociles à la grâce résistaient par elles, et comment lui résistent ce que leurs passions. Sigebert, en effet, sans peine, il envoya des propositions à Théodebert : Mais ni le frère ni le ne conseillaient de la modération et de la justice. Sigebert avait voulu d'abord s'emparer de Poitiers, mais il fut empêché par le siège de ses opérations, et ne put pas à remonter vers la Touraine, qu'il ne fut tout : Il fallut que Tours se rendît par la force. Bientôt retournant sur ses pas, il porta ses armes dans le Limousin et le Quercy, en prit possession, et son armée porta dans ce malheureux pays la plus complète. On ne peut comparer les ravages causés antérieurement par les hordes des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, les horreurs et les incendies et les démolitions qui rasèrent les maisons et les églises, dont aucunes ne restèrent debout devant les soldats de Chilpéric. Ici, les couvents de femmes, avant d'être détruits, devenaient les témoins et les victimes des orgies, et celles-ci méritèrent au roi impie d'être comparé à Dioclétien et à Néron pour la désolation de ses provinces saoules de sang. Désespéré, hors d'état de voler à la tête de ses hordes bien plus fortes que ses propres

<sup>a</sup> un., c. LXXII et LXXIII.

<sup>b</sup> IV, c. XLIX et suiv. — D. Bouquet, *Hist. Gall.*,

upes décimées par leurs défaites successives, il se décida, quoi qu'il lui en pût coûter, à convoquer d'au-delà du Rhin les soldatesques allemandes de son obéissance, mais qu'il avait toujours contenues, et que plus d'une fois il avait cédées à respecter les provinces de la Gaule. C'était risquer beaucoup : Ces populations, à peine soumises aux lois d'une civilisation encore élémentaire, avaient, par-dessus tout, l'instinct du pillage et de la cruauté : surtout elles désiraient puis longtemps se joindre à celles de leurs tribus qui étaient fixées dans les fertiles provinces de la Gaule septentrionale. Sigebert était donc sûr de leur appui, quelles qu'elles lui refusèrent pas ; mais, tout en l'opposant comme une arme légitime aux injustes prétentions de Chilpéric sur ses propres Etats, le roi d'Austrasie n'eut pas assez de sang-froid pour peser les funestes suites d'une invasion au nord de la France par ces barbares qui y convoitaient des richesses. Ce grand péril n'échappa point à la sagacité du roi de Neustrie. Il chercha un secours près de Gontran, roi de Bourgogne, non moins alarmé pour son royaume de Bourgogne, qui associa à ses vues, développa une armée le long de ses frontières du Nord, et fut s'établir à Troyes pour surveiller l'apparition de l'ennemi.

Les Allemands accourus sous les drapeaux de Sigebert furent bientôt prêts à marcher sous ses ordres. Diverses expéditions se déroulèrent pendant le cours de l'année 574, et l'on voit Chilpéric, abandonné par Gontran, fuir devant ses armées victorieuses de Sigebert, demander la paix, et lui-ci l'accorder généreusement en recouvrant, comme principale condition, les villes de ses Etats prises par Sigebert, et l'évacuation par celui-ci de tout son territoire de l'Aquitaine. Cette paix fut ratifiée par un usage du temps qui s'observe encore chez les populations de nos campagnes. Les deux contractants se frappèrent tour à tour dans la main. C'était un contrat et un serment (a).

(a) Greg. Turon., *ib. sup.*

Les Allemands à la suite de Sigebert murmurèrent seuls de ce traité. Ils n'y trouvaient pas le pillage qu'ils avaient espéré, et se révoltèrent. Le roi d'Austrasie dut à son calme et à son énergie de réprimer cette émeute menaçante. Il fit lapider quelques mutins, et força le gros des rebelles à regagner leur pays. Mais ils n'y arrivèrent qu'après avoir tout ruiné sur leur passage, en dépit des menaces et des défenses de Sigebert, qui dut se résigner à voir incendier les villages, piller les églises, démolir les fermes et les maisons. Quelles mœurs et quelles calamités !...

Les Allemands en murmurent, se révoltent, et sont renvoyés.

Le Poitou ne jouit pas longtemps de la paix que lui avait rendue l'évacuation de son territoire par les Neustriens. En vain l'hypocrite Chilpéric avait mis pour condition à sa dernière promesse de paix que Sigebert, en reprenant ses provinces d'outre-Loire, ne tirerait aucune vengeance des peuples que le fer et le feu avaient forcés d'abandonner son sceptre. Il ne put tenir longtemps contre le désir de reprendre à son profit la dot de Galsuinde, et engagea dans une nouvelle ligue le faible Gontran, qui supportait avec un profond ressentiment la dévastation d'une partie de son royaume par les terribles auxiliaires de Sigebert. Après quelques mois d'un repos apparent qui cachait leurs projets, les deux frères se rencontrèrent et résolurent ensemble de reprendre les hostilités. L'instrument de ces nouvelles fureurs fut encore Théodebert. Au commencement de 575, il reçut ordre de repasser la Loire et de saccager les campagnes de la Touraine et du Poitou. Il y parvint, après avoir défait les forces militaires qu'on lui opposait, et exigé des peuples d'énormes contributions. De son côté, Chilpéric ravageait autour de Reims avec la ville elle-même tout le territoire qui en dépendait entre l'Aisne (10) et la Marne (11).

Nouvelles hostilités contre Sigebert. Ligue entre Chilpéric et Gontran.

A la nouvelle de ces perfidies, Sigebert, indigné, rappelle les troupes franques et germanes dont il était connu, et se décide à ne plus ménager le meurtrier de sa belle-sœur, redevenu sans motif son ennemi, et de lui faire payer cher sa déloyale agression.

Nouvelle invasion de Théodebert dans l'Aquitaine.

Tout d'abord, il marche au secours de Reims, refoule Chilpéric sur la Marne, occupe Paris, dont la neutralité convenue dès longtemps entre les trois frères n'avait plus de raison d'être quand deux d'entre eux manquaient à leurs plus solennels engagements. Après cette expédition, qui était la plus pressée, il songe à dégager des étreintes de Théodebert les provinces de l'Aquitaine qu'il incendiait et noyait dans le sang. Mais il ne devait pas diviser ses forces au risque d'un revers calamiteux. Il chargea donc des envoyés d'aller vers Tours et Châteaudun lever des troupes qui pussent être aussitôt dirigées contre Théodebert. Celui-ci, déjà maître des bords de la Loire, s'était avancé vers le Midi de l'Aquitaine, qu'il comptait reprendre. Mais les Tourangeaux et les Dunois, craignant sans doute un retour vers leur pays du vainqueur qui venait de les ruiner, refusèrent de seconder les efforts d'un roi dépossédé : il fallut qu'aussitôt ils y fussent forcés par Godégisile et Gontrand-Boson, deux des plus habiles généraux de l'Austrasie, qui vinrent à la hâte, levèrent des troupes, et, repassant la Loire avec elles, menacèrent Théodebert, qui ne s'y attendait pas. De ces deux généraux, le premier différait beaucoup du second par la dignité habituelle de sa vie autant que par les vertus domestiques. L'autre, au contraire, qui devait finir d'une mort malheureuse, manquait de gravité, était avare, envieux, ne s'abstenait pas, à l'occasion, du bien d'autrui, ce qui lui avait procuré de grandes richesses : enfin il aimait mieux donner sa parole que la tenir<sup>(a)</sup>. Ces divergences de caractère n'empêchèrent pas que les deux chefs ne s'entendissent très bien et ne s'avancassent, de concert et à marches forcées, vers l'ennemi qu'ils devaient chercher et punir. A leur approche, les Francs de Théodebert se découragèrent, et quand déjà il prenait le parti de faire face aux Austrasiens en se portant vers eux jusqu'à Angoulême, Théodebert eut le dépit de se voir abandonné

Godégisile et Gontrand-Boson, généraux de Sigebert.

(a) Greg. Turon., lib. IX, c. x et xii.

par le gros de ses forces : il ne voulut pas reculer cependant, et paraître avoir cédé à la peur. Avec le nombre réduit des troupes qui persistèrent à le suivre, il s'avança jusqu'aux bords de la Charente, où les deux généraux l'avaient attiré dans une position habilement choisie. En ce lieu que les historiens ne nomment pas, mais qui devait être rapproché d'Angoulême, une bataille se donna où Théodebert fut tué par Boson. Trouvé parmi les morts, où déjà on l'avait dépouillé de ses riches vêtements, il dut les soins d'une sépulture honorable à un certain Arnulfe, chef du parti de Sigebert, qui le reconnut à sa longue chevelure, lui rendit les honneurs dus à sa naissance, et le fit ensevelir dans une des églises d'Angoulême (a).

Bataille où Théodebert est tué.

Ces dramatiques événements, si variés et dont l'âme du lecteur est incessamment fatiguée, sont heureusement traversés dans l'histoire bruyante de ces temps difficiles, par les nombreux contrastes de faits et de personnages qui ramènent à une certaine période de sérénité et de paix. Nous ne pouvons donc négliger de placer ici une de ces humbles et imposantes figures, d'autant plus intéressante, qu'elle semble plus généralement oubliée. Il s'agit en effet, d'un saint dont le culte, encore effacé sur nos frontières occidentales, s'est entièrement conservé chez nous, où nous allons pourtant reconnaître qu'il aurait dû persévérer justement.

Saint Goar ou Gower était né dans l'Aquitaine, disent les vieux historiens, et vraisemblablement dans le Poitou, qui semble le seul pays de cette contrée où se soit gardée sa mémoire. Ce nom paraîtrait avoir une origine germanique, et nous prouverait peut-être que ses parents, riches d'ailleurs et considérés, seraient venus s'établir dans notre province à la suite de quelques-uns des chefs illustres qu'y amenèrent les fréquentes invasions du v<sup>e</sup> siècle. Quoi qu'il en fût, Goar dut y voir le jour vers la fin de ce même siècle ou dès les

Saint Goar ; sa vie ; son culte dans le Poitou.

(a) Greg. Eun., lib. IV, c. LI.



remières années du suivant. A peine adolescent, il se sentit dégoûté du monde, et quoique devenu prêtre un peu plus tard, il aspira à une plus parfaite solitude : C'est pourquoi voulant se cacher si bien qu'on ne le pût découvrir, il alla s'établir dans les environs de Trèves, au confluent du Rhin et de la Moselle, et s'y bâtit, avec la permission de l'évêque saint Fébicius<sup>(a)</sup>, une cellule et un oratoire où il passait saintement une vie tout occupée de la méditation, de la prière et de l'hospitalité envers les pauvres pèlerins. Ses prédications furent aussi très utiles à la contrée, car il ne put tenir à son esprit de solitude et de silence devant les plaies que faisaient au salut des âmes le paganisme et les vices grossiers qui les déshonoraient dans ces contrées encore à moitié barbares. Il y eut des succès par de nombreuses conversions. Mais ce ne fut pas sans que le démon y apportât, selon sa malice ordinaire, un genre de compensation qu'il n'épargne pas aux saints, et dont Dieu permet souvent qu'ils soient éprouvés pour mieux en tenir dans l'humilité. Goar fut donc calomnié pour ses bonnes œuvres, mais il sortit avec honneur de ses épreuves jusqu'à dévoiler même par un miracle la vie reprochable de l'évêque Rustique, successeur de saint Fébicius, qui le flagellait mal et s'en expliquait librement. Le bruit de ces affaires parvint à la cour de Sigebert I<sup>er</sup> qui voulut placer Goar sur le siège de Trèves en place de Rustique, atteint par le trépas par les lois canoniques. L'humble solitaire refusa constamment cette dignité, et après avoir demandé avec larmes à Dieu de l'exempter de ce fardeau, il tomba dans une maladie qui dura sept ans, offrant ses langueurs pour l'évêque qui l'avait persécuté, et dont la pénitence fut également édifiante. Ce fut ainsi que notre saint arriva à sa précieuse mort le 6 juillet 575. Son corps fut inhumé dans la petite église qu'il avait bâtie<sup>(b)</sup>. Une autre plus

(a) Daniel, *Hist. de France*, ad ann. 576. — Chalmel, *Tablettes de l'histoire de Touraine*, p. 24.

(b) Cf. Bolland., 6 julius. — Baillet, *ibid.*, et les autres hagiographies.

onstruite plus tard en son honneur par le  
f, père de Charlemagne, sur le même lieu  
a première. Une ville se forma autour de  
fut donné par Charlemagne à l'abbaye  
aujourd'hui encore un lieu fortifié de 1,200  
s, appartenant à la Prusse, et à 9 lieues  
entz.

religieux de Pruym, écrivit la vie de saint  
ou 615, d'après D. Rivet<sup>(a)</sup>. C'est de son  
giographes tirèrent tout ce qu'ils ont écrit

du saint corps, qui se fit le 25 mai 765 dans  
Pepin, fut l'occasion de nombreux miracles  
e moine de Pruym (12). C'est de là sans  
pandit, avec quelques reliques, la dévotion  
ulte qui devint célèbre, mais presque oublié  
ips. Le Poitou était certainement une des  
devait être le mieux accueilli. C'est pourquoi  
obablement dès cette époque, un village tout  
rges-sur-l'Autise (13) prit ce nom qu'il garde  
teau fort y existait au xii<sup>e</sup> siècle avec une  
e voit plus que quelques débris dont l'archi-  
ise cette époque. L'église, posée au nord du  
place à un chemin public ; le château fut  
âti à la Renaissance, et reste encore une  
re, située dans une vallée qu'arrose un  
abondant pour ne tarir jamais. Ce ruisseau  
e près du chevet de l'ancienne église : un  
protège aussi bien qu'une voûte plate dont  
t, et au-dessus de laquelle on a encasté  
adossée au mur du château, une statue en  
adition a décorée du nom de saint Goar,  
e appartenir plutôt à l'art gallo-romain qu'à  
le du vi<sup>e</sup> siècle (14).

Village et château  
de Saint-Goar, dans  
le pagus de Niort.

<sup>(a)</sup> jul. — Baillet, *ibid.*, et les autres hagiographes.

le village d'Ansoulesse (15), dans la paroisse de Montaigne (16), voisine de Poitiers, avait une église dépendante de l'abbaye de Saint-Cyprien, où était une chapelle de Saint-Goar. La fête du saint s'y célébrait chaque année le 15 juillet, avec un pèlerinage très fréquenté, et l'office s'y faisait par un des religieux de la maison-mère qui s'y rendait tout exprès (a). Aucune autre trace n'est venue jusqu'à nous, semble-t-il, de cette mémoire, pourtant si vénérable, qui ont l'ancien éclat mérite à tant de titres d'éclairer, au moins pour l'avenir, quelques pages de notre histoire.

Revenons à Sigebert. Pendant que son Aquitaine était le théâtre de ces horribles tiraillements, il n'avait pas perdu de temps en Neustrie. Chilpéric, épouvanté des revers et de la mort de son fils, s'était allé renfermer avec sa femme Frédégonde et ses enfants dans Tournai, la plus forte ville sur les frontières du Nord. Sigebert était donc maître du pays, et il parut décidé à laisser en proie à ses alliés mérovingiens la majeure partie des Etats de son fugitif. Sur cette nouvelle les Neustriens, craignant de se voir envahir par les barbares, dont ils savaient l'ardeur au pillage, offrirent offrir à Sigebert de régner sur eux, lui promettant, comme condition de la paix, d'abandonner Chilpéric et de ne reconnaître plus d'autre autorité que la sienne. Le traité fut accepté, et le roi d'Aquitaine, triomphant enfin de toutes ses perfidies et de ses violences, visita rapidement les principales villes pour s'en assurer la possession, et rentra à Paris, que lui soumettaient les suites d'une guerre civile. Il fut bientôt suivi par son épouse Brunehaut, ses deux filles et le plus jeune de leurs enfants, nommé Childéric.

Toute cette famille, pendant la dernière période de la guerre, qui semblait finie, était demeurée à Metz, toujours capitale de l'Austrasie. Pour Brunehaut, dont le cœur avait encore l'ulcère qu'y avait creusé la mort de sa sœur, ce fut un double triomphe que cette défaite de l'assassin et

où il se trouvait. Elle ne songeait pas timent; elle s'abandonna à celui d'une e, et, sous prétexte de ne pas manquer sœur, elle oublia qu'elle était chrétienne, et d'exercer la justice en punissant des jamais de se venger. Aussi, à peine acclamations du peuple, elle exprima ins qu'elle inspirait à Sigebert. Il ne oins que d'aller s'emparer de Tournai, roi dépouillé et vaincu une sanglante es.

ait encore évêque de Paris. Plusieurs sé sans succès entre les deux frères; mais surtout du côté du roi de Neustrie bservations et ses conseils. Il en était voyant pas sans un profond chagrin et tant d'autres qui menaçaient encore venir de la Gaule. Il résolut donc de ffort d'où devait résulter la tranquillité de Chilpéric. Il écrivit à la reine pour rojets condamnables qu'elle soufflait à le roi déjà prêt à partir pour le siège lisant que la pensée de tuer son frère sa propre mort. On vit alors le plus noble des fils de Clotaire, céder plutôt uillant et emporté qu'aux inspirations vœu de la religion. Se croyant sûr de ta dans son fatal projet, et se dirigea 17), pour s'y faire couronner roi des Il y arriva avec un cortège nombreux, par la noblesse et le peuple du pays omme leur nouveau chef. Rien n'était amond au cérémonial de ce grand acte ur cette première race de nos rois. Les é un cercle immense au milieu duquel e le nouveau roi, les leudes et autres

Saint Germain essaie en vain de calmer ses ressentiments.

Sigebert est élevé sur le pavois par les Neustriens.

grands officiers de sa cour. Des soldats l'élevant sur un grand bouclier, l'avaient porté ainsi trois fois autour du cercle, tandis que les assistants le saluaient de leurs cris de joie en frappant bruyamment leurs armes du plat de leur épée. Des festins splendides continuaient pendant les jours suivants : mais cette fois on avait abandonné volontiers cette dernière partie des fêtes officielles, et Sigebert après cette solennelle intronisation s'était hâté de marcher sur Tournai. Déjà, pendant ce triomphe, d'autant plus enivrant qu'il avait été moins espéré, ses troupes serraient de près les alentours de la place ; Chilpéric découragé et morne de désespoir n'y attendait plus qu'une catastrophe terrible. Mais Frédégonde, qu'on peut regarder comme la furie de son siècle, ne manquait jamais quelqueune des ressources que lui gardait son caractère astucieux et cruel. Elle avait gagné deux jeunes Francs des environs de Théroutanne, les armant de deux énormes couteaux empoisonnés, et leur promettant les plus magnifiques récompenses, elle leur avait ordonné d'assassiner Sigebert. Donc ils gagnèrent le camp où le nouveau roi des Francs venait d'arriver, demandèrent à le saluer, et comme celui-ci les accueillait avec bienveillance, ils tirèrent brusquement leurs couteaux et l'en frappèrent dans les deux flancs à la fois. Le prince jeta un cri et tomba mort. Les assassins furent aussitôt massacrés par la foule (a).

Le malheureux prince avait alors quarante ans. Il en avait régné quatorze, dont dix sur l'Austrasie et sur l'Aquitaine, nous savons à travers combien de vicissitudes et de combats. Cette mort fatale, arrivée au milieu de tout ce que la gloire humaine semblait avoir de plus éclatant, parut aux sages de son temps le prix mérité de beaucoup de fautes, et surtout parce qu'il avait dédaigné les paroles inspirées de saint Germain. On s'afflige, en effet, de voir ce prince à l'esprit élevé, au cœur si habituellement inspiré

(a) Greg. Turon., *ub sup.*, lib. IV, c. LI.

eux, céder trop faiblement, dans le fol succès, aux mauvais conseils d'une lie-même des mauvaises pensées de son me que fût son triomphe, quelque juste ntre un frère toujours parjure, et sur les ne devait plus compter, rien ne justifiait le ses Etats les sanguinaires violences time. Quant au parjure que semble lui e et pieux historien lorsqu'il s'empara a neutralité de cette ville jurée par les e I<sup>er</sup>, il ne faut pas oublier que le s amené par la guerre, l'envahissement eustrie, et le besoin de s'assurer une te pour amener la dépendance du reste, ient cette mesure. Des traités antérieurs, et Sigebert n'en avait jamais déchiré ale page. Il eût donc été d'une mauvaise r au milieu des chances de la guerre, un nes conventions effacées, au risque d'en ntôt profiter des ennemis qui n'eussent r. Ce fait par lui-même n'ôte donc rien ert dont la loyauté ne fut jamais plus voure. D'ailleurs, il avait donné toujours rs et de la religion, et par tant de it l'honorable mérite de protester contre ies des trônes qui environnaient le sien.

était à peine mort que ses généraux Tournai. Selon l'usage de ce temps uvait avoir de permanence, se débanda. ses foyers d'Austrasie ou d'Aquitaine, assiégés n'ayant plus rien à craindre ent tous les soins de sa sépulture. Elle .bord à Lambres, près Cambrai, autre se trouvait un atelier monétaire, puis ssons, dans l'église de Saint-Médard, depuis treize ans.

Le jeune Childebert  
succède à son père.

Childebert, le jeune fils du roi assassiné<sup>(a)</sup>, cet enfant de quatre ans que nous avons vu à la cour de Metz avec sa mère et ses deux sœurs, devenait l'héritier légitime de son père. C'était un juste sujet d'appréhender contre lui les entreprises de Chilpéric et de Frédégonde, qui ne manqueraient pas de s'en défaire s'ils tentaient une fois de plus la conquête de la Neustrie. Avec la fortune des combats avaient disparu les amis de la famille. Pourtant un seul, dévoué et fidèle, lui restait et ce fut assez pour déjouer de perfides desseins. On se rappelle ce Gondebaud (48), général défait par Théodebert l'année précédente, sous les murs de Poitiers. Ce fut lui qui se chargea de soustraire le royal enfant, encore à Paris avec sa mère, aux recherches de ses ennemis. Par ses soins l'héritier de Sigebert fut placé dans une corbeille et descendu la nuit par une fenêtre du palais ; après quoi, et sous la conduite d'un serviteur éprouvé, on le ramena à Metz, où son arrivée releva les espérances des Austrasiens, qui renoncèrent à Chilpéric et reconnurent Childebert pour leur roi<sup>(a)</sup>. Bien en avait pris à ses amis de le soustraire au danger, car de leur côté Chilpéric et Frédégonde arrivèrent à Paris, s'emparèrent des trésors de Sigebert et de ceux de Brunehaut qu'ils exilèrent à Rouen, et incontinent faisant lever des troupes dans le Maine par un de leurs généraux nommé Rocolène, qui était comte du Mans, ils lui enjoignirent d'aller se saisir de Tours. Mérovée, le troisième fils de Chilpéric, allait être chargé bientôt d'envahir le Poitou<sup>(b)</sup>. Les deux provinces virent recommencer pour elles, l'une tout d'abord, l'autre un peu plus tard, les malheurs qui avaient signalé les guerres précédentes.

Nouvelle invasion  
de l'Aquitaine par  
Chilpéric.

Rocolène alla camper au bord de la Loire, et fit demander aux Tourangeaux de se rendre et de lui livrer, au nom de son maître, Gontrand-Boson, sur lequel il voulait venge

(a) Greg. Turon., *ub. sup.* Fredegar., *Epitum.* c. LXXII..

(b) Greg. Turon., lib. V, c. I et II.

lebert. Ce général, en effet, s'était fixé à dernier armistice; mais sachant à quoi il était parvenu du roi de Neustrie, il n'avait pas voulu de ses troupes pour sortir de la ville, et s'était sauvé dans les dépendances de Saint-Martin. C'était, paraît-il d'après les termes du récit de Tours dans ce récit, c'était à lui-même, évêque de ce siège depuis deux ans, que l'évêque adressait cette arrogante injonction, et il voyait dans cette injonction quer ici son crédit et son autorité parce qu'il était le chef du monastère dont il était le chef. Mais l'orgueil de livrer une victime ne devait pas lui faire envoyer donc une députation vers le comte de Neustrie, car ce qu'il demandait ne s'était jamais violé, et la violation du lieu saint ne porterait bonheur à personne, et qu'il devait redouter du saint patron auteur vénéré d'une guérison miraculeuse quelque nouveau miracle qui pourrait bien lui faire perdre son impiété. Pour des gens inspirés des évêques, ces raisons, respectées de tous, n'en furent pas moins déclarées qu'il ne s'en embarrassait plus que des menaces qu'on lui faisait. Et ses gens de ravager tout le pays d'alentour, de piller les maisons et propriétés des clercs et de commencer à peine à exécuter ces ordres, le général fut frappé d'une attaque d'épilepsie plusieurs fois et de plus en plus grave. Et malgré ces cruelles rechutes, d'aveugles soldats continuèrent d'entrer enfin dans la ville. Trop tard, il réitéra aux habitants l'ordre de se rendre à la basilique pour en faire sortir Boson : à quoi ils ne répondirent encore. Rocolène, irrité, monta à un pont de bateaux la rivière, qui n'était pas loin, et s'avança lui-même vers la basilique pour voir comme c'était la veille de l'Epiphanie, une fête qui se célébrait de la cathédrale à Saint-Martin ;

Rocolène assiège  
Tours.



êque et le clergé y accompagnaient les reliques des saints, selon l'usage, en chantant des psaumes. Le malheureux ne craignit pas de prendre la tête de la procession, et semblait ainsi lui faire cortège. Cette dérision impie lui fit recevoir son châtement. Il entra à peine dans l'église sacrée qu'aux premières menaces qu'il prononça il fut saisi d'une nouvelle attaque de son mal, et dut être porté à la hâte. Il fut très agité toute la journée, et ne prit aucune nourriture. Après avoir langui quelques semaines, découragé d'ailleurs par un gonflement subit de la poitrine, il songea qu'il n'avait plus aucun mal à faire dans cette malheureuse cité ; et, un peu remis enfin de ses violentes souffrances, il résolut d'aller continuer à Poitiers sa détestable mission. Il s'y fit donc transporter, n'ayant plus qu'une respiration très gênée ; c'était pendant le carême, et il se proposait à commencer le 1<sup>er</sup> mars, contre les habitants, les vexations et les rigueurs qu'il avait méditées, lorsque, la veille de ce jour, il expira dans une nouvelle crise, et ce lui, dit son historien, expirèrent son insolence orgueilleuse et sa fastueuse présomption<sup>(a)</sup>. Mais tout n'était pas fini pour le Poitou.

Chilpéric et Frédégonde, après s'être assurés à Paris des riches trésors de Brunehaut et l'avoir fait conduire par une bonne escorte à Rouen, qui lui fut donné pour prison, se tournèrent à Braine (19), où ils se tenaient souvent, et qui était leur maison de campagne du Soissonnais. De là Chilpéric, qui était décidé à profiter de la jeunesse de son fils, et des difficultés de la régence qui gouvernait en son nom, pour reprendre toute la basse Aquitaine où Childéric avait été reconnu, dépêcha Mérouée<sup>(b)</sup> avec ordre de soustraire au jeune roi les villes principales de sa domination, telles que Poitiers, Limoges, Cahors et Bourdeaux. Le roi, qui avait si souvent méconnu sa parole,

<sup>(a)</sup> Greg. Turon., lib. V, c. iv. — *De mirac. S. Martin.*, lib. II, c. xxvii.

<sup>(b)</sup> *Meroveus*, que nous traduirons par *Mérouée*, pour le distinguer de ses homonymes.

ne soupçonnait pas que son fils allait employer contre lui des leçons de fourberie qu'il en avait reçues.

En effet, le jeune prince, parti pour Poitiers avec des apparences belliqueuses, n'eut rien de plus pressé que d'oublier sa mission militaire. Les fêtes de Pâques approchaient. Au lieu d'entrer en campagne, il s'arrangea pour les célébrer à Tours, où son premier soin fut de rançonner, en disposant de ses biens et en s'appropriant ses richesses, un des plus fidèles amis de son père, le comte de Tours lui-même.

Son indigne conduite.

Ce comte n'était autre que Leudaste, dont nous connaissons déjà le nom déshonoré par un rôle d'infamie. Nous l'avons vu, quand la Touraine était échue à Sigebert en 567, prendre le parti de Chilpéric, qui contestait injustement cet héritage à son jeune frère. Leudaste avait été puni de cette trahison par un revers qui, rétablissant le roi d'Austrasie en Aquitaine, l'avait forcé de fuir en abandonnant ses biens au pillage de l'ennemi. Mais ce revers n'avait pas duré longtemps. Quand Théodebert avait recouvré par les armes la malheureuse province de Tours, saint Grégoire, qui venait d'en être fait évêque, s'était prêté, sur la demande du jeune vainqueur, à faire réintégrer Leudaste dans ses fonctions de comte, et, dès ce moment, celui-ci devint envers le prélat humble, soumis et obséquieux. Il lui jura même sur le tombeau de saint Martin de s'intéresser à tout ce qui toucherait sa personne et son Eglise, et à ne jamais donner lieu à aucun reproche sur sa conduite. Sigebert étant rentré en possession de la Touraine, Leudaste chercha un asile chez Macliau, duc de Bretagne, qui ne valait pas mieux que lui. De là il surveillait les événements et ne manqua pas d'en profiter lorsque, deux ans après, Chilpéric vit de nouveau la malheureuse ville tomber entre ses mains. Ce fut le signal pour Leudaste de nouvelles intrigues qui lui valurent de recouvrer sa dignité et ses honneurs ; malheureusement, ce devait être aussi une nouvelle occasion de dévoiler ses hypocrisies et sa méchanceté. On le

Suite des brigandages de Leudaste.

tôt, en dépit de ses serments à saint Grégoire et de version qu'il avait feinte à de meilleures mœurs, lire son caractère indomptable. Il était revenu à ses res exactions, et, comme elles avaient ranimé les mal éteintes de la population, il s'en vengeait par croît d'orgueil et par une insupportable tyrannie. rs revêtu de l'habit militaire, il se plaisait à imprimer la terreur, ne jugeait point sans insulter ses justis, se répandait en injures grossières contre les rs indistinctement, emprisonnait les prêtres, battait ges les militaires, en un mot se faisait un jeu envers es plus révoltants outrages. Telle était sa conduite Mérouée vint le forcer de vider ses caisses d'autant respectées par lui que le public irrité applaudissait ce châtiment trop mérité sans doute, mais que t aucune loi n'autorisait.

notif secret poussait d'ailleurs le jeune prince à cet l'autorité dont la victime ne devait pas se consoler ent. Il avait vu à Paris la reine Brunehaut, l'une is belles femmes de la Gaule, et quoiqu'elle fût sa il s'en était épris, celle-ci, de son côté, n'était pas insensible à cette affection : elle s'enivra bientôt de espérances mêlées peut-être du désir de trouver un ontre Frédégonde dans l'héritier du trône de Neustrie. fut donc pas vers Poitiers que Mérouée se dirigea ; ndit à Rouen, et de là, en dépit du degré de parenté ohibait son mariage, il fit bénir cette union par e Prétextat, qui était son parrain. Une telle alliance videmment contre les canons, et eût engagé la ence de l'évêque ; car du temps de Grégoire le Grand, celui-ci (590-604), il était défendu de se marier entre s jusqu'au septième degré inclusivement (a), mais es auteurs (b) ont pensé, non sans fondement, que oute alors le métropolitain pouvait accorder de telles

Gregor., Epist., 17, lib., XIV.

eg., Turon., lib. V, c. XLIX.

dispenses, eu égard à des circonstances graves. Ce qui le ferait croire, c'est qu'au milieu des accusations qui furent portées bientôt après contre Prétextat, on ne voit pas formuler aucun reproche d'avoir outre-passé ses pouvoirs en cette rencontre, ce qu'on n'aurait pas manqué de faire si le prélat y eût donné lieu ; c'est l'opinion des historiens modernes (a).

Leudaste se sentit à peine délivré de Mérouée qu'il entra en fureur contre l'évêque de Tours, son bienfaiteur, dont la vertu était la seule cause de sa haine. Entre autres prétextes dont il chercha à autoriser ses colères, il en inventa un digne de lui : il reprocha à Grégoire, qui l'aimait sincèrement et ne songeait qu'à l'améliorer par ses sages conseils, d'avoir causé sa ruine en conseillant à Mérouée de le dépouiller. Il devait pousser plus loin la calomnie : mais arrêtons-nous un instant pour faire connaissance avec le saint prélat qu'il persécutait.

Leudaste persécute  
saint Grégoire de  
Tours.

Georges-Florent-Grégoire était originaire d'Auvergne, où sa famille occupait un rang distingué dans la noblesse. Son aïeul Florent était sénateur de la province, et son père Georges y avait succédé à cette charge. Par sa mère, il descendait du célèbre martyr Epagathe, qui souffrit à Lyon en 177, pendant la persécution qui priva cette illustre portion de la Gaule de son évêque saint Pothin. Sa mère Armентаire, tenait par les liens du sang à saint Nizier, alors évêque de Lyon, et à saint Gal, qui occupa le Siège de Clermont de 527 à 554. Un de ses frères fut diacre de Langres ; une de ses sœurs, Justine, fut religieuse à Sainte-Croix de Poitiers, du vivant de sainte Radégonde ; saint Euphrone, son prédécesseur sur le siège de Tours, était son cousin. Enfin il avait eu pour aïeul par sa mère, saint Grégoire de Langres, marié avant son épiscopat, et dont il prit le nom pour honorer sa mémoire. Une telle parenté, toute composée de saints, sut tourner vers le ciel

Notions sur ce prélat.

(a) V. *France Pontificale*. Rouen, p. 23.

le cœur et les pensées d'un jeune enfant qui était né à Clermont le 30 novembre 539.

Sa jeunesse se passa dans la piété et dans les études sérieuses. Il y contracta l'amour du travail, y trouva le germe de sa vocation au sacerdoce. Souvent appelé à Tours par sa dévotion à saint Martin, il était autant du clergé de cette ville que de celui de Clermont, et quand saint Euphrone mourut, le 4 août 573, la vertu et le savoir de Grégoire l'appelèrent à lui succéder. Pour accepter cette charge qu'il redoutait, il ne fallut rien de moins que les instances du roi Sigebert, près duquel il se trouvait à Metz, où il était allé en ce même temps pour quelques affaires de l'Eglise de Clermont. Il fut ordonné à Reims et avait alors trente-quatre ans.

Ses relations avec  
Poitiers.

Ses relations avec Tours bien avant son épiscopat lui avaient ménagé de fréquents rapports avec Poitiers. Il s'y était lié avec Radégonde, avec Fortunat qu'il y visitait souvent dans le monastère où il avait une sœur; la reine accueillit cet épiscopat avec la joie d'une amie qui s'en promettait la gloire de Dieu; le poète qui avait aimé et chanté saint Euphrone, célébrait l'avènement de son successeur (a). Mais les louanges de celui-ci non plus que les félicitations de l'auguste religieuse ne purent que tempérer médiocrement les tristesses de la guerre civile qui inaugurèrent, pour ainsi dire, l'épiscopat de Grégoire. Aux soins pieux qu'il se donna pour relever les églises détruites de son diocèse, soulager les misères subies par les pauvres de ses campagnes désertées, et ramener l'ordre et la paix dans les esprits troublés, il vit se mêler bientôt contre lui les indignes menées dont Leudaste se fit le perfide instrument.

Avant d'entrer dans ces détails, revenons un peu à saint Martin de Vertou dont les œuvres méritent ici notre attention.

Nous l'avons vu après son retour d'Italie fonder son

(a) *Miscellan.*, lib. IV, c. I. — Lib. V, c. III, IV, V.

nds de la Sèvre-Nantaise. En 576 tout y  
e l'église abbatiale, vaste et élégante, telle  
t toujours des hommes de prière accou-  
e la maison de Dieu une idée conforme  
esté Divine à qui elle est consacrée. On  
ard que le catholicisme a seul donné à ses  
ieuses des caractères dignes d'elles, et c'est  
t dans notre sujet que de décrire ce que  
ument que saint Félix, qui siégeait encore  
e édifiante vieillesse, consacra cette année  
de saint Jean-Baptiste. Elevé au point  
colline, le monastère semblait planer  
nouvements agités du monde. L'église  
de de ce vaste édifice et surmontée d'une  
nlait la cloche des offices liturgiques (20).  
imposant sans doute, puisqu'il réunissait  
de trois cents religieux, et que selon  
it encore une large place au peuple qu'y  
de la prière et l'attrait des cérémonies  
plique très bien comment église et monas-  
és en moins de trois ans, c'est que l'archi-  
ps ne prodiguait pas encore, comme au  
e de taille et le moëllon. L'abondance des  
'immenses forêts, la facilité de les travailler  
de la main-d'œuvre étaient autant de  
construire que par des enchevêtrements  
planches mêlées de galets noyés dans un  
t de chaux. La brique et l'ardoise y avaient  
ays où la nature s'y prêtait; et quelques  
s'emblent aujourd'hui de tels édifices, on  
de les voir parfois si durables en consi-  
ndre accident appelait une prompte répa-  
surveillance y était exercée avec ce même  
s voyons encore dans les maisons monas-  
y sont chargés du matériel. Le feu, il est  
e rapides et complets ravages, mais ces

dégâts étaient d'autant plus tôt effacés, et c'est ce qui explique l'étonnante rapidité avec laquelle nous remarquons souvent qu'une église incendiée était reconsacrée dès l'année suivante, et si complètement remeublée qu'on y pouvait tenir des conciles provinciaux, comme nous le verrons plus d'une fois pour l'abbatiale de Charroux. Quant à la forme, elle fut toujours la même, à peu de variantes près. C'était une croix latine, formée par une longue nef, parfois, mais plus rarement alors, flanquée de deux autres, et traversée, en avant du chœur et du sanctuaire, par un transept au-dessus duquel s'élevait la tour carrée du clocher, quand elle ne dominait pas la façade. En deçà de cette traverse s'ouvrait le chœur où se plaçaient les religieux, puis au-delà le sanctuaire où s'élevait l'autel, mais encore sans tabernacle, la croix, le livre et deux chandeliers y trouvant seuls leur place, et la Sainte Eucharistie étant réservée dans une armoire de l'abside. La fenestration consistait en un certain nombre de baies de fort petites dimensions, réduites ordinairement à trois ou à cinq dans le sanctuaire, puis à six ou neuf dans chaque mur latéral, selon l'étendue du vaisseau. Comme, dans le cas des trois nefs, les piliers destinés à supporter la toiture étaient en pierre, on leur donnait presque toujours des chapiteaux sculptés d'images symboliques destinées à l'enseignement du dogme et de la morale. Aux premiers temps de l'époque mérovingienne cependant, on se contentait le plus souvent d'embellir les chapiteaux de feuillages et d'entrelacs capricieux : quelques-uns de ceux qui parèrent la première église de Vertou, que nous décrivons ici, témoignent de cette particularité au musée de Nantes, aussi bien que d'autres débris trouvés parmi ses ruines (a). A côté de ces curieuses sculptures, les murailles de l'intérieur, les entre-deux des fenêtres, les voûtes ou plafonds étaient ornés de peintures, de dorures et même de mosaïques. N'oublions pas qu'à Vertou un des ornements

(a) V. *Bulletin monumental*, XXII, 480.

principaux de la remarquable basilique était la statue de saint Jean-Baptiste, le patron des moines, le plus illustre modèle de leur vie silencieuse et pénitente, autant que de leur vocation de pêcheurs d'hommes par la parole sainte et l'oraison.

Il faut aussi reporter à cette date les premières relations formées entre le monastère de Vertou et un autre non moins célèbre qui brillait depuis deux siècles à l'autre extrémité du Poitou.

Union des deux  
monastères de Vertou  
et d'Ansion.

Il s'agit d'Ansion, autrement nommé Saint-Join-de-Marnes du saint solitaire qui l'avait fondé avant 350. Nous avons dit que c'était la plus ancienne fondation de ce genre dans le Poitou. Ansion s'élevait dans une plaine agréable et fertile du pagus de Mirebeau, entre les rives de la Dive et du Thouet. Comment se formèrent entre cette maison et celle de Vertou les rapports de confraternité qui les unirent dès lors ; de quelle façon se sont-elles développées au point que saint Martin en soit devenu abbé, tout en conservant le gouvernement de la grande famille bretonne ? Autant d'obscurités profondes que perce néanmoins avec un évident éclat la certitude d'un fait historique. Il est très certain, en effet, que Martin fut appelé à diriger, simultanément avec sa première abbaye, celle qui honorait déjà dans la liste de ses précécesseurs les noms de saints renommés dans notre Eglise, tels que Léonégisile et Généroux. Ce que la suite nous apprendra de cette double administration ne sera pas moins sûr ; mais les deux maisons éprouvèrent certains changements de rôle dont la cause reste inconnue, en sorte qu'à l'égard d'Ansion et de Vertou, et quant à leur marche réciproque à travers les siècles, nous n'aurons même pas l'insuffisante ressource de conjecturer que rien ne saurait autoriser. Nous pouvons seulement poser vers l'époque où nous sommes l'origine de cette vie commune aux deux établissements d'Ansion et de Vertou, laquelle l'a pu commencer avant la fondation du premier monastère le saint Martin (21).



scènes moins paisibles nous rappellent vers Frédé-

la femme perdue ne pouvait souffrir l'évêque de Tours qu'il avait protégé le duc Gontrand-Boson contre la rancune de son époux dans l'asile sacré de Saint-Martin. Il gagna le comte de Tours qui se chargea de sa vengeance et tant dès lors une insolence qui dépassait toutes les bornes. Il ne garda plus aucune mesure contre le saint, ne fit que le rendre lui-même plus odieux au peuple et mépriser son évêque. Nous verrons bientôt les effets de cette persécution qui devait finir par tourner contre son auteur.

Il n'avons pas à raconter ici en détail ce qui se passa dans notre province tant que durèrent les démêlés entre les rois suscités par l'ambition, la jalousie et la vengeance. Chilpéric et ses propres enfants, entre Brunehaut et Frédégonde. Cette dernière surtout, ne redoutant aucun obstacle pour arriver à ses fins, multipliait les assassinats, pour satisfaire ses haines personnelles, soit pour faire monter à ses enfants les trônes de ses beaux-frères ou de ses beaux-pères. C'est à son instigation que Mérrouée et Brunehaut, poursuivis par Chilpéric et arrachés par la force de l'asile de Saint-Martin de Tours, sont violemment expulsés, persécutés, et que le poignard termine les jours malheureux d'un époux d'une femme qu'elle détestait. Nous les maintenons poursuivre leurs intrigues et leurs passions passionnées, et arrêtons-nous sur des épisodes qui continuent d'opposer à tant de crimes le contrepoids des vertus du christianisme et de l'héroïsme de sainte Radégonde.

Quant Euphrone était mort le 4 août 573. Sainte Radégonde le considéra comme un de ses amis les plus sincères et les plus dévoués; il avait donné une grande preuve de sa bonté pour elle quand il n'avait pas craint de déplaire à son collègue Marovée, en venant déposer dans l'abbaye de Saint-Martin la sainte Croix devant laquelle ce dernier avait

osé s'enfuir. Le saint homme était parvenu à l'âge de soixante-dix ans, et sa vie, signalée par beaucoup de travaux où brillait son zèle pour le service de Dieu et le salut des âmes, ne le fut pas moins par sa tendresse pour son troupeau, dont les souffrances furent extrêmes durant les calamités des guerres civiles qui affligèrent son épiscopat de dix-sept ans. Plus d'une fois il usa de son crédit auprès du roi Charibert, soit pour alléger le poids des exactions que le fisc se permettait contre sa ville et son diocèse, soit pour faire confirmer les immunités propres de la cité. C'est ainsi que les évêques n'usaient du pouvoir dû à leur haute position que pour le bien des peuples, qu'ils protégeaient contre les injustices des grands. Outre l'église fameuse de Saint-Martin, qu'il releva après sa ruine par un incendie il bâtit, dans la ville même ou en dehors, les églises de Saint-Vincent de Truyes (22), de Céré (23) et d'Orbigny (24) il créa plusieurs paroisses. Dieu récompensa cette vie douce, humble et laborieuse par le don de guérison et de prophétie. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Martin, à Tours, et son diocèse a conservé son culte sans discontinuité. Celui de Poitiers n'a conservé avec respect que sa mémoire inséparable de celle de la sainte épouse de Clotaire, qu'il avait trouvée d'une amitié pleine de gratitude (25).

Il n'en fut pas ainsi de saint Germain de Paris. Ses relations avec sainte Radégonde avaient été plus fréquentes et la vie de l'un s'était mêlée à celle de l'autre en de nombreuses occasions plus solennelles. Nous l'avons vu chargé par Clotaire d'aller à Poitiers rassurer sa sainte épouse contre la crainte que lui inspiraient les prétentions hautement exprimées de la rappeler à la cour. Il était un des évêques signataires de la lettre adressée par le second concile de Tours à l'auguste fondatrice de Sainte-Croix pour la confirmation du monastère : enfin il avait béni sainte Agnès comme Abbessse de la pieuse maison. A des soins donnés au bien des âmes, il avait ajouté les sollicitudes des grandes affaires du royaume de Neustrie. Quand Brunehaut por

se défaire de Chilpéric assiégé dans Tournai, et ajouter une scène sanglante à tant d'autres qui venaient cette malheureuse famille, le pontife avait tenté de détourner la reine vindicative pour la détourner de ces projets qui allaient désoler encore les provinces de Metz et de Soissons; il avait prédit à Chilpéric que sa persistance dans ses desseins fratricides entraînerait une catastrophe qui, nous l'avons vu, ne tarda pas de s'accomplir. De tels souvenirs le rendent cher à notre Eglise, puisqu'ils lient sa mémoire à celle de nos plus touchantes protectrices.

Il mourut à Paris le 28 mai 576. Il allait atteindre sa vingtième année. Il est probable que son culte fut répandu du temps même de sa bienheureuse mort, et Frédégonde en fut la première propagatrice. Dans une belle église paroissiale du XIII<sup>e</sup> siècle existait une chapelle, la quelle, fermée quatre ans après, fut vendue comme un bien séculier et ne s'est rouverte qu'à l'état de grange (28). Mais à Leudaste. Sous prétexte de réparer les dommages causés par les spoliations de Mérouée lui avaient fait subir, et ses exactions, traita les amis de l'évêque avec injustice que lui-même il s'attaqua aux biens de l'évêché qui constitua bientôt sa fortune. Une autre intrigue fut suggérée par Frédégonde. Il s'agissait de susciter de Mérouée dont elle redoutait la concurrence légitime contre ses propres enfants pour le royaume de Neustrie. Le comte sachant donc que le jeune évêque était réfugié encore dans la basilique de Saint-Étienne, employa toutes les ruses d'une amitié feinte pour le faire sortir. Boson qui avait eu les mêmes raisons que Chilpéric pour chercher un asile contre la vengeance de Chilpéric, furieux de la mort de Théodebert sous les murs de Metz, inspirait au prince toutes ses mauvaises actions, et dans les débauches de table qui ne le satisfaisaient pas, il se plaisait à écouter les anecdotes scandaleuses que celui-ci ne craignait pas de raconter sur soi-

. Une telle conduite ne devait guère  
 du Ciel sur ce fils dénaturé, et allait  
 fatal. Frédégonde se lassait d'attendre  
 le ambitionnait. Par un des convives  
 s amis, elle séduisit Boson, à qui elle  
 promesses s'il parvenait à faire tuer son  
 d'une telle conscience qu'il se garda  
 ter. Il complota donc avec le prince  
 un refuge à l'improviste. Les avertis-  
 stes furent en vain donnés à Mérouée  
 qui consistait à ouvrir au hasard un  
 conclure, d'un passage encourageant  
 le heureuse ou non d'une entreprise  
 on le pousse à partir en dépit de ces  
 décourageaient. Il s'éloignèrent donc  
 cinq cents hommes de guerre : mais  
 furent attaqués par un des ducs du  
 ntran. Mérouée prisonnier réussit à  
 se dédiée à saint Germain (28). Boson,  
 combat, retourna à Tours où il avait  
 dans la basilique de Saint-Martin. Il  
 conduisit à celle de Saint-Hilaire où  
 asile plus sûr, Poitiers appartenant  
 istrasie.

Leur revers prouva  
 par le Sort des saints.

pas moins le point de mire de Chil-  
 de qui avaient résolu de s'en défaire.  
 avis vrai ou faux, qui lui fut donné  
 uite que son malheureux fils projetait  
 le Poitiers, n'hésita pas à envoyer  
 e armée, qui après avoir défait les  
 , y renouvela par l'incendie, le pillage  
 la contrée toutes les horreurs prédé-  
 qui en était toujours comte, fut enlevé  
 et conduit au roi qui le condamna à  
 biens au profit de son trésor. Pendant  
 éloignait et allait rejoindre Childebert

Mort violente de  
 Mérouée.

à Metz, où son indigne conduite n'était  
De son côté, Mériouée se gardait bien de  
de Poitiers. Elle était bloquée, une  
ouverte aux clercs qui y fréquentaient les offices : il se  
voyait donc retenu dans l'enceinte, l'unique sauvegarde  
qu'on n'osait pas profaner. Frédégonde impatiente de tant  
d'efforts inutiles, recourut, selon sa coutume, à une  
nouvelle trahison. Boson qui se serait vendu dix fois  
chaque jour au plus offrant, fut chargé de la seconder, le  
monstre, profitant de la confiance de sa victime, lui fit  
offrir par des envoyés d'entrer dans un complot contre son  
père et de le détrôner pour prendre lui-même la couronne  
de Neustrie. L'avidité de régner avait toujours été le faible  
de ce remarquable brouillon. Il donna donc facilement dans  
le piège et s'avança jusqu'à Arras à la tête d'une troupe  
armée, qu'une autre, non moins perfide, vint grossir et  
l'accueillant comme roi. Après cette marche précipitée, qui  
semblait aboutir à un triomphe, il entra dans une ferme  
pour y prendre quelque repos, et à peine y était-il qu'  
l'infâme Boson en fit fermer toutes les issues et envoya  
avertir Chilpéric que le sort de son fils était entre ses  
mains. Dans cette extrémité, Mériouée ne s'abusa point sur  
le sort qui lui était réservé, il redouta, dit-on, les horribles  
supplices qu'en pareil cas on n'épargnait pas à un rebelle  
et se fit tuer par Gallenus, ami fidèle, qui l'accompagna  
toujours et dont le dévouement alla jusqu'à une obéissance  
aveugle. L'historien de cette scène tragique raconte que le  
bruit public fut alors que la mort de Mériouée ne fut pas  
tant un suicide qu'un assassinat, accompli par les ordres  
de Frédégonde, laquelle chercha ensuite en répandant cette  
version à dissimuler son nouveau crime (a).

Quoi qu'il en soit, l'infortuné prince fut ainsi puni dès ce  
monde de tant d'entreprises où la cupidité et l'ambition  
avaient eu plus de part que la justice et la piété filiale.

(a) Greg. Turon., lib. V, c. xix et xxv.

xemple de ces vengeances divines  
 is échappent rarement ici-bas. Au  
 s les seules victimes de ce funeste  
 se repaître de la mort de son fils qu'il  
 bare impassibilité ; puis, il se vengea  
 ques officiers qui lui avaient témoigné  
 trahi à son tour par Frédégonde,  
 de mourir, couper successivement  
 le nez et les oreilles ; on assomma  
 où il fut exposé ensuite, et Ganueil  
 ui-ci avait été référendaire et comte  
 Beaucoup d'autres périrent par des  
 dénouement d'une coupable fidélité

Massacre de ses ser-  
 viteurs.

it le mauvais génie de son mari,  
 année 577, dans une trame odieuse  
 aine contre l'évêque de Rouen, Pré-  
 rdonnait pas d'avoir uni à Mérouée  
 hilpéric lui-même n'avait été furieux  
 rce qu'il redoutait qu'en devenant  
 rouée ne soutînt le jeune prince qui  
 ans. En cela il se trompait fort, car  
 é des preuves qu'il osait aspirer pour  
 é. Toujours est-il que les plus abomi-  
 nouées par Frédégonde et acceptées  
 l'ennui de lui déplaire le déshonneur  
 atisfaction de ses instincts d'injustice  
 érent si bien l'infortuné prélat en un  
 lomnieux et d'accusations perfides,  
 n ensemble de faux témoignages et  
 ifiés pour l'occasion.

L'évêque saint Pré-  
 textat, autre victime  
 de Frédégonde.

is déplorables de cette machination  
 le de Paris assemblé vers la fin de  
 l'année pour juger sa victime, Chilpéric eut soin de faire  
 s éger, parmi les quarante-cinq évêques, une majorité con-  
 s déralable de ses créatures, dont les unes trompées, les

es par une inique complaisance, condamnèrent leur  
 », en dépit des réponses et des preuves triomphantes  
 avait données en faveur de sa cause.

n'y eut que, le saint évêque Grégoire de Tours qui,  
 tant très bien la valeur du prince accusateur, de la  
 ne criminelle qui l'instiguait, et l'innocence du métro-  
 ain de Rouen, osa le défendre contre le roi lui-même  
 s'efforçait de prouver la prétendue culpabilité. On ne  
 usait de rien moins que de conspiration régicide et de  
 au préjudice de la reine ; cette dernière surtout, dont on  
 it l'implacable fureur, entravait la résistance de tous. Le  
 évêque de Tours osait s'adresser tantôt à ses collègues  
 adjurait de ne pas juger contre la justice, tantôt au  
 dont il réfutait énergiquement les reproches outrageants  
 re sa propre personne. Mais ce zèle de la justice et de  
 i ne put prévaloir contre un complot qu'on avait voulu  
 tir de formes légales. Pendant que le misérable prince  
 citait un jugement qui déshonora son adversaire, et  
 Grégoire protestait contre ces barbaries que n'autorisait  
 ne loi, Frédégonde, d'accord avec son mari, fit entrer  
 tement au milieu du concile des gens armés qui enle-  
 nt l'évêque de Rouen, le mirent en prison, et, après  
 ir cruellement battu, le conduisirent en exil dans l'océan  
 annique (a), vis-à-vis des côtes du diocèse de Coutances.  
 r en finir avec cette triste victime des trames les plus  
 uses et de la plus indigne prévarication judiciaire, disons  
 à présent que sept ans après, quand Chilpéric n'était  
 t que depuis peu de jours, Prétextat, que ses diocé-  
 s n'avaient pas manqué de replacer sur son siège, périt  
 ussiné, par ordre de Frédégonde, au moment où il allait  
 brer le Saint Sacrifice dans sa cathédrale. Se sentant  
 pé, il monta aussitôt à l'autel où il eut le courage de  
 idre le corps du Seigneur, qu'il s'administra (a), et rendit  
 ernier soupir après avoir reproché à Frédégonde le

Aujourd'hui la Manche.

Greg. Turon., lib. V, *ub. sup.*; — lib. VIII, c. XLJ. — De Bussière, p. 215.

ait seule coupable. Ce prélat avait de remarquables vertus ; elles effacèrent les faiblesses ce qu'il avait eu de faiblesse en des crimes que ses ennemis lui imputaient sur l'instigation de ce méchant prince, tant que c'était là un moyen de sauver sa vie, il n'oserait pas le condamner s'il le voyait innocent. Quant à la condescendance qu'il eut pour le mariage de son filleul, nous avons vu qu'il pouvait en avoir eues. Ce qui est certain, c'est que son peuple et son clergé l'honorèrent et la liturgie indique sa fête au 24 février et

il ne point notre Marovée au nombre des évêques à ce concile, qui n'en fut pas un en fait, mais doit regarder plutôt comme un synode royal rassemblé sur l'ordre d'un roi dont on ne pouvait résister, et auquel un trop grand nombre d'évêques ne savaient pas résister. Deux d'entre eux furent les plus remarquables par leur position : l'évêque de Paris, accusé par Grégoire de ne pas être un des flatteurs de la cour, et Bertram, un parent de la famille royale qu'il servait avec science : homme perdu de mœurs et dont on disait, dit un autre historien, dans ses dernières années (6) : « De tels adversaires suffisent pour accuser. »

Prévarication de ces évêques.

Chilpéric il ne restait plus que Clovis, le roi, envoyé contre le Poitou en 572, y avait été assassiné par Mummolus. Frédégonde voyait un obstacle à ses projets ambitieux pour ses enfants, elle donc une conspiration dont le but aurait été de faire roi, d'elle-même et de leur jeune famille,

Ambition cruelle de Frédégonde.



faire régner à leur place le malheureux prince qui n'y jamais songé. Un instrument était nécessaire à cette perfidie. On le trouva dans Leudaste. Ce misérable, s qu'il avait été expulsé de Tours pour ses malversa- de toutes sortes, s'était glissé à la cour de Neustrie, s gens de sa valeur étaient toujours accueillis. Frédé- e, unique et infatigable instigatrice du mal qui s'y t, l'avait déjà employé contre Mérrouée pendant sa te à la basilique de Saint-Martin. Mais après la perte n gouvernement de Touraine, il avait conçu une haine ite contre la reine qui ne l'avait pas soutenu, et il ha dès lors à la perdre. C'était, pour arriver à ses un moyen excellent de s'unir à Clovis qui détestait sa -mère, et qui, par suite d'une conspiration adroitement e, devait remplacer son père sur le trône et devenir du traître qui l'aurait aidé. D'un autre côté, Leudaste, retrouver les bonnes grâces du roi et reprendre son de comte, avait inutilement recouru à saint Grégoire urs qui ne l'estimait plus assez pour le patroner. Perdre gne prélat en même temps que Frédégonde était un le succès qui allait à son caractère. Donc, tout en laissant e à celle-ci qu'il entraît dans ses desseins contre Clovis, rangea du parti de celui-là; se frayant ainsi, qui plus ne terrible vengeance contre l'évêque de Tours.

ildebert, toujours roi d'Aquitaine par son droit hérédi- , ne possédait pourtant pas ce beau pays : la Touraine Poitou, entre autres, étant aux mains de Chilpéric. oi d'Austrasie habitait Metz sous les auspices de sa et la direction d'une régence des leudes qui gouver- nt plutôt pour eux-mêmes que pour lui. Cette absence issait oublier ni aux Tourangeaux, ni aux Poitevins la lle légitime de leur roi. Grégoire de Tours avait les es raisons de la regretter ; mais, comme à Poitiers même, e gardait chez lui de toute imprudente manifestation urait pu y ramener les fléaux d'une vengeance armée le pays avait tant de fois souffert. Néanmoins il était

l'accuser le saint évêque d'une affection dont il avait autrefois donné des preuves. parti pour le calomnier à la cour, secondé es ecclésiastiques du diocèse, dont l'un, promesse de succéder à son évêque, l'autre, e de l'archidiaconat de la même ville, dont en sa faveur l'archidiacre Platon. Ces deux appelaient du même nom, Riculfe, et étaient

les trois fourbes n'allait pas à moins que 1. A les entendre, Grégoire conspirait avec strasie pour ramener dans le pays d'outre-u'on en privait injustement. On ajouta un oit contre Frédégonde. Leudaste imputait répandre scandaleusement partout que Bordeaux, ce Bertram dont nous avons elle des liaisons criminelles. Il osa dénon-Chilpéric, qui le reçut mal, lui fit donner ds et de poings, et le fit incarcérer comme e sous-diacre Riculfe subit les mêmes

n faite, le roi crut qu'il fallait regarder près. Leudaste fut interrogé : c'était ce n'hésita pas à faire arrêter, comme ayant ouche même de Grégoire les prétendus it tenus sur la reine, deux de ses amis, Platon, l'archidiacre de Tours, et l'autre, qui était de son intimité habituelle. Tous is par Leudaste même, qui, changeant de rément du roi, fut dépêché à Tours pour y adus témoins. Il y arriva le vendredi d'après se comporta si mal envers Grégoire, en rment de fidélité à toute épreuve, qu'il ne a des violences aux injures grossières qu'il lui. Le lendemain, Platon et Gallien furent dépouillés de leur vêtement ecclésiastique,

et emmenés à Soissons, où était la cour ils furent mis en prison, tourmentés menacés de mort. Ils résistèrent courageusement à ceux menteurs qui eussent pu leur sauver la vie en employant la même rigueur envers l'évêque par sa sainteté et par l'estime publique.

Leudaste est réintégré comte de Tours.

On voit que dans cette circonstance (Leudaste le titre de comte de Tours, ce qui prouve la len- ce de sa conduite envers l'évêque et la rigueur contre Gallien et Platon. Nous n'avons dans l'histoire aucune autre trace de cette réintégration. d'ailleurs, devenait possible dans la personne d'un aussi capricieux que Chilpéric, auquel des révoltes de ce genre pouvaient toujours être aussi utiles.

Projet d'un concile à Braine pour y juger Grégoire de Tours.

Cette affaire, habilement conduite avec perfidie, préoccupait d'autant plus Chilpéric qu'il présidait plus à toutes ses impressions. Le coup au premier que Grégoire fût innocent, son propre honneur s'y trouvait engagé; l'autre, si l'on l'aurait voulu coupable, pour exercer ses vengeances implacables qui lui coûtaient si cher, décida à faire juger l'illustre accusé par un concile ecclésiastique qui fut indiquée en effet à Braine-sur-Vesle (31); mais sa tenue fut empêchée par d'autres événements qu'il nous faut rap-

Gontran s'allie au jeune Childébert, et lui promet son héritage.

Gontran, roi de Bourgogne, ayant per- se voyait sans héritiers, et craignit qu'au bout de son territoire et ses sujets ne tombassent aux mains de Chilpéric, dont le gouvernement ne pouvait être le bonheur de ses peuples. Il résolut donc de régler sa succession en s'associant son neveu le jeune Childébert, qui n'avait guère alors que sept à huit ans. Il avait réuni les deux princes, dont les leu- de maintenir cette convention tout à l'avenir. Le premier effet de ce pacte de fédération fut que les Austrasiens, désormais assurés d'une

sommer Chilpéric d'évacuer Poitiers, dont il venait de s'emparer. L'usurpateur reçut cette injonction avec une fierté qu'accompagnait un refus formel. Gontran, toujours pacifique, recula alors devant une guerre qu'il lui coûtait toujours d'entreprendre, et les Austrasiens n'osèrent seuls attaquer Chilpéric. Mais la diplomatie a toujours eu ses moyens détournés pour atteindre à un but politique. Ce que la régence de Childebert n'avait pu obtenir par des négociations, elle tâcha de l'emporter par la ruse, en ménageant au roi de Neustrie une guerre dont les résultats pourraient aboutir à la même fin.

On suscita donc du côté de la Bretagne une difficulté supposée capable d'une grande influence sur le Poitou : c'était la révolte inspirée à celui des comtes de cette contrée qui y possédait Vannes et tout le reste de la côte méridionale. Ce comte était Waroc, fils de ce Macliou que nous avons vu en 574 donner asile à Leudaste. Tout à coup, cédant aux répugnances qu'il avait toujours eues pour le joug que des traités lui avaient imposé envers Chilpéric, Waroc refusa de payer le tribut qu'il devait pour sa ville de Vannes, et de continuer à en rendre hommage : on lui avait fait espérer qu'il ne serait pas difficile de s'affranchir à l'aide des troubles domestiques de la famille royale (32). Nous avons pu observer déjà plusieurs fois qu'en ce temps-là les armées se composaient de divers corps réunis au besoin sur les ordres du prince et pris dans chacune des provinces de sa domination. Ces troupes étaient concentrées sur un point désigné, et commandées par un ou plusieurs généraux choisis au gré du souverain. Chilpéric, à la nouvelle de cette rébellion, fit donc lever des troupes dans toutes ses provinces limitrophes de la Bretagne, savoir la Touraine et le Poitou, l'Anjou et le Maine. Il y adjoignit des compagnies armées de Bajocassiens (33), petit peuple placé sur le rivage le plus septentrional de la Normandie actuelle. En qualité de gens toujours plus ou moins soumis, mais exposés d'autant plus volontiers par les chefs

Guerre de Chilpéric  
et des Poitevins en  
Bretagne contre Wa-  
roc.

apes indigènes, on avait pour habitude de leur  
ans la guerre les postes avancés, où ils avaient  
le premier choc. C'est ce qui fut fait encore, et  
nt de l'expédition. Waroc attendait l'ennemi sur  
e la Vilaine (34), en avant de Vannes, qu'il fallait  
ivrir. Les Français s'étaient portés vis-à-vis son  
l'autre bord. C'était à la tombée de la nuit. Le  
rofitait pour passer, à la tête d'un corps considé-  
s gens, un gué qui lui était connu, vint donner  
nt sur l'avant-garde des Saxons, l'enleva, et en  
d carnage. Le désordre se communiqua aussitôt  
s postées en arrière, qui battirent en retraite.  
cas pour le vainqueur de poursuivre l'ennemi.

s'était pas préparé autant à attaquer qu'à se  
d'ailleurs, il pouvait craindre qu'une invasion  
ritoire neustrien ne lui attirât des embarras  
, après trois jours, ayant appris que les généraux  
c se disposaient à une revanche, il se décida à  
traité qui le remettait dans sa première dépen-  
; Poitevins revinrent donc dans leur pays ; mais,  
rs associés dans cette expédition, ils eurent plus  
de la paix que de la guerre qu'ils avaient faite  
é eux (a).

en faisant publier le ban qui appelait à lui les  
es provinces désignées, avait agi, selon ses  
de despotisme, sans égard aux privilèges des  
des clercs : il les avait tous appelés, aussi bien  
iques et les réserves ordinaires : ce qui, outre  
ent de dépeupler les églises, laissait toutes les  
ns chefs et les travaux de la terre interrompus.  
ordre, en Poitou comme ailleurs, était demeuré  
tats, et pas un clerc, pas un laboureur ne s'y  
né. Mais ils avaient affaire à un maître qui  
ins par la justice que par la force, et qui trouvait

oyens de se faire obéir. Dans cette conjonction, celui qui grossissait mieux ses trésors déjà condamna à de lourdes amendes tous ceux contrés récalcitrants, et ce fut une plaie à tant d'autres, que l'excès des impôts et arbitraires des officiers du fisc rendaient aux malheureuses populations. Il fallait s fussent bien lourdes, pour que l'horrible ligée un jour de rentrer en elle-même quand ée en quelques jours de ses trois enfants, connaître devant son mari que le Ciel la e deuil des malheurs qu'ils infligeaient à et l'exhortât à soulager ses sujets de ces ustes qui compromettaient leur propre

liverses phases de cette guerre si courte et laste était revenu à Tours, continuant d'y la perte de saint Grégoire et celle de Frédéric possible. Cette préoccupation n'était rien à linaire pour le mal. Ses prévarications en aient plus de bornes, et ses vexations surtout es un continuel sujet de terreur pour les égoût pour les honnêtes gens. Ceux-ci ne oir souffrir plus longtemps ces monstrueuses d'un homme à qui rien n'était sacré, ni la udeur publique, ni l'honneur des femmes, ni sticiables.

Leudaste privé de son gouvernement de Touraine.

on fut envoyée secrètement à Chilpéric pour astice en lui donnant des preuves incontes- mis à la charge du comte.

a les députés, mais il n'oubliait pas que le u de réunir à Braine les évêques chargés griefs portés par Leudaste même, contre le le Tours (35). Il chargea donc Ansouald, un

de ses leudes en qui il avait plus de confiance les lieux compléter ses renseignements. Ils le prince reconnut la nécessité d'une détermination mais avant tout il voulut en finir entre l'accusé.

Saint Grégoire de  
Tours au concile de  
Braine. Il y est justifié.

Ce dernier n'eut pas de peine à se disculper devant les juges que des admirateurs de sa sainteté. Or donc à sa conscience, on n'exigea de lui que trois messes à trois autels différents, et qu'à commencer chacune d'elles, il répétait le serment prononcé les paroles qu'on lui imputait contre

Chute de Leudaste.

L'accomplissement de cette condition rendit bonnes grâces du roi qui, indigné contre Leudaste à son tour d'avoir calomnié son évêque. Or, l'édit contre un calomniateur était l'excommunication fut prononcée contre lui en même temps que l'on lui ôta son titre de comte, et, afin de réparer le mal que ce grand prévaricateur avait fait dans sa province, et pour donner à Grégoire ce qu'il avait recouvré sa confiance, il permit à la noblesse Tourangeaux de choisir un autre gouverneur. Un seigneur de race gauloise fut désigné dans une assemblée générale. C'était Eunomius, honoré et renommé par sa bravoure et ses vertus.

Eloge de Chilpéric  
et de Frédégonde pro-  
noncé dans le concile  
par Fortunat.

Un curieux épisode du concile de Braine attire ici notre attention. Fortunat, fidèle à sa vocation, ne laissait échapper aucune occasion de faire valoir son talent. Il obtint (ou peut-être on lui suggéra) d'en adresser une longue pièce à Chilpéric dès l'ouverture du concile, qu'une telle démarche avait d'iusité, et qui paraissait d'étonnant, disparaissait aux yeux sagaces de ceux qui ne voyaient pas sans chagrin produire devant eux un accusé un de leurs plus saints et plus illustres. Ce fut donc une occasion pour Fortunat de faire valoir la défense de Grégoire, qu'on savait pour l'innocence duquel il espérait combattre.

eut croire qu'outre les preuves juridiques  
leur du saint évêque, les vers élogieux du  
'auront pas déplu à ce roi qu'il fallait flatter  
justice, à cette reine qui ne méritait pas  
es que son illustre mari, mais qui, en sa  
e femme et d'hypocrite, se contentait d'une  
t de deux. Voilà pourquoi le panégyrique  
haut les bornes de la vérité quant à Chil-  
pas même supportable en ce qui regarde  
ns doute on ne peut nier ce que dit le poète  
re de ce prince qui l'écoute avec complai-  
n courage dans les combats, ni de la gloire  
ntoure son nom : « ses défaites même dans  
sont que des vicissitudes auxquelles tout  
mis ; ses revers n'ont fait que rehausser sa  
est pas moins la force de la patrie contre  
i la convoitent, la justice personnifiée et l'es-  
si cultive en même temps la théologie et les  
adant, au milieu de ces fumées de l'encens  
sérieuses leçons surgissent pour l'honneur de  
pétique : « Des biens que le prince possède, il  
qui ne vienne de Dieu : donc il faut l'adorer  
st le moyen d'en obtenir de nouvelles grâces,  
our toujours les fléaux qui ont désolé le  
ramps se couvrir d'abondantes moissons et  
r les peuples de leurs malheurs, le prince  
r sur des sujets fidèles, sur des ennemis  
on bras, et devenir le chef sublime de la  
la rigueur cela pouvait se dire, les louanges  
posantes leçons, et leur exagération même,  
ne sous des dehors où il n'était pas en tout  
u reste l'avocat s'appliquait (a) aussi à capter  
ais son éloge, sous quelque face qu'on le vit,  
le encore, et toute louange paraissait claire-



ment ne s'adresser à elle que parce qu'elle est redoutable. A entendre le poète, elle étend son règne pour les mœurs, la prudence, le gouvernement; par sa générosité, par sa fidélité, elle était l'honneur du roi et la gloire de sa cour. Bien plus : n'est-ce pas elle qui obtient pour ses époux qu'elle recommande si souvent à Frédégonde ?

Telles furent les louanges données à Frédégonde comme autant de lys, par le poète des *Carmina*. Les connaissances des deux époux qui les reçurent avec sérieux critique, peuvent juger si elles sont appliquées. Il faut donc croire, avec ce que nous suivrons volontiers, que Frédégonde, à sacrifier aux circonstances le sentiment qu'elle avait pour son mari, il ne crut devoir refuser à Frédégonde une satisfaction de vanité, en adoucissant en faveur d'un évêque dont l'amitié était moins précieuse qu'au monastère de Saint-Jean. Expliquons la chose sans nous hasarder à dire ce qu'elle avait d'excessif.

Leudaste convaincu  
de haute trahison.

Revenons aux suites du concile de Brague.

Châtiment des deux  
Riculfe.

Leudaste, convaincu de haute trahison, fut exclu de la communion des fidèles. Mais il en fut d'autre plus grave à ses yeux, et s'y était refusé, laissant aux mains de Frédégonde ses deux complices les deux Riculfe : de ces deux également odieux par leur conduite par leur intervention dans les déboires de leur évêque. Le premier, prêtre orgueilleux et brouillon, fut exilé au monastère : le second moins protégé par son évêque, et dont le rôle s'était compliqué par sa plus insigne méchanceté, fut condamné à mort. Durant cette suprême expiation le cœur

(a) Cf. Fortunat, *Miscell.*, lib. IX, c. 1; *Cum not.*, col. 294 et suiv.

se remplit de pitié, et il obtint qu'il ne  
 Mais d'après son propre récit, empreint  
 ent de commisération, on se prend à  
 ix valu pour le coupable mourir d'un  
 traverser les cruels supplices dont  
 se délecter sur lui, et que le charitable  
 iter. Les mains liées par derrière, il fut  
 e et y resta six heures durant ; après  
 erre, entre des poulies qui distendaient  
 , frappé à coups de bâtons, de verges  
 s de cuir, et cela non pas seulement  
 rreaux, mais par autant d'hommes qui  
 r. C'est pendant ces tourments que  
 à dévoiler les calomnies de Leudaste  
 idences l'avaient entraîné au crime et à  
 oissait (a).

de se voir dévoilé, n'espéra plus, même  
 ordinaires, rentrer en grâce près du  
 lui. La seule pensée de Frédégonde le  
 commença à mener, déguisé sous un  
 a vie d'un proscrit et d'un vagabond.  
 e qu'il avait épousée à Tours, et digne  
 ar ses vertus et ses sentiments, dépouillé  
 a populace avait pillés en apprenant la  
 râce, il s'était réfugié successivement à  
 Bourges, et enfin à Poitiers, dans la  
 .Hilaire. Qui croirait que là, dans un  
 ère sacré eût dû au moins le retenir, à  
 astère où une reine de France donnait  
 hautes vertus, il osa songer à récupérer  
 on immense fortune par les plus ignobles  
 aignit pas de se former une bande de  
 ait lui-même dans une suite de brigan-  
 it il dévastait les maisons de campagne

Leudaste, chef de  
 brigands.

nes de Poitiers, se réservant la plus grande part de ce gain, et encourageant par le reste les satellites qu'il avait à ses gages pour de nouvelles expéditions. Cette conduite répandait la terreur autour de lui. Personne n'osant résister, au risque d'encourir ses colères toujours redoublées, il en vint à se livrer à des adultères publics jusque dans les cloîtres même de l'église. Il fallut toute l'autorité sainte Radégonde pour l'en faire expulser par des gardes armés exprès. Qu'avait à faire, disait l'auguste femme, de ce pieux asile, un excommunié qui n'y avait plus rien, et qui, eût-il pu l'invoquer justement, méritait d'en être chassé pour ses hideuses profanations ? Il fallut donc partir. L'incorrigible criminel, évincé pour la seconde fois du crédit de la sainte, se trouva obligé à nouveau de mener une vie errante que ses ruses diaboliques surent seulement améliorer quelque temps. Mais il fallait que la patience en finît avec tant de scandales, et le fit donner lui-même, en dépit de ses nouvelles hardiesses, dans le piège où il devait succomber.

Dans ses courses hasardeuses, il ne manqua pas de rencontrer certains seigneurs dont le caractère encore plus sauvage s'éprit de cet étrange coureur d'aventures, à qui ses hardiesses avaient ouvert tant d'abîmes, et dans lequel s'en était toujours tiré si adroitement. Apparemment pour ces têtes encore indomptées, en qui l'audace était seule l'emploi de la framée et de la lance, c'était cette bravoure qui faisait les héros. Ils se mirent donc à son service, et, sur ses instances, ils pressèrent de tant d'ollicitations les évêques, Chilpéric, et Frédégonde elle-même, qu'ils parvinrent à faire lever la sentence d'excommunication si bien méritée. Frédégonde seule, comme on avait s'y attendre, refusa cette faveur à celui qu'elle n'avait pas cessé de regarder dans sa personne comme le cruel ennemi de Dieu et de ses propres institutions. Privé de cette sauvegarde et méditant quelque ruse pour échapper tôt ou tard dans les bonnes grâces de la reine, Leudaste

à revenir à Tours, d'y reprendre sa femme  
r, et n'eut rien de plus pressé que de faire  
nt Grégoire les lettres épiscopales et celles  
rendaient une sorte d'état civil. Il sollicitait  
état apposât sa signature près de celles de  
Mais le saint évêque connaissait Frédégonde;  
en sûr qu'elle ne gardait pas contre lui plus  
ncune pour le crime qu'il n'avait pas commis,  
ait trop d'avoir été accusé. Il refusa donc  
daste à la communion dans son Eglise avant  
ué pourquoi aux autres assentiments n'était  
de la reine. Il voulait expliquer ce mystère,  
i exprès vers Frédégonde : celle-ci par le

*Ses nouvelles in-  
trigues.*

retour immédiat de l'envoyé priait l'évêque de ne point  
ccepter dans son Eglise, ni recevoir au baiser de paix  
l'échappé de Braine qui en avait disparu sans qu'elle eût pu  
égler définitivement avec lui.

Ces derniers termes révélaient nettement des projets  
inistres : le bon pasteur en conçut de graves inquiétudes,  
et pour concilier sa charité avec le besoin de ne pas se  
compromettre devant la cour, il prévint le beau-père de  
Leudaste, le conjurant d'inspirer à son gendre des précau-  
ions pour sauver sa vie, et d'attendre au moins pour se  
faire remarquer que le temps eût adouci une colère dont il  
levait encore craindre les effets.

Mais Leudaste suivit fatalement son propre conseil plutôt  
que celui d'un saint qui lui avait donné tant de preuves  
l'un charitable intérêt, et qui se vengeait par un bienfait  
nouveau des noirceurs d'un implacable ennemi. Incapable  
de croire à une telle générosité, il espéra s'emparer de  
l'esprit du roi et l'alla trouver sous les murs de Melun que  
le prince assiégeait par une raison qu'il est bon d'exposer  
avant d'aller plus loin.

Le roi de Neustrie ne s'était point alarmé d'abord du  
traité d'alliance conclu en 577 entre son frère Gontran et  
son neveu Childebert. Mais après la mort de ses fils, il

*Sièges de Bourges  
et de Melun par les  
troupes de Chilpéric.*

songea à séparer les deux contractants et à rapprocher de lui le jeune roi d'Austrasie, dont l'amitié lui paraissait préférable à celle de Gontran. Des intrigues causèrent bientôt une rupture, et la régence d'Austrasie, qui espérait plus de Chilpéric que de son frère, n'hésita pas à abandonner celui-ci, à qui la guerre fut aussitôt déclarée. Le but de ce nouveau soulèvement était, dans l'esprit de Chilpéric, de s'emparer de la Bourgogne, et de la réunir à ses Etats. Pour l'atteindre, il fallait se rendre maître de Bourges et de Melun, deux villes importantes dont la soumission entraînerait celle de beaucoup d'autres. De nouvelles levées d'hommes se firent donc en Aquitaine. Bérulfe, Duc de Poitiers, conduisit celles de sa province, qui pénétrèrent dans le Berry par la route de l'Est. Le siège en fut fait par lui, secondé par les ducs de Bordeaux et de Toulouse. Dans le même temps, Chilpéric en personne assiégeait Melun. Ces opérations de stratégie tirèrent en longueur, parce que la science militaire des généraux n'allait pas encore jusqu'à leur faire prendre des villes bien défendues. En effet, le succès ne répondit pas aux espérances des envahisseurs. Gontran, sachant que pour se désennuyer des longueurs du siège les troupes de Chilpéric s'amusaient à dévaster les campagnes autour de Melun, marcha contre son frère, l'attaqua vigoureusement, et tailla en pièces une grande partie de son armée. Chilpéric, aussi faible après une défaite que violent quand il se trouvait le plus fort, parla de faire la paix, et fut écouté par Gontran, qui ne faisait jamais la guerre que malgré lui. Tout s'arrangea donc, excepté les affaires des malheureuses populations du Berry et de l'Ile-de-France, qui furent ruinées pour longtemps : le pays ravagé, les campagnes dévastées, les femmes outragées, les hommes changés en esclaves, étant le seul dédommagement donné à des troupes indisciplinées, appelées à l'improviste, et qui ne suivaient leurs chefs que dans l'espérance de riches dépouilles et de tous les excès que semblait autoriser le droit du plus fort.

Bérulfe, comte de Poitiers, y prend part.

ur surcroît aux grandes calamités de  
ssement d'un impôt dont ses sujets  
grevés; ici il est bon, avant d'entrer  
prendre une idée juste de ce qu'était  
impôts publics.

était foncière. Les nobles en étaient  
vance n'étant faite sur leurs propriétés,  
e comprenait partout les hommes de  
ou franque, les gallo-romains seuls  
valeur annuelle prise sur les terres.  
s impositions, rien n'avait été changé  
établie par la conquête romaine;  
la levée, les agents chargés de la  
uelle on l'exigeait dataient déjà de cinq  
in maintes fois les rois et leurs agents  
aient efforcés de comprendre dans le  
nposables les propriétés de ces riches  
ient dans leur position élevée et l'ha-  
orivilege d'une exemption illégale mais  
nue. Il faut bien attribuer aussi à la  
stration publique l'irrégularité des per-  
rendement des taxes.

os que le fisc était dans cet état per-  
à l'égard des contribuables, lorsqu'en  
gouvernait autant que son mari, s'avisa  
crets de celui-ci, à un recensement  
i restaient les mêmes depuis plus de  
oujours, les officiers du trésor exagé-  
eurs exigences, qu'ils avaient soin de  
is le résultat des levées d'argent. Parmi  
ire Marcus, que son titre chargeait de  
blics et de rapporter au roi les récla-  
imposés. Aussi habile à grossir les  
buer une large part, il se livra sans  
ient des terres et des personnes. La  
, le Limousin le virent tour à tour

parcourir leurs villes principales, et pousser à un tel point ses exactions qu'il y eut en certaines provinces, à Limoges surtout, des résistances qui le forcèrent à fuir. Il y perdit ses registres, abandonnés à la hâte, et que la population se hâta de brûler. Mais les choses durent prendre bientôt une autre face. Chilpéric et Frédégonde irrités, tirèrent une vengeance sanglante de cette révolte inconsidérée; la ville dut payer de bien plus fortes sommes que d'abord. Ce qui exaspérait le plus dans ce moyen de se faire de l'argent, c'était la taxe sur la vigne, ressource nouvelle, qui devait produire jusqu'à une cruche de vin pour chaque arpent (a), c'est-à-dire quatre-vingts mètres carrés.

De là des irritations et des révoltes qui ne furent réprimées, en plusieurs villes et à Poitiers même, que par de cruels châtiments. Vers le même temps, le roi fit arrêter à Poitiers des ambassadeurs de Mirion, roi de Galice, qui s'y étaient reposés en se rendant vers le roi de Bourgogne pour une mission dont on ne dit pas l'objet (b). Un caprice, un soupçon de cet étrange souverain suffisait pour de telles violences, et il les fit conduire à Paris où ils gardèrent une prison d'un an. A toutes ces préoccupations publiques vinrent se joindre des calamités d'un autre genre. Des inondations, des tempêtes, dévastèrent la France, où des contrées entières virent les demeures renversées, les moissons détruites, les plantations arrachées par des cyclones qui tuèrent un grand nombre d'hommes, et ravagèrent les campagnes devenues méconnaissables et stériles. Un jour, chassé par les orages de quelque forêt voisine, un loup pénétra dans la ville de Poitiers : on en ferma les portes et l'animal fut tué en laissant dans toutes les âmes un sentiment de terreur superstitieuse qui ne fut pas peu augmenté par une éclipse de lune (36) et l'apparition d'une comète. Enfin une maladie contagieuse, qu'on regarde comme une sorte de typhus, tourmenta la malheureuse cité qui garda cette

(a) Greg. Tur., lib. V, c. xxvii. — Frédégaire, c. lxxx.

(b) Aimoin, *Hist. Franc.*, lib. III, c. xxxiii.

ant plusieurs semaines, et vit mourir beaucoup d'habitants (a).

Chilpéric était encore devant Melun que Leudaste vint à l'aller trouver. Parmi les officiers qui s'étaient réfugiés à Melun, il retrouva beaucoup de ses anciens amis, et ces mêmes dehors qui les avaient entraînés, lui valurent de leur part et de celle des autres, des manifestations qui dictèrent au roi sa conduite à suivre. Il fut pour lui très indulgent, affable et accessible à l'impudent de ne pas se fier à paraître devant la reine, et d'attendre que son courroux eût passé avec le temps. L'avis était bon, mais donné à un homme incapable de le suivre, et qui ne consultait que sa vanité et sa rudence d'autrui que les premières impressions. Le roi donc retournant à Paris après avoir vu Leudaste, Leudaste s'y arrêta au lieu d'en disparaître. Un dimanche matin le couple royal assistait à la messe à la cathédrale, il osa fendre la foule et se prosterner aux pieds de la reine en implorant son pardon. La reine se détourna de lui; elle conjura son mari de ne pas livrer de ces importunités audacieuses; un tumulte se répand dans l'église; le Saint Sacrifice est interrompu. A la faveur du désordre, Leudaste se sauve, et ne pouvait échapper à un piège tendu par lui-même, que pour tomber dans une autre aberration, car la reine s'apaisera aisément si de riches présents lui sont offerts. Sa cupidité bien connue, et il va de magasin en magasin, saisissant, avec une morgue incorrigible, les étoffes de prix dont il proclame tout haut le prix. Pendant qu'il se livre à ces soins, la foule s'agrandit, la cathédrale entourant le cortège royal. L'œil de Frédégonde découvre son ennemi qu'elle semble reconnaître à peine rentrée au palais, elle ordonne qu'il soit enchaîné et chargé de fers. Cerné bientôt par les

Fin tragique de  
Leudaste, victime de  
Frédégonde.



exécuteurs de ces ordres, Leudaste tire son en désespéré, mais accablé par le nombre, i tête et renversé ; puis, échappant à leurs e la fuite, veut traverser un pont sur la Seine dans les planches mal jointes du tablier et jambe. Pris de nouveau, couvert de sang, i mené au palais.

Violences de la reine  
et de Chilpéric.

Ici se manifeste un de ces raffinements de il ne faut pas accuser la barbarie du siè bourreaux en eussent inventé de pareilles, Frédégonde, toujours capable de tout en l'indigne époux qui la craignait jusqu'à ce horribles instigations, quand il avait à se quelque indulgence passagère, dont il fa dédommageât. N'écoutant donc plus que s tigre, Chilpéric conçut un plan que l'his jamais assez lui reprocher. Il se proposa prisonnier des tortures raffinées ; mais l'ét le permettant pas sans qu'il succombât rigueurs, il envoya des médecins pour le ce qu'un retour suffisant de ses forces le re subir de plus longs tourments. Il y eut conduire dans une des fermes royales des air plus pur contribuerait plus promptement. Mais l'événement déjoua ces affreux calcul s'empara des plaies et bientôt on n'eut qu'une mort prochaine. A cette nouvelle l' s'exaspéra : elle voyait lui échapper un s'était promise, et ne voulut pas être privée jouissance : le peu de vie qui restait au n voulut du moins en disposer et le lui ravir. de son lit, étendre par terre sur le dos ; nuque une énorme barre de fer ; avec une lui écrasa la face, jusqu'à ce qu'enfin il r soupir dans ce supplice atroce autant qu'in

(a) Greg. Turon., lib. VI, c. xxii.

res despotiques, si bien servies par  
 ; et l'horrible abus d'un pouvoir égoïste  
 , n'en sont pas moins le châtement m  
 is les vices s'étaient mêlés, où au  
 épargné pour la fortune d'un des plu  
 ui ait souillé de son nom et de ses actes  
 i souvent hideuses, de cette déplorable  
 ne leçon grave et utile résulte de ces d  
 inattendues et d'autant plus frappan  
 ambitieux sortis de rien, à qui l  
 ménage des voies aussi dangereuses  
 e nuisibles à la paix publique et au t  
 rdonnés. Dans ces vies scabreuses, l  
 nt aux succès ; la tyrannie orgueil  
 ses passions ; la fougueuse ténacité  
 avec avantage contre la bassesse de l  
 aractère et la légèreté impudente des  
 pes : et un jour survient où, après  
 monde appelle la *fortune*, on doit reco  
 de Dieu n'est qu'une miséricorde  
 moment arrive où elle se change e  
 s, où les contemporains peuvent enfin  
 air s'instruire, et l'esprit humain c  
 emble de plus que la débauche fini  
 suprêmes, et que le mépris des lois d  
 ar la honte et par l'asservissement.  
 éastreux des plus grandes misères  
 ous arrêter à bien saisir le caractère de  
 is.





## S DU LIVRE VIII

---

### NOTE 1

on d'origine tartare, habitans. La guerre et le pillage. sse. Très nombreux dans la partie se tourna vers l'Europe trées en y portant le ravage. Attila, si renommé par sa mort après la mort de ce prince mêlant aux autres nations qu'aules, l'Italie, et les autres

### NOTE 2

ardi, étaient nommés ainsi par cause de leur longue barbe (et Danemarck) pour se jeter vers la Pannonie ou Hongrie rsès, général de Justinien, xpulser les Goths; mais ils y, sous la conduite d'Alboin et y établirent le centre du cents ans, ayant succombé ie des Papes de leurs hostilité des lois adoptées par les

### NOTE 3

le 25,000 âmes, chef-lieu de capitale du comtat Venaissolonie florissante. Elle fut d'onnaise, puis dans la seconde

### NOTE 4

é aux ducs ou gouverneurs (V. Daniel, *Hist. de Fr.*, s

## NOTES DU LIVRE VIII

### NOTE 5

cien fief relevant de la châtellenie de Cerizay, village de Vivonne, se compose maintenant d'un moulin qui portent son nom, dans la commune d'Anché plus anciens actes qui en parlent sont de 1080. Les p retranché sont encore très reconnaissables. (Rédet, *Vienne*. — D. Fonteneau, XLII, 299.)

### NOTE 6

ont racontés nulle part avec la suite que nous leur ce récit. Mais entre ces noms propres et des détails il y a des coïncidences qui ne permettent pas d'hésiter, s obscurités qui s'étaient faites jusqu'à présent autour isants épisodes. (V. Greg. Turon., lib. IV, c. XLVI. — *histoire de sainte Radégonde*, p. 240. — De Bussière, )

### NOTE 7

: *consultantem Legati sorte frequenter*  
*t ad hispanos Gallica cura viros.*

*Curia*, contracté par le besoin du vers. *Gallica curia* e que la cour de Chilpéric, neuvième roi de France. assade faisait aussi partie un certain Gojon, que cite ns son *Abrégé de Grégoire de Tours*, c. LVII. — Le ns ses *Notes* sur Fortunat, doute que ce Basile soit le poète fait un si bel éloge. Il est vrai que celui-ci dans nt nous allons parler ne dit rien de son genre de irait pas manqué de lui prêter quelques inspirations art, au contraire (*Annotations sur Grégoire de Tours*), dant pour l'opinion que nous adoptons ici.

### NOTE 8

n., lib. VI, c. XLVIII. — Il fut question aussi dans cette nnuler la nomination non canonique faite par l'évêque idius, d'un prêtre de Chartres, nommé Promotus, à un âteaudun que le métropolitain créait ainsi de lui-même ocèse d'autrui. L'évêque de Chartres Pappolus, qui l'Austrasie, réclama contre cet empiètement, et Sige-seconda sa résistance. Gontran, au contraire, prit le us dont il était diocésain. La question ne pouvait être le Concile, qui ordonna de rétablir les choses en leur ; ce qui n'empêcha pas Gontran de soutenir son évêque

t pour les deux princes un prétexte de plus à alimenter un instant quand ils eurent consenti une assemblée ecclésiastique. De son côté, ntran contre Sigebert qu'il n'aimait pas, engageait contre toute justice dans le parti de teaudun. C'est pourquoi le concile s'efforçait d'entendre raison au roi de France, comme d'autorité. Nous entrons dans ces détails parce que le temps et le caractère du prince qu'i

## NOTE 9

signé par Bouchet comme étant alors « comte d'au dit pays dudit Sigebert. » (*Annal.* p. 73.) On voit par cette double qualité qu'il eût été le général de l'armée du territoire. Quant au lieu où fut livrée la bataille, ce n'est pas Moussais, village de la rive droite de la Vienne, mais Vouneuil-sur-Vienne? On dit bien qu'il y eut la Bataille, parce que les Sarrasins, comme on sait, y furent défaits par Charles-Martel. Mais la mention d'un certain nombre d'historiens qui ne s'accordent pas sur ce point. Il y aurait d'ailleurs une difficulté pour l'action de 573, puisqu'elle se donna à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, tandis que les troupes de Théodebert venaient de Touraine : dans ce cas, le surnom donné à Moussais, qui est de 732. (V. Greg Turon., lib. IV, c. XLVIII, où il est question de la bataille de Moussais, qui a servi de matière aux récits de Daniel et d'autres.)

## NOTE 10

nd sa source dans le département de la Marne au-dessous de Compiègne.

## NOTE 11

1, sort du département de la Haute-Marne, et se jette dans la Marne, aux environs de Langres et de Chaumont, à Charenton, après 90 lieues de parcours.

## NOTE 12

*Prumia*, abbaye fondée en 597 par Pépin I<sup>er</sup>, à 10 lieues au Nord de Trèves. Elle dut son nom à la côte. Elle reçut la règle de saint Benoît.

## NOTE 13

Coulonges, *Colonia*, et, au xiv<sup>e</sup> siècle, C petite ville chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sèvres). Elle a près de 2,000 habitants, et que de 20 kilomètres au Nord-Ouest. On la *Thouarsais* par son surnom des *Royaux*, ce peut-être à quelque possession royale du lieu reste, que ce Coulonge ne soit fort ancien, e égard à son nom latin, il pût être, dès le ces Teifales qui habitèrent alors plusieurs Il eut une paroisse du nom de Saint-Etienne est au 3 août, et qui devint un prieuré de l'Autise, Ordre de Saint-Augustin, vers la 1 démembrement du diocèse de Poitiers en 13 de Maillezais, aussi bien que Nieuil, et fut d'Ardin.

## NOTE 14

L'agréable manoir de Saint-Goar si longt vers 1880, la propriété de M. Henri Lafos beaucoup de goût le confortable qui en habitations des environs de Niort.

## NOTE 15

Ansoulesse, *villa Ensoletia*, en 934, éta Cyprien, situé dans la paroisse de Mont juridiction spirituelle sur le château de la F de la noble et ancienne famille des Peyrus au xvi<sup>e</sup> siècle un évêque au siège de Poitie qui s'est effacée, y était celle de sainte Quitte dans l'église de Montamisé, et qui avait do annuel dans l'église paroissiale, où cette s Cette sainte était originaire d'Aire en Gasc dans ce pays et dans l'Agenais, où l'on fait double titre de vierge et de martyre. L'a et celle de la Trinité de Poitiers posséda même paroisse. (*Mém. des Antiq. de l'Oue*

## NOTE 16

Montamisé, *Mons Tamiserius*, dont le dénommé dans les actes depuis le x<sup>e</sup> siècle, ment aujourd'hui comme il l'est ici, est le

de 1,000 âmes, à 8 kilomètres Nord-Est de Poitiers, dans le canton de Saint-Georges. Son église de Notre-Dame, plusieurs fois retouchée, indique une construction des <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles, mais qui ne doit pas être la première, car on trouve les noms de ses seigneur et de son église dès le milieu du <sup>x</sup><sup>e</sup>. Il est probable que la fondation de cette église venait du Chapitre de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, car elle relevait encore, avant 1789, de cette collégiale, et le seigneur y avait le droit de haute justice.

## NOTE 17

Vitry, *Victoriacum*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Vitry de l'Orléanais, nommé dans les chartes *Victriacum*. Celui dont nous parlons était une maison royale appelée *Villa publica* située entre Douai et Arras, sur la Scarpe. C'est aujourd'hui un bourg de 2,500 âmes, chef-lieu de canton du Pas-de-Calais, à 4 lieues Nord-Est d'Arras.

## NOTE 18

Quelques historiens, avec l'*Art de vérifier les dates*, l'appellent Gondoald et Ansoald. Cette différence vient sans doute des copies manuscrites ou d'une mauvaise traduction, car Grégoire de Tours l'appelle toujours *Gundobaldus*, lib. V, c. 1, et lib. VI, c. viii.

## NOTE 19

Braine, alors *Brennacum*, *Brenna* et même *Bibrax*, était une maison royale située à 3 lieues de Soissons, sur la route de Reims. Il y avait un receveur du fisc; elle était arrosée par la Vesle, qui se jette dans l'Aisne, à 2 lieues au Nord. Cette maison royale est plusieurs fois mentionnée par saint Grégoire de Tours, qui s'y défendit en 580, dans une assemblée ecclésiastique, contre les accusations calomnieuses de Leudaste, soutenu par Chilpéric. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de l'Aisne, et du diocèse de Soissons. Une abbaye y fut fondée au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, sous le vocable de saint Yved (*Ecodius*), évêque de Rouen, et réformée en 1180 par l'introduction des Prémontrés. En 1789, elle était une commende.

## NOTE 20

L'usage des cloches dans l'Eglise est dû à saint Paulin, évêque de Nole, en Campanie, où il siégeait en 400. Ce ne fut, il est vrai, qu'en vers 550 qu'on l'introduisit en France, mais il s'y répandit si rapidement qu'il était partout adopté vers la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, et le



## NOTES DU LIVRE VIII

de saint Martin avec l'Italie ne permettent pas de douter que le monastère ait adopté l'un des premiers la sainte symphonie faite pour le culte chrétien.

### NOTE 21

*allia christiana* (II, col. 1274), et après lui Du Tems *de France*, II, 459), ont dressé leur catalogue des Abbés en plaçant saint Martin de Vertou le quatrième de tous. Mais, il serait le cinquième, puisque saint Jouin est évidemment premier, et que dans leur liste saint Martien serait le troisième, et qu'il ne doit pas être regardé comme étant saint Martin lui-même. Mais il y a dans ce calcul une énorme inadvertance que les abbés de Sainte-Marthe n'auraient pas dû commettre. Comment, en effet, un si petit nombre de supérieurs à la tête d'une communauté si long espace de deux cent vingt ans au moins? — Saint Jouin fonde l'abbaye entre 340 et 350 au plus tard. Saint Martin n'en devient abbé qu'après 575, et dans cet intervalle il n'aurait eu en charge d'abbé d'Ansion que quatre prédécesseurs? (V. *Gall. christ.* ub. sup.). On voit bien qu'il existe là une lacune à signaler, qui vient uniquement d'une erreur de chronologie qui n'aurait dû échapper à de tels savants. On ne fait pas de doute sur l'importance de saint Léonégisile qui prend l'abbatiate après saint Jouin, et de saint Géréon qui lui succède. Après eux vient saint Martin qui est ou n'est pas le même que *Martinus*..., peu importe car on voit clairement que ces trois ou quatre vies d'hommes ne suffisent pas à Sainte-Marthe ne s'étonne nullement, n'ont pu former la chaîne de l'abbaye fondateur d'Ansion et celui de Vertou. Ces quatre anneaux ne peuvent donc duré chacun un laps de cinquante années? La seule excuse à une telle exagération est évidemment dans l'absence de ces abbés qui ont disparu des traditions, quand celles-ci, par les envahissements des Wisigoths, des Sarrasins, des Normands, des Anglais, et de tant d'autres qui ne valent pas mieux, se sont effacées par la perte ou l'altération des archives. C'est un fait qu'il ne faut jamais oublier pour se rendre compte des difficultés de l'histoire.

### NOTE 22

Ansion, village de 700 âmes, canton de Montbazou (Indre-et-Loire).

### NOTE 23

Vertou, village de 1,000 âmes, canton de Bléré (Indre-et-Loire).

NOTE 24

canton de Montrésor, arrondissement de

NOTE 25

du monastère de Sainte-Croix une belle  
uphrone portant la sainte relique dans une  
pierreries. La communauté avait perdu ce  
ses biens confisqués par la *Nation* d'alors.  
e, cette grande toile, qui n'est pas signée,  
propriété de l'illustre famille de Sainte-

NOTE 26

is ce vocable sont disséminées sur le terri-  
out en Vendée; mais elles ne sont qu'en  
e de saint Germain de Paris. Saint Germain  
ennes, par exemple à Saint-Germain près  
ette commune de 8 à 900 habitants, et  
-Savin, qu'elle touche, et dont la Révolution  
sur la rive droite de la Gartempe. Elle est  
e romaine de Poitiers à Argenton en Berry.  
, en style du *xi<sup>e</sup>* ou *xii<sup>e</sup>* siècle, était un  
de Saint-Savin. Une bulle donnée en 1184  
l'abbaye de Saint-Savin l'indique comme  
es lieux saints dépendant de l'abbaye déjà  
rtainement paroissiale à la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle,  
, Gauthier de Bruges. — On distingue les  
e la fête patronale des paroisses. Celles qui  
aint Germain de Paris; les autres sont du  
main l'Auxerrois.

NOTE 27

is'était fait de ce moyen fondé d'abord sur un  
e en Dieu, mais dont la superstition avait trop  
de présage infallible, et l'on s'y abandon-  
aintes fois, en de graves circonstances, Dieu  
Ainsi nous avons vu Clovis avant d'entrer  
combattre Alaric, envoyer des députés au  
i, avec de riches présents, pour se le rendre  
en entrant dans l'église, avaient entendu  
ume 143, où le prophète bénissait Dieu de  
e au combat. Mériouée venait de demander

au même saint de l'éclairer sur le succès de que cette fois encore la prédiction eut bien. Il paraît, par un concile tenu à Vannes en vérité, on choisissait un clerc qui ouvrait en expliquait le passage plus ou moins ce concile avait interdit cette pratique par ses canons, sous peine d'excommunication. La révoquée par le concile d'Agde en 506. Saint A et réfuté le même usage, fort accrédité de par le trentième canon du premier concile d'Orléans la même peine contre ceux qui employaient que la curiosité, et aussi l'anxiété de certains jours revenir à cette sorte d'augure, qui du moment quand on voulait conjecturer ce qui arriverait l'element sacrés. (V. Fleury, *Hist. eccles.*, lib

## NOTE 28

Saint Germain d'Auxerre était mort en 474. En 576 on trouvait déjà des églises dédiées sou

## NOTE 29

M. de Bussière s'est trompé en attribuant à Tours. Saint Grégoire dit positivement, *libellum PICTAVUM peroravit*.

## NOTE 30

Au reste, il y a eu des avis bien divers sur la culpabilité de Prétextat. Daniel ne le dit pas. Nous avons suivi de près chaque historien qui a écrit que Grégoire de Tours en a fait le récit le mieux que le plus circonstancié. Ce qui est certain, c'est que Frédégonde fit tous les efforts pour attirer à son parti le saint évêque de Tours pour l'attirer à son parti, lui offrant de grosses sommes d'or, qui furent la plupart de ces juges iniques. (Daniel, I, 245)

## NOTE 31

Braine, *Brennacum*, *Brinnacum*, était un village de Soissons, sur la route de Reims, et de la Champagne qui a sa source entre Châlons (Marne) et son embouchure dans l'Aisne, à

le lieu était alors bien entouré de murs solides, uelle y était faite, parce que les trésors de renfermés, et que Chilpéric y mettait les siens. uadie les deux fils de Chilpéric, Dagobert et urd'hui une petite ville chef-lieu d'un canton habitants. Le nom latin dit fort bien qu'on e, et non pas *Braine*, comme quelques-uns

## NOTE 32

se-là que les germes du système féodal se déve- mination des rois francs. C'est ainsi que les ance de Childebert s'attribuaient les territoires à gouverner et les rendaient héréditaires dans

## NOTE 33

isses de César, habitants actuels de Bayeux, nent du Calvados, et ancienne capitale d'un petit . Bayeux est un évêché suffragant de Rouen, et régoire de Tours les appelle *Saxonnes*, *Bajo-* avaient été d'abord une colonie de ces Saxons d'Honorius, de Valentinien, et des derniers , avaient fait de fréquentes invasions dans le et ne s'en retiraient pas sans y avoir laissé est de la même façon que les Teifales s'étaient ailleurs vers la même époque. Ces Saxons ient été récemment convertis au christianisme ue de Nantes. On voit par un capitulaire de u'à la fin du ix<sup>e</sup> siècle il y avait encore sur ce id, assez voisin des bouches de la Seine, un toujours sous le nom de Saxe.

## NOTE 34

et *Vicinovia*, rivière dont la source est près elle passe de là à Rennes, et va se jeter dans 6 lieues Est de Vannes, vis-à-vis l'île de Mai.

## NOTE 35

ns qui ont parlé de ces temps si tourmentés n'est : qu'il y faut assigner à chacun de ces événe- urtant que tout doit se rattacher ici au concile ronologistes assignent à l'année 580. — Donc,

ce que nous rapportons ici est antérieur à  
etagne a dû servir d'interstice aux deux  
et Grégoire de Tours. C'est le seul moy  
de Leudaste à l'année même du con  
niné avant sa tenue.

## NOTE 36

te éclipse dut se faire le 5 avril 581, à 2  
*l'Art de vérifier les dates*, in-8°, 2° part



## LIVRE IX

---

### DÉVELOPPEMENTS DE L'ABBAYE DE LA MORT DE SAINTE RADÉGONDE

(De 580 à 587)

s pu comprendre à divers traits du précède, quelles luttes l'Eglise avait ir, jusque dans son propre sein, s passions des grands et les ambi- lui étaient le plus contraires. En dépit , les rois qui s'honoraient du titre de ent croire que leur autorité ne devait et ces mêmes princes qui enrôlaient rre, qui levaient des impôts dont la alations de s'expatrier, s'attribuaient ner des évêchés à leurs courtisans, de veaux Sièges épiscopaux, et même de d'argent. Ils enrichissaient ainsi leur iléges levés sur des pasteurs qui ne peuples, ni les instruire, ni les sauver rines et les mauvaises mœurs. Menée de fer des princes toujours armés pour elle, épouvantée par des crimes qui ne fidie, par des supplices qui n'étaient ruautés sans scrupules, par le mépris rotégeaient le petit contre le puissant as fort, la société serait infailliblement

ombée dans le chaos d'où l'avait tiré cette foi, qui doit toujours vaincre, ne l'a ses propres excès, si elle n'était venue o carrières aux envahissements de l'arbit ndomptée. Les conciles, le droit d'asile s'entouraient heureusement d'un prestige surnaturel que Dieu autorisait par des miracles nombreux : moyen plus sensible aux regards de populations que le raisonnement aurait peu touchées, mais qui se laissaient plus volontiers dominer par le sentiment. C'est là surtout ce qui amena le rôle imposant des monastères, et fonda l'autorité morale des évêques. C'est là ce qui, en dépit même des crimes des gouvernants et des fautes d'un clergé trop souvent choisi au hasard, attachait les peuples à l'Eglise, et les gardait contre les vices de leurs maîtres par l'éclat sacré de ses apôtres et de ses saints.

Car il y avait, en face de cette vie matérielle des puissants de la terre, l'influence plus douce et plus sûre des grandes âmes qui se donnaient à Dieu pour sa gloire et au monde pour son salut. C'est sous l'action de ces hommes simples de cœur, mais si élevés par les inspirations de la grâce que se refirent souvent des localités considérables, disparues dans le cataclysme des guerres antérieures, et que le christianisme, au souffle fécond d'un pauvre moine, faisait sortir de leurs cendres et ranimait pour un avenir plus fructueux. Ainsi, vers 580, la Vendée vit renaître sa vieille cité de *Durinum*, depuis longtemps oubliée, et qui dut une nouvelle vie au zèle apostolique de saint Martin de Vertou.

Nous savons par ce qui a été dit jusqu'à présent, que son monastère était déjà devenu florissant en 575. Cet état de prospérité et la vie régulière qui s'y tenait fit grouper autour de Martin des disciples attirés de Nantes et d'ailleurs, épris de l'isolement et du silence de la sainte retraite, charmés par cette vie toujours occupée, et qui, touchés de l'esprit de Dieu, aspirèrent à partager cette existence angélique. Aussi fallut-il bientôt songer à se ménager à Vertou des ressources

ui commençait à s'y faire. Le meilleur  
er des prieurés où fussent délégués  
s'y occupassent de la culture des  
ps que de la prière et des bonnes  
avait fait déjà à Savenay (1).

ement se fit à sept lieues au Sud-Est  
ienne cité de *Durinum*. On allait donc  
nouveaux éléments de l'ère chrétienne  
tite ville, jadis florissante et considé-  
au temps dont nous parlons, à une  
par les malheurs qu'elle avait subis  
d'invasion. Son nom avait été latinisé  
aine, mais son origine, bien antérieure  
montait à une appellation celtique expri-  
eux cours d'eau, ce qui s'accorde avec  
s qui, près de là, vont se jeter dans la  
e de Vertou. Plusieurs voies romaines  
tion et en facilitaient les abords, aussi  
ce jadis considérable. C'est là que  
son prieuré, dont les communications  
deviendraient également utiles aux  
Selon la coutume qui commençait alors  
prouverait encore qu'on suivait bien à  
int Benoît, un couvent de femmes fut  
es moines qui en prirent la direction,  
de *Durinum* devint bientôt plus consi-  
de des âmes et aux sollicitudes de la  
s nouveaux venus : double caractère  
x ennemis du christianisme sa vérité  
inité de sa mission. Une église destinée  
tés s'éleva alors sur l'ancien *forum* et  
aint Georges, que le lieu a conservé

chaque jour la prospérité des saintes  
on et de la vertu : comme toujours elle  
autour de Vertou l'établissement d'ex-



exploitations rurales et de paroisses dont plusieurs sont consacrées à saint Martin. Vertou est le chef-lieu de canton, et un doyenné ecclésiastique de Nantes, lequel compte aujourd'hui six m

Avant de rentrer dans le récit des événements nous avons encore à nous arrêter quelque peu sur d'autres saints qui ne peuvent être oubliés : saint Léomer et saint Cibard. Aussi bien, l'histoire de la nature, a heureusement ses contrastes et son charme pour le lecteur et le charment tour à tour. L'une des horreurs qui repoussent et ses beautés qui inspirent la réflexion. Les violences reviendront bientôt sur ce monde. N'y rentrons pas sans avoir bérégner les existences qui ne nous parlent que du bon gouvernement chrétien et de son incomparable puissance.

Saint Léomer.

Une paroisse du canton de la Trémouille a aujourd'hui de quatre à cinq cents âmes. Sa petite église sans caractère architectural a pour son vocable rappelle le diocèse de Chartres qui a donné le culte de sainte Soline. Cette église, qui fut la cure de l'abbaye de l'Esterp (4) en Limousin, saint Léomer qui vécut dans le cours du dixième siècle dans le pays chartrain, étranger au Poitou, a ses souvenirs, ce saint eut cependant chez nous des disciples. Nous ignorons l'origine, mais qui s'atteste par son culte qui peut remonter jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, et dont l'église est encore en possession.

Saint Léomer ou Lomer, embrassa la vie érémitique dans les forêts du Perche (5). Son courage imposa un jour à des voleurs qui s'imaginaient de trouver des trésors dans sa cellule, un sentiment de respect et de crainte qui le fit tomber à ses pieds. Il fonda bientôt deux monastères et eut de nombreux disciples, et tous deux dédiés à saint Martin de Tours : l'un dans ces mêmes forêts, vers Dreux (6), dans un lieu nommé Dreux, la seconde année de Chilpéric, c'est-à-dire en

vieillesse, au milieu des travaux que lui imposait l'entretien de cette dernière maison. Vers l'an 580, évêque de Chartres, l'ayant appelé près de lui pour quelques affaires, le saint y tomba malade et mourut. Comme l'évêque pleurait auprès de lui, il le consola en lui assurant qu'il le suivrait et qu'il ne craignait pas aux malheurs qui allaient fondre sur lui, ce qui se vérifia. Saint Léomer mourut le 15 mai et reçut la sépulture dans l'église monastique de Saint-Martin-en-Vallée, située sous les murs de la ville qui portait déjà notre saint Lubin. C'est le jour de sa mort que se célèbre sa fête, dans la petite église où ses reliques furent sans doute l'occasion de son culte interrompu jusqu'ici. Un fait intéressant se rapporte aux dernières années de ce culte dans la ville de Saint-Léomer et prouve quelle importance la foi de ces temps attachait aux restes des saints. Les moines de Saint-Léomer, tant avec peine que leur père eût été enseveli au milieu d'eux, s'ingénierent d'envoyer dans le Maine deux de leurs qui y firent profession. Pendant leur temps de séjour, et quand personne ne venait les voir, ils parvinrent à enlever furtivement les reliques. Les reliques furent divisées ensuite, en plusieurs églises, en des lieux où il fallut les soustraire aux incursions des Normands, soit des calvinistes, et dont la plus importante sans doute venue dans le Poitou à une époque récente (8).

Il est un fait qui nous tient de plus près, vit terminer l'histoire de son pèlerinage sur la terre. Cibard est un saint qui fit peu à peu le vulgaire en modifiant celui qu'il portait, et que lui ont conservé toutes les traditions latines. Il était d'une illustre famille du Maine, moins remarquable par la sainteté de ses vertus que par le rang élevé qu'ils tenaient dans cette contrée. Son grand-père du saint, aussi bien que son père, avait été gouverneur ou comte. Né à Périgueux

Saint Cibard. Sa vie est racontée en Périgord et à Angoulême.

en 504, rien ne manqua à son éducation et comprit si bien, qu'après avoir été plusieurs années chancelier de son père (9), il ne se contenta pas du monde, et avait trente-trois ans lorsqu'il fut initié par les pieds de saint Martin, abbé de Sédaciac, à la vie religieuse. Il passa dans cette solitude. Mais ayant voulu s'en aller faire des voyages des perfections à apporter à la vie, il s'arrêta à Angoulême où l'évêque Apt de son intelligence et de sa vertu, le cédant dans son diocèse, il envoya même Front d'Angoulême, vers Sabaudus, alors évêque de Bordeaux pour le prier de ne pas s'opposer à ce qu'il fit. Ce fut pas sans peine que le prélat et l'abbé consentirent, et lui-même ne céda qu'à la solitude complète qu'il désirait ardemment. Il fut promise par son nouvel ordinaire. Celui-ci lui ayant donné l'onction sacerdotale, lui accorda une maison à l'extérieur de la ville et sur les bords encore déserts de la Garonne une grotte où il vécut en reclus, se donnant à ce genre de pénitence par le saint exercice d'une continuelle et d'une contemplation qu'il pratiqua avec pureté. En face de sa retraite, un vaste étang s'étendait au-delà du cours de la rivière où se déroulaient les plus beaux sites. Tel fut le séjour pendant un long espace de trente-neuf ans, il chercha à s'imposer un carême perpétuel qu'il observait avec une année quand revenait celui de l'Eglise, et avec une austérité qu'il fallait une grâce particulière pour succomber à ce que le monde appellerait

Comme toujours la sainteté du solitaire attire un grand nombre de cœurs. Beaucoup voulurent être initiés à sa vie. Vers 570 un monastère dut recevoir ces disciples. Au bas de la colline où la grotte était creusée, se trouvait un lieu accompagné de miracles qui, en attestant la sainteté de Cibard, lui attiraient le respect et l'amour

Fondation du monastère de son nom à Angoulême.

ndantes aumônes nourrissaient les pieux  
le sa solitude. Le surcroît des besoins n'était  
t mains de ces économes fidèles. Il y avait  
des pauvres que multipliaient les grands  
ette époque troublée, et des esclaves arrachés  
eurs à leur pays et à leurs familles pendant  
ncessantes dont l'Aquitaine ne se reposait  
et les autres retrouvaient leur vie et leur  
es générosités du monastère. Cette grande  
dée par l'aménité la plus inaltérable, attirait  
ses grâces aux pécheurs, qu'elles convertis-  
s il arriva à notre saint d'arracher en priant  
criminels à un châtiment dont ses supplica-  
t pu les garantir : ce qui était d'une grande  
ces temps où nous savons combien l'horreur  
s'augmentait des tortures barbares qu'on  
ment d'y ajouter.

n monastère fût habité par ses religieux, et  
lement leur abbé par la surveillance et la  
abitait pourtant sa chère grotte. C'est là que,  
31, il mourut doucement sans avoir éprouvé  
Transporté dans l'église abbatiale, il y fut  
lieu d'un immense concours de fidèles touchés  
malades qui y furent guéris, et de ceux qui,  
ui de la captivité, ne pouvaient oublier qu'il  
lus à leur famille et à leur pays. Quelques  
, l'évêque d'Angoulême Nicasius, ayant fait  
aux un monastère sous son nom, y transporta  
ses reliques, dont le reste demeura dans  
était mort.

e a disparu sous les dévastations des hugue-  
siècle. A la fin du XVIII<sup>e</sup>, on voyait encore sur  
illies quelques cellules habitées par cinq ou  
ns, derniers représentants de ces antiques  
est là qu'Adhémar de Chabanais (a) écrivit,  
*Champagnac.*

vers 1015, sa *Chronique de la monarchie* tout le temps qui s'écoula entre les années

Et d'une paroisse  
sous son vocable à  
Poitiers.

Au XI<sup>e</sup> siècle, une autre portion de l'église fut apportée à Poitiers et recueillie dans une chapelle à cette intention à l'extrémité occidentale. Cette église fut le centre d'une paroisse jusqu'à la Révolution, elle resta profane. Une de ses nefs, restaurée alors par les évêques de Poitiers, fut consacrée le 11 juin 1802 par l'évêque d'Angoulême, et rendue au culte. Les pieuses sœurs garde-malades de la Maison de Dieu y est annexée.

Telles étaient les vies irréprochables, la pureté et d'innocence que le christianisme apportait, les passions indomptées des conquérants entraînés de l'orgueil et à ce mélange de foi divine et des plus honteux égarement condamnés. C'est par ces influences salutaires qu'il marchait vers la véritable civilisation, les obstacles de la barbarie et les flots de sang. Là se maintenait le feu sacré qui tendait à l'expansion, à seconder pour un progrès latent, mais pure, et le monde qui souffrait était le même qui devait sortir pur de ces premiers jours.

Mais avant cette période glorieuse s'inaugurera, nous aurons encore à subir les guerres intestines et les perversités du

Le Poitou souffre de  
nouvelles exactions de  
Chilpéric.

Le jeune Childebert était toujours roi, il ne possédait pas Poitiers, que Chilpéric qu'il refusa de rendre à son neveu en 561, que la régence d'Austrasie avait tentée de le faire tuer en apparence de ce pupille avec l

(a) V. D. Baunier, *Bénéfices royaux*, I, 154. — Dupuy, *Estat de l'Eglise du Périgord*, I.

s d'accord que celui-ci résistait plus à son  
lonnait pas moins tout ce qu'il pouvait  
et ne manqua pas d'agir en maître dans  
Childebert. Comme il s'était assujéti les  
lles de l'Aquitaine, il profita de la paix  
ec le roi de Bourgogne pour visiter ses  
mit partout des gouverneurs de son choix, et  
s, selon ses instincts les plus remarquables, de  
revenus publics et de les faire verser dans  
Et comme ces spoliations devaient trouver  
nécessaire dans la levée de nouveaux impôts  
omme le Limousin, le Périgord et autres  
; méridionales, se sentit de nouveau accablé  
exations déplorables était cependant le seul  
pas ajouter beaucoup aux dévastations déjà  
que les gens de guerre apportaient toujours  
aux pays qu'ils traversaient.

se passèrent ainsi dans une amitié avec  
rien ne troubla, mais aussi en continuelle  
avec Gontran, qui pourtant ne prenait jamais  
e malgré lui et recherchait la paix aussitôt  
ait possible. Un événement heureux pour  
faire, en 583, une diversion à ses habitudes  
un fils lui naquit de Frédégonde, qu'il fit  
grande pompe à Paris le jour de Pâques, et  
doric ou Thierry. Ce fut une courte occasion  
es peuples, qui furent délivrés d'une portion de  
et pour quelques serfs des maisons royales  
hit au nombre de trois couples par chaque

it guerrier de ces populations remuantes  
illage qui n'accompagnait pas seulement les  
prises de villes et l'occupation des campagnes  
t le passage même des troupes qui, revenant

ys après la guerre, se pourvoyaient de tout, et à de leurs besoins, sur les terres qu'elles traversaient. Cela enchaînait les unes aux autres, des calamités étaient d'un grand profit pour les rois, causaient aux peuples de fréquents malheurs, souvent des années où ils ne se relevaient que longtemps après. Ainsi les rois du Poitou furent encore appelés en 583 par un nouveau brouillé avec Gontran, à supporter les dégâts qu'on eut à déplorer aussi bien dans le Poitou que dans la Bourgogne.

La campagne était à peine terminée, que l'ambitieux Gontran dirigea contre le Berry une autre armée composée de troupes levées en Poitou, en Anjou et dans le pays nantais ; elle fut conduite à Bérulfe, comte de Poitiers depuis 578. D'autres généraux se portèrent simultanément vers les villes de Bourges, qu'ils avaient ordre d'assiéger et de forcer à la fidélité. Les Berruyers ne se firent pas attendre, et allèrent au-devant de l'armée réunie à Paris et se dirigèrent vers Bourges pour l'enlever, ils la joignirent avec mille hommes près de Mehun-sur-Yèvre (12) : une sanglante bataille s'y donna où périrent sept mille hommes des deux armées. L'avantage resta pourtant aux Parisiens, qui s'avancèrent sur Bourges, la prirent, et ne firent rien, ni dans la ville, ni dans les campagnes voisines. Les églises, leurs richesses sacrées, les vignes, les jardins, jusqu'aux arbres des demeures, les prairies et des champs, tout fut dévoré par les Français et dévasté par la hache. Mais ces cruels Français devaient être suivis d'un remarquable revers. Gontran revint avec des forces qu'il opposa aux ravages de ses troupes. Un soir, il engagea une action vigoureuse près de Melun, et y tailla en pièces les forces de Gontran. Dès le lendemain, selon sa coutume, celui-ci demanda la paix, dont les conditions furent laissées à l'arbitrage des Evêques, et, en attendant le traité, les Français furent punis par les troupes mêmes qui auraient dû

les protéger, eurent à verser de nouvelles larmes sur malheurs qu'ils ne s'étaient point attirés (a).

Au milieu de ces scènes tumultueuses, il y eut un intervalle de paix amené par de grandes fiançailles et une royale alliance avec la famille wisigothe qui régnait en Espagne. Là aussi nous pouvons ajouter quelques traits de plus à ce caractère de perfidie et d'avarice dont l'histoire flétrira à jamais Chilpéric.

Le jeune fils que nous avons vu naître à ce roi eut le sort de ses frères, et, à peine âgé de quelques mois, mourut d'une dyssenterie. A cette occasion, la jalousie s'attaque toujours au mérite, osa accuser de magie cet enfant, un général que Frédégonde fit mourir dans les tourments indicibles. Deux autres fils naquirent d'elle les deux années suivantes ; mais ils moururent en bas âge et leurs parents en parurent inconsolables. Le roi trouva d'autant plus attaché à Rigunthe, l'ainée de ses filles, qu'il avait fiancée à Recarède, fils du roi d'Espagne wisigilde. Cet attachement le porta à une perfidie qui fut au même temps une impiété.

D'Audowère, la première femme qu'il avait répudiée, était née une fille nommée Basine. Audowère s'était retiré dans un monastère du Maine. Elle y mourut quelque temps après par les sanginaires menées de Frédégonde, qui avait séduit le cœur de Chilpéric et s'appropriait à étrangler Galsuinde. La jeune Basine était restée à la cour. L'indigne marâtre, qui la détestait, la força de se faire religieuse à Sainte-Croix de Poitiers. Les exemples et les consolations de sainte Radégonde la soutinrent quelque temps contre les dégoûts d'une vocation forcée. Elle comprit même que le bonheur pouvait se trouver là où elle bien plus sûrement que dans une cour où sa jeunesse n'avait laissé que de si tristes souvenirs. Mais son père, qui ne supportait pas la pensée de perdre sa fille :

(a) Greg. Turon., lib. VI, c. xxxi.



la remplacer pour Récarède par celle qu'il  
 ins, et il proposa à Basine de devenir reine  
 . Celle-ci refusa ; c'était son devoir ; mais le père  
 qu'à l'importunité, et il fallut que Radégonde  
 une opposition énergique à ce projet en repré-  
 roi que l'épouse de Jésus-Christ n'était pas venue  
 li avec les engagements les plus sacrés pour  
 à lui et lui préférer les rois de la terre. C'était  
 ière occasion de faire valoir la décision des  
 u deuxième concile de Tours, et Chilpéric les  
 ssez pour abandonner son dessein sacrilège (a).  
 ndant ces menées le temps s'était écoulé et en  
 n s'impatientait non sans menaces. Des ambas-  
 isigoths vinrent de Tolède en Neustrie sommer  
 nir sa promesse ; il n'y eut plus de raison pour  
 'un refus plus longtemps prolongé devenait une  
 guerre. Il fallut donc songer au départ de la jeune  
 é de parents tels que les siens, rien ne valait en  
 le luxe et l'ostentation qu'ils mettaient à tout. On  
 c à la fiancée de grands trésors. Avant le mariage  
 qui devait se faire en Espagne, on en célébra la  
 définitive à la cour de Paris. La dot consista en  
 'or considérables données par le roi ; la reine y  
 si grande quantité d'or et de bijoux que son  
 éme en fut étonné et se crut un moment dépouillé  
 ses richesses. Selon l'usage, les grands de la  
 i royaume ne manquèrent pas d'augmenter ces  
 ces de dons considérables en or, en argent, en  
 , en tributs de toutes sortes et en chevaux de  
 eut juger de ces incalculables prodigalités quand  
 is Grégoire de Tours que cinquante chariots  
 rgés de monnaies d'or, de précieuses parures,  
 s et d'étoffes incomparables par la matière et la  
 travail. En un temps de guerres incessantes, et

pour traverser sur une longue étendue un territoire combats pouvaient se renouveler chaque jour, à donner à un tel convoi une garantie respectable, contre les embuscades prévues des rois d'Austrasi Bourgogne. A cet effet, une idée digne de lui vint à de Chilpéric. Pendant qu'on célébrait à Paris les pr solennités nuptiales, il s'occupa de former ce cor prétendit le composer de tous les hommes de famill ou serviles qui peuplaient ses nombreux domair grand nombre ils furent pris sans avertissements pré et ce fut une désolation dans tous les rangs de la. Ceux qui gémissaient et refusaient de quitter leurs furent emprisonnés jusqu'au moment du départ. Qu uns, que leur haute position n'exemptait pas de cette rigueur, firent leur testament, supposant qu'ils ne draient pas d'une expédition commencée sous de auspices.

Par ce moyen, ce fut une armée de quatre mille l que Chilpéric groupa autour du char de Rigunt ducs, des comtes et autres leudes s'y étaient joir former une cour à la jeune princesse : entre au tenant le premier rang, le duc Boson qui avait ambassadeur en Espagne, et son épouse Donr Ansoald, chargé naguère d'une légation semblable d'origine et l'un des fidèles confidents du roi ; enfin qui avait été comte de Saintes, et qui alors était le dome de la princesse (13). De ces grands seigneurs devaient ne l'accompagner que jusqu'à Poitiers, le la suivre jusqu'à destination, et rester auprès d'elle

Le roi d'Aquitaine Childebert, dont on avait re rencontre, ne perdit pas tout à ces formidables tions. Peut-être, toujours animé du juste ressentir usurpations de son oncle, avait-il préparé une reva gagnant des officiers mêlés à cette escorte : toujou que le premier jour du voyage, la nuit étant v quelques lieus de Paris, et les tentes ayant été c

ur une halte, cinquante hommes de l'armée prenant avec x les cent meilleurs chevaux avec leurs freins d'or et ux grandes chaînes qui servaient à les parquer, s'enfui- nt en Austrasie avec ce butin. Le même fait se renouvela isieurs fois pendant le trajet. Quant au cérémonial posé aux villes que traversait l'illustre voyageuse, il était glé d'avance à leurs frais : aucune dépense ne retomba à charge du roi. Conformément aux habitudes d'économie de violence suivies par le couple royal, tout se solda sur ite la route par des levées faites sur les riches et les uvres. Poitiers et tout son territoire, aussi bien que les ovinces ultérieures que traversa cet incommode cortège, en furent pas quittes pour ces taxes extraordinaires. Historien du temps déclare impossible de raconter les cès de tout genre qui se commirent par ces troupes disciplinées, marchant sans ordre, se répandant partout ur piller, et faisant souci bien moins de la princesse à rder que de ce qu'ils pouvaient prendre. Rien n'était specté par ces hordes de déprédateurs. Ils dépouillaient squ'aux modestes mansions hospitalières destinées aux uvres, dévastaient les vignes jusqu'à enlever les ceps ec les raisins, ravissaient les troupeaux, ne laissaient sur ir passage rien de ce qu'ils pouvaient s'approprier. Ce au tombait d'autant plus mal sur ces contrées malheu- ses, que plusieurs mauvaises années venaient de se ccéder dans la Gaule. Des tempêtes violentes y avaient iné les édifices des villes et des campagnes; de nombreuses ondations ayant été suivies de sécheresses, les terres y ient devenues stériles, et tant d'infortunes publiques naient mettre le comble à ces terribles calamités<sup>(a)</sup>.

Le bas Poitou surtout paraît avoir souffert d'une peste i semblait venir de la Bretagne, s'attacher aux bords de Loire, et à qui ce grand fleuve ne fut pas un obstacle qui éservât notre pays. C'étaient surtout ses débordements

a) Greg. Taron., lib. VI. c. XLV.

qui remplirent le sol de la Vendée septentrionale des pagus de Mauges et de Loudun, de mias empoisonnaient la population. En de telles re nous savons par les exemples de tous les temps se comportent les prêtres, les évêques et les relig ne s'épargna donc pas devant le fléau, et si les an effacé les traces de ces catastrophes et de l'a qu'elles surent inspirer, à Vertou surtout les r leur saint abbé Martin ne restèrent étrangers à affreux ni par les victimes faites dans leurs rang les soins charitables qu'ils prirent de toutes cel virent frapper autour d'eux. La plus illustre de ces et la plus regrettable sans contredit fut Félix lui-saint évêque de Nantes, l'ami de Martin, qui ne sut ni ses forces ni sa parole pour soulager par son ment et encourager au sacrifice ses peuples désol frayeurs de la maladie et les horreurs d'une mor subite et toujours cruelle. Ce funeste fléau se plus de deux ans et finit par épuiser les forces de évêque déjà septuagénaire. Après un long épil trente-trois ans, il succomba à ses fatigues, fra par la contagion. C'était en 582 (14).

Saint Félix avait pour ami intime saint Fort devait occuper lui-même un jour le Siège de P qui lui envoya souvent de gracieuses poésies où sait à louer soit son habileté littéraire et son c soit sa piété qui procurait par de ferventes prière de sa ville de Nantes attaquée en 572 par les E Rennes. Une autre fois c'était l'éloge de la n église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, élevée par prélat, et dont le poète décrit la dédicace solennell c'est la noblesse de sa naissance que relèvent sollicitude pastorale et ses vertus admirées de t c'est son zèle à faire célébrer dans sa cathéd toute la pompe du culte catholique, la grande fête c quand il venait encore de délivrer son peuple de

pélagienne. Nous devons ainsi à notre détails que l'histoire eût ignorés sans lui.

Quand saint Félix mourut, Martin toucha sa sixième année (a). Il y en avait plus de vingt ans à l'édification de tous, la charge de son long espace, il avait soutenu sans interruption les travaux qui s'étaient accumulés. Rien n'était changé à son régime d'auant. Son caractère de fermeté avait toujours été soit pour la suivre lui-même, soit pour que la faiblesse humaine accepte trop facilement de meilleures vocations. Chaque matin, après dans les veilles et la contemplation, le retour au chœur où l'office allait se chanter, l'assistance de quiconque avait besoin de conseil, dans sa course paisible et féconde vers dans l'océan éternel, ce fleuve aux ondes purifiait tout sur son passage en y versant la fécondité. Ainsi s'expliquent les succès dans les âmes, et comment se produisirent des miracles et les conversions désespérées souvent par la seule présence de notre saint tout sous ses pas bénis. Nous verrons comment Dieu récompensa cet apôtre dans ces contrées.

Au milieu de ces commotions violentes, toujours surgir quelques-uns de ces calices qui profitaient des calamités publiques pour commettre des plus condamnables excès. Leur audace s'augmentait toujours de l'impunité qui semblait les couvrir, et au tard, l'indignation publique, et quelquefois d'émules moins heureux, finissaient par les perdre.

(a) V. Ven. Fortunati *opp.*, *Miscellan.*, lib. III, passim.

(b) V. *Vie de saint Félix*, par M. de Kersabiec, p. 2.

Il arriva à un certain Védaste, surnommé *le Védaste*, race franque, que sa vie dissolue et ses crimes ont rendu depuis trop longtemps célèbre. Védaste, perdu de mœurs, ruiné par ses débauches, profitant des désordres que tant de guerres perpétuaient sous ses yeux, il savait, à l'exemple de Leudaste, exploiter les crises publiques pour reprendre sur ses compatriotes ce qu'il avait dissipé de ses revenus. Les rapines, les assassinats devenaient ses exploits de tous les jours à la tête de ses sicaires, qu'il avait gagnés pour exécuter ses plans dans les campagnes voisines de Poitiers, et jusque dans la ville. Il s'était lié pour ces méfaits avec un certain Childéric, Saxon d'origine, et dont les crimes en fait d'homicides et de vols n'étaient comparables qu'aux siens. Celui-ci avait fait ses preuves dans les différents partis qui se disputaient depuis trop longtemps le territoire des trois royaumes de la France. On juge quel accord devait exister pour le mal entre deux hommes de cette trempe. Védaste ne le cédait en rien au Saxon pour la perversité. Il vivait dans le crime avec la jeune femme d'un citoyen de Tours nommé Ambroise, et l'engagea à se défaire de son mari. Donc les deux époux étant allés à Chinon où ils avaient un logis, Védaste les y suivit. Une des nuits suivantes, quand Ambroise occupait le même lit que son frère Lupus, tous deux plongés dans un sommeil profond, résultat d'une orgie de la veille, Védaste se munit d'une torche, pénètre dans la chambre, et d'un seul coup de sa hache il fend en deux la tête d'Ambroise, et se sauve. Lupus réveillé subitement et baigné dans le sang de la victime, s'écrie au secours, disant qu'on assassine son frère. Alors revenant près du lit, le meurrier frappe encore et le laisse pour mort. Le malheureux, qui avait détourné son frère de la cléricature de peur que sa fortune ne fût donnée à l'Eglise, et qui lui avait trouvé cette indigne femme, survécut à ses blessures et put dénoncer le célébrat. Mais dans ces temps de confusion sociale, la force seule et la ruse se faisaient un droit. La veuve et l'assassin

disparaître sans que personne songeât à les pour-

à la suite de ces horribles scènes que Védaste, et sa détestable concubine et publiant qu'elle était ne, vint avec elle s'établir dans le Poitou. Il y Childéric le Saxon, avec lequel il ne manqua pas commencer d'anciennes habitudes de violences et de es. Mais Dieu permet toujours que la source du it aussi tôt ou tard celle d'un châtiment exemplaire. ait pour quelle noble cause ils se disputèrent un i en vint aux injures, puis aux voies de fait. Dans t, un valet de Childéric porta à Védaste un coup qui le frappa à mort : au même instant il fut percé s et expira sur le lieu. Ainsi, dit notre vieil histo- justice divine lui fit expier en un instant le sang qu'il avait répandu, les déprédations et les adul- il avait commis, et qu'il faut renoncer à redire tant it nombreux. Quant au Saxon, il en fut quitte pour ie amende aux enfants de sa victime (a). C'est une lités légales du temps où les crimes se rachetaient d nombre par des amendes et des dommages- calculés sur l'énormité du méfait ou le rang des es lésées.

ces exemples ne suffisaient pas à l'humanité. Les que Dieu n'a placés à la tête des autres hommes e veiller à leur bonheur, et qui voyant tomber de astres sur leurs peuples y ajoutent encore les s d'une administration égoïste, et font de leurs utant de déplorables victimes, n'attendent pas au-delà de la vie présente pour expier leurs crimes t des peuples qu'ils ont perdus. Après avoir mérité is odieux d'Hérode et de Néron, ils finissent toujours dans le sang : c'est le leur qui se mêle out celui qu'ils ont mêlé de tant de larmes.

Turon., lib. VI, c. xiii; — VII, c. iii; — VIII, c. xv; — X, c. xxii

Il faut devait atteindre Chilpéric. Il s'acheminait vers l'Espagne, s'étant rendu de Paris à sa vie, le plaisir de la chasse (45). Un jour, cet exercice jusqu'au milieu du palais, et comme il s'appuyait sur l'épaule d'un de ses officiers qui s'était approché par derrière l'aisselle : un second coup lui fut porté. Il expira aussitôt, rendant la bouche et par ses blessures barbares et d'assassinats comme la vie avait été un tissu de crimes. Grégoire de Tours qui le connaît le voir de près, et dont le caractère ne soupçonner aucune partialité, a dit tant plus vrai qu'il est moins probable qu'il lui donne, on devine un tableau des monstruosité qui ourdirent ce crime, et terminée sans repentir. Dieu, sans doute, se trouva la mesure était comblée des crimes que le monstre en avait reçus. L'année de 584, que se termina ce règne trop long pour le malheur d'un peuple, la Justice Eternelle dut lui demander compte (a).

Ille qui n'était partie pour l'Espagne, fut arrêtée à Toulouse sous prétexte de quipages qu'une longue marche en réalité dans le but de retarder son arrivée à Tolède où elle craignait de ne pas trouver. Elle pensait aux efforts inutiles que les habitants de ce pays avaient faits pour c



l'apostasie de deux de ses parentes qui mariées. Lorsque, pendant cette halte assise, elle apprit l'assassinat du roi, elle revint à Paris, mais fut manquée. Mais revenons à Chilpéric.

Frédégonde accusée  
de la mort de son mari.

Son assassin s'était esquivé et ne fut jamais. Une circonstance toute seule peut faire supposer la protection qui le couvrit contre toutes les poursuites imposées par la terreur d'une absolue discrétion plus ou moins gagnée. Mais la rumeur publique indiqua pas moins les instigatrices du crime sans autant de preuves solides que de prévention de Brunehaut qui n'avait pas oublié l'assassin. Elle s'adressa à Frédégonde que l'histoire d'avoir prévenu par un forfait de plus le châti- lui attirer la découverte de ses inconduites que l'épouse infidèle se croyant un jour de son mari, qui était rentré dans la chambre qu'elle s'en aperçût, fut frappée familièrement à l'épaule d'un léger coup de baguette qui lui fit l'expression de complaisance : « Doucement, ce Landry était un des principaux officiers de propos dévoilait assez les familiarités d'un mépris aussitôt découverte, et le départ sur la chasse durent persuader à la reine qu'elle ne tarderait pas à éclater. Elle la prévint d'anxiétés au seul homme qui pouvait l'en convaincre. Les historiens ont prétendu que cet épisode n'est cent ans plus tard par Frédégaire et ne doit pas la charge de Frédégonde (a). Mais Frédégaire n'a pas au VII<sup>e</sup> siècle des renseignements qui ne sont pas au VI<sup>e</sup>, et ce qu'on sait de l'accusée forme un faisceau de charges dont l'histoire n'a rien. Quoi qu'il en soit, l'affreuse reine accusa les seigneurs de la cour qui, punis de mort, ne

(a) V. une note de D. Ruinart sur le c. xc de l'*Épître* de Tours. Migne, col. 194.

envoyer l'accusation. C'est un de ce fréquemment dans l'histoire des couraissent trop souvent dans l'obscurité crimes sans disculper ceux qui furent. Mais ici on aura toujours contrer et la familiarité dont elle comblément, eut à la cour de Neustrie toutes les dignités.

enfant de quatre mois, Clotaire II isentement des seigneurs francs, quait est d'une grande importance pour el respect on avait déjà pour le princip, en se rattachant aux premiers jourpeine consolidée, il perpétuait pour e la France une coutume désormais vait avoir d'interruption qu'à de rares, et dont le maintien, comme le assurer la longue existence politique rtés du pays. C'est quand le mépritions a été semé dans les foules qu emplacé leurs maîtres, et que de ssables ont miné la force morale de

nd nombre des leudes neustriens qui péric, désapprouvaient sa politique s agressions, revinrent aussitôt vers attacha comme autant d'amis pour secouer le joug de tutelle. Ce à Meaux, où se tenait alors le jeune résors que Chilpéric avait accumulé que quinze ans. Sa mère Brunehaut ner l'avait imbu de bonne heure d ernait l'Austrasie avec autant d'auton avait dans le royaume de Soissons lre l'importance de l'union contracté rer qu'un jour ce prince lui laisserai

son riche héritage. Mais elle avait compté de la veuve de Chilpéric, laquelle aussitôt Chelles, était venue se confier à la bienveillance, évêque de Paris, qui lui avait donné des dépendances de sa cathédrale. Ce refuge n'était pas à elle seule, mais aussi à un certain nombre de trésors qu'elle tenait depuis longtemps dans cette capitale. Toutefois, elle ne manquait de soucis. Elle songeait à conserver à son fils le royaume de Chilpéric, du moins une partie. Pour arriver, elle ne crut rien de mieux que d'y aller de Bourgogne. Elle chercha donc à négocier quand déjà il s'approchait de Paris pour la ville. Mais pendant qu'il y entrait par une porte ouverte par les Parisiens, Childebert, une autre pour s'y établir. Mais il dut à Frédégonde, adroitement travaillé les habitants, d'être forcé sur laquelle il n'avait pas compté. Il ne fut que de Gontran qu'il reçut bien les envoyés. Ils rappeler dans quels termes ils avaient vécu pendant plusieurs années. Ainsi les intrigues de la cour d'Austrasie par le conseil de régence du roi de Bourgogne, la prise de possession de Chilpéric d'abord, puis par Sigebert lui-même, le serment prêté par les trois frères à Charibert, la division de cette ville entre eux, furent des choses d'une égale valeur, au moins assez susceptibles de se comprendre aux envoyés qu'ils ne gagneraient rien. Nous avons fait remarquer en son lieu que Childebert n'avait pas manqué à ses engagements. Mais à Paris quand ses propres droits étaient en jeu, Paris lui-même convoité par Chilpéric qu'il ne sans plus de scrupules que de tant d'autres, Childebert dut donc renoncer à rester en grâce. Il eut même la douleur de le voir protégé par le politique Gontran ne séparait pas assez

et pendant que celle-ci profitait de cette faveur d'État, pour affermir ses propres affaires, le vieux roi (qui avait 67 ans) dont le caractère était empreint de douceur et de justice, s'efforçait de fermer les plaies causées par les guerres et les violences criminelles du règne précédent. Les églises recouvrèrent, aussi bien que les particuliers, les biens dont ils les avaient spoliés, et les pauvres furent traités avec une générosité qu'ils n'avaient pas connue depuis longtemps.

Au milieu de tant de sages et justes précautions, il ne devait en prendre une autre dans la crainte d'une opération qui l'attachement des peuples à la mémoire de Sigebert et leur fidélité à son fils pouvaient faire supposer possible. Il s'assura des villes qui, en Neustrie, avaient appartenu à Chilpéric, et même de celles que le roi d'Austrasie avait laissées à la succession du roi Charibert : il pouvait craindre que ces places n'eussent pu se défendre contre des attaques à cause de leur enclavement, hors de l'Austrasie, dans deux autres royaumes.

Cependant les comtes envoyés dans ces provinces pour réaliser ce plan furent malvenus quand on les annonça aux Tourangeaux et aux Poitevins. Ceux-ci, en effet, avaient été habitués au gouvernement paternel de Sigebert ; ils désiraient rester sous la domination de son fils, et s'y fussent remis sans regret de ne le pouvoir encore. Mais à la nouvelle des mesures prises par Gontran, ils commencèrent des démonstrations de résistance. Il n'en fallut pas plus pour leur attirer des rigueurs. Des milices furent levées en Berry avec ordre de franchir les frontières des deux pays et de porter le ravage dans la Touraine. En plusieurs endroits, l'armée commença à mettre le feu. Des églises mêmes furent brûlées. La crainte de plus grands dommages les contenait, les populations déjà envahies. On envoya vers Childebert lui témoigner des regrets, mais il ne garda pas moins les espérances d'un temps meilleur qui pourrait échapper à la loi du plus fort. De leur côté,

s n'agissaient pas moins dans les intérêts de  
 art qui étaient les leurs. Gararic, un des généraux  
 'Austrasie, aussitôt après la mort de Chilpéric était  
 saisir de Limoges, puis revenu à Poitiers, on l'y  
 rdialement accueilli. Voyant la disposition de la  
 la résistance, et apprenant que Tours songeait  
 nt à se soumettre, il y avait envoyé un de ses  
 pour l'encourager dans la même opposition. Mais  
 elui-ci arriva, tout était consommé : et il trouva la  
 c mains des Bourguignons. Il lui fallut donc reporter  
 rs cette triste nouvelle. Il était chargé d'une lettre  
 ar saint Grégoire à l'évêque Marovée et aux habitants  
 ir expliquer pourquoi les Tourangeaux avaient cédé ;  
 geait ses voisins à s'éviter les mêmes malheurs ;  
 urs, ajoutait-il, le roi Gontran est regardé comme le  
 le tuteur de ses deux neveux, par là il est comme  
 e des deux royaumes, presque autant que Clotaire  
 té après la mort de tous ses frères. »

sages conseils ne prévalurent pas contre l'avis de  
 qui croyait encore possible une défense énergique.  
 donc les avoir fortifiés dans leur préférence pour  
 ert, il donna le commandement de la ville à Evron,  
 llan de ce prince, et partit pour chercher et ramener  
 ours. Mais Villacaire, comte d'Orléans, qui s'était  
 maître de Tours et y résidait, ne donna pas à  
 le temps de réaliser son projet. Il fit avancer vers  
 ; son armée composée de troupes du Berry et de la  
 ie, et tout d'abord se hâta de mettre le feu aux  
 'gs. Ce que voyant les habitants, ils députèrent des  
 nsidérables d'entre eux pour demander un armistice  
 ur d'une nouvelle conférence avec Gontran ; mais le  
 n'y voulut rien entendre. Il avait ordre d'exiger une  
 on pure et simple, à quelque prix qu'il dût l'obtenir.  
 être réduit à l'extrémité. Il fallut se soumettre et  
 cette nouvelle défaite par un serment de fidélité. Ce  
 t ne devait pas être d'une valeur durable.

Au milieu de ces troubles et dans une paix que rie pouvait atteindre, un événement heureux pour le diocèse de Poitiers, se passait au monastère de Sainte-Croix mois de mai de cette année 584 (16). Une jeune religieuse Disciole, y avait été élevée et s'y était distinguée par humilité, sa modestie et son fidèle attachement à la règle. Nièce de saint Sauve qui occupa le siège métropolitain d'Albi de 580 à 586 (a), elle avait trouvé dans ses exhortations de pieux encouragements aux plus grandes vertus. Elle s'écoula donc dans l'exercice d'une continuelle ferveur sentant près de succomber à une maladie pendant laquelle ses sœurs qui l'aimaient beaucoup s'étaient empressées de la soigner, elle leur dit vers trois heures de l'après-midi qui était celle où l'office de None se devait chanter en chœur : « Voici que je me sens plus légère, je ne souffre plus ; vos soins ne me sont donc pas indispensables. Vaut mieux que vous me laissiez seule quelques instants pour que je puisse dormir. » Les sœurs quittèrent donc la cellule les unes après les autres et revinrent bientôt à se tenant debout près du lit et attendant qu'elle parlât. Pour Disciole, elle semblait, en élevant les mains demander la bénédiction d'un évêque. « Bénissez-moi, dit-elle, saint ministre du Très-Haut, car voici la troisième fois que vous vous fatiguez pour moi aujourd'hui. Et pour soutenir de telles fatigues pour une pauvre femme de mon âge — On lui demanda à qui elle parlait ainsi : elle garda le silence. Peu d'instants après elle eut un grand éclat de rire accompagné d'un sourire et elle rendit l'esprit. Lors, selon la coutume, on lava son corps pour l'ensevelir, et on trouva d'un éclat merveilleux, qui surpassait de beaucoup le plus beau linge qu'on voulut y employer.

Nous verrons avec quel soin la Communauté conserva les restes de la jeune sainte qu'on ne voulut pas sé-

(a) Longueval fait mourir saint Sauve en 555. Salvi, en 584. Le *Christianus* donne 586, et mérite mieux d'être suivi.

autre sainte qui l'avait aimée tendrement et dont tarderons pas à raconter la fin prédestinée.

velles sources de perturbations n'en menaçaient pas

Poitou, quand à peine ces événements venaient

. A la cour de Childebert dont la jeunesse était

soumise à une régence, une conspiration s'était

entre ses propres ministres et plusieurs leudes du

de Neustrie, pour renverser le roi d'Austrasie et

ur son trône un prince dont ils dirigeraient le

ment au profit de leur commune ambition. Le chef

révolte était ce Gontran-Boson qui avait autrefois

les périls de Mérouée, fils de Chilpéric, lequel,

par Brunehaut, était mort assassiné en 577, près

ouanne. Boson et ses adeptes avaient imaginé de

vir à leurs desseins un certain Gondebaud, fils

de Chilpéric, ignoré jusqu'alors, et qui, soutenu

revendiquerait la couronne d'Austrasie. Mummolus

avons vu si fidèle à Sigebert, les trahissait aussi

personne de son fils, et se montrait à la tête des

de Bourgogne. Il prit le commandement des troupes

lonna Gontran, et après avoir rejoint Gondebaud

gne où il s'était caché jusqu'au moment d'agir, il

ec lui dans le Limousin et le fit proclamer à

7) roi d'Aquitaine, en lui soumettant les principales

rcées d'abandonner le parti de Childebert. Après

ès, il convoita Poitiers et marchait déjà pour s'en

quand il apprit en chemin que Gontran se l'était

il retourna donc vers les autres villes qui avaient

u à Chilpéric, et toutes lui ouvrirent leurs portes.

n sait quels traitements éprouvaient toujours les

uses cités obligées de recevoir ces contingents

nés qui y entraient à titre de vainqueurs ou même

on comprend combien la ville de Poitiers dut se

l'avoir échappé à cette nouvelle visite.

rtant, toujours attachée au parti de Childebert

gardait comme son roi légitime, elle donnait sou-

art de Gontran, à des méfiances qui, énérent en lourdes sévérités. En a couronne de Neustrie et celle de l'A s de Chilpéric, dont il savait pourtant héritier légitime, il fit demander à la nent qu'elle refusa<sup>(a)</sup>. L'évêque Mar alors le chef de la cité, sans dout omte qui n'avait pas encore remp il en soit, le prélat, décidé à ne pas ebert, se prononça en termes énergic habitants dans son opposition<sup>(b)</sup>. Aus vers la place de nombreuses bande léanais. Toutefois, par une de ces mes e auxquelles Gontran ne manquait jar demander à la ville si elle était déci lui fermer ses portes. Un nouveau goureuse attaque, en même temps que nées dévastaient les campagnes env fut obligée d'ouvrir ses portes. Avec caractère, Marovée n'eût pas facile vengeance exemplaire, et les habi s à la dernière extrémité. Déjà mêm e précipitaient vers la demeure de l'év avoir manqué à la foi jurée. Mais Po Radégonde une protection puissante er en des circonstances aussi critic s, elle ne l'était pas moins de Go vait dû, en considération de son ill der à ses généraux Sichar et Willa nodération. Il n'en fallut pas moins p t Marovée dut se charger. Taxé à able', il ne put la trouver qu'en fa propres ateliers un de ces riches vase

. VII, c. xxiv. — Bouchet a confondu les dates, c

i nuncios. Greg., Toron, *ib. sup.*



ient au Saint Sacrifice, quand on y distribuait le Pain  
 Vin du Seigneur à un grand nombre de commu-  
 s (48). La promptitude de cette opération dit assez qu'il  
 uit alors à Poitiers une fabrication des monnaies, et  
 e fonctionnait à l'évêché..

e autre victime qui n'avait pas les mêmes moyens en  
 veur, fut moins heureuse dans ce tumulte sanglant :  
 t Marileife, autrefois premier médecin de Chilpéric,  
 eudaste, aux jours de sa faveur, avait fait cruellement  
 aiter pour plaire à Frédégonde. Saisi par ordre de ce  
 tre en sortant de chez le roi qui se trouvait à Tours,  
 it été blessé, volé de tout ce qu'il avait sur lui d'or et  
 ent, et réduit à un état complet de nudité, il n'avait  
 pé à la mort qu'en se réfugiant dans une église. Saint  
 oire ému de pitié, l'en avait retiré secrètement et lui avait  
 de sauf-conduit jusqu'à Poitiers. C'était là qu'il avait  
 depuis lors, se croyant en sûreté, et jouissant d'une  
 e considérable, fruit de ses charges passées. Mais il  
 tait pas ignoré de ses ennemis qui entourèrent sa  
 m, y pillèrent tout, meubles, valeurs monnayées,  
 ux et tout ce qui avait quelque prix. Lui-même fut  
 esclave avec tant d'autres, et remplacé parmi les colons  
 Église pour y reprendre la première position dont il  
 sorti : toute sa famille, avant lui, ayant eu le soin des  
 ns, des cuisines et des boulangeries seigneuriales.

croyons qu'on peut entendre par ces mots qu'il  
 tint dès lors aux dépendances de l'évêché, et que si  
 nnemis voulurent ainsi l'humilier en le plaçant dans  
 ii se rattachait à une véritable domesticité, l'Eglise

le retour de l'ordre l'en aura su retirer pour une  
 tion meilleure. Ces catastrophes et ces grands revers  
 rtune, n'en prouvent pas moins en quel état de boule-  
 ment continuél vivait cette société où la force seule  
 t à bout de tout faire par la terreur. Qu'eût-ce donc  
 cette Eglise n'eût pas veillé sur ce monde si violem-  
 agité, et posé ses dogmes et ses lois comme une

barrière aux crimes de tous et aux oppressions criminelles des grands ?

Cependant le roi de Bourgogne qui avait compris de ces menées déloyales, entendait bien aussi d'ailleurs par sa franchise naturelle et son habitude, ne pas se séparer entièrement de son neveu, par ses affidés des moindres détails de la conjuration de Gondebaud, il fit saisir et mettre à la question des confesseurs de ce dernier ; ceux-ci avouèrent les ramifications de l'affaire, et Gontran les révéla à son fils en lui renouvelant des assurances d'affection. À ce moment il lui conseilla de se méfier de Brunehaut, qu'elle fût sa mère, parce que, ennuyée de n'avoir aucune part aux affaires, dont ses ministres l'avaient écartée, elle s'entendait avec Gondebaud, et ne craindrait pas de rendre son fils lui-même victime de honteuses trahisons. Après cet avis, et pour lui en assurer la sincérité, Gontran présenta à ses troupes, solennellement assemblée, son fils, le leur fit reconnaître comme l'héritier, et les prémunit, en leur dévoilant les desseins des conspirateurs, contre les entraîner. Il ne manquait pas de leur susciter encore.

À la suite de ces événements, ce qu'il y eut de plus heureux pour Childebert et pour Gontran lui-même, fut que Gondebaud, trahi par ceux-mêmes qui l'avaient entraîné à la révolte, fut tué sous les murs de Combraille, Gascogne, dont on faisait le siège, et d'où, par ses promesses, on l'avait fait sortir pendant la nuit.

À peine la paix fut-elle aussi revenue, que Gontran, n'ayant pas voulu laisser le jeune fils de Frédégonde, l'héritier de Chilpéric, sous les détestables influences de sa mère, nomma à cet enfant un conseil de régence, et relégua la cruelle veuve dans la maison royale de Combraille. C'est là que, peu après, Gontran vint la trouver, et, malgré tant de circonstances qui l'avaient empêché jusque-là, de découvrir les assassins d'

il lui demanda de lui communiquer ce qu'elle avait pu savoir. Elle accusa, à tort ou à raison, Bérulfe, chambellan du prince assassiné. Ce Bérulfe était en même temps Duc de Touraine et de Poitou. Il résidait à Tours, où il semble que son titre, qui était celui de la plus haute dignité dans les provinces, n'excluait pas celui de comte, et que, par la confiance de Chilpéric, il avait réuni les deux à la fois à Tours et à Poitiers (a). Il en résultait pour lui une puissance plus ample, et que l'officier qui, dans l'administration civile, ne faisait que des fonctions déléguées, dépendait entièrement du Duc, et n'avait pas d'initiative réelle. Ce pouvoir supérieur avait été donné à Bérulfe, pour la première fois, en 581, et il en était le premier titulaire. De telles faveurs n'empêchèrent pas le malheureux de succomber sous le poids de l'accusation formulée contre lui. S'étant réfugié dans la basilique de Saint-Martin, on l'en fit sortir par ruse, et il fut massacré par les soldats mis à sa poursuite. Toute cette affaire venait encore de la méchanceté de Frédégonde : c'était une vengeance digne d'elle, Bérulfe, après la mort de son mari, ayant refusé de demeurer à son service. Elle ajouta à cette accusation celle d'avoir emporté, en la quittant, des sommes considérables, prises dans les coffres du roi, dont il avait la confiance, ce qui fut cause qu'après sa mort ses biens furent entièrement confisqués.

Malheurs publics à  
cette époque.

Toutes ces horreurs qui se renouvelaient si fréquemment devaient rendre l'existence pénible et pleine de troubles à toutes les classes de cette société tourmentée. Quelle sécurité pouvaient se promettre pour le lendemain des populations que rien ne protégeait, et qui, souvent, comme il arriva en Touraine après la première prise de Poitiers, se voyaient maltraitées et ruinées par les vainqueurs avides de pillage. Ces appréhensions pénétraient dans toutes les âmes. Les riches leudes dans leurs châteaux, les pauvres paysans dans leurs fermes, n'étaient à l'abri d'aucune de

(a) Voir le texte de Grégoire de Tours, *Histor. Franc.*, lib. VI, c. XII et XXII. — lib. V, c. L. — lib. VIII, c. XXVI.

ces avanies. Ajoutons-y les intempéries des saisons, les calamités ordinaires qui en naissent, les déceptions de l'agriculture, les ravages de la famine et de la peste, et nous n'aurons qu'une faible idée de tant de revers. Radégonde même, dans sa solitude de Sainte-Croix, ne se crut pas assez protégée contre les excès de ces jours néfastes. Elle songea à joindre à la prière des moyens de persuasion qui lui avaient toujours réussi sur les âmes élevées.

Combien de fois déjà, depuis quinze ans que sa clôture était faite, avait-elle vu Poitiers livré par la guerre aux horreurs de l'incendie et du saccagement ! Ce refuge était resté inviolable, grâce à la protection de Dieu et aux ordres sévères qu'avaient dû recevoir de leurs princes les généraux qui avaient présidé à ces destructions. Mais combien de temps durerait cette tutelle ? Les rois de sa famille pouvaient disparaître inopinément au milieu des conflits qui les divisaient sans cesse. Un autre évêque qui ne serait pas retenu pas eux pouvait user contre le monastère de vues toutes différentes des siennes ; elle-même, enfin, qui n'était pas encore septuagénaire, voyait pourtant sa vie s'échapper au milieu des austérités qui l'avaient remplie : c'étaient autant de raisons qui l'inquiétaient et la firent songer à des mesures propres à sauver ses filles des périls qu'elle ne pouvait assez redouter. N'y avait-il pas autour d'elle, dans cette paisible enceinte qu'elle avait soumise à la paternelle bienveillance d'un Concile, des éléments de troubles qu'elle allait voir fermenter en dépit de son zèle et de sa fermeté maternelle ? Là, elle observait déjà ce que l'histoire constate de plus en plus en étudiant ces temps de transition et d'incertitudes sociales. Le plus grand nombre des jeunes filles qui l'avaient suivie appartenait à la race gauloise, douce par nature, pacifique sous le joug étranger qui l'avait subjuguée, formée à la civilisation romaine que la foi du Christ avait achevé de polir par les charmes d'un onctueux mysticisme : mais près d'elle des femmes d'origine franque, dont les mœurs ardentes et l'insubordination naturelle

Nouvelles dispositions de sainte Radégonde pour l'avenir de Sainte-Croix.

Ses justes craintes à ce sujet.

onnaient quelquefois, par les excentricités du caractère, un déplorable contraste aux modestes habitudes de leurs compagnes. Nous en verrons des preuves qui ne tarderont pas à les signaler.

Dieu inspire les saints, et quand ils sont appelés à la garde d'un dépôt qui intéresse sa gloire, il ne manque pas de les pousser dans une voie où toutes ressources sont ordonnées pour leur zèle et pour leur piété. La sainte reine résolut donc de garantir la solidité de son édifice en le confiant à la sauvegarde de tout l'épiscopat de la Gaule. Elle écrivit une lettre qu'on peut regarder comme son véritable testament, et en adressa une copie à chacun des évêques qui gouvernaient les diocèses. Son saint ami qui occupait le siège de Tours la reçut peut-être le premier, et nous l'a transmise<sup>(a)</sup>. Nous la donnerons ici tout entière, comme un précieux monument de ce véritable esprit monastique dont l'expression léguait à l'avenir une juste idée de ces temps mêlés de tant de bien et de mal :

*x Saints et très dignes possesseurs des Sièges apostoliques, aux Evêques, mes pères en Jésus-Christ, Radégonde pécheresse.*

Quelque œuvre qu'on ait fondée, on ne peut la mener au but qu'on se propose, si elle n'est portée, comme étant d'un véritable intérêt pour le troupeau, à la connaissance des pasteurs, qui, à titre de pères et de médecins doivent y intervenir en y employant leur autorité, leur autorité pleine de sagesse et le secours de leurs prières.

Autrefois par la miséricorde divine dont la Providence se montre si bonne à mon égard, j'ai pu rompre les liens qui me retenaient de la vie du siècle, et passer, sous la conduite de Jésus-Christ, à la vie religieuse où je me suis appliquée de toutes mes forces à guider mon prochain dans les voies du bien et du salut. Dans ce but, et par le bon plaisir et à l'agrément et à la générosité de mon très excellent seigneur roi Clotaire, j'ai fondé et établi dans la ville de Poitiers un monastère de vierges, le dotant de ce que m'avait accordé à cette intention la munificence royale. De plus, j'ai pu lui donner sous les auspices du Christ la règle suivie par sainte Césaire, sœur de

<sup>(a)</sup> *Hist. Franc.*, lib. IX, c. XLII.

bienheureux Césaire, évêque d'Arles, et que le pieux prélat tirée avec soin des écrits de nos pères dans la foi. J'avais une Agnès, qui fut dès son enfance traitée comme ma fille, dont surveillé et suivi l'éducation. Du consentement soit des bienheureux pontifes de cette ville, soit de quelques autres, la congrégation l'ayant choisie pour dame et maîtresse comme moi-même instituée abbesse de cette maison, et je me suis soumise à elle n'obéir qu'à elle seule après Dieu, selon toutes les prescriptions de la règle. Mes sœurs et moi, lui avons donc, selon la forme apostolique et nous souvenant d'Ananie et de Saphire, abandonné par des chartes sans nous en rien réserver en propre, tout ce que nous possédions de biens de la terre.

» Mais la condition humaine n'a rien de stable ; le monde à son dernier jour sans s'inquiéter des choses de Dieu auxquelles il préfère ses propres vues.

» C'est donc pour la gloire de Dieu que je vous prie d'agréer ma supplique et d'y faire droit dès à présent, soit que je reste après vous, soit que je continue de vous y vénérer dans l'ajout de Jésus-Christ. Ce que je ne puis exprimer ici de vive voix je fais par cette lettre, me prosternant à vos pieds, vous conjurant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par le jour du redoutable jugement, que dans cette épreuve, le démon ne devienne pas votre accusateur, mais que le Roi de gloire vous couronne. Si donc qu'à Dieu ne plaise, après ma mort une personne quelconque, *l'évêque du lieu*, soit un délégué du prince ou de quelque autre autorité, tentait de porter le trouble dans la congrégation par ses suggestions malveillantes ; si par des attaques judiciaires, on violait la règle ou instituer une autre abbesse que ma sœur proclamée autrefois par la bénédiction du bienheureux Germain en présence de plusieurs de ses frères dans l'épiscopat ; ou si, impossible, il s'élevait dans la communauté même des murmures tendant à y introduire un changement ; ou si une personne quelconque, ou *le Pontife du lieu*, essayait de prendre sur le monastère plus d'autorité que n'en auraient eu durant ma vie les évêques prédécesseurs, ou toute autre personne ; ou bien si l'on voulait lui donner quelque nouveau privilège ; ou encore si quelqu'un voulait lui enlever au monastère quelques-unes des choses qui lui ont été données par notre très excellent seigneur Clotaire, ou mes seigneurs les rois ou fils, ou moi-même, et dont la possession lui eût été conservée si fermement et avec serment par les chartes signées de nos très excellents seigneurs et rois Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert ; ou si quelque prince ou pontife ou puissance quelconque, ou quel

ceurs, osait vouloir sacrilègement envahir, réclamer ou reprendre même sienne quelque'une des choses que d'autres ont données au monastère pour le salut de leur âme, ou que les sœurs ont concédées de leurs propres biens : au nom de mes humbles supplications et de la volonté du Christ, je demande que vos saintetés et celles de vos vassaux interviennent contre eux, qu'elles les chargent de leur condamnation, que les voleurs et les spoliateurs des pauvres cessent de troubler en grâce avec vous, afin que par votre résistance, personne ne permette ni d'altérer notre règle, ni de priver le monastère de ses moindres possessions.

Je demande encore que lorsqu'il aura plu à Dieu de retirer de ce monde notre dame et sœur Agnès, la congrégation élise en sa place une sœur qui soit agréable à Dieu, qui garde la règle, et qui marche vers le but de sainteté que nous nous sommes proposé : afin que cette règle ne périsse jamais, ni de son consentement, ni par le fait d'une volonté étrangère.

Que si, ce que je n'ose croire, quelqu'un voudrait contre l'ordre du ciel et l'autorité des rois, modifier en rien les susdites conditions, nous vous conjurons devant le Seigneur de maintenir l'observation, ou attaquer les personnes et les biens du monastère, ou enfin de porter atteinte à la personne ou à l'indépendance de notre susdite abbaye et l'abbesse Agnès : que le coupable encoure le jugement de Dieu, de la sainte Croix, de la bienheureuse Marie, que les bienheureux saints Hilaire et Martin auxquels j'en ai confié après Dieu la défense, chargent de protéger mes sœurs, de le poursuivre et de plaider contre lui.

Et vous aussi, bienheureux pontifes, je vous conjure, j'invoque vos successeurs à qui j'ai confié la cause du ciel. S'il arrivait que quelqu'un entreprit rien contre notre monastère, n'hésitez pas, repoussez et renversez l'ennemi du Tout-Puissant, de vous adresser vers le roi qui gouvernera alors ce pays ou la cité de Paris. Intervenez en faveur de ce qui vous est recommandé au nom de Dieu ; faites exécuter la justice contre les auteurs de l'injustice, qu'un roi catholique ne souffre pas qu'une telle indignité puisse s'accomplir sous son règne, et ne laisse pas tomber ce qui fut établi par la volonté de Dieu, par la mienne et par celle des rois eux-mêmes. Je supplie aussi les princes que Dieu voudra laisser après sa mort à la tête des peuples, et au nom de ce Roi dont le règne n'a point de fin, par la volonté duquel les royaumes s'affermissent, qui leur a donné la vie et la royauté, d'ordonner que le monastère que j'ai construit par la permission et les secours des seigneurs rois et pères ou aïeux, que j'ai soumis à sa règle et doté de me-

soit gouverné par leur protection et par leurs ordres l'abbesse Agnès. Je les conjure de veiller à ce que quiète ni ne tourmente ladite abbesse, ni n'ôte, ni ne e ce qui appartient à notre monastère. Je les supplie le Dieu et du Rédempteur des nations, de défendre et àt monastère, d'accord avec nos seigneurs les évêques, mes où je le leur recommande, afin qu'ils vivent dans ernel en société avec les protecteurs des pauvres et vierges, en l'honneur duquel ils auront assisté les lieu.

mande aussi, Très-Saints Pontifes et très excellents , et vous aussi peuple chrétien, je vous conjure par la dans laquelle vous avez été baptisés, et par les églises sous votre garde, que lorsque Dieu m'aura séparée de ce monde, vous teniez à ce que mon pauvre corps soit la basilique que nous avons commencé à élever en sainte Marie, mère du Seigneur, et dans laquelle plusieurs de nos sœurs; je le demande, que cette achevée ou non. Si quelqu'un voulait qu'il en fût e par l'intercession de la bienheureuse Marie et par la st, il encoure la vengeance divine: en sorte que par e intervention, j'obtienne dans cette église une petite s ensevelie près de mes sœurs. Je demande aussi et je armes' que cette présente supplique signée ici de ma soit conservée dans les archives de l'église de Poitiers, sœur l'abbesse Agnès ou la congrégation était forcée du secours contre les méchants, votre sollicitude apporte les pieuses consolations de votre piété, et disent pas abandonnées de moi, qui, par la grâce de réparé votre bienveillance. J'insiste surtout pour que ours devant les yeux ces recommandations au nom de aut de sa glorieuse Croix recommanda la Vierge-Mère ix apôtre saint Jean, afin que de même qu'il accomplit ieu, de même aussi vous accomplissiez, Mes Seigneurs, mmes apostoliques, ce que moi, humble et indigne, mande ici. En sorte que conservant dignement le dépôt é confié, vous participiez aux mérites de Celui dont iez le mandat en reproduisant en tout les exemples issés. Amen. »

ons pas craint de transcrire cette remarquable toute sa longueur, parce qu'elle indique en de



... détails soit les intentions déjà connues des envieux  
 t le monastère de Sainte-Croix, soit les graves  
 ensions que la sainte femme conservait du mauvais  
 de Marovée, que plus d'une allusion y indique  
 ent. Elle se souvenait d'ailleurs qu'après avoir  
 de s'occuper en rien des affaires de Sainte-Croix  
 que Radégonde se croyait, et avec raison, fondée à  
 lui en accorder exclusivement la direction, l'évêque  
 eu recours pour y réussir à Childebert, sollicitant de  
 il pût gouverner le monastère comme toutes les  
 es du diocèse (19). La sainte voyait trop clairement  
 ette prétention un sujet de ruine, et ne craignait rien  
 de la voir exécutée. On voit aussi quel noble  
 re garde dans cette pièce la royale suppliante, tour  
 humble comme une religieuse, énergique et grave  
 une reine, et se souvenant parfois qu'elle est  
 te parente des rois dont elle invoque l'intervention.  
 ment il y avait déjà à l'intérieur de l'auguste maison  
 mptômes de révolte s'élevant contre l'autorité d'une  
 e à laquelle des reines comme Chrodielde et Basine (20)  
 ent dur d'obéir, et peut-être avaient-elles quelques  
 ateurs secrets parmi ceux dont l'autorité sacrée  
 dû leur inspirer le sentiment de la soumission et  
 oir.

... une des réponses que durent faire les évêques à cette  
 use qui leur parlait avec autant d'autorité que de  
 t, ne nous est connue; mais ce que fit l'épiscopat  
 après pour maintenir l'ordre et la justice dans les  
 s de la communauté, ne laisse aucun doute sur  
 t qui leur fit accueillir cette solennelle supplique.  
 s voyons en 586 un comte de Poitiers nommé  
 us, le même qui s'était compromis quelques années  
 vant contre Chilpéric quand celui-ci, s'étant emparé  
 itiers, l'en avait exilé en confisquant ses biens.

19. Turon., lib. IX, c. XL.

Cette disgrâce n'avait pas duré au-delà d'un an, lui avait alors permis de revenir et réintégrer sa fortune. Cette faveur ne fut pas la seule dont il se réjouir, car il fut préposé à la fois avec la qualité de duc aux Tourangeaux et aux Poitevins. Nous savons par ses aventures du duc Bérulfe qui paya de sa vie d'avoir déplu à Frédégonde. C'était à lui qu'il succéda dans le gouvernement des deux provinces qui avait eu jusqu'alors simultanément dans chacune un comte, le premier embrassant le gouvernement de tout le pays, qui comprenait le commandement des troupes pendant la guerre ; l'autre, appliqué aux affaires civiles de la cité et à la justice. Cette organisation nouvelle d'un seul duc pour les deux provinces ne dura pas. Eborin, qui était alors comte de Poitiers, se plaignit l'année suivante que cette nouvelle dignité à Ennodius le privait de ses droits. De son côté, Ennodius qui avait aussi reçu le gouvernement d'Aire et de Lescar (22), et qui voulait parer le coup dont on le menaçait, cherchait à se faire des partisans partout, allant de quatre provinces d'une ville à l'autre, et semblait en prendre possession par un séjour de quelque temps. Cette organisation ne servit de rien. Le roi céda aux observations et supprima le titre de duc de Touraine et retira l'administration d'Ennodius qui se vit encore dépouillé des autres, puis, après, sur la demande générale de sa révocation, les comtes placés sous ses ordres. On lui intima l'ordre de quitter les territoires de Tours et de Poitiers, de sorte qu'il fut forcé de se retirer dans ses domaines et de se consacrer à une vie privée. C'est la dernière fois que nous mentionnons les comtes de Tours jusqu'à Charlemagne qui en établit partout.

L'année 587 nous introduit dans une période intéressante de notre histoire, car nous n'y trouvons ensemble de faits consolants, et la paix règne dans la malheureuse province si longtemps dévastée.

était due à la politique franche et honnête de Gontran qui ne lui avait fait du mal que malgré lui, et moins dans ses propres intérêts que dans ceux de Childebert qu'il savait mal dirigé par sa mère Brunehaut, et dont la tante Frédégonde ne lui paraissait pas moins redoutable. La preuve de ces sages pensées parut cette année en une occasion solennelle. Selon l'usage alors adopté dans la famille de France, Childebert, marié très jeune, avait déjà, à l'âge de dix-sept ans, deux fils, l'un nommé Théodebert et l'autre Thierry, le dernier-né. Gontran eut une extrême joie de ce double événement qui semblait affermir dans la famille de son neveu le sceptre de l'Austrasie, et la force nécessaire à le défendre. Il s'empressa d'en faire complimenter Childebert et de lui envoyer des présents. Brunehaut saisit cette occasion pour proposer entre son fils Childebert et Gontran un traité qui perpétuerait entre eux une paix solide en reconstituant les droits de chacun. Nous en parlerons bientôt. Mais l'ordre des temps nous appelle à raconter les derniers jours de sainte Radégonde.

Dernières années de  
sainte Radégonde.

Elle avait trop bien prévu l'avenir contre lequel elle tenait tant à garantir son œuvre de prédilection. Cette forte et grande nature en qui le sang germain avait fondé une énergie digne de sa race, l'avait merveilleusement modifiée par une haute intelligence des amabilités de la piété chrétienne. Elle avait marché par la dignité de son rang et les chaudes vertus de son cœur à la tête de toutes les femmes de son siècle. Son admirable amie sainte Clotilde n'avait montré ni plus d'élévation dans son entente des choses divines, ni plus de courage dans les adversités d'une vie d'épreuves. Sa mort silencieuse et presque inconnue, n'avait eu ni autant d'éclat, ni de si glorieuses conséquences, ni une histoire aussi touchante écrite par le premier chroniqueur de la Gaule. Radégonde, assistant à la fondation d'une monarchie qui devait, grâce à la foi des apôtres, jeter un si vif éclat sur le monde, et le dominer si longtemps par le caractère surnaturel de sa politique, s'était rangée du côté de

elle avait mieux connu les vanités et les mondaines, et toute sa vie s'était dépensée, à remplir de l'esprit divin les cœurs dans les rangs de la société nouvelle, et elle sous les humbles livrées de la pauvreté. Et au milieu de ces grandes œuvres pour diriger des âmes vers le Ciel, elle donnait l'exemple ; elle ajoutait aux prescriptions de la règle commune, les sévérités de la discipline ardente. Aussi, à peine âgée de soixante ans, sa constitution ne suffisait plus à ses fatigues ; elle n'avait plus que son exquise sensibilité à laquelle elle se livrait sans cesse les rênes lâches, et par trop guerrières de cette ferveur qu'elle croyait toujours destinés à des combats. Mais elle avait contenus dans les épreuves les plus inimitiés. Une consolante espérance semblait déjà accompli, venait à elle et elle se sentait une sainte joie sur ses derniers jours. Elle avait aimé pour ses vertus et sa pureté, ce Childebert enfin qui lui semblait devoir faire le bonheur de ses peuples. Elle avait vu le Poitou, par suite de conventions déjà conclues et promulguées, avec Gontran. C'est à elle que la si grande consolation lui était donnée de voir lui-même en avertissant la sainte Église, l'entretenait de ce ciel où depuis longtemps ses plus chères affections et ses vœux se dirigeaient. Aussi qu'elle reçut à l'intérieur de son cœur une visite de son céleste Epoux qui lui fit bientôt une perle enchâssée dans sa couronne. Elle disparaissant, sur le pavé de sa sainte cité, la sainte Eglise de son pied divin (23).

Elle approchait de ce terme désiré, plus seigneuriale des guérisons miraculeuses ; il y avait des milliers de malades ou d'infirmes qui ne vinssent se

charité, et tous s'en retournaient avec de nouvelles preuves de sa puissance sur le cœur de Dieu.

Sa mort à Sainte-Croix de Poitiers.

Depuis longtemps sa santé déclinait : on le remarquait surtout dans les premiers mois de 587. La communauté s'en inquiétait, et la sainte, qui s'apercevait de ces indices significatifs, se gardait bien de rien diminuer de ses austérités ni de ses entretiens avec le Sauveur. On la trouvait souvent en ces douces intimités qui vont jusqu'à cette extase que Dieu a souvent rendues familières à ses saints, et dont une de ses sœurs témoin de ces faveurs d'En-Haut nous a laissé le touchant récit (a). Le 12 août, ses forces disparurent. Elle ne se soutenait plus et fut obligée de se coucher ; elle voulut encore que ce fût sur un cilice couvert de cendres. Les sœurs l'entouraient désolées et se lamentant : elle seule gardait sa sérénité. Après avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction, elle demeura jusqu'au soir dans une profonde contemplation ; mais tout à coup elle en sortit pour consoler ses filles, leur répétant à cet effet les passages des saintes Ecritures et des Pères qu'elle avait étudiés avec tant d'ardeur et d'intelligence : après quoi elle reprit un long silence pendant lequel elle ne s'exprima que par la joie et le calme qui respiraient sur ses traits. Enfin, s'apercevant encore que ses sœurs pleuraient autour d'elle, elle chercha à les rassurer par le bonheur qu'elle allait recevoir, et leur promit d'être toujours avec elles. Soudain une clarté extraordinaire l'environna, dont ses compagnes pouvaient à peine supporter la splendeur. Elle augmenta d'heure en heure, et la joie de la mourante en devenait de plus en plus sensible. Le matin se fit. Elle s'écria : « Je ne sens plus aucune douleur. L'Epoux appelé son Epouse. Qu'il vous bénisse toutes. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Alors sa tête s'inclina doucement ; elle rendit son âme pure à l'Agneau sans tache, et aussitôt un

(a) Baudonvie, *ub sup.*

s se répandit dans la pauvre cellule où ve  
eine de France, l'illustre fondatrice de Sai  
me du monde qui sut jamais mieux allie  
me race royale à l'éclat surnaturel des  
plus humbles vertus.

récit que nous laissèrent de cette mort b  
s témoins dont la véracité ne s'appuie  
ie piété éclairée que sur une tendre famili  
ours. Baudonvie fut un de ces témoins c  
as avons, parmi les autres, Hildebert, évé  
e le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle avait surnommé le Vénérabl  
fut, de l'aveu de tous, un homme de g  
, et qui n'écrivit, à quatre siècles de dista  
documents encore possédés par l'abbaye

(4).

3 coïncidences curieuses, telle que l'histoir  
s, se rattache à la mort de sainte Radégo  
dit sa sainte amitié avec Junien, le reclus  
la promesse qu'ils s'étaient faite l'un et l'a  
vertir mutuellement de leur mort prochain  
ne l'avait pas oublié. Mais avant de  
e s'accomplit, reprenons l'histoire du  
où le cours des événements nous avait ol

is dit les rapports suivis qui s'étaient ét  
sainte Radégonde. Ils n'eurent jamais pour  
ancement mutuel dans la vertu. C'était en  
et pour l'autre l'amour de Dieu; c'était  
. qui sépare le cœur des sens, et ne laisse  
ntiments qui ne puisse se perpétuer dai  
quand il sentit que ses forces d'octogé.  
il vit la mort s'approcher avec la sérénité

*de la France littéraire*, III, 478, 493. — Lecoq, *ann.*, n° 4.

*ann.* 550.

cœur dégagé de tout et qui n'espère plus que sa récompense. Il manda ses frères à sa cellule de Chaunay, où une faiblesse l'avait surpris, les exhorta à garder après lui l'intégrité de leur vie habituelle, l'amour de la règle et la charité édifiante qui les unissait. Il avait un de ces disciples exemplaires entre tous, nommé Auremond (24). Il le désigna à la communauté pour son successeur, et le chargea tout d'abord d'aller annoncer sa mort à sa sainte amie de Poitiers, aussitôt que Dieu aurait disposé de lui. Or, à cette même heure, Radégonde expirait elle-même et demandait que Junien en fût instruit aussitôt; de sorte que, par une touchante disposition de la Providence, ces deux âmes qui s'étaient si saintement aimées ne durent pas être séparées ici-bas, et se retrouvèrent au seuil de leur bonheur éternel. Par une autre coïncidence non moins admirable, les deux envoyés se rencontrèrent, et chacun expliquant à l'autre la cause de cette rencontre, ils purent constater que le même jour, et au même moment, le ciel s'était ouvert pour les deux amis : c'était le mercredi 13 août 587.

Fondation du monastère de la Troussaie.

A ce point de rencontre, au lieu qu'on appelle encore *la Troussaie*, on éleva peu de temps après une chapelle sous le vocable de sainte Radégonde, laquelle se changea plus tard en une église et un prieuré qui existaient encore en 1790, et avait perpétué l'impérissable souvenir de ces mémorables événements. C'était dans l'ancien archiprêtré de Rom, sur la paroisse actuelle de Céaux, en suivant le chemin de ce bourg à Champagné-Saint-Hilaire. On y voit encore les ruines d'une dernière chapelle du prieuré de l'abbaye de Tyron, qui serait digne d'une construction méritée à tous égards (25).

Saint Junien inhumé dans son monastère de Mairé.

Le corps de saint Junien reçut la sépulture dans l'église de son monastère de Mairé, et, trois siècles après, par suite des guerres que subit l'Aquitaine, cette demeure vénérée ayant été détruite, on le transporta à Nouaillé, qui venait d'être érigé en abbaye par Charlemagne. Les cruelles impiétés des huguenots dans le pays, forcèrent

. à le cacher si bien, qu'après la mort sanglante qui s'étaient dévoués pour le sauver, on ne le retrouver. Heureusement les religieuses de la ville de Poitiers en possédaient quelques portions qu'elles avaient données aux profanateurs de 93, et qui, des mains de ces profanateurs, passèrent à celles de nos vénérables de la Sainte-Croix, qui les possèdent encore et les ont conservées comme un des précieux souvenirs de leur sainte

ville de Poitiers célèbre la mémoire de saint Junien double, le 12 août, le 13 étant consacré à sainte Radegonde comme double de première classe.

Après la mort de l'auguste princesse, un grand devoir à remplir. Elle avait ordonné que sa sépulture se fit dans l'église de Sainte-Marie, non encore achevée, car la portion souterraine était déjà le lieu de repos de plusieurs de celles qui l'avaient précédée. Il était de la convenance que l'évêque de Poitiers présidât la sépulture d'une reine de France et d'une religieuse de Poitiers. Croirait-on que dans cette circonstance Marovée ne sentit pas même la douleur publique, ni son caractère ni l'édification qu'il devait à tous. Rancuneux après la mort, cet esprit hautain, ce cœur sec et dur, au lieu de la charité, laissa encore éclater sa haine. Le grand événement, il avait pris ses précautions pour ne pas être absent quand il arriverait: sous prétexte d'une affaire importante, il était monté à cheval et avait disparu.

Le lendemain, aussitôt le décès, un envoyé avait été dépêché vers l'évêque de Tours, qui se hâta de venir et se rendit à Poitiers où il trouva l'auguste défunte déjà couchée sur son lit, la face découverte et rayonnant d'un éclat et d'un bonheur qui surpassait, dit-il lui-même, celle des saints (26). Deux cents religieuses, parentes en grand nombre, ou de la plus haute noblesse, l'entouraient, pleurant aux pleurs, exprimant leurs regrets par des vœux, sûres pourtant de sa gloire déjà acquise, mais

Sépulture de sainte Radegonde.

Marovée s'en absente.

Saint Grégoire de Tours y préside.



es de ne l'avoir plus sur la terre comme une amie et dèle de tous les jours. Nonobstant cette juste douleur, ire, qui ne pouvait lui-même retenir ses larmes, alla à l'abbesse de s'occuper de la cérémonie suprême. ée absent, il convenait de ne pas attendre que ce perdît cette dernière beauté dont Dieu semblait l'avoir giée. Mais l'abbesse opposa dans sa simplicité que tre l'évêque viendrait encore assez tôt pour prendre la cérémonie. Et comment la faire sans lui, puisqu'il partenait de bénir la tombe que la sainte devait er? Alors les hommes du monde et autres citoyens ables qui étaient présents, convoqués pour rendre les rs honneurs à la sainte, insistèrent pour que l'évêque urs suppléât son collègue, et procédât sans retard à nnité.

et bon de nous arrêter ici sur certains détails de ces res pratiquées alors dans l'église de Sainte-Marie, dégonde avait demandé si instamment à n'être point e de ses sœurs qui semblaient l'y attendre.

gré les lenteurs que subissait la construction de la ue, placée en dehors des murs de la ville, lenteurs liquaient assez les guerres incessantes et les troubles s qui avaient dû forcer le clergé à se réfugier e les remparts voisins, la partie inférieure, église raine destinée à la sépulture des sœurs, était achevée. savons qu'elle renfermait déjà un certain nombre de res ayant leurs épitaphes(27) et conservant aux familles ligieuses, comme aux pieux souvenir de chacune , les noms des défuntes qui y reposaient. Chaque avait une place à part, consistant en une sorte de (28) en pierres creusées. Chacune de ces demeures aires était rangée dans le pourtour du rond-point ou , au fond duquel un autel s'élevait pour le Saint-ce. En avant de cet autel, était déposé le corps, afin personne défunte semblât ainsi assister à l'oblation qui devait se faire pour elle. La tête de la défunte

ient, par un accord toujours respecté avec la  
église elle-même. C'était aussi l'évêque, ou le  
chargeait, qui devait, les prières terminées,  
ouverture en pierre destinée à recouvrir la  
telle.

ce c'était à une déférence envers son collègue  
le Grégoire craignait de manquer. Il se décida  
ire la cérémonie, et le saint corps fut enlevé  
é au lieu de sa dernière destination. L'historien  
dès le début de cette marche on vit plusieurs  
, qui n'étaient pas rares en ces siècles de foi,  
noigner de leurs tourments par des contorsions  
velaient souvent en présence du cercueil.  
re à la basilique, on suivit un chemin qui la  
monastère et qui longeait les remparts. Les  
le leur vœu de clôture empêchait d'y suivre le  
, s'étaient répandues en pleurant sur la plate-  
ouronnait les murs et sur les tours qui en  
intervalles. Elles voyaient s'éloigner d'elles  
celle dont la vie avait été leur douce joie et  
trésor. Les plaintes de ces derniers adieux  
que les sanglots des clercs eux-mêmes inter-  
s chants sacrés. Enfin on arriva dans la  
grâce à la prévoyance de l'abbesse, on trouva  
provisoire en bois dans lequel on déposa le  
imé avec des parfums. La fosse où il devait  
ait donc été creusée un peu plus large, car le  
ôt fut encore enfermé dans un second sépulcre  
oirement de deux sarcophages dont on avait  
ôtés. Cette opération terminée, on acheva les  
n se retira, laissant à l'évêque du lieu le soin  
e tombeau après y avoir célébré la messe.  
re ajoute qu'à la suite de ce pénible office de  
nistère, il rentra au monastère dans la pensée  
quelques dernières consolations. Là on ne  
lasser de lui montrer les objets qui avaient

appartenu à la chère défunte, les lieux qu'elle avait fréquentés, « de sorte, dit-il, que j'avais le cœur plein du » chagrin que je voyais à toutes, et que pour m'en consoler, » j'avais besoin de me rappeler que la sainte était encore » là toute présente par ses vertus, et que cette âme que le » monde venait de perdre nous aimerait toujours dans le » ciel. »

Marovée consent à s'occuper de Sainte-Croix.

L'évêque Marovée revint à Poitiers peu de jours après cette mort. Il consentit à consacrer l'autel de sa cellule funèbre; il ferma le sépulcre, et il semble que ce dut être après cette dernière preuve de condescendance, qu'il voulut bien se montrer plus traitable que par le passé. L'abbesse Agnès le supplia encore une fois de prendre le monastère sous son patronage. Il s'y montra d'abord peu disposé; mais sur les instances de ses clercs, il promit ce qu'on lui demandait, de telle sorte pourtant, et avec si peu de bonne grâce, que la communauté y vit encore quelque arrière-pensée qui ne manquait pas de se trahir (29). Cette politique de ruses et de précautions dont le prélat avait usé jusque-là, se montre encore, et pour arriver plus complètement à cette autorité qu'il avait toujours ambitionnée, il voulut que ce nouvel état de choses fût cimenté par le roi lui-même dont il savait que Radégonde avait adjuré la protection. Il s'en fut donc trouver Childebert et en obtint des lettres de nantissement qui lui permettaient de traiter le monastère comme une maison dépendante de sa juridiction (a). Comment ce prince que Radégonde avait tant aimé, put-il agir ainsi contrairement à ses vœux les plus ardemment exprimés dans sa dernière lettre aux évêques et aux rois ses parents?

Tombeau de sainte Radégonde à Poitiers.

Ce dut être fort peu de temps après la mort de la sainte que la sépulture provisoire qui lui avait été donnée, fut remplacée par le tombeau que nous voyons encore dans le caveau si populaire, ouvert sous le sanctuaire de sa

(a) Mabillon, *Annal. Bened.*, t. II, p. 193.

basilique. Celle-ci ayant été parachevée en peu de temps, elle devint une belle église aux grandes proportions, à trois nefs avec un déambulatoire autour de l'autel principal, et une crypte où reposent les restes du saint corps, sous la forme que nous lui voyons encore. Nous ne devons pas oublier les vicissitudes et les profanations que durent subir les âges le noble vaisseau et les cendres de saint Julien. Constatons dès à présent, que du moment où le corps du saint reposa et où son vocable fut donné pour toujours à cette basilique, on y vit accourir des malades de toutes parts, qui y obtinrent leur guérison; que ces prodiges se renouvelèrent dans tous les siècles et jusqu'au nôtre; que les évêques de Poitiers se plurent à en attester un grand nombre, et que les formes juridiques recommandées en pareil cas furent adoptées par l'Eglise. La grande reine fut dès lors honorée comme la patronne de la cité.

Nous avons parlé d'Auremond, ce messager de Dieu, et de saint Julien à sainte Radégonde pour l'avertir de son mariage, et qu'il avait désigné comme celui qu'il préférerait à son père après lui de la charge abbatiale. C'était un de ces hommes marqués d'avance au doigt de Dieu pour remplir sur terre un rôle providentiel. Un jour, non loin de Poitiers, une pauvre femme enceinte demanda l'aumône à saint Julien qu'elle avait rencontré priant dans le bois. Il lui donna, et l'assure qu'elle aurait un fils. Elle se promit d'en être le parrain. Ce fils étant né en l'honneur de saint Julien, il le tint sur les fonts sacrés, et le baptisa d'Auremond. Mais là ne se borna point la tâche que Dieu confia au saint cette paternité spirituelle. Dès ce moment, il prit sur lui, et quand l'âge fut venu, il le reçut dans le monastère de Mairé, l'y fit instruire dans les lettres humaines et dans les choses de Dieu. Le jeune homme se s'attacha à la sainte maison, y goûta les enseignements de son maître, et ayant pris la vie monastique, il se conduisit de telle sorte que Julien le désignait volontiers comme l'un de ceux qui recevraient dignement après lui.

La communauté adhéra à ce choix par une décision e. Auremond devint le second abbé de Mairé. Il dut ier jusqu'au premier quart du vii<sup>e</sup> siècle, et mourut let, sans qu'on sache bien l'année. Il fut honoré à et plus tard à l'abbaye de Nouaillé sous le titre de reux.



## NOTES DU LIVRE IX

---

### NOTE 1

La ville de Bretagne, nous semble être celle que saint Martin, revenant de Rome, trouva une table qu'il en avait rapportée pour en faire un prieuré. En effet, aucun autre nom de lieu n'est celui-là dans cette contrée, et Savenay se trouvait sur le chemin que le voyageur devait suivre en venant de la Normandie jusqu'à Vertou, qu'il devait gagner en traversant le pays de Pont-Rousseau et de Saint-Sébastien. — *Sabiniaco villa*, est aujourd'hui une petite ville d'ancienne sous-préfecture de la Loire-Inférieure dont le nom est donné au Saint dès l'origine de son abbaye. C'est l'un des plus beaux sites de la Bretagne. Les environs portent le nom de Saint-Martin de Lavau. La table de marbre qui en était l'autel est légendaire. Elle y aurait été déposée par le saint venu d'Angleterre, lorsqu'à défaut d'autre embarcation il a traversé la Manche, en s'y tenant debout. (V. sur la vie du saint, deuxième édition, p. 113 et suiv.)

### NOTE 2

Montaigu, actuellement commune du département de la Vendée, un peu au-dessus du confluent de la Petite-Maine, à 8 lieues Sud-Est de Nantes. On y a trouvé beaucoup de débris romains. Nous avons tiré de ces débris, ici saint Martin de Vertou de deux anonymes, des Bollandistes, du *Propre* de Nantes, et d'autres sources, est d'après ces graves autorités que nous avons écrit l'histoire d'un saint, à laquelle il nous a fallu recourir plusieurs fois, pour toutes les preuves que nous y avons données. Les savants auteurs s'accordent à donner à toutes les dates que nous avons adoptées, en dépit d'autres qui nous ont semblé plus prétentieuses que vraies, ne doit pas s'écrire de parti pris, ni d'après une opinion en faveur d'idées personnelles.

## NOTE 3

Saint-Léomer, *Ecclesia Sancti Laudomari*, dans l'archiprêtré de Montmorillon (Vienne), autrefois de celui de Lussac-le-Château.

## NOTE 4

L'Esterp, abbaye d'hommes, Ordre de Saint-Augustin, fondée en 1032 au diocèse de Limoges. Un village de ce nom se forma autour du monastère. — Les vieux titres la nomment *Abbatia Sterpensis*, *Stirps*, *Stirpum*.

## NOTE 5

Le Perche, *Perticum*, ancienne province de France formant une partie des départements d'Eure-et-Loir et de l'Orne.

## NOTE 6

C'est celui qu'on nomma après sa mort Saint-Lomer-le-Moutier, et qu'il avait dédié à saint Martin. Il faisait alors partie du diocèse de Chartres, et dépendait du territoire de Blois, dont il était éloigné de 4 ou 5 lieues. — Dreux, dont il est parlé ici, est l'ancien *Durocasses*, appelé ensuite *Drocœ*, dans la quatrième Lyonnaise. Il avait pris ce nom des *Druides*, qui se tenaient dans les environs. C'est une sous-préfecture d'Eure-et-Loir, qui a 6,000 habitants.

## NOTE 7

Corbion, *Corbiacum*, fondé vers 558, sous le vocable de saint Martin, à 6 lieues de Chartres.

## NOTE 8

Nous dirons plus tard (V. ci-après, ad ann. 874) pourquoi il paraît probable que ces reliques ont pu être données au diocèse avant la construction de la petite église paroissiale de Saint-Léomer, qui date du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais disons ici combien est regrettable l'incurie qui laisse dépouiller le territoire de nos provinces des souvenirs sacrés qu'on devrait leur garder avec tant de zèle. A cette époque où se fit une restauration du monument, l'ancien cimetière qui entourait l'église reçut une colonne funéraire en pierre qu'on y voyait naguère, et dont la destination était de faire penser à prier pour les morts. Ce petit monument, dont le type devient de plus en plus rare par la négligence de ceux qui devaient veiller à sa conservation ou par l'ignorance des propriétaires, fut stupidement détruit en 1875, le cimetière où il avait été élevé ayant changé de destination, et ne

ériles regrets de quelques archéologues, sans le vandale qui s'était fait l'exécuteur de cette *Bullet. des Antiq. de l'Ouest*, XIV, 200.)

## NOTE 9

erreur a été faite par le P. Dupuy, *Estat de* , I, 16. Il prétend que Cibard fut chancelier de onze ans. Ce serait un peu fort, mais impossible. , avait trente-trois ans quand il prit l'habit V. le *Bulletin des Antiq. de l'Ouest* cité plus ici reculer de beaucoup la fondation de Sédaciac, et ne date que d'un peu avant 593.

## NOTE 10

aujourd'hui inconnu, que quelques-uns ont cherché à Saintes, où vivait, plus d'un siècle avant saint Martin fondateur d'un monastère qui prit son nom. Tout fait croire que le lieu de Sédaciac était non dans le diocèse de Tulle (Corrèze). Grégoire de Tours sur ce mot une dissertation concluante dans le *l'Ouest*, 1857, p. 257.)

## NOTE 11

puis le Débonnaire aux dernières années de son règne, de Charles-Martel à Henri II, comme l'ont faussé Du Tems. (*Clergé de France*, II, 327) et l'abbé Leau *historique des gens de lettres*, IV, 312), qui aurait dû le savoir mieux que personne. *Les historiens du Poitou*, in-8°, 1871, p. 59.)

## NOTE 12

*Magdunum ad Æveram*, petite ville chef-lieu déjà nommée au x<sup>e</sup> siècle, à 4 lieues Nord-Ouest

## NOTE 13

que nous suivons dans tous ces détails, dit en *us*, qui rend bien comme notre mot français l'intendant ayant le gouvernement d'une grande terre de la maison royale s'appelaient *majores* ou levinrent plus tard les officiers les plus considérés. La première mention qu'on trouve de cette sorte



de dignitaires est dans Grégoire de Tours, et Radégisile, qui devint évêque du Mans en 585 et entre autres le judicieux Daniel, pensent qu depuis le commencement de la monarchie s avec des attributions moins importantes que d de France, ad ann. 638.)

## NOTE 14

D. Lobineau, *l'Eglise de Bretagne*, I, 336. Lecoinge ne donne à saint Félix que trente Grégoire de Tours, son contemporain, lui en semble préférable. — V. Ruinard, *Not. ad S.* col. 119, not. d.

## NOTE 15

Chelles, que Grégoire de Tours (lib. VI, *Calensis*, et d'autres auteurs *Kala* ou *Cala*, palais les plus renommés des rois de la première Paris, sur la rive droite de la Marne. Une *Syloa*), où les chasses étaient continuelles, en sainte Bathilde, femme de Clovis II, y fonda Notre-Dame et de saint Georges, une abbaye fut ensevelie après s'y être faite religieuse. C de 1,400 habitants de l'ancienne Ile-de-France

## NOTE 16

Cette date semble être restée inconnue à saint Grégoire de Tours, qui la rapporte à l saders de Chilpéric allèrent en Espagne Rigunthe, indique implicitement cette année

## NOTE 17

Brives, *Briva Curretia*, qu'il ne faut pas village du Berry, près d'Issoudun (Indre). Brives-la-Gaillarde, sous-préfecture de la Corr à 15 lieues Sud de Limoges. Elle est située à confluent de la Vézère et de la Corrèze, et c des lieux de même nom qu'on lui a donné, à le surnom de *Curretia*. Il y avait à Brives, av de dix chanoines, dont on a des pièces du xiii

## NOTE 18

se nommaient *ministériels* ; ils étaient munis de deux bâtons pour leur transport par le diacre pour la communion. Au lieu du vin, on introduisait un chalumeau en or par lequel les prêtres versaient quelques gouttes du Précieux Sang. Anastase, dans son *synaxe*, en mentionne deux qui pesaient chacun 12 onces d'or.

## NOTE 19

Marly-le-Roi, était alors un village, maison de campagne du roi. Elle est à deux lieues Ouest de Paris. C'est à présent un bourg de Marly-le-Roi (Seine-et-Oise) avec un superbe château. Elle a eu depuis le xvi<sup>e</sup> siècle ses fastes historiques marqués des noms célèbres à divers titres, comme le duc de Marillac, du Père Joseph, capucin, de France, qui font de l'histoire de cet endroit une lecture intéressante.

## NOTE 20

Le titre de *reine* était donné alors à toutes les femmes de noblesse, comme le titre de *comte* aux fils des seigneurs qui portaient une charge dans l'administration des Provinces. Nous en avons vu plusieurs occasions de le faire remarquer.

## NOTE 21

Adour (qui la distingue d'une autre ville forte du département, *Aturum*, *Atura*, puis *Vicus Julii*, petite ville du département de la Novempopulanie, aujourd'hui chef-lieu de canton) Elle a 5,000 habitants. Son évêché, qui datait du premier siècle, dont le premier évêque nommé est de 506, avait été réuni au diocèse de Narbonne : il fut rétabli en 1823.

## NOTE 22

*carra*, petite ville de 1,800 âmes, ruinée par les Normands vers l'an 1000 sur les ruines de *Beneharnum*, Gascogne. Mais son évêché date de 407. Supprimé en 1790, il a été réuni à celui d'Auch, qui en était la métropole. Elle est donc plus qu'un chef-lieu de canton des Hautes-

## NOTE 23

13 aug. — Baudoniv., apud Boll., *ub. sup.*, p. 82. — B. Radeg., eod loc., p. 92. — Longtemps, c'est-à-dire

depuis la fin du vi<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux jours néfastes de 93, l'abbaye de Sainte-Croix conserva cette empreinte miraculeuse dans la cellule qu'avait habitée la sainte. En 1791, quand les prétendus régénérateurs de la France eurent confisqué l'abbaye, détruit les lieux saints et profané l'asile de l'auguste reine, on transporta dans l'église de Sainte-Radégonde, devenue paroisse, l'espace de six pieds sur trois où avait été conservées les deux statues de Notre-Seigneur et de la sainte avec l'empreinte du pied divin. Ce groupe fut placé dans un enfeu de la nef du Sud, où il est encore l'objet de la dévotion populaire.

## NOTE 24

D'autres le nomment encore Ruremont ou Annemond, ce qui vient de diverses lectures des manuscrits. — Le nom latin de Ruremond dans les martyrologes est tantôt *Ruremundus*, tantôt *Anemundus* ou *Auremundus*. Nous préférons Auremond qui semble suivi plus généralement, et qu'adoptent D. Rivet, t. III, 537 et suiv., et le *Gallia christiana*, II. La Rocheposay, dans ses *Notes sur les Litanies des Saints du Poitou*, l'a fait abbé de Nouaillé, aussi bien que saint Junien, ce qui ne pouvait être, puisque le prieuré de Nouaillé ne fut honoré du titre d'abbaye qu'au viii<sup>e</sup> siècle. Le long intervalle mis dans la liste des abbés de Mairé entre Auremond et Chrocelme qui ne paraît qu'en 664 (V. Du Tems, II, 442), rend impossible la moindre donnée sur l'année de sa mort.

## NOTE 25

*La Troussaie* n'est plus qu'une maison rurale de la commune de Céaux, canton de Couhé (Vienne). Le prieuré appartient longtemps à l'abbaye de Thyron et fut uni en 1731 au Séminaire de Poitiers. — Thyron, *Tironium*, était une abbaye bénédictine dudiocèse de Chartres, sous le vocable de Notre-Dame. Ce n'est plus qu'un chef-lieu de canton d'Eure-et-Loir, avec 600 habitants.

## NOTE 26

*Cujus sancta facies ita fulgebat ut liliorum et rosarum sperneret pulchritudinem.* (S. Greg. Turon., *De glor. Confess.*, c. cvi.)

## NOTE 27

Nous possédons dans notre cabinet une de ces pierres tumulaires dont nous avons donné un dessin dans notre opuscule sur l'*Anneau de sainte Radégonde*. (*Revue de l'Art chrétien*, 1864.) Elle constate la sépulture dans cette crypte d'une religieuse consacrée par le

vœu de virginité, comme l'indique le titre qu'on lui donne : *Devota*. Cette pierre de 35 centimètres sur 15 avait clos probablement une de ces cellules mortuaires dont nous avons parlé, et derrière ce petit bloc sans doute arraché comme tant d'autres en des jours de ruine à ce touchant ensemble de tombes si respectées jusque-là, résida peut-être, sous cette qualification modeste mais si glorieuse, une dépouille de quelque grande famille mérovingienne. Au moins, que leur souvenir ne périclite pas tout entier....

## NOTE 28

Saint Grégoire de Tours indique positivement cette cellule et son autel. (*De glor. Confess.*, c. cvi.)

## NOTE 29

*Sed nescio quid, credo, adhuc in animis residebat, ut hæ puellæ asserunt, quod moeret scandalum.* (Greg. Turon., lib. IX, c. xl.) On voit combien Thibaut s'est trompé quand il a écrit comme présumable que l'évêque s'était montré bon jusqu'à élever de terre le corps de sainte Radégonde, dont les miracles l'avaient touché. On ne nous dit pas que Marovée ait jamais songé à honorer ainsi la mémoire de la sainte : cet acte de justice, dont nous ne savons aucun détail certain, se sera fait plus probablement par son successeur, Platon, qui aura honoré de la sorte à la fois, et la sainte qu'il avait connue, et saint Grégoire qui avait été l'ami de l'une et de l'autre.





## LIVRE X

### LE TRAITÉ D'ANDELOT JUSQU'À LA MORT DE CHILDEBERT

(De 587 à 596)

À partir de l'époque où nous voici arrivés, il faut nous résigner à voir le silence et l'obscurité envahir une trop longue phase de notre histoire locale. Nous avons plus d'une fois déjà signalé de semblables interstices dont on fait les causes. Il ne nous en faut pas moins marcher vers notre but, autant que possible, le passé à l'avenir par une attention à des faits généraux qui ne nous paraissent aussi étrangers qu'ils le sembleraient d'abord. Ceci, et sans trop nous arrêter à la crainte de les longueurs inutiles en apparence, nous nous sommes décidé à entrer dans certains récits et en de certaines scènes dont nos lecteurs, après tout, pourront profiter : car ces pages ainsi conçues ne sortent point du grand cadre que nous nous sommes fait, et, au contraire, quoique parfois d'assez loin, aux événements et aux personnages déjà connus, ou à ceux que nous ferons mieux connaître. Nous avons dû aussi, dans ce plan, et quoiqu'il nous obligeât souvent à plus de travail, aider l'intelligence de notre époque à une plus exacte connaissance des mœurs, des coutumes de la vie publique ou privée, à

laquelle ces détails se rapportent toujours comme à de plus sûres notions de l'histoire générale plus ou moins liée à la nôtre. Il nous semble qu'en agissant autrement sous prétexte d'abrégé notre récit, nous lui eussions ôté quelques lumières dont l'histoire a toujours besoin et qu'il faut bien se garder de lui refuser.

Nous avons d'ailleurs trouvé dans ces excursions qu'il ne faudra pas traiter de hors-d'œuvre, de fréquentes occasions d'éclaircir quelques difficultés historiques dont la solution importe d'autant plus qu'on les a souvent embrouillées en d'autres livres au service de l'esprit de parti, ou d'une philosophie de mauvaise foi, ou d'une polémique de hasard telle que l'a faite, depuis trois siècles surtout, la politique astucieuse dont les nations subissent de nos jours les fatales et extrêmes conséquences. Les esprits sérieux et raisonnables ne nous sauront pas mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir rempli de la sorte des lacunes qu'il vaut mieux utiliser ainsi que dédaigner aux dépens d'une foule de vérités importantes.

Traité d'Andelot.

Le traité qu'avait proposé la reine Brunehaut pour assurer à son fils l'amitié utile de Gontran, fut signé par ce prince le 29 novembre 587, à Andelot (1), propriété du roi de Bourgogne, située près de Soissons, d'où le roi y venait facilement. Il y fut porté par deux ambassadeurs, dont l'un était Grégoire de Tours, chargé d'en faire valoir le texte avec cette éloquence fine et cette noble droiture qui inspirait le respect aux grands comme aux petits. Par cette convention Childebert cédait à Gontran, outre la ville et le territoire de Paris, Châteaudun (2), Etampes (3) et Vendôme (4), tels que les avait possédés Sigebert; en revanche le roi d'Austrasie reprenait possession de ses anciennes provinces enclavant Meaux (5), Tours, Poitiers, Avranches, Aire, le Conserans (6), Bayonne (7), Alby, et les deux tiers de Senlis. On convenait aussi que celui des deux princes qui mourrait sans enfants, ferait de l'autre l'unique héritier de ses Etats. C'était un élément de paix, aussi bien que quelques autres

points relatifs à la condition faite aux branches latines après la mort de l'un ou de l'autre contractant. Paul, mesure très sage et fort capable de maintenir solide la paix entre les deux royaumes, il était entendu qu'il y aurait des sujets de chacun d'eux forcés par les événements extérieurs à quitter leur patrie pour se réfugier dans le royaume voisin, rentreraient chacun dans leur territoire national, que néanmoins chacun jouirait paisiblement des biens légitimement acquis dans le pays où ils cesseraient d'être domiciliés ; qu'ils voyageraient librement pour affaires selon leur bon plaisir sur les terres des deux royaumes ; que enfin, les donations faites par les deux rois aux évêques ou monastères qui leur avaient appartenus, resteraient à leurs possesseurs actuels.

Ces sages promesses importaient beaucoup aux deux rois et à leurs peuples et aux relations pacifiques des deux souverainetés. C'est pourquoi Gontran après les avoir entendues, s'en engagea par serment à les observer. « Que Dieu me frappe, ajoute-t-il, de son jugement, dit-il, si je manque à une seule promesse contenue dans cet acte que je m'engage de maintenir. » D'après les dates données par Grégoire de Tours, le traité qui fut réellement accepté à Andelot par Gontran et Sigebert le 1<sup>er</sup> mai 588, il fut signé dans une réunion de ce prince avec Childebert qui s'était sans doute rendu à Soissons avec sa mère Brunehaut, sa sœur Ingonde et sa fille Freileube.

Grégoire, en quittant la cour de Bourgogne, s'en était allé à Reims, visiter l'évêque Gilles (8) dont il était trop âgé pour ne pas aller jusqu'à lui ; car ce prélat, quoiqu'il eût d'une assez mauvaise réputation, et qu'il se fût fait de graves affaires d'où avait suivi sa déposition par les conciles tenus successivement à Verdun (9) et à Metz, avait pas moins quelques titres à sa pitié et à sa défiance. En effet, lorsque Sigebert et Brunehaut avaient demandé à Grégoire d'accepter la charge de l'Épiscopat, c'était



les qu'ils l'avaient fait sacrer à Reims, celui-ci ayant repris toute la confiance du couple royal. Grégoire nous apprend (a) qu'il fit la rencontre à Reims même de Viliulfe, ancien de la ville de Poitiers qu'il y avait connu autrefois, qui sans doute pour obéir au traité d'Andelot, revenait plus tôt dans le Poitou, et prenait son chemin par Paris. Mais déjà, ce qui prouve quel empressement il comptait mettre à exécuter les ordres royaux, il souffrait beaucoup de fièvre violente avec laquelle il était parti, et qui avait des inquiétantes proportions.

En effet, malgré les soins de sa femme, lui et un jeune enfant qui était frappé du même mal moururent à Rueil (10), sorte qu'on apporta leurs corps jusqu'à Poitiers, où ils furent enterrés non loin de la ville. Sa veuve ne tarda pas à se remarier pour la troisième fois au fils de ce Boppolène, roi de France (11), qui avait joué plus d'un rôle coupable vis-à-vis Childéric, son protecteur dévoué, et qui ne conduisait pas mieux les affaires de sa famille que celles de sa conscience et de son honneur. Ce fils, en effet, avait eu deux femmes, tour à tour abandonnées, ce qui lui avait fait une réputation détestable; et après cette troisième union, pour laquelle, bien entendu, la religion ne fut pas invoquée que pour la précédente, le jeune étourdi ne abandonnait pas moins à tous les excès de la luxure, se livrant à la dernière de ses prétendues épouses des vices perdus, dont la vie était aussi corrompue que la sienne. Saint Grégoire dut avoir une douloureuse déception plus quand il vit tourner ainsi le zèle et l'intérêt qu'il avait témoigné à Viliulfe, et cette conduite de sa veuve avec son adultère public ne contribua guère à faire oublier les maux dont gémissaient la Touraine et le Poitou (12). Les étaient les mœurs d'un pays où les rois donnaient de si pires exemples.

Enfin la paix régnait en Poitou, grâce à celle qu'avaient

1) Lib., IX, c. XIII.

conclue Gontran et Childebert par l'intervention bér saint évêque de Tours. Ce ne fut pas le seul bienfa tinrent de lui les peuples que Dieu avait confiés à sa Plus sûr que jamais d'être écouté du jeune ro l'Aquitaine revoyait avec tant de bonheur la gouver nouveau, il n'eut rien de plus pressé que de lui entendre qu'un peuple accablé d'impôts n'aime jam souverain qui l'en surcharge. Il ménagea ainsi un gement considérable aux pauvres gens de sa provin l'année suivante se virent taxés beaucoup moins qu l'avaient été depuis longtemps (a).

Avant de passer à d'autres scènes politiques, rep nous encore de ces grandes commotions sur un c tableaux pleins de douceur que la foi chrétienne briller si souvent dans les solitudes sacrées. A S Croix de Poitiers, le 13 mai 588, la sainte abbess rendait son âme pure à Celui dont elle avait fait son I dix mois seulement après le départ de celle qui s'éta sa fille par l'obéissance et par l'amour. Nous l'avoi en maintes circonstances, seconder de son zèle écl sainte fondatrice qui l'avait distinguée dès son er Avec elle, elle avait été à Arles étudier et pratiquer l de saint Césaire et l'avait apportée à Poitiers en 57 l'y établir définitivement. Elle montra dans son got ment, plein de douceur ferme et d'humilité aimable, c Radégonde avait été inspirée du ciel en lui donna charge d'autant plus difficile qu'elle devait, elle, si p naissance, régler la vie et retenir les élans trop n de tant de têtes ardentes, venues de toutes les pr de la Gaule et des pays francs, avec les préjugés haute naissance et certaines prétentions orgueilleus la piété chrétienne ne tempérerait pas toujours asse abbatiat fut relativement tranquille. Du vivant de Radé soutenue par sa confiance en elle, par la direction

(a) Greg. Turon., *De Miraculis S. Marti.*, lib. IX.

te qu'elle en recevait, et secondée dans les soins matériels par l'expérience dévouée de Fortunat leur ami commun, elle s'était faite à la fois le modèle des vierges par la fidélité aux prescriptions de la vie religieuse, et l'exemple des abbesses par le zèle de tous ses devoirs (12). Elle avait là autant de mérites qui applanissaient à l'admiration la route du ciel. Elle arriva enfin à ce jour sacré auquel elle aspirait d'autant plus depuis que sa mère l'attendait.

Les précieux restes de sainte Agnès furent déposés avec ceux de sainte Disciole, près du tombeau de leur Mère, et vénérée comme une sainte : on semblait craindre de séparer ce que Dieu avait si miraculeusement uni. Placées l'une à gauche, à droite, à cause de son titre d'abbesse, l'autre à l'endroit de l'illustre reine, chacune d'elle occupa dans la nef un cercueil dont la présence consacrait aux yeux des pèlerins le touchant souvenir de leur pieuse intimité (13). Cette année, Antharic, roi des Lombards, obtint de Childebert sa sœur Clodowinde en mariage; mais celui-ci ne tarda bientôt sa parole parce que en même temps Récarède, d'Espagne, lui demanda la même princesse par des ambassadeurs. Gontran prit en mauvaise part ce mariage et en irrita. Childebert intéressé à garder la paix avec son frère se renonça à cette alliance, et se brouilla ainsi avec les Lombards. De là sans doute, la révolte qui éclata presque aussitôt à l'Est de l'Autrasie, chez les Bavares soumis à Childebert, ce qui obligea celui-ci à une rude répression. Depuis Clovis ce petit peuple avait vécu sous les rois de l'Autrasie dont il était limitrophe. Un des ducs de la partie méridionale nommé Garibald tenta de secouer le joug. Pour cela il avait traité avec les Lombards d'Italie, qui se chargeaient d'autant mieux de soutenir son entreprise que leur roi Antaris était gendre de Garibald, et un des princes les plus remarquables de l'époque. Childebert après

(12) S. Fortunat., *Carmina*, lib. VIII, c. vi. — Lib. XI tout entier.

des conflits qui ne furent pas sans quelques revers, à rompre cette alliance, reprima le tributaire remu, priva de son duché qu'il donna à son cousin Tassillon le titre de roi et le devoir d'hommage envers lui et ses successeurs. Le nouveau roi garda fidèlement cette pratique que ses descendants renièrent à l'avènement de la race française, de façon à s'attirer de rudes châtimens ; mais alors les rois d'Austrasie ne furent plus rien pour notre province, à qui nous aurons vu donner des rois héréditaires (14).

Nous avons vu Chilpéric mettre en 580 un impôt lourd sur les vignes de la Touraine et du Poitou, une nouveauté d'autant plus onéreuse que l'avarice du prince n'avait guère laissé de revenu qui ne fût en faveur de son fisc. Saint Grégoire avait beaucoup tenté de délivrer son peuple, et il crut utile de le tenter au Poitou où Childebart, rentré dans ses droits sur ces deux provinces, devait être mieux disposé à reconnaître l'ancienne affection de ses sujets. De son côté Marovée, évêque de Poitiers, n'avait pas moins bien mérité du prince et supplia d'agir dans le même sens pour son pays. Childebart y envoya donc des commissaires dans le courant de novembre 589. C'étaient des hommes considérables que Florentien, maire de sa maison, et Romulfe, capitaine du palais, qui passèrent à Tours sans s'y arrêter et se dirigèrent d'abord à Poitiers. Maccon en était comte et nous le verrons figurer en d'autres rencontres où il montra beaucoup de zèle pour le bien. Il reçut les envoyés avec toute l'attention d'honneurs, et les aboucha avec Marovée, dont le rôle en soulevant cette question, était de prouver que l'impôt annuel portant sur les vignobles, avait été jusqu'alors perçue en Poitou avec une exagération qui avait vexé beaucoup de ses diocésains. Il demandait donc une révision des rôles terriers sur lesquels il était si facile de penser d'opérer des rectifications. En effet, beaucoup d'imposés étaient morts : c'étaient donc des veuves

elins et autres gens presque tous insolubles qui portaient le fardeau. Une nouvelle répartition se fit donc, juste et plus supportable, mais qui aboutit, en réalité, à lever d'autant plus les Gaulois, car les Francs, par le fait de leur naissance, jouissaient de l'immunité (a). Après les officiers royaux revinrent à Tours (b). Là encore le comte défendit son troupeau, opposa aux commissaires les privilèges anciens dont il avait joui sous les prédécesseurs de Childebert, et il parvint à le faire exempter des pôtis en considération du respect dû à saint Martin (c). C'est que ces redevances étaient d'autant plus oppressives qu'elles variaient au caprice des comtes qui se succédaient fréquemment, et qui, obligés personnellement à verser au trésor royal, s'occupaient moins d'une répartition équitable que du besoin de représenter le produit exigé de ces collectes. Qu'on ajoute à ce fléau celui des spoliations habituelles des petits par les grands, et celui mille fois plus terrible des famines qui venaient fréquemment s'y joindre, et l'on se fera une idée approximative des douleurs des peuples de cette époque. On conçoit que la nécessité d'interrompre les travaux de la campagne pour se former en bandes improvisées au premier appel du commandant de la province; les ravages portés dans les champs, déjà dévastés par la perte de leurs moissons, par ces bandes sans discipline qui se précipitaient à l'improviste; le grand nombre de paysans emmenés en esclavage à la suite de chaque guerre; le sol laissé par eux même sans culture, les demeures rurales sans réparations parce qu'elles étaient souvent et longtemps abandonnées : tant de revers enfin, qu'ensanglantaient des guerres répétées, étaient peu favorables à l'agriculture. Les récoltes manquaient le plus souvent, et les disettes qu'elles amenaient des famines générales auxquelles venaient se joindre les inondations, les orages violents et

*Art de vérifier les dates, 2<sup>e</sup> part., V, 593.*

*Greg. Turon., lib. IX, c. xxx.*

*ibid.*

séparables de tant de sang répandu et de tant plus ou moins longtemps, dans les campagnes, l'air qui s'y imprégnait de tant de vices. C'est ainsi que la civilisation dont ils avaient été si sensibles aux iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, s'arrêtait enfin tout à coup devant ces luttes incitées par l'ambition cruelle des grands, qui ne leur offrait dans la religion qu'un moyen de satisfaire un assez puissant motif de s'améliorer.

cette désorganisation sociale contre laquelle la religion s'élevait presque toujours en vain, nous avons déjà fait remarquer, dans ce mélange

Antagonisme des  
races franque et gau-  
loise vivant sur le  
même sol.

de races si opposées de caractère qui vivaient sur le même sol. C'étaient toujours les Francs et les Gaulois, auxquels venaient même fort souvent se mêler quelques familles romaines formant une aristocratie jalouse aussi de sa prépondérance et ne cédant pas facilement à des parvenus qui n'avaient fait que fort peu. Au fond, tant d'éléments de désunion se trouvaient dans les deux nationalités qui se différençaient par le nombre et l'antagonisme de leurs mœurs, le peuple conquérant, aux mœurs violentes ne se contentant de la hache et de l'épée, et le peuple envahi, pacifique et paisible, ne se portant à la guerre qu'à regret, n'en supportait que plus impatiemment les excès des autres hautains dont toute la vie aboutissait à la rapine et au pillage. Nous avons vu combien de fois, dans nos rencontres, ces Gaulois qui sous les noms de Leudaste, de Gaudaste, ou autres non moins honnis, n'avaient trouvé de moyen d'arrêter leurs désordres que dans des émeutes sanglantes qu'eux. Nous arrivons à des événements qui furent toute dans cette férocité du caractère. Il est bon d'en faire précéder le récit d'un exemple, par un exemple de plus, l'irrésistible violence des mœurs que rien ne pouvait réfréner.

Wadon et ses entreprises criminelles.

Nous avons déjà observé qu'à la plusieurs familles franques s'étaient établies soit nouvellement, soit qu'elles descendirent de mœurs leudes à qui Clovis avait donné ces terres. Ces sortes de possesseurs retenaient la propriété et sans aucune redevance au fisc. D'abord ils possédaient temporairement ces possessions, nommées *beneficia* et qui plus tard étaient devenues des propriétés propres dont ils jouissaient leur vie durant. Le premier était un seigneur dont on ignore le nom, mais son être considérable puisqu'il avait épousé une comtesse de Toulouse venue d'un duc de Gothie. Habitant près de Poitiers, sans doute où était la villa dont il jouissait, il y vivait et ne faisait guère d'autres voyages que ceux à Toulouse où l'appelaient parfois ses affaires de famille.

Wadon, ancien comte de Saintes, était un homme de mauvais voisin de campagne. Cet homme s'était acquis une mauvaise réputation. D'abord intendant de Chilpéric, et partisan de l'aventurier, il avait chaudement servi celui-ci dans ses prétentions sur l'Austrasie. On l'accusait d'avoir volé une partie de la jeune reine Rigunthe, autrefois reine d'Espagne, et son luxe insolent prêtait à de nombreux soupçons. Irascible et déloyal, il lui suffisait de succès pour entreprendre les plus inutiles entreprises. Ayant convoité la maison dont il savait que le duc pacifique, il accusa celui-ci de lui avoir volé une partie de sa fortune qui peut-être n'étaient pas sortis de ses mains. Pour s'en venger. C'est dans ce but qu'ayant réuni une armée à main armée, il fit prévenir pendant l'absence de l'esclave qui avait la surintendance de la maison de tenir l'habitation en état de le recevoir, et de faire la dépense qu'il y devrait faire avec ses propres deniers. Le serviteur qui connaissait l'audacieux

lui céder; il se prépara à une vigoureuse  
testant que, lui vivant, personne n'entrerait  
n de son maître. Aussitôt il arme tous les  
ives de la villa, et jusque aux femmes elles-  
dant l'épouse de Wadon entend parler de ce  
lans le voisinage : ce sont des préparatifs de  
son mari dont elle redoute les emportements.  
de le retenir, mais elle est brutalement  
de ses fils s'applique pourtant à la seconder.  
nce à la tête sa hache d'armes que le jeune  
: pas tout à fait; alors le père furieux lui  
:compagner; on monte à cheval, et malgré les  
et les pleurs de la famille, on marche vers le  
criminelle expédition. Parvenu à quelque  
ahisseur dépêche à l'intendant quelques-uns  
lui réitérent l'ordre de tenir tout à sa conve-  
vrir de leurs plus belles tapisseries les sièges  
bles des appartements. Celui-ci n'obéit pas  
remière fois, fait sortir tout son monde, le  
ors de la porte d'entrée, et s'y tient dans  
homme résolu. Wadon ne tarda pas à  
ça sans peine la garde qui avait l'ordre de le  
A peine dans la maison, il devient furieux  
tat où on l'avait laissée, et avant que le  
intendant eût pu songer à se défendre, il se  
i, et d'un coup d'épée il lui fend la tête et  
Mais à l'instant, le fils de la victime frappe  
s le ventre d'un coup de son javelot qui lui  
rps : il tombe. Alors les défenseurs de la  
stupéfaits mais enhardis par la chute de ce  
emi, se jettent sur lui, l'accablent de coups  
ur l'achever. Mais quelques-uns des siens  
gré une grêle de pierres qui les accueille,  
jeter sur son corps un mauvais vêtement, le  
n cheval, et l'emportent, suivi de son fils  
udes larmes, jusque chez lui, où il expire

Comment il en est  
puni.



, entouré de sa femme et de ses enfants. Ce même l'avait accompagné, fut aussitôt trouver le roi et obtint la survivance de son bénéfice (a).

On s'expliquerait pas de telles faveurs, si l'on n'était é qu'elles ne venaient des rois à de si tristes sujets ce que les premiers avaient souvent besoin des . Ceux-ci devaient le comprendre aussi puisqu'ils venaient pas meilleurs, ni par le dévouement pour autres qu'ils abandonnaient en présence des moindres ions de leur intérêt personnel, ni par le zèle de la publique qui ne balançait jamais celui de leurs affaires.

Il eut une nouvelle preuve après la mort de Wadon conduite de ses deux fils. Héritiers de ses vices en que de ses richesses, ils se flattèrent de l'impunité avait si longtemps joui, et vécurent dans une entente avec leurs concitoyens, désolant le Poitou, fois très loin de leur demeure, mais surtout imposant voisinage une terreur continuelle par les plus uses entreprises. Il n'y avait guère de nuit où ils courussent le pays pour y commettre toutes sortes nes dont les moindres étaient les rapines et les les. Ils avaient commencé par détrousser les nds voyageant pour leur commerce dans les villes ampagnes. Après les avoir volés, ils les tuaient; ils plus loin : ils n'hésitèrent pas une fois à attaquer, 'avoir fait tomber dans un piège, un receveur des dont ils vidèrent la caisse et pillèrent le bien. Le de Poitou Maccon n'avait pu réussir par aucun à réprimer ces brigandages. Cette impuissance rait peut-être que les voies ordinaires de la justice étaient annulées par une opposition armée des deux qu'on n'osait plus attaquer en face, et après plusieurs ces de leur part, ils osèrent demander que le roi

g. Turon., lib. IX., c. xxxv.

État de la valeur des accusations du comte, parce qu'ils avaient épouvanté les témoins ou la dépossession impossible. Une audience leur fut donnée. Maccon s'y rendit en même temps, ayant versé au trésor royal les redevances habituelles et argué de lever sur les serfs (a). L'audace de ces deux frères s'était augmentée d'une certaine gloire au roi, devant qui il était d'usage de ne paraître sans lui offrir quelque objet de prix, et ils avaient gloire de lui présenter un magnifique collier et de pierreries, et de plus un glaive d'un acier dont la garde était un admirable mélange de fer et de gemmes d'Espagne. Mais le roi n'ignorait leurs crimes, et sans se laisser prendre à la ruse, il les fit charger de chaînes et mettre à la tour au milieu des tourments, ils avouèrent où se cachés les trésors de leur père, volés autrefois par eux, quand il suivait son parti. Des hommes furent aussitôt, qui découvrirent le trésor; il se trouva énormes sommes d'or et d'argent, et de nombreux autres objets précieux. Toutes ces richesses furent prises au profit du trésor royal, et des deux frères l'un fut décapité et le second exilé du pays (b).

Au même temps les cœurs honnêtes virent un autre exemple de justice divine dans la mort de ce Childéric le comte, qui avait été comte de Gascogne, et dont nous avons vu les méfaits. Ce misérable s'était conduit dans la tourmentement comme Wadon et ses fils dans le Poitou. Ce comte avait coûté en fait de crimes, d'émeutes et de guerres à se faire s'enrichir. Las de ce fatigant métier, il mourut. Auch, près de sa femme, qui y possédait de vastes domaines. Childebert averti enfin de ses forfaits, donna l'ordre qu'on l'en punît du dernier supplice;

Crimes et mort de  
Childéric le Saxon.

(a) *Not. ad Marculf. form.*, lib. I, c. viii. — Montesquieu, *Esprit des lois*, c. xv.; *ibid.*, p. 489.  
(b) *ibid.*, lib. X, c. xxi.

mais la main de Dieu fut plus prompte que le bourreau. Quand celui-ci allait venir, le duc, un soir, se coucha ivre, fut suffoqué dans la nuit par le vin, et le lendemain on le trouva mort dans son lit. Il n'y eut personne qui ne vît dans cette mort un juste châtiment de ses impiétés et de ses crimes (a). Ces réflexions venaient naturellement en effet à qui pouvait s'épouvanter chaque jour des odieuses violences de tels brigands. On voit clairement par l'historien qui nous sert de guide que des bandes organisées de malfaiteurs se mettaient alors à la solde des hardis fripons qui les invoquaient. Celle qu'avait conduite trop longtemps l'indigne Saxon ne finit pas ses exploits quand il disparut; et sa coopération à une autre œuvre de brigandage que nous allons raconter fit croire à quelques-uns qu'elle y était encore commandée par lui. Mais il est certain qu'il était mort quand éclatèrent ces nouveaux scandales.

Nous voulons parler des troubles qui éclatèrent dans le monastère de Sainte-Croix après la mort de sainte Radégonde. La sainte femme n'avait pas mal jugé de certains caractères qui l'entouraient et des folies dont ils seraient capable. Mais il nous faut raconter comme préliminaires de ces désordres trop mémorables des scènes déjà bien odieuses, et qui sembleraient avoir inspiré celles qui devaient les suivre de très près.

Troubles dans le  
monastère de Sainte-  
Croix.

Une belle-sœur de Clotaire I<sup>er</sup>, Ingeltrude, avait épousé un seigneur de la cour de Soissons. Devenue veuve, elle avait fondé en 565 un monastère de femmes dans l'enceinte même du monastère de Saint-Martin de Tours. Trois enfants lui étaient restés, dont l'un, Bertramne, était devenu archevêque de Bordeaux. La fille, Berthegonde, avait épousé un officier de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne. Ce mariage avait été heureux pendant vingt ans, lorsque, par un de ces bizarres caprices qui ne peuvent germer que dans une tête égarée par toutes les impertinences de l'orgueil,

(a) Greg. Turon., lib. X, c. xxii.

l'imagina de rompre cette union de deux époux  
 nt, et dont plusieurs enfants resserraient les  
 rés par une si longue paix. Elle offrit donc à  
 li donner avec le titre d'abbesse le couvent qui  
 r à Tours si elle voulait abandonner son mari  
 3. C'était un divorce que rien n'autorisait, et  
 hegonde se refusa en dépit des persécutions  
 Mais la mère n'eut pas de repos qu'elle n'eût  
 gré l'opposition du saint évêque Grégoire, de  
 Poitiers et du roi lui-même ce qu'elle voulait  
 et celle-ci finit par céder. Elle se fit conduire  
 ri lui-même au nouveau monastère, et après  
 ermée, elle renvoya ses enfants, « embrassant  
 ne vie plus parfaite, » comme s'il y avait une  
 ossible à rompre ainsi un mariage qui n'avait  
 heureux, sans l'agrément de l'évêque et le  
 it mutuel des deux parties (a)....

ion ainsi préparée ne devait pas se développer  
 bres. Avec deux femmes de cette trempe, la  
 : tarda pas à intervenir; des altercations  
 entre la fondatrice à la volonté absolue, et  
 ouse de sa propre autorité : si bien qu'un jour,  
 : de ces disputes incessantes, disparut et gagna  
 i elle demanda asile à son frère. Le mari ne  
 l'apprendre, et l'y suivit, réclamant ses droits,  
 pour que l'épouse égarée réintégrât le domicile  
 out autre que Bertramne s'y serait prêté, loin  
 e sa protection des extravagances qui n'avaient  
 ons, même apparentes. Le différend menaçait de  
 lorsque une mort inattendue vient frapper le  
 ait eu le temps toutefois de laisser par testament  
 possédait à sa sœur. Celle-ci s'en prévalut, et  
 en revenir à Tours pour se remettre en posses-  
 monastère, elle vint à Poitiers où elle chercha

couvent de Sainte-Croix, encore attristé de la mort de sainte Radégonde, un repos dont elle avait besoin pour régler sa conduite ultérieure.

Mais, de son côté, Ingeltrude travaillait près du roi Gontran dont elle était la parente, et réussissait à lui faire annuler le testament de l'évêque de Bordeaux : c'était un moyen de s'en attribuer le bénéfice. De là nouvelles discussions entre la mère et la fille qui, soit à Poitiers, soit à Tours, résistèrent pour un arrangement aux instances de deux évêques chargés par des lettres royales de médier entre elles. Il faut reconnaître pourtant que sur cette question le droit était en faveur de Berthegonde. On ne pouvait la priver du testament authentique de son père; aussi résistait-elle moins aux conseils pacifiques. Mais Ingeltrude n'y voulait rien entendre. Elle aurait voulu avoir les trois quarts de la succession d'après le décret royal, mais elle voulait tout, et résista même à un référendum (15) de Gontran, envoyé en dernier lieu pour la convaincre. Ces dissensions de famille se prolongèrent donc jusqu'à ce qu'enfin Ingeltrude mourût à quatre-vingt-un ans, le 3 mars 690 (16), en maudissant sa fille et désignant pour abbesse une sienne nièce religieuse de la même maison. Avant d'expirer elle avait exigé de celle-ci que pour punir Berthegonde du tort que lui avait fait cette fille dénaturée, elle ne la laissât jamais venir prier sur sa tombe, ni même entrer dans le couvent. Cette exclusion de l'ancienne abbesse souleva les murmures de la communauté qui se refusait à sanctionner les dernières volontés de la défunte. Il ne fallut pas moins pour ramener la soumission que l'autorité du saint évêque Grégoire qui aima mieux sanctionner l'abbatiale de la nièce que d'y replacer un sujet comme Berthegonde. Mais celle-ci ne se montra pas plus disposée à la paix. Avant venue à Tours, où le couvent lui fut fermé, elle se rendit à Metz, où se trouvait Childébert II, roi d'Austrasie, pour réclamer la succession de sa mère et le titre dont elle prétendait hériter. Celui-ci se laissa gagner et signa des

esquelles il lui permettait de rentrer dans tout ce qui avait appartenu à son père et par conséquent de dépouiller le monastère ce qu'ils y avaient laissé. Il n'en fallut pas plus à cette retenue. Elle revient à Tours, montre les lettres condées d'une horde de ces bandits mercenaires dont nous avons parlé, elle s'empare de tout le mobilier qu'elle n'y laissant que des murailles dénudées, et envoie ses satellites vers les propriétés rurales de la maison pour leur faire apporter tout ce qu'elles contenaient de fruits. « Nous ne pouvons, dit l'historien, décrire les horreurs qu'elle fit ainsi commettre dans la maison. » Après quoi, riche et s'enorgueillissant de sa victoire, elle revint à Poitiers où elle ne cessa de gouverner avec sa mère et sa cousine la nouvelle abbesse les plus grossières et les plus fausses (a).

Il est pas qu'après cette étrange victoire, la malheureuse Leubovère ait fait pénitence de si violentes énormités, mais elle est morte comme sa mère, sans doute, dans la haine et avec l'ineffaçable stigmate d'une conduite d'innombrables gens.

Les âmes vraiment chrétiennes devaient s'attrister de voir de telles atteintes portées à la discipline régulière par des rois en qui les liens de parenté avaient trop souvent le sentiment de la justice et de la convenance. Poitiers était destiné à voir une autre plus grave encore, provoqué dans ce même monastère, l'autre princesse à qui l'histoire a tenu compte de ses mêmes colères, fomentées par le même

la mort de sainte Agnès, qui avait suivi de près la mort de sainte Leubovère, Leubovère avait été élue pour gouverner la communauté, comme la règle le voulait, mais aussi par l'influence de Marovée, qui, se

(a), *ib. sup.*, lib., X, c. XII.

parce qu'elle était sa parente, soit parce qu'il la trouvait moins austère que Radégonde et plus facile peut-être à gouverner, s'était entremis pour beaucoup dans le choix de la communauté. En effet, Leubovère, pleine de l'esprit de son institut, aimait la régularité dans les autres comme pour elle-même, et si c'était là un mérite aux regards du plus grand nombre de ses sœurs, d'autres cependant se désolaient plus ou moins contre ce qu'elles traitaient volontiers de tyrannie, comme si elles n'avaient pas embrassé volontairement la vie plus austère du cloître au mépris des séductions du monde et de ses séductions. Et pourtant cette accusation aurait dû être tempérée par certaines faiblesses dont la nouvelle abbesse ne semblait pas se garder assez. Elle témoignait à une de ses religieuses, sa parente, une indulgence qui allait souvent, au jugement de certaines autres, jusqu'à une indulgence excessive. Sa vigilance se relâchait parfois pour le maintien de la règle, et lui faisait autoriser la représentation de drames tirés de l'Ecriture, ou des vies des Martyrs, qu'on trouvait peu conformes à la gravité de la vie monastique. Ces reproches semblent avoir peu de portée, si on en considère la source, car ils furent jetés dans l'histoire par des témoins dont nous apprécierons bientôt la valeur. Mais ils renferment au moins une utile leçon à quiconque est chargé de conduire un monastère : la sainte et constante fermeté de l'observance doit y enlever tout prétexte au relâchement des uns et à la critique des autres. Un prétexte injuste est toujours de trop à alléguer contre des supérieurs inattentifs.

Leubovère avait d'autant plus à garder ces principes qu'elle ne pouvait empêcher complètement l'esprit du dehors de pénétrer jusque dans le cloître qu'elle gouvernait. Il y avait là, ne fût-ce qu'en petit nombre, de ces femmes étrangères appartenant par toute leur nature à une catégorie de personnes toujours plus portées à commander qu'à obéir, et dont les mains se sentaient presque moins faites pour le fuseau que pour la hache. De ce nombre, et pouvant

passer pour la plus intraitable, était Chrodielde, la fille du roi Charibert, et sa cousine Basine, cette fille de Chilpéric que son père aurait volontiers mariée à un prince d'Espagne si Radégonde n'y avait pas opposé l'austère énergie de sa sainte autorité. Celle-ci, quoique aussi noble par son origine que sa cousine Chrodielde, était moins orgueilleuse et moins violente : l'autre, au contraire, semblait un émule de Frédégonde, et plus propre à faire une amazone qu'une religieuse, et elle se servit de toute la force que lui donnait son droit d'aînesse et son ascendant naturel pour dominer cette âme qui fût restée paisible sans elle. Au fond, une pensée la dominait et lui semblait autoriser cette véhémence. Fille de roi, destinée à devenir l'épouse d'un autre roi, si elle n'eût pas embrassé la vie du cloître, laquelle on prétend qu'on l'avait forcée sans qu'on pût trop savoir comment, qui pouvait être plus digne qu'elle de première place dans un monastère, et d'y être reine sur les religieuses, puisqu'elle ne pouvait pas l'être ailleurs ?

Après la mort d'Agnès, en dépit du désir de saint Radégonde et de la résolution prise par ses sœurs, elle avait brigué l'abbatiate, s'était agitée en mille intrigues pour y arriver, et n'avait pas vu sans un dépit qu'elle dissimula peu, que Leubovère eut réuni toutes les voix, sauf celle de quelques-unes, qu'elle même avait adulées par de fausses promesses. C'est pourquoi elle détestait son abbess. Comme toutes les âmes séduites par l'orgueil, des pensées d'insubordination, puis de révolte ouverte, la préoccupaient : elle était de celles qui trouvent d'abord des murmures pour déprécier les vertus qui les condamnent, et bientôt des calomnies qui s'élaborent peu à peu dans le secret de la colère contre le joug de l'obéissance et l'humble soumission qui les sauverait. Elle forma donc avec quelques autres d'abord, et bientôt avec un plus grand nombre, une sorte de pacte qui tendait à faire chasser du couvent l'abbess légitime pour s'y substituer à sa place. Elle se vantait qu'elle les rois ses parents, oublieux de leurs engagements envers



la sainte fondatrice, la soutiendraient dans cette levée de boucliers que devaient appuyer tant de mensonges.

Elles quittent le monastère,

Le plan étant fait, et non sans avoir préludé à l'intérieur par des colères scandaleuses, Chrodielde sortit un jour du monastère suivie d'une quarantaine de religieuses. Basine l'accompagnait : Allons, disait-elle, nous plaindre aux rois nos parents des affronts que nous recevons ici, car nous n'y sommes point traitées en personnes royales, on nous y met plus bas que les dernières servantes : c'était peu se souvenir, dit à ce sujet le narrateur de ces tristes aventures, de l'humble abnégation pratiquée sous leurs yeux par une autre reine qui s'était faite leur mère. Dans leur empressement, les fugitives n'avaient même pas songé à se pourvoir de chevaux. La saison était des plus difficiles, on était au 1<sup>er</sup> mars, c'est-à-dire au renouvellement de l'année 590, les pluies avaient pénétré les chemins : on conçoit dans quel désordre de toilette et dans quel état de fatigue elles arrivèrent à Tours. C'était là qu'elles avaient résolu de s'arrêter d'abord. Chrodielde comptait y laisser son escorte sous la protection de l'évêque, et la lui présenta en effet, comme un troupeau réduit à ce pire état par l'abbesse de Poitiers, le priant de se charger de lui pendant que, de son côté, elle irait exposer ses griefs aux rois ses parents.

El arrivent à Tours.

Comment saint Grégoire les y reçoit.

A ce langage plus que véhément, Grégoire répondit avec beaucoup de calme que si l'abbesse avait manqué à quelqu'un de ses devoirs, il irait volontiers en conférer avec son frère Marovée et interroger avec lui celle qu'elle accusait; qu'avant tout, il fallait donc qu'elle et ses sœurs rentrassent au monastère afin de ne pas exposer plus longtemps au mépris du monde une famille que sainte Radégonde s'était acquise au prix de tant de prières, de mortifications et de générosités. Ce n'était pas le compte de l'orgueilleuse fille des rois; elle déclara que rien ne l'empêcherait d'aller leur porter ses plaintes. En vain le prélat, réfutant ces mauvaises raisons, lui reprocha de faire trop peu de cas de ses conseils d'évêque, et lui fit envisage

les graves conséquences d'une excommunication pouvait s'attirer. Cette peine, en effet, était portée, longtemps contre le mépris de la clôture monastique, révolte dont une religieuse se rendait coupable : s'était exprimée la lettre que le concile de Tours écrite à sainte Radégonde. Il alla jusqu'à lui lire la de cette lettre tout entière.... Qui croirait qu'aucune raisons, si grandes pour le cœur et pour la foi, n'insèrent ni l'un ni l'autre dans cette femme impérieuse que son unique réponse fut toujours un appel aux parents? C'était pour elle une idée fixe sur laquelle hauteur fondait de grandes espérances. Au reste, Chro et ses compagnes, qui ne la laissèrent pas toujours seule, ne ménagèrent pas l'évêque de Poitiers. entendre, il avait contribué aux troubles présents par abandon du monastère, où il ne faisait rien. C'était doute que, devenu la première autorité dans la maison n'avait pas cru devoir approuver les désordres qu'il causaient. Au reste, elles insistaient sur ses anciens et sur le peu de confiance qu'il s'y était attiré. Avec propos, il n'y avait pas de raison pour en finir. Grutut donc proposer un moyen qui, du moins, lui gagner du temps, en conseillant à ces vierges folles pour se rendre à la cour, si elles y persistaient attendissent du moins la fin de l'hiver qui sévissait et ce à quoi elles consentirent sur la promesse du saint que, près de lui, elles ne manqueraient de rien.

C'est sans doute au milieu de ces fâcheuses circonstances et quand tout Poitiers partageait les tristesses d'une qui s'était attiré le respect et l'affection de tous, que Fortunat écrivit à l'évêque de Tours pour épancher dans son cœur ses propres chagrins, ceux de la communauté recommander avec elle à ses prières. Sans entrer en les déplorables détails qui déjà donnaient un caractère de gravité à ces premiers désordres, il chargeait le prêtre de lui sa lettre de lui exposer ce qui se passait à Poitiers. Il

le prélat de les aider, de venir, s'il le peut, travailler à la paix des âmes si profondément troublées, de se souvenir que sainte Radégonde avait été sa fille et sa mère, et combien son amour de la règle était méconnu dans toutes ces agitations d'une famille qu'elle lui avait si souvent recommandée. La prieure Justine se joint au saint prêtre pour implorer cette preuve de sa sainte amitié<sup>(a)</sup>. Une autre fois, c'est encore au nom de cette même Justine que Fortunat conjure Grégoire de prendre les intérêts de la communauté<sup>(b)</sup>. Tous ces recours à un évêque étranger ne prouvaient pas que Marovée s'occupât beaucoup de pacifier la sainte maison, ou que son zèle y eût beaucoup de succès.

Chrodielde va exposer sa cause à Gontran

Le printemps étant revenu, Chrodielde laissa à Tours les autres religieuses sous la conduite de Basine, et s'en alla trouver Gontran à Châlons-sur-Saône (17), qui était la capitale de la Bourgogne. Gontran, ou mal instruit de ce qui se passait, ou prévenu en faveur de sa nièce, l'accueillit honorablement, lui fit les présents d'usage envers les personnes de condition royale, et convoqua une réunion d'évêques à Poitiers qui jugeassent entre l'abbesse et elle. Cette mesure qui suspendait provisoirement toute décision à prendre, n'empêcha point que, pendant ce voyage de Chrodielde, un certain nombre des révoltées qu'elle avait laissées à Tours n'attendirent pas la sentence, et cédèrent à des propositions de mariage : singularité qui dénote clairement où en était venu, pour elles et pour ceux qui les épousaient, le sentiment religieux et le respect des convenances.

Elle revient à Poitiers et s'installe violemment dans l'abbaye de Saint-Hilaire.

Cependant les évêques convoqués à Poitiers tardant trop au gré de Chrodielde, elle y ramena sa bande désordonnée qu'elle abrita avec elle dans les dépendances privilégiées de l'abbaye de Saint-Hilaire. Pour se faire accorder cet asile qu'on ne lui aurait pas ouvert volontiers, elle n'eut pas honte de mettre à sa solde ces bandes infernales de

(a) S. Fortun., *Miscellan.*, lib. VIII, c. XVIII.

(b) *Ibid.*, c. XIX.

gens prêts à tout : voleurs, homicides, adultères criminels enfin à tous les degrés, que nous avons vu au service du Saxon Childéric, de Wadon et de tant d'autres. Quelques-uns ont prétendu que encore ce même Childéric jouait, à la tête de ces foy, son rôle accoutumé. D'autres disaient, avec plus croyons-nous, que celui-ci était mort, mais rer un autre bandit qui ne valait pas mieux. Quoi qu'il l'apostate franque déclara qu'elle était reine, et rentrerait dans son monastère qu'après avoir mi à la porte.

A ces traits caractéristiques d'une affaire vint se mêler un épisode non moins triste, et trop combien le mal est contagieux pour le coe Il y avait alors à Sainte-Croix une recluse qui, pe auparavant, lorsque sainte Radégonde existait s'étant fait descendre en dehors le long des murs et réfugiée à Saint-Hilaire, vomissait contre Leu foule d'injurieuses calomnies dont saint Grégoire juger et qu'il avait appréciées à leur juste valeur était sans doute un de ceux qui avaient fait p sainte femme les irrégularités qu'elle avait voulu. Bientôt après l'extravagante, par un motif inconnu qui n'était pas du repentir, s'était fait remonter cordes, par le même endroit qui avait favorisé sa puis se jetant aux pieds de la sainte, s'accusant méconnu et Dieu et elle par sa conduite, elle avait qu'en expiation de sa faute elle fut reçue encore damnée à une réclusion perpétuelle dans sa cellule accorda. Croirait-on cependant que cette malheureuse laissant séduire par l'enivrement du scandale, comme une nuit briser la porte de sa prison volontaire, communauté, et s'en alla retrouver Chrodielde relant contre son abbesse tous les mensonges qu'elle avait rétractés?

Enfin on vit arriver à Poitiers Gondégisile, m

deaux, qui avait pris avec lui sur sa route l'évêque  
gueux Soffarius, et celui d'Angoulême Nicaise. Ce  
sile avait été comte de Saintes et n'était monté sur  
de Bordeaux, en 585, que par la faveur de Gontran,  
répris des volontés de son prédécesseur Bertramne,  
il désigna son diacre Waldon au choix du clergé et  
de (18).

toire ne nous a laissé aucun renseignement sur  
is, dont on ne parle qu'à l'occasion du fait qui nous

Quant à Nicaise, il occupait l'évêché d'Angoulême  
dix ans, et s'y était manifesté un des chauds  
is de Gondebaud qu'il y avait reçu avec magnifi-  
A ces trois évêques se joignit Marovée qui les  
it à l'église de Saint-Hilaire pour engager les  
ses rebelles à rentrer dans le devoir. Sur le refus  
e qu'elles en firent, les quatre prélats fulminèrent  
elles l'excommunication qu'avait prononcée le second  
de Tours. Mais le mot d'ordre était donné, et aussitôt  
allites de Chrodiede fondirent sur les évêques, les  
èrent de leurs sièges, et sans respect ni ménagement  
ent de leur chute pour les charger de coups et les  
ent jusqu'au sang. Ils traitèrent de même les autres  
istiques dont les prélats étaient assistés, de sorte  
i effrayés de ces violences qu'étonnés de ces  
dont ils auraient cru incapables celles qui les avaient  
ndées, ceux-ci ne purent que se disperser sans  
même le temps de se dire adieu. Dans ce désordre,  
re Didier, qui était venu d'Autun avec des lettres de  
que Siagrius, monta à cheval et manqua de se noyer  
Clain qu'il voulut traverser à la hâte sans en  
re le fond (19).

dielde triomphante usa de sa victoire d'une façon  
elle. Aussitôt elle donna ses ordres aux brigands de  
e escorte, et, poussant les uns de tous côtés où se  
ent les biens ruraux de la communauté, elle guida les  
vers les fermes les plus rapprochées de la ville, met

lesse et ensanglante les colons inoffensés de terreur, et jure que si elle persiste, elle en fera jeter l'abbesse dans l'antre de ce côté, on faisait bonne garde, la ville était d'ailleurs entourée de murs capables de résister à toute attaque.

Arriver des envoyés de Childebert qui apportèrent une lettre du pape qui remplissait la ville et l'empêchait au comte Maccon de la réprimer. On espérait que cet ordre fût venu si tard pour avoir le besoin ; car et en dépit de ce que l'on avait dit, la guerre n'était pas encore finie.

Le pape d'Austrasie Childebert croyait que les évêques de Poitiers par les quatre évêques de la province, il s'était entouré de lui-même. Mais il conféra sur le même sujet, avec les évêques de Poitiers. Gondégisile, à peine arrivée, avait rendu compte à ceux-ci de ce qu'elle avait fait. Ils répondirent par une entière approbation. Les quatre collègues, et leur indiquèrent que le 1<sup>er</sup> novembre suivant, un concile qu'ils ne pouvaient empêcher de tenir, mais que les évêques de Poitiers avaient d'ailleurs rendu inutile quant à la décision. Ils les exhortaient à prier pour que la guerre leur serait si doux de voir revenir

l'abbesse Leubovère, cause innocente de tout cela, et avec autant de force que de dignité. Elle fut envoyée de la province de Bordeaux une copie de la lettre par sainte Radégonde aux prélats de la province et à ses neveux. Ce texte vénérala la condamnation de ses adversaires. Mais, toujours en pareil cas, le mal avait ses critiques ; on penchait en faveur de l'abbesse. On accusait Leubovère d'exagération de son autorité ; on plaignait ses prétendus

s ; on signalait même Marovée comme fauteur principal du scandale, car il n'avait jamais aimé le monastère. Plus de soin de sa part, disait-on, eût découvert les vices de son principe et arrêté son expansion. L'évêque, pour détourner ces reproches et se donner le mérite d'une saine modération, crut qu'il fallait s'appliquer à faire l'excommunication encourue par les rebelles, et dans ce but à Gondégisile un de ses prêtres qui avait à Poitiers d'une grande réputation de sainteté.

L'envoyé était Porchaire : il gouvernait depuis longtemps le monastère de Saint-Hilaire de Poitiers. Sa sagesse, la sagesse de son gouvernement lui avaient gagné l'estime et la vénération de tous. Marovée qui le connaissait depuis son épiscopat, savait sa prudence et sa fermeté, et ne doutait pas du succès de la négociation qu'il allait faire. Mais Gondégisile jugeant mieux des personnes que des choses, et qui d'ailleurs pouvait bien ne pas vouloir être impuni l'attentat dont il avait souffert à Poitiers, inflexible et voulut une soumission en règle pour user de sa clemence : c'était son droit et son devoir. D'autre part, Marovée, importuné des plaintes qui lui venaient des deux monastères, délégua à Poitiers le prêtre Thautère, homme honoré de son évêque, qui avait été référendaire de Sigebert, et qui venait récemment d'embrasser le sacerdoce. Il était chargé de tenter une conciliation ; mais il n'y réussit pas mieux, Chrodielde ayant refusé de son excommunication pour ne pas comparaître, et Marovée ne voulant qu'on levât ce prétendu empêchement pour obéir à son ordre. Nouvelles démarches de Thautère dans ce sens, mais refus du métropolitain. Tant de pourparlers avaient entraîné des voyages ; le temps s'écoulait, les obstinations continuaient depuis plus de six mois, et durant ces longs mois, beaucoup des complices de Chrodielde s'étaient dégoûtés de leur rôle ; l'hiver se faisait sentir d'autant plus cruel que qu'elles manquaient de bois et qu'elles ne pouvaient, par suite de leur excommunication, recevoir ni nourriture ni secours de personne. Elles se dispersèrent donc, les unes

leur famille, d'autres, dans leur propre es-unes aussi dans les maisons religieuses et venues à Sainte-Croix. Il en resta fort peu et Basine, qui s'accordaient d'ailleurs assez toutes deux voulant avoir l'autorité qu'aucune. C'est ainsi qu'il arrive toujours à ces ambivalent d'abord pour briser les liens de la et ne s'accordent plus que pour se disputer le pouvoir (20).

Cette défection du plus grand nombre de ses affidées irritait la fille de Charibert. Elle craignit de se trouver toute seule si les désertions se multipliaient encore, et résolut d'attirer l'attention par un coup d'éclat. Elle renouvela donc contre les propriétés rurales du monastère les sacrilèges qui l'avaient déjà déshonorée. Les sacripants qu'elle entretenait furent chargés d'aller incendier les villas du voisinage, avec ordre de maltraiter tous les gens qu'on y saisisait ; ils devaient s'engager à n'obéir désormais qu'à elle. Enfin, pour comble d'infamie, elle ordonna que ses assassins à gages forçassent de nuit la clôture de Sainte-Croix, qu'on y cherchât l'abbesse, et qu'on la lui amenât. Au milieu du bruit de cette invasion, l'héroïque abbesse comprit que c'était à elle qu'on en voulait ; et, ne consentant pas à être entraînée hors de la clôture malgré la règle qui s'y opposait, perclue d'ailleurs par la goutte, elle se fit transporter dans l'église, devant la châsse qui contenait la précieuse relique de la Vraie-Croix. Les brigands, après des violences qui leur avait valu un triomphe, avaient enfoncé la porte. Munis de torches, ils se répandirent dans le cloître, la cherchant partout, et enfin, pénétrant dans la basilique, ils l'y trouvèrent étendue, la face contre terre. Un d'entre eux, scélérat plus déterminé, était près de la frapper de son épée, lorsqu'un coup que lui porta par maladresse un de ses camarades le fit tomber baigné dans son sang. Justine, la prieure (21), et d'autres religieuses qui n'avaient pas abandonné l'abbesse, profitent de cet accident pour éteindre



la lumière, et arrachent les garnitures pour couvrir. Au même instant, les sicaires n'ont pas, armés de lances et d'épées nues. Ils vont pour Leubovère, lui arrachent son voile et ses cheveux par une sorte d'insulte (22), le jettent hors du saint lieu, et l'entraînent jusqu'à Saint-Hilaire. Comme ils en approchaient, ils se mettent à poindre : reconnaissant que leur but n'est pas la même, celle qu'ils avaient cherchée, ils la renvoyent et y reviennent eux-mêmes, s'emparent de lui, le trouvent enfin, l'emportent à Saint-Hilaire, le jettent dans l'appartement de Basine, en faisant tout par des gens armés. Leur rage ne se calme que par succès. Le soir, ils envahissent de nouveau Sainte-Croix, allument des morceaux de bois de la poix, et en font un vaste incendie ; ils brisent tout, font un pillage du reste de ce qu'ils ne peuvent pas emporter.

Inutiles efforts de Marovée contre le désordre.

Ceci se passait le dimanche et le lundi de la fête de Pâques, laquelle était célébrée le 15 avril. Dès que l'évêque de Poitiers apprit la détention de Leubovère, il se mit à vouloir qu'elle eût à la relâcher, sans quoi il n'aurait ni la fête, ni ne donnerait le baptême à sa fille. « Que si vous persistez, ajoutait-il, à la garder, je vous l'enlève. » Par suite de l'affreuse mégère envoie ses satellites donner l'ordre de tuer sa rivale si quelqu'un se refuse. On opposa une ruse à ses criminelles vaines. Un des clercs de Marovée (23), fit, par son adresse, sortir l'abbesse de sa prison, et la fit aller à l'église, où elle put se cacher.

L'église de Sainte-Croix profanée.

Pendant ces tristes scènes, de grands désordres avaient lieu dans l'église de Sainte-Radégonde. La haine furieuse des barbares et de leur hideuse fille de Charibert y avait porté

à la sainte reine fut souillé de sang, des prêtres ent furent massacrés en face de la chässe qui une portion de la Vraie-Croix (24).

u de ces triomphes de scélératesse, Chrodielde plus d'orgueil. Elle encourageait ses séides à le mal, et à mesure qu'elle réussissait à en faire méprisait sa cousine, ne lui parlait qu'avec finit par la dégoûter du rôle secondaire qu'elle ce drame impie. Fatiguée de ces dédains et de matie affectée, Basine feignit de rentrer en elle-la jeter aux pieds de son abbesse, implorant son se rattacha à elle, trouvant que cette condition valait encore mieux que des émotions continuelles rapportaient rien. Mais ces pieuses apparences ntôt démenties. Pour être moins violentes, les des deux parties n'en continuaient pas moins.

rixie nouvelle, provoquée par Chrodielde, les de Leubovère tuèrent un de ceux qui avaient ie. L'abbesse était revenue se loger tant bien que es bâtiments de l'abbaye moins maltraités par le suite de ces reprises d'hostilités, elle dut se e nouveau à Saint-Hilaire. Basine en profita lonner de nouveau son clottre, et revint à celle publiait les injures, dès qu'elle lui vit quelques e nouveaux succès. En effet, des émeutes, des aglants se produisirent encore pendant quelques « si bien, » dit l'historien attristé de ces scènes » qu'il ne se passait pas un jour sans homicide, sans querelles, une minute sans pleurs. »

. rois comprirent enfin que l'affaire se grossissant us, il importait de prendre contre Chrodielde es de rigueur. Childebert, qui en souffrait le plus, poser à Gontran une réunion d'évêques des deux qui pussent agir sur les lieux, et opposer à tant s des décisions canoniques. D'un commun accord, istrasie fit donc choix de Grégoire de Tours,

Basine feint de se repentir, et retourne au monastère par dépit.

Les rois de Bourgogne et d'Austrasie s'efforcent d'arrêter le désordre.

d'Ebrégisile de Cologne, et de Marovée d de Bourgogne nomma Gondégésile de I suffragants de Périgueux et d'Angoulême connu de l'affaire. Mais ces prélats refusé à Poitiers tant que le juge civil n'aurait

Le comte de Poitiers  
Macon chargé d'y  
mettre fin.

sédition. Childebert, en conséquence, donn toujours Comte de cette ville, d'user de t pour rétablir l'ordre, et de recourir méri

Combat entre ses  
troupes et les bandes  
de Chrodielde,

armes s'il le jugeait nécessaire. A cette noi qui était rentrée dans son asile de Sain devant la porte de l'église ses bandes qu pas, et leur ordonna qu'à la première atta sassen la force par la force. Pour le C

Qui sont vaincus  
et défaits.

plus à hésiter. Il commença à se montre cette horde intraitable, on vit les uns a marteaux de fer, les autres tomber percés d ensanglantés de coups d'épée. Après que combat, la résistance devenait inutile po massacrés en grand nombre ou repouss dielde comprend alors le sort qui l'attend s'emparer de la Sainte-Croix qu'elle ava méprisée, elle s'avance vers les troupes « Ne me touchez pas, s'écrite-elle, je s cousine d'un autre roi, ne faites rien dont me venger sur vous! » Mais cette fo impuissante comme ses adjurations. Les sur elle et sur sa furieuse escorte : on révoltés sont enchaînés, tirés du sanctuai poteaux et frappés de glaives et de bât coupe les cheveux en signe d'infamie poignets, à ceux-ci les oreilles, à ceux-là

Chrodielde compa-  
rait devant les Evêques  
au deuxième concile  
de Poitiers.

Devant de tels moyens, la sédition s'ap évêques occupèrent des sièges qu'on leu tribunal de l'Eglise. C'était le 30 octobre. Chrodielde qui recommença à y vomir reproches contre son abbesse. A l'entend

les crimes possibles dans sa condition. Il avait été caché par elle dans l'abbaye, et la servait sous son déguisement de femme. Il était l'homme qu'elle le désignait du doigt dans la foule. Or, interrogé, déclara qu'il ne savait de l'abbesse que ce qu'elle lui avait dit, et qu'elle n'avait jamais vu, et demeurant à dix lieues de l'abbaye, interrogée à son tour, répondit qu'elle n'avait rien à cet incident. Ce point éclairci et confirmé par d'autres témoins, à la honte de l'accusatrice, elle continua pas moins d'affirmer une foule d'autres crimes de force. Elle et Basine, dont la haine était si vive, rougissaient pas d'affirmer que dans l'abbaye, à l'abbaye, elles mouraient de faim, étaient maltraitées, et succombaient aux mauvais traitements de la mission de Leubovère, des étrangers usaient de la convenance des bains réservés aux religieuses, qu'elles s'étaient faites dans le couvent, qu'elle-même avait joué de jeux de hasard, qu'elle avait osé dépouiller ses bijoux et autres étoffes précieuses pour l'abbaye, et qu'enfin elle n'avait pas craint de représenter des comédies indécentes. Toutes ces contradictions furent reconnues pour fausses, soit que les faits y fussent inventés, soit qu'ils fussent dénaturés par la passion. L'abbesse, avec autant de précision que d'humilité, et avec ardeur, sans récriminer contre ses accusatrices.

Les évêques purent se convaincre que l'innocence de l'abbesse n'était d'autant plus devant les fureurs de ses adversaires, que la jalousie et l'ambition s'élevaient si complètement. Ils déclarèrent Chrodie et ses nouvelles excommuniées jusqu'à résipiscence, et elles de leurs malheureuses compagnes qui les avaient suivies; ils réintégrèrent solennellement l'abbesse, et par une lettre commune, ils rendirent aux deux princes des détails de l'affaire et c

jugement qu'ils avaient porté. En vain obtenir des princesses révoltées les chartes importants du monastère, ceux surtout pour l'avenir les donations des rois et de la famille en faveur de la communauté. Elle ne rien rendre, et les évêques conjuraient leurs parentes à cette juste restitution et réparation de leurs torts.

Qui n'en restent pas  
moins dans leur ré-  
bellion.

Mais les chartes ne furent pas rendues par une fatalité diabolique, attachée comme la conduite des apostats, les vierges folles la confusion dont elles s'étaient couvertes et ni dans la rude punition qui les séparait de leurs suffisans motifs de se soumettre. Chrodolieu de revenir dans leur monastère où de rentrer, ajoutèrent à tant de crimes. Elles s'en furent trouver Childebert à Soissons l'audace jusqu'à accuser Leubovère d'avoir accusé diverses personnes qu'elles ne craignirent en même temps; elles affirmèrent de plus pondait avec Frédégonde, l'ennemie déclarée du roi. Celui-ci ordonna aussitôt qu'on accusés qui lui furent présentés chargés ne fut que pour reconnaître leur innocence. La discussion de leur conduite, furent remis

Nouvelles méchan-  
cetés de Chrodolieu.

Cette nouvelle preuve de ténacité dans attirer sur les deux femmes, sur Chrodolieu la sévérité qu'elle n'avait que trop méritée. Elles furent pourtant laissées libres, grâce à la liaison du sang qui les unissaient d'anciens liens des familles royales, et que les habitudes du palais ne taient pas d'oublier. Elles en profitèrent. Elles allèrent à Châlons, près de Childebert, et le fatiguèrent. Epris de compassion, le bon prince les leur fit paraître devant un concile qui devait s'assembler le courant d'octobre prochain. Elles s'y

priaient les Pères d'avoir pour elles de l'indulgent en finir, ceux-ci, après en avoir écrit : de Bordeaux, levèrent les censures. Basile leurs pieds en protestant d'obéir dans la suite avec l'humilité et la charité d'une véritable, en effet, elle retourna à Sainte-Croix pour ce. Quant à Chrodiede, elle protesta, avec il que toujours, ne pouvoir rentrer dans son ant que Leubovère en serait abbessse. Le roi à cette femme indomptable une maison près de Poitiers qui avait appartenu naguère illustré par tant de crimes : c'était un de ceux dont les souverains accordaient la jouissance seigneurs de leur entourage sans leur la propriété. Elle s'y retira, et n'y vécut ni en religieuse, se persuadant à tort ou à raison qu'elle ne pourrait ni reprendre dans le monde, sans un scandale, le rang qu'elle avait saintement abdiqué dans s'adonner aux pratiques religieuses dont elle se rendait incapable. Ainsi finirent, à la fin des siècles qui avaient agité pendant plus d'un an de l'ère où tant d'âmes vertueuses suivaient l'adégonde. Deux âmes trompées par l'ambition avaient suffi pour mettre en question l'existence de ce monastère, à qui Dieu réservait cependant une vie de saintes œuvres, et qui devait jusqu'à la fin édifier les fidèles et perpétuer pour l'Eglise une école féconde de sainteté et de ferveur.

si nous nous sommes arrêté à ces longs emprunts au récit énergique de Grégoire que l'histoire, nous a-t-il semblé, doit s'écarter des événements nous l'ont dictés, et que de telles observations pour rester une leçon vivante à tous les rangs de la société. Les sages, ce nombre se rattachent tous les jours à notre décadence, trouvent ici à comparer cet épisode

peine connu aujourd'hui, de la vie d'un  
 uits plus retentissants de la dynastie méro-  
 eux autres races royales qui lui succéder-  
 rai que partout les mêmes passions ferment  
 uelques cas particuliers, puis dans les ma-  
 s mêmes conséquences et finissent par  
 u moins lentement, ces grandes *révolutions*  
 ent si vite tous les principes, toutes les  
 rofit de quelques Catilinas de petite vale-  
 orrompues, rejetant les honnêtes gens en  
 ction sociale, et livrant à leur destruc-  
 mpires que Dieu avait marqués du sceau  
 a plus complaisante? Quel sujet de n-  
 ourquoi ne voit-on pas que le remède à  
 nents se trouve dans la foi chrétienne,  
 eront jamais ni la modération du pouvoir  
 es sujets, ni la paix des Etats, et, par c-  
 berté des peuples, ni la sécurité des gouv-

On voit que Childebert, qui gouvernait à  
 t la Touraine, avait eu quelquefois de sing-  
 gouvernement. C'est dans ce même temps,  
 ommencer les troubles de Sainte-Croix,  
 n faveur de sa nièce Berthegonde ce juge  
 evinerait pas la cause si on ne la trouvai-  
 rise trop souvent par les rois contemp-  
 rbitrairement les questions les plus grave  
 anonique pouvait seul décider. Ainsi beau-  
 aissaient souvent et se prolongeaient pa-  
 eux qui avaient mission de les interdire c-

Un des amis de sainte Radégonde dont  
 léjà la vie édifiante, saint Yriex (a), ne lui  
 quatre ans, et mérite que nous honorions  
 toujours attaché à notre sainte et à ses  
 le Poitiers, il mourut le 25 août 591,

(a) V. ci-dessus, p. 34, *ad ann.* 570.

ion de sa fortune personnelle aux monastère de Poitiers et de Saint-Martin de Tournai également. Deux femmes possédées et guéries à ses funérailles, qui eurent lieu En 1181, ses reliques ayant été levées, le 17 mai à Poitiers qu'il avait tant édifié, fut gratifié d'un des précieux restes. On les plaça dans l'église de la Mothe, qui prit son surnom de lui, et jusqu'à présent. On y fait sa fête le jour anniversaire de sa mort (26).

Enfin, pour clore ici les détails qui regardent la grande sainte du Poitou, il est bon de parler d'une autre sainte légende, qui a embarrassé les Bollandistes, et qu'il ne faut pas confondre avec celle que le Poitou honore. Pour bien les distinguer, il importe de citer au moins les documents différentiels de la

Bathilde, femme de Clovis II, gouverna la France en qualité de régente depuis 656, jusqu'à la mort de son époux, jusqu'à 661, lorsque Childéric II fut intronisé en Austrasie : alors devenue veuve, elle avait fondé, en 662, l'abbaye de Chelles, près de Paris, avec une magnificence toute royale, elle y passa le reste de sa vie religieuse. Pleine des traditions de son auguste parente de Poitiers, elle voulut que tout fût fait comme chez elle : elle mit donc l'église abbatiale de Sainte-Croix, et renonça pour elle-même à la couronne, se rangeant dès le commencement de sa vie à l'obéissance de l'abbesse Berthilde, jeune fille qu'elle épousa, qui s'y sanctifia comme Agnès à Poitiers. Elle ne resta pas moins la conseillère et

le trait saillant qui nous intéresse surtout dans son histoire. Pendant son séjour à Chelles, Bathilde fit baptiser une jeune enfant que tout faisait croire être du sang royal, et qu'elle nomma Radégonde.



gonde. Dès que la raison commença à poindre dans cette enfant, elle vint vivre près de sa seconde mère, et celle-ci, qui avait toujours eu de pieux desseins sur elle, songea à la préserver des nombreux périls qui l'auraient menacée dans le monde. Elle veilla sur celle qui s'entendit souvent appeler *sa fille, sa petite fille*, et, dans cette douce familiarité avec l'aimable et innocente créature, la fervente recluse demandait souvent à Dieu qu'elle ne lui survécût pas. Cette prière fut exaucée. Bathilde était au lit de mort le 26 janvier 680 : trois heures la séparaient encore du moment suprême. Elle mande près d'elle sa petite Radégonde, conjure le Dieu de miséricorde d'appeler sa filleule à Lui avant elle, et, comme autrefois saint Hilaire, de qui sans doute elle s'inspirait, elle la voit expirer et la devancer au ciel. Et bientôt le petit cercueil accompagna le plus grand dans la tombe. L'enfant n'avait que sept ans. On eût dit que l'union de ces deux âmes les avait suivies jusque dans la mort. A leur tombeau, des miracles simultanés s'opérèrent. Près d'elles deux on pria avec une égale confiance. Si bien qu'au ix<sup>e</sup> siècle, Gisèle, fille de Charlemagne, devenue religieuse à Chelles, fit transporter de l'église de Sainte-Croix en celle de Notre-Dame, qu'elle venait de construire dans l'enceinte même du monastère, le corps vénéré de la sainte reine. A cette occasion, on plaça celui de la petite sainte Radégonde dans la sépulture royale qui restait libre. Vinrent de 845 à 886 diverses invasions des Normands. Pour leur soustraire les reliques de sainte Bathilde et de Radégonde, on les transporta à Dijon, ville fortifiée, où elles restèrent abritées dans l'église de Sainte-Bénigne. C'est là qu'on les retrouva en 1001, lorsque l'église fut reconstruite après un incendie. Dans le tombeau de la jeune sainte, on recueillit près de sa tête une lame de plomb sur laquelle on avait écrit son nom en toutes lettres, avec le titre de reine, ce qui l'a fait confondre par certains hagiographes avec la sainte Radégonde de Poitiers; mais nous avons vu plus d'un exemple que ce titre était

des femmes de famille royale, et le titre de petite sainte, dans les offices du monastère, évite toute confusion possible avec l'autre sainte (27).

La translation de Sainte-Radégonde à Poitiers, sous le règne de Sainte-Bathilde qui lui fut donnée en 572, par l'évêque de Meaux : ces derniers restes d'une famille royale de France, ne furent pas mieux placés que près des derniers vestiges d'un trône si saintement honoré le même trône. On célébra la translation de cette relique à Poitiers, dans le diocèse sous le rite double, le 28 mars, l'année 592.

Marcel avait été chargé par Childebert de rétablir la paix entre Ingeltrude et sa sœur, mais pendant les troubles que cette dernière occasionna à Sainte-Croix de Tours. En présence d'une situation si grave, Marcel ne travailla pas moins à Tours que ne l'avait fait à Poitiers par les détestables éléments de l'ambition. Le prélat Poitevin fit inutilement le voyage à Tours, son zèle n'y fut pas plus écouté que ne l'avait été à Poitiers saint Grégoire. C'est la dernière fois que nous voyons Marcel s'occuper de saint Pient mêlé aux affaires de ce diocèse. Il mourut en 592, à Poitiers sans avoir pu retourner à Tours, qui avait cessé d'écrire depuis qu'il n'avait aucune mention de cette mort, quoiqu'il n'y eût eu que lui succéder (28). Ce silence autorise à douter de l'éloge que le pieux historien avait écrit à une époque où il ne le connaissait pas. On voit une vie dont les caprices fougueux n'avaient pas eu le temps de se révéler, ce qu'il avait dû voir de son séjour au monastère de Sainte-Radégonde, et de ce qu'il avait mis à ses devoirs de pasteur, de saint évêque qu'il valait mieux n'en rien dire pour ne pas trahir le caractère général de son épiscopat.

Dernières actions  
de Marcel; sa mort.  
Caractère de son épiscopat.

*Annal. eccles. Franc.*, t. II, p. 97 et 398.

*Martini*, lib. II, c. XLIV.

Marovée avait pris d'ailleurs le meilleur moyen de déplaire à son humble et digne collègue en se faisant attribuer par Childebert la direction de l'abbaye, où n'aimant ni Radégonde, ni Agnès qui s'étaient opposées à ce projet, il devait se trouver très souvent en opposition avec l'esprit de l'une et de l'autre. On ne le voit guère prendre une part active aux douleurs de la malheureuse communauté, que lorsqu'il faut se prononcer malgré tout contre Chrodielde et ses peu honorables suppôts. Mais là il devait agir en évêque, mêlé qu'il était forcément à l'action de ses collègues réunis en Concile, et ce rôle n'efface pas devant l'histoire celui qui avait contristé si souvent le clergé et les âmes religieuses de son diocèse. On peut le louer de son opposition à Gontran, quoique l'issue n'en fût pas heureuse parce que en cela même il restait fidèle à son légitime souverain. Mais l'église demande aussi dans ses premiers pasteurs des exemples de douceur et d'énergie, de charité et de patience, de dévouement paternel et de miséricordieuse piété sans lesquels la gloire humaine est peu estimable, et dont on n'aperçoit pas assez les traces dans cet épiscopat de vingt-quatre ans.

A en croire nos traditions diocésaines, Marovée aurait désiré être remplacé par saint Porchaire dont il avait éprouvé le zèle et la capacité dans les affaires de Sainte-Croix. Tout fait croire en effet que ce choix eût été utile, et il faisait honneur aux bonnes intentions du prélat. Mais un autre était dans les desseins de la Providence, et l'histoire devait avoir aussi de bonnes pages pour ce successeur auquel Marovée n'aurait pas songé.

Nous allons maintenant revenir un peu sur nos pas pour raconter une suite de faits que nous ne saurions omettre, et dont cependant la chronologie est embarrassée. Pour la fixer ici, il nous faut admettre des conjectures : du moins elles porteront plus sur les dates que sur les faits.

Travaux de saint  
Martin de Vertou.

Nous avons vu saint Martin de Vertou fonder son monastère et y ajouter bientôt le prieuré de *Durinum*, où de x

construites à la fois, l'une pour des religieux, une communauté de femmes que ces prêtres servaient. C'était déjà, nous l'avons dit, le vœu de la religion partout où l'on pouvait le réaliser, et nous voyons les temples s'en multiplier dans le diocèse. Ce fut la haute Vendée une source de prédications qui amenèrent promptement d'autres établissements de prières. C'était la civilisation, l'union des mœurs, l'union plus intime des familles et de plus en plus dans ces contrées à mesure que la religion s'y manifestait plus éloquente par tous les dévouements de la pratique.

Le zèle des âmes et son amitié pour saint Pierre porté à visiter celui-ci s'occupant de la maison monastique des Deux-Jumeaux (29), s'était ses laborieuses et fraternelles sympathies. Il n'avait pas moins ses frères de Vertou vivant dans la simplicité qui ne s'était point démentie. Pour lui, la ferveur d'ardeur autant que de courageuse patience, dans son travail de direction, et, presque septuagenaire semblait se fortifier plus, à proportion qu'il avançait. Le mouvement des esprits, alors agités par les révolutions du monde, amenaient vers son couvent de nombreux hommes et femmes, et sur son retour, un grand nombre d'hommes et de femmes, affaires publiques, de femmes mêmes qui cherchaient dans la solitude une sanctification plus parfaite fut alors qu'il établit à *Durinum* les deux communautés dont nous avons parlé. C'étaient des vierges et des hommes destinés à répandre autour de la vieille ville l'apostolat de la prière et de la prédication. La religion s'exerçait d'autant plus facilement, et l'entretien matériel des deux communautés, qu'elles étaient desservies par plusieurs voies romaines vers la mer et le haut Poitou ; et par les deux Maines, si considérables pour se prêter au transport,

jusqu'à la Loire, du travail manuel des moines et des religieuses, et pour rapporter ensuite de Nantes les objets de commerce et d'exploitation.

La Vendée dut beaucoup, en ces temps si troublés, au zèle de saint Martin, qui y multiplia les missions, sans égard aux difficultés du pays. Souvent il venait prendre dans le monastère des hommes deux ou trois compagnons qu'il s'associait pour ses courses évangéliques ; par ce moyen, il renouvelait dans les villages l'esprit de piété qu'il y fallait sans cesse accroître si l'on ne voulait pas qu'il disparût. Il entreprenait à pied ces voyages plus ou moins longs, pour lesquels le bagage était peu lourd ; leurs pieux entretiens y étaient d'ailleurs souvent interrompus par les aspérités des chemins qu'ils devaient souvent se frayer eux-mêmes pour abréger leur trajet, où pour trouver, à travers les rochers et les broussailles, des hameaux isolés dont ils ne s'occupaient pas moins que des plus opulentes cités. C'est de la sorte que furent évangélisées, selon les traditions encore conservées dans le pays, les localités déjà importantes, connues aujourd'hui sous les noms plus modernes des Herbiers (30), des Essarts (31), de Mou-champs (32), de Rocheservière (33) et de Clisson (34). Tiffauges (35), Vendrennes (36), Aigrefeuille (37) n'échappèrent pas à l'ardeur sacerdotale du saint, non plus que Beaupreau (38), Chemillé, Vihiers (39), qui ne furent pas, croyons-nous, les extrêmes limites de ses laborieuses missions ; car, outre l'Anjou, où sa mémoire est vénérée dans plusieurs églises de son nom, et la Bretagne où il reste honoré du même culte, il ne faut pas oublier que du bas Poitou il ne pouvait manquer de revenir souvent vers les parties supérieures de la province. C'est à ces fréquents voyages, sans doute, qu'il aura dû de saintes et intimes relations avec nos évêques de Poitiers : saint Pient, saint Pascentius, Marovée, Platon et même saint Fortunat : car l'amitié de celui-ci pour saint Félix, auquel il survécut plus de vingt ans, dut prêter à leurs entretiens des charmes

dont nous avons le reflet dans ses gracieuses poésies. Saint Martin ne put rester étranger non plus ni à sainte Gonde, ni à saint Junien, qui sanctifiait dans le même lieu la solitude de Mairé.

C'est, à n'en pas douter, de ces habitudes voyageuses que naquirent les premiers rapports de saint Martin avec le monastère d'Ansion, qui déjà devait s'appeler longtemps Saint-Jouin-de-Marnes, mais que l'on appelle cependant, avec son nom primitif, dans les chartes du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (40). Comment se persuader, en effet, que le fondateur de Vertou n'y aurait pas été attiré, dès les premières apparitions dans le Loudunais, quand le monastère était dans sa ferveur primitive, et que ses vastes plaines agréables et fertiles lui représentaient si bien avec sa silencieuse vallée, arrosée par la Dive et le Lay, les pures jouissances du monastère vendéen ? Mais comment cette religieuse sympathie entre Martin et les solitaires du Mirebalais (41) amenèrent-elles ceux-ci à choisir pour abbé ? C'est un mystère qui peut s'expliquer par ce qu'ils savaient de la sainteté du bon moine dont nous ne savons ni le motif, ni l'époque. Toutefois il a quelque raison de croire que la première visite de Martin à Ansion fut antérieure à 576, époque où il bâtit son monastère de Bretagne. Dans la suite, il en serait devenu au même temps que de celui-ci. Il y a plus : nous croyons que saint Martin dut connaître dans ses fréquentes courses en Neustrie, saint Paterne, évêque d'Avranches de 557 à 576, mais qui, avant son épiscopat, avait pratiqué la vie solitaire près de Coutances. On sait que la vocation du saint évêque s'était formée dans le cloître d'Ansion. Il aura donc pu, un peu plus tard, déterminer la nomination de son saint disciple à la dignité abbatiale de cette maison (42). Toujours est-il que le saint paraît avoir gouverné simultanément les deux monastères, ce qui dut lui motiver de fréquentes visites d'un à l'autre. Nous suivrons à diverses phases de l'histoire les vicissitudes des deux établissements. Tou-

-il que sous la direction de saint Martin, ils marchaient non pas égal, soit dans la pratique des saintes vertus, soit dans l'illustration méritée que leur attira la culture des lettres et des sciences, lesquelles se soutenaient encore dans les maisons monastiques, en dépit des mauvais exemples qu'elles rencontraient déjà dans les mondains et méchants.

Le successeur de Marovée, XXIV<sup>e</sup> évêque de Poitiers, l'archidiacre de Tours, Platon, que quelques-uns ont mal à propos nommé Placide, d'après une faute de copiste qui ne doit pas être acceptée (a). Ce titre d'archidiacre, nous l'avons vu (b), constituait dès lors une haute dignité dans toute église, où souvent elle était unique, mais elle s'était accrue depuis peu de quelques prestiges qui en augmentaient l'influence. L'archidiacre marchait donc à la tête du clergé et il avait la surveillance et la direction ; il avait aussi le soin des écoles, et présidait à l'enseignement public. Quand l'évêque allait à la cathédrale pour y officier, ce prélat venait au-devant de lui jusqu'à la porte, entouré de ses clercs vêtus d'aubes blanches et répandant sur son passage la fumée odorante de l'encens. Pendant l'office, il assistait le prélat en aube blanche comme le reste du clergé. Ainsi, il s'acquittait de la plupart des fonctions confiées aux chorévêques.

Le saint évêque de Tours avait distingué la piété et les vertus du jeune Platon qui était devenu son disciple et avait mérité la haute distinction dont il jouissait près de son évêque. C'était sans doute une des mille raisons dont s'inspirait pour ses méchancetés le fameux Leudaste qui, voulant à saint Grégoire, songea à compromettre avec son archidiacre et aussi un ami intime du prélat nommé Julien. En accusant Grégoire d'avoir calomnié Frédégonde

a) V. Luchum, *In vita S. Fortunat.*, n° 89. — D. Ruinart, *ad not.* au n° 32, lib. IV, *De mirac. S. Mart.*

b) V. ci-dessus, tome I, p. 444.

il osa en appeler au témoignage de son archidiacre et de son ami Gallien, assurant qu'ils n'oseraient le étaient mis à la question. Chilpéric irrité, s'était croire l'indigne accusateur, et l'avait fait battre à pieds et de poings. Il paraît que cette sorte de châtiment n'était pas toujours de grande conséquence pour les hommes qui l'avaient subi. Leudaste, dont l'audace peu commune, n'en avait point été découragé, et avait promis de revenir à son projet. Quelques semaines après cette tentative, et le samedi qui suivait Pâques, sous prétexte de quelques affaires pour revenir à Tours, il l'avait expulsé, s'empare de Platon et de Gallien, absolument nus, et les envoie à la reine Frédégonde bien instruite par lui du but qu'elle devait atteindre. Pour traverser la Loire : la barque de Leudaste chavira où étaient les prisonniers, quoique fortement attachés. La première, se soutint à flot par une disposition particulière. Leudaste se sauva à grand'peine, grâce à son adresse de nageur, mais bientôt ses victimes parurent devant lui, qui le comte demanda une condamnation. Le roi ne put réfléchir, et n'osant pas sans doute maltraiter des évêques généralement honorés, et dont l'un tenait une haute position dans le clergé, il se contenta de les confier à la garde du juge, ce qui était une sorte de captivité rigoureuse, d'ailleurs exempte de prison, et qu'on exerçait envers les accusés qu'on voulait sauver : par là ils trouvaient en même temps faciles à reprendre si on découvrait plus coupables, et on les soustrayait ce aux persécutions de leurs ennemis. Leudaste ayant été obligé lui-même bientôt de fuir devant les justes vengeances des antagonistes qu'il s'était fait, Platon et Gallien purent revenir à Tours où ils reprirent leur vie habituelle de piété et de travail. Ce fut Grégoire qui fit selon le choix de Childebert le choix du clergé et du peuple qui le désignèrent pour le siège de Poitiers. Platon y arriva sous les auspices de son saint ami qui présida à son installation.



l'ouvel évêque habitait Poitiers depuis peu de temps, un incendie arrêté subitement donna à penser que Dieu n lui un serviteur digne d'être écouté. Le feu avait pris une maison voisine de la demeure épiscopale et ait de s'en emparer. Déjà, poussées par le vent, lesèches et les tisons ardents menaçaient la toiture, cun redoutait un embrasement dont l'église cathédraleût elle-même se ressentir. Platon, qui avait de laère du tombeau de saint Martin, en mit dans unal qu'il opposa à l'action du feu en le lui présentant;ôt les flammes se retirèrent et le quartier fut sauvé<sup>(a)</sup>.

éclipse de soleil signala le 19 mars de l'année 592;ommença à neuf heures du matin et dura jusqu'àune autre avait été observée le 4 octobre 590. Touteselles coïncidèrent avec des événements plus ou moinsants : aucune éclipse, pas plus que les comètes, n'enisolument séparable. Alors, comme souvent dans lales peuples attribuèrent à ces phénomènes les partiés historiques qu'ils leur semblaient signaler ; de ceve devait être la mort du roi de Bourgogne, Gontran, qui. le 27 mars 593, à Châlons-sur-Saône, après un règnente-deux ans. Il en avait soixante-huit, étant né en 525,ait fait remarquer au milieu des conflits trop souventvelés entre lui et ses frères, par beaucoup plus deque de prudence. Il fut inhumé dans l'église saintel qu'il avait fondée près de Châlons, et qui étaite un prieuré en 1789. L'Eglise, qui regarde plus la fin s enfants que l'étendue de leur carrière, l'a mis au des saints pour sa charité envers les églises et leses <sup>(a)</sup>. Ce n'est pas qu'on n'ait eu à lui reprocher desis que la religion réprouvera toujours ; sa jeunesseit pas exempte des passions qui rendaient alors siuns les mariages condamnés par la morale chrétienne ;

Greg. Turon., *De mirac. S. Mart.*, lib. IV, c. XII.

*Martyrol. roman.*, in die 28 mart.

ses colères irréfléchies devinrent funestes plus d'une fois à des victimes qu'il aurait dû épargner; mais ses contemporains accoutumés à voir en tant d'autres princes de ces cruautés qui ne touchaient guère qu'à des grands détestés du peuple, écoutèrent moins ces griefs qu'ils n'admirèrent souvent sa justice, son amour de la paix, son zèle à concilier ses frères, et ses autres grandes vertus qui brillèrent surtout dans la dernière année de sa vie. On le voyait respecter les évêques, invoquer leur jugement dans les causes douteuses, se refuser toujours à la moindre pratique de la simonie, prier et jeûner souvent et faire d'abondantes aumônes; si bien qu'il fit distribuer aux pauvres toutes les richesses qui lui échurent après la défaite de l'usurpateur Gondebaud. Il racheta ainsi par une piété sincère beaucoup de fautes commises plutôt par sa nature demi-barbare que par le cœur et la volonté. Au rapport de saint Grégoire, qui le connut intimement et nous a conservé tous les traits de son histoire, on l'honorait beaucoup de son vivant comme ayant guéri d'une maladie de quatre ans le fils d'une pauvre femme qui parvint jusqu'à lui à travers la foule, arracha un fil de son vêtement et le trempa dans de l'eau qu'elle fit boire au malade. Le même historien avait vu ce prince délivrer des énergumènes que sa présence forçait à confesser les crimes qui les avaient assujettis au démon (a); enfin Paul Diacre raconte qu'un trésor lui fut découvert dans une vision et qu'il l'employa à orner le tombeau de saint Marcel dans l'église qu'il avait fait construire en son honneur (b). Tant de grâces reçues de Dieu ne peuvent laisser douter que le saint roi n'ait fait pénitence de ses fautes, et que la voix des peuples ne l'ait canonisé justement. Il fallait bien que ses vertus fussent réelles pour que le peuple ne l'ait appelé que *le bon Roi*, et il est certain qu'en lui le christianisme qui

Comment il mérite  
le nom de saint.

(a) Greg. Turon., lib. IX, c. XXI.

(b) Paul Diacre, *Histor. Longobardorum*, lib. IV, c. xxxv. — Aimoin, *De gestis Franc.*, lib. III, c. III. — Baillet, *Vie des Saints*, au 28 mars,

t avec si peu d'avantage contre les passions barbares les puissants de la terre, vainquit la barbarie, ce qui t compter beaucoup pour le ciel. Le rôle actif qu'il eu dans les événements de notre province et sa té à tenir les promesses faites à son neveu, ne nous ettaient pas de laisser disparaître sans l'honorer d'un er souvenir, le premier de nos rois que l'Eglise ait au rang des saints. On célèbre sa fête à Soissons le ars (a).

ntran mourait sans héritiers, tous ses fils étant morts as âge. Outre le traité d'Andelot, qui avait assuré sa ession à Childebert, il avait signé un acte authentique equel il confirmait ces dispositions. Le roi d'Austrasie donc pour réunir à ses états tout le vaste pays qu'on lait alors la Bourgogne, qu'a en prendre possession les mesures ordinaires qui devaient se trouver dans paix armée : il s'y était préparé, d'autant plus que de Frédégonde cessant par la mort de Gontran, il it sagement redouter de sa part une reprise du pouvoir le avait perdu et un retour de la haine contre le jeune u'elle regardait comme un puissant rival de son fils. ildebert, en effet, comptait déjà vingt-trois ans ; il avait conseil sa mère Brunehaut, il possédait avec son el héritage les deux tiers de la France. L'autre tiers it à Clotaire II, enfant de neuf ans, beaucoup moins indre par lui-même que par sa mère à qui revenait sa e, et dont l'activité ambitieuse était toujours secondée astuce perfide et l'audacieuse habitude de tous les es qui pouvaient servir ses projets. Il devait d'ailleurs d'assez mauvais œil un jeune prince dont la naissance me était naturellement contestée par ce qu'on savait : mère, et dans lequel c'était une raison de plus pour iter un usurpateur de ses propres Etats. Pendant donc Childebert veillait avec une égale prévoyance sur l'Aqui-

• les provinces de l'Est qui lui étaient récemment  
 l régnait aussi sur une importante portion de la  
 lentrionale ; il était devenu maître de la Touraine  
 ie d'Orléans, d'une grande partie de celui de  
 l'ayant perdu que Soissons qui retourna, par le  
 le Gontran, aux mains de Clotaire et de Frédé

ge s'était fait dans les termes d'une bonne  
 qui, des deux côtés peut-être, était moins  
 apparente. De part et d'autre, et près de chaque  
 , incapable, par son âge même, puisqu'il n'avai  
 is, l'autre, fort disposé à des conseils extrêmes  
 ne femme jalouse de sa rivale, désireuse de  
 comprenant bien que chaque prince avait plus  
 attaquer qu'à se défendre. Frédégonde étai  
 de Childebert parce qu'il régnait, quoique très  
 it, sur un territoire perdu pour son propre fils  
 se méfiait de sa belle-sœur dont elle savai  
 et de son neveu dont la mère ne manquerait pa  
 encore des pièges dans lesquels périssaie  
 s ennemis. On s'observait donc des deux côtés  
 suspicion mutuelle durent naître pour le ro  
 certains renseignements qui l'obligèrent à  
 s précautions. N'avait-il pas d'ailleurs assez de  
 de Frédégonde contre sa propre maison, de  
 es déshonorantes et de la haine générale qu  
 pour prévenir de nouvelles entreprises dont il le  
 n croire capable contre lui ? (43)

e pourtant qui, prenant conseil de ses propres  
 ue son prétendu Conseil de régence adoptai  
 euglément, songea à s'armer la première sous  
 : défendre Soissons qu'elle prétendait devoir  
 é par Childebert. Prévenu de cette levée de  
 celui-ci ne tarda pas à se trouver prêt, e  
 tre Landri que Frédégonde avait maintenu dans  
 puis la mort de son mari, et qu'elle avait mis à la

e de ses troupes. Ce fut près de Soissons que se rencontrèrent les deux armées, nombreuses dit-on de soixante mille hommes du côté de Childebert et de trente mille seulement côté des Neustriens. Une victoire était indispensable à eux-ci : sans elle on ne pouvait prévoir les conséquences d'une poursuite qui pouvait renverser le trône de Clotaire. La reine-mère se prépara donc à une bataille avec toute l'activité qu'elle mettait d'ordinaire à ses entreprises. Elle accompagna Landri, menant son fils avec elle et le joignant aux troupes pour les engager à le défendre. Childebert avait pour généraux Wintrion, duc de Champagne, et Gondebaud, cet ancien et fidèle ami qui avait vécu son enfance après l'assassinat de son père à Vitry. Ils s'étaient avancés au milieu du Soissonnais, confiants dans un triomphe que paraissait assurer l'armée qui les suivait et qui était une des plus formidables qui se fût vue à ce temps. Mais ils avaient compté sans un stratagème qu'inventa la tête féconde de la veuve de Chilpéric. Elle avait fait marcher de nuit ses troupes à travers les bois, chaque cavalier ayant attaché au cou de son cheval une légère sonnette comme celle que dans les camps on donnait aux chevaux laissés en libre pâture. L'armée austrasienne occupa peu de ce bruit qu'elle attribua à ses propres montures, se laissa approcher jusqu'à son campement où personne ne se doutait de rien, où presque tous dormaient encore, et la lutte dut commencer sans qu'on fût prêt à la défense. C'était à cinq lieues de Soissons, près d'un village nommé Droizy (44). Les Austrasiens y perdirent de quatre à cinq mille hommes, et accablés d'un côté par l'énergie de l'attaque, de l'autre par le désordre qui s'était mis dans leur camp, ils lâchèrent pied et leur déroute fut complète. Néanmoins Wintrion réussit bientôt à rallier les fuyards ; il remit de l'ordre dans leurs rangs, et revenant à la charge, il tomba sur les vainqueurs occupés au pillage du camp et des campagnes voisines. L'action recommença alors ; il en résulta un horrible carnage qui couvrit sur le

terrain trente mille hommes des deux armées. Mais de nouveau repoussés, les gens de Childebert eurent la perte la plus considérable et laissèrent le champ libre à l'action de Frédégonde. Elle ne s'endormit pas sur ce succès, qui venait d'affermir le trône de son fils, et, le soir même, pendant que les généraux battus repassaient leurs frontières et laissaient leurs troupes débandées rejoindre leurs provinces de Bourgogne et d'Aquitaine, elle s'avança dès le même jour vers la Champagne, alla jusque sous les murs de Reims, désola le pays par les incendies et les meurtres, et s'en revint à Soissons avec ses troupes chargées de toutes les richesses accumulées en quelques jours (a).

Ce ne fut pas le dernier ressort que l'horrible femme fit jouer contre le prince qu'elle détestait. Elle ne songeait qu'à pratiquer son affreuse politique, tout son secret étant de ravir aussitôt et par tous les moyens qu'elle pourrait, le royaume d'Autrasie au voisin qui la gênait le plus, dont l'âge cependant ne semblait pas celui du repos, et qui commençait à la connaître assez pour tenter de la tenir en respect. Elle noua donc de nouvelles intrigues avec ce Waroc, comte de Bretagne, qu'elle avait su déjà susciter contre Chilpéric, et qui n'avait jamais tenu une seule clause de ses traités. Depuis seize ans, elle ne cessait de le tenir à sa disposition par une correspondance assidue, et l'entretenait dans l'intention de rompre avec les princes dont il dépendait par le double devoir d'un tribut annuel et d'un hommage au roi lors de son avènement à la couronne. Donc, sans aucune déclaration de guerre, il fit des sorties sur les provinces françaises échues à l'héritier de Gontran, refusant de le reconnaître pour son souverain, il suivit les conseils de Frédégonde et entra sur les terres françaises par la Touraine au printemps de 594. Childebert, qui résidait à Orléans, où avait été avant lui la cour de Gontran, ne voulut pas abandonner le point central de ses Etats, et

Nouvelle révolte des Bretons inspirée par Frédégonde.

(a) Frédégaire, *Chroniq.*, c. xiv. — Paul Diacre, *Hist. Longob.*, lib. IV, c. iv. — Aimoin, lib. III, c. LXXXI.

voya des généraux que l'histoire ne nomme pas, et dont l'action fut peu utile, de sorte qu'après des succès variés sur deux partis, les Français furent obligés de se retirer, l'indépendance de la Bretagne n'en fut que plus assurée. Ces préoccupations fatigantes empêchaient Childebert de porter activement vers le but qu'il s'était proposé de protéger sur Frédégonde et son fils les malheurs de sa famille, dont l'amer souvenir ne le quittait pas plus que certains pressentiments personnels. Il eut bientôt une autre preuve de l'importance que cette méchante femme attachait à l'inquiéter. Elle ménagea à ses projets une diversion nouvelle en soulevant contre lui un autre ennemi moins redoutable que les Bretons, et qui paya de sa ruine le malheur de l'avoir écoutée.

C'était d'ailleurs une infernale habileté de cette femme, qui craignait pas de faire servir à ses intérêts tant de secrètes ruses, que d'aller choisir pour antagoniste au roi d'Austrasie un peuple qui, habitant une extrémité de son territoire, devait le forcer, pour le combattre, à quitter sa capitale, en l'abandonnant peut-être ainsi à des entreprises qu'elle était bien capable de méditer. Quoi qu'il en soit, cette ruse ne put lui servir ; le jeune roi prit ses mesures et réussit doublement à détourner ses embûches.

Il y avait dans la partie la plus septentrionale de la Gaule, un petit peuple placé aux bords de l'océan Germanique, à l'une des embouchures du Rhin, qui depuis s'est enfoncée dans les sables de la Hollande, et n'arrive plus à la mer : c'étaient les Warnes qui, voisins des Sicambres et des Frisons, avaient gardé les mœurs et le caractère des Francs primitifs. Du temps de Clovis, ils avaient un roi. Ils s'étaient alliés aux Mérovingiens aussitôt que ceux-ci furent affermis dans leurs conquêtes, et leur faiblesse relative avait fait un point essentiel de leur politique de maintenir leur alliance avec eux. Cependant cette bonne entente s'était un peu compromise vers 530, à l'occasion d'un mariage manqué entre un de leurs rois et une fille de

Thierry I<sup>er</sup>, roi d'Austrasie; les bons rapports s'étaient alors refroidis. Les Warnes, soumis à des redevances annuelles, ne vivaient plus avec nos rois de Metz que dans une dépendance que Frédégonde leur conseilla de briser.

Ils profitèrent donc des derniers revers de notre roi d'Aquitaine pour s'affranchir de leur tribut. Celui-ci l'entendit autrement. Fort de la multitude des troupes qu'il pouvait mettre sur pied, peu embarrassé de faire garder le royaume pendant une absence de peu de jours, il prit le commandement d'une armée et s'avança contre les Warnes, qui l'attendaient sur leurs frontières. Cette position était mal conseillée : il aurait fallu prévoir la possibilité d'une défaite, et tenir l'ennemi, après s'être avancé sur ses terres, à une distance utile du pays qu'un revers lui permettrait d'envahir plus facilement et de piller. L'événement le montra bien. Par cela même peut-être que les Warnes combattaient sur leur propre territoire, ils opposèrent à l'attaque une résistance inattendue. Childebert, furieux de ses pertes, commanda de ne rien ménager, accabla les révoltés, en massacra un grand nombre, emmena les autres en esclavage, et ainsi effaça de la carte du Nord cette mince nation dont il n'est plus question dans l'histoire<sup>(a)</sup>. Après cette expédition, Childebert parvint à jouir encore une fois de la paix qu'il avait chèrement achetée, et il en profita pour songer à modifier sur quelques points importants la législation suivie jusque-là dans les terres de son gouvernement.

Depuis Clovis, que nous avons vu consacrer la loi salique, principe fondamental du droit monarchique dans ses rapports avec la noblesse et les serfs, beaucoup de modifications y avaient été faites suivant les événements qui, à diverses époques, avaient changé les formes du pouvoir souverain et l'administration de la justice. Nous avons vu combien souvent les châtiments et les supplices

Childebert travaille à la réforme des lois.

(a) Aimoin, lib. III, c. LXXXII. — Procope, *De Bello Goth.*, lib IV, c. xx.



ient laissés à l'arbitraire du prince et des officiers qui prononçaient les jugements en son nom. En tout cela, beaucoup de variantes se trouvaient donc, qui, selon les soins reconnus, se proclamaient tous les ans au champ mars, c'est-à-dire dans les assemblées des grands et du peuple, tenues le premier jour de l'année avec une grande solennité, et où ne se traitaient pas moins les choses de la législation que celles de la guerre. Dans l'assemblée de Cologne, en 595, Childebert promulga une constitution, recueil de plusieurs décrets qu'il avait rendus dans les assemblées d'Andernac en 589, de Maëstricht l'année suivante, et en deux autres de 591 et 592. On voit par là que ces réunions changèrent fréquemment de rendez-vous, pour ne pas obliger à de longs et difficiles voyages tous les seigneurs qui devaient en faire partie. Le zèle de la religion apparaît en cette rencontre comme une auréole de gloire visible sur le front de ce prince capable de comprendre que si la loi divine est le plus solide fondement de la législation humaine, les gouvernements lui doivent en retour une protection aussi active que sincère. Childebert interdit donc à tous ses sujets, même à ces chevelus de haute stature qui n'étaient point les plus faciles à conduire, de contracter des mariages incestueux, sous peine de bannissement et de confiscation de leurs biens s'ils n'obéissent en cela aux évêques; les officiers de son palais qui se feraient communiquer à ce sujet, en seraient chassés à jamais. Le fait, ce crime qui déshonore les familles, est défendu sous peine de mort; le travail du dimanche étant un mépris scandaleux de la religion, on ne pourra travailler ce jour-là, sous peine d'une amende de quinze sous d'or pour les Francs ou les Franks, de sept pour les Romains, c'est-à-dire pour les anciens habitants de la Gaule, et de trois pour les esclaves qui, en cas d'insolvabilité par eux ou par un maître, seront soumis à une peine corporelle. Par cette diversité des amendes, on voit que déjà l'élément gaulois avait perdu beaucoup de son influence et que la race

ait définitivement sur le sol conquis et civilisé  
açon.

le défenses inséparables de la paix sociale  
mœurs qui la garantissent, une innovation  
encore proclamée au grand avantage de l'ordre  
avons que la loi salique n'imposait communé-  
side qu'une amende pécuniaire ou *composition*  
e payée par des parents ou des amis, ce qui  
nt l'impunité du meurtrier. Childebert abolit  
illusoire, la remplaça par la peine de mort,  
devait arriver que le meurtrier ne fut pas  
coupable qu'il pouvait le paraître, la loi  
la peine capitale fût remplacée par une forte  
le uniquement par celui qui avait fait le mal.  
eurs qui jusque-là étaient punis de mort fort  
, ne pourraient plus l'être que sur le témoi-  
q personnes au moins, connues pour leur  
nnéteté de leur vie. Par là on évita beaucoup  
ion hasardées, et l'on maintint en de justes  
ction pénale des crimes et des délits; on  
ent la peine sévère qui pouvait seule alors  
oit de propriété, et quant à celle qui punissait  
icide volontaire et prouvé tel, il était juste,  
égislateur, que celui qui avait tué injustement,  
ir une mort méritée (a). Elle eut l'heureux  
législateur s'en était promis, car dès lors,  
ut mieux proportionné au plus ou moins de  
. faute, ce qui est un principe essentiel  
islation (b), et les attentats devinrent plus  
donc une civilisation à demi formée, donnant  
nos modernes légistes qui n'ont fait qu'aug-

, *Hist. Franc.*, III, c. xxxvi.

*Esprit des Lois*, lib. VI, c. xvi.

*er les dates*, mihi, t. V, 2<sup>e</sup> part., p. 595. — Fleury, *Hist. du*  
sim.

menter le nombre des assassinats en abolissant par le fait la peine de mort puisqu'ils ne veulent plus qu'elle soit appliquée. Ainsi les peuples qui commencent tendent à perfectionner leur législation : ceux qui finissent la détériorent sous prétexte de l'améliorer.

Mort de saint Grégoire de Tours.

Pour nous reposer de ce fracas des armes, de ces trahisons de femmes, et de toutes ces cruautés d'une barbarie qui paraissait indomptable, l'histoire nous propose à la fin de cette année la mémoire d'un de ces hommes de bien en qui vivait, malgré tout, l'esprit du christianisme, et qui, en face de populations si mal inspirées, montra toujours comment on pouvait encore y faire vénérer la vertu. Le 17 novembre, mourut le saint évêque de Tours, Georges-Florent-Grégoire, que nous avons cité si souvent comme historien et comme évêque. A ce double titre, en effet, il mérita les regrets de ses contemporains, et après douze siècles, il garde encore la vénération de notre pays et la confiance des âmes qui l'invoquent. Ami de sainte Radégonde et de ses filles, que nous l'avons vu servir utilement plus d'une fois ; humble et charitable ; dévoué à ses devoirs, il n'avait su ni frapper les petits, ni se venger de ses ennemis les plus criminels, ni fléchir devant les prétentions ou les colères des majestés de ce monde. Toujours il sut pardonner jusqu'à la clémence, pousser le dévouement jusqu'à l'abnégation, la piété jusqu'à la pénitence, l'obéissance au Saint-Siège jusqu'à la dévotion. Respecté des rois, il leur résista quand ils attaquaient la foi ou la justice, répondit avec une dignité énergique à leurs reproches immérités, et devant les accusations de la calomnie, il sut aussi bien se justifier que tolérer ses adversaires. Tous les écrivains de son temps, et ceux qui le suivirent, s'épuisent en éloges sur les belles qualités de son cœur et de son esprit : double prééminence de la pensée et du sentiment, si rare dans un même homme et si précieuse quand on peut l'y admirer. Son génie littéraire le portait à écrire ; mais ses loisirs devaient être rares dans une vie si

Son beau caractère.

mouvementée par des voyages importants, des ambassades réitérées que lui confièrent les rois Gontran et Childebert, et les soins de son Eglise qui recevait de lui de fréquentes preuves de son zèle, soit par ses missions et ses visites pastorales, soit par la construction des monuments religieux et la fondation de communautés des deux sexes dont il faisait autant de ressources pour le salut des âmes par la prière et la prédication. Tant d'œuvres, aussi diverses que difficiles, ne l'absorbèrent pas toutefois assez complètement pour qu'il n'employât pas à des compositions littéraires le peu de liberté qu'elles lui laissaient. Son attention aux affaires ne l'empêcha pas de consacrer, quand il le pouvait, quelques moments à écrire les vies des illustres saints qu'il avait connus, celle surtout de son illustre prédécesseur saint Martin, dont il voyait tous les jours le tombeau envahi par une foule suppliante et obtenant de nombreux miracles qui augmentaient la confiance des peuples et sa propre dévotion. Mais le titre de saint Grégoire à notre reconnaissance est surtout le recueil des grands événements de son temps qu'il institua : *Histoire des Francs*, divisé en dix livres, et sans lequel nous ignorerions absolument ce qui intéresse le berceau de la monarchie française. Ce n'est, il est vrai, ni l'ordre, ni la chronologie, ni le style qui se font remarquer dans cet ouvrage, le dernier qui soit sorti de sa plume. Il appartient à son siècle autant par les imperfections de son mauvais idiome latin, que par l'incohérence des idées, l'obscurité de la pensée, restée parfois incomplète, et le défaut absolu de toutes dates, sinon celles qui résultent assez souvent de l'indication, à côté d'un fait, de l'année du règne auquel il appartient. Et pourtant ce livre est une source de lumière où le ton paisible de l'historien désintéressé se mêle de temps à autre à la chaleur de récits dramatiques, tout vivants d'intérêt, et peignant ses personnages en traits qui ne peuvent s'effacer. Il faut regretter qu'il n'ait pas eu de mémoires authentiques pour la rédaction de ses chroniques locales. Il se trompa surtout d'une manière fâcheuse, quand il

Ses ouvrages littéraires.

Son *Histoire des Francs*.

tribua, par exemple, au milieu du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle la divulgation du Christianisme dans les Gaules, reculant ainsi de près de deux cents ans un événement fondamental, à la suite duquel une école formée sur cette fausse donnée a dû contester toute la chronologie primitive des églises de France. On n'a pas assez remarqué à ce sujet que les prétendus mémoires sur lesquels s'appuierait le saint auteur, n'étaient que de bien faibles traditions, défigurées, comme presque toutes celles d'alors, à travers trois siècles de ruines et d'obscurités. Au reste, cette opinion suivie trop aveuglément, a ses contradictions dans le livre même qui l'établit, et d'autres assertions la détruisent (35). Et il est certain que l'auteur a pu en faire cette faute, puisqu'il s'est trompé même sur la succession des évêques de Tours qui avaient précédé son pontificat.

Grégoire était dans la force de l'âge quand il mourut, ayant que cinquante et un ans, dont vingt-deux d'épiscopat. Il eut une administration laborieuse, embarrassée des sollicitudes de son Eglise et de celle des affaires séculières. Des luttes fréquentes contre le mal et les hérésies avaient usé les ressorts d'une nature qui semble ailleurs avoir été moins bien partagée du côté des forces corporelles que de celui de l'intelligence et du cœur (a).

L'Eglise de Tours a toujours honoré sa mémoire le 17 novembre. Il avait demandé dans un sentiment d'humilité qui lui était habituel, d'être inhumé sur le seuil de son église. Après lui avoir obéi en cela, on s'en repentit : les miracles de son humble vie, ceux qui le glorifièrent après sa mort le firent bientôt placer à côté même de saint Martin, et un riche monument demeura en son honneur jusqu'aux ravages que les calvinistes portèrent en 1562 sur toute la France catholique. L'Eglise de Poitiers n'a pu oublier saint Grégoire qui l'aima et l'édifia, qui écrivit une portion importante de son histoire, et s'est fait pour elle comm

(a) *Hist. Franc.*, lib. II, c. xxvi et lib. III, c. xvii.

glise, un protecteur dont le nom ne

rit pas de loin dans la tombe le saint  
reçu tant de services utiles, de pieux  
es conseils. Quand il pouvait espérer  
rs, un règne prospère sur des Etats  
ême devait assurer bientôt contre les  
de ses ennemis, il ne comptait pas sur  
ngent ici-bas la face des empires et  
s espérances des grands. Mais il fut à  
rt, car sa vie se termina par le poison,  
e de sa femme Feideube qui le suivit  
. Les historiens assez peu scrupuleux  
gonde de ce nouveau crime, n'ont pas  
le servait qu'à elle, et bien plus qu'à  
t soupçonnée, mais qui n'avait aucun  
à peine agée de vingt-six ans, un fils  
nais eu à se plaindre, et dont la belle  
isque autant la sienne propre. Fré-  
re, ne devait pas reculer devant une  
nilières pour assurer à son propre fils  
laissée par Gontran à un rival qu'elle  
été plus facile ensuite que d'étouffer les  
nes encore, entre lesquels le testament  
geait ses Etats. Nous verrons bientôt  
es combinaisons purent entrer dans les  
gère, Dieu ne lui laissa pas le temps

Mort de Childéric.

t une grande perte pour la France et  
autre le mérite réel du jeune roi qui  
ses bonnes qualités, parmi lesquelles  
er surtout son esprit d'ordre et son

Ses suites funestes  
pour le pays.

de l'Eglise de Poitiers, p. 467 et suiv. — D. Bou-  
bénédictin D. Ruinart a donné une excellente édition  
s, qu'à reproduite l'abbé Migne dans sa *Patrologie*,

amour de la justice, il laissait ses deux sous la tutelle de leur aïeule Brunehaut trop personnelle devait soulever de profusions peu propres à donner du calme à nouveaux troubles allaient donc s'élever fait espérer que la conduite pleine de foi morale de ce prince remarquable procureroyaume, lequel dans l'estime d'un grand peuple beaucoup sur la possession de tous monde. Ces leçons, quand elles ne servent qui les reçoivent, n'en ont pas moins à ceux qui les remplacent. Un prochain montrera quelle estime les enfants de Charlemagne ont pour eux-mêmes.

(a) *Lettre du pape saint Grégoire le Grand à Childéric*  
lib. VI, épist. 6.)



## TES DU LIVRE X

---

### NOTE 1

e entre cet Andelot, que Grégoire de Tours  
tre *Andelau* situé en Alsace. La proximité  
de Soissons ne laisse pas de doute sur le  
et plus que les géographes s'accordent pour  
occupe la Haute-Marne, où elle est aujourd'hui  
amune. Ceux qui l'ont placé près de Langres  
n est à 60 kilomètres.

### NOTE 2

*lunum*, dans l'ancien Dunois (Eure-et-Loir),  
loir, tire ce nom moderne de la position de  
teur. Ce château et le pays étaient le comté  
es titulaires se sont rendus si célèbres. —  
habitants.

### NOTE 3

le de 8,000 âmes, chef-lieu d'arrondissement  
fluent de la Juine et de l'Etampes. Elle était  
avait un château qui fut reconstruit vers  
par Henri IV.

### NOTE 4

n, ville aujourd'hui de 8,000 âmes, sous-  
er, sur le Loir. — Très forte à l'époque de  
s ces demeures qui n'avaient de valeur  
s'y défendre.

### NOTE 5

. Marne, ancienne capitale de la Brie, sous-  
Marne. Elle a 9,000 âmes de population.  
l'appelait *Iatinum*, et prit le nom des *Meldi*,  
pitale. Son territoire, dans la quatrième  
t de *Lutecia* (Paris), renfermait à peu près  
e de Meaux, c'est-à-dire le département de



## NOTE 6

Conserans, *Conсорani*, petit peuple de la Gaule, dans la Novempopulanie; portion de l'ancienne Gascogne dont la capitale était *Saint-Lizier*, au pied des Pyrénées. C'est la partie méridionale du département de l'Ariège. Conserans avait un évêché fondé vers 510 sous le nom de *Sanctus Licerius*. Conserans, suffragant d'Auch, fut supprimé en 1790.

## NOTE 7

Bayonne, *Baionna*, ancienne *Lapurdum*, dont les modernes ont fait la *terre de Labour*, était une ville de la Gaule, dans la Novempopulanie, au confluent de la Nive et de l'Adour. Aujourd'hui sous-préfecture des Basses-Pyrénées, fortifiée et possédant une population de 24,000 âmes. Son évêché date du iv<sup>e</sup> siècle, et releva de la métropole d'Auch.

## NOTE 8

Et non Eloi, comme quelques-uns l'ont nommé. Eloi se dit en latin *Eligius*, et Gilles, *Egidius*. Or, c'est toujours ce dernier nom qui est donné par Grégoire à celui dont nous parlons ici.

## NOTE 9

Verdun, *Verodunum*, ville gauloise de la première Belgique, chez les *Verodunenses* ou *Veruni*. Nous y verrons signer en 843 le traité qui attribua le titre d'empereur à Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. — Ville à présent de 10,000 âmes, sous-préfecture de la Meuse. Son évêché, fondé au vi<sup>e</sup> siècle, dépendit longtemps de Trèves, et est aujourd'hui de Besançon.

## NOTE 10

Rueil, *Rigotolum* dans Grégoire de Tours, villa royale que nous avons déjà citée ci-dessus, p. 357, ad ann. 585.

## NOTE 11

En cette qualité, il avait commandé plus d'une fois les armées de Chilpéric, et reçu ce nom du pays occupé par l'île de France, où se trouvait Paris, et qui fut appelé France, avec les pays adjacents en deçà des deux rives du Rhin, sous la première race.

## NOTE 12

Dufour prétend pouvoir conclure du triple mariage du fils de Boppolène, qu'alors « le divorce était, sinon permis, du moins

*ist. gén. du Poitou*, p. 88.) Pour se forger une telle conjecture, oublier que tous les conciles du temps anathématisaient les princes et les particuliers. C'est ainsi qu'un homme instruit et encore plus mal inspiré peut donner de fausses idées sur les choses de la religion, idées dont ne reviennent pas ceux qui se sont laissé égarer par elles.

## NOTE 13

Après ces deux monuments avaient dû changer de forme, encore, et de temps immémorial, ils ne consistaient plus en sarcophages très anciens, surmontés d'un couvercle à demi-cylindrique, mais de dimensions beaucoup trop courtes pour avoir pu contenir des corps de femmes, si peu grandes qu'elles eussent été. La rareté des reliques qu'on y trouva dispersées en une petite quantité de poussière, et cette exiguité de leurs dimensions faisaient douter que les cercueils aient été fouillés à une époque récente. On se le persuade mieux en constatant que le flanc de chacun d'eux avait été creusé, et qu'on en avait ensuite rempli avec du mortier. On peut conclure de cet état de choses qu'à une époque inconnue, peut-être en 1562, quand furent déterrés le tombeau et le corps de sainte Radégonde, on aura infligé à ces reliques les mêmes outrages, que les cercueils ont été brisés, et qu'ensuite des mains religieuses se sont donné le soin d'en conserver ce qui restait avec le peu de reliques qu'on put y réunir. Ce sont ces fragments qu'il nous fut donné de recueillir en 1850 et de reconnaître avec tous leurs titres d'authenticité. M. de Poitiers nous chargea d'un rapport sur cette découverte, et nous donna que les choses fussent conservées dans l'état que nous constatâmes. Ainsi les derniers débris dont l'authenticité fut pleinement reconnue, ne cessent pas de sanctifier par leur présence l'église souterraine où elles avaient toujours reposé. Pourquoi une disposition nouvelle ait éloigné de leur mère, et pourquoi une obscurité où leur mémoire se perdra tout ce qui est reliquaires et de ces reliques pour lesquels on a brisé les cercueils de la tradition que quatorze siècles avaient respectée. *langes d'archéologie, d'histoire et de littérature*, t. III, p. 11.) Nous avons dû protester dans le temps contre cette fautive inspiration, et maintenant c'est à l'histoire qu'il appartient d'explorer solennellement.

## NOTE 14

*Anglo-saxons et la France sous cette dynastie*, t. I, p. 126.

— Frédégaire, *Chroniques*, c. XLV. — Daniel, t. I, p. 337. Celui-ci place cet événement trop tôt, puisqu'il arriva que peu de mois avant la mort de Childebert. — V. *Art de vérifier les dates*, in-8°, 1<sup>re</sup> partie, t. IV, p. 381, et t. XVI, p. 386.

## NOTE 15

Les référendaires étaient des dignitaires de la cour chargés des rapports sur les affaires présentées à l'agrément de l'empereur. Cette charge remontait à l'empire romain. Elle se reproduisit sous la première race, et dura ainsi en France sous des formes et des appellations différentes jusqu'aux derniers temps de la Monarchie, où les *Maîtres des requêtes* eurent quelques-unes de leurs fonctions. Sous la deuxième race ils eurent, en plus de leurs charges, la garde du sceau royal, dont ils scellaient les actes du souverain.

## NOTE 16

Le texte de saint Grégoire, liv. X, c. XII, porte « *Sepulta est septimo idus mensis primi* » le 7 des ides (le 9<sup>e</sup> jour) de ce mois qu'on nommait le *premier* de l'année, parce qu'alors l'année commençait le 1<sup>er</sup> mars. Ingeltrude devait donc être morte la veille, qui était le 8.

## NOTE 17

Châlons-sur-Saône, *Cabillonum*, ainsi nommé de sa position sur cette rivière, a 12,400 habitants, et est un chef-lieu d'arrondissement de Saône-et-Loire, à l'embouchure du canal du Centre. Il fut pris et détruit au v<sup>e</sup> siècle par Attila, relevé par les premiers rois de Bourgogne, et devint, sous la deuxième race, le chef-lieu d'un comté héréditaire, d'où sortirent plus tard les comtes d'Auxerre. Enfin le comté de Châlons fut de nouveau remis à la Bourgogne en 1267, et entra en 1477 dans le domaine de la Couronne.

## NOTE 18

Gontran n'aimait pas Bertramne parce qu'il s'était laissé prendre aux prétentions de l'aventurier Gondebaud, le regardant comme roi légitime de Bourgogne.

## NOTE 19

Cette assemblée a été placée parmi les Conciles, par les Bénédictins (*Art de vérifier les dates*). Beaucoup d'autres l'ont omise à ce titre; mais on peut le lui donner, puisque les conciles étant des *Assemblées d'Evêques destinées à régler des points de foi, de mœurs ou de discipline*, ces deux derniers objets se trouvaient évidemment

intéressés dans les décisions qui furent prises. Nous regarderons donc celui-ci comme le deuxième Concile de Poitiers, puisque un premier, appelé *Concile des Gaules*, y avait été tenu sous l'épiscopat de saint Hilaire, en 355 (*Vid. ad h. ann.*). On ne pourrait opposer à ceux qui veulent voir un concile dans l'Assemblée de 590; que l'absence des évêques de Saintes et d'Agen, qui ne semblent pas avoir été convoqués, quoique suffragants de Bordeaux; mais il ne s'agissait point là d'un concile provincial, et d'ailleurs le droit n'exigeait pas alors, pour les délibérations en forme, la présence de tous les prélats de la métropole. Si les absents s'y étaient présentés, même sans convocation, on aurait dû les admettre, et ils y auraient eu voix délibérative. Ce qui est certain, c'est qu'on y vit saint Varant, évêque de Cavaillon, dont nous parlerons bientôt.

## NOTE 20

Greg. Turon., lib. X, c. 41 et suiv. — On garde au musée lapidaire de la ville de Niort deux tombes dont l'une, gravée d'une double croix en relief, porte pour épitaphe le double nom de *Lopocena* et *Didimia*. Un antiquaire de la Vendée patroné un peu complaisamment par un de ses confrères de Poitiers, a émis comme une idée acceptable que c'étaient les deux *saintes religieuses* échappées de Poitiers en 589, et réfugiées sous un pseudonyme en Vendée où ces tombeaux furent trouvés en 1860. Ceci est charmant; mais, pour appuyer de tels renseignements, il faut plus que de l'imagination, il faut des preuves, et nous n'oserions, malgré l'autorité des remarquables savants que nous citons, faire de celles-là un fait historique. (*V. Mém. des Antiq. de l'Ouest*, t. XXVIII, p. 61 et 160.)

## NOTE 21

Elle était nièce de saint Grégoire de Tours, c'est-à-dire fille de ce Justin, beau-frère de l'Evêque, laquelle avait été guérie d'une fièvre ardente, qui menaçait ses jours, en priant devant un cierge allumé que lui avait envoyé saint Grégoire avec promesse de sa guérison. (*V. De mirac. Sancti Mart.*, lib. II, c. 11). Il est aussi mention de cette Prieure (*Præposita*) de Sainte-Croix dans Fortunat, qui en parle au dix-neuvième poème du livre III de ses *Miscellanea*.

## NOTE 22

*A capite solutâ Cæsariâ*, dit Grégoire, *hist. Franc.*, lib. X, c. xv. — Les religieuses portaient les cheveux courts dès le jour de leur profession dont c'était la marque consacrée, comme nous l'avons vu

raqu岸 par sainte Radégonde, à Noyon; mais les sicaires violentant ainsi Justine auront voulu l'insulter par là en la dépouillant de sa revealing encore plus qu'elle ne l'avait fait elle-même.

## NOTE 23

*Flavianus*, dit saint Grégoire, *nuper domesticus ordinatus*. Ce dernier mot n'a pas été compris par les traducteurs qui n'en font aucun cas lorsqu'ils attribuent à ce Flavianus le titre de *chambellan* du roi, (de quel roi?) — Rien ne nous semble autoriser ces idées, le titre de *domesticus nuper ordinatus* doit se prendre pour un clerc de la maison de Marovée nouvellement ordonné, (entré dans les ordres), et appartenant à ce qu'on appelle aussi la famille épiscopale.

## NOTE 24

Il paraît, par ce détail, qu'une portion de la principale relique honorée dans l'église du monastère avait été détachée pour rester dans la basilique extérieure, desservie par les clercs. On le conclut très bien de ces deux circonstances relatées par Grégoire de Tours, que Leubovère s'était fait porter dans l'église du couvent et se tenait prosternée devant la châsse, et que dans l'église du dehors, où était déjà le tombeau de la sainte, des meurtres avaient été commis devant le reliquaire où la Sainte-Croix était vénérée.

## NOTE 25

Voilà un de ces événements qui expliquent pourquoi si peu de renseignements nous sont parvenus des origines de Sainte-Croix. Une foule de détails se sont perdus par suite de cette soustraction qui aboutit très probablement à une destruction complète de ces textes, lesquels dans un accès de folie Chrodieude aura mieux aimé détruire que restituer.

## NOTE 26

La Mothe-Saint-Héraye, *Motha Sancti Aredii*, qu'on a souvent mal écrit *Sainte-Héraye*. Ces deux noms réunis ne sont guère en usage que depuis le xviii<sup>e</sup> siècle. Nous avons des actes du xvi<sup>e</sup> qui parlent d'un curé de la paroisse *Saint-Héraye de la Mothe*. Ce bourg est situé à l'extrémité d'une vallée assez étroite qu'arrose la Sèvre Niortaise. On sait que la source de cette rivière est à 2 lieues au sud-Ouest, près du bourg de Sepvret, à l'endroit même où ce bourg est posé en un bassin ovale d'un niveau très régulier. Dupin, dans sa *statistique des Deux-Sèvres*, affirme, sans en donner aucune preuve.

que ce lieu avait été fondé par saint Héraie, ministre du roi Théodebert (p. 50). L'église, appartenant en 1041 à un Gauthier de la Mothe, était donnée cette année à l'abbaye de Saint-Maixent. Elle était construite près du château, aux seigneurs duquel elle devait probablement sa fondation. Cette belle demeure avait été reconstruite, vers 1650, par un seigneur de Parabère, gouverneur général de la province, étant presque ruinée par les guerres comme l'avait été l'église qu'on rebâtit, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement de l'église romane. Il y avait dans le bourg de la Mothe, en 1790, une maison de religieuses Annonciades. La Mothe est à présent un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Melle. On y compte 2,600 habitants. Au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, Napoléon donna ce château au prince Murat. Il a été démoli ensuite, grâce à de malheureuses influences.

## NOTE 27

Voir, pour toutes les preuves de ce fait et les nombreux auteurs qui nous les fournissent, notre histoire *De l'anneau de sainte Radégonde et de ses reliques à Poitiers*, à la fin de ce volume.

## NOTE 28

Il ne continua son histoire que jusqu'à l'an 591. Dupin (*Biblioth. ecclés.*, t. IV) se trompe beaucoup trop en disant que la mort de l'illustre historien arriva en 593.

## NOTE 29

Deux-Jumeaux, monastère fondé vers 585, au diocèse de Bayeux. C'est aujourd'hui un village de 200 habitants, dans la commune d'Isigny. — Ce n'était plus, en 1790, qu'un simple prieuré-cure de l'abbaye de Cerisy, au même diocèse, nommée dans les chartes *Cerasium* et *Cerisiacum*, et fondée vers 1032 par Robert le Magnifique, père de Guillaume le Conquérant.

## NOTE 30

Les Herbiers, petite ville de 3 à 4,000 habitants, chef-lieu de canton de la Vendée, arrondissement de la Roche-sur-Yon. Il ne faudrait chercher l'origine de ce nom ni dans *Herbauges*, dont nous avons souvent parlé, ni dans les mots latins *Herberta*, de *Herbertis*, que lui donnent les Pouillés modernes. C'est pourtant une ancienne localité romaine, comme l'attestent encore les vestiges très recon-

aisables de la voie qui se prolongeait de Poitiers à Nantes par Iazières, Saint-Pierre-du-Chemin, Pouzauges, Saint-Michel-Mont-Mercure, et de là gagnait les Herbiers, jusqu'à Saint-Philbert-e-Grand-Lieu pour remonter au nord vers Rezé, vis-à-vis de Nantes. Les lieux traversés ainsi par ces grandes artères de viabilité avaient toujours une importance relative, et il n'est pas douteux que la ville des Herbiers n'ait eu la sienne. Au reste, ces heureuses chances ont dû lui venir, aussi bien que son nom, des merveilleux aspects dont elle s'entoure, et qui lui sont propres; car, bâtie dans une plaine ardée par les hautes montagnes de Pouzauges et de Mont-Mercure, elle apparaît de ces hauteurs et des collines qui s'abaissent de toutes parts au-dessous d'elle; de là, elle semble posée comme une corbeille de fleurs sur un massif de verdure qu'embellissent encore, par un délicieux contraste, les innombrables clochers qui surgissent au loin et qui y attestent la vie du moyen âge. Outre les preuves déjà données que ce lieu date de plus loin, on sait pertinemment qu'il fut à l'époque gallo-romaine un des principaux cantons du *pagus* ou pays d'Herbauges, dans la vaste étendue duquel il se trouvait. Il dut avoir antérieurement un nom celtique perdu depuis longtemps dans celui qui lui mérita le charme pittoresque de sa ravissante végétation. Quant au moyen âge, dont les commotions politiques après les ravages des Normands nous ont privé des enseignements locaux, on ne le voit figurer aux Herbiers qu'à partir de 1106, époque de la plus ancienne charte qui nous en reste, mais qui en suppose de plus anciennes, puisqu'elle confirme une donation des seigneurs du lieu par leur fils Jucaël à l'abbaye récemment fondée de la Grenetière. Ces malheurs des guerres avaient porté les seigneurs à fortifier leur ville; elle l'était déjà en 1130, et il fallait qu'ils eussent alors une puissance seigneuriale bien établie et qui n'avait fait que s'accroître, car, en 1278, ils accordèrent à cette même abbaye de la Grenetière, qu'ils continuaient d'aimer, un droit de haute justice confirmé dans le siècle suivant par un seigneur de Mortagne, plus grand seigneur encore, et qu'une alliance avait rendu possesseur des Herbiers. Vers le même temps, l'abbé des Herbiers recevait de Hugues de Thouars, seigneur de Montaigu, des droits que sa famille avait laissé périmer sur sa terre même, moyennant l'hommage, et quinze jours de garde annuelle au bateau de Montaigu.

Cependant, entre le *xiv<sup>e</sup>* et le *xv<sup>e</sup>* siècle, des vicissitudes causées par la guerre locale avec les Anglais avaient dépossédé l'antique famille. La seigneurie avait passé à une famille de Fonscher, dont le chef, Jean, céda en 1409 aux nécessités de la guerre en consentant

## NOTES DU LIVRE X

que le château qu'il avait fait bâtir fût démoli après sa mort. On retrouve néanmoins au xvii<sup>e</sup> siècle la famille des Herbiers possesseur de la terre voisine de l'Etandière, qui lui appartenait déjà au xv<sup>e</sup>, et elle avait fait rebâtir le château dont on ne voit plus que des ruines. En 1569, un Jean des Herbiers s'était renfermé à Fontenay sous la conduite du gouverneur Guy de Daillon pour défendre la ville assiégée par Coligny. Mais alors ces gentilshommes n'avaient plus que le nom de leur ancienne seigneurie. La famille Fontenay qui n'avait pas cessé de posséder ce domaine jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'avait fait entrer en 1493, par un mariage, dans la famille de Jean Guérin, écuyer et maître des requêtes de Louis XII.

On est peu renseigné sur les événements religieux qui intéressent les Herbiers dans le cours du moyen âge. On sait cependant que la tour romane de l'église Notre-Dame qu'au xi<sup>e</sup> ou xii<sup>e</sup> siècle l'église lui fut donnée, de belles dimensions et digne des seigneurs, alors s'établissaient solidement derrière les murs de leur ville. L'église était construite en dehors des murs, sur le territoire du Petit-Bourg, et était un prieuré de l'abbaye de Saint-Michel d'Hermin. Elle a été rebâtie à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Un autre prieuré, Saint-Pierre existait aussi dans la ville et était déjà entièrement disparu au xviii<sup>e</sup> siècle. Il appartenait au Chapitre de Luçon. Au xvi<sup>e</sup>, le baron du Landreau possédait la moitié de la ville et du Petit-Bourg, où il avait maintenu le culte catholique malgré les efforts des huguenots.

La Révolution a fait beaucoup de mal aux Herbiers, qui furent le centre des opérations militaires en 1793. — Que de faits héroïques se passèrent alors sous les vieux restes de ce donjon qu'on trouvait encore couvert de lierres et contrastant de loin avec les ruines rajeunies des châteaux de Pouzauges et de Mesnard, et celle de la montagne des Alouettes, où la première chapelle gothique élevée en France aux souvenirs de la Monarchie est devenue tout à fait en ruine sous celle de 1830, et ne doit d'exister encore qu'à la bienveillance des *Antiquaires de l'Ouest*, qui a obtenu sa conservation.

### NOTE 31

Les Essarts, *Sanctus Petrus de Essartis*. Ce dernier mot se trouve déjà écrit ainsi dans une charte de 1222, indiquant un établissement relativement moderne, c'est-à-dire qui n'a rien à démêler avec nos premières époques historiques, mais s'est créé peu à peu après avoir commencé sur un espace *défriché* ou au milieu des forêts dont l'aspect et le paysage se ressentent.



Ce bourg de 3,000 âmes, relevant comme chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Roche-sur-Yon, fut jadis une petite ville fortifiée, mais dont le château primitif fut remplacé par celui dont on n'y voit plus que les ruines et qu'y avaient élevé, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, nos illustres seigneurs de Vivonne. Il se trouve encore, parmi les ruines abandonnées aujourd'hui au logement des familles d'agriculteurs, des vestiges de restauration du temps de Louis XIII et de Louis XIV. C'est tout ce qu'on peut dire de ses origines, qui sont mieux indiquées peut-être par les caractères architectoniques de l'église de Saint-Pierre, qui est du xi<sup>e</sup> siècle, et possède sous le chœur une belle crypte bien conservée et dont la voûte repose sur deux rangs de colonnes cylindriques. Cette église était d'abord un Prieuré à la disposition du Prévôt du Chapitre de Luçon. Outre cette église paroissiale, il y eut aux Essarts un autre Prieuré de Notre-Dame encore mentionné en 1648 dans le Pouillé d'Alliot, mais qui cessa d'exister peu après, et dont on n'a découvert les fondements que depuis peu d'années, près d'une métairie voisine du bourg. — On ne connaît pas de seigneurs des Essarts avant ceux de la maison d'Aspremont, qui figure parmi les plus anciennes et les plus illustres du pays. Puis des chartes de la fin du xiii<sup>e</sup> siècle nous le montrent aux mains des Chabot, et au xiv<sup>e</sup> c'est une fille d'Olivier de Clisson, Marguerite de Penthievre, qui possède le château et y tient prisonniers pendant quelques jours le jeune duc de Bretagne Jean V et son frère Richard, par une vengeance aussi cruelle qu'injuste. Les Essarts restèrent en possession de la maison de Vivonne jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. — Pendant le xviii<sup>e</sup>, ils passèrent à celle de La Rochefoucaud, puis ils devinrent la propriété du brave général de Lespinay du Pally, dont la famille y possède encore un joli château récemment construit. C'est aux Essarts que naquit, en 1805, notre docte et modeste linguiste Julien Cardin, qui publia le premier, en 1834, le plan du *Dictionnaire historique de la langue française*, dont M. Littré a tant profité sans avoir dit un mot du savant Poitevin qui en avait eu la première idée. (V. nos *Mélanges*, t. IV.)

La vieille ballade de Guillery, qu'on ne chante plus mais qui fut longtemps célèbre dans le Poitou, a pris son origine dans une page émouvante de l'histoire des Essarts : c'est dans les vastes et profondes forêts des environs que s'étaient retiré les frères Guillery, qui exercèrent longtemps leurs brigandages, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, sur les routes voisines, contre la maréchaussée et les marchands, qu'ils tuaient sans pitié, jusqu'à ce qu'ayant enfin succombé à une vigoureuse attaque des troupes royales, ils furent pris et roués vifs à Saintes, à la grande joie de la contrée et surtout des Vendéens.

## NOTE 32

Mouchamps, *Sanctus Petrus de Molli campo* dans un acte de 1135, avait dès lors un prieuré relevant de l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers fondée vers 1020. C'est encore un de ces bourgs considérables qui, en Vendée, tiennent lieu des villes qui y sont très rares, et qui n'eut autrefois ce dernier titre que parce que l'époque féodale l'avait entouré de murs et fortifié d'un château dont les derniers vestiges ont été absorbés dans les maisons construites sur ses ruines. Le nom ou plutôt le surnom tout latin de cette localité attestait des terres arables dont l'étendue est coupée fréquemment par des bois et des bocages pleins de fraîcheur; ce nom fut précédé sans doute d'un autre beaucoup plus ancien, probablement celtique, dont le sens devait faire allusion comme toujours aux aspects du pays ou à cette facile docilité du sol qui se prête volontiers à plusieurs genres de culture. Des restes gaulois et romains s'y découvrent souvent, mais ce sont les seuls indices d'une histoire perdue, ne se ravivant qu'au moyen âge sous l'impulsion de la féodalité, qui fonde des monastères et des châteaux, pare les vallées et les monts d'églises et de tours qui s'y dressent encore, et ne nous transmet guère que des souvenirs très rapprochés. Le plus ancien de ces souvenirs remonte à 1211, et nous montre deux frères, tous deux chevaliers, Guillaume et Geoffroy de Mouchamps, donnant aux Templiers de Mauléon (Châtillon-sur-Sèvre) un de leurs hommes, Thomas du Perrier, et ses héritiers, avec les fermes qu'ils tenaient de cet établissement. L'importance moderne de Mouchamps dut s'accroître surtout au XII<sup>e</sup> siècle, où fut construite l'église de Saint-Pierre, rebâtie dans le style que nous lui voyons encore et qui ne suffit plus à la population. Ce prieuré, aussi bien que plusieurs abbayes du voisinage, semblent avoir eu pour bienfaiteurs les seigneurs de Parthenay-l'Archevêque, devenus, au XIII<sup>e</sup> siècle, seigneurs du lieu, et dont l'un, Hugues II, céda aux moines de la Grenetière, en 1264, des droits dans la forêt de Mouchamps. En 1315, Mouchamps, pourvu du titre de baronnie, appartint à Guy, première souche des Parthenay-Soubise. Au XVI<sup>e</sup> siècle, ce dernier nom, allié bientôt aux Rohan, prend un rôle plein de tristes souvenirs dans l'histoire de Mouchamps. Dans la personne des seigneurs de Soubise, qui tiennent dans l'Ouest de la France la tête du parti protestant, le château du Parc de Mouchamps, [situé encore à une lieue au Nord-Ouest du chef-lieu de la commune, devient le quartier général des révoltés.

En 1573, quand le traité de la Rochelle eut accordé aux protestants une liberté du culte qui ne fut que la liberté du mal, les Soubise prirent dans la contrée un rôle de sectaires et des plus

ctifs. Etablis au Parc de Mouchamps, qui prit leur nom et l'ardé, ils en firent le centre de leurs opérations politiques et pour cela y établirent un ministre, Jean-Baptiste Estort, qui y prêcha publiquement, et y baptisa, le 14 août, un certain nombre d'enfants dans la grange de la maison noble de Fief-Goyau. La Fayolle, successeur d'Estort, en fit autant, mais ostensiblement, au château du Parc, le 10 septembre 1577. C'était de là surtout que partaient toujours les influences de l'hérésie sur tout le pays, et lorsque Catherine, la douairière de la famille, s'y fut établie vers 1620, elle s'y montra une des plus exaltées propagatrices de la rébellion armée contre le gouvernement de Louis XIII. En dépit des traités, et de l'Edit de Nantes surtout, elle s'empara des églises paroissiales de Mouchamps et de Vendrennes, en chassa les catholiques, et n'y permit qu'aux calvinistes d'y exercer leur prétendue religion. Il fallut un arrêt du Conseil royal donné le 16 février 1623, renforcé d'un autre du 11 septembre 1624, pour réduire à néant ces empiètements d'hérésiarques qui ne purent être renversés que par la protection de Richelieu, le dernier évêque de Luçon, déjà tout-puissant à la cour.

On ne peut oublier, en parlant de Mouchamps, quelques détails sur ces gentilshommes verriers qui, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, établirent au Parc une verrerie. Ces établissements, auxquels on attachait alors un si haut prix, que ceux qui les avaient entretenus avec succès pendant un certain temps, en méritaient des lettres de noblesse, y furent installés par les seigneurs du lieu, déjà nobles d'origine, mais qui se glorifièrent d'une industrie utile et dont les perfectionnements furent longs à se développer. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les fours pour la cuisson appartenaient à Philippon Bertrand, dont un fils, René, calviniste comme lui et seigneur de Saint-Fulgent, s'était distingué par ses exactions, qui en avaient fait la terreur du pays. Etant allé forcément faire la guerre, et très bravement, en Hongrie, contre les Turcs, il n'était revenu que pour retomber dans ses désordres et se faire condamner à mort. Alors il se cacha, finit par obtenir sa grâce, et mourut en 1688, dans la paroisse de Mouchamps, âgé de soixante-dix ans.

Toutes ces vicissitudes avaient réduit Mouchamps à une situation bien différente de ce qu'il avait été. En 1663, on n'y comptait plus que 400 feux. C'est à peu près sa population d'aujourd'hui, où un tiers de protestants y conservent les nouvelles habitudes religieuses quoique la noblesse y ait abdiqué depuis longtemps les erreurs qu'elle avait trop protégées. Il paraît qu'en 1750 on n'y comptait qu'environ 100 communicants, et que les protestants atteignaient le chiffre de

3. Ce chiffre a bien diminué depuis lors au profit des catholiques.

Mouchamps appartient toujours à l'honorable comte Auguste qui habite près de son ancien château incendié pendant la Révolution.

Le prieuré-cure de Mouchamps n'avait pas moins de terres. L'église y avait plusieurs chapellenies à la nomination des seigneurs du lieu, de celui de l'Aubraye, et de l'évêque. Le revenu était de 2,000 livres. De tout cela, qu'abritait le château féodal, rien ne reste plus que l'église, qui, et les délicieux paysages dont les radieuses collines allongées s'abreuvent aux eaux du Lay et de mille ruisseaux ont après un modeste parcours.

#### NOTE 33

La paroisse, *Rocha Cerviera*, indique assez par ce nom tant de choses, que les vieux titres manquent à son dossier et que nous laissons dans une ignorance absolue de ses origines et de ses premiers développements. C'est un chef-lieu de la Vendée, arrondissement de la Roche-sur-Yon, ayant une population de 2,000 âmes. Les curiosités qui s'y rattachent font honneur à son existence moderne qu'à sa vie du passé. Près de la Boulogne, qui vient des environs des Essarts et sur lequel on s'y perd, jusqu'au lac de Grand-Lieu, au-dessous de Saint-Hilaire, ce bourg voit un beau viaduc de 70 mètres de long, qui se lève en forme de pont au-dessus de sa rivière, près du château fort qui fut pris, le 24 juillet 1569, par le duc de Bouillon, capitaine des troupes catholiques, sur les troupes qui s'en étaient emparé. Cette demeure féodale n'a plus rien de féodal, dont certains détails rappellent une construction du XVI<sup>e</sup> siècle. L'église n'avait pas été mieux traitée par les hérétiques, abandonnée longtemps après par un vaste intérieur sans intérêt, c'est la paroisse actuelle. Il y avait aussi un prieuré de Saint-Gildas, un des moindres que l'Ordre limousin possédait dans la Vendée. Celui-ci avait encore neuf prêtres en 1534, et dépendait de Déols en Berry. Un autre prieuré de Saint-Gildas existait à Déols, inamovibilité royale et valait 2,300 livres. Il fut uni à la cure de Déols (Oise).

#### NOTE 34

*Clicchio* ou *Clicchia*. Voici une ancienne ville réduite à de petites proportions et à une population de moins de

## NOTES DU LIVRE X

Ames, où les ruines d'un magnifique château parlent trop amplement des malheurs de la Vendée. Au confluent de la Moine la Sèvre-Nantaise s'élève, sur les débris de l'ancienne ville te en 1793, la ville nouvelle, dominée par les restes majestueux n château du xiii<sup>e</sup> siècle avec ses hautes tours et tous ses nirs du moyen âge féodal, qu'entourent sur les bords de la -Nantaise de charmants points de vue et des parcs ornés d'une e variété d'objets d'art. A tout cela se joint le beau pont-viaduc Moine qui s'éleva en 1841 avec ses quinze arcades ogivales mètres de haut. C'est toute la vie actuelle de ce chef-lieu de 1 de la Loire-Inférieure. L'église paroissiale de la Trinité servé quelques portions de l'ère romane ; une autre, de -Dame, lui a été réunie, et datait de l'époque des premiers urs de Clisson. On a des titres de 855 relatifs à l'évêché de s et où il est mention des doyennés de Clisson et de Retz. Le élèbre parmi les chevaliers qui fondèrent la ville et le château 23 fut cet Olivier de Clisson qui y naquit en 1336, seconda esclon dans la guerre contre les Anglais, et devint connétable ance. Cette maison dura jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, mais priété de la seigneurie passa en 1746 aux Rohan-Soubise, dont age fut partagé en 1787.

### NOTE 35

auges, ce lieu dont nous avons parlé déjà (t. I<sup>er</sup>, p. 285 et 332), n déchu de son ancienne position territoriale. Ce n'est plus qu'un de 1,200 âmes, du canton de Mortagne (Vendée). Ce chef-lieu d'un *pagus* nommé *Tefalgia* a des chartes de 1098, où l'on voit s seigneurs étaient de la maison de Thouars à laquelle leurs dants firent hommage-lige jusqu'au et y compris le xvi<sup>e</sup> siècle. e temps on voit par les ruines imposantes du château que la se forteresse était en partie élevée avec ses hautes tours et ses épais d'où se découvrent une magnifique vallée et des campa-d'une charmante fertilité. Les xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles ont aussi leurs traces en certaine partie du vaste édifice qui parle aux visiteurs de sa célèbre légende de la Barbe-Bleue, nent Gilles de Retz, qui possédait ce beau domaine au comment du xv<sup>e</sup> siècle. Il devait cette seigneurie à une Marguerite ouars qui la lui apporta en mariage. — Quand vinrent les s de religion, Tiffauges, dont la position était si favorable à fense, fut également envinée des royalistes et des ligueurs qui èrent tour à tour. Ce furent les catholiques qui lui firent le e mal en l'incendiant vers la dernière moitié du xvi<sup>e</sup> siècle afin

d'empêcher les huguenots de la reprendre. Ajoutez à ces faits ceux des révoltes armées contre la royauté sous Louis XIII, et les violences des armées républicaines de 1793, et vous aurez l'histoire de cette ruine complète dont le pays devait souffrir là surtout où la résistance des héroïques paysans s'était montrée si ferme et si hardie. — L'église Saint-Nicolas se trouve à Tiffauges faire face au château, sur le côté opposé de la route qui les sépare. Ce fut un prieuré de Saint-Jouin dont l'abbaye nommait le curé. Ce monument de style ogival ne date que d'une vingtaine d'années environ, et a remplacé une vieille église qui, à en juger par l'architecture du chœur, avait pu être construite en même temps que le château, c'est-à-dire au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, et peut-être un peu plus tard, car l'abside, par ses sculptures et ses modillons, semble ne remonter qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup>.

## NOTE 36

Vendrennes, *Vendrium* en 1135. Vers ce temps il est mention d'une cure de Vendrennes qui plus tard devint un des bénéfices auxquels nomma l'évêque de Luçon, depuis l'érection de l'évêché en 1317, et qui était probablement d'abord dépendant de l'évêque de Poitiers. Le lieu lui-même de Varennes paraît avoir une origine peu reculée, car ce nom moderne, qu'on pourrait écrire *Garinna*, indiquerait très vraisemblablement une réunion plus ou moins étendue de *garenn*es ou petits bois au milieu desquels auront été construites une villa et une église. Mais ce devait être de plus ancienne date que la première et sans doute l'unique charte de 1135 que nous venons de citer. Cette année est celle de la fondation du prieuré de Bois-Goyer, pour lequel un certain Rainier, habitant de Mouchamps, emprunta au monastère de Fontevrault des moines qui y étaient encore au nombre de six vers le milieu du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Ce prieuré, situé dans la paroisse de Vendrennes, était sur la limite de celle de Mouchamps, entre le village de la Bonnière et le château du Parc. Cet établissement fut confirmé alors par le seigneur de Pareds, dont Rainier, comme habitant de Mouchamps, était le vassal. — Vendrennes, vers 1850, voyait tomber en ruines sa vieille église qui fut remplacée par une nouvelle, de belle apparence. La commune est du canton des Herbiers, et renferme une population qui approche de 1,000 âmes.

## NOTE 37

Aigrefeuille, bourg de 1,500 âmes, dans l'arrondissement de Nantes, chef-lieu de canton de la Loire-Inférieure, s'élève à mi-côte au-dessus de la vallée de la Maine, sur la route de la Rochelle à Nantes, dont il n'est éloigné que de 10 kilomètres.

## NOTES DU LIVRE X

### NOTE 38

ipreau, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Cholet (Maine-et-Loire), a de 3 à 4,000 habitants. Son église de Saint-Étienne est du xi<sup>e</sup> siècle. — L'autre paroisse, Notre-Dame, a été détruite, et consacrée en 1863, en style du xiv<sup>e</sup> siècle.

### NOTE 39

ers, *Vierium*, chef-lieu de canton de Maine-et-Loire (1,700 habitants). — Curieux par un mélange intéressant de souvenirs celtiques et de restes du moyen âge.

### NOTE 40

be d'Ansion était alors un Alaric dont il est parlé dans le *testamentum christianum*, ub. sup., charte de Guillaume VIII, duc d'Aquitaine, qui régna de 1058 à 1086 (t. II, col. 1725). — La Haye, *origine des Poitevins*, p. 30, à la fin des *Annales* de Bouchet.

### NOTE 41

beau, *Mirabellum*, formait alors un chef-lieu de *pagus*. Ce lieu fut plus qu'un chef-lieu de canton de 2 à 3,000 âmes. Cette petite ville aux rues étroites et tortueuses, conserve avec une partie de ses murs et de ses anciennes tours un aspect antique et militaire qui s'accorde bien encore avec ce que l'histoire rapporte de ses assauts et de sa vie chevaleresque et toute guerrière que le moyen âge a vu depuis les origines de la féodalité jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Nous verrons Mirebeau, qui secondait encore ses défenses par de nombreux souterrains-refuges, traces des plus reculées de son ancienne histoire appartenir tour à tour, par suite des guerres seigneuriales, d'abord à l'Aquitaine, à Richard Cœur-de-Lion, à Jean-Sans-Peur, puis à Louis XI. Après ces noms viennent dans les annales de la capitale du Poitou, ceux de Condé et de Coligny qui s'en emparent; puis Henri IV à qui elle se soumit, et de Richelieu qui la posséda et renoua son vieux donjon du x<sup>e</sup> siècle pour qu'il ne devint pas un refuge aux protestants, toujours remuants jusqu'après la prise de la Rochelle qui les soumit enfin en 1628. C'est là, un aperçu rapide et très rapide des événements qui se dérouleront en leur entier dans cette histoire et dont Mirebeau sera le théâtre intime.

rice de Blazon, évêque de Poitiers, fonda en 1200 l'église paroissiale de Notre-Dame. Bientôt après on y vit naître le prieur d'André, puis l'aumônerie de Saint-Jean-l'Évangéliste. Les

rent en 1225; cinq paroisses y furent établies, dont conservées en 1803, Notre-Dame et Saint-André. Le chanoine du Chapitre de Notre-Dame était archiprêtre qui était compris dans l'archidiaconé de Poitiers. Au XII<sup>e</sup> siècle, le seigneur châtelain eut le titre de baron : il levait du château de Saumur après l'adjonction du Maine à l'Anjou que nous verrons s'opérer vers le XI<sup>e</sup> siècle.

## NOTE 42

*Christianiana*, t. II, *Eccles. Pictav.*, n'a sur ce point que des données incertaines. Il place saint Martin le quatrième dans la liste : en réalité, il serait certainement le cinquième, si Jouin fut le premier. Mais il y a là évidemment, avant jusqu'à saint Martin, plusieurs lacunes dues à la pauvreté des sources historiques. (V. notre *Histoire de saint Martin* t. II et suiv.)

## NOTE 43

Les historiens qui ont traité de cette époque, nous ne voyons aucun d'eux qui ait blâmé Childebert de l'initiative de cette régence : au contraire, on s'accorde à le regarder comme suffisamment compréhensif par les justes craintes que la régence de sa femme devait faire naître sur sa prochaine conduite envers la Bourgogne.

## NOTE 44

Plusieurs auteurs le nomment *Droissy* ou *Troucy*; Mézerai, dans son *Ann. de France*, le latin *Truccia*, *Trucciago*, que M. Alfred Jacobs, dans son *Vie de Grégoire de Tours*, p. 231, indique de façon à le faire trouver. — C'est bien aujourd'hui Droisy, à 4 ou 5 km. N.-E. de Soissons (Aisne), chef-lieu de commune de 150 habitants. — Aimoin, lib. III, c. LXXXI, raconte au sujet de Grégoire et ne parle pas du lieu où elle se donna.

## NOTE 45

*Martyr.*, c. XLIII. — Et *Hist. Franc.*, lib. I. c. xxx. — Ces deux textes présentent des contradictions évidentes. Hauteserre, *Rerum Gallicarum*, dit que Grégoire avait pris son erreur dans une vision de saint Saturnin qui le faisait venir en Gaule sous le nom de Pharamond. Il ne parle pas même de Pharamond, dont on n'ose pas dire que son existence soit fabuleuse. V. *Vie de saint Grégoire*.



*Tours*, par M. l'abbé Dupuy, in-8°, p. 551. — On s'étonne avec raison que ce dernier écrivain n'ait rien dit dans son livre, d'ailleurs très intéressant, de la controverse agitée depuis vingt-cinq ans sur cette question. Il craignait sans doute de ressusciter cette discussion soupie, qui, dans le diocèse de Tours, avait été trop chaudement entretenue par des savants de grande valeur, mais dont les convictions sont plus respectables que motivées. Et en fait ces scrupules d'auteur privent l'histoire de détails qu'elle réclame et qu'il ne faudrait pas lui soustraire.



## LIVRE XI

MORT DE CHILDEBERT I<sup>er</sup>, ROI D'AQUITAINE ET  
FRASIE, JUSQU'AU RÈGNE DE CLOTAIRE II

(De 596 à 615)

ES deux fils que Childebert avait eus de sa femme Failheube, l'aîné, Théodebert, était âgé de neuf ans : l'autre n'en avait que huit. D'après le testament du feu roi, le premier eut l'Austrasie et le second la Bourgogne. Et Clotaire II régnait depuis douze ans sur ce qu'on appelle la France, dont il était le dixième roi, trois royaumes d'exister, trois rois de grandir dans les langes et sous la tutelle qui ne pouvait être qu'orageuse, se gérant par deux femmes toujours rivales l'une en habileté, en haine et en ambition. Nous ne nous occuper ici, comme Poitevins, que de ces princes qui devint le maître de l'Aquitaine et le successeur du Poitou. Mais cette proximité de voisins ennemis, dont les régentes ne pouvaient se méfier, et dont les grands ne se gouvernaient que par le sentiment de leur orgueil et de leurs passions, devait amener prochainement de graves dissensions. Clotaire II habitait Paris, Théodebert II se fixait tantôt à Metz, et Thierry II à Châlons-sur-Saône.

Encore trois dynasties. — Conflits d'intérêts entre elles.

lait comme trois points de vue où chacun d'eux ne manquerait pas de s'observer et d'où la guerre pourrait gir à la fois et porter de nouvelles désolations sur toute surface du pays des Francs.

quelque peu que le Poitou se prête aux événements politiques dont nous avons maintenant à parler, nous ne devons oublier pourtant qu'ils auront pour principaux agitateurs Théodebert II, qui a l'Aquitaine dans son royaume, et sa mère Brunehaut qui exerce la régence, et que la réalité règne sous son nom. Ce sont donc deux souverains dont les actes ne peuvent nous rester indifférents, et c'est pourquoi il faut que nous suivions les multiples apparitions sur la scène d'un monde où nous devons rester avec eux.

Théodebert, avant de mourir, avait commis une faute qui devait avoir de fatales conséquences, et qu'il se serait évitée en consultant plus la raison que le sentiment. A la Bourgogne, laissée aux mains de Thierry, il avait imprudemment cédée une portion de la Champagne et de l'Alsace, lesquelles jusque-là avaient naturellement appartenu à l'Austrasie et qui étaient des parties intégrantes. Le prétexte de la faveur était que le petit roi de Bourgogne ayant été retenu dans son palais de Marleim, maison royale devenue un village de même nom à quelques lieues de Strasbourg, les populations du pays s'y étaient attachées et désiraient vivre sous son sceptre. Ce n'était pas moins semer un germe de discorde entre les deux jeunes frères Théodebert et Thierry. On devine comment les deux régentes ne purent acquiescer pas de le fomenter. Frédégonde, à peine en possession de guider son fils Clotaire et délivrée des obligations qui l'avaient retenue depuis si longtemps, voulut de reprendre Paris avec les villes importantes des bords de la Seine qui avaient appartenu à Childebert. Elle mit donc à la tête d'une nombreuse armée, emmenant avec elle son jeune fils, selon la coutume franque, suivie dans un pareil cas, de ne jamais séparer le roi des troupes qu'il était censé commander toujours (1). Son dessein était de se

retourner vers l'Austrasie pour y reprendre en Champagne et en Alsace ce que le testament du roi défunt aurait dû suffisamment assurer à Théodebert. Brunehaut, qui épiait assez sa belle-sœur pour n'avoir jamais à se tromper, ne s'aveuglait pas sur ses intentions. Toujours aussi prompte qu'audacieuse, elle disposa tout pour s'opposer à ces projets, poussa ses troupes vers Paris et y marcha elle-même avec ses petits-enfants. A cette nouvelle Landry, le général favorisé de Frédégonde, vint au-devant d'eux en toute hâte. Deux rencontres eurent lieu, l'une à un endroit nommé alors *Latofao*. placé, dit-on, près de Laon, et qu'on ne connaît plus certainement (2) ; l'autre à Dormeil, entre Sens et Auxerre. Dans la première, ce fut Frédégonde qui l'emporta après une action des plus sanglantes. Mais ce devait être sa dernière victoire ; car dans la seconde Brunehaut reprit sa revanche et se fit céder par Clotaire la plus grande partie de ses Etats. Ces alternatives, en réalité, finirent mal pour Frédégonde. Cette femme qui s'était faite dans l'histoire le type le plus accompli de tous les vices unis à ce qu'une avide ambition pouvait inspirer de passions déréglées et de crimes affreux ; cette reine qui, épouse et mère, ne recula jamais ni devant l'adultère, ni devant l'assassinat, ne régna trente ans, sous le nom de son mari ou de son fils, que pour sacrifier à ses vues tous ceux dont elle crut la perte nécessaire à sa grandeur ou à sa sûreté (a), se vit mourir à cinquante-cinq ans d'une mort qu'elle ne devait pas attendre, tranquille en apparence dans un milieu qui était encore celui de sa grandeur terrestre, respectée des courtisans qu'elle avait dominés de toute la hauteur de son génie et de sa redoutable perversité ; mais non sans remords, puisque son âme, en quelques circonstances où Dieu semblait l'avoir punie, s'était trouvée accessible à la crainte des jugements éternels. N'avait-elle pas à répondre, en effet, outre les crimes qui l'avaient fait détester, des

Théodebert défait à  
Latofao et à Dormeil.

Mort de Frédégonde.  
Jugement des histo-  
riens sur sa vie,

(a) Daniel, *ad h. ann.*

mépris qu'elle avait toujours montré des saintes règles de l'Eglise, de la vénalité qu'elle y avait donnée aux charges plus élevées, et de cette exécrationnable série de forfaits qui, après l'avoir placée sur le trône par l'artifice et la débauche, l'avait maintenu par l'abus inouï d'une autorité sans limites et d'un bonheur sans interruption ? C'était donc une de ces inexplicables destinées d'ici-bas où la gloire de succès prolongés, le despotisme de la force morale et l'énergie du crime toujours heureux peuvent abuser les âmes ignorantes et prolonger leurs illusions. Mais ces grandeur, rarement soutenues jusqu'au bout, finissent par rencontrer deux jugements qui les écrasent. Celui de Dieu qui ne se fait pas attendre, et celui de la postérité qui commence au jour de la mort, et fait honnir à jamais ces lustrations honteuses que l'honneur répudie et que la religion n'avait jamais pu que maudire et condamner.

Brunebaut, qui devait être moins heureuse dans sa fin, le fut une fois de plus quand elle apprit celle d'une rivale détestée qui avait mérité dans sa jeunesse l'éloge des gens de bien pour ses vertus et sa piété. Elle n'avait pu se voir qu'au grand détriment de ces précieux avantages en contact avec les plus contagieux exemples des grands qui l'entouraient. Elle avait eu à subir, comme gouvernante de ses enfants, les contradictions et les haines de sa belle-mère qui avait dû aussi influencer en elle le développement de tous les mauvais instincts. L'antagonisme de cette furie qui s'aida toujours des ruses perfides, des cruautés froides, et des jouissances vindicatives d'un cœur perdu dans le lévergondage et dans le sang, paraissait autoriser pour cette ardente nature méridionale tout ce qu'un retour qui lui semblait juste peut inspirer de récriminations violentes et d'abandon aux plus honteux excès des mœurs.

Voilà pourquoi, l'histoire sous les yeux, et en comparant la reine d'Austrasie à sa rivale de l'Ouest on ne sait laquelle détester plus que l'autre. Cruelle dans ses vengeances mais plus avare encore que Frédégonde qui s'était

fait tant d'énormes trésors avec les sueurs de ses peuples Brunehaut faisait les siens en pillant les familles dont elle tuait les chefs pour s'attribuer leur héritage sous les formes légales de la confiscation. Le duc de Champagne Wintrion qui l'avait si courageusement servie à Droisy, était immensément riche : elle le fit tuer sur un rapport de Frédégonde et s'attribua toute sa fortune. Le même sort fut fait au patrice Agila par la même raison (a).

Au milieu de ces outrages à la justice, comment expliquer le zèle que montra Brunehaut à seconder les efforts du pape saint Grégoire le Grand pour la conversion de l'Angleterre? comment comprendre sa religieuse condescendance à entrer dans les vues de ce pontife contre les abus introduits dans le clergé par la collation anticanonique des évêchés et autres bénéfices? On a plusieurs lettres de ce pape à Brunehaut et à ses petits-fils dans lesquelles il s'élève contre la simonie, l'impudicité des clercs, le schisme qui tendait à s'immiscer parmi eux dans l'affaire des *Trois Chapitres* (3), et l'exhorte à convoquer un concile national qui rétablisse les règles violées en chose de si haute importance (b). Dans ces relations entre la plus haute puissance spirituelle qui fût sur la terre et ces majestés toutes puissantes qui commandaient aux populations tremblantes sous le joug de tant de lois de fer, on ne peut s'étonner assez de cette sollicitude pastorale qui pourvoit à tout, sait les abus et en ménage les réformes, insiste sur les devoirs de chacun pour tout ramener à l'ordre chrétien méconnu ou méprisé. Et comment ne pas admirer aussi ce concours dévoué d'une âme si pieuse et chrétienne, en qui la foi se ranime à l'instant même où elle doit servir les intérêts de Dieu et la religion des peuples. Enfin, qui croirait que cette docilité féminine alla jusqu'à s'occuper des succès de la prédication catholique sur ces

1) Fredegar., *Chronic.*, ad h. ann. et ad ann. 600 et 602.

2) S. Gregor., *papæ*, *Epist.* 106, lib. IX.

malheureuses populations rurales ensevelies encore en beaucoup de campagnes dans les ténèbres du paganisme? Ce même pape nous apprend qu'en quelques lieux de la Neustrie et sans doute aussi du Poitou les superstitions de l'idolâtrie avaient résisté aux prédications de tant d'apôtres dont le zèle, il est vrai, avait dû se ralentir forcément pendant les guerres civiles, et qu'on y sacrifiait toujours aux idoles tout en fréquentant les églises, qu'on y honorait les arbres et les fontaines et qu'on y faisait des offrandes sacrilèges de têtes d'animaux (4). Brunehaut se donna à tous ces soins, peut-être par ce besoin secret que ressentent les âmes égarées en beaucoup de maux, de dédommager leur conscience par des œuvres d'éclat qui semblent les réconcilier avec le Ciel. Elle protégea donc toutes les démarches du pape pour la mission de saint Augustin chez les Anglo-Saxons. Elle adjoignit à ces missionnaires des prêtres de ses Etats pour les accompagner outre-mer; elle donna ses soins à un concile qui se tint sûrement sans que l'histoire nous en ait laissé de traces; de sorte que le grand pape put dire que la reine avait contribué beaucoup à la conversion de l'Angleterre, et la féliciter de son ardeur à procurer le salut de ses sujets (a).

Toutefois il est croyable que le saint pontife, qui voyait en elle des preuves de ce bon vouloir religieux, ignorait les douloureux contrastes de sa conduite publique et privée. Les novellistes, dans ce temps, étaient rares; les communications difficiles; les calomnies, comme toujours, fort communes; et, à distance, on ne pouvait guère bien juger de ce qu'on ne voyait pas. Ainsi s'expliquent les éloges, d'ailleurs mérités, donnés par les papes à des gens qui avaient leurs bons côtés et qui par là n'en étaient pas moins avertis plus ou moins directement des vertus dont ils ne pouvaient être dispensés.

A peine maîtresse du pouvoir, qu'elle ne partageait plu

(a) Bedæ, *Hist. eccles. angl.*, lib. I, c. xxv.

Brunehaut en profita pour rétablir la paix dans les royaumes de ses petits-fils. Sa prudence les débarrassa sans coup férir d'une invasion des Huns, qui voulaient pénétrer à travers la Thuringe sur le territoire des juifs. Elle les en éloigna à force d'argent.

Mais un tel succès ne changeait rien aux dispositions qu'elle avait créées autour d'elle ; sa conduite, d'ailleurs, si ouvertement scandaleuse, ses immoralités si dégoutantes, l'abus de son pouvoir absolu si excessif, qu'elle fit débouler enfin les colères, jusque-là contenues, des courtisans de ses petits-fils. Le meurtre de Wintrion, surtout avec qu'il avait d'odieux le prétexte de son supplice, souleva contre elle l'indignation des seigneurs austrasiens, conspirèrent pour s'en délivrer, et persuadèrent à son fils qu'elle usurpait ses droits et qu'il devait secouer ce joug importun. Théodebert n'avait que quatorze ans, mais ses facultés développées par sa mère même, qui l'avait initié déjà à la débauche pour le dominer plus complètement, avait fait perdre le sentiment de l'obéissance, et il écartera les conseils de ses courtisans jusqu'à consentir à l'exil de cette ennemie commune. Ils la tirèrent donc par force du palais, ils la menèrent jusque sur les frontières de Bourgogne, et l'y abandonnèrent dans un très méchant équipage, non loin d'Arcis-sur-Aube (5). Un seigneur de ses parents, nommé Didier, et qui avait su le complot, trouva là déguisé en mendiant et la conduisit par des chemins détournés jusqu'à Châlons-sur-Saône, où Thierry l'accueillit, sinon mieux que ne le devait un petit-fils, mais moins beaucoup moins mal qu'une telle aïeule ne le méritait.

Nous verrons que plus tard elle ne devait oublier ni de telles injures ni des bienfaits si opportuns, car outre sa vengeance qu'elle chercha plusieurs fois avec succès contre Thierry et les siens, elle donna deux ou trois ans après à Didier l'évêché d'Auxerre, que saint Annachaire lui

(5) Fredegar., *Chron.*, ann. 599.



vacant par sa mort. Quelque douteuse que semble d'abord une vocation acquise en de telles circonstances, il paraît que le choix de la reine ne s'égara pas alors, puisque le nouvel évêque devint un saint, honoré le 27 octobre dans son église qu'il gouverna une dizaine d'années (a).

Mort de Platon,  
évêque de Poitiers.

Il y avait sept ans que Platon, le vertueux ami et l'élève fidèle de saint Grégoire de Tours, gouvernait le diocèse de Poitiers et partageait avec le comte de la province les soins administratifs de sa ville épiscopale (6). On ne sait rien ni de cette double administration ni des détails de sa vie personnelle. Nous avons vu Fortunat chanter son avènement, en remercier saint Grégoire, et faire des vœux pour les rois qui avaient contribué à son élévation (b). Les persécutions qu'il avait souffertes de Leudaste, la foi inébranlable dont il avait fait preuve au milieu de ces amères contradictions, durent le faire aimer d'un peuple qu'il édifia par sa douceur autant que Marovée l'avait chagriné par ses bizarres emportements. Au reste, son épiscopat fut aussi moins troublé, et relativement tranquille, le Poitou ayant vu cesser, pendant cette période de repos durement acheté, les commotions violentes des jours précédents. Platon avait joui des derniers temps du saint évêque de Tours, de l'amitié de saint Fortunat, et par conséquent des doux entretiens des pieuses filles de Sainte-Croix, pour qui la paix était aussi revenue. Il dut voir et seconder dans leur monastère l'abbatiate de Justine, et de Didymie, qui la suivit. Celle-ci ne disparut que vers 607, et après elle la liste des abbesses se perd, aussi bien que l'histoire de l'abbaye, dans les obscurités qui les couvrent jusqu'au commencement du ix<sup>e</sup> siècle (c).

Saint Fortunat lui  
succède. — XXV<sup>e</sup> Evê-  
que.

Fortunat, le vingt-cinquième dans la liste de nos évêques, fut le successeur immédiat de Platon, quoi qu'en ait dit une

(a) V. Labbe, *Bibl. nova manuscr.*, t. I.

(b) *Miscellan.*, lib. X, c. XVIII.

(c) M. de Fleury, *Hist. de sainte Radégonde*, p. 364.

critique peu éclairée (7). Honoré à Poitiers du clergé, peuple, ami de l'évêque défunt dont il était archidiacon, saint homme était âgé de soixante-dix ans (a) et de mauvaise santé quand il assumait cette charge qu'il ne guère accepter que sur les instances de ses amis, et être parce que Platon, selon un usage louable de ce temps, l'avait recommandé au choix de ceux qui devaient l'être à la bienveillance du roi Théodebert. C'était pour l'évêque un moyen très approuvable de se ménager un successeur selon le cœur de Dieu et les besoins de son diocèse. C'en était un aussi de prémunir leur Eglise contre les prétentions des princes en faveur de courtisans et de flatteurs.

On a de Fortunat plusieurs lettres écrites à son tour, soit en vers, soit en phrases, où il se plaint des inconvénients de son grand âge. Très assidu aux devoirs de sa charge ecclésiastique, partout cependant il ressentait le besoin de s'éloigner des troubles du monde et des affaires. Il quittait Poitiers pour quelques jours, allait à la campagne sans doute dans l'un des prieurés que possédait l'abbaye de Sainte-Croix, et là il continuait sa correspondance et d'autres écrits (b), peut-être mettait-il en ordre le recueil de ses poésies, sous la recommandation que lui en avait faite plus d'une fois son saint ami Grégoire de Tours (c). Devenu évêque, il songea plus qu'à sacrifier ses derniers jours au service de Dieu dont Dieu le chargeait, lui donnant l'exemple d'une vie innocente et pieuse dans la pratique des vertus au milieu de la zèle qu'il témoigna pour la sanctification de son diocèse. C'est dans ce but qu'il exposa en diverses lettres l'*Oraison dominicale* et le *Symbole de saint Athanasius*, de graves auteurs lui attribuent comme formulé d'

(a) Luchi, *Vit. Fortun.*, c. xc.

(b) *Miscel.*, lib. VIII, c. xvi.

(c) V. *Vie de S. Grégoire*, par M. l'abbé Dupuy, p. 161 et suiv.

théologie du saint évêque d'Alexandrie.  
nous sont restés (a).

Intertitules sur la  
durée de son épiscopat.

Nous ne savons combien d'années sa  
le siège de Poitiers. Sa fête, qu'on y a  
14 décembre, indique assez que ce j  
mort. L'année nous échappe quoique t  
lui assignent l'an 604 dont ils ne don  
Ce fut dans la basilique de Saint-Hil  
dépouille mortelle soit parce que plusi  
cesseurs y reposaient déjà, ce qui ser  
l'usage en était adopté ; soit peut-être  
dignitaire, comme on le voit souvent  
personnages constitués en dignité dans  
diocèse. Ce qui est certain, c'est que s  
aussitôt après sa mort. Les plus an  
diocèse l'invoquaient parmi nos saints  
et Charles le Chauve récitait une pri  
saint Fortunat était conjuré de *prie*  
tombeau resta longtemps dans l'églis  
vers le chevet, où les derniers vestiges  
se conservaient encore au milieu du xv  
des populations aussi bien que des pi  
prière des étrangers. Vers la fin du vi  
Paul Warnefride, passant à Poitiers l  
l'abbé Aper, une épitaphe où il le lo  
de son esprit, la douceur de son éloqu  
ses nombreux poèmes. Il le remerciait  
le récit de la vie de beaucoup de s  
France de cette pierre précieuse qui  
feux une époque d'obscurités. En parl  
tombeau, ajoutait le poète, il avait tenu

Histoire de son culte

(a) Cf. Migne, *Patrolog. lat.*, t. LXXXVIII, p. 583

(b) Baluze, in *append. ad Capitul. reg. Franc.*, t. II, col. 1151. — Du Saussay, *Martyrol. gallic.*, col.

(c) Dreux du Radier affirme l'y avoir vu. *Biblioth*

sur lui-même de l'aider près de Dieu de ses mérites (8).

de saint Fortunat furent conservées de même dans une châsse d'argent qu'on portait devant de saint Hilaire. En 1562, les huguenots s'en chargèrent cette châsse sur un charriot avec beaucoup d'autres. Deux hommes furent chargés de la porter. Elle était citée comme récemment volée de 1549. Avec le beau reliquaire les autres furent profanées et périrent aussi bien que celles de saint Fridolin, que le zèle pieux et les habiletés des chanoines avaient pu jusque-là empêcher de crilèges qui les avaient souvent menacées (9).

La littérature de saint Fortunat a été faite avec une force qu'en fait de jugement il est plus difficile de passer de solidité et de réflexion que de légèreté et l'impertinence. Les latinistes ne sortent pas de Virgile et d'Ovide, n'ont qu'une faible connaissance de ces derniers efforts de la latine dut faire à l'époque de Chilpéric, où l'on était plus de guerroyer que d'écrire, où les gens ne savaient à peine lire, aimaient mieux admirer les vers et les vers passables que d'en faire où n'est pas moins vrai qu'il fallait le génie pour en produire un si grand nombre, donc les bons, se trouver toujours prêt pour tant de choses variées, et donner à ses descriptions l'exactitude qu'on retrouve si souvent. En ces onze livres, si fort bien tournés en général, voudrait-on qu'il n'y eût dans la forme aucun de ces défauts qui ont depuis plus d'un siècle la décadence de la littérature romaine ? Faut-il donc un poète de premier ordre pour plaire à des gens raisonnables, et quand nous jugeons u

vain, ne faut-il pas éclairer notre goût et notre jugement la connaissance de son époque et l'esprit habituel de ses contemporains? La poésie qui a certainement besoin d'un rythme à part, mesuré et cadencé pour l'oreille, n'est-elle cependant par elle-même, indépendante de l'expression et trouve-t-on pas dans notre auteur beaucoup de pièces charmantes de diction et d'harmonie, ou quelques mots ne nous choquent que parce que c'étaient les défauts de son siècle? C'est de la sorte qu'il faut se prononcer sur Fortunat. Comme à Grégoire de Tours, sur lequel il l'emporte infiniment comme écrivain, il faut lui reconnaître une personnalité de haute valeur, et un rang très distingué parmi les littérateurs des premières années du moyen âge (a). En des grands services que Fortunat a rendus à notre Église de Poitiers est d'avoir écrit son livre de la *Vie de la sainte reine Radégonde*. Son assiduité à Sainte-Croix, où il fut témoin de cette vie admirable, les miracles que la sainte opéra sous ses yeux faisait de lui un écrivain d'autant plus digne de confiance. Aussi ce livre est fourni d'intéressants détails que nous eussions manqué sans un écrivain de cette valeur, et mieux que personne il pouvait apprécier ses vertus et ses grâces extraordinaires qui les lui méritèrent du ciel. Fortunat, dont nous parlerons, ajouta à ce livre un second travail où elle se plut à raconter ce qui lui avait été révélé par la sainte, et qui avait dû échapper à Fortunat. Fortunat fut remplacé immédiatement sur le siège de Poitiers par Carégisile, homme de race franque, dont le nom seul apparaît dans nos vieilles listes sans autres détails qui s'y rattachent. Si son illustre prédécesseur le recommanda et le désigna au choix de son Église, cette désignation ne peut que faire son éloge, et c'est une consolation pour l'histoire, privée de tout souvenir à son égard. Vers le même temps, et par conséquent sous le patronat de Fortunat, ou sous celui de Carégisile, disparu

(a) V. D. Rivet, *Hist. littér.*, III, 483 et suiv. — Dupin, *Biblioth. ecclésiastique*, t. 107.

un autre saint que nous avons vu déjà s'employer bien de l'Eglise de Poitiers dans ses jours les plus heureux. Nous voulons parler de saint Porchaire, qui fut longtemps abbé de Saint-Hilaire, s'était chargé sur la fin de sa vie laborieuse et toute d'autres. L'âge le pressait de songer à la mort, méditer en silence ses années éternelles. En l'enceinte occidentale de Poitiers, et non loin du centre depuis huit cents ans l'église paroissiale qui n'en existait alors une chapelle dédiée au Sauveur, était *du bois sacré*, parce qu'on y vénérât un reliquaire la sainte croix. Cette relique n'était-elle pas venue apportée sainte Loubette, deux cents ans auparavant, ou bien était-ce un souvenir des bienfaits reçus de Porchaire les filles de sainte

Nous l'ignorons. Toujours est-il que là il termina ses derniers jours et il y fut tout aussi occupé la sollicitude absolue qu'il l'avait été avec ses autres. Son existence angélique se prolongea jusque vers le dixième siècle qu'il fut appelé dans le sein de Dieu par une plume de paix et de douceur. Sa dépouille resta dans cette chapelle sous les auspices de Platon ou de sainte Loubette.

Mais cette vie humble et pénitente avait eu sa gloire qu'elle avait reniée aux yeux des autres. Les fréquents miracles attestèrent la sainteté du saint ; les fidèles accouraient en plus grand nombre pour se recommander aux faveurs du saint. Il fut ainsi comme un autre protecteur de la cité. Il contenta cette dévotion populaire et lui donna une église plus vaste, ce fut l'origine de l'église de Saint-Étienne dont nous ignorons la première date, mais qui fut construite peu de temps après la mort du saint. En dehors des murs de Poitiers, elle subit le sort commun par les invasions normandes du ix<sup>e</sup> siècle aux environs de Sainte-Radégonde et de Saint-Germain. Cependant un nouveau sanctuaire s'était formé sur le lieu même, sous la

direction du Chapitre de Saint-Hilaire, et de solitaires y vivaient saintement. ] Guillaume VIII (Guy-Geoffroy) donna ce n de Bourgueil, dont il devint un prieur. blement l'occasion de la reconstruction bâtiesse déjà vieille avait dû souffrir de ce alors sous de belles formes romanes, des diverses expéditions des Anglais ] xiv<sup>e</sup> siècles, lorsqu'elle fut reconstruite.

Les hordes protestantes, qui dévastèrent le xvi<sup>e</sup> siècle, se firent un sacrilège honorer les reliques de toutes nos églises. Alors le Rogier de Migné (44), et les autres magistrats de la ville, voulurent, par une juste prévision, que la malheureuse ville, sous le coup de l'ennemi public le dépôt vénéré de la relique, en 1558 ils firent murer le tombeau du saint dans un caveau sous le grand autel, et il y demeura jusqu'à ce qu'on s'en souvenait à peine lorsqu'il fut découvert. Les plus considérables des précieux ossements furent mis dans une châsse d'argent, et les moines les firent déposer dans leur ancienne sépulture pour y servir de monument à la dévotion des fidèles. Mais le malheur évité une fois ne put être conjuré en d'autre lieu. L'Eglise. Les révolutionnaires de 1792 et leurs imitateurs des calvinistes par la destruction des autels. Aproux, qui ne tremblaient pas de profaner les objets sacrés d'une réforme insensée, les objets sacrés de la veille, ils s'emparèrent de la relique et jetèrent à qui les voulut les restes qui en contenait. Dans ce désordre lamentable fut recueillie secrètement par des mains dévotieuses. Elle fut confiée alors aux pieuses filles de la ville, celles-ci, fidèles gardiennes du trésor

défirent après le retour du calme en faveur de  
ssiale, où il est encore vénéré (a).

se de notre diocèse de Poitiers doit reporter  
vers les premières années du vi<sup>e</sup> siècle. C'est  
int-Varent (12), petite localité placée entre  
airvault, au bord du Thouet. En 598 mourut le  
, à Cavaillon (13), dont il était évêque, le saint  
on nom à cet endroit, parce que sans doute on  
reliques, pour lesquelles fut bâtie la première  
ssiale. En effet, il avait dû partager en Poitou  
que s'étaient attirée les évêques venus en 590  
oncile de Poitiers, à l'occasion des troubles de  
. Saint Varent était né dans le Gévaudan, avait  
rdoce à Mende, et, s'étant retiré à Cavaillon  
chapelle de la Sainte-Vierge qu'il y avait fait  
vait dans la sainteté, quand il fut choisi pour  
évêque Prétextat. Son épiscopat fut signalé  
p de guérisons miraculeuses qu'il opérait par  
a croix. Il fut un des évêques délégués par le  
II pour informer sur l'assassinat de saint  
Rouen. Plus tard il devint le parrain du prince  
de Childebert II, et qui fut en 596 roi d'Orléans  
agne.

• Origine de la pa-  
roisse de Saint-Varent

le 11 novembre, il fut enterré dans sa chapelle.  
me d'où le pape Innocent IV, qui se trouvait à  
245, fit transporter ses reliques à Jargeau (14),  
tion fut l'occasion de grandes fêtes, et ce  
de là que ses reliques auraient été portées en  
moins il est très possible que son culte y ait  
aussitôt après sa mort, sur le bruit de ses  
cette année étant si près de celle où tant de  
ent connu à Poitiers (b).

•  
des saints de l'Eglise de Poitiers, p. 167 et suiv.

Du Saussay, au 11 novembre, et notre *Histoire de saint Martin*  
3.



Une autre raison milite pour cette dernière hypothèse : le jour où son culte est célébré en Poitou.

- Si l'on y eût reçu, en effet, ses reliques, il est probable qu'on eût plutôt fait son culte que leur translation, qui avait plus de portée. Nous croyons donc qu'on a commencé les premières années qui suivirent sa mort.

Le nom de Varent est, en latin, *Verant* et ne doit pas être pris pour celui de saint Varent, confesseur, dont la fête est le 23 février, et à Gennes, bourg de Maine-et-Loire, dont l'église était consacrée. Dufour les a confondus.

Baudonivie, religieuse de Ste-Croix.

Il faut placer peu de temps après la mort de Varent et certainement sous l'épiscopat de son successeur, saint Gisile, la mort d'une religieuse de Sainte-Croix, dont nous nous souvenons par les vertus de sa vie. Baudonivie, zèle filial qu'elle mit à compléter sur sainte Radégonde les données historiques laissées par son père. Nous avons vu que saint Fortunat, tout en gardant à la mémoire de son illustre amie, avait écrit la vie de sainte Radégonde. Cet opuscule, qui n'est qu'un recueil de chapitres assez courts, dut être fait à la hâte, Baudonivie étant très occupé de multiples affaires et se contentant de l'essentiel dans la crainte de ne pouvoir terminer son œuvre de longue haleine. Il sembla à Baudonivie qu'elle savait en plus ne devait pas être oubliée. Elle composa donc une sorte de second livre, regardé comme la suite inséparable du premier. On voit bientôt à le lire que ce travail est très différent de son devancier. Les meilleurs critiques ont trouvé dans ce monument littéraire du VIII<sup>e</sup> siècle une justesse d'appréciation, tant de candeur et de simplicité que ce qui ne brillait pas, on le sait, dans l'époque (a). Baudonivie n'a pas cru nécessa-

(a) V. D. Rivet, *Hist. littér.*, t. III, p. 491.

les miracles de sa sainte mère, dont elle en avait vu coup, mais que saint Fortunat n'avait pas omis de raconter. C'est au reste une grosse erreur de l'avoir inscrite aux abbesses de Sainte-Croix. Elle ne le fut jamais, et ceux qui l'avancent n'en peuvent donner aucune preuve, non plus que la date de sa mort, qu'on reporterait à l'année 599. Ce qui est certain, c'est qu'elle vécut sous le gouvernement de l'abbesse Didymie, à qui son livre fut dédié (46).

Nous ne perdons pas de vue que notre Aquitaine était toujours partie du royaume d'Austrasie quoiqu'elle fût séparée par ceux de Neustrie et de Bourgogne. C'est pourquoi nous continuons ici de rapporter des événements sans intéresser le Poitou proprement dit, mettent en évidence le souverain que la bizarrerie des événements lui a donné. Théodebert II, encouragé par Thierry qui possédait sa détestable aïeule, se laissa aveugler encore jusqu'à s'unir à lui pour attaquer Clotaire II toujours possesseur d'Auxerre, de Sens et de Melun, qu'il avait prises l'année précédente sur ses deux cousins. Ceux-ci le défirent dans une sanglante bataille livrée à Dormeille, dans le Senlis, et reprirent sur les bords de la Seine toutes les villes indiquées par eux, et s'emparèrent de Chartres qui fut prise à la fureur et à l'avidité de leurs soldats. Un traité rendit le vaincu à l'impuissance de nouveaux mouvements militaires, le territoire de son royaume de Soissons fut diminué de plus des trois quarts (47). Ces événements se passèrent aux mois de janvier et de février, et finirent au VI<sup>e</sup> siècle sans éteindre dans les jeunes conquérants l'ardeur guerrière que leur mauvais génie s'efforçait toujours de raviver.

Brunehaut semblerait pourtant, si on la connaissait mieux, être restée étrangère à l'idée que Théodebert conçut après d'intéresser dans une guerre commune avec l'empereur d'Orient dont les frontières étaient se-

(a) L'abbé de Longchamps, *Tableau histor. des gens de lettres*, t. III,

(b) Frédégaire, c. XX. — Aimoin, c. LXXXVII.

inquiétées par les Abares ou Avars, qui ravageaient les bords du Danube et menaçaient jusqu'à Constantinople. Ces peuples indomptables se ressentaient toujours de leur origine barbare. C'étaient les mêmes que ces Huns qui avaient attaqué l'empire romain au temps de Justinien I<sup>er</sup>, vers 557, et à qui il avait fallu céder la Pannonie (aujourd'hui l'Autriche), d'où ils ne cessaient de tenter des incursions dans la France orientale. Contre ces dangereux voisins, Théodebert aurait donc voulu faire alliance avec l'empereur Maurice, afin de protéger plus efficacement ses sujets dans la partie de la Germanie qui lui était soumise. Mais à Constantinople on ne goûta pas la proposition. Le roi d'Austrasie tourna alors d'un autre côté son humeur remuante ; et là encore on se persuaderait difficilement que Brunehaut, qu'aucune apparence n'accuse pourtant dans l'histoire, n'eût pas cherché à fomenter une nouvelle guerre à défaut de celle qui venait d'avorter. Si l'on considère en effet qu'elle gouvernait en réalité la Neustrie par l'activité de son ambition, et l'Austrasie par les relations secrètes qu'elle y entretenait ; en songeant aussi que Théodebert et Thierry n'avaient guère que treize à quatorze ans, ce qui lui donnait sur eux une toute-puissante influence, on ne peut attribuer qu'à elle cette fougue militaire dont ses neveux eussent été certainement incapables. La guerre lui était d'ailleurs un moyen d'élever ses favoris aux premières charges des camps. Par là elle les entourait d'un éclat qui lui assurait d'autant plus leur reconnaissance et leur dévouement.

Mort de saint Martin  
de Vertou.

Cette année 601, dont nous ignorons les autres événements, fut remarquable par la mort de saint Martin de Vertou. Nous l'avons vu plusieurs fois s'adonnant à une vie active pleine de fruits, aussi bien que de sève et de vigueur. Ses deux monastères de Vertou et d'Ansion, fatiguaient son corps par de fréquentes courses ; ceux de Saint-Georges restaient l'objet continuel de sa vigilance et de ses soins. mais le moment approchait où Dieu allait lui donner la

couronne précieuse des serviteurs fidèles et laborieux. En 596, il eut, disent ses biographes, une révélation que sa mort approchait, et il redoubla d'attention sur lui-même et d'empressement à la sanctification de ses enfants : cependant quatre ou cinq ans se passèrent encore dans les exercices de la ferveur habituelle, mais enfin tout allait finir pour lui de ces fatigues et des préoccupations de son apostolat terrestre. Un jour qu'il s'était dirigé seul vers Saint-Georges, il se reposa un peu après une marche pénible, en un endroit écarté où le sommeil s'empara de lui. Pendant qu'il durait, un ange lui apparut, et, lui ordonnant de retourner dans son monastère, l'avertit que sa mort n'était pas éloignée, et qu'il devait s'y attendre. Les frères, inspirés eux-mêmes d'aller à sa rencontre, le trouvèrent non loin de son église où il entra à leur suite : il les recommanda au suprême Pasteur, et leur annonça le sacrifice que Dieu allait leur imposer. Puis, fixant son bâton pastoral au milieu du cloître où il les conduisit ensuite, il les exhorta à le laisser en ce lieu comme un signe de sa sollicitude passée et en souvenir de ses enseignements ; après quoi il retourna à Saint-Georges pour y faire sa dernière visite de père et de supérieur. A peine était-il parti que la crosse plantée par lui reprenait son ancienne végétation ; elle devenait un if touffu et vigoureux dont les branches eurent le don, perpétué jusqu'aux derniers temps de l'abbaye, de guérir de la fièvre les malades qui y eurent confiance <sup>(a)</sup> (17). Mais pendant qu'à Vertou on admirait cette nouvelle preuve des complaisances de Dieu sur son serviteur, à Saint-Georges, le saint était frappé d'une pleurésie que son âge de soixante-quatorze ans ne lui permit pas de supporter longtemps. Il expira doucement au milieu de ses frères le 24 octobre, qui est le jour où sa fête se célèbre, à Vertou, à Saint-Georges et à Ansion, aujourd'hui Saint-Jouin-de-Marnes (18).

(a) Bolland. 24 octobre, p. 813. — Mabillon avait vu cet arbre, et atteste de quel respect tout le pays l'entourait encore de son temps.

Quand il fallut songer aux funérailles, les religieux de Vertou et Saint-Georges se disputèrent les saintes dépouilles, comme avaient fait à Candes les Poitevins et les Tourangeaux pour saint Martin de Tours, lorsqu'il y mourut en 397. Comme à Candes aussi, la vigilance des uns fut trompée, et le corps emporté par les autres à Vertou. Pendant le trajet, un paralytique et un aveugle furent guéris par le seul attouchement du cercueil, et les historiens rapportent, d'après les traditions du pays, que ceux de Durinum ayant poursuivi les ravisseurs jusqu'à la Sèvre où ils allaient les atteindre, les moines de Vertou se jetèrent à genoux sur l'autre rivage, implorant le ciel pour le succès de leurs espérances, et que la rivière s'étant séparée à l'instant, le pieux cortège put la traverser et la voir reprendre son cours aussitôt qu'il s'était trouvé hors d'atteinte. Ce triomphe fut regardé par les Durinois eux-mêmes comme une visible intervention de la Providence, et le lieu où le prodige s'était opéré était encore connu au ix<sup>e</sup> siècle sous le nom d'*attardé*, qui consacra, dans le latin du temps, le souvenir d'un fait qui ne devait plus s'oublier. Ce lieu devint plus tard un prieuré du monastère. Les reliques du saint reposèrent dans la première des églises qu'il avait construites. On les confia à un cercueil de pierre qui fut encastré dans le pavé de la nef, et y demeura jusqu'aux profanations successives des Normands du x<sup>e</sup> siècle, des huguenots du xvi<sup>e</sup>, et des pillages non moins impies des Français civilisés de 93.

Revenons à nos débats du monde politique.

Défaite des Gascons  
menaçant le Midi de  
l'Aquitaine.

A peine les deux rois d'Austrasie et de Neustrie s'étaient-ils reposés de leur expédition contre Clotaire II, qu'ils partirent ensemble pour aller attaquer les Gascons, peuple d'origine espagnole, qui déjà, en 586, étaient descendus des Pyrénées dans les plaines de l'Aquitaine inférieure. Ils défirent ces voisins trop entreprenants en plusieurs rencontres, leur imposèrent des tributs sous un chef nommé Génialis, et remirent sous leur domination les Cantabres, qui avaient autrefois secoué le joug de la France, et qu'on força de nouveau à ce

lourdes contributions (a). Cette fois du moins s'était faite dans les véritables intérêts de l'Aqui

C'est peut-être en 602 que se tint le concil demandé cinq ans auparavant par le pape saint le Grand. On n'en sait pas précisément la date que les matières qui y furent traitées. Quoi qu'il voit que l'année suivante Brunehaut, qui abus autorité à la cour de Thierry, comme elle avait en fit réunir un à Châlons-sur-Saône l'année su ménagea par ses intrigues la déposition et l'ex Didier, évêque de Vienne, qui lui avait déplu et ses désordres avec une liberté toute sacerdot profita aussi du crédit qu'elle avait acquis en contre le saint abbé saint Colomban, qui voulait Thierry de ses concubines par un mariage lé contraire aux intérêts de cette mauvaise mère.

Pour le malheur de l'Austrasie, Brunehaut n pas à ces intrigues. Elle conservait une haine moi le roi Théodebert, qui ne l'avait pas protégée con ses sujets qui l'avaient chassée de son territo d'ailleurs du mariage que ce prince avait con son aveu avec Blichilde, femme belle et vertueu basse extraction, elle ne perdit aucune occas venger. Elle eut entre autres le cruel plais entreprendre au roi de Bourgogne contre C guerre à laquelle elle eut l'adresse perfide d'ass d'Austrasie. En même temps l'horrible femm calomnier elle-même, fit accroire à Thierry que n'était pas son frère, mais le fils d'un jardinier elle aurait eu un commerce criminel. A l'aide d mensonge, elle persuada au roi de Bourgogne d sur celui d'Austrasie le royaume dont la posses elle, était pour Théodebert aussi peu légit naissance. Thierry adopta sans examen cet

(a) Frédégaire, c. XXXIII.

invraisemblable, et aussitôt il déclara la guerre à

ces cruels fraticides répugnaient aux leudes des rinces. Ils résolurent de s'y opposer, et n'ayant échoué la prise d'armes et la marche des deux qui devaient bientôt se rencontrer, ils se réunirent à proposer d'accommodement. Protade, maire du palais, seigneur gaulois et l'un des amants de Brunehaut à qui avait fait confier le commandement des troupes romaines, n'y voulut rien entendre, ayant trop à cœur de venger les haines de sa maîtresse. Alors ceux de son parti s'attroupèrent, et, pénétrant dans sa tente, le massacrèrent en dépit d'une défense désespérée. Il avait été occupé pendant une partie d'échecs qu'il jouait avec le médecin du roi (a).

Au vers ce temps que commence à se montrer avec importance une institution qui ne fit qu'augmenter jusqu'à son entière décadence une institution dont le rôle menaçait déjà d'être effacé par la race mérovingienne. Nous voulons parler des maires du palais dont il est temps de retracer l'action, et dont notre attention devant s'y arrêter maintes fois.

On ne sait pas certainement l'origine de cette dignité qui, avec la première charge militaire le droit d'administration générale de la maison du roi (a), on ne voit pas cette prééminence magistrature dans aucun de nos historiens des premiers règnes de Clovis et de ses enfants, mais quand il est parlé dans Grégoire de Tours, dans Frédégaire, de maires d'aujourd'hui comme des dignitaires déjà établis depuis longtemps. Contenus d'abord dans les limites d'une autorité limitée, ils durent se maintenir sous la main vigoureuse des premiers monarques dans une dépendance convenable. Mais leur position prêtait trop au favoritisme et ils s'occupaient trop dans les détails du gouvernement pour

dégnaire, c. XXVI et suiv.

*magister palatii* ou *major domus regis*.

qu'ils n'arrivassent pas peu à peu à se faire de nombreux partisans et à capter d'autant plus la condescendance du souverain. Que ne fût-ce pas, à plus forte raison, quand ils se virent à la tête des affaires sous de jeunes princes incapables de rien faire par eux-mêmes et gouvernés par des reines-mères comme Frédégonde et Brunehaut? Le triomphe de ces ambitions monta à son comble lorsque peu après la France se trouva, par l'avènement simultané de trois enfants en bas âge, livrés aux vicissitudes que nous avons vues. Sous cette triple minorité trois maires prirent à la fois une autorité absolue, secondée encore par les complaisances peu honnêtes des reines qui gouvernaient au nom de leurs petits-fils. On les avait vus, dit un historien (a), soutenus tantôt par les grands pour borner le despotisme des rois, tantôt par les rois pour réprimer les entreprises des grands.

Leur indépendance de la couronne s'exalta d'autant plus dès qu'ils furent parvenus à se faire élire par le concours des grands et du peuple. Ce fut alors, et vers l'époque où nous sommes, que les deux reines Frédégonde et Brunehaut, et ensuite cette dernière toute seule, gouvernant les trois royaumes abandonnés à des enfants par la mort de Childebert, voulurent s'appuyer sur des serviteurs intelligents et dévoués dont l'intérêt se trouvât dans le maintien de leur autorité, et qui hésitassent d'autant moins à prendre ce rôle qu'ils s'y feraient un moyen de succès par la réussite de leurs honteuses complaisances. Chaque royaume eut donc son maire du palais : Landry en Neustrie, Berthoalo en Austrasie, et en Bourgogne ce même Protade dont nous venons de parler, puis le Romain Claudius qui lui succéda. L'âge des petits princes qui se partagent alors dans la France un pouvoir nominatif les plaçait nécessairement sous la tutelle des maires : ceux-ci furent plus rois que leurs pupilles à qui ils avaient soin toutefois de laisser

(a) Anquetil, *Histoire de France*, ad ann. 602.



tout le prestige de la royauté. C'est pourquoi ils s'en faisaient accompagner dans toutes les guerres qui s'entreprenaient sous leur nom et devinrent d'autant plus funestes à quelques-uns. Les reines mêmes, durant la vie de leurs époux, eurent aussi leurs maires pour leur maison particulière, et ceux dont l'histoire raconte les actes sous le gouvernement de Frédégonde et de Brunehaut furent bien plus les leurs que ceux des prétendus rois qu'elles gouvernaient (a). Au reste, comme il fallait toujours aux rois un officier qui se chargeât de la direction et de la surveillance immédiate et continuelle des affaires de leurs palais, il y eut toujours auprès d'eux quelqu'un revêtu de ces mêmes fonctions. D'abord élus par le choix du prince, ils se rendirent plus tard inamovibles à la faveur des événements dont ils profitaient; ils en vinrent à transmettre cette dignité à leurs enfants, et quand les abus dont ils se rendaient coupables engagèrent des rois plus énergiques à les supprimer, il fallut encore les remplacer pour des fonctions analogues par d'autres magistrats qui furent décorés du titre de grand-maître, de surintendant ou de sénéchal, dont la charge ne fut plus seulement de commander aux armées, mais d'avoir la haute main et la direction supérieure sur une ou plusieurs branches de l'administration gouvernementale.

Nous pouvons une fois de plus opposer au spectacle affligeant de toutes les intrigues les vues plus saines d'un personnage autrement illustre et dont la vie était une leçon d'une bien autre portée.

Il y avait depuis longtemps sur les arrière-confins du Poitou et de la Bretagne, à deux ou trois lieues au Sud de la Loire, un lac devenu célèbre par le souvenir d'une catastrophe dont nous avons parlé en racontant la mission si mal accueillie de saint Martin de Vertou (b). Ses eaux

(a) Cf. Favin, *Traité des premiers Officiers de la Couronne*. — Morer, *Dict.* — Ducange, *Gloss. latin*.

(b) *Supra*, t. I, p. 442.

une assez vaste étendue, et sur leurs bords construites des habitations. Le pays environnant revêtu son nom ancien, on l'appelait encore le *rebauge* (a), et il était toujours gouverné par des seigneurs relevant des ducs de Bretagne. C'est d'une de ces seigneuries, Serenus, l'un de ses seigneurs, et de sa femme Amance, que naquit vers 584 un enfant destiné à illustrer sous le nom d'un des plus grands saints de la civilisation mérovingienne. Au baptême il reçut le nom de saint Amand, pris dès son enfance de la sainte envie d'imiter les ermites qui habitaient déjà les rochers des îles. Il réalisa à vingt ans le projet qu'il avait formé d'aller chercher aussi une solitude, et se retira, sans faire connaître sa personne, dans une petite île nommée alors Oia, traversée par beaucoup de prononciations variées par le temps, est devenue l'Ile-d'Yeu, ou l'Ile-Dieu. Cette île n'avait été à cette époque la même que celle du *Pilier*, un rocher posé à une petite distance au Nord de la pointe orientale de l'île de Her ou Hero, nommée depuis l'île d'Her. L'oratoire que le jeune homme s'y fit fut sans doute l'origine d'une église et l'origine d'une communauté accrue, mais qui se trouva bientôt trop isolée de toutes ressources de la vie ; ce qui engagea en 1205 un seigneur de la Garnache (19), à transférer les moines de leur existence sur les côtes voisines (20). Il y avait quelques pauvres cabanes de pêcheurs qu'il ne faut pas car c'est ainsi qu'il faut quelquefois expliquer les légendes qui font exterminer par le signe de la croix ou dans les plus d'une étoile d'énormes serpents, la contrée abordée par le pauvre solitaire. Ce zèle ne l'empêcha pas de se livrer au soin de sa propre âme grâce à l'étude des saintes règles et aux austères pratiques. Mais cette paix ne lui fut pas de longue durée : son père découvrit sa retraite après un an

Commencement de  
saint Amand de Mair-  
trich.

*rebaticus.*

de recherches les plus actives, et s'efforça de l'en arracher. Amand, pour se soustraire à ces tendres importunités, qu'il repoussa avec l'énergie d'une vocation inébranlable, se réfugia d'abord à Tours, sur le tombeau de saint Martin, où il reçut les Ordres mineurs des mains de l'évêque Luparius, puis à Bourges, où le saint évêque Austrégisile lui fit bâtir une cellule et un oratoire qu'il habita quinze ans dans les pratiques austères de la vie anachorétique : il n'avait pour tout aliment que du pain d'orge et de l'eau pure qu'il ne prenait encore chaque jour qu'en petite quantité et fort tard. Nous le retrouverons vers 628 formé, par cette vie pleine de renoncement et d'études sérieuses, à l'apostolat que la Providence lui destinait (a).

Le roi d'Austrasie Théodebert II n'était pas à beaucoup près un modèle de loyauté dans ses conventions, de modération dans le gouvernement de ses vastes Etats, ni de prudence dans ses entreprises guerrières, conduites avec autant de fougue et d'irréflexions qu'il en avait mis à les concevoir. Sa vie, tout occupée d'expéditions injustes, de perfidies, d'attaques et de défenses, se passa en une succession de troubles soit dans ses rapports violents avec les rois de France et de Bourgogne, soit dans sa propre famille où le poignard le délivra d'une femme hautaine pour lui en donner une autre qui ne valut pas mieux. A travers ces événements d'un intérêt très secondaire pour le Poitou, qui n'en fut pas le théâtre, notre roi d'Austrasie et d'Aquitaine arriva à la catastrophe qui devait terminer sa vie. En 612 son frère Thierry, avec lequel il s'était longtemps disputé l'Alsace, lui déclara la guerre. Les armées se rencontrent dans les plaines de Toul, où les Austrasiens sont écrasés. Bientôt après, Théodebert, que la perte de cette bataille avait forcé de fuir au-delà du Rhin, lève une autre armée avec laquelle il vint camper à Tolbiac, déjà célèbre par la victoire de Clovis en 496. Un affreux carnage s'y fit de part

(a) Baudemont, *Vita S. Amandi*, apud Bolland., 3 avril.

et d'autre dans une action qui dura pendant plusieurs heures sans rien décider, mais qui enfin força Thierry à lâcher pied. Le vainqueur le poursuivit jusqu'à ce qu'il s'y arrêta pour piller les trésors du vaincu, et fit cesser sa poursuite par un de ses officiers, qui atteignit Thierry et le ramena à son frère. Celui-ci le dépouilla de ses ornements royaux, et l'envoya à Châlons-sur-Saône. Brunehaut, toujours avide de vengeance, lui fit couper les cheveux et le tua quelques jours après à l'âge de vingt ans (a).

Des versions diverses ont été données par les historiens sur cette mort prématurée, mais trop méritée par ses crimes, et qui mit fin au second royaume d'Austrasie. Nous avons suivi le récit de Frédégaire, contemporain des événements (b), les autres s'en éloignent de plus en plus et d'ailleurs s'accordent peu sur les détails contradictoires (c). Ce qui paraît plus certain, c'est qu'aura eue Brunehaut au massacre des trois enfants de Théodebert, que Thierry redoutait comme compétiteurs capables de revendiquer bientôt la succession de leur père, et sur le sort desquels il pourrait s'en rapporter à ce mauvais cœur si capable de seconder sa cruauté. À ce temps-là, le côté le plus important d'une telle défaite n'était pas la disparition de quelques princes dont le nom était beaucoup moins connu que celui de leur tuteur, mais surtout que l'Aquitaine et par conséquent le Poitou tombaient aux mains d'un nouveau maître, Thierry II, réunissant sa main au royaume de Bourgogne celui d'Austrasie. L'Aquitaine était devenue une des plus florissantes provinces de France.

Théodebert ne laissa qu'un nom deshonoré par ses actions violentes qu'avaient fomentées son ambition et ses passions. Il mourut en 645, empoisonné par ses favoris, et ses funérailles furent célébrées à Orléans. Ses successeurs étaient les incessantes contradictions d'un frère n

(a) Frédégaire, *Chron.*, c. XXVIII.

(b) Frédégaire mourut en 658.

(c) *Gesta Francorum*, d'Aimoin, qui les a souvent copiés.

ambitieux, d'un cousin dont les vices dépassaient encore la faiblesse, et d'un frère dont la haine triompha enfin de sa perfidie et de sa mauvaise foi. Ce caractère si opposé aux influences du christianisme s'explique très bien par le mélange des deux races qui s'était fait depuis la conquête des Barbares. La race gauloise, alliée aux Romains et fondue avec les éléments plus doux venus de la péninsule italique, se trouvait en contradiction radicale avec les farouches conquérants qui, du Nord, avaient apporté dans la Gaule leurs mœurs indomptables et l'irrésistible force de leurs habitudes natives. Le christianisme, qui était parvenu à leur donner des idées nouvelles, était trop opposé à leurs passions désordonnées pour leur imposer toujours des vertus difficiles. Nous avons vu les Evêques et les Conciles à l'œuvre dans cette opposition véhémence, mais aussi des volontés de fer leur répondre par l'oubli des saintes règles ou la persécution des saints. Les nouveaux tyrans dont nous venons d'étudier la vie n'avaient pas mieux traité saint Colomban, le célèbre abbé de Luxeuil, ni saint Didier, l'illustre évêque de Vienne. Qu'eût-ce été si pendant que de tels personnages cédaient par l'exil ou la mort à des vengeances orgueilleuses, mille autres, ancrés dans les mêmes principes et prêts à subir les mêmes épreuves, n'avaient pas préparé la même résistance dans le silence des cloîtres ou sur les sièges épiscopaux ? Nous avons dû, plus d'une fois déjà, constater ces difficultés faites à la religion dans l'éducation des peuples devenus sa conquête. Nous voyons encore combien persistent ces obstacles à l'adoucissement des coutumes franques, et il faudra les subir encore, jusqu'à l'anéantissement, devant une race nouvelle, de cette lignée septentrionale aussi rude à la cour que dans les camps.

Les derniers malheurs de Théodebert et de la famille, disparue avec lui, rendirent Thierry maître de ses Etats. Mais il n'en devait pas profiter longtemps. Comme son frère, il fut arrêté au milieu de sa course, qu'il avait souillée,

de révoltantes débauches, et sans être regretté il ne l'entouraient que pour honnir ses injustices. Aussi quand il était sur le point d'en venir avec Clotaire II, qui lui disputait avec raison des droits sur les terres de son royaume ; quand il avait peut-être avoir à se défendre contre l'un de tous ses Etats, son antagoniste était à Metz, d'où il comptait tomber sur les provinces qu'une dyssenterie subite termina ses jours. Sans qu'il laissât, dont pas un ne lui était venu le fils légitime, Brunehaut s'empressa de faire succéder Sigebert, qui était l'aîné, et n'avait que dix

nouveau moyen de maintenir sous les apparences de la tutelle le pouvoir personnel de cette bisayeule. Mais sa prévoyance échoua contre l'activité de Clotaire. Après s'être emparé de la Neustrie, il pénétrait en Austrasie : Brunehaut l'y attendait ferme pour tenir tête à l'orage, et par un stratagème destiné à éloigner son ennemi de ses propres troupes, elle l'attira dans les plaines de Châlons-sur-Marne, non loin de la même du roi de Paris. Cette conduite habile, la présence des petits princes, aurait pu animer ses troupes et lui donner l'espérance fondée sur le succès. Mais Dieu avait des desseins bien différents sur ce champ de bataille, où personne ne s'attendait, on entendit tout à coup sonner la retraite et se charger l'ennemi. C'était une trahison ourdie par le maire du palais d'Austrasie, et Radon, d'origine de Bourgogne. Ces deux seigneurs, gagnés par Clotaire (21), le territoire disputé, de faire périr les princes, et de le délivrer en même temps de la tyrannie dont la tyrannie leur était devenue insupportable, dont les soldats de la reine, dont les chefs avaient été gagnés, se débandèrent à ce signal. Comme

Son fils Sigebert lui succède nominativement pour quelques jours.

les suivait en bon ordre jusqu'en Austrasie, où elle, retirée à Metz, s'efforçait de soulever contre lui les habitants de ce royaume et celles de la Bourgogne, à ranger de son parti le plus grand nombre des seigneurs soumis à cette princesse. Celle-ci, de son côté, cherchait à se débarrasser des atteintes de son neveu qu'elle savait décidé à se venger d'elle. Il fut trop secondé en cela par les grands seigneurs ; par les évêques des deux royaumes qu'elle cherchait à s'assurer. Tant de motifs lui avaient aliéné ses amis ! C'est pourquoi se voyant cernée par de toutes parts ses embûches, convaincue qu'elle ne pouvait plus compter sur personne ; ayant d'ailleurs contre elle, parmi ces seigneurs, des déclarations, les deux maires dont elle avait voulu se débarrasser contre Clotaire, et qu'elle avait résolu de faire mourir pour mieux assurer le secret de ses trames, elle se hâta à voir le danger qui la menaçait. Elle songea à se réfugier en asile en asile jusqu'au delà du mont Jura. Mais dans sa fuite on parvint à la séparer de ses enfants qui furent pris et menés au camp de Clotaire. Elle-même ne put échapper à être arrêtée à Orne (22), petite ville située entre Caen et le lac de Genève (23).

Quant aux trois princes, le premier, nommé Childebert, et que l'on vit couronné par Brunehaut roi d'Austrasie, fut tué par les conjurés, et comme on n'entendit jamais parler de lui, on peut croire qu'il se sera caché dans un monastère où l'intérêt de sa propre vie l'aurait fait demeurer toujours ignoré. Clotaire fit tuer le second, Childebert, qui, en qualité de fils de Thierry, pouvait devenir bientôt un nouveau rival ; le troisième enfant, Théodoric, subit le même sort. Il n'y eut d'épargné que le plus jeune : il ne dut son salut qu'à l'avoir excité la compassion du meurtrier de ses frères, car il était le filleul. Il fut recommandé à un comte qui le conduisit secrètement en Neustrie, où il se maintint assez longtemps dans une condition obscure. Quelques historiens ne croient pas en cela la tradition la plus reçue : ils

Le Mérovée fut massacré avec ses frères. C'est le nous suivons encore ici (a).

Un haut, rien dans les malheurs d'une femme à égaliser le triste sort qui lui était réservé. On à Clotaire, qui s'était arrêté dans le château d'Anava, situé sur une petite rivière qui se jette dans la Loire (24). Elle tombait ainsi aux mains d'un roi longtemps courroucé et que le souvenir de sa femme animait à une plus cruelle vengeance. Il succéda à ce mauvais sentiment. Après lui avoir fait subir le sort de tant de rois de sa propre famille, les guerres qu'il y avait suscitées, les guerres que son ambition politique avait fomentées ou entreprises, il prononça contre elle une sentence capitale, osant entrer dans les détails d'un supplice jusque-là inouï, et à par l'horrible peur de ces épouvantables tortures la femme de quatre-vingts ans qui lui tenait de ses liens du sang et de la famille. Ce fut sur elle que les soldats auxquels elle fut abandonnée la laissèrent faire, faisant d'elle le triste objet de leurs insultes et de leurs cruautés. Après l'avoir promenée à plusieurs reprises attachée sur un chameau, poursuivie et flétrie par sanglants outrages, on l'attacha enfin par un bras et par les cheveux, à la queue d'un cheval qui la traîna à travers les ronces et les épines, et mit son corps en lambeaux. Ses misérables lambeaux livrés au feu, tout sanglants encore, par la seconde d'une populace toujours prête à commettre de pareilles exécutions. Pitoyable exemple de la fin que la Providence impose souvent à l'abus du pouvoir sans frein, et des bonnes qualités qui eussent été employées au sage gouvernement des peuples !

La même fin semblait due en effet à une femme d'une telle ambition, à travers tant d'iniquités révol-

Et sa mort cruelle.

Son caractère —  
Jugements des histo-  
riens.



tantes, était allée jusqu'à corrompre ses enfants pour régner plus sûrement en leur nom. N'était-ce pas elle qui, craignant de partager sa puissance avec une autre reine, avait persuadé à Thierry de s'en tenir à d'ignobles concubines de préférence à la fille d'un roi d'Espagne qu'une politique plus chrétienne lui conseillait d'épouser? Cette vie de meurtres, de trahisons et d'iniquités ne se signala guère que par des crimes dont le souvenir ne peut être effacé par quelques-unes de ces belles qualités toujours plus faciles dans les grands, mais qui ne font ressortir qu'avec plus d'éclat les affreux contrastes de leurs excès. Aussi, à l'exception de quelques rares historiens qui ont cherché à la réhabiliter <sup>(a)</sup>, de certains autres qui ont, sans assez de preuves, traité d'exagérations les sanglants reproches que lui ont faits tous les siècles, on a honni partout, et toujours où s'est rencontré le nom de cette femme, l'odieux caractère de ses principes et de ses mœurs. Tant de mauvaises actions ne sont pas rachetées par ses magnificences princières, par son courage et son habileté dans le gouvernement, pas même dans les grands travaux d'art qu'on lui attribue, et qui aurait doté la Gaule Belgique de splendides églises et de voies ou chaussées qui retiennent encore son nom. A côté de ces grandes œuvres, sa mémoire se rattachera toujours aux tristes fléaux d'un règne agité par des passions qui firent le malheur de ses provinces, et le Poitou, souvent engagé par ses intrigues en des agitations malheureuses, lui dut en grande partie les troubles et les guerres dont il eut tant à souffrir.

Comment sa politique compromit la sainteté du mariage.

Nous lui avons reproché d'avoir mieux aimé pour ses enfants des concubines que des femmes légitimes. Il faut d'autant mieux s'expliquer sur ces licences des siècles dont nous parlons, qu'elles sont peu comprises et méritent cependant qu'on s'en fasse une juste idée.

Ce terme de concubine se prenait quelquefois pour

(a) Cordemoy, *Histoire de France*, t. II. — Mariana, *Hist. Hispan.*, lib. V. c. X.

marquer une femme légitime à qui l'on donnait la femme en mariage sans la doter, sans lui accorder le nom et la qualité d'épouse, et dont les enfants n'étaient pas admis à l'héritage du père (a). D'après la loi romaine (b), l'époux, dans ce cas, devait déclarer en prenant une personne libre qu'il ne jouirait dans la maison d'aucuns privilèges ni prérogatives civiles propres aux personnes : s'il prenait un esclave, il n'était pas obligé d'en faire la déclaration à la justice ; mais aussi il lui arrivait souvent de la choisir pour une autre, parce que cette condition, pour la femme, n'était pas celle d'une épouse légale et véritable.

L'Eglise n'a jamais souffert que les chrétiens manussent des concubines, ce qui aurait autorisé la polygamie contrairement à la sainteté des liens conjugaux établis par Dieu même (c). Il n'y eut véritablement de sa part qu'une indispensable tolérance à l'égard des Barbares qui avaient apporté leurs usages d'au-delà du Rhin, et prétendaient les garder en faveur de leurs passions, même pendant le cours d'une union légitime. Pour les rois, dans la mesure desquels cet abus se soutint jusqu'à la fin de la première race, les évêques n'épargnèrent ni les réprimandes, ni les reproches sévères : on l'a vu par saint Médard et par saint d'autres. Les papes surtout, avec une autorité plus élevée et plus générale, se prononcèrent toujours selon l'esprit de l'évangélique, et plusieurs fois leurs excommunications atteignirent les plus puissants princes aveuglés par le désordre de leurs passions. Mais le titre de reine n'a jamais été donné par les rois Mérovingiens qu'à des femmes de premier ordre ; les autres, avec lesquelles ils vivaient dans un véritable adultère, n'avaient aucun titre légal, surtout quand elles sortaient des rangs infimes et qu'elles devaient leur position qu'à une beauté qui faisait

(a) Herman., *Hist. Concil.*, t. II.

(b) Justin., *Novel.*, XVIII, c. 2.

(c) *Conc. Tolet.*, c. XVII.

à mérite. On ne doit donc pas oublier que tout ce qui est contracté avec une autre femme, quand on possédait une concubine ou femme légitime du second ordre, est condamné par l'Eglise comme libertinage proprement dit, que la véritable concubine dans le sens que nous entendons aujourd'hui à ce mot, était celle qui survenait pendant la durée d'un premier mariage béni par l'Eglise et contracté dans les conditions dont elle entoure le mariage.

On voit aussi qu'à travers certaines obscurités de l'histoire on a vu quelquefois des concubines possédées simultanément par le même prince, quoique en réalité ce fussent des femmes légitimement épousées, mais successivement, et sans aucun des caractères qui constituent l'adultère pendant une union chrétiennement contractée. Ainsi tous les historiens du moyen âge regardent comme autant de femmes religieusement épousées les unes après la mort des autres, celles qu'on attribue à Charlemagne, et dont on sait les noms, mais dont on n'a pas assez distingué les noces selon leurs époques différentes. C'est le sentiment de Fleury, auquel on peut s'appuyer quand son jugement n'est pas faussé par un système d'idées appelées si longtemps *gallicanes* (a).

Ces événements résultèrent pour Clotaire II, qui régnait depuis vingt-huit ans sur la Neustrie, une extension de son pouvoir qui, du consentement unanime des seigneurs de Bourgogne et d'Austrasie, le fit régner sur toute la France, et il devint ainsi l'unique roi. Mais ces leudes ou barons ne consentirent, en lui assurant cette royauté, que la Bourgogne et l'Austrasie conserveraient chacune sous sa domination son caractère de royaume, et auraient chacune leur maire du palais. C'était s'assurer un appui et un point de ralliement pour conserver leur indépendance si plus tard Clotaire venait à vouloir y attenter. Ce maire fut pour l'Austrasie, et conséquemment pour le Poitou, le comte Radon, qui était

(a) Hist. Eccles., lib. XLVI.

maire du palais de Bourgogne, et avait été l'un des principaux conspirateurs contre la vie de Brunehaut et celle de sa famille. Comme ses complices créés à cette occasion maires de Neustrie et de Bourgogne, il eut cette charge à vie, et ce fut une des plus grandes fautes politiques du nouveau roi de France, car en revêtant ses officiers d'une magistrature inamovible, il ne s'apercevait pas qu'il en faisait, avec leur puissance déjà si étendue, autant de rivaux de sa propre autorité, qui pouvaient un jour trouver parmi eux un homme capable de renverser sa dynastie et de lui substituer sur le trône une famille dont les intérêts feraient oublier les siens. De cette inamovibilité, en effet, il n'y avait pas loin à un titre héréditaire, et les maires, en se l'attribuant bientôt, profitèrent de l'aveuglement des peuples qui les soutinrent dans leurs entreprises contre les rois, suscitant des changements radicaux, source de bouleversements dont ils devaient souffrir eux-mêmes plus d'une fatale conséquence. Jusque-là les Mérovingiens avaient régné seuls : quelques violences qu'ils eussent pratiquées à l'égard des grands et des peuples, selon que leur politique les y avait poussés, toujours est-il que ceux-ci n'avaient subi qu'une espèce de tyrannie. Ce fut bien autre chose quand une véritable aristocratie fut créée auprès des rois destinée à les surveiller, aussi bien qu'à maîtriser les masses et à exercer plus que jamais sur elles une pression continue et des exactions spoliatrices que le prince devait même pas contrôler. C'était précisément ce côté du pouvoir des maires qui rendait leur charge si importante. Surintendants de la maison royale, ils veillaient par ce même à la levée et à la collecte des impôts. C'était donc réformer toute l'administration des finances au profit des grands que recevoir d'eux un nouveau système de fonctionnement monétaire, qui devait aggraver les charges publiques, soulever d'énergiques mécontentements, amener sûrement des révoltes et des trahisons capables

nier le trône d'abord, et enfin de le renverser. Tels sont les caractères que nous observerons comme autant de traits qui vont ménager la chute de nos premiers rois. Ce ne sera pas Clotaire II, à qui la forme morale ne manquera jamais, de réprimer sévèrement l'audace de quelques-uns de ceux dont les entreprises avaient déjà troublé les intérêts de ses parents, et le sien même. C'est que ses vertueuses qualités maintinrent l'ordre en faisant respecter les lois : avantages que ses successeurs, bien différents de lui, ne surent pas maintenir pour le bien-être de leurs peuples et la conservation de leur dynastie.



## NOTES DU LIVRE XI

---

### NOTE 1

semble avoir été une interprétation de la loi salique, conséquence immédiate de son application, qui ne vint pas enlever l'action du pouvoir suprême aux femmes de la race. En effet, dans les circonstances où le pouvoir du roi était plus entièrement, comme le commandement des armées, aux mains des hommes, les femmes paraissaient impropres, l'usage s'était établi au commencement de la monarchie franque de ne jamais marcher sans que les troupes fussent accompagnées d'un homme. Ce prince, même qu'il fût, étaient censé obéir tous les généraux. (*Manuscrit de la milice française*, I, 149, in-4°, 1721.)

### NOTE 2

lib. IV, c. XII. — Frédégaire, *ibid.*, nomme ce lieu *Latophao*. — *Gesta francorum*, p. 142. — L'Art de la guerre, V, p. 395, l'indique entre Laon et Soissons (Aisne), et dit qu'ils y établissent en effet un village de 200 habitants *Laffaux*.

### NOTE 3

*Apitres*. — On appelait ainsi les écrits de Théodore de Mopsueste, une lettre d'Ibas, évêque d'Édesse, et un traité de Théodore de Mopsueste sur la doctrine catholique de saint Cyrille. Ces *Trois* traités étaient le nestorianisme, qui affirmait en Notre-Dame deux personnes comme deux natures. Ils avaient été condamnés en 451 par le Concile général de Chalcédoine; ce qui ne les empêcha pas que cent cinquante ans après ces opinions réprouvées eussent encore leurs partisans. — Que serait-ce pour les hérétiques et de tant d'autres, si les Papes et les Conciles maintenaient sans interruption depuis dix-neuf siècles la doctrine que, qui ne brille jamais plus que dans cette perpétuité de doctrine!

### NOTE 4

lib. IV, 341 et suiv. — Vers le même temps un Concile tenu à Constance en 586 ou environ, s'élevait contre la coutume

## NOTES DU LIVRE XI

de se déguiser en cerf, en vache ou autres animaux le vier de chaque année. C'était une continuation des saturnales. Le concile de Narbonne, tenu le 1<sup>er</sup> novembre 589, avait anné la coutume de s'abstenir de travailler le jeudi, consacré ler.

### NOTE 5

s-sur-Aube, *Arciacum ad Albam*, château de la Champagne, ortifié et entouré d'une population considérable qui en faisait le. C'est aujourd'hui un chef-liou d'arrondissement de l'Aube, es Nord de Troyes. — La ville a 3,000 habitants.

### NOTE 6

s prenons ici les dates les mieux autorisées pour donner à sept ans d'épiscopat, de 592 à 599, et non à 596, comme certain n se l'est persuadé. Ses calculs, à cet égard, ne reposent, il lui arrive trop fréquemment, que sur des probabilités. Ce qui tain, c'est que le docte Luchi fait mourir Platon en 599, où ence, dit-il, le gouvernement de Fortunat (Cf. *Prolegom. ad a. opp.* — Migne, *Patrol.*, t. LXXXVIII, col. 47), et que du Radier, parlant en plusieurs endroits de ce dernier et de lui-même, leur assigne la même chronologie. (V. du Radier, p. 15 et 128.) — On peut le conclure aussi de ce que dit et (*Hist. littér.*, t. III, p. 467).

### NOTE 7

ur, *Hist. générale*, p. 131, qui cherche à ressasser toutes les ises raisons contre l'épiscopat de saint Fortunat.

### NOTE 8

Ingenio clarus, sensu celer, ore suavis,  
Cujus dulce melos pagina multa canit,  
Fortunatus apex vatium, venerabilis actu  
Ausoniâ genitus, hoc tumulatur humo.  
Hujus ab ore sacro sanctorum gesta priorum  
Discimus : hoc monstrant corpore lucis iter.  
Felix quæ tantis decoraris, Galliâ, Gemmis  
Lumine de quarum nox tibi tetra fugit.  
Hos modico prompsi plebeio carmine versus  
Ne tuus in populo, Sancte, lateret honor.  
Redde vicem misero : ne Judice spernar ab æquo  
Eximiis meritis posce, Beate, precor.

(Luchi, *Vita Fortunati*, c. xcii.)

## NOTE 9

V. nos *Documents pour l'histoire de saint Porchaire de Poitiers* dans notre *Seges Pictaviensis*, vol. *Poitiers ; Paroisses*. Nous parlerons en son lieu du Prieuré de saint Porchaire. — Bourgueil-en-Vallée était une Abbaye de Bénédictins fondée en 990 par Guillaume IV, comte de Poitou, au diocèse d'Angers. C'est maintenant une petite ville chef-lieu de canton d'Indre-et-Loire, et de 3 à 4,000 habitants, à trois lieues au Nord de Chinon, qui en est séparé par la Loire. Bourgueil est sur l'Anthouin, et figure dans les chartes sous le nom de *Burgolium in Valle*.

## NOTE 10

C'est celle que nous voyons encore aujourd'hui avec son style de salle de spectacle, et son défaut absolu d'esthétique chrétienne que la prétendue Renaissance ne connaissait plus.

## NOTE 11

Joachim Rogier de Migné portait « *d'azur à trois roses d'or, deux en chef, une en pointe.* » Il ne faut pas confondre ce nom avec celui des Rogier de Marigny, non plus que des Rogier de Nouzilles, maires antérieurement, et dont les armoiries se rapprochaient beaucoup de celles-ci, sans doute parce que dès l'origine ces diverses branches étaient sorties du même tronc. Quoi qu'il en soit, cette famille de Rogier, qui possède encore d'honorables représentants dans la ville même de Poitiers, s'est divisée en trois branches : d'Irais, de Rothemond et de Belleville, dont les surnoms étaient ceux d'autant de seigneuries du Poitou dont ils furent tour à tour titulaires. Ils sont originaires de la province, où on les voit figurer au XII<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux était en 1292 un des dignitaires de l'église cathédrale ; un autre, Savin Rogier, parut en 1324 dans le Conseil de la ville de Poitiers. Ils comptèrent dans la suite parmi les hommes du clergé de la magistrature, de l'échevinage, de la finance, et même dans les lettres.

Leur noblesse semble remonter au XIV<sup>e</sup> siècle, et fut maintenue dans toutes les revues ordonnées sous les ministères de Colbert, de Barantin et de Maupeou. Leurs titres sont constatés dans les diverses situations qu'en ont établies MM. Beauchet-Filleau et de Cherché dans leur *Dictionnaire des familles du Poitou*, à qui nous avons emprunté la plupart de ces détails.

Les armoiries des Rogier, citées au commencement de cette note, leur furent définitivement attribuées en avril 1635 par lettres-patentes de Louis XIII.



## NOTE 12

Saint-Varent est aujourd'hui un chef-lieu de canton des Deux-vres, arrondissement de Bressuire. On y compte 1,800 âmes.

## NOTE 13

Cavaillon, anciennement *Caballio*, ville du pays des Cabares, ns la Gaule viennoise, sur la Durance (*Durentia*), qui part du ont Genevre, dans les Alpes Cottiennes, et se jette dans le Rhône -dessous d'Avignon. Cavaillon eut, dès le iv<sup>e</sup> siècle, un évêché, pprimé en 1790. C'est maintenant un chef-lieu de canton du partement de Vaucluse, peuplé de 7,000 habitants.

## NOTE 14

Gergeau, aujourd'hui Jargeau, *Gargogylum*, ancienne ville gallo-maine, sur la rive droite de la Loire, à quatre lieues Sud-Ouest Orléans. Elle est chef-lieu d'un canton de 2 à 3,000 habitants.

## NOTE 15

Gennes est un chef-lieu de canton de 1,500 âmes, sur la rive uche de la Loire, à 14 lieues au Nord-Ouest de Saumur.

## NOTE 16

Il est vrai, comme nous l'avons fait observer déjà, que Didymie t la dernière abbesse que nous puissions reconnaître aujourd'hui tre les dernières du vi<sup>e</sup> siècle et Gerberge, qui se trouve placée de 4 à 840. — Baudonivie, à qui son livre peut faire supposer une té solide et une éducation élevée, pourrait bien avoir reçu bbatiat après Didymie, et son nom s'être effacé avec tant d'autres. s lors on devrait l'admettre comme ayant gouverné jusqu'en 607; ais où sont les preuves ?

## NOTE 17

Les naturalistes seraient d'accord avec nous pour avouer la esibilité de cette longue existence, par une végétation, non terrompue pendant tant de siècles, de certains végétaux. On nserve encore à Poitiers, dans les jardins de l'ancien évêché, qui cupa pendant cinquante ans l'emplacement primitif de l'abbaye de ante-Croix, les restes considérables d'un laurier planté par sainte adégonde, et dont les biographes de la sainte reine rapportent que s feuilles employées par des malades les guérissent de la fièvre et autres infirmités. Le bras de Dieu ne se raccourcit jamais, et les

merveilles de sa bonté se perpétuent dans tous les âges où la foi les implore et les obtient.

## NOTE 18

D. Lobineau, dans ses *Vies des Saints de Bretagne*, et quelques autres qui l'ont suivi, prolongent la vie de saint Martin jusqu'à l'année 625, et même 630. Mabillon, Bulteau, Baillet et le *Propre* de Nantes indiquent 601 ou 602. — Baronius l'a avancé de plus de cent ans, le confondant avec un abbé du même nom qui vécut dans la Saintonge vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle.

## NOTE 19

La Garnache, *Ganaspia*, bourg de la Vendée, canton de Challans, 3,000 habitants. C'est une vieille seigneurie dont nous aurons occasion de reparler, et où l'on voit encore une vieille motte féodale et des tours ruinées de l'ancien château féodal.

## NOTE 20

V. Bolland., 7 février. — Cette petite île d'Yeu forme aujourd'hui sur l'Océan, et à 3 lieues de la côte, une pauvre paroisse du diocèse de Luçon sous le vocable de saint Sauveur. On a des preuves de l'existence de cette église dès l'an 1053 par des titres de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, à qui elle fut adjudgée alors par l'évêque de Poitiers Isembert II, contrairement aux intentions des moines de Noirmoutier. Elle fut dotée au commencement du xiii<sup>e</sup> siècle par les seigneurs de la Garnache, pour des moines de Cîteaux, et nommée dès lors *l'Abbaye blanche*, de la couleur de l'habit de ces religieux. — M. l'abbé Briand, en préférant ici l'île de Ré, s'éloigne de la véritable géographie, et n'a pas assez songé que saint Amand habitant le pays d'Herbauges, devait plus naturellement choisir la petite île d'Yeu, qui faisait face à ce pays, que l'île de Ré, qui était fort éloignée au Sud, moins facile à atteindre, et d'ailleurs dès lors la plus habitée des îles voisines.

## NOTE 21

Ce mot *baronus* est ainsi écrit dans quelques éditions de Frédégaire (*Chronic.*, c. xli), et en d'autres on écrit *faronus* avec le même sens. Il vient de *fara*, qui désigne dans la basse latinité les lignes généalogiques d'une famille noble. Ce serait donc de *farones* qu'on aurait fait *barones*. De là sans doute l'expression populaire de *faraud*, pour exprimer qui fait le fier, qui se donne des airs de baron. Nos lexicographes n'admettent pas ce dernier mot : c'est à tort, croyons-nous, car il a ici sa véritable étymologie et sa dérivation naturelle.

## NOTE 22

Orne. Les historiens la nomment tantôt *Urba* et *Orba*, tantôt *Urbanacum*. C'est aujourd'hui Orbe ou Orbach, petite ville du canton de Vaud (Suisse), au pied du Jura, sur la petite rivière de l'Orbe, qui lui a donné son nom.

## NOTE 23

Le lac de Genève ou lac Leman, *Lemanus*, est situé entre les cantons suisses de Genève, de Vaud et du Valais, à l'Est de la France, entre le mont Jura et le Rhône, qui le traverse jusqu'à Genève, d'où il s'en échappe pour entrer en France par le département de l'Ain.

## NOTE 24

Cette rivière est connue sous le nom de *Vingenne*. Elle se perd dans la Saône, à peu de distance et au Nord de Châlons; son nom semble lui être commun avec la Vienne, *Vingenna*; et cette nauté d'appellation prouve bien qu'il faut chercher leur étymologie comme celle de bien d'autres cours d'eau, dans quelque similitude commune de leur existence.





Il fut aussi un des princes de ce temps qui comprit mieux comment la religion devait seconder fructueusement les efforts du pouvoir temporel pour le bonheur des peuples. Il y avait longtemps, qu'en dépit de l'Eglise et de ses travaux par les évêques et les moines, le paganisme, avec ses superstitions les plus barbares, son polythéisme qui s'entretenait par des sacrifices humains, sa haine du prêtre catholique prêchant une foi si différente et si pure, persistait dans les campagnes surtout; et tel était encore l'attachement de la populace, et même d'un certain nombre de grands, à ces habitudes diaboliques, que les rois eux-mêmes ne pouvaient les interdire absolument, et s'y prêtaient quelquefois pour ne pas froisser en face les hideuses croyances des peuples dont ils avaient besoin (a). En vain les Conciles et les constitutions des princes avaient condamné et voulu réprimer ces mœurs grossières et ces extravagantes croyances : on persistait, et quand Clotaire II fut devenu le maître de tout le territoire et de toutes les provinces que bornaient d'un côté l'Océan et la Méditerranée, et de l'autre les Alpes, les Rhodans, la Bohême(1), la Saxe et le pays des Frisons, beaucoup de ceux qui avaient aidé sa conquête n'entrèrent pas en Austrasie, et préférèrent se retirer avec leurs dieux et leurs pratiques barbares dans les provinces orientales, sur les bords de la Meuse (2) et de l'Escaut (3), le plus loin possible du souverain qu'ils voulaient bien pour protecteur et pour chef, mais dont ils redoutaient l'influence religieuse (b).

Aussi voyons-nous dans ce temps le christianisme agir en Austrasie, bien plus sûrement qu'ailleurs, sous la main des évêques et des moines, ceux-ci les secondant plus activement que le clergé séculier, trop empreint encore des imperfections de la race franque; et là, en regard de mœurs plus douces, d'habitudes qui rattachaient plus à la

(a) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VIII, c. xv. — Mabillon, *acta O. s. B.*, 327. — Procope, *Guerre des Goths*, lib. II, c. xxv.

(b) V. le bel ouvrage d'Ozanam, *la Civilisation chrétienne chez les Français*, III, *passim*.

## HISTOIRE GÉNÉRALE

vie de famille qu'à celle des Nord surtout n'avaient guère, eux, on est fondé à croire, par les rois, qu'avec la paix la religion en plus et régler plus facilement la chrétienne. En effet, quelques Poitevins en particulier dans l'histoire sairement les jeter les événements conclure du silence gardé à tour à tour, comme les autres divers conquérants imposés à aussi, à cette réserve de l'histoire ne dut se dessiner alors sur l'actuel doit représenter assez

Cette obscurité de notre histoire à cette époque par le nom de connu par cela même qu'on ditons à quelle occasion il ne

Beaucoup de règlements époque pour établir solidement troublé par tant de secous Clotaire s'en occupa; il voulut idées une sanction irrévocable contester. Il indiqua donc Paris où il résidait : Ce fut la ville (4), et le plus nombreux France. Soixante-neuf évêques présents qu'ils y firent en présence représentants du souverain, la discipline ecclésiastique dont comprendre les usages et l'esprit on peut conclure des prescriptions contraire avait été observé, la discipline, soit parce qu'aucune les règles à suivre. Dans ce surtout de l'élection des évêques

l'Église, de l'inviolabilité des biens de l'Eglise, de l'action du métropolitain, et du soin de ramener dans leurs couvents les religieux et religieuses qui, au mépris de leurs promesses, demeuraient dans leurs familles après les troubles qui les avaient forcés de s'y réfugier. C'est le 8 octobre 614 que ces canons furent arrêtés au nombre de quinze dans l'église Saint-Pierre devenue ensuite Sainte-Eneviève. Le même jour Clotaire donna un édit pour leur exécution, sanctionnant ainsi aux yeux des peuples ces lois qui concouraient au bien de tous. C'était bien jusqu'à : mais les actes de ce concile furent modifiés par la déclaration royale sur un article fort important et que nous ne pouvons laisser ici sans observations. Il s'agissait de l'élection des évêques, réglée par le premier canon, et qui devait se faire « gratuitement par le métropolitain, les comprovinciaux, le clergé et le peuple de la ville. » C'était l'ancien droit émis par les Pères, et qui assurait sous toutes ces formes l'indépendance et la dignité d'une si grave opération (5). Mais un grand abus s'était glissé peu à peu dans cette matière : les rois depuis Clovis s'y étaient mêlés souvent dans l'intérêt de quelques favoris bien plus que dans ceux des Eglises. Le Saint-Siège, à qui appartient toujours le droit d'acceptation ou de refus, ne pouvait, en ces temps où les communications étaient si difficiles avec les différentes parties du monde chrétien, veiller assidûment au maintien des règles canoniques ; il devait s'en rapporter aux évêques, et l'action de ceux-ci manquait souvent de la force nécessaire contre de dangereux empiètements. Souvent aussi ils cédaient volontiers soit à un sentiment de reconnaissance plus ou moins simoniaque, soit à de plus hautes considérations qui leur faisaient ménager un pouvoir très disposé à trouver dans une légitime résistance de nouveaux prétextes à son ambitieuse expansion.

Pourtant on doit remarquer que les Conciles avaient soin de ne jamais indiquer la sanction royale comme nécessaire

aient des conditions des élections épiscopales saires des libertés de l'Eglise citent parfois qui lui semblent défavorables sur ce point upart sont interpolés, comme il était arrivé concile d'Orléans (6), ou qu'on y cédait force pression du pouvoir laïque, malheureusement aire, qui avait vu cette pression pratiquée par ours et ne voulait sans doute pas abandonner ce qu'il regardait comme une prérogative royale, publia, le jour même où le concile de Paris venait de promulguer ses actes, un édit pour l'exécution de ces canons devenus loi de l'Etat. Mais il ajouta, quant au premier, qu'avant d'ordonner un évêque d'après sa teneur, il faudrait un commandement du prince (a). C'est un de ces *articles organiques* qui n'ont jamais manqué au pouvoir temporel pour s'assurer indûment un excès d'autorité contre la puissance spirituelle. Le prince voulait aussi que si lui-même venait à choisir pour un évêché quelque officier de son palais, ce sujet fût accepté par cela même comme ayant pour cette charge tout le mérite suffisant. On sent combien de telles clauses étaient sujettes à discussions le moyen de les faire admettre, c'était de les improviser après coup, aussi bien que celle qui imposait aux évêques l'obligation de pardonner aux clercs qui, après avoir failli à quelque point de discipline ou à toute autre condition de leur vie extérieure, reviendraient vers leur ordinaire avec des lettres du roi demandant leur réhabilitation. Là encore il était facile de surprendre une arrière-pensée en faveur des créatures que le roi voudrait protéger. Il paraîtrait que d'autres règles tracées par ce même édit étaient assez favorables à la religion pour qu'on ne se hasardât point à la contester. Une des plus importantes établissait, en modifiant la défense faite aux clercs de s'adresser aux juges séculiers, que pour les causes criminelles on appel-

(a) *Concil. Gallic.*, I, 474.



lerait des juges ecclésiastiques à siéger avec les juges civils. On regarde en cela l'origine de la coutume qui admit dans les parlements des conseillers-clercs.

Comment les Conciles s'efforcent de combattre l'abus de la puissance temporelle dans les affaires de l'Eglise.

Dans ces mesures, que le mauvais vouloir d'un souverain hostile à l'Eglise pouvait souvent tourner contre Elle, on peut voir aussi bien pour un roi juste et religieux comme Clotaire II, autant de moyens à employer pour maintenir la justice et l'inamovibilité des évêques contre les prétentions alors trop peu rares d'ennemis que d'ambitieux desseins leur suscitaient. Mais nous verrons ses successeurs, moins bien inspirés, en abuser plus d'une fois dans l'intérêt de leurs passions irréfléchies, et s'en faire des lois dont l'Eglise eut trop à souffrir. C'est ce qui engagea plus tard d'autres conciles à décréter, dès le ix<sup>e</sup> siècle, qu'on ne choisirait les évêques que dans le clergé de la ville ou du voisinage, qu'on n'en prendrait parmi les officiers des princes qu'après un examen de sa capacité et de ses mœurs (a), et qu'enfin on n'en ordonnerait jamais par l'autorité et le commandement du prince, sous peine d'anathème et excommunication (b).

Saint Austrégisile honoré à Poitiers.

Ce concile national de Paris réunit parmi ses nombreux évêques beaucoup de saints dont les sièges illustrés par eux ne sont connus qu'en petit nombre. On y doit surtout reconnaître saint Austrégisile, évêque de Bourges, que ses miracles glorifièrent même pendant sa vie, et qui eut son culte à Poitiers, où sa fête se célèbre le 20 mai, jour de sa mort, en 624. Nous lui devons une mention particulière, car la ville de Poitiers posséda jusqu'en 1791 une petite église sous son vocable dans l'enceinte de l'abbaye de Sainte-Croix. Cette église avait le titre de paroisse, et son curé était à la présentation de l'abbesse; c'était le doyen de la cathédrale qui nommait. Tous ces détails font croire que ce petit monument avait été élevé par la communauté

(a) *Concil. Valentin.*, ann. 855, can. 7.

(b) *Conc. Constantinople*, ann. 870, can. 12.

ours du Chapitre, à une époque très éloignée où elle fut dotée de quelques reliques (7). Le 3 à Bourges le 29 novembre 551. Devenu à ans officier de saint Gontran, roi de Bourgogne, ente et sanctifiée à la cour qu'il quitta bientôt dans les saints ordres à Auxerre, sous les saint évêque Aunarius. Celui-ci lui conféra le is, étant devenu métropolitain de Lyon, il lui verner l'abbaye de Saint-Nizier, fondée depuis ville (8). Cependant le siège de Bourges vint à la mort d'Apollinaire : Austrégisile, dont la ait parvenue au clergé et au peuple de cette i parfum de ses vertus, fut élu d'une commune é le 15 février 612. Les douze années de son ent remarquables par la vénération que lui sainteté et ses miracles. Parmi ceux-ci, les lu Berry ont conservé en particulier le souvenir n d'une femme énergumène nommée Friovala. rs consacré par une inscription qui semble de ie du saint, et figure encore au mur méridional lise paroissiale de Châtillon-sur-Indre (9). Saint est appelé par le peuple saint Oustrille ou saint ce nom appartient à quelques paroisses du

larité qui n'avait pas encore été observée se ns l'édit que Clotaire II publia à la suite des kième concile de Paris : c'est le plus ancien, a signature du roi est accompagnée de celle de l'Etat, nommé aussi Référéndaire. Un autre nt est celui qui renouvelle aux familles nobles héréditaire des charges ou bénéfices accordés s prédécesseurs. On a observé justement que ès le texte de la charte, non pas comme

Premier exemple d'un acte royal contresigné par un officier de la Couronne.

Confirmation des privilèges de noblesse par Clotaire II.

. *Act. SS. Maii*, t. V, p. 229 et suiv.

. *de France*, I, 391.

l'a écrit Condillac, l'établissement des charges héréditaires, mais la continuation de ces privilèges à ceux qui en étaient nantis et à leurs enfants ou héritiers, jusqu'à révocation par le prince. C'était une simple confirmation du traité donné en 587 à Andelot (a).

Enoald, XXVII<sup>e</sup> Evê-  
que de Poitiers.

Le nom d'un de nos évêques entièrement inconnus se trouverait, dit Besly (b), à la date de 615 dans la série de ces prélats : ce serait Enoald, dont pas un trait ne peut éclairer la biographie. Ce serait le vingt-septième dans l'ordre que nous donnons à ses collègues, car son existence ne peut être douteuse, quelque ignorée qu'elle semble avoir toujours été.

En 616, saint Léger naît à Soissons, où Clotaire habitait. Nous le verrons archidiacre de Poitiers, abbé de Saint-Maixent, évêque d'Autun, puis martyrisé, succombant sous la haine d'un maire du palais.

Education des grands  
à cette époque. — La  
recommandation.

Un épisode se présente ici, qui nous révèle clairement une de ces origines obscures dont l'histoire est pleine, et qu'on ne découvre jamais sans une grande satisfaction de l'esprit, surtout quand il se rattache à un fait intéressant de notre histoire locale. Clotaire avait confié l'éducation de son jeune fils Dagobert et *recommandé* l'enfant à l'évêque de Metz Arnulfus ou Arnoux, qui déjà était vénéré pour sa sainteté. A cette occasion, nous nous arrêterons un peu sur un usage de ce temps qui expliquera dans l'avenir plus d'un fait semblable, d'où résultait l'éducation élevée, soit des jeunes princes, soit des jeunes seigneurs que leur naissance destinait à la cour.

Chez les Francs, même avant la conquête qu'ils firent de la Gaule romaine, les leudes avaient coutume de livrer au chef de leur tribu ceux de leurs enfants qu'ils destinaient à la guerre, et par conséquent à y accompagner ce chef, qui les dressait à ses vues et s'en faisait autant de vassaux soumis à tous ses desseins. Ceux de ces jeunes gens qui appartenaient

(a) V. *Art de vérifier les dates*, in-8°.

(b) *Evesq. de Poit.*, p. 12. — Dreux du Radier, *Biblioth. du Poit.*, I, 16.

naient aux familles illustres devenaient les co-jeunes fils du prince. C'était un honneur parce qu'on y voyait une assurance de riche et de celle de la protection royale. Une fois accepté à la cour, devenait le commensal du prince, à ses chasses comme à la guerre, et ne pouvait quitter, inféodé qu'il était au service de son prince. Pour arriver à lui procurer cette position, il avait ses parents le *recommandassent* à la bienveillance du prince. Cet usage s'était perpétué, les rois y trouvant un moyen de s'assujettir les familles nobles, et de leurs enfants comme d'eux-mêmes un dévouement plus entier qu'il entraînait dans les mœurs publiques à faire de ces jeunes gens des guerriers formés à tous les instants ; ils devenaient pour le prince et même personne avec le maître qu'ils comptaient. Cette donation s'appelait la *recommandation*. Sous les Mérovingiens, elle n'était pas seulement au roi, mais des familles inférieures à des familles puissantes. C'étaient, à des degrés différents, des engagements et la même protection.

Chez des peuples barbares, de tels rapports consacrer avec le temps et des idées superstitieuses sans doute aussi leur avaient servi de base à des considérations incompatibles avec la civilisation et le christianisme. Aussi les évêques s'efforcèrent, dès le commencement, de régulariser au moins et de limiter cette hiérarchie où l'absolutisme du chef avait parfois imposé des crimes à ses subordonnés. On se hâta de recruter des jeunes leudes qu'il fallait s'emparer. On se hâta mieux réussir, à multiplier, partout où ceux-ci se réunissaient, cette *chapelle palatine*, dont le nom vient d'une petite *cape* de saint Martin, portée en temps de guerre à la tête des armées et gardée pendant la paix dans l'oratoire du palais. C'était autour de cet oratoire, de cette relique longtemps fameuse et populaire, qu'

nt soin de former une école où ils firent autant d'élèves de jeunes *recommandés*, mais comme tous n'étaient admis parmi ceux de la cour mérovingienne, les *recommandés* se chargèrent aussi de *recommandés*. Ceux-ci se sentirent d'autant mieux de cette tutelle, par des relations intimes et plus continues avec leurs généreux protecteurs. Ces hommes de Dieu, en effet, ne leur donnaient que de bons exemples ; ils ne les quittaient dans l'adolescence munis déjà des solides principes d'une foi éclairée et de cœurs qui n'avaient encore rien souffert des contagieuses vices du monde et de la cour. Les rois eux-mêmes ne s'occupaient pas à préparer de tels guides pour leurs enfants, et c'est dans une pensée toute de confiance paternelle que nous voyons Clotaire *recommander* son fils Dagobert au saint évêque de Metz, lequel ne devait pas être pour lui autant le ministre que le gouverneur d'un roi de vingt ans à peine, dont le caractère bouillant semblait déjà, en fait, avoir besoin d'un tuteur et d'un ami sûr plutôt que d'un exécuteur de ses volontés.

Parlons aussi de ces écoles du palais, qui y furent toujours établies à côté de la chapelle comme des annexes inséparables. Elles étaient communes aux jeunes clercs et aux jeunes laïques de la cour. Dirigées par des évêques, et ayant pour professeurs des prêtres et autres ecclésiastiques dont l'éloquence et le savoir furent souvent renommés, on les vit fleurir sous les auspices des rois et du clergé, qui seul alors cultivait les sciences et publiait le fruit de doctes labours. Il est à dire que les écoles n'étaient pas seulement dans les palais royaux : la maison de l'évêque renfermait aussi depuis longtemps ces foyers de lumière où s'enseignaient les lettres et la grammaire, c'est-à-dire l'éloquence et la poésie, ce qui regardait les sciences proprement dites, ainsi que les mathématiques, l'astronomie, la géographie. Mais on n'avait garde de ne pas associer la théologie aux saintes Ecritures, et l'étude des Pères et des Docteurs servaient merveilleusement à en préparer d'autres et à

propager la connaissance des vérités catholiques. Nous avons vu quel était l'état de cet enseignement dans l'Aquitaine et à Poitiers du temps de saint Hilaire, qui avait professé avec succès, même avant son apostolat, dans cette école déjà en renom. Aux <sup>vi</sup><sup>e</sup> et <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècles, il y eut une recrudescence des glorieux efforts de l'Eglise, forcément suspendus par les invasions et les troubles des deux siècles précédents. On vit se fonder et se distinguer dans les monastères, les évêchés et les cathédrales, les écoles publiques du Vigéois en Limousin (10), d'Arles, de Chartres, et de Saint-Seine (11), de Saint-Domnole (12), de Saint-Maur (13), de Saint-Jouin-de-Marnes, et d'Againe. Au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, ce sont Luxeuil (14), Vienne (15), Lyon, Auxerre, Marmoutier (16), Lérins (17), Saint-Maixent ; enfin l'école de Poitiers, qui se maintenait toujours au monastère de Saint-Hilaire avec sa réputation déjà ancienne. C'étaient là autant de centres laborieux d'où sortirent des hommes sérieusement adonnés aux grandes études, auxquels nous devons les seules histoires de leur temps qui nous soient restées, et un grand nombre de *Vies de Saints*, lesquels même dans la solitude prenaient, comme malgré eux et sans y prétendre, une part active et toujours fructueuse aux événements du monde et à la direction morale de ses affaires. Aussi la vie pure, austère et toujours édifiante du clergé monastique lui attirait de la part des peuples un respect et une affection fidèle qui, presque toujours, lui épargna les revers dont souffrirent encore beaucoup, dans le cours de ce <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle et plus tard, les grands seigneurs devenus évêques, et que des liens de famille engageaient plus ou moins dans les commotions politiques de l'Etat. C'est pourquoi, lorsque les lettres, dans ces secousses civiles, souffrirent d'un grand dépérissement, elles se soutinrent pourtant dans les monastères. On y voit une foule de livres composés par des religieux qui gardent en plus grand nombre l'anonyme, plus jaloux de se rendre utiles que d'en retirer une vaine gloire. C'est ainsi que se prépare, en des études naissantes et en des bibliothèques

chaque jour augmentées par le travail des moines, une renaissance que l'esprit humain appelle toujours avidement quand reviennent après des troubles prolongés le sentiment et les habitudes de la paix (a).

Progrès du monastère d'Ansion, ou de Saint-Jouin-de-Marnes.

Nous venons d'indiquer le monastère de Saint-Jouin, dont on sait l'origine. Fondé entre 340 et 350 sous l'épiscopat de saint Hilaire, il avait promptement grandi par l'éclat de sa discipline monastique, et l'esprit de ce saint état s'y était si bien développé que dès 592 les lettres y étaient cultivées avec succès. Ce n'était plus alors depuis longtemps sous son premier nom d'Ansion qu'il était célèbre entre les institutions de ce genre : quoique ce nom lui fût donné jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle en certaines chroniques. Il avait reçu, après la mort de son saint fondateur, celui de Saint-Jouin-de-Marnes, et tout s'y passait, sans aucun affaiblissement de la discipline ou des études, dans l'esprit de la perfection évangélique. Plusieurs évêques ou abbés y furent formés, et de ce nombre l'Eglise de Poitiers honore dans ses offices publics saint Paterne, qui devint évêque d'Avranches, saint Achard, qui fut abbé de Jumièges (18), et saint Généroux, qui, après avoir gouverné le monastère même de Saint-Jouin, fit bâtir sur les bords du Thouet, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, un prieuré dont la belle église, survivant à la ruine des autres bâtiments, porte encore son nom et est devenue le chef-lieu d'une paroisse (b).

En fait d'écoles célèbres, nous ne pouvons oublier celle de Metz, qui le fut beaucoup sous l'épiscopat de saint Cloud, fils de saint Arnoux, mais qui n'avait pas manqué de réputation sous ce dernier. Il en avait continué les traditions déjà anciennes. Ce fut sans doute un des motifs de la confiance que témoigna au saint prélat le roi Clotaire quand il lui confia l'éducation de son fils aîné, auquel il nous faut maintenant revenir (c).

(a) V. Dom Rivet, *Hist. littér.*, t. II et III, *passim*.

(b) V. ci-dessus, t. I, p. 374.

(c) D. Rivet, *Hist. littér.*, III, 434.

Ce jeune prince lui était né d'Aldétrude, la de ses trois femmes, dans la dernière année précédent. Il paraissait qu'après avoir complété des études alors en usage dans l'école de saint celui-ci le rendit à son père orné d'une instruction avait donné le goût des lettres et lui fit rechercher ceux qui les cultivaient. Heureux si ces belles et les précieuses lumières qui les avaient éclairés développant, ne s'étaient pas changées bientôt en passions avec lesquelles le goût des choses éternelles jamais pu s'allier. Un autre obstacle vint s'opposer aux fruits précieux qui auraient dû naître d'une éducation si bien conduite.

A peine revenu à la cour, le jeune homme manifesta un goût prononcé pour la chasse que tous les grands suivaient à l'exemple du roi lui-même. Dagobert y excellait et reçut pour gouverneur un seigneur nommé Sigebert qui fut pourvu en même temps du gouvernement de l'Aquitaine. Ces deux titres étaient loin d'être incompatibles. Le dernier, véritable sinécure, n'obligeait à aucune résidence, mais il procurait de gros revenus, et payaient guère autrement les services que de rendre ces grands officiers munis de telles délices. Il était rare que ces riches positions où un homme était toujours à satisfaire son amour de la domination et l'argent, ne devinssent pas très onéreuses aux peuples. Aussi très dangereuses pour ceux qui en abusent. Le nouveau duc, enivré de sa position, ne sut pas résister contre l'orgueil qui le porta jusqu'à oublier que son disciple était le fils du roi. Le jeune homme, souffrait impatiemment des familiarités dont on se s'accommode peu à vingt-trois ans, et un jour résista au désir de s'en venger.

Clotaire s'était absenté pour une grande affaire et devait durer trois jours. Dagobert, dans cet intervalle, donna un banquet aux seigneurs de la cour.



ait, lequel s'oublia jusqu'à exiger que le jeune prince servît à boire, et à lui présenter pour qu'il y bût à son la coupe qu'il venait de vider à demi. Irrité de cette cieuse insolence, le prince entre en colère, fait saisir upable qui, par ses ordes, est battu de verges et privé a barbe comme un homme de bas étage. Si mérité que e chatiment, le duc n'eut rien de plus pressé au retour oi que de s'en plaindre avec amertume. Clotaire était re pour son fils, et avait donné à d'autres plus d'une ve qu'il fallait redouter son ressentiment. Dagobert broba donc à ses yeux, et alla se cacher non loin de s, dans une petite chapelle où naguère s'était réfugié erf qu'il chassait, et dans laquelle ses chiens n'avaient u entrer, quoique les portes en restassent ouvertes. C'est dans cette chapelle reposaient alors les corps de saint s et de ses compagnons martyrisés ensemble à Paris, le cours du 1<sup>er</sup> siècle (19). Ce qui était arrivé pour le se renouvela pour le fils du roi de France, car celui-ci t été prévenu de l'asile où le jeune homme s'était ié, y envoya à plusieurs reprises sans qu'on pût en ocher, une force secrète s'y opposant toujours, de que le père dût y venir en personne et s'assurer du ge. Il vit là une marque de protection divine sur le : homme, auquel Clotaire pardonna en le réconciliant le duc.

is celui-ci ne pouvait plus garder le poste que le ui avait confié près de son fils, et quitta la cour se rendre dans le gouvernement de sa province. remment que le Poitou lui semblait plus agréable à er que le reste de l'Aquitaine, ou qu'il le préféra comme plus rapproché de Paris, dont il lui semblait important e pas trop s'écarter. Quoi qu'il en soit, nous tirons de it un renseignement local d'un véritable intérêt : c'est le Vieux-Poitiers était déjà à cette époque relevé de : s que les invasions du iv<sup>e</sup> siècle y avaient faites, car agésile y habitait en qualité de propriétaire ou de chef

de la province. Ce dernier titre nous paraît plus croyable, car, quinze ou seize ans après, lors de la catastrophe le frappa et lui enleva la vie, on ne voit pas que le Vic Poitiers figurât parmi ses possessions confisquées profit de l'abbaye de Saint-Denis. Il paraît, au contraire, que l'ancienne mansion romaine était encore un palais domaine royal. Nous le retrouverons au milieu du siècle suivant, gardant le même caractère, et devenant le rendez-vous de deux rois (a).

Cependant, au milieu des actes d'un sage gouverneur où Clotaire manifestait son amour de la paix, agissant tout avec une grande droiture, et se faisait aimer de ses sujets de toutes conditions, notre province semble s'effacer et rien ne retrace dans l'histoire qu'elle ait pris une part quelconque à ces événements, qui l'aient mise un tant peu en relief. La paix, qui régnait par toute la France, surtout en Aquitaine, explique assez ce calme d'où le Poitou ne semble pas sortir. Nous ne le voyons figurer d'une façon non moins pacifique, dans un acte royal d'un haut intérêt qui divisa le gouvernement de Clotaire, vaste et trop difficile pour qu'il ne cherchât point à le soulager. Il songea donc à en partager le poids avec l'un de ses enfants, Dagobert, qui atteignait alors sa troisième année. En effet, le royaume de France était d'une étendue immense et ne pouvait être bien dirigé par un souverain unique. Le roi oublia donc les griefs qu'il avait trouvés en quelques actes de la jeunesse de son fils, tout en l'associant dans un âge encore inexpérimenté à sa propre puissance, et donnant par là un surveillant naturel aux grands qui prétendaient discuter parfois avec lui. Leur autorité trop souvent rappelée à de justes bornes, Clotaire n'abandonna cependant pas ses droits de père, s'il cédait à un autre une sorte de vice-royauté, il gardait pas moins la souveraineté réelle sur l'Etat.

(a) Cf. *Ann. d'Aquit.*, 1644, p. 78. — *Aimoin*, lib. IV, c. xvii. — *Bibl. des Antiquaires de l'Ouest*, I (2<sup>e</sup> édition), p. 232, 246.

qu'il semblait abandonner. Il céda donc l'ancien royaume d'Austrasie et toute la Germanie au-delà du Rhin. Mais en deçà du fleuve, et dans l'Austrasie même, il se réservait la forêt des Ardennes et les montagnes des Vosges, avec toutes les villes considérables que ces pays renfermaient; puis l'Auvergne, la Touraine, le Poitou, et même une partie de la Provence, lesquelles contrées avaient presque toujours fait partie du royaume d'Austrasie. C'était un bonheur pour ces pays et pour le nôtre en particulier, de ne pas changer de maître, celui qui les maintenait sous sa puissance leur valant bien mieux sous tous les rapports que celui dont bientôt la vie violente et débauchée allait faire regretter aux peuples le souverain qui ne devait pas survivre longtemps à cet acte de bonne politique et de condescendance royale. C'est en 622 que ce partage se fit. Dagobert, nous l'avons dit, avait alors vingt-trois ans. Les quatre premières années de son règne, en Austrasie, furent heureuses autant que sages, grâce à deux ministres recommandables que lui avait donnés son père : ce saint Arnoux, évêque de Metz, de qui il avait appris la science et la vertu (20), et Pépin de Landen, dit *le Vieux*, qui devint son maire du palais. Ces deux ministres se tenaient donc par les liens du sang autant qu'à leur nouveau roi par l'honnêteté d'un dévouement exemplaire. Un mariage se fit bientôt, en 625, entre le jeune roi et une belle-sœur de son père; ce fut l'occasion de prétentions qu'il avait dissimulées jusque-là, et comme il avait supporté avec peine le démembrement de l'Austrasie quand elle lui fut confiée, il donna la première preuve de son caractère hautain, maîtrisé à grand'peine jusque-là, et revendiqua sans ménagement les riches portions qu'il n'avait pas cessé de convoiter en secret. Clotaire, par une modération dont il s'éloignait rarement, après avoir pris pour arbitres douze prélats, consentit à ne retenir plus que les douze provinces situées au Sud de la Loire, avec la Provence, qu'il préférait justement à bien d'autres pour la richesse et la sérénité de son climat. Le

angea donc pas encore de maître. C'était un  
allait lui paraître bien court.

Il s'assembla à Reims en 625 sous la présidence  
de l'archevêque Sonnatius. C'était le premier tenu en cette  
ville. On y fit vingt-cinq canons de discipline traitant des  
mêmes matières que presque toujours on était forcé de  
renouveler, vu l'ignorance générale des lois ecclésiastiques  
et les déloyautés dont certains ambitieux usaient pour  
arriver aux évéchés et autres dignités spirituelles. On y  
compta quarante et un évêques, dont le quart étaient des  
métropolitains de la France restés sous la domination de  
Clotaire II. De tant de prélats, il n'y en avait pas qui ne  
fussent recommandables par leurs vertus, et plusieurs  
étaient des saints : ce qui prouve que les efforts des  
conciles ne manquaient pas tout leur effet. L'évêque de  
Poitiers s'y trouva, et c'est grâce à son nom recueilli parmi  
les signataires par Flodoard (a), qu'on l'aperçoit dans  
ces rangs illustres (21). C'est tout ce que nous savons de  
Jean I<sup>er</sup>, qui fut notre vingt-huitième évêque ; mais il paraît,  
d'après un passage de Besly, qu'il avait été lié d'amitié avec  
saint Arnoux de Metz, ce qui serait déjà un éloge de sa  
vie et de ses sentiments (b).

Jean I<sup>er</sup>, XXVIII<sup>e</sup>  
évêque de Poitiers. —  
Il assista au premier  
concile de Reims.

Le premier canon du concile de Reims est à remarquer  
pour bien se rendre compte d'une coutume de cette époque  
relative aux bénéfices ecclésiastiques. Il porte que quel que  
soit le temps écoulé depuis qu'un laïque possède les biens  
d'une église à titre de *précaire*, c'est-à-dire pour une  
certaine redevance annuelle, on ne pourra se les approprier,  
et que l'Eglise est toujours en droit d'y rentrer. C'est que  
beaucoup de seigneurs, en effet, arguaient de cette espèce  
de bail parfois prolongé et à vie, pour en induire une sorte  
de prescription qui trop souvent favorisait des usurpations

Canon relatif aux  
précaries.

(a) *Hist. Eccles. Rem.*, lib. I, c. v. *Concil. Gall.* I, 479. — Dom Rivet,  
*ist. litt.*, III, 533.

(b) Besly, *Evesq. de Poict.*, p. 12.

donnait lieu à des conflits toujours préjudiciables aux légitimes possesseurs. Ceux-ci finissaient presque toujours à céder pour avoir la paix. On voit par là que l'usage des précaires ou baux à ferme des biens religieux, existait depuis quelque temps déjà au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, quoique quelques-uns en attribuent l'origine au gouvernement du maire Ebroïn en 660 (1) : car il en est déjà mention aux septième et quarante-cinquième canons du concile d'Agde de 506, et au vingt-troisième canon de celui d'Orléans de 511.

Nous avons vu, dans le dernier quart du vi<sup>e</sup> siècle, que saint Junien mourant dans son petit monastère de Mairé avait désigné pour lui succéder dans la direction de la communauté son disciple Aurémon ou Anémond. C'est sous ce dernier nom qu'il est honoré en Poitou, le 9 juillet (2). Un long espace de quarante ans s'était presque écoulé pour le saint homme dans l'exercice continu des vertus monastiques, lorsque Dieu le rappela à lui un neuvième jour de juillet qu'on croit être l'an 626. Aurémon était né à Chaunay, comme le saint abbé qui avait été son maître. Celui-ci, après avoir prédit sa naissance, l'avait baptisé, et, obéissant à une inspiration de la Providence, il l'avait destiné à une éducation pieuse et solide à le remplacer dans la direction de ses frères. Aussi Aurémon fit-il revivre avec zèle digne d'éloges la pureté de sa doctrine et la sainteté de sa vie d'un tel prédécesseur. Sa mémoire fut honorée dans son monastère de Nouaillé et dans la paroisse de Mairé-Véault.

On regarde saint Aurémon comme l'auteur d'une *Vie de saint Junien*, qui fut inconnue pendant deux siècles, et qui survécut dans le cours du ix<sup>e</sup> à celle qu'écrivit Wulfin Boèce, élève de l'école d'Orléans, et mort vers 840, étant, à ce qu'on

1) *Art de vérifier les dates*, (2<sup>e</sup> partie), III, 12. — V. Ducange, *re precarii*, en parle longuement.

2) V. nos *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, p. 261.

évêque de Poitiers (a). Nous reviendrons en son ce personnage.

Jean I<sup>er</sup>, dont nous venons de dire le peu de l'histoire nous en a laissés, eut un épiscopat dont

Commencements de  
Didon, XXIX<sup>e</sup> Evêque  
de Poitiers.

le terme ne peut se rattacher à aucune date. On ignore absolument s'il y eut quelque lacune entre lui et Didon, qui paraît immédiatement à sa suite, dans nos dyptiques. Ce qui est certain, c'est qu'un malentendu souvent et depuis longtemps répété, place après Jean, dans presque toutes les listes un saint Emmeran qui ne peut être un des successeurs de saint Hilaire, puisque jusqu'à l'année 673, qui fut celle où mourut Didon, on ne saurait quelle époque donner à son épiscopat (22). Nous parlerons donc de ce saint comme d'un chorévêque assez illustre dans nos annales pour que nous ne puissions pas l'y oublier, mais qui, avant d'aller exercer en dehors du diocèse des fonctions saintes qui lui valurent la couronne du martyre, dut certainement concourir chez nous à soulager l'évêque du lieu dans l'accomplissement des difficiles devoirs qu'imposait une Eglise d'une si vaste étendue.

Il paraît donc bien établi que Didon monta sur le Siège de Poitiers en 626, et qu'il en fut le vingt-neuvième évêque. La famille, illustre entre celles qui entouraient le trône des rois mérovingiens, leur tenait par les liens du sang. Les liens étaient même fort étroits et le rattachaient à ces chefs puissants qui, dès avant l'établissement dans les Gaules des premiers chefs des Francs, et parallèlement à leur puissance royale, avaient possédé, sur les deux rives du Rhin et aux limites de la Germanie, de vastes régions dont ils avaient construit les magnifiques châteaux et les plus célèbres monastères. Le duc d'Alsace, Adalric, avait fondé entre autres celui d'Hohembourg, où la fille sainte Odille, qui en fut abbesse, devint une des plus

(a) V. nos *Vies des Saints du Poitou*, p. 261. — *Hist. littér. de la France*, I, 537. — Châtelain, *Martyrol.*, au 9 juillet. — Labbe, *Biblioth. manuscr.* xv., II, p. 569.

remarquables femmes de son siècle. La mère de cette sainte semble avoir été sœur de Didon <sup>(a)</sup>, et d'elle sont descendues par Adalric des générations de rois et autres princes souverains qui ont régné sur les pays septentrionaux de l'Europe, et même sur la France, où Robert le Fort et Hugues Capet font remonter jusqu'à lui leur généalogie. Ces rapports de famille n'entrèrent pas pour peu sans doute dans les intrigues politiques où nous verrons se fourvoyer le célèbre évêque de Poitiers. Heureusement, l'histoire montre dans sa parenté de nombreux personnages dont la sainteté, honorée par l'Eglise, a pu la dédommager de ces tristes souvenirs.

On ne parle pas de l'époque précise de la naissance de Didon, mais en la calculant d'après les diverses phases de sa vie, on pourrait la faire remonter jusqu'au dernier quart du vi<sup>e</sup> siècle, peut être vers 590, ce qui prolongerait son existence jusqu'à une vieillesse avancée et de plus de quatre-vingts ans. On ne dit rien non plus de son origine, ni quels furent les auteurs de ses jours, mais on n'ignore pas qu'il naquit en Poitou, que les siens y tenaient un rang très élevé, jusque-là même qu'un de ses neveux nommé Warein, plus connu sous le nom de Guérin, y fut préposé avec le titre de comte au gouvernement militaire de la Province. Enfin une de ses nièces devint la belle fille de Childéric II, en épousant son fils Clovis, deuxième du nom <sup>(b)</sup>.

A cette époque l'antique capitale du Poitou, à laquelle aucun événement n'a depuis longtemps ramené notre attention, n'en était pas moins une des plus florissantes cités de l'Aquitaine. Paisible par le caractère de ses habitants qui semble s'être conservé à travers les âges dans cette désirable placidité qu'inspire le culte des lettres, des sciences et de la religion, elle n'avait rien perdu de

(a) *Art de vérifier les dates* (2<sup>e</sup> partie), t. XIII, p. 463.

(b) Besly, *Evesq. de Poitiers*, p. 14.

son goût pour les habitudes sérieuses. Elle était encore tout entière sous l'influence des beaux génies qu'elle avait aimés. Saint Hilaire n'y était pas plus oublié avec son génie propagateur que sainte Radégonde, sainte Agnès, Baudonivie et saint Fortunat qui l'avait si bien reproduit. Ces modèles si purs des esprits distingués avaient continué sur la province un souffle de civilisation littéraire et de mœurs commodes. C'est là ce qui faisait surtout de la grande ville un centre digne de tant d'autres qui l'entouraient, et dont l'éclat n'était pas moindre. Ainsi : Tours, Nantes, Orléans, Bordeaux, Clermont, dont les évêques n'étaient pas seulement des personnages de la plus haute noblesse, mais rehaussaient encore cet éclat par l'élévation de leur intelligence et leur entente des affaires du monde.

Ces grands hommes, dont on a dit avec tant de raison qu'ils ont fait la France, s'y étaient pris pour cette fondation si glorieuse, de la manière la plus propre à en assurer le succès. Ils avaient compris que la première loi du monde est la Révélation chrétienne. Ils s'étaient donnés tout entiers, par eux et par les leurs, à l'émission de la sainte doctrine et à la diffusion de la foi d'où elle vient. Ils avaient donc voulu que la science marchât d'un pas égal avec la religion, et les écoles qu'ils avaient établies d'abord dans les palais des rois, nous avons vu qu'ils les eurent aussitôt dans leurs propres maisons, où s'enseignèrent les autres études capables de polir les habitudes publiques, d'adoucir les caractères, et de faire aimer la foi qu'on y montrait toujours d'accord avec la science. Que diraient aujourd'hui nos prétentieux réformateurs dont l'audace d'innovation va jusqu'à nier les saintes sollicitudes de l'Eglise pour l'enseignement populaire, s'ils feuilletaient ces vieux livres dont ils ne soupçonnent même pas l'existence, s'ils y voyaient tout à coup ce zèle des premiers temps, et qui ne s'est jamais démenti, cette générosité qui faisait alors de toute

(a) Cf. D. Pitra, *Hist. de saint Léger*, p. 46.



aison de clercs une école gratuite ouverte à tous, même aux serfs et aux pâtres de la campagne? (a) Au-dessus de ces écoles du premier degré étaient celles de l'évêque dans chaque diocèse, où s'enseignaient les sciences supérieures aux prêtres, aux diacres et aux plus jeunes élèves qu'on formait ainsi aux premières places du clergé et à l'enseignement même : car il fallait un professorat, soit pour les écoles, soit pour les écoles monastiques d'où sortaient ordinairement les meilleurs sujets (b).

Telle fut la part faite à Didon et la haute influence qu'il avait appelé à exercer sur les intelligences quand il monta sur un siège dont les grands souvenirs inspiraient à l'univers chrétien une vénération si justement acquise. Malheureusement il se détourna parfois des graves et saintes pensées que de tels précédents devaient lui faire former à l'exclusion de toute ambition mondaine.

Didon était-il abbé de Saint-Maixent quand il fut appelé à l'évêché de Poitiers? C'est une question diversement résolue par les annalistes, et sur laquelle on semble devoir rester indécis. Toutefois, et quoi que Mabillon ne le mentionne pas à ce titre (c), les Bénédictins qui ont écrit l'histoire des Eglises de France le placent forcément entre saint Maixent et saint Léger (c). On voit que cette place même est assez équivoque, puisqu'elle séparerait de cent ans ou plus le second abbé du troisième. Il y a dans cet intervalle une lacune considérable due, comme tant d'autres, à la perte de documents contemporains. Mais un grand événement avait dû se passer pendant cette durée de tout un siècle, et c'est ici que nous devons reprendre l'histoire de la célèbre abbaye.

(a) Labbe, *Concil. Constantinop. gener. VI*, can. 5. — *Conc. Tolet. II*, can. 6. — Greg. Taron., *Vita Patrum*, passim. — Johan Diac., *Vit. S. Gregor.*, lib. II, c. XVIII.

(b) *Annal. Bénédict.*, lib. I, p. 33.

(c) *Gallia christiana*, t. II, *Eccles. pictav.*

Nous l'avons laissée sur les bords du Clain, tout ému encore en 507 de la visite et de la bienveillance de Clovis. Ce prince venait de gratifier les moines de Saint-Hilaire de la terre de Champagné, théâtre en partie de la victoire de Voulon. Il avait donné à ceux du petit monastère baigné par la Bouleur (23) et le Clain la villa de Milon, dont tout fait croire, en dépit des incertitudes de notre géographie sur ce point effacé de la carte, et comme nous l'avons déjà établi, qu'il faut la poser à l'emplacement qu'occupa ensuite la petite ville de Saint-Maixent (a). Toutes les traditions locales, tous les historiens redisent, d'après les plus anciens renseignements, que ce lieu s'appela primitivement Vauclair, « non pas, comme l'a dit trop nettement Dufour (b), parce qu'en cet endroit le sol était absolument nu, c'est-à-dire dépourvu de forêts, mais parce qu'il y avait beaucoup de clairières : les bois touffus ne devaient pas déplaire à des hommes de solitude et de silence. » C'est là, nous le croyons, qu'au bord de la Sèvre un de ces opulents Romains dépouillés ensuite par les Wisigoths aurait établi, après la conquête de César, une de ces maisons de campagne où les personnages consulaires goûtaient les délicieux loisirs de la vie tranquille et opulente (24). Là aussi le monastère de Saint-Maixent s'éleva et fit disparaître jamais le nom de la villa qu'il venait remplacer, ce qui explique parfaitement comment cette villa n'est plus nulle part, ni sur le sol du pays ni dans les travaux des géographes. Mais quand et en quelles circonstances se serait faite la translation de la petite laurie des bords du Clain aux rives de la Sèvre ? Le doute qui reste sur cette question et qu'explique suffisamment l'énorme lacune de cinq ou six abbés entre saint Maixent et Didon, ce doute n'infirmant en rien le fait de cette émigration qui semble d'autant moins contestable quand on en calcule toutes les causes. Clovis, en effet, qui avait donné le vaste territoire occupé

(a) V. ci-dessus, t. I, p. 318 et suiv.

(b) *Histoire générale du Poitou*, p. 182.

alors par la villa romaine, rendait par ce bienfait à la petite communauté de Voulon un service qui tendait à la développer en l'enrichissant. Nous avons vu <sup>(a)</sup> combien était importante la donation royale, consistant en plusieurs villas et en sommes d'argent considérables (25). Il n'était guère possible que l'on devînt propriétaire de ce beau domaine sans penser à s'y poser au plus tôt, et on hésite peu à croire que dès sa prise de possession le saint abbé n'y ait au moins dépêché quelques moines pour y former un prieuré dépendant du monastère primitif. Mais qu'était-ce qu'un prieuré qui valait mieux que la maison-mère? L'envie devait venir bientôt de changer les rôles, et c'est ce qui eut lieu. Vauclair devint le monastère principal; Voulon ne fut plus qu'une annexe dépendante de lui, jusqu'au moment où il devint après 1024 une simple cure de l'archiprêtré de Lusignan (26). Mais la petite paroisse n'en conserva pas moins un des plus intimes souvenirs de sa première existence. Elle garda le vocable de saint Maixent, et jusque vers la moitié de notre xix<sup>e</sup> siècle nous avons vu son retable décoré d'un tableau où revivait sur la toile la guérison miraculeuse du soldat de Clovis (27).

Nous croyons donc que c'est entre les années 507 et 516, par conséquent avant la mort de saint Maixent, arrivée en cette dernière année, que la petite abbaye de Voulon se sera transplantée sur d'autres bords : car si un fait aussi considérable s'était passé pendant la vie du saint cénobite, son historien n'aurait pu manquer d'en parler. Un autre fait contribue à le persuader. Il fallait bien en effet qu'un certain nombre d'années se fussent écoulées depuis son installation et qu'une suite de cinq ou six abbés lui eût amené d'heureux développements pour qu'elle pût tenter les prétentions de Didon. Le rang élevé et le caractère ambitieux de ce prélat ne devaient pas se contenter d'un mince bénéfice, et il dut en recevoir l'abbatiate quand

(a) *Ub sup.*, ad ann. 507.

déjà l'abbaye était dans une de ses phases les plus prospères.

Mais un autre fait réclame aussi notre attention quant aux origines de la petite ville. Nous croyons qu'elles se confondent, comme partout à cette époque, avec celles de l'abbaye. L'existence d'une petite église de Saint-Saturnin est bien constatée simultanément avec l'arrivée des moines sur l'emplacement de Vauclair. C'est que déjà sans doute lorsque saint Maixent vint rejoindre le saint abbé Agapit dans les bois de Voulon, il apportait du Midi, où le culte de saint Saturnin était célèbre depuis l'an 257, quelques reliques du grand martyr. C'était l'usage des saints d'être toujours alors nantis de ces gages de la protection divine, et rien n'aura semblé plus naturel aux solitaires du Clain que de construire un oratoire pour ces reliques. Plus tard, quand il fallut se transporter vers la Sèvre, le précieux dépôt y fut emporté. De là, au centre de la nouvelle colonie une autre église du même vocable, où, selon toutes les traditions, le corps de saint Maixent fut inhumé en 515, ou transporté plus tard, avec la plus grande partie des religieux de Voulon, car ceux-ci ne durent laisser dans leur première demeure qu'un petit nombre de leurs frères pour y entretenir le prieuré. On peut croire aussi que cette église ayant été la première fondée à Vauclair, et s'étant agrandie selon le nombre toujours croissant des religieux, ceux-ci y vénérèrent à la fois les restes de saint Agapit, puis ceux de saint Maixent, ces derniers en ayant été retirés au milieu du x<sup>e</sup> siècle et transportés dans la grande église abbatiale rebâtie magnifiquement par l'abbé Ebles, frère du duc d'Aquitaine Guillaume Tête-d'Etoupes<sup>(a)</sup>.

L'église de Saint-Saturnin était donc le plus antique sanctuaire de la petite ville. Plusieurs fois rebâtie, et au xii<sup>e</sup> siècle en beau style roman, elle fut victime en 1792 du vandalisme révolutionnaire qui la vendit, et le conseil municipal de 1809 la laissa démolir. (28)

Eglise de Saint-Saturnin à Saint-Maixent

(a) *Gallia Christiana*, II, *Eccles. Pictav.* — Du Tems, II, 447 et suiv.

Parlons maintenant d'un saint qui, pour n'avoir honoré Poitou qu'après sa mort, n'en garde pas moins des droits autre vénération puisqu'il a donné son nom à une paroisse de la contrée. Saint Macoux (29) était né vers 547 non loin de cette ville, devenue épiscopale, d'Aleth, en Bretagne (30). Il était d'une famille riche et considérée, venue d'Angleterre pour s'établir en Armorique. Elevé dans un monastère il y eut le goût de la piété, s'enflamma au zèle de la gloire de Dieu, de sorte que, malgré ses refus et sa fuite pour éviter la dignité qu'il redoutait, il fut sacré évêque régional, s'employa dès lors à la conversion des païens, encore si nombreux sur les terres armoricaines. Des conversions multipliées, des miracles qui les motivèrent souvent, le déterminèrent, à la demande de ces pauvres peuples, à résider parmi eux : ce fut l'origine du siège épiscopal d'Aleth. Mais là ses succès, et les générosités des fidèles contribuèrent par d'abondantes donations à former autour du prélat un personnel de clercs et un groupe d'églises, excitèrent la jalousie des seigneurs voisins dont l'avarice combattait avec peine ces pieuses profusions. Le saint devint donc pour eux une victime qu'ils tourmentaient de leurs persécutions, et moins désireux de se défendre que d'abandonner des fonctions rendues si difficiles, il s'échappa un jour sans rien dire de son dessein, et se réfugia providentiellement chez le saint évêque Léonce, qui siégeait à Nantes, et qui le reçut à bras ouverts. Il y demeura quelque temps soit dans la solitude d'un monastère où il aimait à se recueillir, soit dans l'œuvre des visites pastorales où Léonce le suppliait de l'accompagner. Mais pendant que les succès de ce saint ministère consolaient l'un et l'autre et touchaient les peuples d'une salutaire édification, Dieu punissait sur la ville d'Aleth les injustices que son évêque avait souffertes. Une stérilité inattendue y avait causé la famine, d'où naissait la peste et une grande mortalité. Ces maux ouvrirent les yeux aux coupables ; on députa vers le saint quelques-uns des personnages les plus considérables

pour le prier de revenir. Il ne s'y refusa point, et, avoir prié avec Léonce, il partit. A peine ses premières bénédictions avaient-elles été données à ce peuple rep que soudain le mal cessa, la santé revint, et après la récolte de la saison prochaine. Tout étant ainsi ré Maëoux, dont la vieillesse était avancée, ne songea plus se préparer à la mort; il retourna dans la solitude de Sa où quelques mois après il expira dans les exercices ferveur et de la pénitence pendant la nuit du 15 au vembre 627, qui était un dimanche (31). Ses reliques quelques temps après rapportées à Aleth, où elles d rèrent jusqu'en 965. Alors elles commencèrent à être partagées par suite de la dévotion populaire exc l'occasion d'une translation qui s'en fit à Paris, Versailles et en d'autres villes. La Saintonge ne m pas d'en être favorisée. L'abbaye de Saint-Jean-d' fut dotée d'un bras tout entier, qu'elle donna à Mont de Poitiers dans le cours du xv<sup>e</sup> siècle. De là on voit ment ces saintes reliques purent se répandre dans diocèse et y devenir l'occasion de quelques fond pieuses (32).

Nous pensons que c'est dès le x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle aura songé à construire la plus ancienne église mis nous sous le vocable de notre saint. Elle est située : tertre qu'arrose le cours de la Charente, entre Voulé et Saint-Saviol (34), au point le plus occidental de l' dissement de Civray. Cette église, détruite penda guerres du xv<sup>e</sup> siècle, fut rebâtie presque aussitôt, c l'indique son style. Nous ne savons comment elle dé du prieuré de Notre-Dame de Salles au diocèse de Lir Ce ne peut être que par une donation du fondateur, ou que primitivement elle aura été de la fondation de ce p aujourd'hui inconnu depuis longtemps. Sous le che l'église est une source où l'on porte encore, pour les dé les enfants qui tardent trop à se développer, dont qu membres n'ont pas acquis leur souplesse, et qu'on :

*macouins*, par allusion au saint qu'on leur voue. La même dévotion se remarque paroissiale dédiée à saint Maixent source et d'une chapelle de Saint-Maixent des villages voisins obtient encore : construits des guérisons qui ne sont que cette notoriété devrait favoriser un évêque, et que l'Eglise de Poitiers dans le *Propre* de ses saints un c'éclairée peut regretter de ne pas y voir.

Dagobert I<sup>er</sup> succède  
à Clotaire II.

En 628, l'Austrasie changea de nom. Clotaire II auquel succéda Dagobert I<sup>er</sup> de France. C'était là une dérogation suivies sur l'hérédité du trône, tout le défunt se partageant entre eux la couronne. La ruse de Dagobert créa cette innovation secondé par des leudes intéressés « bientôt que de nombreux et puissants aristocrates les coutumes légales au profit du jeune roi déshérité du nouveau roi. Les conseillers persuadèrent de suivre la sage politique du prince, tout en gardant lui-même sur tout le pays depuis la Loire dont les grandes qualités étaient l'estime de tous, toute l'Aquitaine qu'il avait depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées le royaume des Wisigoths dont Poitiers

Son frère Charibert  
était par lui roi d'A-  
quitaine.

Charibert prit donc le titre de roi de la cinquième monarchie de cette contrée et gouverna assez sagement pour se faire aimer et préférer son gouvernement paternel à celui de son frère. Car celui-ci par sa modération irréfléchie à des violences

(a) Valois, *Her. Franc.*, lib. XIX.

(b) *Citra Ligerem et limites spanie.* (Frédégar.

cruauté : son autorité parfois despotique et fantasque l'avait fait presque toujours détester, du fond de la Provence aux extrémités Nord du Poitou.

Charibert habita Toulouse, où il se fit une cour luxueuse. Brave d'ailleurs et entreprenant, il réprima l'humeur turbulente des Gascons, peuple voisin qui occupait avec la partie septentrionale de l'Espagne, la Novempopulanie, ils n'avaient plus depuis le commencement de ce siècle que l'humble rang d'une nation tributaire (35). Ce fut un grand point de les avoir réduits à la raison (a).

Nous avons parlé (b) de saint Amand, ce jeune saint du Poitou, qui, après s'être retiré à l'Ile-Dieu pour y vivre solitaire, s'était réfugié sur le tombeau de saint Martin à Tours contre les obstacles mis à sa vocation. Nous retrouvons cette année 628 honoré de la dignité épiscopale et se chargeant d'une mission qui devenait fréquente à cette époque, et marquait une évidente complaisance de Dieu en faveur des peuples idolâtres du Nord de l'Europe. Il n'avait alors que quarante-quatre ans et les services qu'il avait déjà rendus à l'Eglise, les vertus qui faisaient de lui un modèle du clergé, lui firent imposer le caractère épiscopal. Dès qu'il y eut été promu, il exerça le saint ministère en qualité d'évêque régional ou chorévêque, tant sans doute dans le diocèse de Poitiers que dans ceux des environs, l'Aquitaine et en Neustrie. C'est là que s'étant trouvé à la cour de Dagobert, trop fameux alors par ses désordres et ses mœurs, et dont personne n'osait affronter la colère, le saint prélat se fit un devoir de rappeler au prince les inflexibles jugements de Jésus-Christ contre les auteurs de si déplorables scandales. Mais son courage indigna le coupable qui le bannit de ses Etats. Amand sut en profiter pour aller porter aux Gascons du Sud de l'Aquitaine la lumière évangélique. Il y avait espéré le martyre, ces peuples é

(a) Frédegair, *Chronic.*, c. xxi.

(b) Ci-dessus, *ad ann.* 604.



extrêmement barbares. Mais ses succès y furent abondants, et quand il en goûtait mieux le fruit par des conversions nombreuses qui le comblaient de joie, Dagobert, tombé malade et craignant enfin la justice de Dieu, touché d'ailleurs de la naissance de son fils Sigebert, rappela le saint, se jeta à ses pieds, en réparation de l'injure qu'il lui avait faite, et protestant de son sincère retour à une vie plus régulière, il le pria de baptiser le jeune prince et de se charger à l'avenir de sa direction. Mais Amand ne s'en livra pas moins à ses travaux dont nous verrons bientôt les glorieux résultats.

Un événement tout récent et d'un caractère surnaturel avait bien pu contribuer aussi à cette conversion et persuader au roi qu'il avait quelque chose de mieux à faire que de persécuter les saints de ses Etats.

C'était en 629, Dagobert devenu depuis un an roi de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine, soutenait, nous l'avons vu, des guerres coûteuses et ne trouvait rien de plus efficace pour s'attacher ses troupes et leurs officiers que de piller les établissements ecclésiastiques. Cette conduite lui était surtout inspirée par Centulfe, l'un de ses plus rusés courtisans. Ayant obtenu des ordres formels, l'astucieux flatteur s'appliqua à savoir la valeur estimative de toutes les propriétés des couvents, et en inscrivit la moitié comme revenant au trésor royal. Ces iniques opérations le forçaient à visiter ces saintes maisons dont pas une n'échappait à sa vigilance intéressée. Un jour sa marche dans la Vendée le mena du côté de Vertou où le monastère de Saint-Martin continuait à fleurir. Il procéda de la même manière et les moines n'eurent qu'à céder, comme tant d'autres, de peur d'éprouver un pire sort. Centulfe en rendant compte au roi de son voyage ne craignit pas de grossir, aux dépens de la vérité, les possessions des religieux, et lui persuada de ne leur en laisser que le tiers, bien suffisant, disait-il, pour des gens qui n'ayant qu'à se suffire à eux-mêmes, devaient se contenter de peu et

du reste au service du roi. A ces flatteries il proposition de faire sans retard adjuger ces u prince et réussit à se faire préposer à l'opération. long à Vertou, il y fut honorablement reçu par à qui il assura qu'il venait pour obéir au roi, et d'une telle charge ; ce à quoi les moines se t de répondre que s'il en était ainsi il ne pouvait e le leur prouver. C'est pourtant ce dont le traître e moins. A peine introduit, il s'attable au plus ge un dîner somptueux avec son escorte, et e quelle façon on s'y prendra le lendemain. e repas, où la gaité ne manquait point, les frères, é, veillaient à l'église, près des cendres vénérées artin, et le suppliaient avec larmes de les protéger justes exactions.

, bien repu, songea à prendre son repos ; on lui meilleur lit de la maison, et déjà il payait ces : prévenances en riant sous cape des humiliations geait aux pauvres saints. Mais voilà qu'au plus n sommeil il voit tout à coup deux hommes à rrible, aux vêtements resplendissants, debout , et qui, d'un air irrité, lui demandent s'il dort. , dit Centulfe avec son arrogance ordinaire, quel ent qui ose ainsi m'éveiller ? — « Ce sont, les deux personnages, saint Jean et saint Martin, éprises, et dont tu viens, insolent toi-même, audacieusement l'héritage. Sache que tu vas punition de ton crime. » Et aussitôt saint Jean : sur le ventre jusqu'à en faire sortir les entrailles. reux s'efforce de se lever et n'ouvre les yeux voir saint Martin, qui, de sa crosse abbatiale, lui ement la tête. Eperdu, il pousse de formidables réveillent ses compagnons de voyage. Ceux-ci nt sa chambre. Stupéfaits, ils l'interrogent. Il leur t pleurant ce qui lui arrive, et quelles mains l'ont , il expire devant eux. « Depuis cet événement,

Châtiment de ce der-  
nier.

te le chroniqueur, personne n'osa plus rien entreprendre  
re le domaine de saint Martin ni se mal comporter en  
ne façon envers les frères de la communauté. » On ne  
que louer cette prudence <sup>(a)</sup>.

agobert, qui, apparemment, dut apprendre ce qui s'était  
sé, ne crut pas devoir accuser les moines d'assassinat.  
garda comme valable la déposition de tant de témoins  
lui en dirent des nouvelles. Tout plein de l'événement,  
tint persuadé, avec tous les seigneurs les plus entre-  
ants de la contrée, qu'il n'était pas trop sûr de s'en  
dre à Dieu et à ses saints.

e fut en 630, quand tout souriait à Charibert dans sa  
velle royauté, qu'il fut à Orléans tenir sur les fonts du  
ême le fils de son frère, ce jeune prince qu'on nomma  
bert (*le Victorieux*), et que baptisa saint Amand. La  
ume d'imposer des noms de saints au baptême n'avait  
encore prévalu chez les Francs, quoique déjà fort  
enne parmi les chrétiens. Une nation guerrière aimait  
urvoir ses enfants d'appellations qui lui semblaient  
ter un présage de bonheur ou de gloire. En cette  
ision, celle-ci n'eut rien d'heureux pour ce père qui  
blait y compter. En effet, Charibert ne put regagner  
louse. Etant, à son retour, tombé malade à Blaye <sup>(37)</sup>,  
mourut à vingt-sept ans, en 631 <sup>(38)</sup>. On ressentit vivement  
s ses Etats cette perte d'autant plus cruelle qu'il y était  
ersellement aimé pour sa sagesse et la douceur de son  
vernement autant que pour sa bonté personnelle <sup>(b)</sup>.

avait un fils de trois ans qui lui succéda sans contes-  
on sous le nom de Childéric, on ne sait quel seigneur  
chargé de sa tutelle; peut-être fût-ce sa mère Giselle,  
d'un duc de Gascogne, qui lui avait apporté en dot le  
ité de Bigorre <sup>(39)</sup> et la seigneurie de Béarn <sup>(c)</sup> <sup>(40)</sup>.  
oi qu'il en soit, le jeune roi ne porta que quelques mois

<sup>a</sup> *Miracula et translation B. Martini*, apud Bolland., 24 octob., p. 811.

<sup>b</sup> Tous les historiens.

<sup>c</sup> *Art de vérifier les dates*, III, 405.

ne fragile. On soupçonna Dagobert de l'avoir  
ner, comme il avait fait à son père, disait-on (a).  
toriens cherchent à disculper Dagobert de ce  
». Mais sa conduite donnait trop à le faire

Outre qu'après avoir donné, pendant les  
nées de son règne, des exemples de royales  
n grand respect pour les évêques attirés à sa  
les conseils l'avaient plus d'une fois secondé  
s louables de son gouvernement; outre qu'à  
té chrétienne il avait fait succéder de scanda-  
ches et de nombreuses preuves d'une tyrannie  
; ne coûtait pas assez, on se rappelle qu'en  
ché d'Aquitaine à Charibert pour lui en faire  
léguisé sous le nom de royaume, il n'y avait  
lgré lui, et sa conduite aussitôt la mort du  
autorisa contre lui les plus tristes conjectures.  
ux autres fils plus jeunes étaient nés de  
voir : Boggis et Bertrand, dont l'un des deux

devait au moins porter la couronne de son frère aîné. Il en  
fut autrement. Sans s'appuyer d'aucune autre raison que  
son bon plaisir, le roi de France s'empara de l'Aquitaine,  
qu'il réunit à ses Etats. Puis il envoya aussitôt un certain  
Barontus (b) à Toulouse, le chargeant de s'emparer des  
trésors de Charibert et de les lui apporter. Aussi peu  
délicat dans l'exécution de ces ordres que celui qui les  
avait donnés, le duc s'entendit avec les trésoriers de  
l'épargne, qui partagèrent avec lui la riche dépouille. On  
ne sait ce qui en survint; mais il faut croire que l'infidèle  
délégué sut donner quelques mauvaises excuses à sa  
conduite, car il n'éprouva pas la disgrâce du roi, et fut  
quatre ans après un des chefs envoyés sous le comman-  
dement supérieur de son référendaire Chadouin contre les  
ascons révoltés (c).

(a) *Frédégaire, Chronic.*, c. LXVII.

(b) Il est appelé aussi dans *Frédégaire, Baronius*. (Cf. c. LXX. 8.)

(c) *Frédégaire*, c. LXIX.

agobert n'en ressaisit pas moins, aussitôt après la mort son frère, tout ce royaume de Toulouse qu'il avait donné avec tant de peine moins de dix ans auparavant. Il crut pas pouvoir mieux en prendre possession qu'en parcourant toute l'Austrasie pour s'y faire reconnaître; il descendit vers sa partie méridionale qu'il visita en visitant dans ses principales villes. Ce fut alors sans doute que sa vieille rancune contre Sadragésile se ranima d'autant plus qu'il put entendre le concert de malédictions qui vinrent contre lui de toutes les parties du Poitou. On sait comment ce comte s'était attiré la haine de Dagobert, mais qu'après une réconciliation ménagée par le Clotaire II, il était devenu un des officiers de son fils l'Aquitaine. C'était du Poitou qu'il avait été chargé; et, par un penchant de préférence, il habitait moins Poitiers que le Châtelleraudais, où il s'était fait une villa délicieuse dans une vallée aboutissant à la Vienne, où fut bâti après le prieuré de Saint-Denis-en-Vaux (41). Cette cruauté n'empêchait pas les populations poitevines de détester le gouverneur, qui les vexait toujours de nouvelles manières, et dont l'administration n'était qu'un tissu de continuelles injustices. C'est de quoi le roi ne manqua pas de recevoir des plaintes amères, d'autant plus contraires à son système de gouvernement que lui-même avait toujours aimé les peuples jusqu'à leur éviter les moindres pressions. Il quitta le duc de sa charge, et celui-ci allait disparaître de la province, lorsque, retardant trop son départ au gré de ceux que sa disgrâce rendait plus audacieux, on excita contre lui une émeute dans laquelle il fut tué en 635. Il eut deux fils, qui ne s'embarrassèrent pas tant après la mort apaisée de venger la mort de leur père que de recueillir des biens qu'il leur laissait. Or, c'était une loi passée en usage chez les Francs qu'une telle négligence devait être punie, parce qu'elle ne répugnait pas moins au sentiment de la famille qu'à l'honneur militaire, celui-ci étant un des grands mobiles de la vie publique chez les grands.

Dagobert, qui peut-être ne demandait pas mieux que d'avoir un prétexte à une sévérité d'ailleurs légale, confisqua sur les fils tout leur patrimoine en Poitou, où il paraît qu'il était considérable, et il en donna la gestion provisoire aux moines de Saint-Denis, qu'il aimait particulièrement.

Ces religieux ne pouvaient, en se livrant aux soins agricoles et à la gestion de la propriété, appelée alors *plumbas*, sans doute parce que l'église était couverte en plomb (a), pas s'y établir en une demeure qui répondît aux exigences de leur vie commune; ils fondèrent donc dans la maison seigneuriale un prieuré auquel nomma toujours ensuite l'abbé de Saint-Denis.

Dagobert ne tarda pas à abandonner à l'abbaye qui avait ses prédilections la propriété tout entière; et dès ce moment le pays, en se défrichant des vertes et épaisses forêts qui couvraient, vit naître sur toute son étendue, et en dehors même des limites du prieuré, de nombreuses paroisses qui jouissent encore de la vie religieuse qu'elles doivent. Une église paroissiale fut construite à l'endit même et entre les deux coteaux qui limitaient la petite vallée, sous les vocables de Notre-Dame, des saints Ange et du saint apôtre de Paris (42). Antran (43), Dangé (44), Ingrande (45), Oyré (46), Moussay (47), Saint-Gervais d'Avrigné (48), Saint-Martin-de-Quinlieu (49), Saint-Hilaire de-Laigny (50), Saint-Remy-de-Leigné-sur-Usseau (51), Antogny (52), devinrent autant de paroisses à la nomination soit de l'abbé de Saint-Denis, soit du prieur de Vaux. Outre ces établissements, les auteurs du temps se plaisaient à nommer aussi, comme dépendances du même centre, certains autres lieux dont les noms appartiennent encore à des localités de la Touraine et du Loudunais, telles par exemple ce dernier pays que Nieuil (53) (sur-Dive?), Pouant (54), Angliers (55), et autres moins considérables, ce qui prouve combien étaient nombreuses les propriétés que Sadragé

(a) Et plus tard *Ecclesia de Vallata*, puis *Vallata* tout court, d'où l'on a *Vaux*, le nom actuel.

*Son importance.*

s'était faites dans le pays. Quant au j  
c'était, à en juger par les éloges qu'a fait  
porain qui l'avait habité plusieurs an  
mort, une charmante solitude aussi d  
séduisants paysages que par les silencie  
ne troublaient ni les vents importuns, i  
étendue de la perspective. Nulle part aill  
de plus abondantes moissons ni des fru  
Tout y réussit : vins et semences. Près d  
considérable, celle de Châtellerault, do  
renouvelaient pour la petite commun  
diminuer de sa riche végétation, non loir  
déjà remarquable (a) qui offrait aux religie  
de son industrie et de ses relations agréa  
souvenirs, on le voit, ne manquent pa  
mettent sous nos yeux cette contrée à  
venait de donner un genre de vie et d'  
profitable que la vie mouvementée par l  
plaisirs bruyants du grand seigneur qui  
songé qu'à lui seul (56).

Cette prédilection que nous voyons à l  
cher monastère de Saint-Denis a fait n.  
Poitiers jouerait un trop grand rôle pour q  
omettre d'en parler. L'histoire n'a pas tou  
les faux ermites ; elle doit souvent les m  
établir la valeur et en finir avec de fau  
manquent de toutes les apparences de la

*Dagobert a-t-il raconté  
la ville de Poitiers.*

Un moine du ix<sup>e</sup> siècle, resté anonym  
vie de Dagobert, mérita par sa crédulité j  
nom de faiseur de fables (c), et en a lais  
une preuve aussi complète que possible (5  
roi, accusé de ce même fait par beaucoup

(a) Oppidum.

(b) Mabillon, *Ann. Benedict.*, II, 372.

(c) *Anonymus fabulator.*

qui l'ont trop suivi, et même par le *chroniqueur de Saint-Denis*, aurait marché lui-même contre les Gascons révoltés sous le regard de son fils Charibert, en Aquitaine, sans doute quand celui-ci vint si vaillamment à bout d'une révolte très effective de ce peuple en 631, ce qui n'empêche pas les nombreux historiens qui en parlent, de reporter ce fait apocryphe à l'année 635 à laquelle il devrait plus raisonnablement se rattacher. Comme les Poitevins se seraient rangés du côté des révoltés à cause de la trop grande charge des impôts (a), le roi, au retour de son expédition, aurait pris et ruiné leur ville jusqu'à y faire passer la charrue et semer de sel le terrain rasé de tous ses monuments, selon la coutume des Romains envers les cités condamnées par les lois de la guerre à ne jamais se relever (b). Mais cette ville ainsi maltraitée n'était pas le Poitiers actuel : c'était toujours, d'après ces auteurs, celle appelée de temps immémorial le *Vieux-Poitiers*, par opposition avec la nôtre, qui serait donc le *Nouveau-Poitiers*. Des richesses que le vainqueur aurait emportées, on estimait surtout des portes de bronze de l'église de Saint-Hilaire, un bénitier de porphyre, un aigle ou lutrin de cuivre, travail de saint Eloi, disait-on. Enfin le roi aurait aussi pris et donné à sa chère abbaye de Saint-Denis les reliques de notre saint docteur. Un accident de cette translation aurait seul privé l'illustre monastère d'une portion essentielle de cette générosité, c'est que l'une des grandes portes de bronze aurait échoué dans la Seine, ou on ne l'a jamais retrouvée (58).

On voit qu'il y a ici autant d'erreurs que d'assertions, outre qu'on n'a jamais parlé de cette révolte, les Poitevins étant trop éloignés des Gascons pour leur porter secours à travers l'Angoumois, le Périgord et les autres provinces fidèles au roi de Toulouse. Il est croyable au contraire que

(a) Dit Mézeray, *ad ann.* 635.

(b) Gaguin, *Hist. Franc.*, lib. III. — Hautesserre, lib. XVIII, p. 102.



Poitou, comme toutes les provinces de la seconde aine, dut fournir son contingent de guerriers contre ces gers auxquels rien ne les attachait. On sait d'ailleurs e Poitou n'avait aucune raison de desservir un prince ii avait toujours été favorable. D'autre part celui-ci jamais venu sur notre territoire, s'étant contenté, selon abitude, de dépêcher des troupes sous la conduite du ndaire Chadouin, comme nous l'avons dit plus haut (a). deviennent alors les fameuses dépouilles de saint e, et la ville détruite de fond en comble, et ce *Vieux-ers* dont rien ne resterait en 635 et que nous verrons noins en 742 à l'état de palais ou de mansion royale, harloman et Pépin se partageront le royaume des cs, et où, plus de cent ans après, en 849, séjourna les le Chauve, qui y donna une charte en faveur du istère de Saint-Florent-le-Vieil en Anjou? (b) Ajoutons si notre Poitiers avait été bâti au vi<sup>e</sup> siècle, on serait embarrassé pour concilier cette date avec les monu- s romains dont le sous-sol y est encore si riche. ment expliquer aussi la présence de ceux qui y ent encore et dont l'époque archéologique répond amment à toutes ces fables? Ce qui est d'ailleurs atestable, c'est qu'aucun historien sérieux n'y a jamais et que les plus accrédités même regardent, avec oin, toutes ces prétendues traditions comme apo- he (c).

1 saint, qui devait avoir vers le milieu de ce siècle une de influence sur les affaires religieuses du Poitou, doit signalé comme ayant ici une origine mémorable. C'est t Filibert, illustre moine que Dieu disposait déjà à nir le fondateur de Jumièges, en Normandie, de

*Gesta Dagob.*, c. xxxvi, apud, Bouquet, II, 589.

L'abbé Bellay, *Dissertation* dans le *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, V, 379. — Dufour, *Hist. gén.*, p. 201.

Aimoin, *de Gest. Franc.*, lib. IV, c. xx.

Noirmoutier, sur les côtes de notre Océan, puis le réformateur de Saint-Benoît-de-Quinçay. Nous le verrons bien contribuer aussi beaucoup au progrès des monastères Notre-Dame de Luçon et de Saint-Michel-en-l'Herm.

Filibert était né en 616, dans l'ancienne ville d'Eause Gascogne (59). Cette ville, alors fort considérable, possédait un évêché qui fut dans la suite transféré à Auch. Après sa naissance, son père Filbaud, qui exerçait, comme officier du roi Clotaire II, une magistrature élevée à la ville de Vic (60), non loin d'Eause, devint veuf; même temps l'évêque de Vic étant mort, il se vit appelé à lui succéder par le suffrage unanime de tout le pays qui admirait en lui de grandes vertus. Filibert fut donc élevé à Vic, sans doute dans l'école épiscopale, et y demeura pour en recevoir les leçons et les exemples de ses docteurs naturels jusqu'à ce qu'ayant achevé son éducation, il fut envoyé à la cour de Dagobert I<sup>er</sup>. Là nous savons combien les princes et les seigneurs se ressentaient trop du paganisme de leurs pères, et qu'on y mêlait volontiers des idées barbares à la sainteté des principes chrétiens. Heureusement le jeune homme qui touchait à sa vingtième année, trouva dans cette cour un saint qui devint son ami, et qui, par ses conseils et sa propre conduite, le garantit de la corruption du siècle. C'était saint Ouen, alors Référendaire du roi, qui devint plus tard évêque de Rouen, et qui venait de fonder naguère au diocèse de Meaux, le monastère de Rebais (61), sous la règle encore très suivie de saint Colomban.

Cette rencontre était évidemment de celles que la Providence ménage en faveur des âmes qu'elle appelle. Filibert, épris des charmes de cette vie intérieure qu'il avait étudiée dans quelques visites à cette abbaye, se dégoûtait de la cour et de ses séductions, et résolut d'embrasser un genre de vie plus capable d'assurer son salut. Il s'en ouvrit à saint Agilus, abbé de Rebais, et trouva dans cette sage direction de quoi affermir son dessein. Il sollicita donc le bon plaisir d'entrer dans cette grande famille, y fut admis en 6

fit si bien admirer son amour de la règle aux choses sérieuses, qu'après la mort il fut élu pour diriger la maison. Nous le la suite, plein d'action et de sagesse, tra œuvres dans notre diocèse ou ailleurs.

Clovis II, roi de  
Bourgogne et de Neus-  
trie.

Cependant Dagobert, après avoir, en fils Sigebert roi d'Austrasie quand ce je encore que trois ans, eut l'année suivante devait être Clovis II, et qu'il fit accept Neustrie et de Bourgogne par les se royaumes. C'était le moyen de laisser j Etats à sa descendance, sans avoir à r après lui, les entreprises des grands territoire. Cette importante affaire était que les Gascons se remuèrent de nouvea Novempopulanie, où ils firent de grand nombreuse armée formée surtout dans la et dont le Poitou eut à fournir une p contre eux et les força de demander c sanglantes défaites. Il n'y eut aucune d de leurs montagnes qui ne fussent témoin La paix leur avait été accordée après soumissions, lorsqu'on apprit par des leu à Clichy (62), où était le roi, que le litt Poitou était pillé par des troupes de peuple, que sa position géographique excursions maritimes, descendait avec c breuses dans les îles mal défendues qui de cette partie de l'Aquitaine formant notr et de là se portait sur le continent opp châteaux et de villages possédés par la gienne. Ces îles, il est vrai, ne renfermai monastères dont elles furent dotées cinq par conséquent les populations que ces

Révoltes réprimées  
des Gascons, et entre-  
prises des Bretons  
contre les côtes du  
Poitou.

(a) Frédégaire, c. LXXVI. — *Gesta Dagobert.*, c. XXI

devaient pas manquer d'y attirer. Mais nos traditions tendent à établir que déjà quelques solitaires y vivaient, soit isolément, soit avec un petit nombre de disciples ; et quant au territoire ferme, où les habitants étaient encore peu multipliés, la culture y était assez pratiquée par ses riches possesseurs, et les forêts assez étendues pour que des conquérants au petit pied cherchassent à s'en emparer afin d'y dévaster les fermes ou d'en couper les bois (a). C'est de quoi les leudes venaient se plaindre fort à propos au moment même où les troupes revenues de la guerre contre les Gascons étaient toutes prêtes à une expédition prompte et sévère. Dagobert trouva donc une occasion favorable de se montrer fort contre cette petite Bretagne qui n'en était pas contre lui à son coup d'essai, et dont plus d'une fois il avait fallu réprimer les entreprises par trop hardies (b).

Judicaël était alors roi de ce petit pays, à qui sa position sur un des plus beaux rivages de notre Océan inspirait des idées plus mercantiles que guerrières. Ses sujets, encore assez peu au fait des habitudes civilisées, ne réclamaient pas l'agrément du prince pour ces courses maritimes dont leurs voisins avaient à se plaindre ; et celui-ci, dont tous les mémoires du temps ne parlent qu'avec la vénération que méritait sa sainteté, ignorait presque toujours ces sortes de pirateries (c). Il n'en était pas moins responsable aux yeux des offensés, et Dagobert résolut de l'en faire repentir. C'est dans ce but qu'il lui envoya une ambassade, avec ordre de venir se justifier à Paris sous peine de voir arriver chez lui au plus tôt des troupes qui le forceraient d'obéir. Ces termes sévères se justifiaient par le traité passé antérieurement entre les princes prédécesseurs de Judicaël et les rois de France, de qui ils s'étaient reconnus

Judicaël, roi de  
Bretagne.

(a) Cf. l'abbé Aillery, *Pouillé de Luçon*.

(b) Bouchet, *Annal. d'Aquit.*, p. 83 et suiv.

(c) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, II, 103 et suiv., in-8°, 1836.

endants, ce qui ne les avait pas empêché de prendre titre de roi. Heureusement que l'ambassadeur, pour un si grave, fut choisi parmi les hommes les plus pacifiques de la cour de Dagobert. Ce fut saint Eloi, devenu de ses leudes les plus remarquables par ses vertus et génie, et que le roi honorait avec une pleine confiance. Il partit donc, et n'eut pas de peine à négocier un arrangement. Judicaël s'engagea à réparer les pertes causées les fiefs du bas Poitou et à leur faire restituer des biens s'il n'avait pas profité. De plus, il fut convenu, et c'était ce que Dagobert ne tenait pas moins, que la Bretagne et son roi relèveraient désormais, à titre d'aveu (63), du roi de France et de ses successeurs. Ceci ayant été convenu entre le roi de Bretagne et l'ambassadeur français, il s'agissait de le faire exprimer la promesse au roi suzerain. Judicaël comprit, par un sentiment de justice, à se laisser guider par Eloi, qu'il avait pris en amitié : tant les âmes vertueuses aiment à se rencontrer et à se croire !

Les auteurs varient sur le lieu où se fit l'entrevue des deux princes. Fût-ce à Creil-sur-Oise, à Crécy en Ponthieu, à Creteil, près de Paris ? Il est difficile de se fixer à cet égard (64). Toujours est-il que le prince breton, venu avec une suite nombreuse et digne d'un roi, fut reçu d'une façon toute royale. Il fit de riches présents à Dagobert, lui adressa de loyales excuses du dommage causé par ses sujets, promit d'indemniser les seigneurs poitevins de leurs pertes, et reconnut pour lui et ses héritiers la suzeraineté de la couronne de France. Ajoutons que Judicaël abdiqua, six ans après la couronne de Bretagne, et qu'il se retira dans le monastère de Gaël (65), où il avait passé quelques années de jeunesse, et y mourut dans la pratique de la pénitence, qui l'a fait honorer comme saint dans son pays (a).

C'était en ce même temps que commençait à poindre la figure si remarquable d'un saint dont nous avons signalé la

a) V. D. Lobineau, au 16 décembre, et les autres hagiographes. — Frédegar, c. LXXVIII.

naissance et dont il est temps de raconter les premières années. Il s'agit de saint Léodégarius, devenu saint Lé pour les âges modernes, et qui remplit du parfum de vertu, de ses travaux et de son martyre plus des trois quarts du VII<sup>e</sup> siècle. Nous avons dit qu'il était né en France non en Poitou, comme on a pu le croire sans preuve (mais plus probablement dans quelque'un des châteaux de sa puissante famille occupait sur les frontières du Nord de la France. Il fut, vers l'âge de dix ans, privé de son père et *recommandé*, selon l'usage que nous avons mentionné au roi Clotaire II, destiné par conséquent à devenir un personnage important dans un prochain avenir. Sa mère, Sigrade, sœur de l'évêque de Poitiers Didon, mère aussi du comte Guérin, qui administrait le Poitou, était une femme aussi recommandable par sa piété que par son intelligence, et elle ne l'abandonna au régime du palais qu'après l'avoir nourri des premiers éléments de sa culture. Il y demeura quelques années, menant la vie commune avec les jeunes seigneurs qui y suivaient les cours de sciences et même temps que les habitudes plus joyeuses des plaisirs guerriers leur rappelaient à quel avenir chevaleresque les destinait. Mais Dieu, qui avait ses desseins sur cette précieuse existence, inspira au prince pour son jeune père une exception aux règles habituelles de la recommandation. Au lieu de le garder à l'école du palais, où bien des dangers auraient pu menacer son innocence, il voulut confier à Didon, son oncle, qui, de son côté, choisit dans son école épiscopale un de ses prêtres les plus capables pour diriger l'esprit et le cœur du précieux enfant. C'est ainsi que Léger connut le jeune Ursin, qui plus tard devint maître de Ligugé, écrivit l'histoire de son saint ami, et rendit témoignage de ses naissantes vertus et des remarquables développements de son intelligence. Il le vit profiter comme lui-même de l'enseignement donné dans l'école très fréquentée de la cathédrale, où le maître habile donné à Léger, en lui enseignant les lettres humaines, développa dans

cœur, selon le consciencieux des naissances et l'amour de Notre-Seigneur.

Cependant Didon ne restait pas sans soin sur le cœur de son cher neveu. Il constatait ici à l'honneur de son instituteur comme un heureux contraste aux mœurs du siècle public, qu'il aimait, dit un écrivain, à inspirer l'amour d'une régularité qu'il avait toujours gardée<sup>(a)</sup>.

Il reçoit le diaconat.

Léger demeura donc ainsi cinq ans sous le soin de son instituteur, qui put le rendre digne des desseins de la Providence, à l'ordre de Dieu. Celui-ci, qui avait pu juger des talents de son neveu, l'avait disposé à servir un jour son successeur. Donc, lorsqu'il quitta les bancs de l'école, touchant l'âge de seize ans, il trouva l'évêque disposé à le promouvoir. Ce n'était pas encore l'âge qu'il fallait pour les règles ecclésiastiques, pour en faire l'application des décrets des Papes, avaient été établis sans pour être promu à cet Ordre<sup>(b)</sup>, et ne faisaient d'exception, aux jugements de l'évêque diocésain, qu'en égard à quelques circonstances impérieuses, comme le petit nombre des ministres restés à une Eglise après une guerre ou une maladie contagieuse qui les avait dispersés. On pouvait aussi considérer le mérite exceptionnel d'une personne qu'on voulait élever à cet honneur, et ici cette dernière raison était surtout applicable. Dans Léger, beaucoup de connaissances acquises se joignaient à une solide piété. La théologie, la jurisprudence, les belles-lettres, lui étaient déjà si familières, que Didon n'hésita pas à faire, en faveur de cette nature d'élite, une exception qui avait dans l'Eglise

(a) Ursin, *Vita S. Leodeg.*

(b) *Concil. Carthag. III<sup>e</sup>, ann. 253. — Tolet. second, et Tert., ann. 487 et 589. — V. D. Chardon, Hist. des Sacrem., v. 79.*

de nombreux et illustres précédents. Léger fut donc au diaconat.

Cet ordre sacré avait alors un rôle très important l'Eglise. Il y était devenu une charge administrative s'appliquant à tous les soins que les prêtres dispersés les campagnes pour la dispensation des sacrements pouvaient pas prendre autour de l'évêque. Les diacres étaient donc nombreux dans la ville épiscopale, où ils partageaient le ministère des pauvres, la prédication de la sainte parole, la direction du temporel des paroisses, même celles des écoles. Ils assistaient aussi l'évêque dans l'exercice de ses fonctions à l'autel. Il importait donc qu'il y eût des hommes d'expérience et d'édification. On avait d'ailleurs un ou plusieurs chefs choisis parmi eux sous le nom d'*archidiaque*, titre qui était devenu une véritable dignité par les rapports plus immédiats qu'ils avaient avec l'Ordinaire, d'après lequel ils agissaient, et qui leur confiait une grande partie de son gouvernement. En ces diverses épreuves, le jeune Léger montrait une rare aptitude, son esprit de sagesse et la perspicacité de ses vues, ce qui engagea son oncle à lui donner, presque aussitôt après son entrée dans l'Ordre des diacres, la direction suprême des affaires diocésaines. Alors commencèrent pour lui une foule de rapports avec des hommes de tout âge et de caractères divers, rapports qui, dans la surveillance de toutes les églises, laissèrent voir en lui d'autant plus de grande prudence et une merveilleuse habileté. Ses fonctions ne laissent pas d'être souvent difficiles, et de fautes peuvent s'y commettre avec des conséquences graves ; mais irréprochable par lui-même, Léger fut dans la sainteté de sa vie, dans ses lumières supérieures et non moins dans la droiture de ses intentions, d'incalculables éléments de succès qui, tout en étonnant ceux qui les comparaient à sa grande jeunesse, accoutumaient les esprits à plier comme malgré eux sous l'influence de l'autorité qu'appuyaient de tels exemples. Tant de qu



avaient d'ailleurs et s'entretenaient par une aptitude à l'étude, au travail. Il passait de l'un à l'autre sans jamais se lasser. Comment s'étonner que de telles qualités amenassent les succès qui justifiaient si bien le pour ainsi dire audacieux, que l'évêque de Poitiers osât d'un collaborateur si jeune et par conséquent si avancé dans la connaissance des affaires humaines? chose non moins remarquable, c'est que de si beaux fruits de la Providence n'eussent jamais pu se développer sans les fortes études qui se faisaient dans les écoles du Poitou dirigées par des clercs, et dans celles des cathédrales et des monastères. Qu'en pourraient dire aujourd'hui ceux qui méconnaissent les droits du clergé à l'enseignement public et à la reconnaissance des générations qui lui doivent l'origine et les développements?

Ces furent les premières années de la jeunesse de saint

Il n'est pas facile de le suivre, malgré beaucoup de recherches à travers le silence de l'histoire, sur la part qu'il put prendre aux événements du Poitou pendant ces premières années qui vont s'écouler. Ce qui paraît certain, c'est qu'il demeura alors dans la province et à Poitiers sous la direction de son oncle. Celui-ci, au reste, se chargea de lui des soins les plus onéreux de son administration. De fréquents voyages à la cour, où il était bien reçu, firent briller d'autant plus la prudence du saint évêque, qui, d'ailleurs, y goûtait dans sa résidence la tranquillité de son frère Guérin, que sa sainteté faisait respecter et chérir dans tout le pays de son gouvernement. On voit qu'il devait être secondé avec non moins de succès dans les choses du saint ministère par un autre évêque non moins digne de nos souvenirs, et qui doit être mentionné ici pour la première fois. Il s'agit de saint Emmeran ou Emmeramne, qu'on a fait faussement, nous l'avons vu, évêque de Poitiers, et qui n'a pu être que chorévêque ou évêque auxiliaire de l'épiscopat de Didon (67). C'est surtout avec l'archevêque de saint Léger que doit coïncider son action dans

le diocèse lorsque le prélat, maintes fois absent, avait besoin d'y être remplacé par quelqu'un à qui pussent être confiés tous les pouvoirs de cet Ordre. C'était l'unique moyen qu'aucun de ses devoirs ne souffrît essentiellement de ses fréquentes disparitions. Ainsi, quoiqu'il en fût des absences assez prolongées de l'évêque, et de celles, quoique plus rares, du principal dépositaire de sa confiance et de son autorité, le chef du diocèse disposait tout de telle sorte que le gouvernement de son Eglise reposait toujours entre des mains sûres, et que rien n'y souffrait ni quant à la discipline, ni quant à la surveillance, qui forment deux des plus grands devoirs de la charge épiscopale.

Emmeran, issu d'une famille patricienne de Poitiers, y était né au commencement du VII<sup>e</sup> siècle. Il y fit ses études, s'y adonna à la pratique du bien, se distinguant surtout par l'excellence de ses sentiments religieux. Il aimait les pauvres jusqu'à épier leurs besoins, et se prépara ainsi aux Ordres sacrés et au sacerdoce, auquel il dut être promu dans les premières années de l'épiscopat de Didon, vers 626. Ses heureuses qualités, auxquelles se joignaient l'éclat de sa naissance et les avantages d'un extérieur attachant, durent engager le prélat à en faire un de ses coadjuteurs pour le vaste diocèse auquel il n'aurait pu suffire tout seul, y eût-il fidèlement observé le devoir de la résidence : on peut même conjecturer justement qu'Emmeran exerça ce ministère à Poitiers, après que Didon lui eut conféré le caractère épiscopal. C'est ce qui aura fait croire aux uns et répéter par d'autres que le saint évêque avait été titulaire de ce siège, sans égard aux raisons que nous donnerons bientôt. Les biographes, entre autres Cyrinus, évêque de Frisingue, qui écrivit sa vie vingt ans après sa mort<sup>(a)</sup>, s'accordent sur son caractère de sainteté, et nous le verrons, en effet, aller chercher le martyre au milieu des preuves les plus admirables de son dévouement pastoral.

(a) Bolland., 22 novembre.

L'Aquitaine érigée  
en duché héréditaire  
pour Boggis et Ber-  
trand.

En 637 l'Aquitaine, qu'une p  
avait rendue florissante et plus p  
été depuis longtemps, fut érigée  
héréditaire en faveur de ses d  
frère Charibert, Boggis et Ber  
par aucun document que ce char  
nement de cette grande contrée  
habitudes administratives du Poit  
continua de gouverner. Ce qui  
Poitou fut expressément nommé  
comme devant appartenir au  
frères.

Cette reconstitution de l'Aqu  
qu'une restitution de l'héritage à  
Charibert. Ainsi revenait cette so  
jeunes fils d'abord dépouillés  
désormais étaient appelés à tran  
descendants. Mais ce ne fut  
donné aux princes de la famille  
d'un tribut annuel à foi et homma  
titulaire : c'est l'observation très  
égard l'illustre historien du Lang  
que de bien vague sur le gouvern  
qui continuèrent de faire régir les provinces de leur duché  
par des comtes dont les noms sont restés inconnus, en  
exceptant toutefois le frère de saint Léger dont nous  
venons de parler, et sur lequel de tragédiques événements  
nous forceront de revenir.

Mort de Dagobert I<sup>er</sup>.

Dagobert ne devait pas profiter longtemps du nouvel  
ordre qu'il avait mis dans ses Etats, et de la paix qui  
l'accompagnait. Se trouvant à sa maison royale d'Epinay (63),  
il fut pris d'une dyssenterie dont il prévint les suites, et il se  
fit transporter à l'abbaye de Saint-Denis, peu éloignée du  
palais. C'est là et non à Epinay même, comme le répète

(a) D. Vaissette, *Hist. du Langued.*, I, 338.

presque tous les historiens, qu'il mourut, après quelques jours de souffrances, le 19 juillet 638. Il n'avait que treize ans, et par un retour fidèle à une vie plus régulière que sa jeunesse, il laissait espérer une continuation de règne où la justice et la modération auraient pris la meilleure part. Mais déjà de trop longs désordres s'étaient emparés de la monarchie. Ce prince devait être en réalité le dernier de sa race, ne laissant que deux fils mineurs dont les maires du palais allaient s'approprier le pouvoir. Les jugements des historiens sont ou trop sévères ou trop indulgents à son égard : ce qui vient sans doute de ce que les uns n'ont considéré que les premières années de son règne où il fut trop souvent cruel, injuste et débauché ; les autres qui ne regardèrent que ses derniers temps, firent grâce de ses défauts et à ses vices en faveur de ses bonnes qualités et de ses œuvres pieuses. La postérité l'a mieux jugé, blâmant l'abus qu'il fit de ses heureuses dispositions naturelles et du bonheur d'avoir eu des conseillers comme Pépin de Landen, saint Arnoux de Metz, saint Eloi, saint Ouen et saint Amand de Maëstricht. De telles circonstances rendent impardonnables ses mauvaises actions devant les hommes. Puisse la miséricorde de Dieu ne les avoir pesées qu'au poids des bonnes intentions de ses derniers jours.

Au reste, l'esprit public se trompe rarement sur les princes qui disparaissent de ce monde. Nous trouvons la preuve des jugements divers exprimés dès lors sur le compte du roi de France dans un récit légendaire raconté alors par un homme de bonne foi, et qu'il n'est pas inutile de reproduire ici, puisqu'il nous donne une juste idée des opinions du temps, très conforme à celle que nous venons d'exprimer. Aimoin raconte que vers les derniers jours de Dagobert, un jeune seigneur franc, nommé Ansoald, avoué ou défenseur de l'Eglise de Poitiers, voyageait en Sicile, non, quoi qu'on en dise, comme ambassadeur

(a) *Frédég.*, *ub. sup.*, c. XLVI et suiv. — D. Rivet, *Hist. littér.*, III, 55.

France vers un prince de c  
très petite existence (69),  
instruit, qui utilisait sa jeu  
les choses. Ce qui est cert  
devait être un jour évêque c  
dans sa patrie il voulut :  
vivait un certain ermite :  
signalé la sainteté. Pendar  
des choses du salut, le vie  
s'il avait connu le roi Dago  
qu'il le connaissait partici  
sur sa vie et ses habitudes  
vous dire que cette nuit,  
après de longues veilles, u  
blancs m'a ordonné de m  
pour l'âme du roi Dagobe  
cette même heure. Je :  
qu'aussitôt je vis apparatr  
d'horribles figures de dér  
sur un esquif et chargé d  
et de fouets et l'entraînant  
milieu de ces supplices o  
cris le secours de plusieurs  
ciel s'ouvrit et au milieu d  
trois personnages de merve  
de le défendre. Je leur den  
étaient, et ils m'apprirent q  
cations de Dagobert, car il  
saint Denis, et saint Ma  
Martin. Aussitôt ils enlevé  
de délivrer. — Telle fut la  
raconta à son hôte. Ansoa  
à saint Ouen qui l'écrivit  
perdu pour l'histoire (70).

Nous ne voyons pas tro  
Ouen aura consigné cette

éditée cent ans après par l'auteur anonyme et assez de la vie de Dagobert<sup>(a)</sup>. Une particularité de ce récit d'ailleurs que nous nous y arrêtons pour l'éclaircir aux yeux du lecteur. Ansoald était, dit-on, *avoué* ou *advocat* de l'Eglise de Poitiers. C'est un titre que nous ne trouvons ici pour la première fois, et qui fut très connu pendant le moyen âge. Voici donc quel en est l'histoire.

Cette institution était déjà ancienne : ce fut le Concile à Carthage en 407 qui en prit l'initiative. Jusque-là, en traitant de ses propres affaires devant les tribunaux laïques, où ses causes devaient être souvent jugées, l'Eglise n'avait employé que des clercs, qui étaient pour elle des économes chargés habituellement de ses affaires, lesquels plaidaient au besoin et s'appelaient pour ce fait *avocats* ou *défenseurs*. Mais à mesure que les besoins des Eglises se multiplièrent et demandèrent des soins plus assidus que la jalousie et la rapine des laïques s'exerçaient plus contre leur droit de propriété, il devint impossible de charger des clercs de le défendre, par la persuasion devenait incapable toute seule contre les injustices que la force devait aussi réprimer. C'est pourquoi les Pères de Carthage obtinrent des empereurs Honorius et Théodose II la faculté de se constituer des *advocats* ou *défenseurs* laïques qui eurent, comme les évêques, le droit de conférer de leurs affaires avec les juges dans l'enceinte même du palais de justice. Honorius donna une constitution dans ce sens datée du 16 novembre 407. L'Eglise adopta pour elle-même ce moyen de bon gouvernement. Elle eut ses défenseurs chargés de parcourir les parties de son territoire pour recueillir les plaintes des habitants, examiner comment les employés publics remplissaient leurs charges, et dénoncer les abus à réformer. Nous retrouvons ce même rôle donné plus tard par les rois de France aux *Missi dominici* et aux magistrats des *Grands-Jours*.

(a) *Gesta Dagoberti Regis*, ap. Duchesne, t. VIII, p. 572-589.

Le moyen âge, vu la co  
et les richesses des monast  
la tâche des défenseurs.  
obligées de se protéger c  
toujours avides des prérog  
leur prodiguait dans ses j  
s'obligeaient donc à sout  
domaines et leurs revenus  
nalière, soit par leur inter  
ils devaient plaider : ce qu  
dans les chartes le nom de

Ces avocats furent nomi  
évêques et des abbés, en p  
Plus tard, les rois se ré  
acquérèrent de l'importance  
dérèglements de la féodalit  
des hommes puissants dor  
par des plaidoiries que par  
et qui considérassent au p  
dont chacun s'honorait, c  
comme dans les plus belle  
pour le faire tourner à son  
dont quelques-uns imitèrent  
souvent à cet égard les repr  
écrivait à l'empereur Frédé  
défenseur de l'Eglise étan

vous devez abdiquer ce dernier titre, si vous négligez de la  
défendre. » (71) Mais aussi cet office fut rempli souvent par d  
personnages désintéressés, dont le zèle était tout religieu  
et à qui leur haute position permettait d'être généreux enve  
l'Eglise. C'était d'ailleurs pour eux un honneur de la so  
tenir contre toute exaction. Ils le prouvaient en se charges  
de porter par eux-mêmes ou par un de leurs officiers  
bannière de l'Eglise, ou du monastère, quand les devo  
de la féodalité obligeaient les évêques ou les abbés  
commettre leurs troupes dans quelques-unes des fréquen

prises d'armes du moyen âge. Plus tard, quand il fallut multiplier les avoués pour chaque établissement, sous la haute autorité d'un seigneur, ils eurent le tiers des amendes prononcées par les tribunaux où ils plaidaient, et trop souvent ils dépassèrent ce droit dont ils ne surent pas toujours se contenter. Au VII<sup>e</sup> siècle, il ne paraît pas que ces abus existassent encore; et par la haute position qu'Ansald occupait à la cour, tout fait croire qu'il était un de ces grands seigneurs donnant ses services à une Eglise qu'il aimait, et dont il méritait déjà de devenir le Père en se faisant un de ses serviteurs les plus soumis (a).

Saint Eloi, dont nous venons de parler, a droit à notre souvenir dans l'Eglise de Poitiers, où il est honoré le 1<sup>er</sup> décembre. Il était né à Chatelat (72), près Limoges, vers 588, d'une famille honnête, chrétienne depuis longtemps, et d'origine gallo-romaine. Distingué par les belles qualités d'un caractère élevé, il avait reçu un goût singulier pour les arts : il y montrait des dispositions, indices d'un véritable génie et s'appliqua, jeune encore, à l'orfèvrerie dans laquelle il excellait. Ses progrès y furent remarqués et encouragés par Hobbon, qui était à Limoges monétaire du roi, charge alors d'une grande importance. Ce beau talent, d'autant plus remarqué à une époque où son art, très prisé des grands, se perfectionnait chaque jour davantage, attira Eloi à la cour où il mérita l'estime et l'amitié du roi Clotaire et des seigneurs qui l'entouraient. Il y arriva d'autant mieux à la même charge de monétaire, laquelle donnait la garde du trésor royal, qu'il avait témoigné en plusieurs rencontres d'une probité remarquable. On raconte entre autres preuves, qu'ayant reçu de Dagobert une grande quantité d'or et de pierreries pour la confection d'un trône qui ne devait être composé que de ces deux matières, il trouva moyen, tout en satisfaisant aux exigences du prince, de lui remettre en sus la moitié du trésor qui lui avait été

Saint Eloi honoré à Poitiers.

(a) Cf. Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, préface. — Le même, *Polyptyque d'Irminon*,<sup>1</sup>passim.



é. Son élévation ne le restreignit donc pas aux seules  
ions de monétaire. Il s'appliqua encore à orner d'or et de  
es précieuses les châsses de plusieurs saints les plus  
res, comme saint Martin de Tours et saint Denis de  
s. Ces beaux succès, cette position si élevée ne l'empê-  
ent pas de donner l'exemple d'une touchante piété et d'une  
ité sans bornes. Il fonda à Solignac (73), près Limoges,  
monastère d'hommes; à Paris un autre de filles. Il eut  
ami saint Didier, qui devint évêque de Cahors, et saint  
1, qui occupa plus tard le siège de Rouen, fut sacré  
ême jour que lui et écrivit sa vie. Cette vie était assez  
rplaire pour attirer l'admiration de tant d'illustres  
ins auxquels il était en vue. C'est ce qui lui fit imposer  
scopat, aussi bien qu'à son ami saint Ouen, par une  
mblée d'évêques dont on ne dit pas le lieu, mais qu'on  
de l'année 640. Eloi fut destiné à Noyon, qui, avec  
nand et Tournai, ne formait alors qu'une seule Eglise.  
peuples de cette contrée étaient encore plongés en plus  
d nombre dans les ténèbres du paganisme et les habi-  
s farouches qu'il suppose toujours : le zèle et les miracles  
oi y opérèrent en peu de temps beaucoup de conver-  
s. Il mourut à plus de soixante-dix ans, après dix-neuf  
d'épiscopat, de travaux incessants d'où ressortait son  
ur infatigable pour le bien des âmes, priant beaucoup,  
hant toujours, écrivant sans relâche, faisant d'abon-  
es aumônes, et laissant des disciples dont plusieurs  
nt trouvés dignes après lui des premières charges dans  
évêchés et les monastères (a).

e culte de l'illustre saint se répandit de toutes parts; un  
id nombre d'églises, en Neustrie, en Bourgogne et en  
trasie, voulurent avoir de ses reliques, dont beaucoup  
nt accordées. Le Poitou ne resta pas étranger à ces  
.x désirs, et c'est sans doute à la possession de  
.ques-uns de ces vénérables débris ou à la dévotion

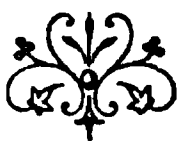
V. Bolland., 1 déc., *Vita S. Elig. ab Audoeno*, passim. — Mabillon, *At.*  
*d.*, t. II. — Fleury. *Hist. Eccl.*, lib. XXXV[II], numéro 38.

de personnes favorisées de certaines grâces, qu'on dut en quelques-unes de nos églises des chapellenies sous ce vocable, comme dans l'abbatiale de Saint-Maixent et la prieurale de Saint-Martial de Montmorillon. D'autres chapelles s'élevèrent aussi en divers endroits du diocèse, comme au village de Saint-Eloi, à une demi-lieue au Sud-Est de Poitiers. Mais il ne semble pas y avoir jamais eu dans notre territoire actuel aucune paroisse de ce nom (74).

Les chroniqueurs de cette époque notent qu'en cette année 638 arrivèrent d'extrêmes chaleurs qui se prolongèrent pendant toute la durée de l'été et causèrent de grandes désolations dans les campagnes. Les sources furent desséchées, les arbres privés de fruits, les moissons ne mûrirent pas, et le peuple fut très malheureux, manquant, outre le pain et le vin, de légumes et des autres plantes nécessaires à la vie. Les animaux ne furent pas mieux traités, les fourrages étant morts sur pied, et la soif détruisant la presque totalité des bêtes de somme et des troupeaux.

Extrême sécheresse  
et ses suites désas-  
treuses.

Cette calamité qu'on ressentit dans toutes les Gaules y produisit des famines qui ajoutèrent aux malheurs des peuples. Nos écrivains locaux ne disent pas que l'Aquitaine, déjà très fertile, en ait souffert autant que les autres contrées : il n'en est pas question quant à notre province en particulier. On pourrait attribuer ce bonheur à la sage administration des deux frères qui s'y partageaient alors le soin des affaires : saint Léger et saint Guérin. N'est-ce pas un des premiers soins d'un gouvernement de savoir réparer de telles pertes autant que d'en prévenir les fatales conséquences ? La science économique des temps modernes ne perdrait rien en pareil cas à s'adjoindre le sentiment chrétien de la charité.





## NOTES DU LIVRE XII

---

### NOTE 1

La Bohême, *Boisheimum*, contrée de l'Europe centrale, la Saxe, la Prusse, la Moravie et la Bavière. Elle a le t. royaume-uni à l'empire d'Autriche. Elle a de 4 à 5 millions bitants. Prague en est la capitale, et a 145,000 âmes.

### NOTE 2

La Meuse, *Mosa*, un des grands fleuves de la France, 17 kilomètres Nord-Est de Langres (Haute-Marne), traverse départements des Vosges, de la Meuse, qui prend son nom, Ardennes. De là elle passe en Belgique, arrose les Pays-Bas perd dans la mer du Nord entre Brielle et Gravesende, après course de 600 kilomètres.

### NOTE 3

L'Escaut, *Scaldis*, un des grands fleuves de l'Europe, par 430 kilomètres depuis sa source en France, dans le département l'Aisne, jusqu'à la mer du Nord par les bras des îles de la Zélande.

### NOTE 4

Quelques auteurs disent que ce fut le cinquième de Paris, qu'ils se sont tous copiés sans un examen suffisant. Il est facile de se convaincre du contraire, puisque d'après les collections de manuscrits on trouve avant celui-ci ceux des années 360, 551, 557, 573.

### NOTE 5

Le saint pape Célestin I<sup>er</sup>, mort en 432, avait déjà ordonné que l'évêque fût pris, autant qu'il se pourrait, du clergé de la ville (V. Longueval, V, 95.)

### NOTE 6

Ce concile, tenu en 549, sous Clotaire I<sup>er</sup>, qui aimait à dominer les évêques, établissait, paraît-il, dans son dixième canon,

les élections dans le même sens que celui de tement du roi ». Mais « il y a, dit M<sup>r</sup> Guérin des manuscrits qui ne portent point ce con-  
*Les Conciles généraux et particuliers*, t. I, l'auraient-ils pas tous mentionnés s'il eût générale? Si l'on s'en prévalut à Paris en 61 polation avait été faite, et qu'on s'appuyait pas sincère.

## NOTE 7

Ce pourrait être aussi depuis l'an 1324, terre par l'archevêque de Bourges Guillaume au 20 mai, p. 228.)

## NOTE 8

On ne sait pas bien l'origine de cette abbay qu'après 593, où mourut le saint évêque appelé saint Nicet. En 789, elle n'était plus, prieuré ayant 250 livres de revenus, d'après

## NOTE 9

Châtillon-sur-Indre, *Castellio ad Ingerin* doit son développement à un château fort, c seigneur de Châteauroux, sur les limites du est aujourd'hui un chef-lieu de canton de église romane lui reste, laquelle est plein symboliques sculptures du xii<sup>e</sup> siècle, que xvi<sup>e</sup> lui aient infligé des mutilations regre latéraux et à l'abside surtout, beaucoup plu on a placé des bas-reliefs sculptés pour devait être du vii<sup>e</sup> siècle : ces sculptures re saint Austrégisile recevant de saint Pierre l à répandre dans la contrée ; puis à l'exté inscription en caractères saillants sur gr mots : *sic Austregisilus Friovalam de D*  
*Notice sur Châtillon-sur-Indre*, au *Bulletin*

## NOTE 10

Le Vigeois, *Vosicum*, chef-lieu de canton sement de Brives, sur la Vézère, bourg d abbaye de Bénédictins du vocable de saint l d'avant 550.

## NOTE 11

e, *Sanctus Sequanus*, bourg de 800 âmes, chef-lieu de Côte-d'Or. Il avait un monastère bénédictin fondé en 534 appelé alors *Sestrum*, d'où vient que l'on trouve l'abbaye cette époque sous le nom de *Monasterium Cestrense*.

## NOTE 12

nole, *Sanctus Domnolus*, fondée en 572, par l'évêque le nom aux abords de la ville, est la même abbaye que t du Mans.

## NOTE 13

r-sur-Loire, *Sancti Mauri ad Ligerim*, nommé d'abord abbaye bénédictine fondée en 542 au diocèse d'Angers, aur, disciple de saint Benoît. Cette maison était le la congrégation de Saint-Maur. Ce n'est plus qu'un laine-et-Loire de 250 âmes, du canton de Gennes, de ient de Saumur. (V. ci-dessus, t. I, p. 437.)

## NOTE 14

*uzolium* ou *Luxovium*, petite ville chef-lieu de canton Saône, et près d'une des sources de cette rivière, au ges, a 4,000 habitants. Elle fut fondée en 590 par saint ont la règle, avant celle de saint Benoît, était le modèle autres. Il y eut jusqu'à neuf cents religieux. Des inscrip- ont établi que ses eaux thermales étaient connues des i l'avaient comprise dans la Grande-Séquanie. Elle se la Franche-Comté, au diocèse de Besançon.

## NOTE 15

*Vienna*, ville de 18,000 âmes, au confluent de la Gère et et maintenant sous-préfecture de l'Isère. A l'époque e fut la capitale des Allobroges, devint une colonie s Tibère, et eut un Sénat qui lui fut donné par Claude. monte à l'apparition du christianisme dans la Gaule, ère partie du II<sup>e</sup> siècle. Elle devint archevêché comme es douze cités dotées d'un évêché autour d'elle, et fut mme primatiale des Gaules. Cet archevêché fut aboli ution. Il n'en avait pas moins été le foyer des lumières ar son école dans toute cette contrée, où Arles et Lyon s lui disputer plus tard la gloire de son titre et de ses

No

Marmoutier, *Majus monasterium*, par saint Martin pour les religieux, rent sous sa conduite dès qu'il eut un nom exprimant la différence entre la cellule où le saint vivait à part d'un âge une des plus célèbres écoles depuis 1790, qu'un village à remarquer que par le beau paysage. Cœur font fleurir sur les ruines c

No

Lérins, *Lerina*, est le nom de l'île, vis-à-vis du département de ce dernier diocèse. L'une est l'ancienne *Lero*, et l'autre de Saint-Honorat, depuis que ce saint solitaire y fonda, en 410, le monastère qui s'illustra dans la suite sous la règle de saint Benoît. Les deux îles ne sont séparées que par un canal de mille pas de large. Les deux îles ont de 3 à 4,000 habitants.

## NOTE 18

Jumièges, *Gemmeticum*, abbaye de Bénédictins fondée en 654 par notre saint Filibert, sur la Seine, à 24 kilomètres Ouest de Rouen. Nous en parlerons à son époque.

## NOTE 19

Ce lieu s'appelait alors *Catuliacus*, et n'était qu'une bourgade à peine connue même des environs.

## NOTE 20

C'était un seigneur puissant de race germanique, dont les aïeux étaient venus en deçà du Rhin avec les rois francs, et qui lui-même avait passé sa jeunesse à la cour du roi d'Austrasie Théodebert I et s'y était marié. C'est pourquoi on le cite, quoique ayant été ensuite évêque de Metz vers 610, comme le chef d'où sortirent les rois de la seconde race, étant le grand-père de Pépin d'Héristal.

Pépin de Landen, dit le Vieux, et honoré comme saint dans le pays de Liège, tirait son nom d'un château (*Landinum*) bâti sur les bords du Bek, dans la province de Liège. C'est encore un village de 800 âmes, à 8 lieues Nord-Est de Namur.

## NOTE 21

u, l'auteur d'un Calendrier manuscrit de la cathédrale de commet une grosse faute en plaçant ce même Jean parmi images qui souscrivirent à un privilège d'exemption donné Landry, évêque de Paris, en faveur de l'abbaye de Saint- doit être un autre Jean, car le nôtre était mort en 626, lon occupa le siège de Poitiers, et la charte de saint Landry

## NOTE 22

remarquer avec soin que cette juste exclusion que nous i de saint Emmeran dans la liste de nos évêques porte à seulement et non à vingt-neuf le nombre des prédécesseurs

C'est pourquoi nous indiquons ce dernier comme étant le vième évêque de Poitiers, et non le trentième, en dépit du al adopté jusqu'à présent, et qu'on croyait autorisé par une longue date. Et cependant cette erreur se perpétue... Elle e admise par l'*Ordo* diocésain, malgré ce que nous en t comme ici, et par suite d'un raisonnement irréfutable, *Vies des Saints*, publiées en 1858!... Il est donc bien beau rompé?

## NOTE 23

leur, ruisseau qui commence dans la commune de Clussay vres), et rejoint la Dive du Sud avant sa perte sur la rive u Clain, près d'Anché et de Voulon (Vienne). Elle a dans ement de la Vienne un parcours de 28 kilomètres, et y s communes de Chaunay, Brux, Vaux et Sceaux, arrive es de Pairé et de Voulon, qu'elle sépare de celle d'Anché.

## NOTE 24

que le fameux Annius *Milon*, non moins célèbre par sa ambition que par le beau plaidoyer par lequel Cicéron en vain de lui éviter l'exil de Marseille, ne mourut que ant l'ère chrétienne, et précisément au moment où César ait sa guerre des Gaules. Un héritier de son nom pourrait r suivi le conquérant latin dans cette expédition et s'être cette belle terre du Poitou qui plaisait tant à la noblesse

## NOTE 25

is impensis honoravit, dedit que ei tunc temporis villam Milon, nec non et alia multa. » (Dom Bouquet, III, 390.)



Ce *tunc temporis vocabulo Milon*, n'appelé Milon, lors de la donation, ne s le moine contemporain de l'événement monastère n'était plus déjà à Voulon

## NOTE 26

V. le *Grand Gauthier*, fin du XIII Hugues IV dit le Brun, sire de Lusign le prieuré et l'église de Notre-Dame.

## NOTE 27

Ce tableau, qui n'était pas d'une mai principal ornement de la petite église (V. *Bullet. des Antiq. de l'Ouest*, III, l'église même dont le titre paroissial n fini par disparaître, et les lambeaux n'e empêcherait qu'on le remplaçât par une courte inscription renouvelerait le gnons ici?

## NOTE 28

Cette église n'a plus d'elle-même, à place qui porte son nom, et encore ce contre les folles prétentions de quelques aux savantes réclamations d'un homr inspiré. (V. les intéressantes lettres de du mois de décembre 1877.)

## NOTE 29

Macoux est la traduction française que certains pays de *patois* ont tirée du latin *Macloveus*, dont on a fait aussi *Machatus* o *Mahoux*, et enfin Saint-Malo, qui a donné son nom à la vill maritime des côtes de Bretagne; c'est une sous-préfecture d'Ille-et Vilaine, de 10,000 habitants. Elle était tout récemment fondée quan saint Macoux devint son premier évêque.

## NOTE 30

Aleth était une forteresse connue dès l'époque gauloise sous nom d'*Aletum*, *Alecta*, au Nord-Ouest de la ville actuelle Rennes et sur les bords de l'Océan. Plus tard elle devint une vil de commerce, puis épiscopale au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Au IX<sup>e</sup>, elle f ruinée par les Normands; les évêques se réfugièrent alors dans u

## NOTES DU LIVRE XII

Ile voisine où était un monastère de Saint-Vincent qui devint le noyau de la ville de Saint-Malo. L'évêché de Saint-Malo supprimé par le Concordat de 1802, et réuni au diocèse de Rennes — Il ne faut donc pas confondre cette Aleth avec une autre ville de même nom au pied des Pyrénées (Aude), et qui existe encore avec des bains d'eaux thermales, et n'ayant que 1,200 habitants.

### NOTE 31

Cette date est diversement écrite par les hagiographes. Quelques uns avec Fleury, Châtelain, Saint-Allais et les anciens bréviaires de Paris veulent que ce soit 565. Mais Longueval et D. Lobineau suivis plus communément aujourd'hui, motivent très bien leur préférence pour 627, en expliquant que la méprise de leurs devanciers vient de ce qu'ils ont confondu le saint Léonce de Saintes, avec saint Malo, avec celui de même nom qui avait siégé à Bordeaux milieu du VI<sup>e</sup> siècle. — D'ailleurs saint Malo était mort un dimanche 16 novembre; ce quantième ne peut se trouver qu'en 527, et de lui aucune contestation n'est plus possible.

### NOTE 32

Cf. Baillet, Giry, Longueval; Briand, *Hist. de l'Egl. Sant.*, I et suiv. — D. Lobineau, *Hist. des Saints de Bretag.*, au 15 no Bolland., *ibid.*

### NOTE 33

Saint-Hilaire-de-Voulesme, *Sanctus Hilarius de Volisma*, un prieuré-cure de Bénédictins dépendant, au XIV<sup>e</sup> siècle, de l'abbaye de Nanteuil. C'est aujourd'hui une paroisse du doyenné de Civray 8 à 900 habitants, à deux lieues Sud-Ouest de cette dernière sur la Charente. Son église romano-ogivale atteste la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et dut en remplacer alors une autre beaucoup plus ancienne.

### NOTE 34

*Ecclesia Sancti Savoyoli, San Saviolili*, dite encore *S. Savio* dans les vieux titres. Elle fut supprimée après le Concordat de 1802 et réunie pour son territoire et ses habitants à Saint-Macoux. C'est un village d'origine celtique sur le territoire duquel se voit, à 1 km de la gare de Civray, un dolmen connu sous le nom de *Pierre-l'Évêque*. Le bourg établi sur la rive gauche de la Charente, à une lieue Sud-Ouest de Civray, est de ce canton et n'a guère que 500 âmes. Il conserve une église du XIII<sup>e</sup> siècle dont le chevet fut rebâti au XIV<sup>e</sup> après une ruine du monument par les Anglais. Au XIV<sup>e</sup>,

Sapinaud, seigneur de Fayolle, dont le restauré, dans le voisinage, fonda la chapellenie de Saint-Jacques, dont le ps

## NOTE 35

On étendit cette dénomination de Ga (*Vascones*) à toute la petite peuplade qu et la Garonne.

## NOTE 37

Blaye, *Blavium*, alors château consid une résidence royale. — Grégoire de *Blavium*. — Aujourd'hui chef-lieu d'arr avec 4,000 habitants, au bord de ce fleu

## NOTE 38

Il y a ici beaucoup d'inexactitudes quant aux dates de ces divers événements quatre années. Comme le plus souvent Bénédictins de l'*Art de vérifier les date* toujours mieux autorisées.

## NOTE 39

Le Bigorre touchait au Béarn par le pays des anciens *Bigerrones*. Il dépend royaume d'Aquitaine, dont il fut un comté. Il fut réuni à la France en 1284 par le mariage de Philippe le Bel avec Jeanne, qui en était héritière. Il forme aujourd'hui la majeure partie du département de Hautes-Pyrénées, et Tarbes (*Turba*) en est le chef-lieu.

## NOTE 40

Le Béarn, devenu dans la géographie moderne une des provinces de France sur les confins de l'Espagne, était, sous les Romains, un petit pays de la Novempopulanie habité par les *Beneharni*. Nous assisterons dans cette histoire à beaucoup de ses vicissitudes. C'est maintenant une partie du département des Basses-Pyrénées, où se trouvent les villes d'Oloron, Orthez et Pau.

## NOTE 41

Saint-Denis-en-Vaux est à présent une petite commune de 4 500 habitants du canton de Leigné-sur-Usseau (Vienne). Cette commune centralise presque tous ses habitants dans le bourg q

s'étend le long de la Vienne. Elle se trouve abritée par deux collines dont les vignes donnent un vin renommé. Des titres de nos archives départementales datés de 637, mais dont on a contesté l'authenticité, prouveraient qu'avant cette date le lieu s'était appelé *Plumbata*, et plus tard, en 1113, on voit dans un acte recueilli par D. Fonteneau (t. XXVII bis, p. 351), qu'il y avait une abbaye (c'était le prieuré) dont le nom est encore appliqué à une certaine portion du bourg, sous le nom de *l'Abbaye*. En 1486 il y est fait mention d'une église de Notre-Dame qui est la même souvent dite Notre-Dame de Saint-Denis-en-Vaux. Cette église, toujours siège d'une paroisse, dépendait de Saint-Denis dont l'abbé y nommait de plein droit ; elle avait le triple vocable de Notre-Dame, des Saints Anges et de Saint Denis. (*Annal. Bénédict.*, II, 372.) Enfin le prieuré devint au xvi<sup>e</sup> siècle une châtellenie dépendante du duché de Châtellerault. — Non loin de l'église romane de Notre-Dame est une chapelle ogivale du xii<sup>e</sup> siècle. C'était celle du prieuré distinct alors de l'église paroissiale, et qui n'a plus que des ruines, n'ayant conservé qu'à peine son portail en plein cintre et une portion des bâtiments claustraux.

## NOTE 42

*Annal. Bénédict.*, II, 372. — D. Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 136. — Une charte donnée plus tard par Charles le Chauve, en 859, en confirmant cette donation et celle des autres domaines, mentionne que dans cet endroit appelé *Plumbata* était déjà une chapelle appartenant à des ermites qui s'y sanctifiaient dans la pratique des bonnes œuvres et de la pénitence : c'est celle qui était dédiée aux Saints Anges. Nous ne voyons pas ce que devinrent ces ermites quand les Bénédictins prirent possession de ce terrain : ils restèrent probablement dans leur vocation et allèrent se fixer ailleurs, ou se fondirent dans la famille bénédictine. Les nouveaux moines y apportèrent bientôt des reliques de saint Denis et des saints martyrs ses compagnons qui rendirent célèbre le prieuré par les guérisons nombreuses qu'on y obtint. (V. aussi Besly, *Comtes de Poitou*, p. 227. — *Bullet. des Antiq. de l'Ouest*, I, 242 et suiv., 2<sup>e</sup> édition.)

## NOTE 43

Ce bourg est ainsi nommé de sa position entre deux cours d'eau (*Inter aumnes*), la Vienne et un petit affluent de sa rive gauche, non loin du moulin du Gué. Ce n'était alors qu'une villa appartenant à Ansoald. La commune, du canton de Leigné-sur-Usseau, arrondissement de Châtellerault, a 6 à 700 habitants. Cette localité, où l'on croit que des souterrains-refuges, récemment interdits par des

éboulements, gardaient quelques traces : dès le XII<sup>e</sup> siècle, une église de Saint-Hilaire ; des détails attestent encore un monument romain et dont l'abside extérieure est surtout curieuse.

## NOTE 44

Dangé, de *Dangeo* en 637, *Dangiac* en 1235, *Dangiacum* en 1520, enfin Dangé aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. — Chef-lieu de canton de Châtellerault, c'est un gros bourg de 850 habitants de la Vienne, avec une église de Saint-Hilaire vers 1865. Son sol a procuré des tuiles romaines.

## NOTE 45

Ingrande, *Igoranda*, *Ingranda*, sur un bourg de 1,100 habitants, à 8 kilomètres de Poitiers, lieu est connu dans la géographie romaine, auquel équivaut le mot celtique qui fonde Danville, qui parle de celui qu'on a mal trouvé sur les limites du Poitou et du Trémouille, ne dit rien de celui-ci qu'une simple séparation de ces deux provinces. D'autres Ingrande, dont le nom répond à la Touraine et le Berry. Le nôtre était dans le Poitou, sur la voie de Poitiers à Tours. — En 914 Ingrande, qui semble avoir acquis une certaine importance, était un chef-lieu de viguerie, *vicaria Igradensis*. Le moyen âge lui donne une église romane ogivale de Saint-Pierre et Saint-Paul. On remarque dans les murs latéraux de ce monument de larges traces du petit appareil romain qui dénoncent une église de beaucoup antérieure remplacée par celle-ci à l'époque de la transition architecturale, et dont les matériaux y sont employés en partie. En rapprochant de cette découverte celle des tuiles à rebords, de haches en silex, de souterrains-refuges aujourd'hui impénétrables, on s'élève jusqu'à une ère très reculée, et l'on soupçonne à Ingrande une antiquité dont les phases ne furent pas moins remarquables que sa vie du moyen âge.

C'est sur le territoire d'Ingrande que fut, en 682, la première station faite par les reliques de saint Léger ramenées à Saint-Maixent par notre évêque Anscauld. A 3 kilomètres au Nord-Ouest se trouvent l'église et le château de Saint-Ustre, dont nous avons parlé ci-dessus, I, 114.

## NOTE 46

Oyré, *Oriacum*, *Odriacum* et *Auriacum*, à une église du XI<sup>e</sup> siècle assez bien conservée et du vocable de saint Sulpice, à 3 lieues au Nord-Est de Châtellerault. La commune, qui est du canton de Dangé, a 850 âmes. Elle doit son nom au ruisseau d'Oyré autrement dit de Rémilly qui joint la Vienne dans la commune d'Ingrande. C'était le siège d'un fief qui avait appartenu à Philippe de Comines. Mais de plus anciens souvenirs lui viennent avec ses débris de haches celtiques trouvés dans le sol. La paroisse d'Oyré a eu pour curé M. Lalanne, auteur de l'*Histoire du Châtelleraudais*.

## NOTE 47

Moussay, *Musciacus* en 673, n'est plus qu'un hameau, sur la rive droite du Clain, après avoir été le centre d'une paroisse partagée entre la commune de Beaumont et celle de Vouneuil-sur-Vienne, dont il dépend, quoique l'ancienne église paroissiale de Saint-Hilaire fût une annexe de la chapelle voisine de Baudiment. C'est Moussay est appelé souvent Moussay-la-Bataille, en souvenir de la victoire remportée, en 732, par Charles Martel et notre duc d'Aquitaine Eudes, sur les Sarrasins conduits par Abdérame. (V. plus loin à cette même année 732.)

## NOTE 47

S<sup>t</sup>-Gervais-d'Avrigny ou d'Avrigné. Une église de S<sup>t</sup>-Gervais et S<sup>t</sup>-Protais était déjà bâtie en 537, en un lieu appelé *Cursonus* ou *Cursona*, qui prit bientôt après le nom des deux saints patrons et auquel on ajouta le surnom d'Avrigny, d'un village voisin qui fut longtemps une paroisse, mais qu'on réunit à Saint-Gervais en 1818. Non loin de ce dernier et à moitié chemin entre lui et Avrigny était, sur les bords de la Veude, un village de S<sup>t</sup>-Martin-de-Quinlieu qui subit à la même époque la même annexion. De là le nom de S<sup>t</sup>-Gervais-des-Trois-Clochers que la commune garde encore officiellement, mais qu'on lui trouvait déjà en des actes de 1644 et 1659. Il y a donc dans la commune de Saint-Gervais trois véritables paroisses, ce qui en fait une des plus vastes du diocèse de Poitiers, traversant dans toute sa longueur le canton de Leigné-sur-Usseau, dont elle est une des 9 succursales. L'église du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, qui exista jusqu'en 1883, a été reconstruite et consacrée en 1886. Ce nouvel édifice, avec de jolies apparences, ne soutiendrait pas une critique des détails, et reste, comme l'église précédente, trop restreint pour une population aussi considérable. Le dernier recensement y indique près de 1,400 âmes. La cure était pourvue par le Chapitre de la cathédrale, tout

en relevant de l'archiprêtré de Faye-la-V  
Cette commune est très fertile, étant arro  
d'eau, affluents de la Veude.

La Veude est une rivière qui naît de la  
au hameau de Chalay, commune de Th  
Après avoir traversé tout le territoire de  
pendant 12 kilomètres vers la Touraine, où  
Vienne.

La cure d'Avrigny, dont l'église est en  
1790, de l'archiprêtré de Faye-la-Vineuse. I  
*Villa*. On mentionne sa paroisse de Not  
aveu de la baronnie de la Touche établit, en  
autrefois « une ville close se fermant à pont  
de fossés. » — *Sic transit gloria mundi!*

## NOTE 49

Saint-Martin-de-Quinlieu, de *Cuelo* en :  
On l'appela aussi quelquefois Saint-Martin  
raison que Saint-Gervais. Cette ancienne  
1790 de l'archiprêtré de Faye-la-Vineuse,  
Saint-Gervais. C'était un prieuré-cure dépen  
Hilaire de Poitiers. Là est aussi un ruis  
sort de la fontaine de Montbrard, ancien f  
commune de Saint-Gervais, et qui se jette c  
n'est plus qu'une ferme avoisinée d'un ham

## NOTE 50

Leugny-sur-Creuse. Il y a trois locali  
département de la Vienne. Une première, a  
la commune de Bonneuil-Matours, citée et  
la viguerie d'Ingrande, et fief relevant de la  
c'était la *Villa Lunziacus*, sur la rivière d'  
mence près d'Archigny et finit dans la Vien  
lerault. — La seconde est encore un vill  
Saint-Jean-de-Sauves, près Montcontour, et  
le nom de *Villa Luniacus in vicaria Salcin*  
dont il s'agit ici, est une paroisse du canton  
en 1212, avec une église de Saint-Hilaire  
même nom, ancien rendez-vous d'un pè  
pourvue par l'évêque de Poitiers. Ce lieu  
autres par le surnom de Leugny-sur-Creu  
petite distance et sur la rive gauche de c

## NOTES DU LIVRE XII

prend son cours dans le département de la Creuse, traverse de l'Indre, sépare ceux de la Vienne et d'Indre-et-Loire, de jonction avec la Gartempe, près la Roche-Posay, jusqu'à confluent avec la Vienne, près le Port-de-Piles. Cette rivière relevait, avant 1790, de l'archiprêtré de Châtelleraut; son territoire dépendait en partie de la baronnie de Montoiron, et en partie de la baronnie de La Haye, en Touraine. On trouve sur ce territoire les ruines très pittoresques de la chapelle de Dame de Prélong. L'église paroissiale paraît d'origine romaine; elle fut réparée en 1600, et augmentée d'une croix latine, mais l'indique une inscription placée à l'intérieur et qui atteste de importantes restaurations à Jean Couturier, alors curé, à de Gréanne, habitant le manoir du lieu, et à sa femme Marie de Château-Chaloue. De tels souvenirs devraient être ainsi conservés avec soin, et on ne les retrouve pas sans plaisir dans les rares églises qui en gardent encore.

### NOTE 51

Leigné-sur-Usseau, à la nomination de l'évêque de Poitiers l'ancien archiprêtré de Faye-la-Vineuse, au diocèse de Tours. Ce lieu figure en 637 sous le nom de *Laingniacum*, qui revient autant à du latin qu'à un dérivé de la langue des Celtes. Il y a une église sous le vocable de saint Hilaire, et un René de Leigné vers 1081 : ce personnage atteste par sa présence dans le lieu public que la féodalité y est établie. En 1790 Leigné devint un lieu de canton, et garde encore ce titre quoique avec quelques modifications qui, en 1801, répartirent diversement les communes qui en avaient relevé d'abord. L'époque celtique y réclame la *Grand' Borne*, sorte de menhir occupant le champ des Ralar. Les tuiles romaines n'y sont pas rares. Le moyen âge y a son Saint-Hilaire, qui a le caractère du XI<sup>e</sup> siècle. Sa population de 1,200 âmes.

### NOTE 52

Antigné. En 1097 c'est *Autoigné*, en 1119 *Ecclesia de Antigné*. Saint Pierre en est le patron; la cure, maintenue en 1803, est sous la nomination du prieur de Saint-Romain. L'église de Saint-Pierre de Liens n'a aucun intérêt. Sa population ne dépasse pas 300 habitants.

### NOTE 53

Nueil-sur-Dive, *Niolium*, est un chef-lieu de commune de 600 habitants du canton des Trois-Moutiers, arrondissement de Loudun, divisée en haut et bas Nueil par le vallon de



age de ce territoire. C'était en 1076 une villa qui appartenait à l'abbaye de Bourgueil en Anjou. La Dive l'arrose et rafraîchit le pittoresque paysage qui l'entoure, d'où se contemplent les ruines imposantes de l'ancien prieuré de Saint-Jeau, bâti avant l'an 1200, dont le style est absolument conforme à celui de la cathédrale de Poitiers. Il n'y a que cinq maisons à Nueil, ce qui a fait transporter en 1842 le service paroissial dans une nouvelle église bâtie à Berrye par l'antique famille de Dreux-Brézé. Cette cure a encore le titre de Notre-Dame, et le peuple appelle la sainte Vierge, dont on y célèbre la fête patronale le 8 décembre, « la bonne Dame des Avents. » — Nueil avait appartenu aux Montmorency-la-Trémouille, et se trouvait enclavé pour sa châtellenie dans l'archiprêtré de Loudun.

NOTE 51

Pouant, *Potentum*, *Puentum*, commune de 800 habitants du canton de Mont-sur-Guesne, appartenait en 889 à l'abbaye de Saint-Hilaire, et il portait le vocable. En 942, elle est citée comme une villa de viguerie de Braye, alors en Poitou, et aujourd'hui de la Touraine. Jusqu'en 1790, le Chapitre de Saint-Hilaire resta seigneur de Pouant, et nomma à la cure, qui, sans doute, lui avait dû sa fondation. Ce même nom de Pouant était donné à une terre qui s'étendait sur les communes de Nieuil-sur-Dive et de Pouançay, et fut successivement aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles des châtellenies de Loudun et de Berrye. Elle appartenait au Chapitre de la cathédrale et se reconnaît qu'en 1742 sous le nom de *Petit-Poitiers*, parce qu'en 1402 Jean de Craudaud, patriarche d'Alexandrie, qui avait été évêque de Poitiers, l'avait donnée au Chapitre pour la fondation de la psalette, comme le témoigne encore une inscription encastrée en deux des piliers du chœur de la basilique.

NOTE 55

Angliers, *Anglarias*, *Anglerium*, canton de Montcontour (Viennet), est une commune de 700 âmes, à laquelle on trouve ce même nom dès 1284, qui appartient à Marmoutier, et dont l'église de Saint-Martin est connue tout au commencement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Cet édifice est de style roman mêlé d'ogive. On y voit encore le tombeau d'un comte de Dreuille qui fut seigneur d'Angliers avant que le fief appartînt aux La Tour d'Auvergne-Lauragais encore possesseurs du château du parc, qui y sont remarquables. La paroisse est de l'archiprêtré de Loudun, comme autrefois sa châtellenie. Dans cette paroisse se trouve le lieu de Triou, dont les Montalembert portent encore le nom.

## NOTE 56

urs ont été jusqu'à mettre en doute l'histoire de la fondation par Dagobert du prieuré de Vaux. Or ces doutes avec ce que nous venons de dire sont les plus graves, tels que Félibien et Mabillon, dans les archives mêmes de l'illustre abbaye de Saint-Denis, nier tout cela on s'appuierait en vain d'une charte à une époque postérieure pour protéger l'abbaye contre les avidités de ses ennemis. Cette charte, si fautive, ne prouve pas plus contre Saint-Denis que celle de l'année 507 ne prouve contre la donation de la terre de Poitiers.

## NOTE 57

Le fameux livre connu sous le titre *Gesta Dagoberti* se trouve dans Duchesne, *Histor. Franc.*, t. I, p. 572, et, *Script., rev. Gall.*, III. Il vivait vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, éloigné par conséquent de plus de cent ans de son fils Clovis II, dont il a aussi écrit la vie. Son ouvrage est celui de l'abbaye de Saint-Denis que celle de ces rois est compromise par les fables qui n'y sont pas sans cependant des renseignements utiles, et qu'on ne s'arrête pas à l'état de rêveries trop évidentes. (*littér. de la France*, II, 586.)

## NOTE 58

Il est difficile de retrouver dans la Seine un objet de telles proportions, quand depuis douze ou treize cents ans de recherches archéologiques y ont été faites, et de choses considérables, tels que les *plombs* et autres minces objets retirés de notre temps. Mais comment d'ailleurs ne pas se demander si ceux qui veulent voir ici le *Vieux-Poitiers* avec son saint-Hilaire dont la ruine et la déprédation auraient dépouillé les dépouilles? — De quoi les inventeurs sont

## NOTE 59

La métropole primitive de la Novempopulanie, fut fondée au VI<sup>e</sup> siècle. Détruite par les Sarrasins vers 720, la juridiction fut alors transférée à Bordeaux, où elle resta. C'est alors qu'elle fut donnée à Auch, qui en prit le nom.

## NOTE 60

Vic, *Vicojuliensis* ou *Aduri*. C'est le pré-  
 évêché fondé vers le commencement du  
 dans la suite *Aturitum*, *Aturitensis*, Ail  
 d'Auch, chef-lieu de canton des Landes.

## NOTE 61

Rebais, *Resbacum*, fondé en 635 par saint  
 évêque de Noyon, et sous le vocable de saint  
 tard la règle de saint Benoît. Rebais était  
 de Meaux. C'est aujourd'hui un chef-lieu  
 Marne, peuplé de 1,500 âmes.

## NOTE 62

Clichy, *Clippiacum*, *Clepiacum* et *Clepi-*  
 — Clichy-la-Garenne, commune de 2,500 hab.  
 Saint-Denis, sur la rive droite de la Seine.  
 dences favorites de Dagobert I<sup>er</sup> et de Clotaire II. Il y eut à Clichy,  
 cette même année 636, et le 1<sup>er</sup> mai, une assemblée d'évêques, mal-  
 à propos nommée Concile, puisqu'on n'y fit pas de règlements  
 ecclésiastiques. Saint Agilas y fut établi le premier abbé de Rebais

## NOTE 63

L'aveu était un acte où se trouvaient mentionnés les terres et droits  
 y attachés que le vassal tenait de son seigneur. De telles pièces  
 avaient pour but d'être invoquées comme preuves en cas de contesta-  
 tions ultérieures sur les obligations des deux parties, mais surtout  
 du vassal.

## NOTE 64

Ce lieu est nommé *Crisilum* par saint Ouen (*Vita S. Eligii*), qui  
 était grand Référendaire (dignité équivalente alors à ce que fut plu-  
 tard le garde des sceaux) et qui fut témoin de tout ce qui se passa  
 Or, *Crisilum* est représenté aux yeux des uns par Crécy en Ponthieu  
 trop célèbre par la fameuse bataille de 1346; et pour d'autres, c'est  
 Creil-sur-Oise, près Senlis, ou enfin Créteil, à 2 lieues de Paris.  
 Adrien de Valois voudrait même que ce fut Vaudreuil-sur-Eure, près  
 Louviers en Normandie, où était un château royal. On ne voit guère  
 d'analogie entre ce nom et celui donné par saint Ouen. Il n'y en a  
 pas plus entre celui-ci et *Clippiacum*, Clichy, sur lequel on ne  
 serait pas trompé, tout le monde le connaissant très bien. Ce qui  
 nous paraît plus acceptable est Crécy en Ponthieu, où était en eff

## NOTES DU LIVRE XII

une villa royale, et qui, s'il n'est pas représenté tout à fait *Crisilum*, qui pourrait avoir été altéré par des copistes, ressemble du moins beaucoup à *Crisiacum*, *Criseccum*, *Circiacum* et *Crecia*, donné indifféremment à Crécy. Pourquoi ne songerait-on pas également à *Carisiacum*, Quiercy, dans le Soissonnais, où était aussi un palais royal? Nous pensons qu'avec de telles divergences, et aussi fondées les unes que les autres, il faut renoncer à traiter la question qui suscite tant de prétentions insolubles, et sur laquelle nous nous sommes peut être trop arrêté.

### NOTE 65

Gaël, fondé sous le vocable de saint Jean, vers 565, au diocèse de Saint-Malo. Aujourd'hui village de 500 âmes, du canton de Saint-Méen (Ille-et-Vilaine.)

### NOTE 66

*Vie de saint Léger*, par M. Babinet, in-8°, Poitiers, 1834, p. 1. L'honorable auteur, pour faire de saint Léger un Poitevin de naissance, s'appuie d'une phrase d'Ansoald, successeur de Didon sur le siège de Poitiers, qui, revendiquant plus tard les reliques du martyr d'Autun, s'autorisait de ce que celui-ci était sorti d'une paroisse à lui confiée pour s'élever aux honneurs. On n'a pas compris dans le texte de l'anonyme d'Autun, qui rapporte cette parole, on a traduit le mot *Parœchia*, non par paroisse, mais par diocèse, ce qui convient très bien ici à la pensée de l'évêque. On trouve plusieurs fois ces deux mots comme synonymes dans Grégoire de Tours (Migne, numéros 209 et 315). — Être sorti de son diocèse, où saint Léger avait été élevé, semblait en effet un titre pour que ses reliques y revinssent après sa mort, et nous verrons comment on s'en est servi plus tard.

### NOTE 67

Dufour (*Hist. génér. du Poitou*, p. 340) a très bien développé les raisons qui font rejeter saint Emmeran de la liste de nos évêques de Poitiers.

### NOTE 68

*Spinogilum*, *Spinolium*, à 3 lieues Nord-Est de Paris, aujourd'hui Epinay-sur-Seine, sur la rive droite de cette rivière. C'est un village peuplé de 1,000 à 1,200 habitants, de l'arrondissement de Saint-Denis. Frédégaire l'appelle *Spinogelum*, et Vitiarius fait remarquer avec raison que d'après le mécanisme régulier de l'étymologie, on devrait traduire non *Epinay*, mais *Epineuil*. (Frédégaire, *Chroniques*, LXXIX.)

## NOTES DU LIVRE XII

### NOTE 69

Le détail d'une prétendue ambassade est encore un de ceux que les historiens se sont transmis d'après un passage mal compris par le premier qui a copié Aimoin. Celui-ci ne parle pas du tout d'ambassade, il dit simplement qu'Ansoald parcourait la Sicile : *pergrabat Siciliæ*. Au reste, le règne de Dagobert ne laisse paraître aucune autre ambassade donnée à Ansoald que celle d'Espagne, nous avons dit le motif. Or, il ne s'agit que d'un homonyme celui-ci qui y fut employé, et comme cette mission se rattache à l'année 589, on voit tout de suite qu'en l'attribuant au futur évêque d'Orléans, celui-ci en eût été chargé plus de vingt-cinq ans avant sa naissance.

### NOTE 70

Il est malheureux que ce chroniqueur, qui écrivit vers 780, ait été assez de faits équivoques pour s'être attiré le surnom de *calator*. Il y a bien quelques traits qui sentent la vérité dans ce récit, par exemple ces cavernes de l'Etna, *vulcania loca*. La montagne de ce nom étant située dans la province de Catane, en Sicile et sur la côte orientale de l'île, se trouve précisément en face d'un certain nombre de petites îles dont l'une pouvait très bien être celle habitée par l'ermite Jean. — Ajoutons que rien n'est plus vraisemblable qu'un rêve de ce genre. Le côté merveilleux se trouverait donc dans la coïncidence de ce récit avec la mort du roi, qui, étant survenue le même jour, ne pouvait être connue naturellement du chroniqueur. Le malheur de ces sortes d'histoires est de tomber sous le coup de critiques à qui la foi chrétienne manque pour bien apprécier le rôle des démons dans ce monde où saint Paul les croit si occupés. (Eph., vi, 12.) Un autre inconvénient, c'est que le premier narrateur ait conclu de ce fait que les usurpateurs des biens ecclésiastiques ont toujours tort de ne pas s'en priver, et que rien fait aux églises et aux monastères peut être d'un grand poids devant la justice de Dieu. Les adversaires de la religion jettent les mêmes cris devant une telle morale ; mais ils s'y évertuent vainement. Il sera ainsi jusqu'à la fin du monde : les voleurs seront toujours voleurs.

### NOTE 71

*Sum Advocatus Ecclesie idem intelligi debeatur ac defensor; defensoris omittis officium, nomen improprie retines advocati.* (Riadi, *Ann. eccles.*, ad ann. 1226, n° 4 et suiv.)

## NOTES DU LIVRE XII

### NOTE 72

Châtelat est un bourg de 600 âmes, dans le canton de N (Haute-Vienne). On y voit encore une maison que la tradition persiste à regarder comme le lieu de la naissance du saint.

### NOTE 73

Solignac, *Soligniacum*, bourg du canton Sud de Limoges, habitants, et une magnifique abbatale byzantine consacrée en C'est donc une reconstruction de la première, fondée par saint en 531, sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul. C'est un plus remarquables églises du Limousin. Il ne faut pas confondre Solignac avec une autre abbaye du même nom sur la Loire, et les vieilles chartes nomment *Solamniacum*.

### NOTE 74

Faisons remarquer à ce propos que des erreurs se sont glissées dans un certain nombre d'auteurs qui ont attribué au vocable saint Eloi (*Eligius*) ce qui ne convient qu'à saint Gilles (*Aegidius*). Cette confusion des deux noms a trompé entre autre Dufour, dans son manuscrit, page 135 (*mihi*), nommé *Saint-Eloi-la-Bataille* commune des Deux-Sèvres, près Chef-Boutonne, où il prétend que l'église eut un autel consacré en 1113 par notre saint évêque Pierre II. Le fait et la date sont vrais, mais outre que l'autel consacré était celui de la chapelle Saint-Eloi, près Poitiers, et que le vocable donné par Dufour était-il faux, car il aurait fallu *Saint-Gilles-la-Bataille* et non pas *Saint-Eloi*. Et ceci n'a plus de sens.



.

~

|

.

## LIVRE XIII

DEPUIS LE RÈGNE DE CLOVIS II EN NEUSTRIE,  
JUSQU'À LA MORT DU ROI D'AUSTRASIE SIGEBERT II,  
SOVERAIN DU POITOU

(De 638 à 656)

**S**IGOBERT avait réglé de son vivant le partage de ses Etats entre ses deux fils. Sigebert, deuxième du nom (1), garda l'Austrasie dont il était déjà en possession. A peine âgé de cinq ans, il était sous la régence de Pépin de

Sigebert II, roi d'Austrasie. — Pépin le Vieux, maire du palais.

Landen, surnommé *le Vieux*, aussi recommandable par son talent d'administration que par ses vertus chrétiennes. A ce grand ministre étaient adjoints Cunibert, évêque de Cologne, à qui sa vie exemplaire mérita le titre de saint, puis Adalgise, qui était déjà duc du palais, ce qui le plaçait au premier rang après le maire. Ce fut surtout avec ces hommes honnêtes et scrupuleux que Pépin, à peine rentré à la cour de Sigebert II, y forma une ligue des grands de l'Austrasie pour protéger le jeune roi contre les intrigues d'un certain nombre de seigneurs et la faiblesse d'une minorité. Didon se joignit à l'élite de la noblesse dans cette union inspirée par un patriotisme désintéressé. Nous verrons que malheureusement les circonstances ébranlèrent en lui ces bonnes dispositions.



Clovis II, roi de  
Neustrie. — Ega,  
maître du palais.

L'autre fils de Dagobert, Clotaire, âgé de trois ans, avait été nanti de la régence d'Ega, et la régence nominale d'Ega, si digne d'admiration, mourut deux ans après en 640. Cette double perte fut d'autant plus triste pour les deux royaumes, que le pouvoir y tomba dès lors entre les mains d'hommes nouveaux qui n'eurent ni la même équité pour les intérêts de leurs maîtres, ni le même zèle pour le bien public. Il est bon de tracer ici rapidement ce nouvel état des choses pour l'intelligence même de notre histoire locale.

Erchinoald, parent de Clovis, remplaça Pépin comme maître du palais de Neustrie, et la mort de Nantilde, recommandable par ses vertus et son intelligence, le laissa seul maître des affaires. Il en profita pour sa conduite plutôt en roi qu'en ministre<sup>(a)</sup>. En même temps, l'Austrasie voyait Grimoald, fils de Pépin, s'assurer par ses intrigues la succession de son père : c'était le premier exemple de cette sorte d'hérédité qui allait ainsi se constituer à toujours jusqu'après avoir confisqué à son profit l'autorité souveraine, sous des rois qui n'en avaient que le nom, elle arriva à briser le sceptre de la famille mérovingienne pour faire de ses débris celui d'une nouvelle race<sup>(b)</sup>.

Il n'est pas moins vrai que Grimoald fortifia, dans ses propres intérêts, la ligue formée par son père. Didon y resta avec les dignes assesseurs que nous avons nommés, et jusqu'à ce que ceux-ci eussent disparu, soit par la mort, soit par répugnance pour les intrigues dont ils apercevaient la trame, l'évêque de Poitiers, que des liens peu faciles à démêler, attachaient toujours à Grimoald, sembla autoriser l'ambitieuse audace de celui-ci qui ne craignait plus d'agir désormais sans le moindre contrôle, de mettre son nom à côté de celui du roi, et avant celui des évêques

(a) Frédégaire, c. LXXXIII et LXXXV.

(b) Aimoin, *De gest. Franc.*, lib. IV, c. XXXVIII.

on des chartes et édits. Il en vint à faire  
n toutes ses vues et tous ses desseins (a).  
inoald songea à fortifier son crédit à la  
n'y pouvait mieux réussir qu'en mariant  
e personne dont la reconnaissance lui  
nent. Cette personne fut sainte Bathilde,  
onne que le sort de la guerre avait fait  
avoir. Tous les précédents de cette jeune  
core des moyens ménagés par la Provi-  
le la France, qui devait être fondée sur  
le union devenait pour elle une sorte de  
ar le ciel d'un sceptre beaucoup moins  
it vu naguère tomber de ses mains. On  
que fille d'Ethelbert, premier roi chrétien  
sque dès l'enfance, elle jouait un jour avec  
ur les bords de l'Elbe, des pirates s'en  
t l'avaient vendue à Erchinoald. Cette  
, jointe à une beauté remarquable, la  
re aux desseins de son maître. Mais ce  
pour l'avenir que Dieu lui réservait, elle  
. solide et d'une éminente fermeté de  
e Clotilde et Radégonde, avec lesquelles  
ortunes lui donnaient de si remarquables  
lance, et dont la sagesse chrétienne avait  
ssante influence sur les premiers jours de  
ette nouvelle héroïne commençait une  
Elle allait traverser une suite d'années  
is et d'angoisses ; mais elle laisserait du  
avec des fruits excellents de son admi-  
uvenirs de sainteté et d'activité prudente  
e toujours, au milieu des tempêtes civiles,  
veut consoler ou glorifier ici-bas.  
t dix-huit ans, par la mort de sa mère, d'une  
d'une pieuse surveillance, s'abandonna à

Histoire et caractère  
de la reine sainte Ba-  
thilde.

toutes les mauvaises passions du libertinage et de l'ivrognerie ; Sigebert, au contraire, aidé et conseillé par deux saints évêques, Arnoux de Metz et Cunibert de Cologne, gouverna sagement et se fit aimer de ses sujets.

Les rois dits *fainéants*.

Ce sont ces deux rois qui, maintenus à cause de leur jeunesse dans une sorte d'inaction continuelle par les maires du palais, commencèrent la suite de ceux qu'on appela *fainéants*. Observons ici que ce nom ne leur fut guère donné qu'après l'extinction de leur race, par les historiens du règne de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, cette qualification n'exprimait pas tant alors un blâme d'inutilité et de paresse, que l'éloignement où les jeunes princes furent tenus, en vertu même de leur âge, des affaires politiques et administratives, par les maires du palais qui les tenaient en tutelle. Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient pas tous alors des chevaliers ambitieux et entreprenants. Ceux qui appartenaient à l'Eglise montraient surtout des vertus et des talents qui accoutumaient les grands à les respecter, et le peuple à se confier à eux. Ce fut par ces mêmes raisons que l'autorité royale dut nécessairement s'amoinrir en proportion que celle des maires devait augmenter.

Obscurités de l'histoire à cette époque.

Nous trouvons encore, en ces temps de décadence, de profondes obscurités s'épaississant autour de nos archives. Des années nombreuses s'écoulaient pour nous dans un silence absolu des échos de l'histoire : nous y sommes sans guides, sans témoins. Adatius, plus connu sous le nom d'Aimoin, et Frédégaire, y parlent à peine, et semblent s'être plu, dans leur laconisme, à ne nous donner que de vagues réminiscences de ce qu'ils ont pu voir ou relire, soit dans les chroniques de leur temps, soit en quelques devanciers inconnus. Nous sommes donc obligé nous-mêmes de nous taire sur les faits relatifs surtout à notre Aquitaine et à notre Poitou.

Activité des fondations monastiques.

Cependant un moyen très actif de civilisation par christianisme, que Dieu tenait en réserve pour l'Eure

entière, conquise à la foi dans sa plus grande partie, se manifeste, à cette époque surtout, par la fondation de nos plus illustres monastères. Le Poitou y a sa grande part, et nous n'avons pas à douter que pendant cette période du VII<sup>e</sup> siècle, où les événements politiques se taisent pour nous, l'action bienfaisante de l'Eglise n'apparaisse sur notre sol, chez nous autant que partout ailleurs, par l'édification de ces lieux de prières, de pénitence et de travail qui ont toujours compté pour beaucoup dans les prévenances de la miséricorde divine. Nous savons combien ce siècle, livré à un reste de barbarie que la religion seule pouvait combattre et arrêter, avait besoin de cette triple compensation à tant de crimes et d'égarements. Mais tout en satisfaisant ainsi à la justice divine, les fondateurs n'en travaillaient pas moins au bien matériel des populations. C'était, n'en déplaise à des critiques méchantes ou peu éclairées, le double côté de ces temps si troublés qui prête le plus aux utiles réflexions d'une véritable philosophie.

Ce ne fut donc pas seulement par une concession naturelle à l'esprit de ses contemporains que le jeune roi Sigebert II donna de si larges libéralités aux églises et aux abbayes qui couvrirent la surface de son royaume. Doux et charitable, pieux jusqu'à une vertu qui ne se démentit jamais, il se sentait porté naturellement à multiplier ces maisons d'où il savait bien que jailliraient de toutes parts les lumières, les mœurs chrétiennes et les richesses de l'agriculture. Cette portion du gouvernement ne restait pas, à bien prendre, au-dessous des soins que se donnaient ses ministres, et ce n'était pas être par trop *fainéant* que d'occuper de si sérieuses institutions une vie à peine commencée. Outre les nombreux établissements de ce genre que lui durèrent toutes les provinces de l'Aquitaine, il en dispersa dans toute la vaste étendue de ses Etats, depuis la Loire jusqu'aux bouches du Rhin. N'était-il pas d'une excellente politique de créer ainsi sur un sol défriché par tant de mains saintement laborieuses, les villes qui

Zèle en cela du roi  
Sigebert II, surtout en  
Aquitaine.

Les monastères,  
moyens providentiels  
de civilisation.

venaient se former autour des moines, n'attiraient-elles pas par les pompes qui s'y portaient et n'en sortaient que ce que se préparait, au nom de Jésus, la religieuse qui devait modérer les profits de la féodalité, et que notre âge révoquant notre passé, prétend follement remettre de toute distinction sociale? Nous habités aujourd'hui par ce progrès, sommes si effarés, regarder la fertilité luxuriantes de moissons, de nos montagnes de villages florissants, de montagnes vineuses, sans les attribuer aux saints ouvriers qui s'oublièrent pour nous dans la pratique d'une humble obéissance et d'une charité désintéressées. Et ils firent bien d'autres choses: quand les uns cultivaient des sillons nouveaux au grand air des campagnes, sous l'ardent soleil des étés brûlants, sous l'âpre température des hivers glacés ou pluvieux, d'autres cultivaient sous le toit commun, la langue latine qui se perdait, copiaient des livres, servaient de notaires pour les actes, et confiaient au parchemin les faits historiques, les dates contemporaines, et les mœurs locales que nous n'aurions jamais connues sans eux. Ils se livraient même à une étude dont l'histoire ne leur a pas assez tenu compte, celle de la médecine qu'ils exerçaient dans les villes et les campagnes de leurs environs, et dont ils étaient seuls les praticiens habituels, depuis qu'aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles les ravages et la domination des Barbares avaient jeté les sciences dans un désarroi complet. La connaissance des simples, l'expérimentation qu'ils en faisaient chaque jour, les observations de thérapeutique usuelle qu'ils renouvelaient si fréquemment près des malades, leur avait donné une réelle habileté dans l'art de guérir, et il n'était pas rare qu'on les appelât de leurs monastères pour cet office de charité. On voit par une lettre de saint Avit, évêque de Vienne, mort en 525, que Helpidius, diacre de l'Eglise

de Lyon, dont les succès en ce genre étaient renommés, consentit à quitter la Gaule, sa patrie, pour aller résider, en qualité de médecin, près de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, dont il gagna ainsi la confiance et l'amitié (a).

Mais plus précieux encore comme résultat de ces grandes agrégations d'hommes éminents qui s'encourageaient au bien par leurs mutuels exemples, était l'esprit du christianisme qui s'immisçait ainsi dans les masses, s'y implantait profondément, et formait l'esprit national qui a fait la gloire de la France, et porté sa mission chez tous les peuples des îles et des continents. Il ne reste donc plus de barbares que les orgueilleux contempteurs de ce passé qui devraient savoir comment les lettres et les sciences appartenaient exclusivement aux moines et aux clercs, puisqu'ils étaient alors les seuls qui pussent étudier.

Au VII<sup>e</sup> siècle, le Poitou fut riche en personnages dont il a le droit de s'enorgueillir. Nous avons déjà fait connaissance avec quelques-uns dont il faut maintenant suivre la marche à travers ces temps agités. D'autres se montreront à nous pour la première fois et continueront sous nos yeux leur œuvre civilisatrice : tous nous consoleront par leur vie de foi, d'abnégation et de travail dans ces ténèbres chronologiques où nous jette le mouvement toujours si obscur des événements contemporains.

Constatons d'abord qu'à la barbarie et à l'ignorance trop évidentes de ce temps de formation sociale, on peut opposer ce grand nombre d'évêques d'un mérite distingué qui illustraient alors l'Eglise des Gaules. Ces grands hommes continuaient, sans se laisser arrêter par les soins de leur ministère spirituel, aussi actif que fructueux, de gouverner leurs écoles diocésaines. Poitiers brillait au premier rang parmi celles-ci, recueillant toujours et répandant, par une noble émulation, l'amour des lettres, soit par l'enseignement des chaires épiscopales, soit par

a) S. Avit, *Epistol.* 33, apud Bolland., 5 febr., p. 688, n° 5.

celui du monastère de Saint-Hilaire professaient à la grande gloire de : écoles s'étaient formées aussi en diocèse (a). A Ligugé, on continuait Ansion vit sortir de ses cloîtres plusieurs abbés qui répandirent au loin les : l'intelligence des belles-lettres : c'était puissante des habiles maîtres inspirés. Fortunat. Il n'y a pas à douter que Ne ne contribuassent également à cet de la science et de la foi. Disons plus encore : on peut remarquer qu'au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle Poitiers joua un rôle si important dans les choses de la politique et de la science, que le plus souvent on se sert alors de son nom pour exprimer la France méridionale. L'Aquitaine donc, c'est surtout le Poitou. Nous ne serions donc pas étonné qu'il fallût reporter à notre capitale ce qu'on dit de certains hommes marquants qu'ils avaient illustré l'Aquitaine, c'est-à-dire le Poitou, par leurs belles actions ou par leurs succès dans les lettres. C'est ce qu'on pourrait dire de saint Didier, qui, devenu évêque de Cahors en 630, avait achevé, vers 615, ses études « dans une ville de l'Aquitaine » (qui pourrait bien être Poitiers). Il y avait acquis la connaissance des lettres latines, de l'éloquence et du droit tout ce qu'on pouvait enseigner de son temps, sans omettre même les mathématiques, dans lesquelles il n'était pas moins habile.

Poitiers et le Poitou  
du <sup>vii</sup><sup>e</sup> au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

La ville de Poitiers, d'où partaient tant de rayons lumineux sur la contrée, était célèbre au loin par cette belle réputation, mais non moins encore par ses agréments naturels, qu'un biographe d'un des siècles suivants (2) s'est plu à décrire en admirateur qui l'avait visitée. D'après ce témoin oculaire, c'était une cité forte de ses magnifiques remparts, heureuse de l'aisance et du courage de ses

(a) D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, III, 428. — Cf. Mabillon, *Ann. Bénédict.*, II, 681, 984.

citoyens, agréablement partagée par la beauté de ses environs et la fertilité de son territoire. Autour d'elle, les moissons abondent de façon à défier les famines ; les vignobles y sont une source de richesse : elle est d'ailleurs autant respectée au dehors que bien munie au dedans de troupes nombreuses qui la défendent contre les attaques de ses ennemis. Mais à cette gloire, l'auteur en ajoute une autre non moins inestimable. Cette ville a eu le bonheur de produire et d'élever d'illustres saints dont la protection lui forme une défense plus sûre que ces avantages matériels et c'est à propos de saint Achard, dont il écrit la vie, que le bénédictin de Jumièges prodigue de si beaux éloges à notre vieille capitale du Poitou.

Il est temps que nous parlions nous-mêmes de ce saint encore honoré dans notre pays (3). Il était né à Poitiers même en 623. Son père se nommait Anscarius ; sa mère Ermence. Tous deux étaient d'une grande noblesse qu'ils soutenaient par la pureté irréprochable de leur conduite chrétienne. Anschaire était d'ailleurs un des officiers de Clotaire II, ce qui ne l'empêchait pas d'habiter Poitiers, où il était aimé et honoré de tous. Ces bons parents confièrent leur fils, à peine âgé de dix ans, à l'école monastique de Saint-Hilaire, où un maître habile nommé Ansfredus n'était pas moins recommandable par sa science et par son esprit que par son éminente piété. « En vivant avec lui, dit l'historien que nous suivons, on n'avait de pensée que pour la sagesse ; on imprégnait de justice toutes ses actions. » Achard resta jusqu'à seize ans sous cette sage discipline avançant dans la science et dans la pratique du bien formant son cœur et son intelligence, que Dieu disposait secrètement, à l'avenir qu'il lui ménageait.

Cependant le père d'Achard voulait produire son fils à la cour et l'y établir. Mais pendant que le jeune homme se conformait à des intentions si respectables, sa pieuse mère priait ardemment qu'il ne se perdît pas dans les vanités mondaines, et lui-même sentait dans son cœur que Dieu



l'y avait pas appelé. Il s'en ouvrit bientôt à ses parents. Sa conscience chrétienne seconda le parti qu'il avait pris d'étudier la volonté de Dieu dans le silence ; et, après moins de deux ans passés à la cour sans aucun préjudice pour son innocence, il alla se consacrer à Jésus-Christ dans l'abbaye d'Ansion, c'est-à-dire de Saint-Jouin-de-Marnes, et l'ancien nom commençait déjà à s'oublier. Les obscurités qui couvrent pour nous l'existence de ce monastère de cette époque laissent ignorer sous quel abbé commença sa vie nouvelle du fervent jeune homme. Toujours est-il qu'il n'avait pas plus de dix-huit ans. De grandes incertitudes n'existent pas moins sur le temps qu'il dut passer dans cette solitude. Les auteurs se trompent assez généralement en ne l'y maintenant qu'un petit nombre d'années. Mais comme on ne conteste ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort (4), il faut bien reconnaître qu'il ne dut pas séjourner à Ansion moins de dix ans. Il ne fallait pas moins, en effet, pour se former à la vie austère des cénobites, qui ne s'acquerrait pas en quelques mois ; car elle supposait une étude continuelle de soi-même, une grande expérience des saintes règles, et, de plus, pour songer à fonder une nouvelle famille, une connaissance sérieuse et réfléchie du cœur humain. C'est pourquoi nous ne lui verrons établir vers 651 l'abbaye de Saint-Benoît-de-Quinçay, où il avait jusque-là vécu, depuis saint Hilaire, que des solitaires dispersés en des cellules d'où chacun ne sortait que pour les prières communes de l'Office divin.

Il est temps de revenir à saint Léger, que nous avons vu désigné pourvu par son oncle Didon de l'archidiaconat du diocèse. Les souvenirs de sa vie nous le représentent pendant les cinq ou six ans qu'il garda cette charge, s'y consacrant pleinement, faisant retentir très souvent la chaire illustrée par tant de saints évêques des paroles éloquentes qui charmaient les foules (5). Il paraît très évidemment que

4) Ursin, *Vie de saint Léger*, c. II.

tous les autres devoirs de l'administration reposaient à peu près sur lui seul, car nous ne voyons pas que Didon y apparaisse aucunement, plus occupé déjà, sans doute, des affaires politiques et mondaines que de celles que Dieu lui avait confiées. Contraste malheureux avec les évêques de son temps que l'histoire vénère et que l'Eglise a couronnés en si grand nombre de l'auréole des saints, on ne le voit, pendant quarante-sept ans d'épiscopat, qu'autant qu'il le faut pour se déshonorer par des intrigues que nous relate-rons à regret. De 636 à 643, son Eglise n'est dirigée que par le jeune parent qui est moins son élève que son modèle, et qui, sans rien négliger de ses difficiles obligations, se prépara dans ce laborieux intervalle au sacerdoce qu'il reçut sans doute aussitôt que l'âge canonique le lui permit. Son historien ne s'explique pas sur l'époque précise où cet honneur lui fut accordé : ce qui paraît sûr, c'est que très peu de temps après, et quand il avait à peine vingt-sept ans, la confiance de l'évêque semble lui avoir abandonné dans les affaires de son Eglise une part plus grande que jamais. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que l'archidiaconat plaça entre ses mains, en 643, le gouvernement complet du diocèse. C'est avoir mal compris tous ses précédents ; et ce qu'en a écrit le moine de Ligugé, suivi par le cardinal Pidra, établit clairement que depuis sa première ordination, ce saint jeune homme, comme nous l'avons dit, s'était vu appliqué aux soins généraux de l'administration de son oncle (5).

Quoi qu'il en soit, l'Eglise de Poitiers avait alors le double bonheur d'avoir deux saints pour la double direction des affaires ecclésiastiques et de l'administration temporelle. Nous avons déjà parlé de Warin ou Guérin, comte de Poitiers, de qui relevait, avec l'administration de la justice, le commandement des troupes et la levée des impôts. Les vertus et les hautes qualités de ce seigneur le rendaient cher aux populations de son gouvernement ; celles de son frère inspiraient le même respect, que son caractère religieux

Son frère saint Warin, comte de Poitou.

augmentait encore : c'était donc un double choix aussi heureux pour le peuple que pour l'évêque et le roi que ceux-ci avaient fait en faveur d'une des plus belles provinces de l'Aquitaine. Au reste, et par une singulière bonté du Ciel, les deux frères, ainsi placés pour le salut des âmes et la paix de tous, pouvaient rivaliser, à la grande édification des peuples, par des preuves égales de dévouement et de sainteté au service de leur Dieu et de leur roi. Heureux les rois, s'ils savaient toujours choisir de tels serviteurs !

Malheureusement ce choix n'est pas toujours facile, soit parce que trop de gens ont intérêt à tromper les rois, soit parce qu'eux-mêmes ne méritent pas toujours des sujets fidèles et incorruptibles.

Les maires du palais Erchinoald, Œga et Grimoald. Caractère de ce dernier.

Nous avons vu les deux maires des palais de Neustrie et d'Austrasie, Pépin de Landen et Œga, mourir en 640, à une courte distance l'un de l'autre, également dignes des regrets inspirés par leur intégrité et leur dévouement à la personne de leurs maîtres. Un des fils du vertueux Pépin, Grimoald, convoita la place qu'avait occupée son père à la cour d'Austrasie et que celui-ci avait honorée par son zèle et son équité. Bien différent toutefois, Grimoald était ambitieux et pourvu de toute la duplicité qui, presque toujours, fait triompher les intrigues. Il nous en donnera bientôt de tristes preuves. Un antagoniste de si peu de valeur se présentait aux grands qui devaient l'élire : il s'en débarrasse en le faisant tuer, et arrive ainsi à monter en 646 sur une sorte de trône qui dominait celui du roi. On trouve partout dans les actes du temps la preuve de ses continuelles aspirations à cette prépondérance, soit qu'il fortifie la ligue des seigneurs formée par son père pour soutenir les droits du trône et s'en emparer bientôt, soit que dans tous les actes publics, chartes et diplômes donnés par Sigebert en faveur de monastères ou d'autres fondations religieuses, il ose donner sa suscription à côté même de celle du roi, et

avant celle des évêques (a). En un mot, il eut soin de tout mener selon ses intérêts propres, et ne craignit pas de faire endosser par le jeune roi des actes qui tournaient plus au profit de sa famille qu'à l'avantage du souverain. Le plus remarquable de ces faits naissait d'une politique tortueuse qui a servi trop souvent celle des rois contre l'Eglise.

Sigebert est regardé d'un commun accord dans l'histoire comme remarquable par la sainteté de sa vie. Doué d'un bon cœur, par cela même aimant la paix et la justice, pieux dans sa conduite, honorant les évêques, généreux à fonder des monastères, soigneux de les pourvoir de saints abbés, comme de ne donner les évêchés qu'à des sujets recommandables, quelle apparence trouverions-nous à ce qu'il eût de lui-même cherché querelle à l'épiscopat sur l'une de ses plus incontestables prérogatives ? Ce serait pourtant ce qu'il aurait fait s'il fallait n'attribuer qu'à lui certain diplôme sur la teneur duquel l'histoire doit s'expliquer.

Saint Vulfolède, métropolitain de Bourges, avait indiqué un concile de sa province, qui faisait partie du royaume d'Austrasie. On y devait agiter la question importante des monothélites, qui dogmatisaient depuis quelque temps dans la Gaule. Le saint évêque n'avait pas cru devoir demander l'agrément du roi, ce qui prouve bien que cet agrément n'était pas regardé comme aussi nécessaire que les gallicans l'ont voulu prétendre, ou que dès ce temps il y avait des évêques assez courageux pour le nier (7). Mais il est certain aussi que maintes fois, et presque généralement, cet agrément avait été demandé et toujours obtenu, sans doute par suite d'une politique venue beaucoup moins des rois eux-mêmes que des maires qui se substituaient à eux. Cette fois pourtant, le roi opposa une volonté contraire à l'indiction du concile de Bourges. Il écrivit même à tous les prélats qu'on y avait invités pour leur manifester so

(a) Aimoin, *de Gest. Franc.*, lib. IV, c. xxxviii. — *Script. rer. Franc.* IV, 634.

sition. De ces lettres, qui durent être identiques, on a conservé celle adressée à saint Didier, évêque de Cahors, l'on en étudie le style et les termes, on voit clairement le souverain y parle moins d'après lui-même que sous le tuteur ambitieux qu'on lui avait donné. Il invoque, et, l'avis des grands de son royaume, qu'il a consultés, pour cette décision (8). Or, ces grands étaient tous sous la dépendance du maire, dont les volontés inspiraient et remplaçaient celles du roi, et s'exprimaient dans tous les décrets. Il importait surtout dans cette circonstance que les évêques restassent assujettis à une coutume antienne, et personne n'y était plus intéressé que Grimoald, dont les menées secrètes préparaient par là le triomphe de ses plans criminels. En effet, si les évêques avaient pu se réunir librement, il les eût trouvés contraires à ses desseins. Il valait mieux, à son point de vue, les laisser isolés ; et, dans le cas où ils auraient pensé à se réunir, leur opposer l'usage établi de ne le faire qu'avec l'assentiment du roi, et cet assentiment était toujours celui du ministre. Si l'on cherche bien l'origine et le principe de toutes ces sortes d'oppositions contre l'Eglise, trop fréquentes dans l'histoire des monarchies chrétiennes, on découvrira toujours, en regardant de près, qu'elles étaient bien plus le fait de quelques courtisans intéressés que celui des princes mêmes, qu'ils surent très souvent égarer à leur profit au véritable détriment de l'Etat. Ce n'étaient là que des objections fondées sur la prétendue Pragmatique-Sanction de saint Louis, et aux déplorables agissements de Philippe le Bel et de Nogaret, et de tous les parlementaires, en faveur des intérêts de l'Eglise gallicane (a).

Ainsi le Concile indiqué à Cahors pour le 1<sup>er</sup> septembre 647, à peu près, ne se tint pas, et cet acte ministériel fut resté sans effet, la première des mesures pratiquées par Grimoald pour réaliser ses projets.

D. Bouquet, *Script. rer. Gall.*, II, 47.

Sigebert, quoique cédant par inexpérience à la politique de ses ministres, ne s'en montrait pas moins dévoué à bien de l'Eglise. Il aimait à seconder les ouvriers évangéliques dont sa piété éclairée appréciait la sainte et utile mission. Nous avons vu notre saint Amand, rappelé à la cour par Dagobert, qui l'en avait chassé dans un accès de colère injuste, aller semer la parole de Dieu dans la Gascogne et la Navarre. Après son retour à Trèves résidait Dagobert, il ne tarda pas à se porter vers les habitants du pays de Gand (9), idolâtres en grande partie comme ceux de toute la portion Nord-Est des Gaules. Les affronts, les injures, les attaques même à sa vie ne purent le détourner de ses soins charitables ; enfin, ses miracles secondèrent si bien son ardeur sacerdotale, que bientôt les peuples y furent baptisés en foule. Cette conversion des contrées jusque-là si rebelles à la foi lui facilita les moyens d'un autre genre de prédication qui multipliait les missions en chaque pays en y semant par l'exemple toute la vertu qui sanctifie les âmes. Nivelles (10), Marchiennes et d'autres monastères devenus célèbres, et d'où partaient pour les contrées à demi-sauvages la vie spirituelle et l'existence florissante, lui durent leur établissement et les écoles qui s'y adjoignaient toujours. C'est donc qu'on doit attribuer pour le Brabant (12) et les Pays-Bas le bonheur d'avoir eu pour modèles et pour protectrices les abbayes de Saint-Jonas de Marchiennes, de Sainte-Gertrude de Nivelles, de Saint-Bavon de Gand, et une foule d'autres dont les prédications du saint évêque firent éclore la vocation et assurèrent le salut. Cette action incessante de ce cœur sacerdotal n'échappait à personne, et lui assura l'estime et la confiance des grands et des petits. Sigebert, qu'il avait baptisé, l'aimait beaucoup. Il secondait le juste dessein des évêques de son royaume en exigeant de l'affection du saint évêque qu'il s'attachât au siège de Maëstricht (14). Le saint ne l'accepta que par condescendance ; son humilité s'accommodait peu de cet hon-

Néanmoins, d'autant plus digne recherché, il travailla en bon pasteur encore peu préparée ; il la parcourut partout, et cependant ne trouvant que ces indomptables esprits étaient civilisation chrétienne. Ces efforts pendant lesquels il n'éprouva que des montables. Ce troupeau, qui était entier, était d'autant plus difficile à conduire jusqu'à-là, malgré la sainteté de prêtres dont la conduite et les sentinelles plus de mal à son Eglise qu'il n'y avait. Quand trois ans furent passés en invocations de ces mauvais serviteurs qui suivaient moins ses conseils que ceux des méchants, il reprit, avec saint Martin I<sup>er</sup>, son ancienne vocation à Rome, où le Souverain-Pontife, ayant son désir de se consacrer à l'évangélisation associa plusieurs missionnaires. Il visita les monastères qu'il avait fondés beaucoup d'autres, parmi lesquels celui de Saint-Amand, qui donna son nom à la ville ainsi nommée au diocèse de Tournai, il choisit celui d'Elnon pour sa dernière résidence mourir quand ses forces ne suffiraient plus. Cependant près de trente ans se passèrent de ces travaux. Plein de mérites et d'œuvres qu'octogénaire en 679, dans ce monde ne sortait plus depuis quatre ans et de sorte de prédilection, peut-être parce qu'il avait fait de grandes œuvres de sa jeunesse. Nous anticipons ici afin de terminer ce qui reste de sa vie. Son nom resta vénéré dans le pays de son ministère.

Nous ne savons comment le culte de saint Amand nous est venu dans notre pays, où nous ne le trouvons honoré aujourd'hui que dans une seule église portant son nom en un village du bas Poitou que côtoie la Sèvre-Nantaise (17). On y célèbre la fête du saint le 4 novembre, ce qui suppose une translation de ses reliques à une époque inconnue (18).

Nous avons vu saint Emmeran travailler avec saint Léger, à Poitiers même, au salut des âmes de la grande ville, chrétienne depuis longtemps, et marchant toujours dans la fidélité aux prédications de ses pasteurs. Pendant qu'il se livrait à ce soin, que Jésus-Christ bénissait, d'autres préoccupations saisissaient l'esprit et le cœur du saint évêque. Semblable à beaucoup de ceux qu'honorait le même caractère, il ne pensait pas sans tristesse à tant d'âmes qui continuaient de se perdre dans le paganisme, manquant d'ouvriers évangéliques, et dont les anges gardiens appelaient au loin des apôtres qui vinssent les délivrer. C'est surtout vers le Nord des Gaules que se portaient les pieuses aspirations de ces hommes de Dieu. Les difficultés qu'avait trouvées saint Amand étaient les mêmes combattues par bien d'autres avec plus ou moins de succès en ce même temps. Plusieurs y avaient fondé des sièges épiscopaux, comme saint Omer à Thérouanne (19) en 641 ; d'autres s'y étaient parés de la palme du martyre comme saint Livin, venu de la Norwège (20) en 946. Cette gloire était ambitionnée surtout par Emmeran, quand il se décida en 649 à visiter les mêmes contrées. C'était à la suite d'une conversation avec quelques clercs du pays sur la barbarie qui régnait encore chez les populations guerrières et presque sauvages des bords du Danube. Aussi bien il avait fait ses preuves dans le Poitou ; il ne l'abandonnait pas sans pasteurs, et il espérait que le laissant à des mains exercées comme celles de saint Léger, et à un clergé formé et guidé par elles, la protection de Dieu le suivrait dans cette entreprise aussi courageuse que difficile. Il n'eut donc pas besoin de donner sa démission, comme l'ont dit et répété des copistes sans

Mission de saint  
Emmeran en Bavière.



autorité. Nous avons vu par l'exemple qu'une telle démission ne se donnait pas du Souverain-Pontife, et nulle trace sainte ne laisse croire qu'il en ait été.

Au reste, il ne se dissimulait pas son action vers ces contrées malheureuses, les Abares, c'est-à-dire le territoire de la Pologne actuelle, pourrait bien ne pas penser de son zèle que des persécutions mortelles violentes. Mais ces glorieux succès dehors de son plan : l'éloignement possible ne firent que rendre plus précieuses les conquêtes qu'il enviait.

Il se mit donc en route, prenant avec lui ceux qui leurs travaux et leur sainte mission méritaient les honneurs d'un culte public, l'autre Vitalis : celui-ci devait lui servir de guide.

Nos pieux voyageurs ne restèrent pas pour se rendre à leur but, les cités de la France et de la Germanie. Ils se dirigèrent par le chemin la parole de Dieu, et arrivèrent en Bavière (21).

Ce qu'était alors cette contrée.

Cette contrée appartenait au royaume de Bavière, qui avait donc un duc ou gouverneur, Sigebert. Ce duc était Théodor, un homme de religion, et qui goûta beaucoup le christianisme, et qui fut un bon hôte. Depuis soixante-dix ans que le christianisme des mains de saint Boniface y persévérait encore et que les doctrines de la foi (a). Le zèle persévérait avec lui les pieux missionnaires singulièrement affermi dans ce dessein, quelques jours de prédication, bénissait, et combien de conversions.

(a) Ozanam, *De la civilisation chez les Germains*.

lui. C'est que, en effet, l'humble patience, la douce persévérante d'un cœur simple et se confiant dans grâce du Saint-Esprit, n'entrent pas pour peu dans le succès du ministère évangélique.

Théodon exhorta donc les trois apôtres à s'occuper son peuple, chez qui les prêtres étaient d'ailleurs encore très rares, et leur représenta, pour les mieux convaincre de quels obstacles s'entourait leur passage chez les Hurons plus proches voisins, avec lesquels il était précisément en guerre. De si sérieuses considérations, jointes au bien qu'il voyait s'opérer, persuadèrent enfin à Emmeran poursuivre cette régénération si bien commencée, et consentit à s'y livrer tout entier en attendant qu'il lui fût possible d'aller plus loin.

La Bavière n'avait encore que trois évêchés, et Ratisbonne n'était point le siège de l'un d'eux (22). Le digne pasteur exerça sa charité comme dans sa propre Eglise. Demeuré seul, car il s'était privé de ses deux compagnons en faveur des diocèses voisins, il renouvela, sur ce territoire devenu le sien, les bonnes œuvres et le dévouement dont il avait donné tant de preuves dans celui de Poitiers. Il instruisait autant qu'il était possible, chaque personne en particulier, et ne gardant que le nécessaire de ce qu'on lui donnait, distribuait le reste aux pauvres (a).

Trois ans se passèrent ainsi, pendant lesquels il se donna tout entier à cette région à demi-sauvage, se fatiguant jusqu'à l'excès, pénétrant partout, compatissant à tous maux, supportant toutes les faiblesses, quelquefois même insolences de ces nations grossières, et fécondant l'action de son apostolat par autant de fermeté et de courage que de condescendance et de douceur. C'était saint Paul faisant tout à tous, et montrant en sa personne comment évêque doit être en tout irréprochable, et digne de l'approbation du Seigneur.

(a) Ap. Surium, 22 sept. — Lecoigne, ann. 649, n° 26.

Mais au milieu de ces laborieuses occupations sans relâche, le saint, qui avait tant travaillé pour les autres, sentit le besoin de songer enfin sans distractions aux propres affaires de son âme. C'est la pensée qui ne manque jamais aux pasteurs des peuples qui tiennent à leur propre sanctification, de se tenir prêts à rendre de leur pèlerinage terrestre le compte qui peut leur être demandé chaque jour. S'en étant donc expliqué avec Théodon, le prince, quoique bien à regret, ne put refuser d'y condescendre, et d'un commun accord il fut résolu que le digne missionnaire irait porter au tombeau des Saints-Apôtres, dans la ville Eternelle, ses prières pour la Bavière et pour la France. C'était là aussi qu'il espérait mourir sans doute. Mais il entra dans les desseins de Dieu qu'il n'allât pas si loin chercher le terme de son exil et la couronne de ses vertus.

Mort cruelle du saint évêque.

C'était vers le milieu de septembre 652. Le bon prélat quitta Ratisbonne accompagné d'un petit nombre d'ecclésiastiques. Chaque jour il s'arrêtait à certaines heures, pour réciter dans les églises qui se trouvaient sur son passage les heures canoniales. Le troisième jour, lorsqu'ils étaient parvenus sur le territoire qui forma en 718 le diocèse de Frisingue, il apprit que dans une maison du village d'Helftendorf où il passait, se trouvaient quelques reliques de saints. Sa dévotion le porta à s'y arrêter, et comme c'était vers neuf heures du matin, il se mit en devoir d'y psalmodier les prières de tierce, avec quelques fidèles qui s'étaient joints à lui et à ses compagnons. Tout à coup des soldats furieux envahissent la paisible demeure, et dispersent les habitants et s'emparent du prélat. Ils étaient guidés par Lantbert, fils puiné de Théodon. Ce jeune prince, non moins animé que sa troupe, se précipite sur lui en proférant des paroles de colère, l'insulte avec ironie, lui reproche d'avoir déshonoré sa sœur Uta, dont la honneur est devenue publique depuis son départ, et ne peut être imputée qu'à lui d'après les aveux formels de cette malheur.

reuse princesse. Et en effet, la jeune fille, perdue par Sigebald, fils du principal magistrat de la ville, et craignant pour lui l'animadversion de son père, avait profité de l'absence du saint, qui ne pouvait plus se défendre, pour noircir de la plus infâme calomnie (23). Trop prompt à croire, éperdu à la pensée du déshonneur de sa famille, le frère de la coupable n'avait alors écouté que son ressentiment, s'était jeté sur les traces du saint que toute sa valeur aurait dû suffisamment défendre, et voulait venger sur lui l'affront dont il le croyait l'auteur. En vain Emmerich protesta de son innocence, invoqua ses antécédents, voulut faire comprendre enfin qu'en admettant le fait, demandait à être jugé par le Pape, vers lequel il allait, que le droit rendait juge naturel de sa cause à l'exclusion de tout autre. Lantbert n'écouta rien et ordonna à ses satellites de saisir l'évêque. Cinq soldats désignés entre autres obéirent, et, s'emparant de lui, le traînent dans une grange voisine, l'attachent par les quatre membres à une échelle après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et, sur l'ordre de leur maître, dont la fureur n'avait plus de bornes, ils livrèrent sur lui aux plus incroyables indignités.

Après lui avoir tranché les jointures des doigts aux pieds et aux mains, deux des bourreaux eurent horreur de ces cruautés et s'enfuirent. Les trois autres eurent l'horrible courage de s'acharner encore sur l'innocente victime, coupèrent les oreilles, les lèvres et le nez, ajoutèrent d'autres mutilations à ces barbaries, et finirent par lui arracher les yeux. Au milieu de ces longues souffrances, le martyr ne plaignait pas. Résigné dans une admirable patience à cette croix où ses forces s'affaiblissant lui annonçaient la mort inévitable et prochaine, il ne cessait de réciter des psaumes et de prier pour ses persécuteurs. Ceux-ci ne furent pas touchés, tant l'homme qui s'abandonne au crime s'y perd et s'y aveugle ! Et comme s'ils eussent senti redoubler leur emportement devant cette douceur généreuse, ils voulurent encore lui ravir cette consolation et

## HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

pèrent la langue. Après quoi, ils d  
et de ses jambes les restes tronqu  
ses mains, et se retirèrent quand il e  
s son sang.

es clercs et les gens de sa maison q  
ent écartés, revinrent en voyant  
eillirent les précieux morceaux de ses  
s enterrèrent sous un buisson d'aub  
oulut le porter dans une litière au bo  
atre lieues de là, mais il expira avai  
e à une lieue du théâtre de son s  
décembre. Enterré alors dans l'égl  
était sous le vocable de saint Pierre,  
sfiéré par les soins de Théodon dai  
ges de Ratisbonne, où de pompeu  
it faites.

eu avait à venger l'innocence de s  
er sa réputation contre les calomn  
e victime. Il permit que beaucoup de  
tater que le saint martyr n'avait jama  
at la raison du culte qu'on lui rendit  
i, si bien qu'une église fut bâtie bi  
même de son supplice; une autr  
ière sépulture; enfin, l'église de  
sbonne prit son nom et vit s'élever au  
monastère dont les religieux furent c  
son tombeau. Ce monastère devint e  
ier évêque de cette ville.

leur côté les meurtriers ne tardèrent  
ffets de la colère divine. Sept jours  
d'entre eux, possédés du démon, se  
où ils coururent sans pouvoir s'a  
y fussent frappés de mort viole  
ignages si éclatants, le duc Théodon  
la perte d'un ami dont il avait te  
été et apprécié les services, punit c

assassins qui survivaient encore à leur victime, et il ba de ses Etats son indigne fils, qui, s'étant réfugié chez Huns, y mourut misérablement avec toute sa famille (a).

La seule place que saint Emmeran ait occupée à notre diocèse, est celle qu'on lui a donnée à tort parmi évêques titulaires de ce siège. Mais ce titre même, si en qu'il fût, ne semble-t-il pas réclamer autre chose qu'une simple mention dans nos dyptiques, et n'a-t-il pas un o double au 25 septembre dans le *Propre* diocésain? (25) N n'avons ni église, ni chapelle, ni même un simple autel chapellenie consacré à sa mémoire. C'est un oubli qu'il s blerait facile de réparer, et qui est souverainement regretta

Pendant que ces choses se passaient au loin, un a Poitevin s'appliquait aussi, dans un couvent du diocèse Meaux, aux habitudes de la vie cénobitique. Nous av laissé saint Filibert sous la direction de saint Agilus, l'avait reçu à Rebais en 636. Sous un tel maître, il manqua pas d'avancer dans la pratique de la règle, d l'étude des saintes lettres, et surtout dans l'ardent d de vaincre ses passions et sa nature, contre lesquel quiconque veut devenir parfait rencontre toujours occasions fréquentes de combattre et de triompher. Il m quatorze ans cette vie pleine d'édification et de renoncem De sorte qu'Agilus étant mort en 650, les religieux n'eu qu'une voix pour l'élire à sa place. Dans cette charge s'appliqua avec non moins de prudence que de zél maintenir dans les uns, à renouveler dans les autres l'es qui fait les saints. Extirper les vices des commençai touchés de la grâce après une vie de licence et de diss tion, maintenir la discipline, pratiquer la charité pour frères du dedans et pour les pauvres du dehors, telle sa tâche, à laquelle il joignit, avec un infatigable dévouem les soins de l'hospitalité envers les étrangers. Car c'é encore là un des plus touchants caractères qui distingua

(a) Bolland., t. VI, de septembre, p. 468, n° 75.

es temps de formation sociale, les communautés dans le monde chrétien. Alors, il n'y avait pas d'écoles publiques; c'était dans les monastères ou les ermites que grands et petits venaient solliciter la doctrine ou se reposer après une journée de voyage pénible à travers les montagnes ou les ravins des forêts immenses qui couvraient une grande partie du sol de la Gaule (a).

Les laborieuses sollicitudes qui le rendirent cher à ses contemporains ne purent vaincre cependant l'esprit d'opposition que l'orgueil et l'orgueil suscitèrent en quelques-uns d'entre eux. Si l'on se fait une juste idée de ce que devaient être les monastères en grande partie ces natures indomptées, que tant de motifs jetaient dans les monastères, on s'expliquera aisément tant de défauts saillants pouvaient y devenir, pour quelques sujets, un contraste affligeant avec les vertus de d'autres. C'est que, en ces temps si troublés, quand un homme inconnu venait frapper à la porte toujours ouverte d'une abbaye, on ne s'informait pas de son passé. On recevait tout d'abord comme un de ceux qu'un bon Dieu seul pouvait porter à faire partie de la grande famille. C'était parfois un païen converti récemment, un grand qui avait échappé au monde, où de graves incidents auraient compromis sa vie; d'autres fois, ce pouvaient être des hommes de ce monde, dégoûtés de ses folies, victimes de ses passions peut-être, et venant chercher sous les profonds abris de la pieuse solitude la rénovation de son âme et une sainte préparation à la mort. Pour qui que ce fût il n'y avait de différence. Chacun était admis, soumis à la même règle, et était obligé d'embrasser la vie commune, les pénitences austères, la frugalité avec la privation de tout ce qui était superflu, et enfin le travail incessant qui fait si bien l'homme religieux. C'est cet ensemble, relativement difficile au plus grand nombre, qui formait une véritable déception pour un grand nombre de ceux qui, venus sans aucun doute par un

Cf. Alfred Maury, *Histoire des grandes forêts de la Gaule*, in-8°, p. 11.

motif de foi, trouvaient cependant ce joug moins léger qu'il ne l'avaient cru. L'indulgence des saints pour les résistance ou les infidélités de ces natures étonnées ne les corrigea pas toujours. On les voyait céder aux murmures, à de mécontentements ouverts, et s'oublier jusqu'à des rébellion contre les supérieurs. Saint Benoît, saint Colomban, et quelques autres des plus célèbres fondateurs, l'avaient éprouvé. Il était réservé à saint Filibert de l'expérimenter comme eux. Quelques faux frères, mécontents de sa fermeté, et depuis longtemps indociles à ses avis, résolurent de l'expulser du monastère. Cette fermeté du saint était de celles qui veulent fortement le bien, mais préfèrent céder aux orages qui ne menacent qu'eux et abandonnent volontiers leur propre cause. Il se sentit donc incapable d'une telle lutte, et, se démettant de son abbatiat, il profita bientôt de sa liberté pour suivre l'esprit de Dieu qu'il sentait l'appeler ailleurs. La suite montra bien qu'il agissait ainsi moins par ses propres idées que par une vocation réelle. La règle de saint Colomban, venu d'Irlande au pied des Vosges pour y fonder, en 590, le monastère de Luxeuil attirait partout son attention comme étant un des plus excellents codes de la vie parfaite. Persuadé qu'il y trouverait un élément de succès, il voulut l'étudier dans sa pratique, et se mit à visiter dans ce but les couvents fondés par le saint Irlandais en France et en Italie. Il s'arrêta surtout à Luxeuil et à Bobbio (26). En même temps il comparait la règle suivie dans ces maisons à celles de saint Basile, de saint Macaire et de saint Benoît; et ainsi s'instruisant à fond des lois de la vie religieuse, nous le verrons bientôt appliquer cet intelligent éclectisme à une grande institution qui aura sa célébrité parmi celles du monde catholique.

Cependant saint Achard, que nous avons vu embrasser la profession monastique à Ansion ou Saint-Jouin-de-Marnes, commençait, après un séjour de plus de dix ans dans la solitude qu'il s'y était faite, à comprendre que cette existence



ait pas celle qui pouvait le rendre plus utile à Dieu : lui aussi, sans doute, rêvait d'une action religieuse, et le ciel semblait inspirer, car, au rapport de ses biographes (a), il lui vint une idée inconnue qui retentissait à ses oreilles comme celle d'un ange, et lui parlait fréquemment de ses aspirations à quelque œuvre qu'il accomplirait bien et pour laquelle Dieu semblait avoir préparé cette pensée qui le poursuivait l'engageant à quitter les établissements religieux qui se trouvaient à ses côtés, et tout d'abord il se dirigea vers les lieux où ils y habitaient encore et le revirent avec eux de leur demeure, non loin de la ville, toujours, mais ruinées en plus grand nombre, et ne donnant plus d'asile qu'à un petit groupe de solitaires, les quelques ermites et les grottes presque oubliées de l'ancienne agglomération formée, sous les auspices de saint Hilaire, par les disciples de saint Benoît de Samarie. N'était-ce pas là une des choses que son zèle avait devinées, et pour lesquelles, dès le savoir alors, Dieu l'avait éloigné de son abbaye de Saint-Vivence ? Une telle conception dut lui paraître, en effet, évidente quand ses pieux parents lui offrirent des terres considérables de leur patrimoine pour faciliter son entreprise de laïcisation, où nous avons vu saint Vivence former une ville de cénobites, ne nous a laissé aucun souvenir de son existence ultérieure, non plus que de ses vicissitudes. Peut-être était-elle devenue, dès les iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, un monastère véritable où, comme à Ansion ou à Saint-Vivence, des bâtiments communs et plus considérables avaient remplacé les premières huttes de branchages et les grottes des rochers où les solitaires passaient leur vie. Mais les invasions du pays par les hordes étrangères, le séjour des Wisigoths, et surtout les premiers assauts donnés à Saint-Vivence par ces sauvages conquérants, avaient dû effacer d

(a) V. Baillet et les autres.

sol ces lieux vénérables, et n'y laisser depuis longtemps que des décombres désolés. C'est à ce spectacle, que le cœur d'Achard se sentit ému, désireux de mettre à profit ses idées sur la perfection monastique, possesseur des biens que venait de lui abandonner sa famille, il se mit à l'œuvre. Nous verrons comment Dieu l'amena au temps marqué par sa Providence à prendre une part active dans l'œuvre que tout autre saint devait achever avec lui (27).

Arrêtons-nous ici et rentrons dans les événements de l'histoire profane qui deviennent intéressants pour notre pays.

En 651, une famine, dont nous avons vu les premières atteintes dans la Neustrie quelques années auparavant, gagna le reste des Gaules et devint universelle. Ce fléau revenait souvent dans un pays dont la population augmentait toujours et où le grand nombre de forêts couvrait une partie qu'on ne pouvait livrer que lentement à l'agriculture. C'était encore là une grave raison aux rois et aux seigneurs de multiplier les fondations religieuses. Les moines étaient autant de colons dont le blé payait les labeurs, et dont les récoltes, en ne laissant à l'abbaye que le juste nécessaire, devenaient autant de ressources distribuées aux pauvres qui, naturellement en pareil cas, invoquaient la charité des couvents et s'y portaient en grandes foules (a). En Neustrie, Clovis, de l'avis de saint Landry, évêque de Paris, ne s'employa pas les luxueuses richesses, prodiguées à l'abbaye de Saint-Denis par son père Dagobert, à fournir aux peuples affamés des moyens de se nourrir. En Austrasie et en Poitou, par conséquent, Sigebert II se montra plein de charité et de zèle, et fut secondé par les nombreuses communautés qui lui devaient d'y fleurir. Comme toujours, on manque de renseignements sur la durée de ce fléau. Ce qu'on sait positivement, c'est la part que prirent dans notre province à le combattre par la charité, toutes ces maisons de p

(a) Cf. Aimoin, lib. IV, c. xli. — D. Bouquet, *Hist. Gall. script.*, III, — *Gesta Dagob.* *Ibid.*, II, 594.

bienfaiteurs, à qui aucune charge publique ne restait étrangère, et qui, à défaut de lois onéreuses que notre époque de prétendus progrès politiques a dû édicter pour se passer d'elles, s'imposaient à elles-mêmes le soin des malheureux et le bonheur de les soulager en tout.

Coutumes charitables de Saint-Jouin-de-Marnes.

En ce temps-là, on gardait à Saint-Jouin-de-Marnes la touchante habitude qu'y avait introduite le saint fondateur, de confectionner des instruments de labourage distribués ensuite aux paysans qui en venaient réclamer. On nourrissait aussi des troupeaux de bœufs, de moutons et de porcs pour servir au travail et à la nourriture des campagnards, surtout dans les occasions malheureuses où ce secours devenait aussi opportun qu'indispensable. Outre ces ressources, là, comme dans tous les autres monastères, comme à Saint-Maixent et à Nouaillé, on donnait chaque semaine des vivres à un certain nombre de pauvres; la viande, les légumes, le vin, les vêtements, rien ne manquait à ceux qui, sans cette source inépuisable eussent manqué de tout. Chaque monastère était pourvu, soit dans ses bâtiments intérieurs, soit au dehors, d'une hôtellerie et d'un hôpital où étaient accueillis les étrangers et les malades. Un religieux veillait, dès leur arrivée, au bien-être des hôtes; un autre prenait soin de leurs chevaux. Dans la campagne, les pauvres malades, si éloignés qu'ils fussent du couvent, étaient visités par quelques-uns des moines qui les consolaient, entretenaient dans leur cœur les pensées de la foi, leur apportaient des remèdes et des aliments plus convenables. On ne se lasse pas d'admirer cette tendresse pour les pauvres qui, dans ces hommes dénigrés aujourd'hui et calomniés si indignement, se révélait par des soins paternels et des inventions que la charité de Jésus-Christ pouvait seule inspirer. A lire cette partie des saintes règles qui regardait les pauvres, mais surtout à la voir pratiquer, on aurait dit qu'on cherchait jusqu'à de prétextes de faire l'aumône. On ne se contentait pas de distributions de chaque semaine et de chaque jour;

chaque anniversaire des bienfaiteurs défunts, et le jour des morts, on fournissait de pain et de vin douze pauvres. Aux jours gras, les joies de la famille monastique se traduisaient pour un nombre de mendiants qui allait quelquefois jusqu'à cinq et six mille : en donnant du pain à tous, on leur partageait cinquante jambons. Quand un religieux était mort, sa portion journalière de chaque repas continuait à être servie à sa place pendant un mois, et les pauvres en profitaient, et cela s'observait même dans les prieurés qui dépendaient de l'abbaye. Cette même coutume était maintenue pendant l'année entière qui suivait la mort de l'abbé. Elle s'est même conservée jusqu'à nos jours dans les monastères de la Trappe, ceux qui ont le mieux gardé dans toute son austérité le primitif esprit de la vie religieuse : c'est que personne ici-bas n'est riche comme le pauvre de Jésus-Christ (a).

Ces saintes habitudes qui avaient été inspirées aux solitaires dès la première apparition de la vie ascétique, étaient devenue d'une obligation étroite à toutes celles qui s'étaient succédé dans toutes les régions, et dès ce temps, une de nos plus célèbres abbayes suivait ces traces bénies non loin de la capitale du Poitou. Saint-Maixent avait dû acquérir depuis son installation aux bords de la Sèvre une grande importance que ses archives perdues laissent supposer beaucoup moins que son état de prospérité vers le temps dont nous parlons. Il fallait bien que cette abbaye fût riche et considérée, pour qu'un grand seigneur comme Didon se chargeât de la gouverner, selon une tradition que nous acceptons sans d'autres preuves, mais qui a pour elle de graves conjectures. Le silence de l'histoire sur ce premier dignitaire de l'abbaye, s'étendant même sur ceux qui durent le précéder, laisse croire que Didon s'était réservé la dignité abbatiale tout en occupant le siège de

Ces mêmes observances suivies à Saint-Maixent.

(a) Ancien cartulaire de Nouaillé dans Thibaudéau, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, t. I, p. 170 et suiv., 1<sup>re</sup> édition. — *Chroniq. S. Maixent.*, V. D. Fonteneau, t. XV et XVI.

ers. Tout fait supposer aussi que si son intention était d'être élu pour successeur, comme évêque, le jeune neveu aimait tant, ce n'était pas sans l'avoir destiné d'abord à l'abbatiate. Il paraîtrait donc que Didon se serait démis de cette charge en 653, et que l'archidiaque en fut revêtu aussitôt. Il avait alors trente-cinq ans. Pour bien gérer une place, très importante dans un monastère si considérable, il fallait être honoré du sacerdoce que les rapports constants avec la communauté rendaient indispensables. Il ne le reçut des mains de son oncle, et dut par conséquent se désister de l'archidiaconat dont les fonctions ne pouvaient utilement se cumuler avec ses nouveaux devoirs (a). Il garda six ans le gouvernement de l'abbaye, et administra avec cette sagesse d'En-Haut que les saints regardent comme un parfum sur toutes leurs œuvres, de sorte que le temporel s'en augmenta en même temps que la régularité spirituelle. Il se montra surtout le père commun dans cette grande calamité de la famine qui commença le commencement de son administration et mérita ainsi l'admiration du monde avec l'amour des frères et l'affectueuse obéissance de ses frères.

Nous croyons avec le savant historien de l'illustre abbé que c'est sous le gouvernement de Léger et par lui-même que la règle de saint Benoît fut introduite à Saint-Maixent, jusque-là, s'était gouvernée d'après celle qu'avait établie saint Benoît pour les solitaires de Voulon le saint fondateur de ce monastère (b). Toutefois le changement de local et la réputation que se fit, dès la fin du siècle précédent, la règle de saint Colomban, avaient pu apporter certaines modifications aux coutumes suivies depuis plus de cent cinquante ans. Mais ce n'était pas encore le code si parfait qui commençait à être plus connu avec le nom du grand génie du Mont-Sin. Ce fut à l'occasion de la translation des reliques d

Cf. Dom Pitra, *Hist. de saint Léger*, p. 93 et suiv.

V. ci-dessus, *ad ann.* 507.

saint Benoît à Fleury-sur-Loire, que saint Léger, témoin avec tant d'autres évêques et abbés, des prodiges de tout genre qui signalèrent cette marche triomphale, comprit ce qu'il y avait de ressources pour la conduite des monastères dans ces lois simples et puissantes qui fortifiaient la discipline en soumettant l'abbé lui-même à l'accomplissement de leurs austères leçons.

Afin de se faire une juste idée de la vie que notre saint dut mener dans cette nouvelle phase de sa vocation, et pour mieux apprécier dans l'avenir celle des moines qui presque tous et partout furent bientôt soumis à la règle bénédictine, il convient d'en faire connaître les principaux éléments par une analyse succincte dont nous emprunterons les traits à l'un de ses plus éminents interprètes.

Et d'abord le monastère doit être regardé comme un royaume qui doit se suffire à lui-même, tout s'y faisant par tous au moyen du travail des mains qu'on ne sépare jamais des saintes occupations de la prière, de la charité et de l'étude. Douze moines au moins doivent en constituer le personnel. Mais ce nombre par lequel on compose d'abord les prieurés se multiplie à l'infini dans les abbayes, et alors les charges y sont établies en proportion. Après l'Abbé, qui seul reçoit le nom de *Père*, parce qu'il doit en avoir le cœur avec les fonctions, vient le *Prévôt* ou *Prieur*, qui le remplace en son besoin ; puis les doyens ou décurions sont pris dans chaque dizaine parmi les plus exemplaires et les plus fervents. Ils sont chargés de surveiller dix moines à la fois pendant leur travail. L'abbé devait être élu par la communauté, et s'appliquer surtout au gouvernement des âmes, ne rien faire sans le conseil des dignitaires nommés plus haut. Le cellérier était chargé du temporel ; l'infirmier, des malades ; l'hospitalier, des hôtes venant du dehors passagèrement ; le portier recevait au seuil de la maison les pauvres qu'on y entretenait et les étrangers que divers motifs pouvaient amener. Si quelqu'un se présentait avec le désir de partager cette vie d'obéissance complète et de pauvreté

allant jusqu'au mépris des plus petites  
d'abord des difficultés, et on ne l'a  
un an de noviciat, pendant lequel ces  
sortes assuraient qu'on pouvait con-  
solide. La profession se faisait alors  
avoir donné tout son bien aux pau-  
puis l'acte de profession en était  
quoil le profès s'était revêtu de l'habit  
le sien pour le lui rendre si, par n  
il pouvait être exclu pour des fautes  
avec réitération, et après avoir été a  
Les manquements contre la règle re-  
publique. Après deux avertissements  
jusqu'à une excommunication tempo-  
capables d'en comprendre l'importan-  
ce, la prière et l'Office, soit pour la table  
Pour les délinquants d'une nature per-  
sière, il y avait des punitions corpo-  
relles et les verges. On chassait ceux  
comme incorrigibles ; mais s'ils  
repentir, on les admettait encore jus-  
qu'à épuiser la charité pour ces brebis  
d'Israël. Au reste, l'abbé devait prendre  
des excommuniés, les entretenir,  
quelquefois leur punition, les garder  
ment. On voit avec quelle sagesse  
étaient traités : aussi les hommes  
règle où tout respirait la prudence  
l'esprit de Dieu, devenaient de véri-  
tables différents de ceux des autres cou-  
vents. Nous avons parlé comme ayant parmi  
parfois indomptables. Ces différences  
certaines intelligences d'élite à se fa-  
cilement qu'elles trouvaient de mieux dans tout  
et, d'autre part, on vit en peu de

nombre des monastères embrasser celle de saint comme le plus excellent type de la vie intérieure (a)

Déjà à Poitiers ce dernier parti était embrassé célèbre monastère de sainte Radégonde, où la nouve entra vers le milieu du vii<sup>e</sup> siècle. On ignore sou abbesse eut lieu ce changement important, les d s'étant perdus depuis 650 jusque vers 814. La règle Césaire, suivie pendant les cent premières an l'abbaye, avait donné aux religieuses un vêtemen elles le changèrent pour la robe et le voile noirs portent encore, quand elles adoptèrent la règle bénéd A Saint-Cyprien, on s'empressa aussi de se ra régime préféré, lorsqu'en 824 il fut établi par P d'Aquitaine. Charroux en avait fait autant dès 76 de sa fondation, et les archives de nos autres mo prouveraient au besoin l'espèce d'enthousiasme qu au code du Mont-Cassin la plus grande partie des tions monastiques.

Sous cette pensée s'élevèrent aussi dans ce ter abbayes nouvelles que leurs fondateurs ne manqué d'établir en ces mêmes conditions d'obéissanc travail. Nous avons vu saint Filibert se livrer à de recherches et à de sérieuses méditations sur le modes de la régularité monastique, rapprochés qu'il était allé admirer en Italie, au berceau m Bénédictins. Trois ou quatre ans consacrés à ces l'avaient imbu de ces grands principes : il ne s'agis que de les appliquer. A cet effet, et comme il avait à Rouen saint Ouen, son ancien ami, qui en étai évêque, il s'entretint avec lui de son projet, que le put qu'approuver; il fut convenu qu'un nouveau m serait créé dans son diocèse, où beaucoup de terrain

(a) Cf. *Regula S. Bened.*, apud Migne, vi<sup>e</sup> siècle. — Le cardinal de saint Léger, p. 95 et suiv. — Fleury, *Hist. Eccles.*, ad a D. Calmet, *Comment. sopra la Regola di Santo Benedetto*, passim.

(b) V. *Règle de Sainte-Croix*, p. 13, in-32, Poitiers, 1841.



cultes existaient encore. Ils obtinrent de Clovis II et de sa sainte mère, la reine Bathilde, un territoire de leur dépendance, à cinq lieues de Rouen. La Seine arrosait cette terre; le sol y était couvert de forêts, plus vastes et plus touffues, paraît-il, qu'en aucune autre province des Gaules (28). De larges marais y donnaient asile à des reptiles de toutes sortes, qui en rendaient le défrichement très difficile. Mais quels obstacles de ce genre pouvaient ébranler l'évouement de ces infatigables ouvriers? C'est là que saint Omer jeta les fondements de l'abbaye devenue célèbre sous le nom de Jumièges (29). Là arrivèrent, pour la construction des bâtiments et de l'église, un grand nombre de religieux du monde à qui souriaient les plans de la nouvelle abbaye et l'espérance d'y observer une discipline plus stricte que partout ailleurs. Ils ne se trompèrent pas; moins de trois ans suffirent pour donner à ces religieux une habitation commode et leur assurer un avenir qui ne fût à craindre de personne. La régularité qui s'y établit, l'extrême pureté de la maison et des âmes précieuses qu'elle abritait, étendirent au loin sa réputation; si bien qu'on compta bientôt jusqu'à neuf cents moines, dont un grand nombre étaient des riches de la terre. D'opulentes donations furent donc faites tout d'abord à l'établissement, et s'accrurent encore de celles qu'une foule de seigneurs considérables voulurent à y ajouter. Ces richesses étaient nécessaires à l'entretien si coûteux. Mais Filibert, selon l'esprit de saint Benoît, en employait la dîme en larges aumônes envers les pauvres; par elles, il procurait la délivrance des prisonniers pour dettes et des esclaves que ses religieux venaient racheter dans les pays étrangers: tant il est vrai que la charité chrétienne a toujours les mêmes inspirations! Pendant que les autres frères restés auprès de lui travaillaient par leurs prédications et l'administration des sacrements à la conversion du pays. D'autres défrichaient les terres et y jetaient le principe de fertilité dont jouit, de nos

jours encore, une contrée qui, après les désastres de l'impiété, considère avec une déplorable indifférence les ruines qu'elle a souffertes et qu'elle ne songe pas à relever.

Un autre genre de bien résulta des entreprises de Filibert. Divers monastères se fondèrent dans le pays à l'exemple du sien. On venait à celui-ci pour se former à la règle, et l'on répandait ensuite dans ces nouveaux asiles le bon grain qui y germa et produisit des fruits de bénédiction. Au reste les lettres ne pouvaient que gagner à cette multiplicité de foyers d'où leurs lueurs s'épanchaient sur le monde. On les cultiva dès le commencement à Jumièges, où se formait surtout une école de prédicateurs. C'est de là que le goût de la science fit établir de belles bibliothèques à Fontenelle, nommé ensuite Saint-Wandrille, à Saint-Bertin, qui fut d'abord *Sithiu*, et à Saint-Taurin-d'Evreux, qui n'apparut que trente ans plus tard, et qui dès lors s'acquit une grande célébrité.

Conséquences sociales de cette fondation.

Nous avons vu déjà qu'antérieurement à cette époque, les Bénédictins donnaient toujours leurs soins à quelque monastère de vierges, construit non loin de leur demeure, et assujetti à la même règle. C'était un souvenir toujours vivant de saint Benoît et de sa sœur Scolastique, vivant ainsi en deux monastères, à une lieue et demie l'un de l'autre<sup>(a)</sup>. Ainsi Filibert consacra à de pieuses femmes, qui s'y retirèrent sous sa conduite et celle de ses religieux, le monastère de Pavilly (30), dont sainte Austreberthe fut la première abbesse.

Le saint homme put voir, avec une consolation que Dieu ménage souvent ici-bas à ses serviteurs, le fruit de ses soins dans les progrès de ce double établissement. Plus de quinze ans s'écoulèrent pour lui à Jumièges, qui furent des années de paix, de prière et de ce travail incessant qu'impose toujours la charge des âmes. Il ne se mêla aux

(a) V. Bolland., *Vitæ S. Scolast.*, 10 februar.

affaires du monde que pour y  
Christ et faire triompher l'espr  
prouva enfin que ces moisson  
jours dans les seules joies du  
ours paisibles suivis et traversés  
preuves dont Dieu n'exemple p  
enfants les plus chers.

On s'accorde à regarder l'anné  
ort de Sigebert II, roi d'Austi  
âge de vingt-cinq ans, le 1<sup>er</sup> f  
oins par lui-même que par le  
irection dès son enfance. Co  
ailleurs d'honnêtes gens dont  
éritita dans l'Eglise le titre d  
influence de leurs exemples et  
onarques de son temps. Son ro  
Metz, comprenait le vaste territ  
appelions naguère la Champagne  
s Pays-Bas, depuis la rivière  
ontières des Frisons, la Lorraine  
oute la basse Allemagne, même  
Saxe; puis, dans la haute  
omprenait le Palatinat, la Fra  
uisse. N'oublions pas qu'il poss  
ortions de la France méridional  
oitou, l'Angoumois, le Limousin.

Rouergue, le Quercy, les C  
était, en un mot, plus de la moiti  
e Neustrie, ne s'étendant que d  
eptentrional, et des limites orien  
chers de l'Armorique et de la N  
C'était dans ce champ spacieu  
urant les dix-huit ans du règne  
mbitieuses des tuteurs qui go  
près la mort de Pépin de Lande  
onorés de sa confiance. La

personnages avait favorisé les goûts tranquilles et du jeune monarque : son adolescence s'était fonder solidement la justice et les bonnes mœurs. et le libertinage furent bannis de sa cour ; il fit d'ab aumônes, bâtit et dota douze monastères consi protégea dans le Poitou, qu'il aima toujours, Quinçay, de Sainte-Croix et d'Ansion. Enfin, dit u biographes, d'après ceux qui parlèrent de lui fort nement, il n'omit aucune bonne œuvre qu'il cr contribuer au bien spirituel et corporel des peup donnant l'exemple d'une innocence de vie admirable nous verrons bientôt comment cette bonté fut ha exploitée par ceux-mêmes sur lesquels il aurait d compter.





## NOTES DU LIVRE XIII

---

### NOTE 1

On nomme ce prince Sigebert III, parce qu'ils l'arrière-petit-fils de Brunehaut, lequel ne régna pas, n'ayant été proclamé roi; mais ce Sigebert-là, ne peut pas être parmi les rois d'Austrasie, n'ayant été proclamé roi par l'ambition de sa bis-aïeule, et étant mort en 613, à l'âge de 15 ans, et absolument inconnu.

### NOTE 2

Le moine de Jumièges vers le x<sup>e</sup> siècle, dans sa *Vie de saint Eusèbe*, 15 septembre, p. 152.

### NOTE 3

Le nom est traduit chez nous par *Achard*, et ce nom lui est venu de Poitou. — Longueval et D. Rivet le nomment *Achard*, la corruption du nom primitif. — Baillet, au lieu de saint Acaire, ce qui est moins rationnel.

### NOTE 4

Il est généralement à faire naître Achard en 623. Baillet a donc eu de trente-cinq à quarante ans lorsqu'il est mort, comme nous le verrons plus tard, la conduite des moines de Quinçay. Il y a de grandes fautes de chronologie dans l'ensemble des écrivains, qui, tous, s'arrangent sans réflexion de façon à faire présider la première construction de ce monastère par l'évêque de Poitiers Ansoald, qui ne commença à gouverner qu'en 673 ou 674. Achard serait donc resté près de trente ans à Ansion. Ce désordre des dates que chaque historien, copiant ses devanciers, semble avoir pris du moine de Jumièges auteur de la *Vie de saint Achard*, vient sans doute de ce que n'écrivant que deux ou trois cents ans après la mort de son héros, il a manqué de ces détails de familles qui s'obscurcissent souvent à de lointaines distances, et que des bouleversements locaux amenaient très souvent alors dans les archives des monastères. — C'est au reste l'avis de D. Rivet, qui,

tout en reconnaissant les bons côtés de l'histoire qu'il lui a manqué certains éléments de précision.

Une famille du Poitou, une autre de l'Anjou, encore de Normandie, lesquelles paraissent, d'après les Bois, n'être que les trois branches d'une même famille, paraît-il, jusqu'au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle en Poitou, qui semblent descendre en ligne directe d'un ancêtre qui jouissait à Poitiers d'une riche fortune et d'une grande influence. Ce serait le père de notre saint, et ses autres frères illustres et tinrent les premiers rangs de la noblesse vers le milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Au <sup>viii</sup><sup>e</sup>, l'un d'eux combattit les Sarrasins, et ramena sur son siège l'évêque qu'ils avaient chassé. D'autres se distinguèrent au <sup>ix</sup><sup>e</sup>. Ils possédèrent dans le Poitou, entre autres terres, Mothe-Achard, devenue un chef-lieu de canton de l'arrondissement des Sables-d'Olonne, et Châteaumeillant (Châtel-Achard), dont nous avons parlé ci-dessus (p. 500). On ne sait plus comment deux branches se séparèrent du tronc, qui demeura en Poitou. L'un d'eux, qui accompagna, en 1086, Guillaume le Conquérant, ont le souvenir d'un saint évêque d'Avranches, siège de cette ville, en 1102, fut inhumé à l'abbaye dans son diocèse, à laquelle il avait fait beaucoup de bien. Perthuis ou Perthuis-Achard a gardé son nom (Orne), à toute une filiation qui l'a porté jusqu'à nos jours.

C'est un Achard de la branche de Normandie, possesseur du marquisat de la Haye, canton d'Evreux (Eure), qui venant se marier en Touraine au milieu du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, acheta en Poitou la terre de Mirebeau, dont il fit bâtir le château. La Révolution l'ayant forcé d'émigrer en 1791. Il y revint aux premiers jours de la Restauration pour y mourir. Sa descendance s'est alliée aux de Goyons, aux de Lamoignon, s'est éteinte en 1837, à l'école de Pontlevoy, Camille Achard de la Haye, son petit-fils, mort à Paris, déjà on pouvait espérer en lui un digne représentant.

Un pont, qui traversait à Poitiers les marais de la Boivre, existe encore sur la Boivre, est toujours connu sous le nom d'Achard. Des chartes de 1003 et 1017 (*Mém. de l'Académie*, t. XIV, 82) en parlent déjà comme d'un quartier de la ville. Il n'est pas douteux que ce nom ne lui soit venu de la famille dont l'influence à Poitiers, où elle

nières positions, devient ici notoire avec une date  
 Chesnaye, *Dictionn. de la noblesse*; Bauchet-Filleau  
*Dictionn. des familles du Poitou*.)

## NOTE 5

itra, *Hist. de saint Léger*, p. 66, suppose que Didon et  
 ent bien pu se retirer de temps à autre, même pendant  
 de celui-ci, dans la solitude de Saint-Maixent : peut-  
 l, Didon en aurait-il pris le gouvernement, ce qui  
 tre au rang des abbés. Tout cela est bien conjectural  
 aucune pensée acceptable. Mieux vaut-il, comme nous  
 haut, placer l'abbatist de Didon avant son épiscopat  
 comme l'ordre naturel des choses le fait mieux

## NOTE 6

monothélites du nom grec de leur erreur, des hérétiques  
 i<sup>er</sup> vii<sup>e</sup> siècle à Constantinople, et qui prétendaient qu'il  
 re-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, que l'action  
 vine, quoiqu'ils lui reconnussent ses deux natures.  
 ion se contredisait elle-même; la nature humaine,  
 anquant ainsi dans Jésus-Christ d'un de ses attributs  
 'absence anéantissait cette nature. Il en résultait que  
 ait pas un Dieu fait *homme*, dans tout le sens de ce  
 ; là anéantissement complet du christianisme. Cette  
 finitivement condamnée avec ses sectateurs par le  
 l de Constantinople, tenu par cent soixante évêques,  
 680 au 16 septembre 681.

## NOTE 7

du reste, était fondé sur la raison même, les préten-  
 ou des empereurs n'ayant jamais eu d'autre origine  
 utisme dans leurs rapports avec l'Eglise. Celle-ci  
 rnement terrestre, a besoin de protecteurs et d'appuis  
 on action pour le bien des hommes. C'est de quoi les  
 sé étrangement, s'imaginant qu'ils pouvaient bien se  
 be que leur a imposée la Providence, en s'arrogeant,  
 t l'indépendance du Saint-Siège ou des évêques, de  
 s qui ne leur furent jamais donnés. Qu'on nous dise si  
 es de ce monde que Jésus-Christ a promis les clés du  
 Haut; s'il a mis son Eglise aux mains de ses Apôtres  
 rois; si les empereurs païens furent jamais consultés  
 is premiers siècles sur l'opportunité des conciles, et



## NOTES DU LIVRE XIII

venus chrétiens, ils ont acquis par le baptême l'arche et de gêner son action? De soi donc, l'Etat n'a le droit d'ordonner ou d'empêcher un prince heureux très souvent d'obtenir de l'Eglise qu'elle régle ou fortifie par ses décisions des points importants pour la paix des Etats. Ils eurent toujours sonder pour le bien public, jamais celui d'affaires. Tout ce que l'histoire nous raconte d'oppression, que les pouvoirs humains peuvent abuser de leur force matérielle, jamais que leur tyrannie est contraire à ce principe que l'esprit révolutionnaire est d'accord dans la distinction des deux Pouvoirs, aujourd'hui les suites de telles doctrines qui laissent ses fondements. (V. Rohrbacher, *Hist. de l'E.*

### NOTE 8

Angueval (*Hist. de l'Egl. gallic. — mihi*, t. V) sources avaient manqué pour bien juger du fait, d'abord compris, veut expliquer cette opposition, qu'il lui importait de ne pas laisser un métronome à l'œuvre, les évêques de son royaume à un concile qui n'aurait pu être méconnus. C'est une mauvaise raison. Le duc de la seconde Aquitaine, ne sortait pas de son royaume, qui en était aussi, et l'Aquitaine était de telle sorte que le docte auteur prétend justifier nos rois de leur autorité, de n'avoir pas souffert que les évêques leur agrément, observant que d'ailleurs les rois ont un plaisir et même un devoir de le leur accorder, et bon si nos rois, en pareil cas, avaient usé de leur couronne; mais il faut toujours se souvenir que s'en attribuant celui-ci, ils ont nui en même temps à eux-mêmes, et fait le plus grand tort à la France, qu'ils ont l'obligation divine de consacrer leur concours à l'Eglise.

### NOTE 9

Amand, *Gandavum*, grande ville de 115,000 âmes, sur les bords de l'Escaut, de la Lièvre et de la Meuse, dans la direction orientale, comprise aujourd'hui dans le royaume de Belgique. Amand y construisit deux monastères, l'un en 635, et l'autre en 640 de Saint-Bavon, qui y fut enterré les années après.

## NOTE 10

*Tioigella*, petite ville de Belgique (Brabant) de 6 à 7,000 sur la Thienne, mince rivière qui sort d'un village dans le Pas-de-Calais. La fondation de l'abbaye de y établit saint Amand est due au zèle généreux de la veuve Rouberge, veuve de Pépin de Landen, qui s'y retira sainte Gertrude. Celle-ci en fut abbesse en 617. L'abbaye fut un Chapitre de chanoinesses.

## NOTE 11

*Marchiana*, petite ville de 3,000 âmes, chef-lieu de département du Nord. C'était, en 643, une terre considérée par le Bienheureux Adalbaud, époux de sainte Rictrude, qui fut saint Amand. Le saint évêque y construisit le monastère qui prit son nom. — On l'a appelée quelquefois Saint-Amand. C'était le nom de son premier abbé établi par saint

## NOTE 12

Il était un duché de l'Empire germanique et la province considérable du royaume des Pays-Bas. Des guerres fréquentes appartenir successivement à diverses puissances. Il forme deux provinces du royaume de Belgique, dont Bruxelles est la capitale.

## NOTE 13

Les Pays-Bas forment un Etat du Nord-Ouest de l'Europe situé entre le Nord, la Prusse, le Hanovre et la Belgique.

## NOTE 14

Utrecht, *Mosæ-Trajectum*, sur la Meuse, ville de 27,000 âmes, chef-lieu du royaume des Pays-Bas, dans le Limbourg. Son nom a été fondé vers 380, par saint Servais, évêque de Liège, qui s'y était transporté lorsque les Barbares menaçaient sa capitale. Maëstricht était, comme Tongres, de la seconde Belgique. Ce siège fut transporté à Liège dans le courant du

donc pas le confondre avec Utrecht, ancienne ville des Pays-Bas, de 40,000 âmes, qui est sur le Rhin, et appartient aujourd'hui aux Pays-Bas : Maëstricht, au contraire, sur la Meuse, n'a que 10,000 âmes, et appartient à la Belgique. Son nom, en brabançon, signifie *le passage de la Meuse, trajectus ad Mosam* : on y passe, en

effet, cette rivière sur un pont très remarquable, dont la première construction est attribuée aux Romains. Or, le nom *Trajectum Traiectense, Ultrajectum*, s'emploie pour Maëstricht doit se traduire aussi par *Trajectum Superi* ou *Mosæ*, qui indiquent sa position distinguant d'Utrecht. Voilà pourquoi le *Propre* en 1856, a mal désigné (au 7 févr.) saint Am *Trajectensis Episcopi*, ce qui peut faire croire Amand avait siégé à Utrecht, qui n'eut pas d'év Willibrord y fût établi en 696 par le pape Serge. Cette faute considérable signale cette même légende saint en 662; et nous établissons ici sa mort, d'une date mieux adoptée, au 6 février 679. (Cf. Malte et les autres géographes; puis les Bollandistes, Giry.)

## NOTE 15

Saint-Amand-Mont-Rond, sur la Marmande, qui a sa ville, son embouchure dans le Cher. C'est une commune du département de ce nom.

## NOTE 16

Elnon, *Elna, Elnone*, sur la petite rivière de l'Elne *monasterium*, le même plus tard que Saint-Amand *Pévéle*. Il avait été fondé en 637 dans un lieu dit encore aujourd'hui celui du saint fondateur. C'est aujourd'hui une ville sur la Scarpe, de 10,000 âmes, dans un des départements du Nord de la France.

## NOTE 17

Canton de Châtillon-sur-Sèvre. C'est une localité notable, chef-lieu de commune d'à peu près 2,000 habitants, dépendait autrefois de l'abbaye de Beaumont. L'abbaye y nommait. Trois prieurés de Saint-Lambert et de la Giraudière, ce dernier de relié avant 1789.

## NOTE 18

Cette date pourrait bien faire supposer aussi à Saint-Amand-sur-Sèvre n'est pas saint Amand en Poitou, mais saint Amand, premier évêque de Reims dont la fête est ce jour-là, et qu'on appelle en Ro-

*Chamar*. On peut voir sa vie dans Grégoire de Tours (*Vitæ Patrum*, c. iv); dans Baillet, au 4 novembre; et dans Longueval, t. III, p. 126.

## NOTE 19

Thérouanne, *Taroanna*, *Taruenna*, ancienne ville de la seconde Belgique, dans la Morinie, l'une de celles que les Francs occupèrent dans le Nord de la Gaule en 476. (V. ci-dessus, t. I<sup>er</sup>, p. 305.) — Détruite par Charles-Quint en 1553, elle n'est plus qu'un pauvre village du Pas-de-Calais, ayant à peine 800 âmes, et du canton d'Aire-sur-la-Lys.

## NOTE 20

La Norwège, l'un des deux royaumes qui forment au Nord de l'Europe, depuis 1814, celui qui a retenu le nom de Suède, aux bords de la mer Glaciale. Ce n'était encore au VII<sup>e</sup> siècle qu'une agglomération de peuplades livrées aux traditions mythologiques des Scandinaves. La monarchie ne date guère que du milieu du IX<sup>e</sup> siècle.

## NOTE 21

*Regensburg*, que les Allemands ont latinisé en *Reginopolis*, qui a la même signification. Son nom originel lui venait, non comme on l'a dit, de Tibère, qui l'aurait nommée *Augusta Tiberii*, mais de la rivière de *Regen*, qui coule dans ses faubourgs. Saint Emmeran s'y établit comme au centre de ses travaux dans la contrée, mais la ville tenait son titre épiscopal de saint Boniface de Mayence, qui ne l'érigea qu'en 739.

## NOTE 22

La Rocheposay s'est donc trompé en disant dans ses *Litanies des Saints du Poitou* : « Episcopus Ratisbonensis. » Ratisbonne, nous l'avons vu, ne fut érigé en évêché que longtemps après la mort du saint.

## NOTE 23

Quelques-uns ont assurément dénaturé cette partie du fait en annonçant que saint Emmeran, pour soustraire la coupable à la vengeance de Théodon, c'est-à-dire à une mort certaine, autorisa Uta à rejeter sur lui le crime de Sigebald. Ce qu'il y a de plus étonnant en cela, c'est que les Bénédictins de l'*Art de vérifier les dates* (t. XVI, p. 89) aient pu accepter un tel conte. Comment!.. un évêque aurait cru pouvoir autoriser un mensonge qui déshonorait son caractère et paralysait aussitôt le bien qui vivait par lui dans un si grand nombre d'âmes auxquelles il avait recommandé la chasteté?

La *Semaine liturgique* de Poitiers a été en faisant poursuivre le saint par « des saints apostoliques. » Les persécuteurs obéissent au prince, qui n'était pas plus sectaire que mobile pour son crime que la calomnie ; cette erreur n'est pas plus forte que celle d'Emmeran dans le *Propre* du diocèse au r

## NOTE 24

Archeim, aujourd'hui village de 7 à 800 habitants, sur la petite rivière du Lech, en Bavière.

## NOTE 25

Son Epitaphe citée par le *Gallia christiana* en ces termes : *Emmeranus Pictaviensis Episcopus. Verbum venit in Bavariam, et ibidem anno 652, et hic tumulatus est.* En ajoutant une seule virgule à ce texte, d'où plusieurs auteurs contemporains ont conclu que saint Emmeran avait été évêque de Poitiers, en lisant *Emmeranus Pictaviensis, Episcopus*, on a l'effet de renverser toutes les prétentions de ceux qui le prétendent. Il est d'ailleurs certain, comme on le voit dans (*Hist. générale*, p. 342), que le nom d'Emmeran, évêque de Poitiers, dans aucun ancien catalogue, ne se trouve due aux frères Sainte-Marthe, qui l'ont recueilli dans leur *Gallia christiana*.

## NOTE 26

Saint Colomban avait bâti ce monastère sur l'Apennin, entre le ruisseau du Bobbio, et celui de la *Trebia*. Une petite ville s'y est fondue, et a été l'évêché dont le diocèse s'étendit jusqu'en Ligurie. Elle n'a que 4,000 habitants, et c'est là qu'était mort saint Colomban en 615.

C'est en 590 que ce même saint a fondé Luxeuil, *Luxovium*, au pied des Vosges, sur la Saône un chef-lieu de canton de 3 à 4,000 habitants, qui a subsisté jusqu'à la Révolution. Luxeuil, sur la Saône, a conservé de remarquables monuments qui attestent son importance lorsqu'elle était la capitale de la Séquanaise, c'est-à-dire la Franche-Comté.

## NOTE 27

Nous suivons ici la chronologie qui nous paraît la plus exacte, en dépit de graves autorités, parce que celles-ci semblent n'avoir pas adopté les dates véritables. La fondation de Jumièges coïncide avec celle de Saint-Benoît-de-Quinçay. Ainsi on a mis ces deux fondations sous l'épiscopat d'Ansoald, en 674, et nous croyons avec Baillet, qui se trompe peu sur les temps, qu'il faut les mettre vers 654. — Nous-même avons adopté trop facilement dans nos *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers* des chiffres fautifs que nous modifions ici d'après des recherches nouvelles.

## NOTE 28

Cet état du sol normand dura au moins jusqu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, comme il appert d'une ordonnance de Charles V, publiée en 1379. (V. Maury, *Histoire des grandes forêts de la Gaule*, p. 232.)

## NOTE 29

Jumièges, *Gemiac*, *Gimegicæ*, *Gemmeticum*, est un gros bourg de la Seine-Inférieure, dans l'ancien pays de Caux, canton de Duclair, et d'une population de 2,000 âmes. L'abbaye n'a plus que de vastes ruines, hélas !

## NOTE 30

Pavilly, *Paullacum*, au pays de Caux, diocèse de Rouen. M. Jules Marion (*Ann. hist.*, 1838, p. 182) établit par erreur sa fondation avant 648, ce qui ne peut être, puisque Jumièges, construit tout d'abord, ne le fut pas avant 655. L'abbaye fut détruite à la fin du ix<sup>e</sup> siècle par les Normands, et ne fut pas rétablie. Il en reste au moins un bourg du département de la Seine-Inférieure qui doit son existence à ce premier établissement. Ce bourg est chef-lieu de canton au Nord-Ouest de Rouen, et renferme 3,200 habitants. Son église de Saint-Pierre est un remaniement des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles. Une chapelle voisine et le ruisseau qui passe à Pavilly portent le nom de Sainte-Austreberthe.

## NOTE 31

V. *Art de vérifier les dates*, v, 411. — Ce fut aussi l'année où mourut Clovis II, roi de Neustrie et de Bourgogne, dont nous n'avons pas eu à parler parce qu'il n'a intéressé en rien notre pays pendant ses dix-huit ans de règne.



.

,

.

## ENDICE DU LIVRE IX

---

### L'ANNEAU ET LES RELIQUES DE SAINTE RADÉGONDE

---

#### I

out ce qui se rattache à la vie de sainte Radégonde, j'ai dû abréger beaucoup de détails qui intéressent les fidèles et qu'une histoire du Poitou doit contenir, afin de n'omettre aucuns renseignements dignes d'attention sur une des femmes les plus justement célèbres de notre pays. Je me propose donc ici de satisfaire une légitime et religieuse curiosité sur ce qu'on possède encore des reliques soit personnelles, soit extrinsèques de l'illustre reine de France. Très nombreuses d'abord, et d'une grande richesse, ces reliques ont subi les vicissitudes imposées à toutes les choses de ce monde. Beaucoup ont disparu, très peu nous restent, mais encore celles-ci peuvent-elles consoler les âmes sérieuses qui aiment à voir revivre dans ces épaves sacrées autant de souvenirs aimés de Celle qu'elles ne cessent de vénérer. Toutefois avant de signaler et de décrire les objets qui sont restés à notre antique monastère de Sainte-Croix et qu'on y vénère toujours comme un héritage de famille, j'ai voulu raconter l'étonnante histoire de l'un des deux anneaux de notre grande sainte, merveilleux joyau dont l'étrange destinée est de courir le monde aujourd'hui au milieu de mille hasards qui peuvent y prolonger son regrettable exil, et peut-être nous le faire perdre pour toujours. Ce saint objet, recueilli d'abord par des mains ignorantes,



choyé bientôt après par d'autres, de ceux qui devaient être indignes de lui, et tomba dans une sorte de mépris qu'il ne se soumettait parfois comme mortels. Comme je n'ai jamais écrit de comédies, je suis resté d'autres convictions que je ne me suis jamais changées pour celles qui firent de mes plus chauds adhérents autant d'adversaires inattendus. Je vais raconter cette pauvre histoire, et dire au milieu de quelles étonnantes péripéties l'anneau de notre sainte, qui devait être à Poitiers, s'est égaré et court encore je ne sais où, au risque de s'entendre un jour reconnaître généralement pour ce qu'il est. Alors peut-être ira-t-il se reposer enfin, glorieux de son histoire et honteux d'un si triste dénouement, sous les vitrines à peine connues d'un musée de sous-préfecture ou d'une collection d'amateurs distingués.

Après donc avoir lu ces pages, on saura comment et pourquoi je devais les écrire. C'est le redressement d'une vérité systématiquement méconnue, et une protestation que je me devais à moi-même contre un outrage qui semble remonter jusqu'à celle dont la gloire devenait pour certains héros de la science *moderne* une embarrassante importunité.

## II

### L'ANNEAU DE SAINTE RADÉGONDE

En 1863, M. Benjamin Fillon, l'un des habiles archéologues de la Vendée, écrivait :

« Pourriez-vous me dire quelles sont les reliques qui vous restent à Poitiers de sainte Radégonde ? J'ai un puissant intérêt à le savoir de vous aussitôt que possible, aussi bien qu'un précis de leur histoire. »

Je répondais immédiatement :

« Les reliques dont vous me parlez se réduisent en dehors du monastère de Sainte-Croix, et depuis l'an 1562, aux débris d'ossements incendiés cette année, et recueillis par les catholiques, après le pillage et la destruction du corps de la sainte, sur le parvis de l'église, par les huguenots qui venaient de prendre la ville. Ces ossements recueillis alors furent reconnus authentiques, scellés dans le tombeau de marbre qui avait occupé la crypte depuis le vi<sup>e</sup> siècle, et toujours vénérés par les populations dont les malheurs n'avaient diminué en rien la confiance. En 1412, ce même tombeau avait été ouvert par autorisation et en présence de l'évêque de Poitiers Simon de Cramaud pour satisfaire la dévotion de Jean, duc de Berry et comte de Poitou, qui désirait placer quelques reliques de notre sainte dans la Sainte-Chapelle qu'il venait de faire construire à Bourges. On trouva le corps encore paré de la pourpre d'un manteau royal, ayant sur la tête une couronne fermée en vermeil, les mains jointes sur sa poitrine. Sa main droite portait deux anneaux d'or dont l'un, celui de reine, était d'une confection dont on ignore les détails ; l'autre, celui de religieuse, dont nous verrons bientôt quel fut le genre d'ornementation.

La tradition rapporte avec Bouchet (a) et Pidoux (b), qu'il confirme D. Fonteneau (c), qu'alors le corps de la sainte fut trouvé entier, sans aucune altération, et recouvert des mêmes parures que je viens de dire. Jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle, il était inouï ou au moins très rare que les corps saints eussent jamais été diminués d'aucune de leurs parties. Les reliques qu'on s'en procurait consistaient en quelques objets qu'ils leur avaient appartenu, en linges surtout qu'on avait fait toucher à leur corps ou à leur sépulcre, et dont mainte

(a) *Vie de sainte Radégonde*.

(b) Pidoux, *Vie de sainte Radégonde*, in-12, 1623, p. 522.

(c) *Manusc.*, t. XXV, p. 16.

» fois la valeur fut attestée par des  
 » date du ix<sup>e</sup> siècle, où les Nori  
 » piller les églises, de nombreuses  
 » eurent lieu dans toute l'Europe  
 » trésors, les plus précieux de tous  
 » séparer entièrement, on se décida  
 » portions : de là les nombreuses  
 » un grand nombre de monastères  
 » sainte Radégonde, lorsqu'on co  
 » invasion à Poitiers, avait été tra  
 » de l'abbaye fortifiée de Saint-  
 » qu'elle fut ramenée dans son é  
 » disparu ; comme enfin, sur de  
 » avait été murée dans la crypte de  
 » y resta oubliée jusqu'en 1012, où l'abbesse Béliarde l'y  
 » découvrit (a), on s'étonne peu que son corps n'ait subi  
 » aucune altération, et qu'il ait apparu dans son intégrité  
 » aux augustes témoins qui assistèrent en 1412 à l'ouver-  
 » ture officielle du tombeau. Cette circonstance enhardit  
 » sans doute le prince Jean à demander qu'on en détachât  
 » la tête pour la lui donner. On n'y consentit pas ; on lui  
 » permit tout au plus de s'attribuer quelques portions des  
 » étoffes ou des bijoux : il pensa alors à l'un des anneaux  
 » que portait la sainte. Mais là, d'après la tradition appuyée  
 » du témoignage de tant d'illustres contemporains invités  
 » et présents à la cérémonie, une merveille inattendue  
 » manifesta la volonté de la sainte. Quand le prince voulut  
 » se saisir d'un de ces anneaux, le mouvement et la vie  
 » revinrent momentanément au doigt qui le portait : soudain  
 » il se replia pour s'opposer à la pieuse spoliation, tand  
 » que le doigt voisin n'opposa aucune résistance et cé  
 » volontiers le bijou qu'on lui demandait. On jugea alor  
 » avec toute apparence de raison, que l'anneau refusé p  
 » la sainte était celui qui témoignait de ses vœux

(a) *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, V, 361.

et elle ne voulait pas se défaire. L'autre  
cause et de reine, qu'on ne lui avait sans  
près sa mort que pour témoigner par un  
de du double rôle que Dieu avait donné à  
dans le cours d'une vie où le commandement  
est moins remarquable que l'humilité et

les détails que je donnai à M. Fillon, en  
citations de la première lettre, et m'appuyant  
sur déjà anciennement recueillies aux sources  
littéraires.

répondit :

« l'anneau de sainte Radégonde. Jugez-le  
comme une ramme en cire rouge qui cache cette  
moi votre avis. »

« m'avait frappé avant même l'ouverture de  
me semble bien que j'y peux lire *Rade-*  
après tout, ce n'est qu'une copie, et sous le  
refaçons archéologiques dont nous sommes  
les jours par de plus ou moins habiles  
ne me prononcerai qu'après avoir vu et  
écrit. »

Le correspondant m'annonçait aussitôt que  
la semaine suivante il serait à Poitiers, se  
présenterait chez moi à une heure après midi, et me  
demanderait mon opinion sur les pièces en mains. Il m'invitait à  
y convoquer certains de nos collègues les plus compétents  
des Antiquaires de l'Ouest, qu'il regarderait comme autant  
de juges, et s'en rapporterait à notre décision, dont, au  
reste, il ne doutait pas.

Au jour dit, tout se passait d'après ce programme.  
J'avais invité à se réunir chez moi le Bureau de la Société  
des Antiquaires, dont faisaient partie MM. Rédet et de  
Longuemar, spécialistes justement appréciés en fait d'épi-  
graphie. A l'heure dite, M. et M<sup>me</sup> Fillon se présentaient

ensemble ; et tout d'abord le premier de sa femme la bague mystérieuse et remettait sans mot dire, mais avec qui exprimait déjà l'espérance de r

Mon examen ne fut pas long. Après avec l'empreinte en cire rouge que j'examinai la facture générale, les symbolisme de son ornementation, anneau à mes collègues sans dire convaincu de deux points importants était bien de l'époque mérovingienne, gravé sur le chaton formait bien, et le nom si célèbre de Radégonde.

Tour à tour les membres de notre avis, et il n'y eut qu'une voix pour le possesseur d'une *antiquité* si remarquable.

Toutefois les archéologues ne peuvent reconnaître et de définir l'objet de ces Ils aiment, pour mieux s'éclairer, à la chose. Ils veulent savoir et d'où elle vient, et qui l'a trouvée, et comment elle est tombée à un amateur qui l'apprécie. Souvent, au fond de toutes ces incertitudes, se cachent de sérieuses difficultés dont la solution exige d'attentives études.

Ce furent donc autant de questions posées presque à la fois à M. Fillon par chacun des investigateurs dont il avait consenti à faire ses juges.

Et M. Fillon nous fit le récit suivant :

« L'anneau a été découvert par un laboureur qui le vint briller sous le soc de sa charrue, dans un champ dont l'étendue occupe une portion du territoire où se livra, en 1569, la fameuse bataille de Moncontour, entre cette ville et Airvault. Le paysan le vendit pour 50 francs, poids d'or, à un orfèvre de cette dernière ville. Celui-ci, qui n'appréciait que la valeur vénale, le vendit à M. Calixte Tusseau, lequel le montra à son ami Fillon. Ce dern

comprit à première vue l'importance de l'objet, et comme l'acquéreur s'occupait moins de bijoux que de céramique, un accord devint facile entre eux : l'anneau, échangé pour un vase Palissy, fut bientôt la propriété de l'archéologue vendéen. C'est sous la première impression de ce marché, dont il se réjouissait fort, qu'il ouvrit avec moi sa correspondance de janvier 1863. »

En réfléchissant au théâtre de cette découverte, je m'expliquai aussitôt, et mes collègues approuvèrent tous mon sentiment, pourquoi une telle trouvaille s'était faite si loin, c'est-à-dire à 35 ou 40 kilomètres de Poitiers. En effet, en 1562 s'était consommé le pillage de cette ville par les protestants. Il est de notoriété historique, car tous nos chroniqueurs en font foi, que le corps de sainte Radégonde fut, le 28 mai de cette fatale année, tiré de son tombeau, trainé sur le parvis de l'église, et brûlé avec ses parures, moins, bien entendu, ce qui constituait parmi celles-ci une certaine valeur à ne pas négliger. C'est ainsi, qu'au rapport des procès-verbaux dressés après le pillage, il est constaté que les matières d'or et d'argent volées aux églises furent fondues au profit des vainqueurs dans une maison de la rue du Puigureau (a). Parmi ces objets précieux, il ne faut pas douter que la couronne de la glorieuse reine de France ait trouvé sa place et ne se fût métamorphosée en lingots avec tant d'autres. Mais l'anneau *de religieuse*, abandonné en 1412 par le duc de Berry, était peu embarrassant : il était encore là, parant cette main vénérable que le temps avait merveilleusement conservée. Quoi de plus facile que de le soustraire à l'avidité des autres pillards ? L'un d'eux sans doute, troupier et peut-être officier à la solde du comte de Grammont, s'en sera emparé et n'aura pas manqué d'en orner un de ses doigts où il l'aura montré souvent comme un souvenir de son triomphe. Mais il est de ces gages qui portent malheur. Je doute peu que le soudard de Calvin,

(a) V. notre *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, II, 252.

ayant échappé aux nombreuses mêlées souvent ensuite entre les catholiques ait été se faire tuer sept ans après (15 Moncontour, et qu'il ait laissé là avec le fruit maudit de son vol sacrilège, quatre-vingt-quatorze ans après, tombé sous les hasards qui déroutent tous les calculs de la Providence, des mains d'un paysan à celles d'un ardent catholique, à celles d'un antiquaire, et de ces dernières à celles d'un érudit, où j'ai pu l'admirer et me l'identifier qu'il n'est pas.

J'avoue très volontiers n'émettre qu'une conjecture. Mais de combien de probabilités est-elle entourée? N'est-ce pas une sorte de lumière qui se dégage de l'objet? Et une fois donné que la chapelle s'appelait bien le nom de Radégonde; en réfléchissant à la contrée et bien au-delà, la nôtre fut son nom à l'époque mérovingienne; en raison de la découverte faite sur un champ de bataille, au doigt de Dieu sa délivrance des hordes normandes qui lui avaient fait tant de mal..., en rapprochant, dis-je, de tout cela le souvenir de la dévastation de notre église et de tout ce qui s'y était rattaché à l'ouverture du tombeau de 1412, comment méconnaître que tant de détails si bien liés entre eux s'expliquent très naturellement par l'interprétation que je leur donne?

Je l'ai dit: ce fut l'avis des studieux collègues qui m'entouraient. M. Fillon, qui n'avait pas encore songé à expliquer *historiquement* la présence de l'anneau dans les terres de Moncontour, vit dans mon opinion un appui de sa lecture devenue la nôtre, et s'y rangea d'autant plus volontiers.

### III

Rien n'était à négliger pour l'histoire du pays dans cette intéressante trouvaille, non plus que dans les souvenirs

quait. Je demandai à M. Fillon la permission  
à la *Revue de l'Art chrétien*, dans laquelle  
depuis sa fondation en 1857 : ce que je fis en  
l'anneau et donnant l'historique de sa réapparition  
monde intellectuel.

scription, je la renouvelle ici pour l'avantage de  
l'art.



qui forme le tour de l'anneau est forte de deux  
et se rattache à chacun des côtés du chaton  
figure de chenille dont la tête, flanquée de deux  
neues, sort du cercle où est inscrit le monogramme  
R. Dans cet ensemble on reconnaît des traits  
le ressemblance avec les anneaux trouvés dans  
eux de Childéric I<sup>er</sup>, roi de France, au v<sup>e</sup> siècle,  
lebert I<sup>er</sup>, au vi<sup>e</sup> (a). Cette chenille est un symbole  
ité, inspiré par la transformation de la chrysalide,  
génieuse du papillon, qui avait le même sens  
ographie antique, et restreinte ici à sa plus simple  
parce que les ailes de l'élégant insecte eussent  
exigences de l'art. C'est dans ce chaton affectant  
sphérique et de dix à douze millimètres qu'est  
nom *Radegondis*, formé de caractères mérovin-  
as entrelacés, comme il était fréquemment d'usage  
que, mais d'après une autre méthode non moins  
elle, isolant chaque lettre, la rattachait cependant  
voisine en lui empruntant quelqueune de ses  
ui prêtant quelqueune des siennes propres.

*astasis Childerici I. Francorum regis, à Joan. Chiffetio ;*



## HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

observation qui intéressera les paléographes ne doit échapper ici. C'est qu'on voit le mot *Radegondis* un O à la troisième syllabe, au lieu d'un U qu'il ait régulièrement : *Rath-Gunts*. Mais cette orthographe accuse en rien l'habile graveur du vi<sup>e</sup> siècle : elle est tout au plus qu'on aurait, en latinisant le mot que *Radegundis*, substitué l'O plus latin à l'U que, et qu'au lieu de tirer la seconde partie du mot de l'allemand *Gunts*, racine de GUNSTIG, *favorable, bon*, il faudrait voir cette racine dans *protecteur*, ce qui, sans rien changer au sens composé donné à la fille de Berthaire (*conseillère, femme de bon conseil*), expliquerait comment un mérovingien a pu changer une lettre sans altérer la signification du mot. Il est vrai que cet O à la place de l'U dans l'espèce est très familier à Grégoire de Tours, qui n'écrit jamais autrement le nom de la sainte qu'il nous a laissée connue ; mais, au xiii<sup>e</sup> siècle, l'O fut préféré à l'U dans le nom de la sainte qui décora le sanctuaire de notre célèbre église. Chargé en 1849 de présider la restauration de ces fresques peintes, je veillai scrupuleusement à ce que tout y fût reproduit avec la plus grande fidélité, sans omettre encore que cette orthographe aurait son analogue dans un intéressant anneau mérovingien.

Mon oncle allait à Paris tout fier de pouvoir y montrer un magnifique spécimen d'orfèvrerie franque. Plus que tout, il y portait des idées faites et des rapprochements qui lui donnaient l'air de l'authenticité du petit chef-d'œuvre. Aussi fut-il très heureux de le soumettre à l'appréciation de ces savants et de paléographes distingués qui ne lui firent aucun reproche. Il trouva, à ce foyer de la science, d'accord avec moi, MM. Guérard, de Laborde, et Quicherat, tous maîtres dans leur art, dont s'était glorifiée et dont s'honorait encore la science des Chartes.

Quicherat, surtout, se montra émerveillé. Membre

la Société des Antiquaires de France, comme M. Fillon et moi, il demanda à lui en faire un rapport. M. Fillon n'eut garde de s'y refuser : il confia son bijou au savant directeur de l'Ecole des Chartes, sur la science et le crédit duquel comptait pour relever l'importance d'un objet qui allait intéresser le monde archéologique. Le rapport, en effet, émut ceux qui l'entendirent. On admira de concert la baguette franque. Tous adoptèrent à la fois les conclusions émises : l'anneau était bien un ouvrage du VI<sup>e</sup> siècle ; le nom de notre reine de France y chatoyait en toutes lettres. Mais c'était tout. On ne s'avancait pas jusqu'à attribuer le petit trésor à sainte Radégonde de Poitiers, et toutefois on ne combattait pas les conjectures qui auraient favorisé cette affirmation.

Et pourtant un changement de scène allait bientôt éveiller un grand étonnement.

#### IV

Il est d'usage, à la Société des Antiquaires de France, qu'un mémoire ou un rapport quelconque, avant d'y être accepté pour l'impression, et d'avoir été lu une première fois, le soit encore de nouveau à la séance suivante : c'est la condition définitive de l'impression. C'est aussi une sage mesure : dans l'intervalle des deux séances, de nouveaux documents peuvent survenir, des objections se poser, l'auteur ne peut, s'il en est ainsi, qu'améliorer son travail et le rendre plus digne de la publicité.

Donc, à la séance qui avait suivi sa première lecture M. Quicherat procédait à la seconde. Mais alors quel fut pas l'étonnement général d'entendre un travail où non seulement quelques détails avaient été modifiés, mais où la thèse elle-même était tournée sens dessus dessous, de sorte que ce qui avait été l'anneau d'une Radégonde quelconque n'était plus rien de cela ? Ce n'était plus ce nom célèbr

fallait voir. Car on pouvait lire une suite de noms tous aussi bizarres les uns que les autres : plaisir qui ne valait pas mieux que la négligence de l'affirmation si nette et facile à lire.

Et d'où vient une si énorme variation ? Un savant professeur abjure aujourd'hui son erreur ; il « renonce à toutes les conclusions » — c'étaient les miennes — pour se servir de manière de voir, « sur une base apparemment, « et sur une étendue de documents et des textes ».

ce n'est pas tout. Passant de l'antiquité à la gloire, aux reliques corporelles, un antiquaire affirme « qu'il faut admettre l'existence de ces reliques à Saint-Benoît-de-Quincé » — translation à Saint-Benoît-de-Quincé — et cela est qu'il n'y a aucun doute sur ce qui se trouvait dans le tombeau avant la spoliation de 1562. — En d'autres termes, la zone n'a pas eu ses reliques avant le ix<sup>e</sup> siècle ; leur destruction est due à une imagination, et encore aujourd'hui nous ne pouvons affirmer d'elle n'est tout qu'une illusion, ni plus ni moins.

Et que devient dès lors la dévotion des évêques de Poitiers, du clergé entier soit de la ville et des campagnes, soit des départements voisins, et de la multitude de cette religieuse confiance qui, de la montagne et les mers, attire à cette basilique tant de vœux, de prières, et qui ne pouvait s'empêcher, de tirer cette conséquence : Toi qui es la comédie, consacrée par le tem

ples, mais qui ne prêtait qu'à sourire aux hommes et aux savants.

Enfin, la vraie raison des fluctuations inexplicables de ce sérieux et de ce savant distingué n'était pas dans son caractère, qui valait encore à M. Quicherat, dans le temps où il était ainsi, et une bonne place du gouvernement et une chaire de docte philosophie qui, à Paris, se distribuaient moins large par les mains d'une utile camaraderie. M. Quicherat était de ces libres-penseurs qui vivent de la science et ne refusent pas de s'y ébaudir. En de telles conditions on voit parfois naître subitement les enthousiasmes du savoir... Mais, si une découverte ainsi acceptée n'est que pour servir au profit des croyances populaires; si elle arrive à la religion chrétienne puisse en recevoir quelque éclat et se répandre dans les masses, alors on se mord les lèvres et on se hâte bien vite à « une erreur » qu'on désavoue; on se réfugie dans l'autorité d'« une discussion plus éclairée »; les textes ont été plus attentivement étudiés, les textes sont mieux compris...; et ces basses convictions, comme nous le voyons, aboutissent en fin de compte à une dissimulation... n'aura pas le sens commun. Je me réserve de revenir sur ce point.

## V

L. Fillon, que pensait-il, que disait-il de ce nouveau fait annoncé par son docte ami? De lui qui avait eu son opinion arrêtée par un dessin, qui s'était éclairé des lumières généralement admises, qui ne doutait pas d'avoir raison, par un de ces heureux hasards ménagés souvent au bas monde aux objets les plus intéressants, un débris de la toilette de sainte Radégonde; lui qui avait toujours si bien ses opinions arrêtées en archéologie, qui ne souffla mot, ne se récria pas, ne plaida pas sa cause, ne souffrit que l'anneau de Moncontour n'eût plus sa destination vulgaire, et la *signature* du chaton n'eût

plus à ses yeux cette distinction toute  
 plu à lui reconnaître et qui en centuplai  
 le silence? Pourquoi désertait-il ce c  
 pouvait si bien défendre ses premiè  
 qui s'était occupé de numismatique  
 ivre sur les monnaies de la France  
 avec une autorité acquise la lecture c  
 avec tant d'autres, reconnue incontest  
 contre les négations de M. Quicherat  
 pas alors, mais je le sus un jour de  
 revoyant pour la première fois après  
 gagne, et lui témoignant ma surpri  
 que je lui reprochais, il osa me re  
 toujours comme vous; mais si vou  
 gagne peu à se mettre mal avec ces

Avais-je tort de trouver que les inti  
 'à n'étaient qu'une pauvre camarader

## VI

A quelque temps de là parut, d  
 volume des *Mémoires* de la Sociét  
 France (a), une note de M. Quicherat  
*laire de l'époque mérovingienne*. Not  
 faisait rentrer dans le droit commun, par ces simples mots,  
 le bijou auquel naguère on avait tout d'abord donné de si  
 beaux titres de noblesse. Mais ce n'était pas là l'unique  
 prétention qu'il affichât dans ce singulier écrit de quinze  
 pages. Il s'y donne le rôle inouï, non-seulement de reproduire  
 le caractère que de si doctes gens avaient reconnu avec  
 lui à la bague sigillaire, mais, battant en brèche toutes les  
 traditions de notre pays, méconnaissant l'histoire qu'<sup>11</sup>  
 fausse à plaisir pour le besoin de son hostilité systématiqu

(a) 1864, p. 186.

lui qui ne veut pas de conjectures, et qui méprise souverainement celles qui s'appuient chez nous des probabilités les plus acceptables, il fait de l'histoire à son service, avec une géographie idéale; il veut, dépassant toutes les audaces possibles en pareil cas, faire table rase de tous les fondements qui ont soutenu jusqu'ici la dévotion du Poitou aux reliques de sainte Radégonde; et, pour prouver que le fameux anneau ne lui a jamais appartenu, il proclame ne que depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, où le corps de la sainte, jusqu'alors gardé à Poitiers, en fut enlevé et transféré à l'abbaye de Saint-Benoît-de-Quinçay, il n'en a plus été question chez nous, et que nos annalistes poitevins n'ont rien dit qui vaille en racontant dans tous leurs détails les intéressantes péripéties qui ont signalé, depuis le retour de Saint-Benoît à Poitiers, les phases miraculeuses du saint tombeau. De telles assertions ne tendaient à rien moins qu'à détruire les saintes influences de la patronne de Poitiers! Car, si l'enseignement de M. Quicherat égalait en sûreté sa fière désinvolture à le produire, il n'est pas douteux que la piété populaire, aussi bien que l'histoire, et mes propres convictions acquises dans une longue et sérieuse étude de leurs motifs, n'étaient plus qu'autant d'impostures accréditées contre toutes vraisemblances par des évêques et de prêtres aux dépens des milliers de fidèles poitevins nationaux et étrangers, venant chaque année de la ville et du dehors vénérer les dépouilles séculaires d'une reine de France, de la fondatrice de l'église de Sainte-Radégonde et du monastère de Sainte-Croix.

## VII

Si quelqu'un dut être étonné de ce langage et s'inscrire en faux contre de si maladroites bizarreries, c'était bien moi. Depuis vingt-deux ans, j'étais historiographe du diocèse de Poitiers. Ce ne devait pas être seulement au profit d

quelques cahiers où venaient se mettre des notes recueillies avec autant de soin que de suite, à l'occasion, prendre la défense contre les écarts de nos ennemis. Le genre d'argumentation employé par moi ne doutais pas que ce fût à lui que je devais sans retard.

Je pris donc, à défaut de M. Fillon, en appartenait autant qu'à moi, mais ces gaillards-là, je pris le seul celui de réfuter ces incroyables tirades et j'adressai, le 10 octobre 1863, à M. de la Roche une ample réfutation des rêveries qu'ils auraient pu prendre pour des réalités. et comme il convenait surtout à nos habitudes, avec toutes les formes et les vains vivants se doivent toujours entrer dans la dissertation à mon illustre adversaire. Dans la lettre où je faisais la part à son mérite, je considérais qu'en m'inscrivant contre les miennes sans séparer en rien les deux parties du respect que je portais à son savoir, j'avais aussi l'espoir que ce nuage élevé ne empêcherait pas de nous rendre un jour.

L'aigreur du savant contrarié par une éloquente réponse en quatre lignes de votre brochure. Je vous en remercie et vous en remercient de ce que nous sommes si différents. » — Puis : « J'ai l'honneur

Oh ! les antiquaires... et les savants. Ou l'autre, je n'en voudrais être qu'un.

Quoi qu'il en soit aujourd'hui, et dans le volume de mon *Histoire du Poitou* le complément de la vie de sainte Radegonde sur la question de ses reliques. Je n'aurai besoin de résumer ma réplique à M. Quiche

## ANNEAU DE SAINTE RADÉGONDE

der le repos de sa cendre, il m'est permis  
rnier effort pour que sa polémique, restée  
lume des Antiquaires de France, puisse exc  
lire ici une réplique qui ne soit due ni à  
ni au hasard.

## VIII

rat s'appuyait sur deux objections : d'abord  
e gravé sur le chaton de la bague ne pou  
*legondis*, — puis il ne pouvait venir du tombe  
, car, après son départ pour Saint-Benoît-  
corps n'était jamais revenu à Poitiers (!!!).  
it examiner successivement ces deux points  
larque, *avant sa conversion*, avait trouvé le  
incontestable. Une fois converti, il n'en v  
aperçoit, avec toute sa perspicacité ordina  
stitution catholique en pourrait bien tirer pe  
est donc de contester d'abord la réalité  
iendrait à bout en contestant l'existence de  
lui, ne peut se voir dans l'arcade entouran  
ates les lettres, lesquelles se rattachent à  
ome à une portion d'elles-mêmes. Pour mo  
que cette arcade ne soit bien un N. ( *Voi*  
ai apporté en preuves de douze à quinze sp  
nnaies françaises et d'inscriptions grecques  
res races. Rendu à ce point, mon advers  
r une bonne raison contre moi en concluant  
la lettre, qu'il n'y veut plus voir, laisse à cha  
lire non plus *Radegodis*, mais *Ergadilo*, *A*  
ième *Gradelo*... En conscience, ce n'est pa  
é sérieuse. Ces noms baroques n'ont jamais  
s, et il ne faudrait pas les inventer pour f  
à un adversaire ignorant. Nous allons  
scène un homme de haute valeur qui, s'il r



pas toujours de mon avis, me permet dans mes idées, puisqu'il ne soutient pas et qui, ce que je me plais à reconnaître discussion affable, pleine de politesse, négations les plus accentuées, et en qui la science ne fait jamais tort à l'éducation.

Je veux parler de M. Edmond Le Blant, l'une des notoriétés les plus remarquables de notre temps pour ses études paléographiques et sa connaissance des inscriptions chrétiennes. M. Quicherat s'autorisait de son avis pour voir l'S du mot *Radegondis* là où il voulait qu'il fût. Cela m'intéressait peu, puisque l'S n'était pas en discussion; je l'avais fait remarquer dans mon *Mémoire* en observant que l'autorité de notre savant collègue ne regardait ici tout au plus qu'une faute de graveur, chose insignifiante, et que, dans l'espèce, l'idée émise par M. Le Blant ne pouvait rien décider entre nous. Mais un incident bien autrement grave allait surgir après la lecture de M. Quicherat. C'était M. Le Blant lui-même qui, exposant en très bons termes que « puisque je lui avais fait l'honneur de prononcer son nom dans l'intéressante Notice adressée à la *Revue de l'Art chrétien*, » il demandait à ajouter quelques mots aux observations de son éminent confrère M. Quicherat.

Evidemment, il y avait là une mise en scène convenue d'avance entre les savants confrères, et j'analyserai très rapidement le nouvel interlocuteur, en disant que le mot *Radegondis*, fût-il aussi lisible que possible, et il ne l'était pas pour lui, rien ne prouvait qu'il fallût l'attribuer à la sainte de Poitiers plutôt qu'à toute autre femme de ce nom; que cette formule pourrait bien signifier d'autres noms germaniques : *Gondegardis*, *Aregondis*, *Audregondis*; qu'il ne voit dans le monogramme ni le D, ni l'S, ni l'N que réclame mon interprétation; quant à l'N que je trouve dans l'arcade extérieure, il ne saurait l'admettre *avec confiance*; qu'enfin il lui paraît téméraire d'expliquer aujourd'hui avec certitude ce que les anciens eux-mêmes

n'expliquaient pas toujours sans de certaines difficultés, par ces motifs, il est empêché de suivre M. l'a Aubert dans ses intéressantes déductions, et qu'à ses yeux la bague d'Airvault ne semble pas avoir cette grande importance.

A cette heure, la parole m'est rendue, et je vais succéder l'une après l'autre ces objections pour les peser à mon tour.

Les plus savants peuvent se tromper, même dans les choses dont ils ont une plus grande expérience. Quelqu'un jugent aussi moins par la science qu'ils possèdent très bien que par le sentiment qui les égare parfois et qu'ils puissent trop s'en défendre. Je crois un peu c'est ce qui est arrivé ici à M. Le Blant. Avec sa profonde éclairée, il a jugé d'après ses premières convictions me semble avoir perdu de vue, dans ses comparaisons paléographiques et quant à la forme de certaine lettre qu'il y a de trop avéré pour lui et pour moi dans les caprices du burin, dans les variantes irréfléchies du graveur, surtout à l'époque mérovingienne, laissait souvent ses mains au hasard sans trop s'embarrasser des imperfections de ses contours ou de ses lignes. J'ai admis, et les doctes ne le nieront pas, nous permettez-moi fort bien, qu'on pût hésiter sur la lecture de notre monogramme; nous accorderions bénévolement que tous les monogrammes germaniques formés des dix lettres trouvées ici y puissent constituer les éléments d'une vie improvisée pour le besoin du plaidoyer... Mais puisqu'on veut bien parler ici de mes *intéressantes déductions*, il ne faudrait pas trop ou non plus que si M. Le Blant n'exprime que son *peu de confiance* dans la valeur de mon N, il semble aussi, par ces propres termes, ne le rejeter pas absolument. Voilà déjà un élément qui m'est favorable. Je ne comprends guère non plus qu'on aille infirmer cette lettre si importante et si controversée sous prétexte qu'en d'autres spécimens plus ou moins nombreux on ne l'a jamais vu employée ainsi. Il ne faut pas accepter ce raisonnement quand on est d'accord si

liberté grande prise par les monétaires ou les orfèvres de varier les traits de leurs monogrammes selon le besoin de la chose, les caractères usités dans ce cas pouvant s'enchevêtrer, s'assembler et se disposer de façon qu'une hampe ou une courbure peuvent, sans perdre rien de leur forme naturelle, se prêter à toutes les combinaisons d'un alphabet arbitraire, et arriver à un résultat voulu sans qu'on puisse en trouver antérieurement de similaire bien formel.

Nous ajouterons, si vous le voulez bien, qu'il ne faut pas regarder le souvenir de Moncontour et d'Airvault comme absolument étranger à notre objet. Je me rappelle encore l'impression qu'il produisit, quand je l'émis pour la première fois, sur ceux de nos savants collègues de Poitiers, qui y virent une explication très plausible et du caractère mérovingien du précieux joyau et du champ où s'était opérée sa découverte. Pour eux, l'une de ces raisons fortifiait l'autre. Ils savaient bien que c'est très souvent en groupant des conjectures qu'on restitue des faits historiques dont on n'a eu que par elles seules la solution définitive. Pourquoi se refuser ici à un accord qui va presque jusqu'à l'évidence?

Un autre trait corrobore l'idée que notre anneau fut celui, non d'une femme quelconque du nom de Radégonde, comme on voudrait le faire supposer, mais d'une femme constituée en dignité, disons même *une religieuse*... Voyez-vous, en effet, au-dessous de l'N que vous méconnaissiez jusqu'à n'en faire qu'une arcade, voyez-vous cette petite croix grecque très séparée du reste et se nichant modestement en dehors du champ de l'inscription? N'est-ce pas là un indice de christianisme, peut-être même d'une profession plus parfaite que celle d'une chrétienne ordinaire? Les rois, dans leurs monnaies, faisaient le plus habituellement surmonter de cette croix leurs types d'or, d'argent ou de billon : à défaut de cette place ils leurs donnaient le milieu de la pièce qui souvent aussi retenait ces deux signes à la fois.

ici ce n'est plus un roi, mais une reine ; c'est une reine qui a renoncé à la royauté, une reine à qui sa position demande souvent des écrits revêtus de sa signature, de son monogramme. Mais cette reine est aussi une religieuse. Elle ne veut pas, elle ne peut pas séparer son nom du nom de son second époux. Et voilà que la croix rend celui-ci inséparable de l'autre ; et comment c'est bien l'anneau que la sainte refusa à Jean de Berry, quand elle se laissa ravir volontiers celui qui n'avait été pour elle que l'anneau d'un mariage forcé.

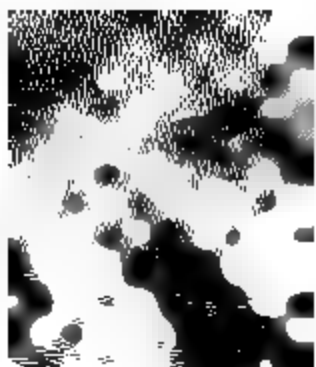
Je crois donc, et je soutiens devant ces considérations topiques, et malgré des objections plus spécieuses que solides, je crois que la belle bague d'or ramassée dans le territoire de la bataille de Moncontour a ses titres d'authenticité. Et je ne suis pas le seul qui le croie ; car, après la défection de M. Quicherat et l'argumentation convaincue de l'honorable M. Le Blant, nous avons encore un témoin de premier ordre qui n'a pas hésité à demeurer de mon avis. C'est M. Fillon lui-même, qui, resté coi pendant les débats, après avoir ainsi persuadé à tout son public parisien qu'il était de son avis, n'en a pas moins professé, en Poitou et ailleurs, qu'il croyait à l'origine royale de son anneau, se vantant d'en rester l'heureux propriétaire. Il y a plus : sa famille, ses amis ont partagé son opinion très orthodoxe, et dans une vente publique d'objets curieux, faite à Paris après sa mort, ses héritiers, m'a-t-on dit, n'ont pas craint de porter l'objet à un trop haut prix en le proposant à 13,000 francs. On ajoute qu'il n'a pas été vendu<sup>(a)</sup>.

En somme donc, on peut regarder que la polémique ménagée par M. Quicherat contre l'objet injustement répudié par lui est moins un examen sérieux et motivé qu'un procès de tendance entrepris dans un autre but. Nous allons donc le suivre en des prétentions non moins excentriques.

(a) Il faut rendre cette justice à M. Fillon que, dans un pourparler avec Madame la Supérieure de Sainte-Croix, il l'aurait laissé à 12,000 francs, si la communauté avait pu se décider à cette dépense.

## IX

J'ai raconté comment notre érudit avait publié, au lieu de sa première note où il affirmait comme moi la lecture du mot *Radegondis*, une seconde note où il soutenait le contraire. Je ne me plains jamais, et mes amis le savent très bien, qu'on ne parle pas de moi, en quelques rencontres que ce soit. Cependant il est une circonstance que dans l'occasion je trouve significative. En effet, en abordant la question, M. Quicherat raconte que M. Fillon lui avait envoyé l'empreinte en cire du monogramme sans lui dire ce qu'il y avait lu. Ce fut alors que M. Quicherat lut, dit-il lui-même, la même leçon. Il ajoute que M. Rédet, archiviste de la Vienne, n'avait pas lu autre chose ; mais il se garde bien d'indiquer la réunion de nos Antiquaires de Poitiers, réunion qui s'était faite chez moi, que je présidais pour ainsi dire, et où M. Rédet et moi n'étions pas seuls de l'avis de M. Fillon. Voilà donc une sorte d'aréopage de tous les juges affirment le même point. Parmi ces juges le voyageur vendéen n'avait pas manqué de dire que trouvait un chanoine de Poitiers. Il me semble voir alors se rembrunir quelque peu le front ordinairement serein l'illustre professeur. C'est alors qu'il aura dit sans doute maussade propos que je recueillis un jour de la bouche du libre-viveur Mérimée : « Je n'aime pas que les prêtres mêlent de ça ! » — Chers et doctes Messieurs, plaisant vous ? Vous qui vivez de parchemins et d'archéologie qui dissertez en de beaux livres et aux grands frais budget national sur les ogives de l'architecture chrétienne et les fresques de nos voûtes romanes, où seriez-vous aujourd'hui, et qui eût jamais entendu parler de vous, les prêtres ne s'étaient pas mêlés de ça ? Eh ! quoi ? prêtres ne sont-ils pas dans leur domaine propre lorsqu'ils traitent de la construction, de la peinture, de l'orfèvrerie des vitraux de nos basiliques ? Est-ce vous ou eux qui ont pris les premiers en main, aux origines du christianisme



l'équerre et le ciseau, le pinceau et la palette, l'or et les gemmes des reliquaires et des vases sacrés? Fi donc! vous n'êtes venu ravir aux prêtres qui n'y gagnaient rien, ces bienheureuses fonctions que pour y trouver autant de moyens de vous enrichir. Il vous a manqué à la fois l'esthétique, la liturgie, le sens chrétien, les moindres éléments du mysticisme, toutes choses dont le moyen âge avait le secret, et dont vous ne vous êtes même pas douté. Vous ignoriez la Bible, les Pères de l'Eglise, les encyclopédistes catholiques, l'hagiographie, et c'est dénués de ces indispensables richesses que vous nous avez fait trop souvent, au lieu d'églises, d'ignobles quadrilatères qui ne valent pas la moitié de nos plus humbles chapelles. Vous avez imprimé de fastueuses pages de papier vélin, de prétendues histoires de nos peintures murales aussi remarquables par vos fautes d'ignorances que par vos folies d'imagination; vous n'avez eu, depuis 1848, la disposition de nos édifices sacrés, que pour les dénaturer ou les perdre; vous n'avez usé de votre maudite omnipotence que pour tout bouleverser au lieu de conserver et de rétablir; vous n'avez payé aucune de vos fautes; vous vous êtes enrichis d'autant plus que vous avez mal dépensé les millions de la France, des paroisses et des départements (a). Ne cherchons pas ailleurs le secret de cette remarquable parole: « Je n'aime pas que les prêtres se mêlent de ça (b). »

Et c'est pourquoi aussi nous découvrirons dans le style et l'argumentation de M. Quicherat, contre l'anneau et les reliques de sainte Radégonde, tout ce qu'il faut de mauvaise humeur et de piétres raisons pour prouver que les prêtres doivent s'en occuper un peu.

(a) Cf. *Revue de l'Art chrétien*, 1859, nos articles sur *l'Art religieux et les architectes au XIX<sup>e</sup> siècle*.

(b) V. le volume in-8°, publié vers 1868 par M. Mérimée, sur les *Peintures de l'église de Saint-Savin*, où s'évalent de grosses fautes d'appréciation sur des faits iconographiques; d'où l'on est obligé de conclure qu'avant de se mêler de ça l'auteur aurait bien fait d'étudier les éléments de la liturgie catholique.

Suivons-le pas à pas.

Et d'abord il avoue que « toutes les convenances possibles » concouraient à faire du bijou de Moncontour une ancienne possession d'une reine de France habitante du Poitou (a). Cet anneau avait été renfermé avec elle dans son tombeau, selon l'usage des temps barbares (b). C'était l'un des deux trouvés dans le tombeau ouvert en 1412, et celui dont le duc fut empêché de se saisir parce que, selon Jean Bouchet, le doigt auquel il était passé se replia. Nécessairement il avait été volé en 1562... Retiré de terre dans le champ de bataille de Moncontour, c'est qu'il était une épave de cette bataille. Quelqu'un l'avait perdu, soit en luttant pour défendre sa vie, soit en tombant blessé ou mort. »

Certes, je n'aurais pas refusé de signer ces quelques lignes. Elles étaient la reproduction de mes paroles dites chez moi en présence de nos Antiquaires de l'Ouest et de M. Fillon. Celui-ci avait fidèlement rapporté ce qu'il avait entendu. Elles avaient suffi pour convaincre M. Quicherat, qui ne donnait ainsi dans ce passage que sa propre pensée très nettement exposée dans sa première lecture.

« Cet enchaînement d'idées, dit-il, l'avait séduit ; » mais de toutes les conjectures auxquelles *il s'était associé*, il n'en est plus une seule qu'il oserait hasarder maintenant.

Et les raisons de cette reculade ? Jugeons-en, car le savant rétrograde nous invite « à le suivre », et nous n'aurons garde de nous y refuser. Il va nous faire, à sa façon, « une histoire du corps de la bienheureuse reine ».

Et d'abord, comme il sait bien qu'on ne croirait pas à l'anneau si l'on peut prouver que le corps et ses reliques annexes ont disparu sans qu'on ait jamais pu les recouvrer, il va s'appliquer à nous faire regarder cette disparition comme historique ; il fera rafe de nos traditions, il arr

(a) *Mémoires des Antiquaires de France*, t. XXVII, p. 187.

(b) Non-seulement des temps barbares, mais du moyen âge, et encore jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle.

## ANNEAU DE SAINTE RADÉGONDE

gera à sa façon les données les plus certaine n'était pas plus fort contre les étables d'Augias.

Avant tout il s'attaque au tombeau de sainte et se sert du récit de Grégoire de Tours, que cité exactement (a), pour prouver par les deux pierre qu'on avait réunies, après en avoir enlevé afin de donner au cercueil de bois une place que le tombeau actuel ne date pas de cette prise, « malgré, ajoute-t-il, l'hypothèse tant de fois — Il est certain qu'il ne faut pas forcer cette Tout nous fait croire, d'après le texte latin, qu'on alors à la sainte qu'une sépulture provisoire. On ne rien faire de définitif avant le retour de la Poitiers. Grégoire ne rapporte donc que ce qu'il en examinant bien le tombeau actuel, l'archéologue voit pas d'autre origine prouvée que celle du vi<sup>e</sup> frise sculptée sur les côtés de l'auge, si elle est romain, comme nous le croyons avec M. Quicherat appartient que mieux à ce temps où l'art chrétien pas encore caractérisé par des ornements d'autre coupe en bâtière du couvercle ne contredit en pensée. Seulement les supports de cette masse peuvent appartenir à une époque plus rapprochée comme l'indique leur forme trapue et leurs éléments (b). On concluerait donc mal après cela que le tombeau n'a pas son origine dans une cité très rapprochée de la première cérémonie, par Grégoire de Tours; nous regardons comme probable que ce monument aura été donné à la cloche définitivement très peu de temps après son ne faut donc pas récuser ce double témoignage de la pierre en regardant, avec notre critique, la simple hypothèse que le tombeau actuel soit

(a) Ci-dessus, *ad ann.* 587.

(b) M. de Caumont regardait ces supports comme du xiv<sup>e</sup> siècle peut-être à discuter : mais ceci n'intéresse en rien la discussion a



lequel la sainte a été déposée peu de temps. Une autre erreur, bien plus évidente, persuade que les reliques ont fait quatre voyages pos 600 à 814 ou de 840 à 876, parce que les deux époques ont à Poitiers des lacunes qu'il faut supposer beaucoup de faits dont on n'a rien. Mais pourquoi les supposer ainsi gratuitement ? simple hypothèse ? Et jugez d'ailleurs ces voyages auraient dû faire ces reliques si noires un ou deux seulement de 600 à 876, puisqu'au ix<sup>e</sup> siècle seulement, il en compte qu'un ou deux. moins, en prenant à témoins les Bollandistes nous verrons, au reste, qu'il est assez naturel de tant de courses, gardons-en une, la plus historique, celle qui se fit en 855, de Poitiers à Benoit-de-Quinçay, mais ne regardons pas comme sérieuses les autres dates empruntées par M. Quicherat aux Bollandistes, qu'il a mal comprises, car il prend pour des dates de translations successives celle du premier voyage de la sainte à Poitiers, après le *miracle des avoines*, ou du retour de ses restes dans sa basilique poitevine, après la disparition des Normands, et dont notre érudit n'a aucune idée ; ou enfin une ou deux autres aussi peu concluantes. Et après avoir dit que « l'une des quatre translations est à l'abbaye de Quinçay », il ajoute naïvement : « On ignore l'itinéraire des autres » — Je le crois bien, et tout le monde sait pourquoi. Mais à défaut de cette géographie, il va s'en faire une autre qui est bien de la plus singulière invention que je connaisse. Néanmoins, sans qu'il nous invite à le suivre, mettons-nous en route avec lui à travers un pays imaginaire. Comme il tient absolument à ce que nos annalistes et les fidèles catholiques du Poitou aient cru sans fondement à la présence de saintes reliques dans leur crypte sans interruption depuis le ix<sup>e</sup> siècle, il en compose un roman d'où résulterait que les moines auraient emporté le précieux cercueil, devinez où ? — En Rouergue, s'il vous plaît...

## ANNEAU DE SAINTE RADÉGONDE

— Et la preuve, direz-vous? — La preuve, la voici, « entre Poitiers et Rodez, on voit s'étendre *une file* d'églises au vocable de sainte Radégonde. » Le docte chercheur a la bonté de nous les montrer. Il en compte jusqu'à neuf, s'il vous plaît, ce qui est neuf ou dix translations au lieu de quatre. En suivant *la file*, il ne s'arrête que dans l'Aveyron, dans le Rodez, où il trouve un village de 1,200 âmes, honneur du nom de la sainte, et il ne doute pas que ces villes n'aient été autant de stations où la fuite de nos poitevins ait laissé autant de souvenirs de translation et de repos. Pour nous faire mordre à une telle plaisanterie, il aurait fallu éclairer ce bel itinéraire de traditions et de textes historiques rapportant à ces voyages saint Hilaire des souvenirs authentiques qui obligeassent à la même conclusion. Peut-être notre géographe a-t-il un goût d'érudition dans quelques réminiscences de son grand-père Hilaire, emporté dans le Velay, et gardé longtemps où il échappa heureusement aux déprédations des bandes. Entre le Puy et Rodez, en effet, il n'y a qu'une faible distance : puisque l'un de nos saints s'était logé dans l'une de ces villes, l'autre pouvait bien choisir la ville la plus proche. Il est seulement très regrettable que les chroniqueurs de l'Auvergne s'accordent autant sur ce qui regarde saint Hilaire, qu'ils sont unanimes à se taire sur Rodez. Ne pourrions-nous pas pousser plus loin notre légitime curiosité en demandant à M. Quicherat si tous les lieux qui portent les vocables si célèbres de saint Hilaire, saint Pierre et de saint Martin ont dû ces noms vénérables à la même cause qu'il signale ici avec tant de conviction l'occasion de sainte Radégonde? N'y a-t-il pas, en effet, non seulement, des centaines de paroisses encore honorées de ce nom, et aurait-il pu nous dire si ce sont autant de lieux consacrés par autant d'itinéraires semblables à celui qu'il s'est plu à fabriquer ici?

Mais ne perdons pas de vue la thèse que veut

notre voyageur. Il s'agit d'établir nettement que la sainte est restée exilée de chez elle et demeurée obscure chez les Auvergnats pe mais qu'enfin une merveilleuse découverte rendre toutefois (car il importe qu'elle ne soit pas à Poitiers), l'ait confinée sans honneur et dans une des belles églises de la Bourgogne. C

## X

Notre habile confrère des Antiquaires d'Orléans ne veut pas en avoir le cœur net. Pour en finir avec sainte Radegonde il s'ingénie de compulser la table générale du volume des Bollandistes qui raconte, au chapitre de la grande reine. Il n'en passe rien : il n'y a rien de bon, ni de bonheur enfin d'arriver à une certaine page où il a la joie d'apprendre qu'en 1001, pendant les fouilles à l'église Sainte-Bénigne de Dijon depuis longtemps, et qu'il s'agissait de révéler dans un cercueil de bois une toile cirée recouvrant des ossements humains accompagnés d'une plaque de métal. Cette plaque contenait une inscription latine. Ces ossements étaient ceux de sainte Radegonde. Que fallait-il de plus à M. Quicherat pour terminer son procès ? Voilà bien, certes, une translation en Bourgogne, c'était une des quatre parties de la sainte ; en voici une de plus parmi celles qui lui ont été attribuées. Voilà un bonheur d'antiquaire ! Le nom de sainte Radegonde est désormais au nom de celle-là.

Il y a mieux encore. C'est que M. Quicherat a pour lui les Jésuites. Ces Bollandistes, qu'on ne peut quelquefois s'empêcher de consulter, au moins pour certains cas de conscience archéologiques, sont aussi étonnés que not

(a) Chronique de Sainte-Bénigne de Dijon, dans d'Achéry, *Spicileg.*, III, 3

décident un peu moins vite, n'ayant pas lui de cause personnelle à soutenir ; ils ce qui est de sainte Radégonde par ce en transcrire ; ils ont enrichi de précieux les *vies* de la sainte de Poitiers, écrites jusqu'à Jean Filleau. Cette nouvelle sainte ant. Ils ne savent comment concilier ces même nom, et ne trouvant pas à cette tion qui les satisfasse, ils laissent aux Dijonnais la tâche de s'arranger comme ant pu trouver aucun élément de certitude r décidément (a).

its qui savent douter parce qu'ils n'écrivent ris. Si quelque chose nous étonne ici, c'est Belgique, dont la correspondance était si et un collège à Poitiers, n'aient pas cherché et à leur source la plus sûre, des renseignements certainement reçus au xvii<sup>e</sup> siècle y manquaient pas. Néanmoins ils doutent est beaucoup, et M. Quicherat, qui a its, n'a pas celui-là. Son idée préconçue enthousiasme ; il proclame que c'est bien qu'elle est à Dijon et non à Poitiers ; que le cette reine a bien été celui de Bourgogne ; ses ossements s'y est fait le 7 juillet, bre encore. Puis, afin de se faire un lus de ces Jésuites qu'il trouve si com leur dernière phrase, citée tout à l'heure, exprimant une hésitation à se prononcer teux, mais comme se prononçant nette-convaincus, et *défiant* les Poitevins de euves à l'encontre des Dijonnais.

abord combien ici M. Quicherat est facile

ses his monumentis non asquiescunt, ipsi antiquiora ivionensibus intentant litem : quare nos, defectu certioris plumus. (Bolland., *loc. cit.*, p. 65.)

à convaincre. Pour adopter cette Poitiers, il ne demande aucune autre de ce corps. Il ne recourt pas à de puissent corroborer sa pensée ; il quand et comment ces ossements, dans une toile cirée, sont arrivés à sait bien qu'ils n'étaient pas originaux à savoir si ce sont les restes d'un enfant. On n'a probablement jamais par cela même ne devait-il pas être méfier un peu plus de ces documents si insuffisants par eux-mêmes ?

Ce qui l'a trompé surtout, c'est ce attribué, dit-il, par la plaque de plomb elle était restée inséparable.

Montrons clairement que cette il triste pour le professeur de l'école

Personne n'avait mentionné jusqu'à de même nom appartenant à deux l'ai indiquée dans cette *Histoire* que personne ne s'y trompe plus, ressé à ne rien ignorer de la nomenclature comme je l'ai fait, s'il n'avait pas vérifié que d'autoriser son vaste système eût appris comme moi en lisant les chartes et de papyrus, ce que j'ai volume (a), et dès lors il n'aurait sainte de Poitiers celle de Chelles pas laissé aveugler par ce titre de enfant de sept ans pour signifier, premières races, qu'elle tenait par royale ; et tout l'échafaudage de ses voyages de Poitiers à Rodez

(a) V. ci-dessus, p. 207 et suiv.

nous allons voir, se serait écroulé dans son cabinet : et si l'anneau de Moncontour n'en fût pas ressorti plus brillant, puisqu'il avait de si hautes raisons de n'en pas vouloir, il n'eût pas combattu son origine avec toutes les autres mauvaises raisons qui vont nous occuper encore.

Écoutons bien. « Une inscription, ignorée des Bollandistes, mais qui n'aurait pas dissipé leur incertitude s'ils l'avaient connue... fut découverte seulement en 1849 et publiée par M. l'abbé Auber. » — Or, cette inscription qui occupait deux pierres séparées, en voici la traduction, dont je suis l'auteur, et dont je garantis l'exactitude comme le lecteur peut en juger (?) :

« L'an 1012 après l'Incarnation du Fils de Dieu, sainte Radégonde restait encore inconnue à tous. Son tombeau, caché dans cette crypte, y avait été recouvert de terre. Son monastère ne l'honorait plus que par le souvenir de son nom, lorsque l'abbesse Béliarde, faisant des recherches, dans la crypte sacrée

demeurée si longtemps obscure, fit décorer ce lieu saint, l'éclaira de plusieurs lampes, et assura ainsi l'heureuse conservation du tombeau. — Sous le règne de Robert ; Guillaume le Grand, cinquième du nom, était duc d'Aquitaine, et Gislebert, évêque de l'Eglise de Poitiers (a). »

M. Quicherat avoue qu'« ici le sens ne saurait faire de doute. » — « On a voulu, dit-il, apprendre à la postérité

(a) Annis mille Dei carnis bis sexque peractis,  
Omnibus ignota Radegundis sancta manebat.  
Scrobis in absconso tumulus tegebatur in umo.  
Aula suo venerabatur de nomine Sancto.  
Abbatissa sacris scrutam Beliardis in antris,

pridie Kalendarum Marcii patefecit  
Cryptam que lucernis honeste fœcit illustrari.  
Mundule Beliardis Tumulum servavit  
Dum esset Robertus Rex, duxque Pictavit Wil.  
Lelmus quintus apex, Gilberto Regente  
Ecclesiam.

» que les restes de la sainte, enfouis dans la crypte de  
» son église, où personne ne soupçonnait leur présence,  
» furent retrouvés au mois de février 1012. » — « Mais  
» comment peut-il se faire, continue notre latiniste, qu'à  
» onze ans d'intervalle le même corps ait été découvert de  
» la même manière à Dijon et à Poitiers ? » — Eh ! cher  
monsieur, nous venons de vous le dire : vous le savez  
maintenant : il y avait réellement deux saintes Radégonde.  
L'une n'était pas l'autre : c'est positif. Mais l'une a été  
confondue par vous avec l'autre, et c'est ce que vous  
auriez évité si, renonçant à toute idée arbitraire, vous  
aviez cherché comme moi, non à combattre la vérité qui  
gênait votre religion, mais à la voir où elle devait être par  
suite d'un examen qui devait vous être aussi facile qu'à  
moi.

Et pour ne laisser ici aucun doute, pour exposer surtout  
bien clairement le sens de cette épigraphie que vous avez  
si mal comprise, laissons, pour n'y plus revenir, la jeune  
Radégonde de Dijon, et parlons encore de la nôtre.

## XI

Voici donc comment, en suivant nos traditions les plus  
avérées et les raisonnables conjectures qui s'y rattachent,  
le corps de sainte Radégonde de Poitiers se révéla en 1012.

Nous savons, et M. Quicherat avec nous, qu'à une  
première approche des Normands, dont la mauvaise répu-  
tation se répandait très rapidement au loin devant eux, on  
s'était décidé à transporter le saint corps dans l'abbaye de  
Saint-Benoît-de-Quinçay (a). On avait, pour faire ainsi, toutes  
sortes de bonnes raisons : l'église Sainte-Radégonde étant  
située à Poitiers hors des murs, manquait donc de tou-

(a) Et non pas à Quinçay, comme le répète si souvent M. Quicherat, parce  
qu'il ignore que non loin de l'abbaye se trouve un village de Quinçay, qu'il croi-  
tout à fait identique à l'abbaye, quoique celle-ci en soit parfaitement distincte.

fense. Saint-Benoît, au contraire, venait de se voir entouré de retranchements et de murailles ; résistance alors invincible à des hordes encore saignées avec les sièges et les assauts. La suite le

L'ennemi y épuisa vainement ses forces, et après son départ, les moines de Poitiers n'ont eu que le pressé de recouvrer leur trésor, et de retourner dans sa première et naturelle demeure.

de nouvelles invasions menacent des mêmes lieux, on prend le parti de garder la précieuse relique ; soit qu'on n'ait pas le temps d'entreprendre un siège ; soit qu'on ne voulût plus l'exposer à rester en la ville, il faut pourtant la ravir à de fâcheux ennemis.

On se décide donc à enterrer le tombeau où elle est remise. Monument et relique disparaissent tous deux de la crypte ; après quoi on en mure l'entrée, et les troubles et les craintes du pays se prolongent,

la dispersion des moines et sans doute des reliques, comme le dit lui-même M. Quicherat (a), de 840 à 843 a causé dans cet intervalle un silence forcé sur l'histoire des deux monastères, et de beaucoup de choses. On s'étonne peu qu'après ce long espace de temps, lorsque les rares témoins de ces dernières prises dans le plus grand secret étaient morts, on soit revenu au gîte commun sans aucun de ces faits si intéressants. Cependant quelques rumeurs ont dû produire ; quelques vagues données seront restées dans la mémoire de certains et parvenues jusqu'à l'abbé Liarde, qui, sans doute, n'avait pas assisté à la translation. Mais des indications plus ou moins exactes données, elle dut procéder à des recherches : nous en avons eu le résultat.

clair comme le jour. Voilà donc la sainte relique, le tombeau relevé de terre, la crypte est rendue



à son ancien éclat ; des lam

En un mot la trame perdue est retrouvée. On la garde avec d'autant plus d'amour ; la dévotion publique se ranime à l'aspect de ce monument qu'on visite avec foi, près duquel on prie avec confiance. Quatre cents ans s'écoulent, témoins de cette piété traditionnelle qui s'est perpétuée et s'est renouvelée pour douze ou quinze générations, lorsqu'en 1412, un prince français, l'oncle du roi Charles VI, épris d'un mouvement de dévotion pour la sainte, témoigne le désir d'avoir de ses reliques pour une des églises de sa ville de Bourges. Aurait-il eu ces sentiments, aurait-il conçu un tel désir s'il n'avait pas été de notoriété publique que les reliques étaient toujours dans le tombeau ?

Nous savons le reste. Le cercueil de marbre est ouvert la sainte apparaît dans ce costume dont on s'est plu, sans doute après la découverte de 1012, à parer en elle la majesté royale. Elle est là tout entière, et ce qui se voit, et ce qui se passe, les faits miraculeux du doigt conservant par un mouvement d'opposition l'anneau qu'on veut lui ravir la blessure du maçon qu'un éclat de marbre a faite lors de l'ouverture du tombeau, et sa guérison instantanée par une simple application de l'anneau sur l'œil sorti de son orbite, tout est là, tout parle devant d'innombrables témoins et l'annaliste Bouchet, qui raconte ces détails d'après le témoignage de son grand-père et de sa grand'mère quatre-vingts ans seulement après la visite de 1412 (a), ne pouvaient être récusés que par un esprit de chicane et de mauvaise foi. — Et cependant vous entendrez M. Quicherat nier de plus belle l'authenticité de cette remarquable inscription, encore lue et admirée de tout le monde à sa place primitive. Lui qui en a vu tant d'autres dont il n'a pas douté, il refuse de reconnaître celle-ci. En vain elle a avec son véritable alphabet du *xr<sup>e</sup>* siècle une date certaine, le nom d'une abbesse reconnue dans les dyptiques de Sainte-Croix

(a) *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, XXIV, 9 et 20.

ouverains qui règnent alors en France, en le Siège de Poitiers; enfin tous ces caractarié sont autant de leurres dont on n'a surquoi, direz-vous? Parce que, répond-il, conciliation possible entre le corps de Dijon ers. Ne serait-il pas plus raisonnable de pierre comme un irrécusable témoignage différentes ont porté le même nom, et que perdu la sienne? — Sans doute, mais si ervée, il y a de grandes chances pour l'anneau, et M. Quicherat n'en veut pas. Il ent à n'en pas vouloir, qu'il va s'inscrire, re l'ouverture du tombeau d'où cet anneau l'histoire ne l'embarrasse pas plus que

qui avait eu certainement, pour écrire ses *aine*, des mémoires et documents contemporains qu'à l'ouverture du tombeau, en présence, « le corps estoit entier, voylé, couronné, incintes ». — « Entier, s'écrie notre savant, près un si grand nombre de ces voyages » faits) « et où l'on sait que l'hospitalité se don de quelque ossement. » (ce qui n'eut és rares exemples avant le ix<sup>e</sup> siècle).

« couronne est un emblème de fausse n'aurait pas donné à une reine volontaire de la dignité royale ». — Ainsi, il faut aractéristiques des saints, et Radégonde pit de Bouchardon et de toutes les traditions ui, n'aurait dû porter ni le sceptre, ni la nanteau fleurdelysé, ni ce livre de la science ent toujours entre leurs mains les docteurs, solitaires. — Mais une idée lui vient et lui es doutes. Il prétend qu'ici l'histoire en a tombeau, ainsi décrit par Bouchet, pourrait le Pépin, roi d'Aquitaine, inhumé en 838

dans l'église de Sainte-Radégonde. M. d'Adhémar de Chabannais, qui avait confondu avec celle de Sainte-Croix, dont Pépin a été transféré. Au reste, le récit de Besly<sup>(a)</sup> rectifie bien sans doute celui-ci, qui écrivait au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Poitiers, avait commis une faute que l'on ne peut eu des raisons de relever. M. Quicherat a dit moins que le tombeau de la reine-reine n'est pas être celui du roi d'Aquitaine, et « qu'il faut tirer pour la science de ce qui se trouve de Poitiers avant la spoliation de 1562 ».

Si nous voulons avoir une juste idée du raisonnement, rappelons-nous que tout ce que l'archéologue nie obstinément au moyen de la tradition trouvait confirmé du temps de Bouclier. Les peintures murales qui, sur les murs latéraux, de la porte principale de l'église, représentent dans son tombeau telle que les *Annales* constatent, avec la guérison du malade par les saints secondaires. Rien de tout cela n'offusque. On veut absolument que les restes de l'église n'aient jamais, aient été pris dans la collégiale de la patronne de Poitiers. C'est à dérouter.

Et voilà de quelles armes se servent ceux qui battent en dépit du bon sens contre l'histoire et les principes qu'ils ont abdiqués ! Il faut écrire longuement pour opposer des faits à des développements et des raisonnements sans preuves. Ce que nous venons de dire est une fois de plus, que les plus hautes sciences ne sont pas toujours les plus utiles et qu'il est de certaines matières qu'il ne faut pas moins aborder qu'ils ne les ont jamais. Disons-le donc au profit de

(a) *Comtes de Poitiers*, p. 70.

it pas assez. Beaucoup devraient se dispenser de sans conseils des choses qui tiennent à la théologie. atques n'étudient pas assez ni l'Écriture, ni les s sacrés, ni les théologiens surtout, pour avoir de ntes notions sur une foule de détails qu'on ne peut au hasard. Le clergé, au contraire, tout en se rissant avec toutes les sciences, n'ignore rien des s divines de la science surnaturelle. Il sait, d'ailleurs, cela même, comprendre les rapports des institutions nes avec celles d'En-Haut; il raisonne mieux de oup de choses qui se rattachent à ces dernières, et insi d'une plus grande aptitude à l'universalité de la ne.

s il est un genre de mérite auquel tous les écrivains it se sentir appelés : c'est le discernement du bien et al, du laid et du beau, de la franchise et de la mau- foi. Il y a un honneur d'écrivain comme il en est unancier et du commerçant. C'est cet honneur qui it les lettres par l'amour de la vérité, par le zèle des s consciencieuses, par la recherche de tout ce qui sse le bien public. Ces belles qualités, disons-le tement, n'apparaissent que rares et amoindries dans ommes qui se sont privés de l'inspiration chrétienne, trop souvent dans les rangs de ses ennemis, unique- guidés par les passions de la terre. De ceux-là, ndez jamais la noble indépendance de la pensée, le ement généreux de leurs plus mauvaises opinions. ain quelconque, un intérêt mesquin, une vanité anxieuse ur réputation, l'emporteront toujours en eux sur le nent du vrai et du bon. N'entreprenez pas de les rtir. Au besoin, ils fausseront toute logique, et oseront usqu'aux plus éclatantes splendeurs de la lumière.

dépit de ces tristes aberrations, nous croyons avoir é que M. Fillon a bien possédé l'anneau de sainte gonde, et que M. Quicherat, dans un esprit d'oppo- au culte de la sainte, a combattu, mais en vain,

l'identité du précieux objet. Un regret de cette polémique mal éclairée, c'est intéressante bague n'ait pas inspiré à de pour le comprendre, que sa place et mains de hasard qui la profanent, m trésor de Sainte-Croix où semblaient rence tant d'autres objets si riches de sainte, et dont il nous reste à parler avec tude que de vénération.

---

## SECONDE PARTIE

---

### LE TRÉSOR ACTUEL DE SAI

---

#### I

La Révolution de 89 avait, parmi ses i le zèle inné du renversement de la religie elle, comme elle a toujours fait depuis, églises, puis à leur fermeture, enfin à pasteurs et à la ruine de tous les établi Ainsi, à l'aurore même de ses triomphe de la légalité nouvelle et de cette législa par les francs-maçons de l'Assemblée être la Convention, on vit, en août 17 municipalité de Poitiers se faire ouvrir les couvents de femmes, s'y emparer de d'or et d'argent, vases sacrés, reliques tout ce que les temps anciens et le m accumulé de merveilles artistiques. — ( velle couche aimaient les châsses et les

## TRÉSOR ACTUEL DE SAINTE-CROIX

plus que les pieux ossements qu'ils renfermaient, et toujours, ceux-ci furent retirés violemment de leurs réceptacles, indignement rejetés ou sacrilègement par terre ; et c'était chose navrante de voir les désolées de Sainte-Croix s'empressez, en pleu recueillir les moindres parcelles de ces débris sa supplier qu'au moins on les en laissât dépositair ainsi que la vénérable supérieure, madame d' reçut dans un pan de sa robe une portion considérabl crâne de sainte Radégonde, dont le précieux d'or suffisait à contenter la diabolique cupidité des

La paix revint lentement, et ne laissa aux sœurs que la honte de leurs violences criminelles. Mais ne rendit pas aux victimes les saintes richesses volées par les bourreaux. Il fallut se contenter longtemps des dépouilles qu'on avait pu sauver, leur donner de nouveaux sanctuaires en bois ou en carton, de pauvres encadrements privés de toute ornementation, et les épouses par Jésus-Christ se virent pendant de longues années à n'orner que de leur pauvreté les membres inanimés de leurs saints qu'elles avaient tant aimé à enrichir.

Cependant elles ne les aimaient pas moins. Elles conservaient toujours leur religieuse opulence, et aspiraient à voir pour ces estimables débris d'autres asiles que des cercueils de bois ou des toiles qui les laissaient invisibles. Le temps arriva tardivement, mais à la grande joie des pieuses filles, quand une église nouvelle leur fut donnée, dont les voûtes pussent abriter dignement les restes de tant de saints que quatorze siècles avaient accumulés dans la sainte maison.

## II

Dieu avait prédestiné à cette œuvre une femme d'intelligence nourrie aux bonnes traditions de

monastique, d'un esprit élevé, et dévouement égalait la piété éclair supérieure actuelle, entreprit cette b y réussit comme à tant d'autres soi autour d'elle l'antique piété du m régularité des disciples de saint Ben chapelle des saintes reliques a été avec autant de goût artistique que d Là, autour d'un autel central que d envoyée de Constantinople à sainte R les capses, les statuettes, les coffret de tout genre et de toutes formes, qu' découverts, que l'art a élégamment sentent jusque dans leurs moindres amis de la famille monastique, les ceux du Poitou et des contrées a plages et des forêts du Nord — m et considérables restes de la grande f qui semble revivre avec elle dans pendant un siècle de persécutions e sont rendues par la longue persévér nistrative de la Révérende Mère F sainte Radégonde doivent nous oc offrent, quoique trop rares, hélas ! de constater comme un des plus son histoire.

### III

Parlons avant tout du reliquaire tout Poitiers peut voir chaque anné l'église de la sainte, et qui contient u de son crâne authentiqué pour la mentionné dans un inventaire de 16 resta à l'abbaye que sur les instar

## TRÉSOR ACTUEL DE SAINTE-CROIX

rassemblée, et au prix de la capse d'or qui l'avait jusque-là. Outre cette portion de la charpente osseuse tête, la belle châsse moderne contient encore une part la mâchoire inférieure encore garnie de deux dents. Puis enfin un fémur entièrement conservé, dont la présence il faut le dire, est en contradiction avec les indications la châsse elle-même. Celle-ci, en effet, représente à de ses extrémités extérieures un buste de la sainte en cuivre doré et signifie la tête qui y est contenue ; à l'autre extrémité est un bras exécuté dans les mêmes conditions en dépit de l'os fémoral qu'on aurait dû y figurer. Cette erreur est grave, car elle donne une fausse indication. Lassus, le célèbre architecte qui avait dessiné la châsse, avait agi d'après des renseignements erronés, aussi que lorsqu'il timbra de gueules le chapeau épiscopal surmonte les armes de M<sup>re</sup> Pie (a).

Dans cette même châsse se trouve une touffe de cheveux noirs ayant appartenu à sainte Radégonde. Cette circonstance n'a pas lieu d'étonner autant qu'on a bien voulu le croire. Sous prétexte que la sainte était morte à soixante-sept ans, sa chevelure aurait dû avoir blanchi... Mais il n'est pas probable que ces cheveux lui furent empruntés après sa mort, et cela rend probable qu'on avait pu les lui prendre en une de ses fréquentes occasions où les religieuses diminuent leur chevelure à mesure qu'elle repousse après leur profession. On en dirait autant des cheveux de la sainte Vierge, une touffe blonde et très fine atteste ceux d'une jeune femme, quoique la mère du Sauveur soit morte dans un âge avancé.

(a) Ce beau travail d'orfèvrerie, exécuté aux frais d'une souscription publique, a coûté 18,000 francs. D'aucuns pensent encore que c'était un peu cher.... — Au reste, cette erreur dont nous parlons ici, et qui a fait prendre le fémur pour le bras, vient de ce que les religieuses, en faisant l'inventaire de leurs reliques, en 1674, avaient cru voir une portion du bras, là où il y avait réellement la partie médiane du fémur, dont les deux extrémités avaient été dissociées. Mais la science médicale doit toujours présider à ces sortes d'inspections, et si cette dernière translation eût été assistée de médecins, l'erreur n'aurait pas été devenue impossible.



es cheveux apportés d'Orient à Sainte-Croix, évidemment de la jeunesse de Marie, et prouvent que ce temps-là, on s'empressait de recueillir et de conserver avec une pieuse vigilance tout ce qui pouvait avoir appartenu à la Sainte-Famille. Disons que les cheveux *argentés* de saint Jean-Baptiste, teinte qui devait leur appartenir, car ils furent séparés de la tête du Précurseur après sa mort, est vrai, quand il était dans la force de l'âge, mais aussi, et c'est ce qui est vrai, quand il était dans la force de l'âge, il était aussi vieilli par la pénitence et le travail. Ainsi l'espérance et une critique éclairée peuvent aider à constater l'authenticité de faits et de choses qu'on vénère de notre vénération.

Enfin cette châsse contient aussi un fragment de tissu qui avait porté sainte Radégonde. Afin de le conserver il est recouvert d'une gaze. Mais des témoins existent encore dans la maison qui l'ont vu et assurent que c'est un genre d'étoffe dont on se servait pour faire leurs voiles.

#### IV

Les siècles avaient accumulé dans tous les lieux une grande quantité de reliques diverses qui furent enlevées à différentes époques, et en des occasions auxquelles on n'aurait jamais dû écrire dans les chroniques de l'église. Ces acquisitions de parcelles des corps saints, surtout à partir du x<sup>e</sup> siècle, lorsque après des translations si fréquentes opérées par la crainte des pilleurs, les accidents inévitables causèrent la dislocation des reliques et occasionnèrent des partages dont les fidèles se montrèrent pieusement jaloux pendant quelques rares exemples qui, bien avant ces translations, établirent que les corps saints ne devaient pas être divisés : ainsi, rien ne nous apprend que sa

## TRÉSOR ACTUEL DE SAINTE-CROIX

eût rapporté à Poitiers pour son église de Saint-Saint-Paul autre chose que des portions séparées d martyrs. Mais c'est surtout depuis ces boulevers du x<sup>e</sup> siècle que les reliques furent divisées en faveur d'églises déjà anciennes, soit de nouvelles qui se firent sous tant de vocables jusqu'alors inconnus. Beaucoup de ces registres dont nous parlons se sont perdus, heureusement les reliquaires y suppléaient par les inscriptions et étiquettes dont chaque objet avait été muni, ainsi qu'à Sainte-Croix un grand nombre de reliques existent encore et sont connus certainement. L'absence des capsules qui les avaient d'abord renfermés. Ainsi nous pouvons citer ici du trésor de notre abbaye des reliques de saint Goar, dont nous avons la vie <sup>(a)</sup>, et qui durent y venir au xi<sup>e</sup> ou xii<sup>e</sup> siècle, que nous en sachions trop les circonstances. Puis des restes très divisés des Saints Innocents, martyrs par Hérode, et dont quelques-uns sont reconnus comme tels pour n'avoir eu à l'époque de leur mort que de à vingt-quatre mois, ce qui est très conforme au texte de l'Écriture <sup>(b)</sup>. Saint Martin, saint Fortunat, saint Junien aussi représentés par des portions plus ou moins considérables d'eux-mêmes : on en a aussi de saint Julien qui avait à Poitiers, dans le quartier de la Trinité, une église paroissiale disparue dans le cours du xviii<sup>e</sup> siècle.

Un certain nombre de petits vases en verre ou en métal renferment des restes authentiques de liquides dignes de vénération par leur nature même ou par les traditions qui s'y rattachent. L'une est étiquetée *du sang des miracles de Notre-Seigneur* ; une autre *de l'huile du tombeau de sainte Catherine*, une autre encore *de l'huile miraculeuse*.

(a) Ci-dessus, *ad ann.* 575.

(b) *Occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus circumjacentibus.* (Matth., II, 16.)

(c) V. Dufour, *l'Ancien Poitou*, p. 377.

racontée devant la *Vraie Croix* du monastère de saint Fortunat a raconté lui-même comment il guérit une maladie des yeux dont il souffrait de se les frottant avec de l'huile qui baignait le tombeau de saint Martin.

Un des plus curieux reliquaires de la collection était le tryptique à fond d'or garni de pierres précieuses et reposait la sainte croix, entourée de gemmes précieuses volée en 1793. Toutes les traditions accordent avec les inventaires du xvi<sup>e</sup> siècle que c'est bien la même enveloppe dans laquelle saint Martin II avait, en 569, envoyé le Bois Saint. Ce tryptique formait une boîte un peu longue d'à peu près 35 centimètres, se frottait de pierres précieuses et garni d'une riche parure d'or précieuses. C'est cette parure qui tenta les révolutionnaires et la fit jeter, comme ils disaient, *dans le creuset national*. Il a donc fallu donner à la sainte croix un autre asile. C'est celui qui domine aujourd'hui, nous avons dit, toutes les autres reliques au centre de la nouvelle chapelle des reliques.

## V

Une autre pièce remarquable, et qui est à l'abri d'une erreur traditionnelle connue à Poitiers sous le nom de *croix de saint Martin*, par les auteurs contemporains de son histoire, est une lame de cuivre découpée en croix, après l'avoir maintenue d'abord dans un fourneau où la surchauffait. A en croire les traditions, ce serait un instrument de pénitence existerait encore autre que cette croix souvent prêtée aux

## TRÉSOR ACTUEL DE SAINTE-CROIX

plusieurs se sont sentis guéris. Les femmes y recourent surtout avec confiance et il n'y n'autorise une foi éclairée, si un grand non ou croient lui devoir des succès qu'après toi avec foi à l'action première de la Providence certain, néanmoins, c'est que l'objet dont il jamais pu servir à l'usage qu'on suppose. L'examen, en effet, démontre que c'est là un c les yeux expérimentés reconnaissent sans pe beaucoup plus travaillée qu'il ne l'aurait f moyen de mortification, de 10 centimètres 12 de haut, de forme grecque, dont le montar sillons s'élargissent un peu par les extrémités. donné à la croix pattée à ses quatre extrémités et les bords qui le limitent sont garnis à plat c d'argent figurant des zig-zags ou méandres qu toute la surface du montant et des croisill sont encore garnis de deux petits trous ronds recevoir des cabochons; car tous les vides ic furent remplis d'une pâte couverte d'émail comme encore certainement des trous ménagés dar chaque compartiment et qui devaient correspondre de pattes ou clous destinés à assujettir la croix à l'intérieur. Au centre de la croix, et relié branches, est creusé un espace circulaire de deux percé aussi de quelques marques de c lequel avait été installée une relique.

Cet ensemble doit être, sans aucun doute vi<sup>e</sup> siècle. Son origine mérovingienne n'est p mais ce qu'il importe surtout d'observer ici, c nation bien établie d'après plusieurs in xvi<sup>e</sup> siècle. Plusieurs fois, après les dévastations par les protestants, on indique cette croix, été sauvée du pillage par le zèle éclairé qu encore, car alors elle n'avait subi aucun de qui la rendent depuis longtemps méconnaissab

Il avait dominé le fronton d'une grande corniche principale du grand autel de l'église. Dans la niche renfermée l'insigne relique de la Sainte-Trinité. Dans le médaillon central on avait logé un morceau de la croix à laquelle saint Pierre avait expiré. Cette croix, maintenue par un boulon dont on remarque encore à son extrémité inférieure la véritable destination, et l'on comprend comment on refuserait son respect et son objet de dévotion populaire qui, pour n'être que la Sainte Radégonde, comme on l'a cru longtemps, n'avait pas devoir perdre tout crédit parce que la Sainte-Trinité y avait reposé tout près de celle du Christ. Il n'y a là aucune superstition à blâmer, aucun abus à proscrire. La chose qui n'a pas été sanctifiée par la Sainte-Croix l'a été par le Prince des Apôtres. Mieux instruits par les découvertes de la science, les fidèles dans quel esprit et par quel motif peuvent recourir toujours à l'objet si longtemps vénéré, leur foi naïve et de leurs pieuses espérances ne peuvent que mieux que d'inspirer à l'autorité diocésaine qui s'attaquerait vainement à de très vénérables

## VI

Les communautés sont essentiellement vouées au vœu de pauvreté qui ne nuit en rien aux sciences, leur donne en même temps l'occasion de faire des choses d'art, le soin de les perpétuer dans

(a) Ceci soit dit en passant à propos d'un mémoire sur le trésor de l'abbaye de Sainte-Croix, où l'auteur n'a souffert ni des déplorables hardiesses de la pensée, ni des exagérations du droit liturgique, en négligeant trop souvent, d'ailleurs, la liste même ne doit jamais oublier. V. ce *Mémoire* parmi les *Annales de l'Ouest*, 1880.

sauvegarde d'un ameublement qui varie souvent et qui finit ainsi par avoir une grande valeur archéologique. Sainte-Croix possède un de ces meubles bien connus depuis quelques temps de tous les amateurs d'antiquité, grâce à la bonne pensée qu'on a eue de le publier par le dessin, la photographie, et une reproduction plastique en des conditions qui ne laissent rien à désirer. Je parle du *Pupitre de sainte Radégonde*, dessiné pour la première fois par M. Paul Durand, en 1853, dans les *Mélanges d'archéologie* du P. Cahier, reproduit en 1859 par mon vénérable ami le baron Schauenburg, et moulé en plâtre tout récemment par mon ancien collègue M. de Longuemare. Ce pupitre, pris dans un morceau de chêne fortement teinté par les siècles, a toujours passé dans le monastère pour y avoir été à l'usage de la sainte. Chargé de sculptures, toutes empreintes du caractère iératique du vi<sup>e</sup> siècle, sa surface présente un plan incliné dont la partie antérieure n'a pas plus de 7 centimètres de haut sur 12 à 13 donnés à la partie supérieure <sup>(a)</sup>. Les quatre angles sont ornés, dans un médaillon circulaire, des figures des animaux évangéliques; ils règnent au-dessus et au-dessous d'une croix latine, offrant à sa branche supérieure ce léger appendice recourbé à droite qui n'est qu'un abrégé du chrisme : cette croix est inscrite dans un encadrement oblong, dont les bords ont été striés. Trois autres compartiments occupent le milieu de cette intéressante surface. Au bas sont deux colombes adorant une croix grecque pattée, qu'entoure un nimbe strié; au-dessus le même sujet, avec cette seule différence que la croix est le véritable chrisme de Notre-Seigneur. Enfin la portion centrale, à laquelle toutes les autres semblent converger, représente l'agneau sacré debout, ayant derrière lui un arbre qui l'ombrage, et par devant une plante qu'il paraît brouter ou

a) Il diffère un peu, quant à ses mesures, de celles établies par M. Paul Durand, qui nous donne 0<sup>m</sup>,10 sur 0<sup>m</sup>,17. En écrivant ceci, j'ai le petit meuble sous les yeux, et ne m'explique pas cette variante.

sentir : on sait que les plantes, la verdure en général, symbolisent dans les Pères le renouvellement de l'âme par le christianisme, et la vigueur des bonnes œuvres de la foi. Tout cela séduit au premier aspect, car on se sent épris d'une vénération religieuse pour un meuble venu jusqu'à nous à travers trente ou quarante générations, qu'ont touché des mains si pures, et qui fut le témoin, pour ainsi dire, de tant de veilles laborieuses, de tant de prières et d'oraisons dont la matière s'est déroulée si souvent sur cette étroite tablette qui se penchait sous des regards assidus. Car il faut bien observer que ce pupitre n'a pas de rebord antérieur qui pût y retenir un livre ouvert comme les nôtres.

C'est qu'on faisait encore grand usage, à cette époque, de parchemins d'une certaine longueur que le lecteur développait sous ses yeux et qu'il y retenait par un double rouleau faisant contrepoids devant et derrière le pupitre. Pour n'avoir dû servir qu'à cet usage, le petit meuble ne s'usa point beaucoup ; et, malgré ce qu'il a d'un peu frust quelques-uns de ses modestes détails, on voit bien qu'à treize ou quatorze cents ans, la conservation est aussi entière que possible et qu'il a dû être préservé avec grande sollicitude, comme il l'est encore, par des pieuses et dévouées. J'ajouterai pour dernier trait qu'un travail en est un peu lourd de sculpture, un peu élémentaire dans l'assemblage général des parties, mais qu'il présente tous les indices d'une œuvre mérovingienne dont le caractère a bien retracé le type consacré au dessin et à la construction de ce temps. Tout nous persuade donc que sainte Radégonde a possédé et employé à son usage un meuble de d'autant plus précieux qu'il n'a en France, dit-on, ni sculpture sur bois, ni son similaire, ni rien d'approchant pour le style et les souvenirs. Je me garderai donc de penser avec un critique de premier ordre que le pupitre doit dater d'une cinquantaine d'années avant l'illustre Radégonde. Pour prononcer un tel jugement, il faut une sagacité plus grande, et j'aime mieux rester parmi les plus p

## RÉSOR ACTUEL DE SAINT

l'abbaye a conservé une de ses richesses : le pain de communion servit au XIII<sup>e</sup> siècle à faire de pure farine, les moines et à la communion de toutes les religieuses de la maison, toutes les heures aussi comme aujourd'hui les communautés et les confréries de notre chère sainte Marie aimait à faire de ses prières. Pient, les formes de la messe chaque jour (a). Ces formelles du XIII<sup>e</sup> siècle et de petits pains de communion, épais, sans l'être au milieu. On les faisait saisis dans un petit vase et prêtait ni à la prompt confection. Il est probable que les peintes aussi pures qu'elles commença à employer des moules en fer gravé, en sorte de l'image de la crucifixion et de des symboles figurés par l'agneau noir l'inscription de la croix ou le monogramme car ce sont les sujets parfaitement en fer de Sainte-Croix. Pourquoi ces pains servent-ils plus? Est-ce que la piété fidèle communiant n'y trouvaient pas qu'à l'emploi des nouvelles images et a données? Dans notre seul diocèse en grand nombre, surtout dans l'abbaye ces vénérables types relégués en qu-

(a) Fortunat, *Vita S. Ragondii*, n° 18.





## TRÉSOR ACTUEL DE SAINTE-CROIX

ait morte, vivait pourtant dans le sentiment  
e dignité, espérait encore en sa protectrice  
couronner son attente dans l'humble pri  
es vertus qui sauveront la France, si elle  
...

10 Avril 1886.

FIN DU TOME DEUXIÈME





# TABLE DES MATIÈRES

## DU II<sup>e</sup> VOLUME

### LIVRE VII

ÉPOQUE DE PASCENTIUS II JUSQU'AU  
MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX

(De 564 à 570)

Pascentius II. . . . .	1
Épîtres de saint Fortunat . . . . .	2
littéraire de ce temps . . . . .	3
du roi Childebert à cet égard. . . . .	4
du monastère de Vertou . . . . .	5
Comment Fortunat est accueilli dans l'abbaye . . . . .	6
son génie. . . . .	7
Paterne . . . . .	8
Cubilion. . . . .	9
d'Austrasie, favorise les lettres . . . . .	10
saint Fortunat avec sainte Radegonde . . . . .	11
quelques-uns de ses travaux littéraires . . . . .	12
Chilpéric, et leur raison d'être. . . . .	13
le prince. . . . .	14
Poitiers. . . . .	15
les déplorés par Fortunat. . . . .	16
sur le mariage de Chilpéric et Radegonde . . . . .	17
le roi . . . . .	18
gouverneur de Poitiers . . . . .	19
Chilpéric. — Deux de ses filles . . . . .	20
l'abbaye du monastère de sainte Radegonde . . . . .	21
de la règle de saint Césaire. . . . .	22
le . . . . .	23
concile de Tours. . . . .	24
de les hymnes de saint Fortunat . . . . .	25
sainte Radegonde aux Pères du Concile . . . . .	26
Pères. . . . .	27

	Ils établissent le vœu de clôture et de stabil
	monastère de Poitiers . . . . .
	Et y approuvent la règle de saint Césaire . . .
	Esprit de cette règle . . . . .
	Sagesse du gouvernement de sainte Radégonde.
	Sigebert, souverain du Poitou . . . . .
	Fortunat célèbre Sigebert et Brunehaut . . . .
	Gondebaud, gouverneur du Poitou. . . . .
	Leudaste, eomte de Tours. — Ses vices et ses es
	Marovée, évêque de Poitiers . . . . .
	Inconstance de son caractère . . . . .*
	Il apprécie mal sainte Radégonde et lui est cont.
568	Zèle de sainte Radégonde pour les reliques des
569	Elle obtient une portion de la Croix de Jésus-Cl
	Conduite de Marovée à cette occasion . . . . .
	Saint Euphrone de Tours. . . . .
	Voyage de sainte Radégonde à Arles. . . . .
	Adoption de la règle entière de saint Césaire au
	de Sainte-Croix. . . . .
	Radégonde liée avec Sigebert et Brunehaut . .
	Sa lettre aux évêques de France. . . . .
	Nouvelles traces du Chapitre cathédral . . . .
	Les saints amis de Radégonde . . . . .
	Saint Yriex ou Héraie. . . . .
	Et plusieurs autres. . . . .
	Saint Léonce de Bordeaux . . . . .
	Quelle part Radégonde prend aux événements pi

## LIVRE VIII

DEPUIS LES PREMIÈRES GUERRES ENTRE LES ENFAI  
JUSQU'A LA MORT DE LEUDAST

(De 570 à 580)

570	Vicissitudes providentielles de la race mérovingi
	Position réciproque de Chilpéric, roi de France
	frères Gontran, roi de Bourgogne, et Sig
	d'Austrasie. . . . .

## TABLE DES MATIÈRES

P

	et derniers font la guerre à Chilpéric . . . . .	
	faite, Chilpéric en viole les conditions . . . . .	
	aine et le Poitou envahis successivement par son	
	Clovis. . . . .	
	s s'établit à Poitiers . . . . .	
	lui oppose le patrice Mummolus . . . . .	
	res des deux généraux. . . . .	
	de Sichard. . . . .	
	bataille de Voulon.—Poitiers repris par Mummolus;	
	ué dans l'action; comment s'explique son inter-	
	ion dans cette guerre. . . . .	
	es sur Basile. . . . .	
	le Clovis à Bordeaux. . . . .	
	c reprend l'offensive. . . . .	
	ne Concile de Paris . . . . .	
	ou et la Touraine envahis par Théodebert. . . . .	
	adégonde s'efforce d'arrêter la guerre civile . . .	
	éussit pas. . . . .	
	, de l'Aquitaine. . . . .	
	es de la guerre civile. . . . .	
	mands incorporés aux troupes franques. . . . .	
	courte durée. . . . .	
	emands en murmurent, se révoltent, et sont	
	oyés. . . . .	
	as hostilités contre Sigebert. — Ligue entre Chilpéric	
	ontran . . . . .	
	, invasion de Théodebert dans l'Aquitaine . . . .	
	ile et Gontran-Boson, généraux de Sigebert . . .	
	où Théodebert est tué . . . . .	
	ar, sa vie; son culte dans le Poitou. . . . .	
	et château de Saint-Goar, dans le pagus de Niort .	
	trie ravagée par Sigebert. . . . .	
	re vindicatif de Brunehaut. . . . .	
	erman essaye en vain de calmer ses ressentiments.	
	élévé sur le pavois par les Neustriens . . . . .	
	nde le fait assassiner. . . . .	
	re de ce prince; ses fautes et ses vertus. . . . .	
	, Childebert succède à son père . . . . .	
	, invasion de l'Aquitaine par Chilpéric. . . . .	
	-----e assiège Tours . . . . .	
57	Châtiments de ses sacrilèges. . . . .	
	Mérrouée entre de nouveau en Aquitaine . . . . .	

n indigne conduite. . . . .	
ite des brigandages de Leudaste . . . . .	
érrouée la rançonne. . . . .	
épouse sa tante Brunehaut. . . . .	
udaste persécute saint Grégoire de Tours. . . . .	
ations sur ce prélat. . . . .	
s relations avec Poitiers . . . . .	
ion des deux monastères de Vertou et d'Ansio	
édégonde excite Leudaste contre l'évêque de T	
échancetés de cette femme et de sa belle-sœur B	
ort de saint Euphrone à Tours. . . . .	
n remarquable épiscopat. . . . .	
ort de saint Germain de Paris. — Son culte en	
ouvelles intrigues de Leudaste contre Méroutée	
son y coopère. . . . .	
ur revers prédit par le <i>Sort des Saints</i> . . . . .	
ort violente de Méroutée. . . . .	
assacre de ses serviteurs. . . . .	
évêque saint Prétextat, autre victime de Frédé	
elle conduite de saint Grégoire de Tours à cette	
révarication de ces évêques. . . . .	
mbition cruelle de Frédégonde. . . . .	
udaste conspire sa perte et celle de saint G	
Tours. . . . .	
erfidie de la trame ourdie dans ce but. . . . .	
udaste est réintégré comte de Tours. . . . .	
rojet d'un Concile à Braine pour y juger G	
Tours . . . . .	
ontran s'allie au jeune Childebert et lui pr	
héritage . . . . .	
uerre de Chilpéric et des Poitevins en Bretag	
Waroc. . . . .	
lle n'a aucun résultat. . . . .	
justice de Chilpéric, et ses impôts excessifs. . . . .	
udaste privé de son gouvernement de Tourain	
ant Grégoire de Tours au Concile de Braine.	
justifié. . . . .	
hute de Leudaste . . . . .	
loge de Chilpéric et de Frédégonde prononc	
Concile par Fortunat. . . . .	
udaste convaincu de haute trahison. . . . .	
hâtiment des deux Riculfe. . . . .	





	La province éprouvée par des calamités . . .
	Dénouement et mort de saint Félix de Nantes
	Il est célébré par Fortunat . . . . .
	Vie édifiante de saint Martin de Vertou . . .
	Védaste et ses crimes à Poitiers. . . . .
	Châtiments qu'il en reçoit . . . . .
	Justice de Dieu sur les princes qui le méconna
	Chilpéric meurt assassiné . . . . .
	Rigunthe en profite pour revenir à Paris. . .
	Frédégonde accusée de la mort de son mari .
	Avènement de Clotaire II. — Principe appliqué
	royale . . . . .
	Childebert tente inutilement de recouvrer les p
	Chilpéric lui avait ravies. . . . .
	La Touraine et le Poitou résistent à Gontran.
	Les faubourgs de Poitiers brûlés, et la ville ré
	Mort de sainte Disciole à Sainte-Croix de Poit
585	Entreprise de Gondebaud sur le royaume d'Au
	Mummolus et Boson le secondent. . . . .
	Prise de Poitiers. — L'évêque Marovée la dét
	Il échappe au pillage par l'intervention de
	gonde. . . . .
	Aventures de Marileife. . . . .
	Nouvelle ligue entre Gontran et Childebert. .
	Nouveaux crimes de Frédégonde. . . . .
	Malheurs publics à cette époque. . . . .
	Nouvelles dispositions de sainte Radégonde po
	Sainte-Croix . . . . .
	Ses justes craintes sur l'avenir de Sainte-Croi
	Sa lettre à tous les évêques et aux rois qui se
	France. . . . .
	Importance de cette pièce pour l'histoire du te
586	Ennodius, comte de Poitiers et de Tours. . .
587	Politique de Gontran à l'égard de son neveu (
	Dernières années de sainte Radégonde. . . .
	Sa mort à Sainte-Croix de Poitiers . . . . .
	Mort de saint Junien, abbé de Mairé. . . . .
	Son attachement pour sainte Radégonde. — I
	nent mutuellement de leur mort prochain
	Fondation du monastère de la Troussaie. . .
	Saint Junien inhumé dans son monastère de l
	Sépulture de sainte Radégonde . . . . .

## TABLE DES MATIÈRES

Marovée s'en absente. . . . .	
Saint Grégoire de Tours y préside. . . . .	
Détails de cette sépulture. . . . .	
Marovée consent à s'occuper de Sainte-Croix. . . . .	
Tombeau de sainte Radégonde à Poitiers. . . . .	
Auremond, deuxième abbé de Mairé. . . . .	

## LIVRE X

DEPUIS LE TRAITÉ D'ANDELOT JUSQU'À LA MORT DE

(De 587 à 596)

587	Traité d'Andelot . . . . .
	Aventures du Poitevin Viliulfe . . . . .
588	Mort de sainte Agnès, deuxième abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. . . . .
	Sa sépulture et celle de sainte Disciole. — Leurs reliques. . . . .
	Révolte des Bavares réprimée par Childebert. . . . .
589	L'évêque Marovée obtient de Childebert une réduction des impôts en Poitou . . . . .
	Maccon, comte de Poitiers. . . . .
	Saint Grégoire de Tours obtient la même faveur . . . . .
	Combien ces impôts pesaient sur le peuple . . . . .
	Autres malheurs des populations de ce temps . . . . .
	Antagonisme des races franques et gauloises vivant sur le même sol. . . . .
	Wadon et ses entreprises criminelles . . . . .
	Comment il en est puni. . . . .
	Causes de l'impunité des crimes publics . . . . .
	Les fils de Wadon suivent l'exemple de leur père . . . . .
	Leur châtement tardif, et pourquoi . . . . .
	Crimes et mort de Childéric le Saxon . . . . .
590	Troubles dans le monastère de Sainte-Croix. . . . .
	Caractère de l'abbesse Leubovère . . . . .
	Chrodiede et Basine. . . . .
	Elles quittent le monastère . . . . .
	Et arrivent à Tours . . . . .
	Comment saint Grégoire les y reçoit . . . . .

	Lettres à ce sujet de saint Fortunat à saint
	Chrodielde va exposer sa cause à Gontran
	Elle revient à Poitiers et s'installe violemment
	de Saint-Hilaire . . . . .
	Elle y est suivie par une recluse qui s'échauffe
	Réunion de quatre évêques . . . . .
	Maltraités par les rebelles qu'ils excommunient
	de fuir. . . . .
	Attentats de Chrodielde contre les biens de la
	Croix . . . . .
	Les évêques de l'assemblée de Poitiers appellent
	du royaume de Bourgogne . . . . .
	Défense de Leubovère . . . . .
	Saint Porchaire négocie en vain pour
	Chrodielde . . . . .
	Ses nouvelles fureurs contre la communauté
	L'abbaye envahie par ses sicaires . . . . .
	Dangers de Leubovère et de la Prieure Jus
	Inutiles efforts de Marovée contre le désordre
	L'église de Sainte-Croix profanée . . . . .
	Basine feint de se repentir et rentre au monastère
	Les rois de Bourgogne et d'Austrasie s'efforcent de
	désordre . . . . .
	Le comte de Poitiers Maccon chargé d'y mettre
	Combat entre ses troupes et les bandes de
	Qui sont vaincues et défaites. . . . .
	Chrodielde comparait devant les évêques au
	Concile de Poitiers . . . . .
	Ses calomnies démasquées . . . . .
	Elle est excommuniée avec ses compagnes d'infortune
	Qui n'en restent pas moins dans leur rébellion
	Nouvelles méchancetés de Chrodielde. . . . .
	Pénitence de Basine. . . . .
	Impénitence de Chrodielde; fin des troubles
591	Faiblesse de Childebert pour sa parente Basine
	Mort de saint Yriex ou Héraie . . . . .
	Sainte Radégonde de Chelles. . . . .
592	Dernières actions de Marovée; sa mort.
	son épiscopat . . . . .
	Travaux de saint Martin de Vertou. . . . .
	Saint Martin et le monastère d'Ansion . . . . .
	L'archidiacre Platon succède à l'évêque
	siège de Poitiers. — XXIV <sup>e</sup> évêque . . . . .

## TABLE DES MATIÈRES

	Fonctions des archidiacres à cette époque . . . . .
	Conduite de Leudaste envers Platon . . . . .
	Il éteint miraculeusement un incendie à Poitiers . . .
	Mort du roi de Bourgogne Gontran. — Ses fautes et ses ve
593	Comment il mérite le nom de saint. . . . .
	Childebert hérite du royaume de Bourgogne. . . . .
	Position difficile de Childebert entre Brunehaut et Fr
	gonde . . . . .
	Intrigues de cette dernière; elle prend les armes contre
	neveu . . . . .
	Bataille de Droisy gagnée par elle . . . . .
	Belle conduite d'un général de Childebert . . . . .
594	Nouvelle révolte des Bretons inspirée par Frédégonde
	Elle soulève les Warmes contre Childebert . . . . .
	Histoire de ce petit peuple entièrement détruit dans c
	guerre. . . . .
	Childebert travaille à la réforme des lois. . . . .
495	Mort de saint Grégoire de Tours . . . . .
	Son beau caractère. . . . .
	Ses ouvrages littéraires . . . . .
	Son <i>Histoire des Francs</i> . . . . .
	Culte qu'on lui rend après sa mort. . . . .
596	Mort de Childebert . . . . .
	Ses suites funestes pour le pays. . . . .

## LIVRE XI

DEPUIS LA MORT DE CHILDEBERT I<sup>er</sup>, ROI D'AQUITAINE ET  
JUSQU'AU RÈGNE DE CLOTAIRE II

(De 596 à 615)

596	Encore trois dynasties. — Conflits d'intérêts entre elles
	Guerre civile fomentée par Frédégonde . . . . .
	Théodebert défait à Latofao et à Dormeil . . . . .
	Mort de Frédégonde. — Jugement des historiens su
	vie . . . . .
	Et sur celle de Brunehaut. . . . .

	Singuliers contrastes du caractère de cette der
	Comment elle sert les intérêts de la religion
598	Elle rétablit momentanément la paix en Au
	Bourgogne . . . . .
599	Ses excès la font exiler. . . . .
	Mort de Platon, évêque de Poitiers. . . . .
	Saint Fortunat lui succède. — XXV <sup>e</sup> évêque
	Incertitudes sur la durée de son épiscopat .
	Histoire de son culte. . . . .
	Et de ses reliques. . . . .
	Caractère de son talent littéraire. . . . .
	Carégisile, XXVI <sup>e</sup> évêque de Poitiers. . . . .
	Mort de saint Porchaire. . . . .
	Origine de la paroisse de Saint-Varent. . . . .
	Baudonivie, religieuse de Sainte-Croix. . . . .
	Nouvelle entreprise de Théodebert et de Th
	Clotaire. . . . .
601	Mort de saint Martin de Vertou. . . . .
	Défaite des Gascons menaçant le Midi de l'Aq
602	Nouvelles intrigues de Brunehaut. — Concile
	sur-Saône. . . . .
	Brunehaut foment de nouvelles guerres entre
604	Maires du palais. — Idée de leur autorité. .
	Leur origine. . . . .
	Commencements de saint Amand de Maëstric
612	Nouvelle guerre et mort de Théodebert. . . .
	La part de Brunehaut dans ces événements.
	Difficultés du christianisme en face de ces dis
	Mort de Thierry, roi de Bourgogne et d'Austr
613	Son fils Sigebert lui succède nominativement p
	jours. . . . .
	Massacre de ses enfants. — Sa fuite. . . . .
	Et sa mort cruelle. . . . .
	Son caractère. — Jugement des historiens. .
	Comment sa politique compromet la sainteté d
	Principes de la foi chrétienne sur cette matière
	Fausse idées de quelques historiens à cet éga
	Clotaire II, seul roi de toute la France. . . .
	Il rend inamovibles les maires du palais. . .
	Conséquences funestes de cette fausse mesure



- Didon, abbé de Saint-Maixent . . . . .  
 Cette abbaye transportée à Vauclair sur la  
 Epoque présumable de cette translation .  
 Eglise de Saint-Saturnin à Saint-Maixent  
 627 Vie de Saint Macoux . . . . .  
 628 Dagobert I<sup>er</sup> succède à Clotaire II . . . .  
 Son frère Charibert établi par lui roi d'Aqu  
 623 Saint Amand, chorévêque. — Prémices de  
 Ses difficultés avec Dagobert. . . . .  
 Exactions de ce prince contre les monastères  
 Comment il y est secondé par Centulle .  
 Surtout à Vertou. . . . .  
 Châtiment de ce dernier . . . . .  
 630 Voyage de Charibert à Orléans. . . . .  
 631 Sa mort et celle de son fils . . . . .  
 Il reprend le royaume de Toulouse et le vi  
 635 Mort violente de Sadragésile. . . . .  
 Ses enfants dépouillés de son héritage .  
 Fondation du prieuré de Saint-Denis-en-V  
 Son importance . . . . .  
 Dagobert a-t-il rasé la ville de Poitiers?  
 Commencements de saint Filibert . . . .  
 Clovis II, roi de Bourgogne et de Neustrie  
 Révoltes réprimées des Gascons et entrepri  
 contre les côtes du Poitou . . . . .  
 Judicaël, roi de Bretagne . . . . .  
 Commencements de saint Léger. . . . .  
 Il reçoit le diaconat. . . . .  
 Offices divers de cet ordre à cette époque.  
 Les archidiacres. — Saint Léger le devien  
 637 Saint Emmeran, chorévêque de Poitiers .  
 L'Aquitaine érigée en duché héréditaire  
 Bertrand . . . . .  
 638 Mort de Dagobert I<sup>er</sup> . . . . .  
 Légende populaire de ce temps sur l'état d  
 sa mort . . . . .  
 Les avoués ou défenseurs des églises . .  
 Saint Eloi honoré à Poitiers . . . . .  
 Son culte dans le Poitou . . . . .  
 Extrême sécheresse et ses suites désastre
-





	Il y introduit la règle de saint Benoît. . . .
	Analyse de la règle de saint Benoît. . . .
654	Adoptée vers ce temps à Sainte-Croix de Poitiers
	Saint Filibert fonde l'abbaye de Jumièges. . .
655	Conséquences sociales de cette fondation. . .
	Mort du roi d'Austrasie Sigebert II. . . .
	Etat de l'Austrasie à sa mort. . . . .
	Eloge de ce prince. . . . .

## APPENDICE DU LIVRE

### DISSERTATION SUR L'ANNEAU ET LES RELIQUAIRES RADÉGONDE

	L'anneau de sainte Radégonde. . . . .
	Le trésor actuel de Sainte-Croix. . . . .

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



NON

DANS



67,

18,

49,  
02,

Clermont, 27, 75, 76, 310.  
 Clichy, 330, 362.  
 Clisson, 212, 243.  
 Coblenz, 65.  
 Cologne, 224, 370.  
 Conserans, 174, 232.  
 Constantinople, 25, 29.  
 Corbion, 120, 166.  
 Coulonges-sur-l'Autise, 65, 110.  
 Coutances, 213.  
 Crécy, 332, 362.  
 Creil-sur-Oise, 333, 362.  
 Créteil, 332.

**D**

Dangé, 325, 356.  
 Danube, 383.  
 Deux-Jumeaux, 211, 237.  
 Dijon, 440, 441, 442.  
 Dormeille, 251, 265.  
 Douplable, 6.  
 Dreux, 166.  
 Droisy, 220, 247.  
 Duclair, 413.  
 Du-Men, 4.  
 Duplaven, 6, 40.  
 Durinum, 118 et suiv., 210.

**E**

Eause, 329, 361.  
 Elbe, 369.  
 Elnon, 382, 410.  
 Epinay, 338, 362.  
 Escaut, 292, 347.  
 Espagne, 127.  
 Essarts (les), 212, 239.  
 Esterp (l'), 166.  
 Etampes, 174, 231.  
 Etna, 340.

**F**

Fontenelle, 401.  
 Franconie, 402.  
 Francs, 181.  
 Frisingue, 337, 386.  
 Frisons, 292, 402.

**G**

Gaël, 332, 363.  
 Gand, 381, 408.  
 Garnache (la), 288, 289.  
 Gascons, 268, 319, 322, 323, 330, 354, 380.  
 Gaulois, 181.  
 Genève (lac de), 278, 290.  
 Gennes, 288.  
 Gergeau ou Jargeau, 288.

Germain (c)  
 Grand-Lie  
 Grégoire  
 88.

Hellendorf  
 Her ou H  
 Herbauges  
 Herbiers (c)  
 Hohembu  
 Hongrie, 5  
 Huns, 22,

Ile-de-Fra  
 Ile-Dieu o  
 Ingrande,

Jouin-de-N  
 Jumièges,  
 413.

Laigné-sur  
 Laigny-sur  
 Lambres,  
 Landen, 3  
 Langres, 1  
 Latofao, 2  
 Lérins, 36  
 Lescars, 1  
 Ligugé, 3  
 Limbourg  
 Limoges,  
 Limousin,  
 Loire, 136  
 Lombards  
 Lorraine,  
 Luçon, 32  
 Lusignan,  
 Luxeuil, 2  
 Lyon, 75,

Maëstricht  
 Maine, riv  
 Mairé, 156  
 Mans (le),  
 Marche Tr  
 Marchienn  
 Marleim, 1  
 Marmoutie  
 Marne, riv  
 Meaux, 13  
 Mehun-sur  
 Melun, 99  
 Mesnard, 1



# DES NOMS DE LIEU

	Tours et Tou 44, 51, 5 80, 83, 1 310, 402.
	Trémouille (la Trèves, 64, 4 Troussaye (la) Troyes, 64. Truyes, 81, 1 Tyron, 158.
12, 193,	
	Utrecht, 409.
	Valachie, 384. Vannes, 94, 1 Vauclair, 313, Vaux, 324, 36 Velay, 439. Vendée, 235, Vendôme, 174 Vendrennes, 2 Vermand, 344 Verdun, 175, Vertou, 3, 4, 120, 130, Vic (ou Eause, Vienne (en Da Vienne, rivièr Vieux-Poitiers 360.
37, 218,	
	Vigeois (le), 3 Villiers, 212, Vingenne, 290 Vitry, 111. Voulême, 317 Voulon, 303, 1
1.	
	Warnes, 222.





## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE POITIERS, 2 volumes in-8°, avec  
30 planches. . . . . 10 fr.

ETUDES SUR LES HISTORIENS DU POITOU, 1 vol. gr. in-8°. 8 fr.  
— Epuisé.

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE, D'HISTOIRE ET DE LITTÉRA-  
TURE, 4 vol. in-8°. . . . . 60 fr.

HISTOIRE ET THÉORIE DU SYMBOLISME RELIGIEUX, 4 vol. in-8°. —  
Quelques exemplaires en restent à 12 francs.

Voir la suite à la fin de ce volume.

TOUS CES OUVRAGES SE TROUVENT CHEZ L'AUTEUR

---

## A LA LIBRAIRIE L.-P. GOURAUD

Rue Turgot, à Fontenay-le-Comte

ON TROUVE :

Les CHRONIQUES FONTENAISIENNES, par La Fontenelle de Vaudoré.

L'HISTOIRE DES MONASTÈRES ET DES ÉVÊQUES DE LUÇON, par La  
Fontenelle de Vaudoré.

L'HISTOIRE DE L'ABBAYE ET DE L'ÉVÊCHÉ DE MAILLEZAIS, par l'abbé  
Lacurie.

---

EN COURS DE PUBLICATION

## HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU CIVILE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE

PAR M. LE GÉNÉRAL GOURAUD

De 8 à 10 volumes grand in-8° raisin. — 6 fr. le volume par souscription. —  
Le troisième volume est sous presse.

Ce grand ouvrage, exécuté sur un plan vaste et aussi complet que  
le comportent les annales d'une des plus intéressantes provinces de  
la France, est généralement goûté des connaisseurs : on y trouvera  
l'histoire de toutes les familles et de toutes les localités remarquables  
des trois départements de l'ancien Poitou. C'est un livre qu'il faudra  
placer aussi bien sur la table des salons que dans les bibliothèques  
de la ville et de la campagne. L'esprit des recherches sérieuses  
aussi bien que le charme d'un style toujours correct et souvent  
imagé recommandent cet ouvrage aux hommes de goût comme à  
ceux qui aiment à se rendre compte de ce qui les a précédés et de  
ce qui les entoure.

---

Fontenay-le-Comte. — L.-P. Gouraud.

444











MAY 1928